This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

No. 616

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

882.3
KP47

THÉATRE
D'EURIPIDE

I

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE
D'EURIPIDE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
ACCOMPAGNÉE DE NOTES EXPLICATIVES

ET

Suivie des notes de J. RACINE sur le Théâtre d'Euripide

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX
TRADUCTEUR D'HOMÈRE ET DE SOPHOCLE

DEUXIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1878

361169

STANFORD LIBRARY

A MONSIEUR PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HOMMAGE RESPECTUEUX.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Euripide[1] naquit à Salamine, sous l'archontat de Callias, la première année de la LXXVe Olympiade (480 av. J.-C.), le jour même, dit-on, où les Athéniens livrèrent aux Perses dans les eaux de cette île la bataille fameuse qui ruina les projets ambitieux de Xerxès et sauva l'indépendance de la Grèce. Son père s'appelait Mnésarque ou plutôt Mnésarchide, et sa mère Clito. Nicolas de Damas[2] raconte que son père était Béotien, et que, ne pouvant payer ses dettes, il fut noté d'infamie, forcé de s'expatrier, et vint s'établir à Athènes. Suidas[3] le dit également Béotien,

1. Ces détails biographiques sont empruntés, pour la plupart, à la savante préface que M. Witzschel a placée en tête de son édition grecque du théâtre d'Euripide (Lipsiæ, MDCCCLV).

2. *Stobée*, XLIV, 41.

3. Au mot Εὐριπίδης.

mais il ne parle ni de dettes ni de flétrissure ; et l'on peut supposer que les poëtes comiques, et surtout Aristophane, qui n'a point épargné ses sarcasmes à Euripide, n'auraient pas manqué de noter le fait, s'il était vrai. Ajoutez à cela que Théophraste assure qu'Euripide était du nombre des jeunes garçons qui présentaient le vin aux danseurs dans les *Thargélies* ou fêtes d'Apollon et de Diane[1]. Or, cette fonction était réservée aux enfants de noble famille. De plus, nous lisons dans le grand Étymologique[2] et dans le Lexique d'Harpocration[3] que le nom d'Euripide figurait sur les registres du bourg de Phlya appartenant à la tribu Ptolémaïde. Enfin, les biographes de notre poëte se bornent à dire que son père était cabaretier[4]. — Il paraît donc suffisamment établi qu'Euripide était Athénien. — Quant à la mère d'Euripide, était-elle réellement marchande de légumes, ainsi qu'Aristophane le répète à satiété[5], ou de noble naissance, comme le prétend l'historien Philochorus[6] ? il est assez difficile de trancher cette question ; remarquons seulement qu'au temps de Valère-Maxime, on ne savait plus rien de Clito, et que l'origine, la condition,

1. *Athénée*, X, p. 421.
2. *Etym. M.*, p. 795, 40.
3. *Harpocr.*, p. 182, 6.
4. Westermann, Βιογράφοι, p. 133, α ; 139, β' ; 141, γ'.
5. *Chevaliers*, 19 ; *Acharniens*, 477 ; *Thesmophories*, 385, 456, 910 ; etc.
6. Westermann, p. 141.

le nom même de la mère d'Euripide étaient également inconnus[1].

Avant d'aborder le théâtre, Euripide fut successivement athlète et peintre. Sur la foi d'un oracle qui annonçait à Mnésarchide que son fils serait couronné dans les jeux, le jeune homme s'exerça d'abord au pancrace et au pugilat; et il fut, en effet, vainqueur dans les luttes athlétiques instituées à Éleusis en mémoire de Thésée[2]. Néanmoins le futur émule de Sophocle ne tarda pas à se dégoûter du régime et de la société des athlètes; il s'essaya dans la peinture, et l'on montrait à Mégare un tableau qui lui était attribué[3]. Bientôt il se sentit attiré vers les orateurs et les philosophes qui passionnaient alors le peuple athénien, et il suivit les leçons de Prodicus et d'Anaxagore. Quant à Socrate, qu'on lui donne également pour maître, il était plus jeune de douze ans qu'Euripide[4]; et, s'il y a entre la morale du poëte et celle du philosophe une analogie frappante, c'est plutôt le philosophe qui s'est inspiré du poëte; d'ailleurs, tous deux ont été disciples d'Anaxagore, ce qui explique assez pourquoi ils ont professé, l'un sur la scène, l'autre dans l'école, les mêmes principes.

On sait la date précise et le titre de la première tra-

1. Valère-Maxime, III, 4, ext. 2.
2. Aulu-Gelle, XV, 20.
3. Thomas Magister. *Vie d'Euripide.*
4. Diogène Laerte, II, 22; Élien, *Hist. variées*, II, 13.

gédie d'Euripide : elle s'appelait *Peliades* et fut représentée la première année de la LXXXIe Olympiade: notre poëte avait vingt-cinq ans, et il obtint le troisième prix. Depuis lors, il ne cessa de travailler pour le théâtre; et, malgré le grand nombre d'ouvrages qu'il présenta au concours (quatre-vingt-douze selon les uns, soixante-quinze selon d'autres), il ne vainquit ses compétiteurs que cinq fois[1]. On s'explique aisément cet insuccès en songeant au caractère mobile et capricieux du peuple athénien, à la passion politique, à la partialité ou même à la sottise des juges, et surtout aux innovations que le poëte avait introduites dans la tragédie, si différente chez lui de ce qu'elle était chez Sophocle. Néanmoins Euripide eut des partisans, et il put se consoler du petit nombre de ses couronnes en voyant Socrate lui donner son suffrage, et, bien qu'il parût rarement au théâtre, assister à chaque œuvre nouvelle du poëte-philosophe. Hors de l'Attique, le renom d'Euripide était plus grand encore; et Plutarque raconte[2] que les Athéniens, restés prisonniers en Sicile après la défaite de Nicias, recouvrèrent la liberté ou trouvèrent un adoucissement à leur infortune, pour avoir retenu et chanté à leurs maîtres quelques vers d'Euripide.

Les biographes du poëte nous le représentent comme un homme triste, morose, ennemi du rire, et

1. Aulu-Gelle, XVII, 4.
2. *Vie de Nicias*, 29.

surtout ennemi des femmes. Le fait est qu'il les a fort maltraitées dans ses ouvrages, et qu'il avait de solides raisons pour ne pas leur vouloir du bien. Il se maria deux fois, et ces deux unions ne furent pas heureuses. Sa première femme, Chœrilla, lui avait donné trois fils (Mnésiloque, Mnésarchide, Euripide) ; il la répudia à cause de son inconduite, et épousa Mélitto dont les mœurs ne furent pas plus irréprochables. Est-ce à ces chagrins domestiques, dont les poëtes comiques s'emparèrent pour accabler Euripide de leurs railleries[1], ou bien à l'abandon dans lequel les Athéniens laissèrent le poëte vieillissant, ou plutôt aux sollicitations pressantes du roi de Macédoine, Archélaüs, protecteur des poëtes et des artistes, qu'il faut attribuer la résolution que prit Euripide de quitter sa patrie? Ces trois motifs réunis le décidèrent sans doute à renoncer au séjour d'Athènes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sur la fin de sa vie (409 av. J.-C.), il se transporta d'abord à Magnésie, puis à Pella, où il resta jusqu'à sa mort. Dans cette retraite volontaire il écrivit, dit-on, quatre tragédies nouvelles : *Archélaüs*, *Iphigénie à Aulis*, *Alcmæon* et *les Bacchantes;* la première et la troisième sont perdues ; les deux autres, représentées à Athènes après la mort du poëte, comptent parmi ses chefs-d'œuvre.

La faveur dont Euripide jouissait auprès d'Arché-

1. Thomas Magister, p. 140.

laüs excita, paraît-il, la jalousie des courtisans et des poëtes macédoniens. Ils gagnèrent à prix d'or un certain Lysimaque, chargé de nourrir la meute royale; et, un jour qu'Euripide se promenait dans une campagne solitaire, les chiens se jetèrent sur lui et le mirent en pièces[1]. Cet événement eut lieu la deuxième année de la XCIII[e] Olympiade (406 av. J.-C.)[2]. La nouvelle de la mort d'Euripide excita dans Athènes une vive émotion et des regrets universels. Le vieux Sophocle (il mourut quelques mois après) prit des habits de deuil, et, le jour de la représentation de l'*OEdipe à Colone*, ses acteurs parurent au théâtre sans couronne sur la tête[3]. Le roi Archélaüs ayant refusé de rendre aux Athéniens les ossements du poëte, ceux-ci lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit du Pirée à la ville, à l'endroit où s'éleva plus tard le tombeau de Ménandre[4]: on y lisait cette inscription composée par Timothée de Milet: « La Grèce entière est un monument à Euripide: la terre de Macédoine a ses os: car c'est là qu'il termina sa vie. Sa patrie était la Grèce de la Grèce, Athènes. Particulièrement cher aux Muses, on le vante à plus d'un titre[5]. »

1. Westermann, Βιογράφοι.
2. Diodore de Sicile, XIII, 103; Suidas, Σοφοκλῆς.
3. Thomas Magister.
4. Pausanias, I, 2, 2.
5. Anthologie, VII, 45.

Des soixante-quinze pièces, au moins, qu'Euripide avait composées, il ne nous reste que dix-huit tragédies et un drame satyrique. Pour apprécier l'œuvre du poëte, nous pourrions nous borner à transcrire ici quelques lignes où Schlegel a fort bien caractérisé ses qualités et ses défauts. « Il est peu d'écrivains, dit-il, dont on puisse dire avec vérité autant de bien et autant de mal. C'est un esprit extraordinairement ingénieux, d'une adresse merveilleuse dans tous les exercices intellectuels; mais, parmi une foule de qualités aimables et brillantes, on ne trouve en lui ni cette profondeur sérieuse d'une âme élevée, ni cette sagesse harmonieuse que nous admirons dans Eschyle et dans Sophocle. Il cherche toujours à plaire sans être difficile sur les moyens. De là vient qu'il est sans cesse inégal à lui-même : il a des passages d'une beauté ravissante, et d'autres fois il tombe dans de véritables trivialités; mais avec tous ces défauts il possède la souplesse la plus heureuse et un certain charme séduisant qui ne l'abandonne point[1]. » Tout équitable qu'est ce jugement, nous entrerons dans quelques développements qui feront mieux comprendre le rôle d'Euripide dans l'histoire de la tragédie grecque et la part d'éloge ou de blâme qui lui est due.

Il ne faut pas comparer Euripide à ses devanciers;

1. *Cours de litt. dram.*, 5e leçon.

il semble même qu'un siècle se soit écoulé entre Sophocle et lui, bien qu'ils soient contemporains: si profondes et si nombreuses sont les différences qui les séparent. Le Destin, qui plane souvent d'une manière si terrible sur les drames des temps antérieurs, a presque disparu et cédé la place à la *passion*, autre divinité, non moins implacable, cause unique des infortunes où sont précipités les faibles mortels. Les héros épiques ne sont plus des êtres supérieurs à la nature humaine; Euripide les fait descendre de leur piédestal, et les représente semblables au vulgaire et agissant par les mêmes ressorts que les hommes de son temps. « Cet abaissement des types héroïques atteint aussi les dieux, qui, dans les pièces d'Euripide, sont, comme les hommes, des êtres passionnés qu'une raison supérieure et calme ne dirige presque jamais[1]. » Le peu de cas qu'il fait d'eux, les critiques qu'il leur adresse souvent à cause des passions qu'on leur prête et qui semblent indignes de la divinité, sont, avec l'altération des légendes nationales, autant de nouveautés par lesquelles Euripide se sépare de ses prédécesseurs, et qui ôtent à ses tragédies cette majesté calme et sereine, ce caractère de grandeur religieuse que nous admirons dans Eschyle et dans Sophocle. Une autre innovation, qui n'est pas non plus un progrès de l'art, est l'introduction dans le drame de la rhétorique

1. E. Burnouf. *Litt. grecque.*

et de la philosophie. Le disciple de Prodicus et d'Anaxagore se croit trop souvent dans l'école, et, caché derrière ses personnages, il s'amuse à des discussions philosophiques, à des tournois oratoires, dont le moindre inconvénient est de ralentir l'action et de refroidir l'intérêt. Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est incontestable. Est-il un drame comparable sous ce rapport à l'*Œdipe roi*, dont l'exposition soit plus grandiose, où la curiosité du spectateur soit mieux tenue en éveil, où les péripéties soient plus saisissantes, où l'intérêt soit plus habilement ménagé jusqu'à la catastrophe finale ? Euripide élude le plus souvent les difficultés de l'exposition et du dénouement. Il débute d'ordinaire par un prologue où l'un des acteurs vient froidement rappeler tous les événements antérieurs et relatifs à l'action, rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages, nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel, si c'est un dieu, ou sortir du tombeau, si c'est un mortel; c'est là que, pour s'annoncer aux spectateurs, il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus. Je suis Polydore, fils d'Hécube.* Ce début rappelle les rubans déroulés qui sortaient de la bouche des figures dans les anciens tableaux. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dans plusieurs de ces prologues, non content de nous raconter ce qui est arrivé, il nous prévient sur la plupart des événements qui vont suivre, comme pour affaiblir l'intérêt qu'il

veut inspirer. Il ne se donne guère plus de mal pour dénouer ses tragédies. Un dieu descend du ciel à l'aide de cette fameuse machine dont Horace veut que les poëtes n'usent que dans les cas de force majeure, et, venant au secours du poëte embarrassé ou qui feint de l'être, il donne aux choses une tournure satisfaisante. Enfin, dans les tragédies d'Euripide, le chœur n'est plus qu'un ornement extérieur; ses chants sont tout à fait épisodiques et sans rapport avec l'action. C'est ce qu'Aristote a relevé, lorsqu'il a dit : « Il faut que le chœur soit employé pour un acteur et qu'il soit partie du tout, non comme chez Euripide, mais comme chez Sophocle. »

Nous voilà bien loin de cette tragédie idéale, telle qu'Eschyle l'avait conçue, telle que Sophocle l'avait réalisée; l'art a dégénéré sans aucun doute; le nivellement des dieux et des héros, réduits aux proportions de l'humanité et devenus les jouets des plus vulgaires passions, a pour effet un abaissement notable de la dignité et du ton de la tragédie : la plupart des pièces d'Euripide se rapprochent même beaucoup de ce que nous autres modernes appelons *drame*[1].

Quoi qu'il en soit, le public athénien prit goût à cette transformation de la tragédie, et le poëte conquit et conserva dans son admiration et dans sa fa-

1. L'*Alceste*, une des compositions les plus originales d'Euripide et où l'élément comique a une assez grande part, pourrait être appelée *mélodrame* ou *tragi-comédie*.

veur une place glorieuse à côté de Sophocle et d'Eschyle. C'est qu'il est admirable, comme l'a dit Quintilien, dans l'expression de toutes les affections de l'âme, de celles particulièrement que fait naître la pitié; là, il est sans rival; c'est qu'il excelle à remuer les cœurs, à faire couler les larmes. « Nul n'a produit sur la scène avec des traits plus vifs et plus poignants les séductions du désir, le trouble des sens, l'anéantissement de la volonté, les ivresses du bonheur suivies du repentir et du désespoir, et, comme dit Longin, l'effrayante image de la raison abattue par le malheur[1]. » C'est dans ce sens qu'Aristote n'hésite pas à le proclamer *le plus tragique* des poëtes.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée; Euripide fixa la langue de la tragédie. Il ne retint presque aucune des expressions consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblit. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme[2]. C'était néanmoins

1. A. Pierron. *Litt. grecque.*
2. *Denys d'Halicarnasse.*

avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail. « J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. — Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours[1]. »

Euripide et Sophocle moururent, avons-nous dit plus haut, à quelques mois d'intervalle. A peine avaient-ils fermé les yeux, qu'Aristophane, dans une de ses comédies[2], supposa que Bacchus, dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentait dans ses fêtes, était descendu aux Enfers pour en ramener Euripide, et qu'en arrivant il avait trouvé la cour de Pluton remplie de dissensions. La cause en était honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu s'en élèvent plusieurs autres, sur lesquels sont assis les premiers des poëtes dans les genres nobles et élevés, mais qu'ils sont obligés de céder quand il paraît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupait celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer : on va discuter leurs titres; le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût, qu'ont séduits les faux ornements de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle; prêt à le reconnaître pour son maître, s'il est vainqueur, et, s'il est vaincu, à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concur-

1. Valère-Maxime, III, 7.
2. *Les Grenouilles.*

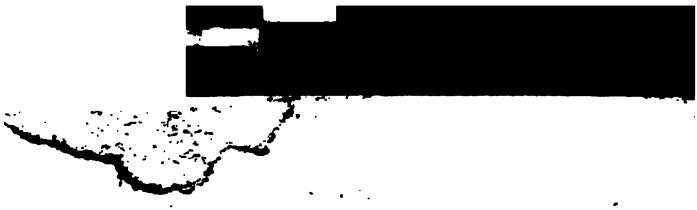
rents en viennent aux mains. L'un et l'autre, armé des traits de la satire, relève le mérite de ses pièces et déprime celles de son rival[1]. Bacchus doit prononcer : il est longtemps irrésolu ; mais enfin il se déclare pour Eschyle, qui, avant de sortir des Enfers, demande instamment que, pendant son absence, Sophocle occupe sa place[2].

Nous avons suivi le texte donné par Th. Fix dans la bibliothèque grecque-latine de MM. Didot, sauf pour les sept tragédies publiées par M. H. Weil dont nous avons adopté le plus souvent les ingénieuses corrections. Les dix-neuf pièces d'Euripide ont été rangées dans l'ordre alphabétique, attendu qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer d'une manière certaine la date précise de chacune d'elles. Nous avons eu constamment sous les yeux la vieille traduction de Prévot, laquelle n'est pas sans mérite ; mais, si notre travail est favorablement reçu, il le devra surtout à ces belles *Études sur les tragiques grecs*, où brillent à un si haut degré les deux qualités de l'érudition française, le *savoir* et le *goût*.

1. Voyez notre volume : *Les Grands Poëtes de la Grèce*, pages 241 et suivantes.
2. Barthélemy. *Anacharsis*, ch. 69.

Octobre 1874.

ALCESTE



PERSONNAGES :

APOLLON.

LE GÉNIE DE LA MORT.

ADMÈTE, roi de Phères.

ALCESTE, sa femme.

EUMÉLUS, leur fils.

PHÉRÈS, père d'Admète.

HERCULE.

UN SERVITEUR.

UNE SERVANTE.

LE CHŒUR, composé de vieillards de Phères.

La scène est devant le palais d'Admète, dans la ville de Phères.

ALCESTE

APOLLON. O palais d'Admète, où j'ai dû me contenter de la table des mercenaires, tout dieu que je suis! C'est Jupiter qui l'a voulu : il avait tué mon fils Esculape[1], en le frappant, au cœur, de sa foudre ; et moi, dans ma colère, je tuai les Cyclopes, ces artisans du feu céleste. Alors mon père me condamna, en punition, à servir chez un mortel. Arrivé dans ce pays, je fis paître les bœufs pour un maître, et je protégeai cette maison jusqu'à ce jour. Pieux moi-même, j'avais rencontré un homme pieux, le fils de Phérès, que je sauvai du trépas en trompant les Parques. Ces déesses m'accordèrent qu'Admète échapperait à la mort, s'il livrait aux enfers une autre victime à sa place. Il éprouva successivement tous ses amis, et son père, et sa vieille mère qui l'a enfanté; et il ne trouva que sa femme qui voulût mourir pour lui et renoncer à la lumière. Elle est maintenant dans le palais, entre les bras des siens, expirante : car c'est aujourd'hui qu'elle doit mourir et quitter la vie. Et moi, pour ne pas contracter de souillure dans ce palais[2], je quitte la demeure chérie où j'ai trouvé un abri. Mais

1. Jupiter craignait que les progrès de la médecine ne parvinssent à soustraire entièrement les hommes à la mort; selon d'autres, Pluton s'était plaint qu'Esculape empiétât sur son pouvoir.

2. Les dieux du ciel ne pouvaient, sans une sorte de profanation, assister à ces spectacles funèbres.

je vois déjà approcher de ces lieux le Génie de la Mort, ce ministre des enfers, qui doit emmener Alceste dans le royaume de Pluton ; il est venu à point nommé, guettant le jour marqué pour son trépas.

LE GÉNIE DE LA MORT. Ah ! ah ! que fais-tu devant ce palais ? Pourquoi te trouvé-je ici, Apollon ? C'est mal à toi de restreindre encore et d'anéantir les prérogatives des divinités infernales. Ne te suffisait-il pas d'avoir empêché la mort d'Admète, en trompant les Parques par un adroit artifice ? Te voilà, aujourd'hui encore, ton arc à la main, prêt à défendre la fille de Pélias, qui a promis, en sauvant son époux, de mourir à sa place.

APOLLON. Rassure-toi, je ne veux rien que de juste et de raisonnable.

LE GÉNIE DE LA MORT. Alors, à quoi bon ton arc, si tu ne veux rien que de juste ?

APOLLON. J'ai pour habitude de le porter toujours sur moi.

LE GÉNIE DE LA MORT. Et d'assister injustement cette maison.

APOLLON. C'est que je souffre des malheurs d'un homme qui m'est cher.

LE GÉNIE DE LA MORT. Et tu me déroberas cette victime ?

APOLLON. Mais ce n'est pas non plus par la violence que je t'ai soustrait la première.

LE GÉNIE DE LA MORT. Comment donc Admète est-il sur la terre, et non point aux enfers ?

APOLLON. Parce qu'il a donné en échange sa femme que tu viens chercher aujourd'hui.

LE GÉNIE DE LA MORT. Elle du moins, je l'emmènerai dans le séjour infernal.

APOLLON. Prends-la donc et va-t-en ; aussi bien je ne sais si je te persuaderais...

LE GÉNIE DE LA MORT. De tuer quiconque il faut tuer ? tel est, en effet, notre emploi.

APOLLON. Non pas ; mais de frapper ceux qui tardent à mourir.

LE GÉNIE DE LA MORT. J'entends, et je vois bien quel est ton désir.

APOLLON. Alceste ne pourrait-elle donc pas arriver à la vieillesse ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Non : sache que moi aussi je suis sensible à l'honneur.

APOLLON. Tu ne saurais pourtant ravir qu'une seule existence.

LE GÉNIE DE LA MORT. Quand ce sont des jeunes gens qui meurent, j'acquiers une gloire plus grande.

APOLLON. Et si Alceste meurt dans un âge avancé, on lui fera de pompeuses obsèques.

LE GÉNIE DE LA MORT. La loi que tu portes, Apollon, est toute à l'avantage des riches.

APOLLON. Qu'est-ce à dire ? serais-tu donc, à notre insu, un raisonneur subtil ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Ceux qui ont de quoi achèteraient le droit de mourir vieux.

APOLLON. Ainsi tu refuses de m'accorder cette faveur ?

LE GÉNIE DE LA MORT. Oui. Tu vois quelle est mon humeur.

APOLLON. Odieuse aux mortels, haïe des dieux.

LE GÉNIE DE LA MORT. Tu n'obtiendras rien de ce que tu ne dois pas obtenir.

APOLLON. Eh bien ! tu céderas, tout cruel que tu es. Dans la demeure de Phérès viendra un héros fameux, chargé par Eurysthée de lui amener des froides régions de la Thrace les chevaux de Diomède [1] ; devenu l'hôte

1. Diomède, roi de Thrace, nourrissait ses juments de chair hu-

d'Admète, il t'enlèvera de force cette femme, et nous ne t'en saurons aucun gré ; tu feras ce que je souhaite, et tu ne m'en seras pas moins odieux.

LE GÉNIE DE LA MORT. Tu auras beau dire, tu n'obtiendras rien. Cette femme, dis-je, descendra dans le royaume de Pluton. Je vais la trouver, pour préluder avec mon glaive aux rites funèbres : car celui-là est consacré aux divinités infernales, dont cette arme a coupé l'extrémité des cheveux[1].

DEMI-CHŒUR. D'où vient ce calme aux abords du palais ? Pourquoi la maison d'Admète est-elle silencieuse?

DEMI-CHŒUR. Pas un ami dans le voisinage, pour me dire s'il faut pleurer la reine expirée, ou si elle vit encore et voit la lumière, cette fille de Pélias, Alceste, que je proclame comme tout le monde la meilleure des épouses.

DEMI-CHŒUR. Quelqu'un de vous entend-il dans la maison ou les gémissements, ou les battements de main, ou les lamentations, comme si le sacrifice était consommé? Point d'esclave qui stationne aux portes. Que ne parais-tu, ô Pæan, pour détourner cet orage de maux ?

DEMI-CHŒUR. Non, si elle était morte, ils ne garderaient pas le silence.

DEMI-CHŒUR. Au moins ne l'a-t-on pas encore emportée du palais.

DEMI-CHŒUR. Comment cela ? Je ne me flatte point. D'où te vient cette confiance ?

DEMI-CHŒUR. Admète aurait-il fait, sans témoin, les funérailles d'une épouse chérie ?

maine. Hercule le vainquit, le tua, et donna ses juments à Eurysthée qui les mit en liberté.

1. On se rappelle que, dans l'Énéide, Iris remplit auprès de Didon le même ministère.

DEMI-CHŒUR. Je ne vois pas devant les portes le vase d'eau lustrale que l'usage veut qu'on place aux portes des trépassés ; point de chevelure coupée et suspendue dans le vestibule, en signe de deuil ; je n'entends pas résonner les mains des jeunes femmes.

DEMI-CHŒUR. Et pourtant voici le jour fatal...

DEMI-CHŒUR. Que dis-tu là ?

DEMI-CHŒUR. Où il faut qu'elle descende sous la terre.

DEMI-CHŒUR. Tu as touché mon cœur, tu as saisi ma pensée.

DEMI-CHŒUR. Quand les bons souffrent, c'est le devoir de quiconque a toujours passé pour bon de déplorer leur sort.

LE CHŒUR. En quelque lieu du monde qu'on envoyât un vaisseau, soit en Lycie[1], soit au séjour aride d'Ammon[2], on ne sauverait pas les jours de cette infortunée. L'inexorable destin approche, et je ne sais à quel prêtre m'adresser aux autels des dieux. Seul, s'il voyait encore la lumière, le fils d'Apollon[3] ramènerait Alceste du ténébreux séjour de Pluton : car il ressuscitait les morts, avant que Jupiter l'eût percé d'un trait de sa foudre brûlante. Mais comment espérer maintenant qu'elle vive ? Tout a été mis déjà en usage par nos rois. Des victimes sans nombre ont arrosé de leur sang les autels de tous les dieux ; et pourtant il n'y a point de remède à nos maux. Mais voici une des suivantes qui sort du palais toute en larmes : que va-t-elle nous apprendre ? Sa douleur est légitime, s'il est arrivé malheur à ses maîtres. Nous voudrions savoir si la reine respire encore ou si elle a cessé de vivre.

1. Apollon avait à Patare, en Lycie, un temple et un oracle.
2. Jupiter-Ammon avait son temple dans un oasis délicieux, à neuf jours de marche d'Alexandrie.
3. Esculape.

UNE SUIVANTE. Tu peux dire qu'elle est vivante et morte.

LE CHŒUR. Et comment peut-on être mort et vivant tout ensemble?

LA SUIVANTE. Elle s'affaisse, elle expire.

LE CHŒUR. Malheureux un tel époux de perdre une telle épouse!

LA SUIVANTE. Mon maître ne connaît pas son malheur, il ne le verra qu'après l'événement.

LE CHŒUR. N'y a-t-il plus d'espoir de la sauver?

LA SUIVANTE. Le jour fatal est venu : il faut céder.

LE CHŒUR. Ne fait-on pas pour elle les apprêts nécessaires?

LA SUIVANTE. Le linceul dans lequel son époux doit l'ensevelir est préparé.

LE CHŒUR. Eh bien! sache qu'elle mourra d'une mort glorieuse, et qu'elle est la meilleure des femmes qui soient sous le soleil.

LA SUIVANTE. Comment ne serait-elle pas la meilleure? Qui dira le contraire? Pour l'emporter sur elle, que faut-il être? Peut-on mieux prouver sa tendresse pour un époux qu'en voulant mourir à sa place? Voilà ce que sait déjà toute la ville; maintenant, apprends et admire ce qu'elle a fait dans le palais. Quand elle a reconnu que le jour fatal était arrivé, elle a baigné son beau corps dans l'eau du fleuve, et, tirant de ses coffres de cèdre de riches vêtements, elle s'est élégamment parée; puis, se tenant devant son foyer, elle a fait à Vesta cette prière : « O Déesse (car je descends sous la terre, et c'est pour la dernière fois que je me prosterne devant toi), je te demanderai en grâce de veiller sur mes enfants orphelins, et de donner à mon fils une tendre épouse, à ma fille un noble époux; que mes enfants ne meurent point avant le temps, ainsi que périt leur mère, mais qu'ils

achèvent leur existence au sein de la joie et du bonheur et sur le sol natal. » Elle s'est approchée de tous les autels qui sont dans le palais d'Admète, les a couronnés, et a prié en effeuillant des branches de myrte, sans pleurer, sans gémir, sans que le mal prêt à la frapper altérât les grâces de son visage. Ensuite, quand elle est entrée dans sa chambre, à la vue de son lit elle a pleuré et dit : « O lit, où ma ceinture virginale a été dénouée par l'homme pour qui je meurs, adieu ! car je ne te hais point; à moi seule, pourtant, tu as été funeste : car, si je meurs, c'est pour ne pas te trahir, toi et mon époux. Sans doute une autre femme te possédera, plus heureuse peut-être, mais non pas plus chaste. » Elle tombe alors sur son lit qu'elle baise et arrose tout entier des flots de larmes qui tombent de ses yeux. Quand elle a soulagé sa douleur à force de pleurer, elle s'arrache de sa couche et s'avance le front baissé. Mais à peine sortie de la chambre, elle revient sur ses pas et se jette de nouveau sur son lit, et s'y jette encore. Cependant, suspendus à la robe de leur mère, ses enfants pleuraient; Alceste, les prenant dans ses bras, les embrassait l'un après l'autre, comme devant bientôt mourir. Dans le palais, tous les esclaves pleuraient, plaignant le sort de leur maîtresse : elle tendait la main à chacun, et il n'en est pas de si misérable à qui elle n'ait parlé et dont elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant, il n'aurait perdu que la vie; en échappant à la mort, il ressent une douleur telle qu'il ne l'oubliera jamais.

LE CHŒUR. Sans doute Admète déplore la fatalité cruelle qui le prive d'une femme accomplie?

LA SUIVANTE. Oui, il pleure, tenant entre ses bras son épouse chérie, et il la supplie de ne pas l'abandonner : rêve impossible! car un mal secret la mine et la con-

du passé et que j'envisage les infortunes de ce prince, qui, privé de la meilleure des épouses, mènera désormais une existence insupportable.

ALCESTE. Soleil, et lumière du jour, et nuages rapides qui tourbillonnez dans le ciel...

ADMÈTE. Ce soleil me voit ainsi que toi, malheureux tous les deux, sans avoir rien fait aux dieux qui pût te mériter le trépas.

ALCESTE. Terre, et palais, et lit nuptial d'Iolcos ma patrie...

ADMÈTE. Ranime-toi, infortunée; ne m'abandonne pas et prie les dieux tout-puissants d'avoir pitié de toi.

ALCESTE. Je vois la barque à deux rames, et le nocher des enfers, Charon, la main appuyée sur son croc. Le voilà qui m'appelle : « Que tardes-tu ? hâte-toi ; pourquoi m'arrêter ? » C'est ainsi que me presse l'impatient Charon.

ADMÈTE. Hélas ! trop funeste pour moi la traversée dont tu parles. O infortunée, quels maux nous souffrons !

ALCESTE. On m'entraîne, on m'entraîne (ne vois-tu pas?) à la cour infernale : c'est Pluton voltigeant et fixant sur moi ses yeux bleuâtres. Que vas-tu faire? lâche-moi. O malheureuse femme, dans quelle voie je m'engage !

ADMÈTE. Voie fatale pour tes amis, et avant tout pour moi et pour tes enfants qui partagent ma douleur.

ALCESTE. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je. Couchez-moi : je ne me soutiens plus. La mort approche, et les ombres de la nuit se répandent sur mes yeux. Enfants, enfants, vous n'avez plus, non, vous n'avez plus de mère. Soyez heureux, mes enfants, et jouissez de la clarté du jour !

ADMÈTE. Hélas ! que ce langage est pénible à entendre et plus cruel pour moi que la mort ! Ah ! par les dieux,

n'aie pas le courage de m'abandonner ; je t'en prie, au nom de ces enfants que tu rendras orphelins ; mais relève-toi, prends courage : car, si tu meurs, c'est fait de moi. Il dépend de toi que je vive ou non : car je m'incline devant ta tendresse.

ALCESTE. Admète, car tu vois où j'en suis, je veux te dire avant de mourir ce que je souhaite. C'est pour te faire honneur, c'est pour t'assurer, au prix de mes jours, la vue de la lumière, que je meurs. Au lieu de mourir pour toi, je pouvais choisir un époux parmi les Thessaliens et habiter ce palais, heureuse et reine ; mais je n'ai pas voulu vivre séparée de toi avec mes enfants orphelins ; et je me suis sacrifiée, bien que parée de ces dons de la jeunesse qui faisaient ma joie. Cependant ton père et ta mère t'ont abandonné, quand la mort seyait à leur âge, quand ils sauvaient leur fils par un trépas glorieux. Car ils n'avaient que toi, et n'espéraient pas, en te perdant, engendrer d'autres enfants. Et je vivrais, et tu achèverais avec moi ta carrière, au lieu de déplorer la perte de ton épouse et d'élever de pauvres orphelins. Mais quelque dieu sans doute a voulu qu'il en fût ainsi. Soit. Montre donc aujourd'hui que tu m'es reconnaissant. La grâce que je te demanderai n'est point égale à ce que je fais pour toi (car rien n'est plus précieux que la vie), mais légitime, comme tu le reconnaîtras : car, si tu es sensé, ces enfants te sont chers autant qu'à moi. Souffre qu'ils soient les maîtres dans ma maison, et ne leur donne point une marâtre qui ne me vaudrait point, et dont la jalousie s'appesantirait sur ces enfants qui sont à toi comme à moi. Ne fais donc pas cela, je t'en supplie. Car une marâtre n'a que de la haine pour les enfants d'une première épouse, et n'est pas moins cruelle qu'une vipère. Mon fils, je le vois, a dans son père un solide appui : il peut lui parler, il peut l'en-

tendre. Mais toi, ma fille, comment seras-tu mariée honorablement, si ton père se donne une pareille compagne? Je crains qu'elle ne fasse peser sur toi une injurieuse renommée, et ne flétrisse, dans la fleur de ta jeunesse, l'espoir de ton hymen. Car je ne serai pas là pour te choisir un époux et pour t'encourager dans les douleurs de l'enfantement, où la présence d'une mère est si douce. Il me faut mourir; et ce n'est point demain, ni le troisième jour du mois que la mort m'attend; un moment encore, et l'on me comptera au nombre de ceux qui ne sont plus. Adieu, soyez heureux! tu peux te vanter, ô mon époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, mes enfants, d'être nés de la meilleure des mères.

LE CHŒUR. Rassure-toi : car je n'hésite pas à répondre pour Admète; il fera ce que tu souhaites, s'il n'a point perdu la raison.

ADMÈTE. Je le ferai, oui, je le ferai : ne crains rien. Si je t'eus pour femme durant ta vie, toi seule encore, même après ta mort, porteras ce nom; et jamais Thessalienne, après toi, ne m'adressera la parole à titre d'épouse, fût-elle d'ailleurs de la plus illustre naissance, fût-elle douée de la plus rare beauté. J'ai assez d'enfants, et je prie les dieux de me les conserver, puisque je n'ai pu conserver leur mère. Je ne te pleurerai pas seulement une année, mais autant que durera ma vie, chère Alceste, haïssant celle qui m'a enfanté et détestant mon père : car leur stérile tendresse n'était qu'un mot. C'est toi qui m'as sauvé la vie en donnant pour moi le plus cher des biens. Ah! ne dois-je pas me lamenter, quand je perds une compagne telle que toi? Je renonce aux festins, aux gais propos des convives, aux couronnes, aux chants dont retentissait mon palais. Jamais je ne toucherai désormais du luth; jamais je n'au-

rai de goût à chanter aux sons de la flûte libyenne: avec toi j'ai perdu toute la joie de ma vie. Je veux que ton image, modelée par la main d'un habile artiste, repose sur ma couche : prosterné devant elle, je l'entourerai de mes bras, et, prononçant ton nom, je croirai presser contre mon cœur la femme chérie qui ne sera plus : froide consolation sans doute, propre toutefois à alléger le poids de ma douleur. Tu m'apparaîtras en songe, et ta présence me charmera : car il est doux de voir ceux qu'on chérit, même la nuit, et fût-ce un court instant. Si j'avais la voix et l'art mélodieux d'Orphée, et que je pusse te reprendre à Pluton en charmant par mes chants la fille de Cérès[1] ou son époux[2], je descendrais aux enfers; et ni le chien de Pluton[3], ni Charon, le conducteur des âmes, appuyé sur sa rame, ne sauraient m'empêcher de te ramener vivante à la lumière. Attends-moi donc là, quand je mourrai, et prépare-moi une demeure où j'habiterai avec toi. Car j'ordonnerai qu'on me place dans le même coffre de cèdre, et qu'on étende mon corps auprès du tien : non, je ne veux pas être séparé, même après la mort, du seul être qui m'ait été fidèle.

LE CHŒUR. Et moi je m'associerai, comme un ami doit le faire pour son ami, aux regrets amers qu'elle t'inspire : car elle en est digne.

ALCESTE. Enfants, vous avez entendu vous-mêmes votre père déclarer qu'il n'épouserait pas une autre femme pour votre malheur et pour votre honte.

ADMÈTE. Oui, je le déclare aujourd'hui, et je tiendrai ma promesse.

1. Proserpine.
2. Pluton.
3. Cerbère.

ALCESTE. A cette condition, reçois ces enfants de ma main.

ADMÈTE. Je les reçois, don chéri d'une main qui m'est chère.

ALCESTE. Sois donc désormais leur mère à ma place.

ADMÈTE. Il le faut bien, puisqu'ils t'ont perdue.

ALCESTE. O mes enfants, quand il me fallait vivre, je descends aux enfers!

ADMÈTE. Hélas! que deviendrai-je seul et séparé de toi?

ALCESTE. Le temps adoucira ta douleur : les morts ne sont rien.

ADMÈTE. Emmène-moi avec toi, au nom des dieux! emmène-moi aux enfers.

ALCESTE. C'est bien assez de moi qui meurs pour toi.

ADMÈTE. O destin, de quelle compagne tu me prives!

ALCESTE. Voilà que les ténèbres s'appesantissent sur mes yeux.

ADMÈTE. Je meurs si tu me quittes, chère épouse.

ALCESTE. Tu peux dire que je n'existe plus, que je ne suis plus rien.

ADMÈTE. Relève ton visage, n'abandonne pas tes enfants.

ALCESTE. C'est bien malgré moi, mais il le faut : adieu, mes enfants!

ADMÈTE. Regarde-les, regarde-les.

ALCESTE. Je ne suis plus rien.

ADMÈTE. Eh quoi! tu nous quittes?

ALCESTE. Adieu!

ADMÈTE. Je suis mort.

LE CHŒUR. Elle n'est plus : l'épouse d'Admète a cessé d'exister.

EUMÉLUS. O malheur! maman est descendue aux enfers; elle ne voit plus, ô mon père, la lumière du soleil.

Elle s'en est allée, me laissant orphelin, infortuné que je suis. Vois, vois donc ses paupières et ses mains défaillantes. Écoute-moi, écoute, ma mère, je t'en supplie. C'est moi qui t'appelle, moi, ton petit enfant, attaché sur tes lèvres.

ADMÈTE. Elle ne t'entend pas, ne te voit pas. Ah! vous et moi nous sommes accablés d'un cruel malheur.

EUMÉLUS. Tout jeune encore, ô mon père, je reste seul et privé d'une mère chérie. Oh! que mon sort est cruel, et le tien aussi, petite sœur! C'est en vain, bien en vain, ô mon père, que tu as pris une épouse, et tu n'es pas arrivé avec elle jusqu'au seuil de la vieillesse: car elle est morte auparavant, et, en partant, elle a emporté toute la joie de la maison.

LE CHŒUR. Admète, il faut supporter ton malheur: car tu n'es ni le premier ni le dernier des mortels qui perde une excellente épouse; sache d'ailleurs que nous sommes tous condamnés à mourir.

ADMÈTE. Je le sais, et ce coup n'est pas venu me frapper à l'improviste; je l'avais prévu, et j'en souffrais depuis longtemps. Mais je vais pourvoir à l'enlèvement du corps. Secondez-moi de votre présence, et chantez à tour de rôle l'hymne funèbre en l'honneur de l'impitoyable dieu des enfers. J'entends que tous les Thessaliens, dont je suis le roi, s'associent à ma douleur et à mes regrets en rasant leurs cheveux et en prenant des habits de deuil. Vous qui attelez des quadriges ou que porte un coursier seul, coupez avec le fer la crinière qui flotte sur leur cou. Que les sons de la flûte et de la lyre ne se fassent point entendre dans la ville avant douze lunes accomplies. Car jamais je n'ensevelirai de mort qui me soit plus cher ni qui ait mieux mérité de moi. Quels honneurs ne mérite point celle qui, seule, a voulu mourir à ma place!

LE CHŒUR. O fille de Pélias, descendue aux sombres bords, puisses-tu être heureuse dans l'empire de Pluton! Que Pluton, le dieu à la noire chevelure, que le vieux conducteur des morts, assis au gouvernail et la rame en main, sache que jamais femme meilleure n'a passé le marais de l'Achéron dans la barque à double rame. Les poëtes, à l'envi, célébreront ta gloire sur la lyre à sept cordes, fille des montagnes, et dans les hymnes que n'accompagne pas la lyre, à Sparte, quand le cours de l'année ramène le mois des fêtes Carniennes[1] et que la lune brille toute la nuit, et dans la brillante et heureuse Athènes : tel est le noble sujet de chants que tu as laissé en mourant aux poëtes. Que ne m'est-il permis, que ne puis-je te ramener à la lumière en t'arrachant du séjour de Pluton, et te faire repasser le Cocyte dans la barque infernale! Car, ô femme unique, ô femme chérie, tu n'as pas craint de donner ta vie pour soustraire ton époux à la mort. Que la terre pèse légèrement sur toi, Alceste! Si ton époux contractait un nouvel hymen, il me deviendrait odieux à moi et à tes enfants.

Ni sa mère, ni son vieux père n'ont voulu s'immoler pour leur fils; ils n'ont pas eu le courage de sauver celui qu'ils ont engendré, les malheureux! dont l'âge a blanchi les cheveux. Et toi, dans la fleur de la jeunesse, tu es morte et tu as renoncé à la lumière. Puissé-je trouver une pareille épouse pour partager ma couche! Aussi bien un pareil lot est-il rare en ce monde; certes, elle passerait avec moi toute sa vie, sans connaître le chagrin.

HERCULE. Étrangers, habitants du territoire de Phères, trouverai-je Admète dans ce palais ?

1. Fêtes d'Apollon Carnios. Elles se célébraient tous les ans, à Sparte, du 13 au 21 août. Apollon était appelé Carnien, du nom de Carnos, poëte et musicien, fils de Jupiter et d'Europe.

LE CHŒUR. Le fils de Phérès est dans ce palais. Mais, dis-moi, quel sujet t'amène en Thessalie et que viens-tu faire dans cette ville ?

HERCULE. J'accomplis un travail pour Eurysthée de Tirynthe.

LE CHŒUR. Et où vas-tu? à quelles courses errantes es-tu condamné ?

HERCULE. Je vais enlever le char à quatre chevaux du Thrace Diomède.

LE CHŒUR. Comment pourras-tu l'enlever? ne connais-tu pas cet étranger?

HERCULE. Je ne le connais pas : je n'ai jamais mis le pied dans le pays des Bistoniens.

LE CHŒUR. Impossible que tu t'empares des chevaux sans combat.

HERCULE. Mais il ne m'était pas permis de refuser cette tâche.

LE CHŒUR. Tu ne reviendras qu'après avoir tué Diomède, ou tu resteras mort sur la place.

HERCULE. Ce n'est pas la première lutte que je soutiendrai.

LE CHŒUR. Que gagneras-tu à vaincre ton adversaire?

HERCULE. J'amènerai les chevaux au roi de Tirynthe.

LE CHŒUR. Il n'est pas facile de leur mettre un frein.

HERCULE. A moins toutefois qu'ils ne soufflent du feu par les narines.

LE CHŒUR. Non, mais ils déchirent les hommes à belles dents.

HERCULE. Ainsi se repaissent, non les chevaux, mais les monstres des montagnes.

LE CHŒUR. Tu verras leur écurie souillée de sang.

HERCULE. Et de qui est issu celui qui les nourrit?

LE CHŒUR. Mars est son père; il règne sur l'opulent pays des Thraces au bouclier court.

HERCULE. Telle est la tâche que m'impose ma destinée: car la voie où je marche est toujours roide et escarpée. C'est contre les fils de Mars qu'il me faut combattre: d'abord contre Lycaon, puis contre Cycnus; la troisième lutte, je vais l'engager avec Diomède et ses coursiers. Mais jamais personne ne verra le fils d'Alcmène redouter le bras d'un ennemi.

LE CHŒUR. Voici le roi de cette contrée, Admète en personne, qui sort de son palais.

ADMÈTE. Salut, ô fils de Jupiter, noble rejeton de Persée[1]!

HERCULE. Sois heureux également, Admète, roi des Thessaliens!

ADMÈTE. Je le voudrais : je connais toute ta bienveillance.

HERCULE. Pourquoi te présenter la tête rasée, en signe de deuil?

ADMÈTE. C'est que je vais enterrer un mort aujourd'hui.

HERCULE. Puissent les dieux préserver tes enfants du malheur!

ADMÈTE. Mes enfants sont pleins de vie dans le palais.

HERCULE. Peut-être ton vieux père a-t-il payé le tribut à la nature?

ADMÈTE. Mon père est vivant, et ma mère aussi, Hercule.

HERCULE. Ce n'est pourtant pas ton épouse Alceste qui est morte?

ADMÈTE. Je puis à son endroit tenir un double langage.

1. Alcmène, mère d'Hercule, était fille d'Electryon, fils de Persée.

HERCULE. Dis-tu qu'elle est morte ou qu'elle vit encore?

ADMÈTE. Elle est et n'est plus : elle me désole

HERCULE. Je n'en suis pas plus avancé : car tu parles en termes équivoques.

ADMÈTE. Ne sais-tu pas quel sort il lui faut subir?

HERCULE. Je sais qu'elle a consenti à mourir pour toi.

ADMÈTE. Comment donc existe-t-elle encore, si elle a pris cet engagement?

HERCULE. Ah! ne pleure pas d'avance ton épouse; attends jusque-là.

ADMÈTE. Qui va mourir est mort, et qui est mort n'existe plus.

HERCULE. Être et n'être plus sont choses différentes.

ADMÈTE. Tel est ton sentiment, Hercule; moi, j'en juge autrement.

HERCULE. Pourquoi donc pleures-tu? Quel être qui te soit cher as-tu perdu?

ADMÈTE. Une femme : c'est d'une femme que nous parlions tout à l'heure.

HERCULE. Était-ce une étrangère, ou t'était-elle unie par les liens du sang?

ADMÈTE. Quoique étrangère, elle faisait pourtant partie de la famille.

HERCULE. Comment donc a-t-elle fini ses jours dans ta demeure?

ADMÈTE. A la mort de son père, on l'avait recueillie et élevée dans ce palais.

HERCULE. Hélas! j'aurais voulu, Admète, ne point te trouver dans les larmes.

ADMÈTE. Quelle est ta pensée en tenant ce langage?

HERCULE. J'irai demander l'hospitalité ailleurs.

ADMÈTE. Impossible, prince : épargne-moi ce nouveau malheur.

HERCULE. L'hôte qui se présente dans une maison en deuil est importun.

ADMÈTE. Ceux qui sont morts sont morts; mais entre dans mon palais.

HERCULE. Il est honteux de festiner chez des amis en larmes.

ADMÈTE. J'ai pour mes hôtes un appartement séparé, où je t'introduirai.

HERCULE. Laisse-moi partir, et je t'en serai mille fois reconnaissant.

ADMÈTE. Non, tu ne saurais t'asseoir au foyer d'un autre. (A un esclave.) Toi, conduis cet étranger, et ouvre lui l'appartement reculé des hôtes; dis à ceux qui en ont soin de lui servir un festin somptueux. Cependant fermez la porte qui conduit à l'appartement des femmes : il ne convient pas que nos hôtes, à table, entendent nos lamentations et souffrent de notre douleur.

LE CHŒUR. Eh quoi! lorsqu'un pareil malheur t'accable, tu oses, Admète, recevoir un étranger? As-tu perdu l'esprit?

ADMÈTE. Mais, si j'avais fermé l'accès de mon palais et de la ville à l'étranger venu vers moi, m'approuverais-tu davantage? Non certes: car mon infortune ne serait pas moindre, et je manquerais aux lois de l'hospitalité; à mes malheurs s'ajouterait encore celui-ci, que ma demeure passerait pour inhospitalière. Pour moi, je trouve en lui le meilleur des hôtes, quand je vais par hasard dans l'aride contrée d'Argos.

LE CHŒUR. Pourquoi donc lui cacher le malheur qui t'arrive, si, comme tu le dis, c'est un ami qui vient chez toi?

ADMÈTE. Jamais il n'eût voulu entrer dans ma maison, s'il avait connu les maux qui m'accablent. J'ai tort sans doute à ses yeux d'agir de la sorte, et il ne m'approuve

pas ; mais mon palais ne sait ni repousser ni maltraiter les étrangers. (il sort.)

LE CHŒUR. O demeure hospitalière et toujours libérale ! Apollon Pythien, à la lyre mélodieuse, daigna l'habiter ; il consentit à devenir berger sous ton toit, Admète, et à paître tes troupeaux sur le penchant des collines en jouant sur sa flûte des airs champêtres. Charmés par tes accents, ô Phébus, on vit les lynx tachetés paître au milieu des brebis, et la troupe fauve des lions accourir de la cime boisée de l'Othrys[1] ; autour de ta lyre bondissait le faon au poil nuancé de diverses couleurs, franchissant d'un pied léger la forêt de hauts sapins, pour jouir de tes joyeux accords. Aussi Admète habite-t-il un domaine très-riche en troupeaux sur les bords riants du lac Bœbé[2]. Ses guérêts ensemencés, ses vastes plaines s'étendent, vers la région ténébreuse où le soleil arrête ses coursiers, jusque sous le ciel des Molosses ; et vers les bords inhospitaliers de la mer Égée il règne en souverain sur le Pélion[3]. Aujourd'hui il a ouvert sa maison pour recevoir un étranger, l'œil encore humide et pleurant la perte d'une épouse chérie qui vient d'expirer dans son palais. C'est qu'une âme généreuse est sensible aux bienséances. Car tous les dons de la sagesse sont le partage des gens de bien. Aussi mon cœur nourrit le ferme espoir que le mortel pieux doit prospérer.

ADMÈTE. Citoyens de Phères qu'une pensée bienveillante rassemble, sachez que mes serviteurs ont pris sur leurs épaules le corps de la morte, paré de tous les ornements, pour le porter au bûcher et de là au tombeau.

1. Montagne de Thessalie, parallèle à l'Œta dont elle n'était qu'une branche.
2. Lac de Thessalie. Voy. *Iliade*, B. 711.
3. Montagne de Thessalie, prolongement de l'Olympe.

Vous, saluez, selon l'usage, votre reine qui part pour un voyage d'où l'on ne revient pas.

LE CHŒUR. Mais je vois ton père dont la vieillesse ralentit les pas. Des esclaves l'accompagnent, tenant dans leurs mains les ornements, dons funèbres, destinés à ton épouse.

PHÉRÈS. Je viens, mon fils, m'associer à ta douleur : car tu as perdu une bonne et chaste épouse : qui pourrait le nier? Mais ce coup, tout cruel qu'il est, il faut le supporter. Prends ces ornements, et qu'ils descendent avec elle sous la terre. C'est un devoir d'honorer la dépouille mortelle de celle qui a donné sa vie pour te sauver, mon fils, qui n'a pas voulu que je restasse sans enfant et que ma vieillesse s'achevât dans le deuil et l'abandon. En accomplissant cet acte généreux, elle a laissé à toutes les femmes l'exemple de la vie la plus glorieuse. O toi qui as sauvé mon fils et relevé sa famille abattue, adieu! sois heureuse dans le royaume de Pluton. Voilà, selon moi, les unions profitables aux mortels; autrement, mieux vaut ne pas se marier.

ADMÈTE. Je ne t'ai point invité à venir à ces funérailles, et je t'avoue que ta présence ne m'est point agréable. Jamais Alceste ne revêtira ces ornements : elle n'a que faire de tes dons pour être enterrée. C'est lorsque j'allais périr que tu devais déplorer mon sort; mais tu t'es tenu à l'écart, tu as laissé une autre à la fleur de l'âge mourir à ma place, toi que la vieillesse accable : et tu pleures la mort d'Alceste! Non, tu n'as jamais été véritablement mon père; non, celle qui prétend m'avoir donné le jour et se fait appeler ma mère ne m'a point enfanté! Je suis né d'un esclave, et ta femme m'a nourri furtivement de son lait. Mis à l'épreuve, tu as montré qui tu es; et je ne me regarde pas comme ton fils. O lâcheté sans égale! Agé comme tu es, arrivé au terme de la vie, tu n'as ni

voulu ni osé mourir pour ton enfant; mais vous avez laissé faire cette femme étrangère, que je pourrais justement appeler à la fois et ma mère et mon père. Et pourtant, tu aurais subi là une épreuve glorieuse en mourant pour ton fils : il ne te restait que fort peu de jours à vivre; et moi, j'aurais passé avec elle le reste de ma vie, au lieu de rester seul et de pleurer mes malheurs. Cependant tu as joui de tout le bonheur qu'un homme peut souhaiter : tu as passé ta jeunesse sur le trône, et tu avais en moi un héritier légitime de ton royaume, en sorte que tu ne devais point laisser ta maison exposée, sans défense, aux entreprises d'un étranger. Tu ne diras pas non plus que c'est par mépris pour ta vieillesse que j'ai voulu te livrer au trépas, moi qui te témoignais le plus grand respect. Et voilà comme vous m'en avez récompensé, toi et ma mère! Hâte-toi donc de procréer de nouveaux enfants, qui te nourrissent dans ta vieillesse, t'ensevelissent après ta mort et prennent soin de tes funérailles : non, ce n'est pas moi qui te rendrai les derniers devoirs : car je suis mort, autant qu'il a dépendu de toi. Si, grâce à un autre sauveur, je vois encore la lumière, c'est lui dont je prétends être le fils et que je veux soigner dans sa vieillesse. Les vieillards ne sont donc pas sincères, lorsqu'ils appellent la mort et qu'ils se plaignent de la vieillesse et d'une vie trop longue à leur gré. Quand la mort se présente, nul ne consent à mourir, et la vieillesse ne leur est plus à charge.

LE CHŒUR. Calmez-vous : car c'est assez du malheur présent. O mon fils, n'irrite pas le cœur de ton père.

PHÉRÈS. Mon fils, qui prétends-tu poursuivre de tes invectives? Est-ce quelque esclave lydien ou phrygien, acheté à prix d'argent? Ne sais-tu pas que je suis Thessalien, issu d'un père Thessalien, et vraiment libre de

naissance? Tu m'outrages sans mesure, et tu me lances des paroles violentes; mais tu ne m'auras pas attaqué impunément. Si je t'ai engendré et élevé pour être un jour maître de ma maison, devais-je pour cela mourir à ta place? Les pères mourir pour leurs enfants! Voilà une loi que mon père ne m'a pas enseignée et que la Grèce ne connaît pas. Oui, c'est pour toi, heureux ou malheureux, que tu es né. Ce que tu devais recevoir de moi, tu l'as. Tu règnes sur un peuple nombreux, et je te laisserai bien des arpents de terre, tous biens que j'ai reçus de mon père. En quoi donc t'ai-je fait tort? Que t'ai-je pris? Ne meurs pas plus pour moi que je ne meurs pour toi. Si la vue du soleil réjouit ton cœur, crois-tu que ton père y soit insensible? Oui, je songe que le temps passé aux enfers est long, et que cette vie, toute courte qu'elle est, n'est pas sans charmes. Eh quoi! tu te débattais sans pudeur contre la mort, et tu as prolongé ton existence au delà du terme fatal en sacrifiant Alceste; et tu viens m'accuser de lâcheté, toi, homme pusillanime, vaincu par une femme qui est morte pour ce bel adolescent! Tu as trouvé un moyen bien ingénieux de ne jamais mourir, c'est de persuader à ton épouse, quelle qu'elle soit, de mourir à ta place; et tu oses, après cela, blâmer tes amis, quand ils refusent de faire ce que tu ne fais pas toi-même par lâcheté! Tais-toi, et sache que, si tu aimes la vie, tous l'aiment également; si ta langue nous outrage, tu entendras de nous bien des paroles dures et méritées.

LE CHŒUR. Assez et trop d'injures ont été échangées en ce jour. Cesse, ô vieillard, d'invectiver contre ton fils.

ADMÈTE. Parle, je saurai te répondre; mais, si la vérité te blesse, il ne fallait pas mal agir envers moi.

PHÉRÈS. En mourant à ta place j'aurais plus mal agi.

ADMÈTE. Mourir jeune et mourir vieux, est-ce donc la même chose ?

PHÉRÈS. Il nous est donné de vivre une fois, et non pas deux.

ADMÈTE. Eh bien ! puisses-tu vivre plus longtemps que Jupiter !

PHÉRÈS. Quoi ! tu charges d'imprécations un père innocent et sans reproche !

ADMÈTE. C'est que j'ai reconnu qu'il souhaitait une longue existence.

PHÉRÈS. Mais ne porte-t-on pas au tombeau ce cadavre au lieu du tien ?

ADMÈTE. C'est là, ô le plus méchant de tous les hommes, ce qui prouve ta lâcheté.

PHÉRÈS. Du moins ne diras-tu pas qu'elle a péri par mon fait.

ADMÈTE. Ah ! puisses-tu avoir besoin à ton tour qu'un fils s'immole pour toi !

PHÉRÈS. Unis-toi à plusieurs épouses, afin d'avoir plusieurs victimes.

ADMÈTE. La honte est pour toi, puisque tu n'as pas voulu mourir.

PHÉRÈS. Douce, bien douce est la lumière du soleil.

ADMÈTE. Tes sentiments sont vils et indignes d'un homme.

PHÉRÈS. Tu n'auras pas lieu de rire en portant un vieillard au tombeau.

ADMÈTE. Tu mourras néanmoins, mais tu mourras sans gloire.

PHÉRÈS. Peu m'importe, après ma mort, qu'on parle mal de moi.

ADMÈTE. Hélas ! la vieillesse est remplie d'impudence.

PHÉRÈS. Non, la vieillesse n'est pas impudente ; mais Alceste a été insensée.

ADMÈTE. Va-t'en, et laisse-moi achever ces funérailles.

PHÉRÈS. Je pars : meurtrier, tu peux enterrer ta victime; mais tes parents t'infligeront le châtiment qui t'est dû. Certes, Acaste est désormais indigne du nom d'homme, s'il ne venge sur toi le sang de sa sœur.

ADMÈTE. Va, fuis à l'instant, toi et ta digne compagne ! Vieillissez sans enfants, du vivant de votre fils, comme vous l'avez mérité : car vous n'entrerez plus désormais sous le même toit que moi; et, s'il m'était permis de t'interdire par la voix du héraut le foyer de tes pères, je te l'interdirais. Pour nous (car il faut se résigner au malheur présent), allons porter ce cadavre sur le bûcher.

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! femme courageuse et infortunée, ô la plus noble et la meilleure des épouses, adieu ! Que Mercure infernal et Pluton t'accueillent favorablement; et, si les justes ont là-bas quelques priviléges, puisses-tu en jouir, assise aux côtés de Proserpine !

UN SERVITEUR. J'ai vu déjà bien des étrangers, et de tous pays, venir dans le palais d'Admète, et j'ai dressé pour eux la table du festin ; mais jamais hôte plus détestable ne s'est assis à ce foyer. Et d'abord, bien qu'il vît mon maître en pleurs, il est entré et a osé franchir le seuil; puis, loin d'user avec mesure des dons de l'hospitalité, quoiqu'il connût notre malheur, il nous pressait de lui apporter ce que nous tardions à lui servir. Une coupe en bois de lierre à la main, il boit sans mélange un vin de couleur foncée, jusqu'à ce que la flamme de Bacchus l'ait enveloppé et échauffé. La tête couronnée de branches de myrte, il pousse des sons discordants. On eût entendu alors une double mélodie : car, tandis qu'il chantait, sans s'inquiéter en rien des maux d'Admète, nous autres serviteurs nous pleurions notre

maîtresse, et nous cachions à l'étranger nos yeux humides de larmes : car Admète l'avait ordonné ainsi. Me voilà occupé à traiter notre hôte, un misérable brigand, un voleur sans doute ; et ma maîtresse a quitté le palais, sans que je l'aie suivie et lui aie tendu la main, sans que j'aie pleuré celle qui fut une mère pour moi et pour tous les gens de la maison : car elle nous sauvait de mille maux en adoucissant le courroux de son époux. N'ai-je donc pas raison de haïr cet étranger qui vient troubler notre douleur?

HERCULE. Holà, toi ! pourquoi cet air sombre et soucieux ? Un serviteur ne doit pas avoir la mine refrognée avec ses hôtes, mais les recevoir avec affabilité. Et toi, quand tu vois présent en ces lieux un ami de ton maître, c'est le visage triste et les sourcils froncés que tu l'accueilles, tout occupé d'un malheur qui t'est étranger. Viens ici que je t'apprenne à devenir plus sage. Sais-tu bien quelle est la nature des choses humaines ? Je ne le pense pas : car d'où le saurais-tu? Eh bien ! écoute-moi. Tous les mortels sont dévoués à la mort; il n'en est aucun qui soit assuré de vivre le jour de demain. Nul ne sait ce que la fortune amènera : ni art, ni science ne peut nous l'apprendre. Entends-moi donc, et, instruit par mes leçons, réjouis-toi, bois ; songe que le jour d'aujourd'hui est à toi, mais que le reste est à la fortune. Honore Cypris, la plus aimable des divinités car elle veut du bien aux mortels. Laisse là tous ces soucis, et suis mes conseils, si toutefois ils te semblent raisonnables, et je crois qu'ils le sont. Ainsi donc, renonce à cette douleur excessive; et, supérieur aux coups du sort, viens boire avec nous, le front ceint d'une couronne ; et sache bien que le choc répété des coupes dissipera le chagrin qui t'assombrit le front et te serre le cœur. Mortels, ayons des sentiments conformes à

notre condition mortelle. Pour quiconque a l'humeur triste et morose, vivre ce n'est pas vivre réellement, mais souffrir.

LE SERVITEUR. Nous savons cela; mais ce qui nous arrive ne comporte ni la joie ni le rire.

HERCULE. Une femme étrangère est morte: ne t'afflige pas outre mesure, puisque les maîtres de céans sont pleins de vie.

LE SERVITEUR. Pleins de vie! ne connais-tu pas notre malheur?

HERCULE. A moins que ton maître ne m'ait trompé.

LE SERVITEUR. Il est vraiment trop hospitalier.

HERCULE. La mort d'une étrangère devait-elle m'empêcher de me livrer à la joie?

LE SERVITEUR. Hélas! elle n'était que trop de la maison.

HERCULE. M'a-t-il donc célé quelque perte domestique?

LE SERVITEUR. Adieu et bonne chance! c'est nous que regardent les maux de nos maîtres.

HERCULE. Ce langage annonce qu'une étrangère n'est pas la cause de vos larmes.

LE SERVITEUR. Autrement, je ne souffrirais pas de te voir en liesse.

HERCULE. Mais j'ai fort à me plaindre du procédé de mes hôtes.

LE SERVITEUR. Tu n'es pas venu à propos demander ici l'hospitalité. Car nous sommes dans le deuil; tu vois nos cheveux rasés et nos vêtements noirs.

HERCULE. Qui donc est mort? est-ce quelqu'un des enfants d'Admète? est-ce son vieux père?

LE SERVITEUR. Sache donc, étranger, que l'épouse d'Admète n'est plus.

HERCULE. Que dis-tu? et cependant vous m'accueillez sous votre toit?

LE SERVITEUR. C'est qu'il lui répugnait de te fermer sa demeure.

HERCULE. O malheureux Admète ! quelle épouse tu as perdue !

LE SERVITEUR. En mourant, elle nous a tous mis au tombeau.

HERCULE. Eh bien ! je l'avais soupçonné en voyant ses yeux baignés de larmes, ses cheveux rasés et l'expression de son visage ; mais je l'ai cru, quand il m'a dit qu'il portait au bûcher le corps d'une étrangère. C'est malgré moi que j'ai franchi le seuil, que je buvais dans le palais de ce prince hospitalier et infortuné. Et voilà que je fais bonne chère, la tête couronnée de fleurs ! Comment ne m'avoir pas dit qu'un tel malheur avait fondu sur cette maison ? Mais où l'enterre-t-il ? où le trouverai-je ?

LE SERVITEUR. Suis le chemin qui conduit directement à Larisse, et tu verras un tombeau de pierre polie, à l'issue des faubourgs.

HERCULE. O mon cœur, ô mon bras soumis à tant d'épreuves, montrez aujourd'hui quel fils Alcmène de Tirynthe a donné à Jupiter ! Car c'est à moi de sauver la femme qui vient de mourir, de réintégrer Alceste dans cette demeure, et de témoigner ma reconnaissance à Admète. J'irai guetter le Génie de la Mort, le noir souverain des trépassés ; je le trouverai sans doute près du tombeau, en train de boire le sang des victimes. Placé en embuscade, je fondrai sur lui : et, si je parviens à le saisir et à l'enlacer de mes bras, il n'est personne qui puisse débarrasser de mon étreinte ses flancs endoloris, avant qu'il m'ait abandonné Alceste. Mais si ma proie m'échappe et qu'il ne vienne pas savourer les sanglantes libations, je descendrai aux enfers dans le sombre royaume de Proserpine et de Pluton pour leur redeman-

der Alceste; et je compte bien la ramener sur la terre et la remettre aux mains de mon hôte. Il m'a accueilli dans sa demeure, loin de me repousser, frappé qu'il était d'un coup terrible; le noble cœur! il a caché son malheur par égard pour moi. Est-il dans la Thessalie, est-il dans la Grèce entière un homme plus hospitalier? Non, ce mortel généreux ne dira pas qu'il a obligé un ingrat.

ADMÈTE[1]. Hélas! hélas! tristes abords, triste aspect d'un palais désert! Malheureux que je suis! où aller? où m'arrêter? que dire? que faire? Que ne suis-je mort! Certes ma mère m'a enfanté pour un cruel destin. Heureux les trépassés! voilà ceux que j'envie; voilà le séjour que je désire habiter. Car je n'ai plus de plaisir à contempler la lumière du soleil, ni à poser mon pied sur la terre. Gage trop précieux que la mort m'a dérobé pour le livrer à Pluton!

LE CHŒUR. Avance, avance, pénètre jusqu'au fond de tes appartements.

ADMÈTE. Ah! ah!

LE CHŒUR. Tu gémis, et tu as sujet de gémir.

ADMÈTE. Hé! hé!

LE CHŒUR. Nous savons assez l'excès de ta douleur.

ADMÈTE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. A quoi bon ces pleurs pour celle qui n'est plus?

ADMÈTE. Ah! que je suis malheureux!

LE CHŒUR. Il est triste de ne plus envisager une épouse chérie.

ADMÈTE. Tu rouvres la plaie dont mon cœur est atteint. Quel plus grand malheur pour un époux que de perdre une épouse fidèle? Plût au ciel que je n'eusse jamais habité sous ce toit avec elle dans les liens du

1. Admète revient du tombeau d'Alceste. On peut s'étonner qu'il n'ait pas rencontré Hercule dans le chemin.

mariage ! J'envie le sort des mortels étrangers à l'hymen et à la paternité. Ils n'ont qu'une vie et qu'une âme : le poids des maux est pour eux supportable ; mais les maladies de ses enfants, le lit nuptial ravagé par la mort, voilà ce dont on ne peut soutenir la vue quand il était permis de vivre à jamais sans progéniture et sans épouse.

LE CHŒUR. Le malheur qui te frappe est irréparable.

ADMÈTE. Ah ! ah !

LE CHŒUR. Tu ne mets point de terme à tes regrets.

ADMÈTE. Hé ! hé !

LE CHŒUR. Le coup est difficile à supporter ; mais pourtant...

ADMÈTE. Hélas ! hélas !

LE CHŒUR. Résigne-toi. Tu n'es pas le premier qui ait perdu....

ADMÈTE. Que je suis malheureux !

LE CHŒUR. Une épouse. Le malheur accable diversement les mortels.

ADMÈTE. O long deuil ! ô regrets donnés à un être chéri, descendu sous la terre ! Pourquoi m'as-tu empêché de me précipiter dans la sombre cavité du tombeau, et de m'étendre, inanimé, aux côtés de cette femme incomparable ? Au lieu d'une âme, Pluton eût possédé à la fois deux âmes étroitement unies et qui auraient traversé ensemble l'onde infernale.

LE CHŒUR. Un homme qui m'était lié par le sang perdit son fils unique, jeune homme bien digne d'être pleuré ; cependant il supporta ce malheur avec assez de courage, quoiqu'il restât sans enfants, les cheveux presque blanchis par les ans, et dans un âge avancé.

ADMÈTE. O mon palais ! pourrai-je y entrer ? pourrai-je y habiter, lorsque ma fortune est ainsi changée ? Hélas ! quelle différence ! Ce fut à la lueur des torches

coupées sur le Pélion, au bruit des hymnes de fête, que j'en passai le seuil jadis, tenant la main de ma compagne bien-aimée. Une troupe joyeuse nous suivait en chantant et nous disait heureux, celle qui n'est plus et moi, de ce que, nobles tous deux, sortis tous deux d'une illustre famille, nous unissions nos destinées. Et maintenant, au lieu des concerts d'hyménée, ce sont les lamentations; au lieu des vêtements blancs, c'est le noir appareil du deuil qui me ramène vers ma couche solitaire.

LE CHŒUR. Tu ne connaissais pas l'adversité, il est vrai, quand cette douleur est venue troubler le cours heureux de ton existence; mais tu vis, tu respires; si ton épouse est morte, elle t'a laissé sa tendresse. Qu'y a-t-il là de nouveau? La mort a déjà privé bien des époux de leur compagne.

ADMÈTE. Amis, j'estime le sort de mon épouse plus heureux que le mien, quoiqu'il paraisse en être autrement. Car la douleur ne saurait désormais l'atteindre, et elle s'est affranchie glorieusement de maux sans nombre. Mais moi, qui, condamné à mourir, ai prolongé mes jours au delà du terme fatal, je vais mener une triste existence : je le reconnais maintenant. Comment supporterai-je la nécessité d'entrer dans ce palais? A qui m'adresserai-je? De qui entendrai-je la voix? Qui m'en rendra l'entrée agréable? Vers qui tournerai-je mes pas? La solitude que j'y trouverai m'en chassera, lorsque je verrai vide le lit de mon épouse et ces siéges où elle se tenait, ma maison dans un lugubre abandon, sur mes genoux mes enfants appelant leur mère, et autour de moi mes serviteurs pleurant la maîtresse qu'ils ont perdue. Voilà le sort qui m'attend dans ce palais. En sortirai-je pour fuir à la vue des épouses thessaliennes et des assemblées où se pressent les femmes?

car je ne pourrai soutenir l'aspect des femmes de même âge qu'Alceste. Quiconque est mon ennemi dira : « Voyez cet homme qui vit honteusement et n'a pas eu le courage de mourir ; il s'est dérobé au trépas en livrant lâchement sa femme à sa place : et, après cela, il veut se faire passer pour un homme? Il déteste ses parents, quand lui-même refuse de mourir. » Voilà, outre mes maux, quelle réputation j'aurai. Comment donc, amis, puis-je souhaiter de vivre, lorsqu'une mauvaise renommée vient s'ajouter à mon malheur?

LE CHŒUR. Sur les pas des Muses, je me suis élancé dans les cieux, et j'ai touché à une foule de connaissances; mais je n'ai rien trouvé qui fût plus fort que la Nécessité. Rien ne peut guérir de ses atteintes : ni les tablettes de Thrace, que la voix d'Orphée a dictées, ni les nombreux remèdes que Phébus a laissés à la postérité d'Esculape pour soulager les souffrances des mortels. La Nécessité est la seule divinité dont les autels et la statue soient inaccessibles, dont la voix soit sourde aux sacrifices. Ne t'appesantis pas plus sur moi, déesse vénérable, que tu ne l'as fait jusqu'à ce jour. Car c'est avec toi que Jupiter accomplit tout ce qu'il a résolu, et ta force triomphe du fer même des Chalybes[1], et ton cœur intraitable ne connaît pas la honte. Toi aussi, Admète, tu as subi les étreintes irrésistibles de la déesse. Résigne-toi donc : car tes pleurs ne ramèneront pas sur la terre ceux qui sont descendus aux enfers. Les enfants illégitimes des dieux sont eux-mêmes sujets à la mort. Alceste nous était chère, lorsqu'elle était avec nous; elle nous est chère encore, même après son trépas. Tu avais choisi pour compagne la plus accomplie de toutes les femmes. Il ne saurait en être du tombeau de ton épouse

1. Peuple de l'Asie, sur la rive S. de la mer Noire.

comme de la sépulture des morts ordinaires : objet de vénération pour les voyageurs, il sera honoré à l'égal des dieux ; et chacun, se détournant de sa route, dira : « Celle-là est morte jadis pour son époux, et maintenant c'est une divinité bienheureuse. Salut, femme vénérable, sois-nous propice ! » Telles sont les paroles dont ils la salueront... Mais voici, je crois, le fils d'Alcmène, qui se dirige vers ton palais, Admète.

HERCULE. Il faut s'expliquer franchement avec un ami, Admète, et ne point taire et refouler dans son cœur les reproches qu'il a encourus. Je méritais bien, puisque j'étais près de toi et témoin de tes malheurs, que mon amitié fût mise à l'épreuve. Cependant tu ne m'as pas dit que ce corps exposé était celui de ton épouse ; tu m'as ouvert ta demeure hospitalière, comme si tu avais pleuré une étrangère. Et moi, j'ai couronné ma tête, et j'ai fait des libations aux dieux dans ta maison remplie de deuil. Je me plains, oui, je me plains de ce procédé. Pourtant, je ne veux point affliger un mortel infortuné ; et je vais te dire quel motif me ramène encore en ces lieux. Tu vois cette femme : prends-la et me la garde, jusqu'à ce que j'aie tué le roi des Bistoniens et conduit ici les chevaux de Thrace. S'il m'arrivait malheur (ce qu'aux dieux ne plaise, et puissé-je revenir vainqueur !), je te la donne pour esclave. Ce n'est qu'après bien des efforts qu'elle est tombée en mon pouvoir. Je me trouvai à des jeux publics où l'on proposait aux athlètes des prix dignes d'être disputés : c'est là que cette femme m'a été adjugée en récompense de ma victoire. A ceux qui étaient vainqueurs dans des combats de peu d'importance, on donnait des coursiers ; les vainqueurs dans les combats plus sérieux, tels que la lutte et le pugilat, recevaient des troupeaux de bœufs, et, de plus, on y avait joint cette femme. Le hasard m'ayant amené là, il

eût été honteux de renoncer à ce gain glorieux. Eh bien! je confie cette femme à tes soins, je te le répète. Car je ne l'ai point enlevée furtivement, mais conquise avec peine. Peut-être avec le temps me remercieras-tu.

ADMÈTE. Ce n'est ni par dédain, ni parce que je vois en toi un ennemi, que je t'ai caché la mort de mon épouse; mais à ma douleur se fût ajoutée une douleur nouvelle, si tu avais été chercher ailleurs un toit hospitalier. J'ai bien assez de pleurer mon infortune. Quant à cette femme, je t'en conjure, prince, confies-en la garde, s'il est possible, à quelque autre Thessalien moins malheureux que moi; tu as plus d'un hôte à Phères; ne réveille pas en moi le souvenir de mes maux. Je ne pourrais, en la voyant dans ma maison, retenir mes larmes; n'ajoute pas cette souffrance à ma souffrance : c'est assez du malheur qui m'accable. D'ailleurs, dans quelle partie du palais élèverais-je cette jeune femme? car elle est jeune, si j'en juge par ses vêtements et sa parure. Habitera-t-elle sous le même toit que les hommes? Et comment restera-t-elle pure dans la société des jeunes gens? Il est malaisé, Hercule, de modérer la fougue de cet âge; et moi, je songe à ton intérêt. La nourrirai-je dans l'appartement de celle qui n'est plus? Mais de quel front la ferai-je entrer dans le lit d'Alceste? Ce serait m'exposer aux reproches de mes concitoyens, qui m'accuseraient de trahir ma bienfaitrice en partageant la couche d'une autre jeune femme; et puis, je dois songer, avant tout, à l'épouse que j'ai perdue et qui a droit à ma vénération. Pour toi, femme, qui que tu sois, sache que tu as la même taille qu'Alceste et que tu lui ressembles par le port. Hélas! emmène, au nom des dieux, emmène cette femme loin de mes yeux, si tu ne veux pas me faire mourir de douleur : car, en la voyant, je crois voir mon épouse; elle me bouleverse le cœur, et

des flots de larmes s'échappent de mes yeux. Malheureux que je suis! je commence maintenant à goûter l'amertume de ma douleur.

LE CHŒUR. Il m'est impossible de vanter ton bonheur; mais, qui que tu sois, il faut accepter ce qui nous vient des dieux.

HERCULE. Plût au ciel que je fusse assez puissant pour ramener du fond des enfers ta femme à la lumière et te rendre ce bon office!

ADMÈTE. Je sais bien que tu le voudrais; mais le moyen? Les morts ne reviennent pas à la lumière.

HERCULE. Ne dépasse donc pas la mesure, et résigne-toi à ton sort.

ADMÈTE. Il est plus facile de conseiller le malheureux que de supporter soi-même son malheur.

HERCULE. Quel profit trouveras-tu à gémir sans cesse?

ADMÈTE. Aucun, je le sais tout le premier; mais la tendresse l'emporte.

HERCULE. La tendresse pour les morts ne produit que des larmes.

ADMÈTE. Sa perte m'a tué, et plus encore, s'il est possible.

HERCULE. Tu as perdu une épouse parfaite, personne n'y contredira.

ADMÈTE. Aussi, la vie n'a-t-elle plus de charmes pour moi.

HERCULE. Le temps adoucira tes regrets : ton mal est encore récent.

ADMÈTE. Oui, le temps, si par le temps tu veux dire la mort.

HERCULE. Une femme, le désir d'un nouvel hymen calmera tes regrets.

ADMÈTE. Tais-toi. Qu'as-tu dit? je ne m'attendais pas à ce langage.

HERCULE. Eh quoi ! Tu ne prendras point femme, et tu vivras veuf et solitaire ?

ADMÈTE. Non, jamais femme ne partagera ma couche.

HERCULE. Crois-tu donc par là servir celle qui n'est plus ?

ADMÈTE. En quelque lieu qu'elle soit, je dois l'honorer.

HERCULE. Je te loue, oui, je te loue ; mais tu encours le reproche de folie.

ADMÈTE. Sache que tu ne me donneras jamais le nom d'époux.

HERCULE. Je te loue, parce que tu es tendrement attaché à ton épouse.

ADMÈTE. Que je meure, si, toute morte qu'elle est, je la trahis jamais.

HERCULE. Accueille du moins cette noble femme dans ta maison.

ADMÈTE. Non, je t'en conjure au nom de Jupiter, l'auteur de tes jours.

HERCULE. Cependant tu auras tort de ne pas le faire.

ADMÈTE. Et si je le fais, mon cœur sera déchiré de douleur.

HERCULE. Suis mon conseil : peut-être m'en sauras-tu gré un jour.

ADMÈTE. Hélas ! plût au ciel que tu n'eusses jamais reçu cette femme pour prix du combat !

HERCULE. Et pourtant, si je suis vainqueur, tu as ta part de ma victoire.

ADMÈTE. C'est bien dit ; mais que cette femme s'en aille.

HERCULE. Elle s'en ira, s'il le faut ; mais vois d'abord s'il faut qu'elle parte.

ADMÈTE. Il le faut, à moins que tu ne doives m'en vouloir.

HERCULE. C'est à bon escient que j'insiste à ce point.

ADMÈTE. Sois donc satisfait, mais tu ne fais rien qui m'agrée.

HERCULE. Un jour viendra que tu me remercieras; laisse-toi faire seulement.

ADMÈTE. Emmenez-la, puisqu'il faut la recevoir dans ma maison.

HERCULE. Je ne saurais confier cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTE. Eh bien! introduis-la toi-même, si tu veux, dans la maison.

HERCULE. C'est en tes mains que je vais la remettre.

ADMÈTE. Je ne la toucherai pas : du reste, mon palais lui est ouvert.

HERCULE. C'est à toi seul que je la confie

ADMÈTE. Prince, tu me forces à agir contre mon gré.

HERCULE. Ose tendre la main et toucher cette étrangère.

ADMÈTE. Eh bien, je tends la main, mais comme à la tête coupée de la Gorgone.

HERCULE. Est-ce fait?

ADMÈTE. Oui.

HERCULE. Garde-la donc; et tu diras un jour que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant. (Il lève le voile.) Regarde cette femme, et vois si elle ne ressemble pas à ton épouse : sois heureux et renonce à ta douleur.

ADMÈTE. O dieux! que dire? quel est ce prodige inespéré? Est-ce réellement Alceste que je vois, ou suis-je le jouet d'une divinité qui m'abuse par une joie trompeuse?

HERCULE. Non pas : c'est ton épouse elle-même que tu vois.

ADMÈTE. Ne serait-ce point une ombre sortie des enfers?

HERCULE. L'hôte que tu as reçu n'est pas un magicien.

ADMÈTE. Quoi! je revois l'épouse que j'ensevelissais naguère?

HERCULE. Tu peux m'en croire; mais je ne suis pas étonné que tu doutes de ton bonheur.

ADMÈTE. Puis-je la toucher, lui parler, comme à mon épouse vivante?

HERCULE. Parle-lui : car tu as tout ce que tu souhaitais.

ADMÈTE. O chère épouse, je te possède contre toute espérance, quand je ne croyais plus revoir ton visage et ta personne!

HERCULE. Tu la possèdes, en effet : puisse un dieu n'être pas jaloux de ton bonheur!

ADMÈTE. Noble rejeton du grand Jupiter, sois heureux! Puisse l'auteur de tes jours pourvoir à ton salut : car toi seul as relevé mes espérances. Mais comment l'as-tu ramenée des enfers à la lumière?

HERCULE. Il m'a fallu combattre le souverain des mânes.

ADMÈTE. En quel endroit as-tu engagé cette lutte avec le Génie de la Mort?

HERCULE. Placé en embuscade près du tombeau même, je l'ai saisi entre mes bras.

ADMÈTE. Mais pourquoi cette femme est-elle immobile et sans voix?

HERCULE. Il ne t'est pas permis de jouir de son entretien, avant qu'elle soit purifiée de sa consécration aux divinités infernales, et que la troisième aurore ait paru. Mais fais-la entrer dans le palais; et, juste comme tu l'es, continue de pratiquer les devoirs de l'hospitalité. Adieu. Je vais accomplir le travail qui m'est imposé par le tyran, fils de Sthénélus.

ADMÈTE. Reste auprès de nous et assieds-toi à notre foyer.

HERCULE. Je le ferai une autre fois; aujourd'hui, je dois me hâter.

ADMÈTE. Eh bien, puisses-tu revenir après un heureux succès! Aux citoyens de cette ville et aux quatre provinces tout entières j'ordonne d'instituer des danses en souvenir de cet heureux événement, et d'arroser les autels du sang des victimes en invoquant les dieux. Le cours de notre existence a changé et est devenu meilleur que par le passé : je suis heureux maintenant, je ne saurais le nier.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

ANDROMAQUE

PERSONNAGES :

ANDROMAQUE.

UNE ESCLAVE TROYENNE.

LE CHŒUR, composé de femmes de Phthie.

HERMIONE.

MÉNÉLAS.

LA NOURRICE d'Hermione.

MOLOSSUS, fils d'Andromaque et de Néoptolème.

PÉLÉE, père d'Achille.

ORESTE.

UN MESSAGER.

THÉTIS.

La scène est à Phthie, à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptolème.

ANDROMAQUE

ANDROMAQUE. Ville de Thèbes, ornement de l'Asie, toi que je quittai jadis, emportant avec moi les riches trésors qui composaient ma dot, pour entrer dans la royale demeure de Priam et partager la couche d'Hector: combien le sort d'Andromaque était autrefois digne d'envie! Aujourd'hui il n'est point de femme, il n'en sera jamais qui soit plus malheureuse que moi. J'ai vu mon époux, Hector, tué par Achille, et le fils que je lui avais donné, Astyanax, jeté du haut d'une tour, quand les Grecs se furent emparés du sol troyen; moi-même esclave, moi qui passais pour être issue de la plus noble maison, j'arrivai en Grèce, livrée à l'insulaire Néoptolème, comme le prix de sa valeur et sa part du butin troyen. J'habite les champs qui forment la limite de Phthie et de Pharsale: c'est là que Thétis, la déesse marine, fuyant les regards des hommes, s'unit en secret à Pélée; et le peuple thessalien a donné à cet endroit le nom de Thétidée, en souvenir de l'hymen de la déesse. Le fils d'Achille a fixé sa demeure en ces lieux; mais il laisse Pélée régner sur le territoire de Pharsale, ne voulant pas ravir le sceptre à ce vieillard tant qu'il vivra. Pour moi, j'ai donné ici le jour à un fils[1], fruit de mon union avec le rejeton d'Achille, avec mon maître. Et

1. Il s'appelait Molossus.

d'abord, malgré les maux qui m'accablaient, j'espérais toujours trouver dans cet enfant un appui, un soulagement à mes infortunes ; mais depuis que mon maître, dédaignant la couche de son esclave, a épousé Hermione de Lacédémone, je suis accablée par elle des plus cruels traitements. Elle dit que par des philtres secrets je la rends stérile et odieuse à son époux, que je prétends m'établir à sa place dans cette demeure et la chasser violemment de son lit. Or, ce lit, j'y ai pris place jadis malgré moi, et aujourd'hui je l'ai quitté pour toujours; oui, Jupiter sait que j'ai partagé, contre mon gré, la couche de Pyrrhus. Mais je ne la persuade pas, et elle veut me tuer, et Ménélas, son père, agit de concert avec elle. Il est actuellement au palais, et a quitté Sparte dans ce but. Pour moi, saisie d'effroi, je suis venue chercher un asile dans le temple de Thétis, voisin de ce palais, espérant qu'elle me sauvera de la mort. Car Pélée et les descendants de Pélée révèrent ce monument de l'hymen de Thétis. Quant à mon fils unique, je l'ai envoyé en secret dans une maison étrangère, de peur qu'il ne périt. Car l'auteur de ses jours n'est pas là pour m'assister; il ne peut rien pour son fils : il est allé à Delphes donner satisfaction à Phébus des paroles insensées qu'il adressa naguère au dieu Pythien, lorsqu'il lui demanda de venger le meurtre de son père[1]: il voudrait détourner l'effet de cette faute et s'assurer pour l'avenir la bienveillance du dieu.

UNE ESCLAVE. Maîtresse, car je n'hésite pas à t'appeler de ce nom que je regardais comme un devoir de te donner dans ton palais, au temps où nous habitions Troie. Je t'étais dévouée à toi et à ton époux lorsqu'il vivait; aujourd'hui encore, je viens te faire part de ce

1. Le meurtrier était Apollon lui-même.

que j'ai nouvellement appris; la crainte d'être découverte par quelqu'un de nos maîtres cède à la pitié que tu m'inspires : Ménélas et sa fille forment contre toi d'horribles complots dont il faut te garder.

ANDROMAQUE. O chère compagne de mon esclavage! car tu es la compagne d'esclavage de celle qui fut reine autrefois et que le malheur accable aujourd'hui : quel est leur projet? quelles trames ourdissent-ils encore, en voulant me tuer, infortunée que je suis?

L'ESCLAVE. Ils doivent, malheureuse Andromaque, tuer ton fils que tu as éloigné en secret du palais.

ANDROMAQUE. Ciel! on a découvert la retraite de mon enfant? Comment? quand? Infortunée, c'est fait de moi!

L'ESCLAVE. Je l'ignore; je tiens le fait de leur propre bouche : Ménélas est sorti du palais à sa recherche.

ANDROMAQUE. Ah! c'est fait de moi. Les deux vautours s'empareront de toi, mon enfant, et te tueront; et cependant celui qu'on appelle ton père prolonge son séjour à Delphes.

L'ESCLAVE. S'il était ici, je crois que tu ne serais pas si malheureuse; mais en ce moment te voilà sans amis.

ANDROMAQUE. Ne dit-on pas que Pélée doive venir en ces lieux?

L'ESCLAVE. Il est trop vieux pour que sa présence te soit utile.

ANDROMAQUE. Pourtant je l'ai mandé, et plus d'une fois.

L'ESCLAVE. Crois-tu donc qu'aucun de ces messagers s'intéresse à toi?

ANDROMAQUE. Comment! veux-tu toi-même porter mon message?

L'ESCLAVE. Que dirai-je, si je m'absente longtemps du palais?

ANDROMAQUE. Tu trouveras plus d'un prétexte : car tu es femme.

L'ESCLAVE. L'entreprise est périlleuse : car Hermione fait bonne garde.

ANDROMAQUE. Vois-tu? tu abandonnes tes amis dans le malheur.

L'ESCLAVE. Non certes; ne m'adresse pas un pareil reproche. J'irai donc : aussi bien, dût-il m'arriver malheur, la vie d'une esclave n'est pas d'un grand prix.

ANDROMAQUE. Va donc; et nous, puisque notre vie se passe dans les larmes, nous ferons retentir le ciel de plaintes, de gémissements et de lamentations. Car les femmes aiment à se consoler des maux présents, en les ayant sans cesse à la bouche et sur les lèvres. Or, j'ai plus d'un sujet de gémir : la ruine de ma patrie, la mort d'Hector, le sort cruel auquel je suis condamnée par l'esclavage indigne de moi où j'ai été précipitée. Non, il ne faut jamais proclamer aucun mortel heureux, sans avoir vu comment il a passé le dernier jour de sa vie avant de descendre au tombeau. Ce n'est point une épouse, mais une Furie que Pâris a conduite dans la superbe Ilion, le jour où il reçut Hélène dans son lit. C'est pour elle que l'armée des Grecs, transportée rapidement sur mille vaisseaux, a pris et ravagé Troie par le fer et par le feu; c'est pour elle qu'a péri l'époux de la malheureuse Andromaque, Hector, traîné autour des remparts par les chevaux du fils de la marine Thétis. Et moi, je fus arrachée du palais de mon époux et conduite au rivage, la tête courbée sous le joug odieux de la servitude. Des flots de larmes coulèrent de mes yeux le jour où je laissai ma patrie, ma chambre nuptiale et mon époux gisant dans la poussière. Ah! malheureuse que je suis! pourquoi faut-il que je voie encore la lumière et sois l'esclave d'Hermione? Victime de sa fureur, j'embrasse en suppliante la statue de la déesse, et mes

pleurs coulent, comme l'eau qui tombe du rocher goutte à goutte.

LE CHŒUR. O femme, en te voyant arrêtée depuis longtemps dans le temple consacré à Thétis, sans vouloir quitter cet asile, je suis venue, quoique originaire de Phthie, auprès de toi, fille de l'Asie, dans l'espoir de trouver un remède aux maux, difficiles à réparer, qui ont allumé entre Hermione et toi, infortunée! une querelle funeste, au sujet du fils d'Achille dont vous partagez toutes deux la couche. Connais ta fortune, songe au sort cruel où tu es réduite : fille de Troie, tu luttes contre des maîtres nés à Lacédémone. Quitte le séjour de la déesse marine, qui reçoit l'offrande de nos brebis. A quoi bon flétrir ta beauté à déplorer les violences de tes maîtres? La force aura raison de toi. Pourquoi, faible comme tu es, prendre une peine inutile? Va donc, quitte la demeure brillante de la déesse, fille de Nérée. Songe que tu es esclave sur une terre lointaine, dans une ville étrangère, où tu ne vois aucun de tes amis, ô la plus malheureuse des femmes! Oui, Troyenne, ton arrivée dans nos murs m'a émue de la plus vive compassion ; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres me réduit au silence, et je refoule la pitié dans mon cœur, de peur que la petite-fille de Jupiter ne sache ma bienveillance pour toi.

HERMIONE[1]. Si de riches ornements d'or parent ma tête, si des vêtements nuancés de diverses couleurs couvrent mon corps, ce n'est point de la maison d'Achille ni de Pelée que j'ai apporté ces richesses en venant dans ces lieux ; ce sont les dons que me fit, avec une dot considérable, Ménélas, mon père, lorsque je quittai Lacédémone et le pays de Sparte ; aussi ai-je le droit de

1. On conjecture qu'il y a une lacune entre cette scène et la scène précédente.

parler haut. Voici donc en quels termes je vous réponds. Pour toi, qui n'es qu'une esclave, adjugée au vainqueur, tu prétends me chasser et prendre possession de ce palais; par tes maléfices tu me rends odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein de stérilité: car les femmes de l'Epire sont habiles à ourdir ces trames. Mais je mettrai obstacle à tes projets. Ni la demeure de la Néréide, ni cet autel, ni ce temple ne te seront d'aucun secours; tu périras. Si quelqu'un des mortels ou des dieux veut te sauver, il te faut renoncer à tes idées de bonheur, trembler et t'humilier devant moi, tomber à mes genoux, balayer mon palais, épancher d'un vase d'or l'eau de l'Achéloüs, apprendre enfin à connaître en quels lieux tu habites. Tu n'as ici ni Hector, ni l'or de Priam; mais nous sommes dans une ville grecque. Tu as poussé la démence, malheureuse que tu es! jusqu'à entrer dans le lit de celui dont le père a tué ton époux, jusqu'à donner des enfants à son meurtrier. Telles sont les mœurs de tous les peuples barbares : le père y couche avec la fille, le fils avec la mère, la sœur avec le frère; les plus proches parents s'y donnent mutuellement la mort, et la loi n'interdit rien de tout cela. Garde-toi d'introduire chez nous ces usages : car il ne convient pas qu'un seul homme ait deux femmes à conduire : quiconque veut que sa maison soit bien gouvernée doit borner sa tendresse à une seule compagne.

LE CHŒUR. La jalousie est la passion des femmes; leur haine se fait surtout sentir à celles qui partagent le lit de leur époux.

ANDROMAQUE. Hélas ! hélas ! la jeunesse est un fléau pour les mortels, et le pire fléau est la jeunesse alliée à l'injustice. Je crains que la condition d'esclave où je suis réduite ne me ferme la bouche, quoique j'aie de bonnes raisons à faire valoir; et, si je te confonds, j'en serai

cruellement punie. Car ceux que la grandeur enivre supportent impatiemment d'être refutés par les petits. Cependant on ne m'accusera pas de me manquer à moi-même. Dis-moi, jeune femme, sur quelle raison solide je puis m'appuyer pour rompre l'hymen qui te lie à Pyrrhus? Lacédémone est-elle inférieure à la ville des Phrygiens? Me vois-tu libre et jouir d'une brillante fortune? Ai-je lieu de m'enorgueillir de ma jeunesse et de ma vigueur, de mes richesses et du nombre de mes amis, pour vouloir usurper ta place dans ce palais? Serait-ce pour donner le jour à des enfants, esclaves comme leur mère, et qui seront pour moi un surcroît de douleur; ou souffrira-t-on que mes fils règnent à Phthie au défaut des tiens? Les Grecs me chérissent apparemment en considération d'Hector; j'étais pour eux une femme obscure et non la reine des Phrygiens! Si ton époux te hait, ce n'est point à cause de mes sortiléges, mais parce que tu n'es pas d'un commerce agréable. Les vertus de l'épouse sont un philtre plus puissant auprès de l'époux que la beauté. Mais toi, dès qu'une chose te blesse, tu parles de Lacédémone avec emphase, et Scyros n'est rien à tes yeux; tu étales ton faste dans une maison où règne la simplicité, et Ménélas est moins grand pour toi qu'Achille. Voilà ce qui t'aliène ton époux. Une femme, quels que soient les défauts de son époux, doit le chérir au lieu de lutter d'orgueil avec lui. Si tu avais épousé un prince de la Thrace, de cette contrée blanchie par les neiges, où le mari partage son lit et sa tendresse entre plusieurs femmes, aurais-tu tué tes rivales et mérité par là à tout ton sexe le reproche de lubricité? Quelle honte pour toi! Si nous sommes, plus que les hommes, sujettes à cette passion, nous savons du moins en régler les mouvements. Pour moi, cher Hector, si Vénus t'inspirait quelque faiblesse, j'aimais à cause de toi celles qui

en étaient l'objet ; et plus d'une fois, pour ne pas te déplaire, j'ai présenté le sein à des enfants dont je n'étais pas la mère. C'est ainsi que par ma vertu je gagnais le cœur de mon époux ; mais toi, dans ton humeur jalouse, tu ne souffres même pas qu'une goutte de la rosée céleste s'attache à ton époux. Si ta mère aimait trop les hommes, ne cherche point, femme, à la surpasser. Les enfants, nés de mères vicieuses, doivent s'abstenir de les imiter, pour peu que la raison les inspire.

LE CHŒUR. Reine, laisse-toi fléchir, autant que faire se peut, et réconcilie-toi avec Andromaque.

HERMIONE. Pourquoi prendre ce ton arrogant et engager avec moi cette lutte de paroles, comme si tu étais chaste et que je ne le fusse pas?

ANDROMAQUE. On ne te croirait pas chaste, aux discours que tu tiens.

HERMIONE. Puisse mon cœur ne pas ressembler au tien, femme !

ANDROMAQUE. Tu es jeune encore, et ton langage est honteux.

HERMIONE. Si tu ne dis rien de honteux, ta conduite à mon égard est aussi honteuse que possible.

ANDROMAQUE. Ne sauras-tu donc pas souffrir en silence les tourments de l'amour ?

HERMIONE. Eh ! l'amour n'est-il pas partout le bien suprême pour les femmes ?

ANDROMAQUE. Pour celles du moins qui en usent bien ; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE. Nous ne gouvernons pas cette ville suivant les usages des barbares.

ANDROMAQUE. Là, comme ici, ce qui est honteux attire la honte.

HERMIONE. Tu es habile, très-habile ; néanmoins il faut que tu meures.

ANDROMAQUE. Vois-tu la statue de Thétis qui tourne les yeux vers toi?

HERMIONE. Elle hait ta patrie coupable du meurtre d'Achille.

ANDROMAQUE. C'est Hélène, c'est ta mère qui l'a tué, et non pas moi.

HERMIONE. Ne cesseras-tu pas de te répandre en invectives contre moi?

ANDROMAQUE. Voilà que je me tais et que je ferme la bouche.

HERMIONE. Parle, et réponds à la question qui m'amène.

ANDROMAQUE. Je dis que tu n'es pas sensée autant que tu devrais l'être.

HERMIONE. Quitteras-tu l'enceinte sacrée de la déesse marine?

ANDROMAQUE. Si je ne meurs pas; sinon, je ne la quitterai jamais.

HERMIONE. Sache que ta mort est décidée; et je n'attendrai pas le retour de mon époux.

ANDROMAQUE. Jusque-là néanmoins, je ne me livrerai pas entre tes mains.

HERMIONE. J'emploierai le feu contre toi, sans souci de tes jours.

ANDROMAQUE. Eh bien, allume-le : les dieux en seront témoins.

HERMIONE. J'accablerai ton corps de blessures cruelles.

ANDROMAQUE. Immole-moi, ensanglante l'autel de la déesse : elle te punira.

HERMIONE. Voyez l'entêtement inflexible de cette fille des barbares! Ainsi, tu braves la mort? Eh bien, je te ferai bientôt sortir volontairement de cet asile : je sais le moyen de t'attirer dehors. Mais je me tais : l'événement t'apprendra ce que je veux dire. Reste immobile à cette place; fusses-tu semblable à une statue scellée de

toutes parts avec du plomb liquide, je t'arracherai d'ici avant l'arrivée du fils d'Achille, en qui tu mets ta confiance.

ANDROMAQUE. Oui, je mets en lui ma confiance. Il est cruel qu'un dieu ait fourni aux mortels des remèdes contre les serpents venimeux, mais que nul n'en ait encore trouvé contre une femme méchante, plus dangereuse que la vipère et que le feu : tant il est vrai qu'il n'est pas pour les hommes de pire fléau que nous!

LE CHŒUR. Quels malheurs prépara le fils de Maia et de Jupiter, le jour où il entra dans les forêts de l'Ida, conduisant le char magnifique des trois déesses, armées pour le funeste combat de la beauté, à l'étable du pâtre, à la demeure solitaire où vivait dans l'isolement le jeune pasteur! Arrivées dans le bois au feuillage touffu, elles lavèrent leurs corps éblouissants dans l'eau des sources de la montagne, et se rendirent auprès du fils de Priam, se disputant la palme dans un langage plein d'aigreur. Cypris dut la victoire à ses paroles perfides, paroles douces à entendre, mais fatales à la malheureuse cité des Phrygiens et à la citadelle de Troie, dont elles devaient causer la ruine. Plût au ciel qu'elle eût anéanti cet enfant pernicieux, celle qui mit Pâris au monde, avant de l'envoyer sur le mont Ida, alors que Cassandre, auprès du laurier prophétique, cria qu'il fallait immoler cet être fatal à la ville de Priam! A qui ne s'adressa-t-elle point? auquel des anciens du peuple ne demanda-t-elle pas la mort de cet enfant? Le joug de la servitude n'aurait point pesé sur les Troyennes; et toi, femme, tu siégerais dans le palais des rois; la Grèce aurait échappé aux cruelles épreuves par où ont passé, pendant dix ans, ses jeunes guerriers sous les murs de Troie; les épouses n'auraient pas été privées de leurs époux, les vieillards de leurs enfants.

MÉNÉLAS (arrivant avec Molossus). Me voici : je me suis emparé de ton fils que tu avais caché dans une maison étrangère, à l'insu de ma fille. Tu te flattais d'avoir sauvé tes jours en embrassant la statue de la déesse, et ceux de ton fils en le dérobant à nos yeux; mais tu t'es montrée moins avisée que Ménélas, femme; et, si tu ne quittes volontairement cette enceinte, cet enfant sera immolé à ta place. Réfléchis donc, et vois si tu aimes mieux périr que de le voir expier par sa mort la faute dont tu t'es rendue coupable envers ma fille.

ANDROMAQUE. O renommée, renommée! combien de mortels tu as grandis et illustrés, qui n'avaient aucune valeur! Ceux qui doivent l'éclat de leur nom à la vérité, je les estime heureux; mais ceux qui en sont redevables au mensonge, je leur refuse la gloire, et c'est au hasard que j'attribue leur réputation de sagesse. Placé naguère à la tête de l'élite des Grecs, tu as enlevé Troie à Priam, tout lâche que tu es, toi que les discours de ta fille, une enfant, ont transporté de colère, et qui entres en lutte avec une femme esclave et malheureuse! Non, tu ne méritais pas d'être le vainqueur de Troie, et Troie méritait un autre vainqueur que toi. Ceux qui passent pour sages ont de brillants dehors, mais au fond ils ressemblent à tous les hommes, à moins qu'ils n'aient sur eux l'avantage d'être riches : car la richesse est bien puissante... Mais allons, Ménélas, terminons cet entretien. Suppose que je meure du fait de ta fille et qu'elle me fasse périr : elle n'échappera point dès lors à l'expiation de l'homicide; toi aussi, la voix publique t'accusera de ce meurtre, et il faudra te justifier du crime de complicité. Mais si je me dérobe à la mort, tuerez-vous mon fils? Croyez-vous donc que son père le laissera mourir sans s'émouvoir? Troie ne l'a pas jugé lâche à ce point. Mais il écouterera la voix du devoir : sa conduite sera

digne d'Achille son père et de Pélée. Il chassera ta fille du palais. Que diras-tu alors en l'offrant à un autre? que sa modestie repousse un indigne mari? Ce sera un mensonge. Qui donc alors l'épousera? Ou souffriras-tu qu'elle vieillisse chez toi dans le veuvage? Malheureux, qui ne prévois pas les suites d'un pareil crime! N'aimerais-tu pas mieux voir vingt concubines empiéter sur les droits de ta fille, que de l'exposer au sort que je dis? Il ne faut pas, pour des motifs frivoles, se préparer de grands malheurs; et, si les femmes sont un fléau, les hommes doivent-ils ressembler aux femmes? Si je nuis à ta fille par mes sortiléges, si je la frappe de stérilité, comme elle le prétend, je quitterai cet autel volontairement et sans qu'on emploie la force, et je me soumettrai au jugement de ton gendre, auquel je ne fais pas moins de tort en le privant de postérité. Tu vois mes sentiments; moi, quand je songe aux tiens, une chose m'effraye : c'est pour une querelle de femme que tu as détruit la malheureuse ville des Phrygiens.

LE CHŒUR. Tu en as trop dit pour une femme qui parle à un homme; et tu t'es laissée emporter au delà des bornes de la raison.

MÉNÉLAS. Femme, l'avantage que j'obtiens est petit et peu digne, j'en conviens avec toi, et de mon titre de roi et de la Grèce. Mais sache-le bien : on attache plus de prix à réussir dans ce qu'on souhaite qu'à ruiner Troie. Si j'ai pris parti pour ma fille, c'est qu'être privée de ses droits d'épouse est chose grave à mes yeux. Une femme peut se résigner à tout le reste; mais perdre un époux, c'est pour elle perdre la vie. Pyrrhus doit commander à mes esclaves, et ses esclaves obéir à moi et aux miens : car les amis, vraiment dignes de ce nom, ne possèdent rien en propre; ils mettent leurs biens en commun. Si, en attendant les absents, je ne sais point

gouverner ma maison, je fais preuve de lâcheté, et non point de sagesse. Lève-toi donc, et sors du temple de la déesse : car, si tu meurs, tu sauveras cet enfant de la mort; mais si tu refuses de mourir, je le tuerai : l'un de vous deux doit nécessairement perdre la vie.

ANDROMAQUE. Hélas! à quelle alternative, à quel choix douloureux tu me condamnes! Malheureuse, si j'accepte; malheureuse encore, si je refuse. O toi, qui pour un sujet léger te laisses emporter si loin, daigne m'écouter : pourquoi veux-tu me tuer? à quel propos? Ai-je livré tes États, égorgé un de tes enfants, embrasé ton palais? Je suis entrée malgré moi dans le lit de mes maîtres : et c'est moi que tu veux tuer, au lieu de frapper celui qui a commis la faute; tu négliges la cause pour en poursuivre les dernières conséquences. Hélas! quel abîme de maux! O ma patrie infortunée! Combien je souffre cruellement! Devais-je donc mettre au jour des enfants, et aux misères de l'esclavage ajouter cette misère nouvelle? Mais pourquoi déplorer ces malheurs et ne pas considérer ce que je souffre actuellement? J'ai vu Hector égorgé et emporté par un char; j'ai vu, spectacle pitoyable! Ilion livrée aux flammes; moi-même, réduite en esclavage, j'ai été traînée par les cheveux sur les vaisseaux des Grecs et transportée à Phthie, où je devins l'épouse du meurtrier d'Hector. Quel charme trouverais-je donc à vivre? Où faut-il que je tourne mes regards? sur ma fortune présente ou sur ma fortune passée? Un fils m'était resté, un fils, l'œil de ma vie; et ils vont le tuer! Non, il ne périra pas pour racheter ma misérable vie : car tout mon espoir est de le sauver, et ce serait une honte pour moi de ne pas mourir pour mon fils... Voyez! je quitte l'autel, je me remets en vos mains : vous pouvez m'égorger, me tuer, m'enchaîner, m'étrangler. O mon enfant, celle qui t'a donné le jour

descend chez Pluton, pour te sauver de la mort. Si tu échappes à ton destin, souviens-toi de ce que ta mère a souffert avant de mourir, et dis à ton père avec des baisers et des larmes, et en l'entourant de tes bras, dis-lui ce que j'ai fait. C'est que nos enfants, à nous autres mortels, sont notre âme : quiconque n'est point père et nous blâme a moins de peines, il est vrai, mais jouit d'un triste bonheur.

LE CHŒUR. Ses paroles m'ont émue de pitié : car les mortels sont sensibles aux maux de leurs semblables, celui qui souffre fût-il un étranger. Tu devrais, Ménélas, ménager une réconciliation entre ta fille et cette infortunée, pour mettre un terme à ses malheurs.

MÉNÉLAS. Esclaves, saisissez-moi cette femme et enchaînez ses mains : car elle ne goûtera pas les paroles que je vais lui adresser. C'est pour te faire quitter l'autel sacré de la déesse que je t'ai menacée de tuer ton fils, et par là je t'ai amenée à remettre ta vie entre mes mains. Sache que ta mort, à toi, est résolue; quant à ton enfant, ma fille prononcera sur son sort, qu'elle veuille ou non le faire périr. Rentre donc dans ce palais, et apprends, esclave, à ne point outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE. O ciel! tu m'as abusée par tes artifices, tu t'es jouée de moi.

MÉNÉLAS. Proclame-le devant tous : car je ne le nie pas.

ANDROMAQUE. Est-ce là ce que vous appelez sagesse sur les bords de l'Eurotas?

MÉNÉLAS. A Troie aussi, l'on rend le mal pour le mal.

ANDROMAQUE. Crois-tu donc que les dieux ne sont pas des dieux, et n'ont aucun souci de la justice?

MÉNÉLAS. Quand ils parleront, je me soumettrai; mais toi, je te tuerai.

ANDROMAQUE. Et avec moi ce pauvre petit arraché de dessous l'aile de sa mère?

MÉNÉLAS. Non pas; mais je le livrerai à ma fille qui le tuera, si tel est son plaisir.

ANDROMAQUE. Hélas! cher enfant, comment ne pas déplorer ton sort?

MÉNÉLAS. Il ne lui reste pas, en effet, de chance assurée de salut.

ANDROMAQUE. O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, perfides conseillers, artisans de mensonges, machinateurs de crimes, dont les pensées ne sont ni droites ni saines, mais pleines de mille détours : c'est injustement que vous prospérez au sein de la Grèce. Quel crime n'avez-vous pas commis? N'avez-vous pas versé des flots de sang, sacrifié l'honneur à l'amour du gain? Ne vous surprend-on pas sans cesse à parler autrement que vous ne pensez? Ah! puissiez-vous périr! Quant à moi, la mort ne me sera point aussi pénible que tu te l'es imaginé : car j'ai cessé de vivre, du jour où la malheureuse ville des Phrygiens est devenue la proie des flammes, et où a péri mon glorieux époux, dont la lance te changea plus d'une fois en un matelot timide qui craint la terre ferme. Aujourd'hui, guerrier terrible armé contre une femme, tu veux me tuer. Frappe donc : aussi bien m'abstiendrai-je de vous apaiser, toi et ta fille, par aucune parole flatteuse. Si tu es grand à Sparte par ta naissance, moi, je le suis à Troie. Si je suis malheureuse, garde-toi de t'en prévaloir : tu pourrais bien être malheureux à ton tour.

LE CHŒUR (seul). Jamais je n'approuverai les nœuds d'un double hyménée; point d'enfants nés de mères différentes : c'est au sein des familles un principe de discordes et d'amers chagrins. Je veux que l'époux, content de son épouse, n'admette point une autre femme au par-

tage de sa tendresse. Dans les cités, deux empires ne sont pas plus doux à supporter qu'un seul : c'est un fardeau qui s'ajoute à un fardeau, une source de séditions pour les citoyens. Que deux poëtes travaillent ensemble à un hymne : les Muses ne manquent pas d'allumer entre eux la discorde. Lorsque les vents impétueux emportent un navire, deux habiles pilotes, assis au gouvernail, une foule de sages réunis, sont plus impuissants qu'un seul homme, d'un esprit vulgaire, mais qui ne relève que de lui-même. Dans les familles comme dans les États, il faut qu'un seul commande, si l'on veut rencontrer le succès. La fille du roi de Sparte, Ménélas, le prouve par son exemple. Elle poursuit sa rivale avec la dernière violence : elle veut tuer l'infortunée Troyenne et son fils, pour satisfaire sa haine insensée. Meurtre impie, injuste, odieux ! Un jour viendra, princesse, que tu te repentiras de ta conduite.

Mais j'aperçois devant le palais ce couple étroitement uni, qu'une sentence de mort a frappé. Malheureuse femme, malheureux enfant, qui expies par ta mort l'hymen de ta mère, sans avoir eu part à sa faute, sans avoir offensé les rois !

ANDROMAQUE. Voyez ! les mains ensanglantées par des liens cruels, on m'entraîne sous la terre.

MOLOSSUS. O ma mère, ma mère, j'y descends avec toi, sous ton aile.

ANDROMAQUE. Déplorable sacrifice, ô princes de la Phthiotide !

MOLOSSUS. Viens, mon père, secourir ceux que tu aimes.

ANDROMAQUE. Cher enfant, tu vas donc reposer sur le sein de ta mère, mort comme elle, et plongé sous la terre.

MOLOSSUS. Hélas ! hélas ! que faire ? Je suis bien malheureux, et toi, ma mère, bien malheureuse.

MÉNÉLAS. Allez au tombeau ; sortis d'une ville enne-

mie, vous périssez tous deux par une double loi. Toi, c'est ma sentence qui t'immole; et ton enfant, c'est ma fille, c'est Hermione qui le condamne. C'est folie d'épargner des ennemis, issus d'ennemis, lorsqu'on peut les faire périr et délivrer sa maison de toute crainte.

ANDROMAQUE. O mon époux, mon époux, si j'avais pour me défendre ton bras et ta lance, ô fils de Priam!

MOLOSSUS. Infortuné, où trouver des chants magiques pour conjurer le trépas?

ANDROMAQUE. Implore ton maître, mon enfant, en pressant ses genoux.

MOLOSSUS. O cher prince, cher prince, fais-moi grâce de la mort.

ANDROMAQUE. Malheureuse! mes yeux sont noyés dans les larmes : mes pleurs sont comme l'eau que distille dans l'ombre une roche escarpée.

MOLOSSUS. Hélas! hélas! quel remède trouverai-je à mes maux?

MÉNÉLAS. Pourquoi tomber à mes pieds? Autant vaut implorer les rochers ou les flots de la mer. Car je suis l'appui des miens; mais pour toi je ne sens rien. N'ai-je point consumé une grande partie de ma vie à prendre Troie et ta mère? Si tu descends chez Pluton, c'est à elle que tu devras t'en prendre.

LE CHŒUR. Mais je vois Pélée qui s'avance et presse le pas autant que peut le faire un vieillard.

PÉLÉE. C'est à vous, femmes, que je m'adresse, et à toi qui présides au sacrifice : que se passe-t-il? Comment et pour quelle cause ce palais est-il troublé? Que faites-vous, et pourquoi cette exécution qu'aucun jugement n'a précédée? Arrête, Ménélas, ne te presse pas d'agir sans instruire l'affaire. Et toi[1], conduis-moi plus vite : car il

1. Il s'adresse à son guide.

me semble que la chose ne souffre pas de retard, et c'est maintenant surtout que je voudrais retrouver la vigueur de ma jeunesse. — J'irai d'abord à elle et serai comme le vent favorable qui souffle dans les voiles du matelot. Dis-moi en vertu de quel jugement ils ont ainsi chargé tes mains de liens, et te mènent au supplice avec ton fils. Tu péris comme une brebis avec l'agneau qu'elle allaite, en notre absence, en l'absence de ton maître.

ANDROMAQUE. Ainsi que tu le vois, ô vieillard, ils m'entraînent pour me faire mourir avec mon fils. Que te dirai-je? car ce n'est pas une fois seulement que ma voix empressée t'a appelé; je t'ai adressé message sur message. Tu es sans doute instruit par la renommée du débat qu'a soulevé dans ce palais la fille de Ménélas, et des raisons pour lesquelles je péris. Maintenant ils m'ont arrachée de l'autel de Thétis, la mère de ton généreux fils, et l'objet de tes respectueux hommages; et ils m'entraînent sans me juger, sans attendre le retour du maître de cette maison; ils ont profité de l'abandon où je me trouve, où se trouve cet enfant, et ils veulent le faire périr, malgré son innocence, avec sa mère infortunée. Mais je t'en supplie, vieillard, en tombant à tes genoux, car il ne m'est pas permis de toucher ton menton chéri: sauve-moi au nom des dieux; sinon, nous périrons, et notre mort sera aussi honteuse pour vous, vieillard, que déplorable pour nous.

PÉLÉE. Hâtez-vous de détacher ces liens, avant qu'il vous arrive malheur; je veux que ses deux mains soient libres.

MÉNÉLAS. Et moi je m'y oppose, moi qui ne suis pas ton inférieur et qui ai plus que toi des droits sur cette esclave.

PÉLÉE. Comment? Es-tu venu ici pour gouverner ma maison? Ne te suffit-il pas de commander à Sparte?

MÉNÉLAS. Cette femme est ma captive; je l'ai ramenée de Troie.

PÉLÉE. Elle est échue en partage au fils de mon fils.

MÉNÉLAS. Son bien et le mien ne sont-ils pas communs?

PÉLÉE. Pour faire le bien, et non le mal, non pour le meurtre et la violence.

MÉNÉLAS. Sache que tu ne l'arracheras pas d'entre mes mains.

PÉLÉE. Je vais avec ce sceptre ensanglanter ta tête.

MÉNÉLAS. Touche-moi, approche seulement, afin d'apprendre à me connaître.

PÉLÉE. Toi, lâche, issu de lâches, te mesurer avec un homme! Mérites-tu donc de compter parmi les hommes, toi qui, laissant ta maison ouverte et sans esclaves pour garder le foyer domestique, comme si tu possédais une chaste épouse, t'es vu ravir par un vil Phrygien la plus perfide des femmes? D'ailleurs, une fille de Sparte voudrait rester chaste, le pourrait-elle, quand elle quitte sa famille pour prendre part, avec les jeunes gens, aux exercices de la course et de la lutte, les jambes nues et la robe flottante? Faut-il s'étonner après cela si vous ne formez pas de chastes femmes? Voilà ce qu'il fallait demander à cette Hélène qui, abandonnant ta maison et Jupiter, gardien de la tendresse conjugale, s'est livrée sans pudeur à un jeune amant et l'a suivi sur une terre étrangère. Et c'est pour elle que tu as rassemblé et conduit à Troie toute cette multitude de Grecs! Au lieu de prendre les armes, tu devais la rejeter avec mépris, puisque tu l'avais reconnue coupable, et la laisser vivre loin de toi, payer même, plutôt que de la recevoir dans ta maison. Mais cette heureuse pensée ne t'a point inspiré; et tu as sacrifié bien des vies, et des vies précieuses, et tu as condamné les mères à vieillir dans

leurs maisons solitaires, et les pères en cheveux blancs à pleurer la perte de leurs généreux fils. Moi, je suis de ce nombre, et je te considère comme le meurtrier, comme le mauvais génie d'Achille ; seul entre tous tu es revenu de Troie sans blessure, et tu as rapporté ici tes belles armes dans un riche étui, telles que tu les avais emportées là-bas. Je conseillais au fils d'Achille, avant son mariage, de se garder de ton alliance, et de ne point recevoir dans sa maison la fille d'une mère criminelle : car les vices de la mère se reproduisent dans la fille. — Ayez soin, vous qui cherchez une épouse, de choisir une femme issue d'une mère vertueuse. — Ajouterai-je à cela l'outrage que tu as fait à ton frère, en le poussant follement à immoler sa fille : tant tu craignais de ne pas recouvrer une épouse coupable ! Maître de Troie — car je te suivrai jusque-là — et rentré en possession de ta femme, tu ne l'as pas tuée ; mais à peine as-tu vu son sein, que, jetant ton glaive, tu as reçu ses baisers, et tu as caressé cette chienne perfide : Vénus avait triomphé de toi, ô le plus lâche des hommes ! Ensuite, entré dans la maison de mon fils, tu la ravages en son absence, et tu condamnes indignement à périr une femme infortunée et un enfant qui, fût-il trois fois illégitime, te prépare en ces lieux des pleurs à toi et à ta fille. Souvent la semence déposée dans une terre aride l'emporte sur les fruits d'une terre fertile ; souvent les bâtards valent mieux que les fils légitimes. Mais emmène ta fille ; il y a profit pour les mortels à choisir un beau-père ou un ami pauvre et vertueux, plutôt que riche et vicieux : toi, tu es un homme de rien.

LE CHŒUR. Les débats les plus légers dans le principe s'enveniment par la discussion ; aussi l'homme sage se garde-t-il de discuter avec ses amis.

MÉNÉLAS. Dira-t-on que les vieillards sont sages,

ceux-là même qui ont été jadis renommés chez les Grecs pour leur prudence? Toi, Pélée, le fils d'un héros illustre, allié de ma famille, tu tiens un langage honteux pour toi, outrageant pour moi, à cause d'une femme barbare, que tu devais renvoyer par delà le Nil et le Phase, en m'exhortant sans cesse à suivre ton exemple, puisqu'elle est née sur ce continent, sur l'Asie, où gisent les cadavres d'une foule de Grecs frappés de la lance, et qu'elle est complice du meurtre de ton fils. Car Pâris, qui a tué ton fils Achille, était frère d'Hector, et cette femme était l'épouse d'Hector. Cependant tu habites sous le même toit qu'elle, et tu daignes t'asseoir à la même table, et tu souffres qu'elle mette au jour, dans ce palais, des enfants odieux. Et lorsque, dans ton intérêt comme dans le mien, vieillard, je veux la faire périr, tu l'arraches de mes bras. Mais raisonnons un peu (car il n'y a pas de honte à le faire) : si ma fille ne devient pas mère, et que des enfants naissent de cette femme, les placeras-tu sur le trône de la Phthiotide? Issus d'un sang barbare, régneront-ils sur les Grecs? Et c'est moi qui déraisonne, parce que je hais ce qui n'est pas juste, et toi seul as du bon sens! Considère encore ceci : si tu avais donné ta fille à l'un de nos citoyens, et qu'elle subît pareil traitement, resterais-tu silencieux? Je ne le pense pas; et c'est pour une étrangère que tu accables d'injures tes amis naturels! Cependant le droit est le même pour une femme outragée par son époux que pour un homme dont l'épouse a trahi la foi conjugale : celui-ci se confie en la force de son bras, celle-là dans ses parents et ses amis. N'est-il donc pas juste que j'assiste les miens? Tu es vieux, tu es vieux : en parlant de mon commandement militaire, tu sers mieux ma gloire qu'en gardant le silence. Pour Hélène, son malheur ne lui est pas imputable, il est l'œuvre des dieux et a procuré aux

Grecs les plus grands avantages : étrangers à l'usage des armes et aux combats, ils sont devenus braves : car les mortels apprennent tout à l'école de l'expérience. Si en renvoyant mon épouse, je me suis contenu et ne l'ai point frappée du coup mortel, j'ai fait acte de sagesse. Aussi voudrais-je que tu n'eusses pas tué Phocus[1]. C'est par bienveillance pour toi, et non par un sentiment de colère que je t'ai adressé ces représentations. Si tu t'emportes, c'est que ta langue est plus intempérante ; moi, je tire avantage de ma prudence.

LE CHŒUR. Cessez donc — c'est de beaucoup le plus sage parti — cessez de vains discours, pour n'être pas en faute tous les deux.

PÉLÉE. Ah ! de bien mauvais usages ont cours en Grèce. Lorsqu'une armée a érigé des trophées sur ses ennemis, la victoire n'est point attribuée à ceux qui ont été à la peine, et le général remporte toute la gloire ; il a brandi sa lance avec des milliers d'autres, et n'a rien fait de plus que chacun d'eux ; mais son renom est plus grand. Ils exercent fièrement l'autorité dans la ville et s'estiment plus que le peuple, malgré leur nullité ; mais le peuple est cent fois plus sage : il ne lui manque que l'audace, et, avec l'audace, la volonté d'agir. C'est ainsi que ton frère et toi vous vous enorgueillissez du siége de Troie et du commandement militaire que vous y avez exercé, tirant vanité des souffrances et des labeurs d'autrui. Mais je t'apprendrai à ne pas regarder Pâris, ce berger de l'Ida, comme un adversaire moins redoutable que Pélée, si tu ne disparais au plus vite de ce palais avec ta fille stérile : crains que le héros issu de mon sang ne la chasse d'ici en la traînant par les cheveux. Quoi ! cette femme stérile ne souffrira pas que les

1. Phocus, fils d'Éaque, tué par ses frères Télamon et Pélée.

autres soient fécondes, parce qu'elle n'a pas d'enfants; et, comme elle ne peut être mère, il faut que nous soyons privés de postérité! Retirez-vous, esclaves, pour que je voie si l'on m'empêchera de lui détacher les mains. Relève-toi, malheureuse: je veux, tout tremblant que je suis, te débarrasser des étreintes de ces nœuds. Barbare, as-tu pu meurtrir ainsi les bras de cette infortunée! Croyais-tu donc enchaîner un taureau ou un lion? ou as-tu craint qu'elle saisît un glaive pour se défendre contre toi? Viens, cher enfant, glisse-toi sous mes bras, et aide-moi à détacher les liens de ta mère. Je t'élèverai à Phthie, pour qu'ils trouvent en toi un ennemi redoutable. Si la gloire des armes et le prix du combat manquaient aux Spartiates, ils ne vaudraient pas mieux, pour le reste, sachez-le bien, que les autres hommes.

LE CHŒUR. La vieillesse ne garde point de mesure; il est difficile de la contenir quand la colère l'emporte.

MÉNÉLAS. Tu es trop prompt à te répandre en injures. Pour moi, venir à Phthie contre mon gré, je ne commettrai ni ne souffrirai aucune violence. Actuellement (car je n'ai pas de temps à perdre) je retourne dans ma patrie; non loin de Sparte est une ville, d'abord son alliée, devenue aujourd'hui son ennemie: je veux y conduire une armée pour la châtier et la réduire en ma puissance. Quand j'aurai réglé cette affaire à mon gré, je reviendrai. Lorsque nous serons en présence l'un de l'autre, mon gendre et moi, je l'instruirai de la vérité, et j'écouterai ses raisons. S'il punit cet esclave et qu'il ait pour moi des égards, il obtiendra de notre part mêmes égards; s'il s'emporte, il nous trouvera emportés, et il sera traité comme il nous traitera nous-même. Je ne m'embarrasse pas de tes discours: semblable à une ombre, il ne te reste que la voix: impuissant pour tout le reste, tu n'es bon que pour parler.

PÉLÉE. Viens, mon enfant, et précède-moi sous la garde de mon bras; et toi, malheureuse, fais comme lui : après avoir été battue par une cruelle tempête, tu es entrée dans un port tranquille.

ANDROMAQUE. O vieillard! puissent les dieux te combler de biens, toi et les tiens, pour avoir sauvé mon fils et sa malheureuse mère! Prends garde que nos ennemis, cachés dans un endroit solitaire de la route, ne m'enlèvent de force, en voyant un vieillard, une faible femme, et ce jeune enfant; crains que nous n'ayons échappé maintenant, que pour retomber plus tard entre leurs mains.

PÉLÉE. Épargne-moi ce langage timide, ordinaire aux femmes. Va : qui te touchera? il ne portera pas la main sur toi impunément. Grâce aux dieux, nous commandons dans Phthie à une foule de cavaliers, à de nombreux fantassins; nous sommes vert, et la vieillesse ne nous a point affaibli, comme tu le penses. Je n'aurai qu'à regarder un pareil adversaire pour triompher de lui, tout vieux que je suis. Un vieillard, s'il a du cœur, vaut mieux que dix jeunes gens. A quoi sert au lâche la force du corps?

LE CHŒUR. Souhaitons de ne pas naître ou d'être issues de nobles parents et d'appartenir à une maison opulente. Ceux qui sont nés en haut lieu ne manquent pas d'appui dans les revers de la fortune; honneur et gloire appartiennent aux descendants de ces familles illustres; et tant s'en faut que le temps anéantisse les restes des grands hommes, que leur vertu brille encore après la mort. Mieux vaut renoncer à une victoire acquise au prix de l'infamie, que d'abuser d'un pouvoir odieux pour renverser la justice. Un tel succès a d'abord quelque douceur pour les mortels; mais il devient amer avec le temps, et, de plus, il couvre de honte les familles. La

vie que j'honore, la vie que je poursuis est celle où l'autorité ne s'exerce aux dépens de la justice, ni dans le mariage, ni dans l'État. O vieillard, fils d'Eaque, je crois volontiers qu'allié des Lapithes tu te mesuras avec les Centaures, armé de ta lance fameuse; que, monté sur le navire Argo, tu traversas dans une navigation célèbre la mer inhospitalière des Symplégades, et que tu revins en Europe après avoir partagé la gloire de l'illustre fils de Jupiter, lors qu'il remplit jadis de carnage la ville de Troie.

LA NOURRICE. O chères femmes, voyez comme les malheurs se succèdent et s'enchaînent en ce jour. Ma maîtresse Hermione, laissée seule au palais par son père, et songeant au projet criminel qu'elle avait conçu d'immoler Andromaque et son fils, veut se donner la mort: elle craint que son époux, en châtiment de ses fautes, ne la chasse honteusement de cette maison, ou ne la fasse mourir, pour avoir voulu tuer ceux dont elle devait respecter les jours. C'est avec peine que les serviteurs qui la gardent l'empêchent d'attacher à son cou le lacet fatal, et arrachent de sa main le glaive dont elle veut se percer. Tel est l'excès de sa douleur, tel est le remords qu'elle éprouve de ses crimes. Moi, je renonce à l'empêcher de se pendre; vous, mes amies, entrez dans ce palais, et sauvez-la de la mort: on se laisse mieux persuader par des amis nouveaux que par les amis habituels.

LE CHŒUR. Mais nous entendons les serviteurs confirmer par leurs cris le malheur que tu es venue nous annoncer. La malheureuse semble vouloir montrer combien elle regrette les forfaits qu'elle a commis: car elle s'élance hors du palais, échappée aux mains des serviteurs et impatiente de mourir.

HERMIONE. Hélas! hélas! laissez-moi arracher mes cheveux et me déchirer cruellement avec mes ongles.

LA NOURRICE. O ma fille, que veux-tu faire? Pourquoi te défigurer?

HERMIONE. Ah! ah! envole-toi dans les airs, loin de ma tête, voile au tissu léger.

LA NOURRICE. Ma fille, cache ta poitrine, attache ta robe.

HERMIONE. Pourquoi cacher ma poitrine sous les plis de ma robe? Mes torts envers mon époux sont évidents, manifestes, et éclatent de toutes parts.

LA NOURRICE. Tu t'affliges d'avoir tramé la mort de ta rivale?

HERMIONE. Oui, je déplore la cruauté et l'impudence des actes que j'ai commis, femme exécrable, digne de l'exécration des hommes.

LA NOURRICE. Ton époux te pardonnera cette faute.

HERMIONE. Pourquoi m'as-tu arraché le glaive des mains? Rends-le-moi, rends-le-moi, chère nourrice, pour que je me frappe par devant. Pourquoi m'empêches-tu de me pendre?

LA NOURRICE. Que je te laisse t'abandonner à ton délire, pour que tu meures?

HERMIONE. Cruel destin! Où trouverai-je la flamme bienfaisante? Qui me transportera sur les rochers qui dominent la mer ou sur la cime boisée des montagnes, pour que je meure et descende aux enfers?

LA NOURRICE. Pourquoi te tourmenter ainsi? Les dieux envoient un jour ou l'autre le malheur visiter les mortels.

HERMIONE. Tu m'as laissée, ô mon père, oui, tu m'as laissée seule sur ce rivage, comme un vaisseau désemparé. Tu me perdras, tu me perdras; je n'habiterai plus désormais sous le toit conjugal. De quelle divinité embrasserai-je la statue en suppliante? Tomberai-je aux pieds d'une esclave, esclave moi-même? Que ne suis-je l'oiseau à l'aile rapide pour m'envoler loin de la Phthio-

tide, ou le vaisseau de bois de pin que l'effort des rames emporta le premier à travers les roches Cyanées !

LA NOURRICE. Ma fille, je n'ai point approuvé les extrémités auxquelles tu t'es portée contre cette Troyenne, et je blâme également l'excès de ta frayeur. Non, ton époux ne renoncera pas à ton alliance, et restera sourd aux discours perfides d'une femme barbare. Tu n'es point, en effet, une captive amenée de Troie, mais la fille d'un prince illustre, une épouse richement dotée et originaire d'une ville opulente. Ton père ne t'abandonnera pas, comme tu le crains, mon enfant, et ne te laissera pas chasser de cette demeure. Rentre donc et ne franchis pas le seuil de ce palais; crains de t'exposer à quelque outrage en te montrant au dehors.

LE CHŒUR. Mais voici un étranger, un voyageur venu d'ailleurs, qui se dirige vers nous d'un pas rapide.

ORESTE. Étrangères, n'est-ce point ici la demeure, la résidence royale du fils d'Achille?

LE CHŒUR. Tu l'as dit; mais toi, qui nous fais cette question, qui es-tu ?

ORESTE. Le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre; Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Jupiter, à Dodone. Comme je passais par Phthie, j'ai voulu m'informer d'une parente, et savoir si Hermione de Sparte est vivante et heureuse. Car, bien qu'elle habite loin de nous, elle ne nous est pas moins chère.

HERMIONE. O fils d'Agamemnon! tu es pour moi comme un port pour le nautonnier battu par l'orage. Par ces genoux que j'embrasse, prends pitié d'une infortunée que le malheur accable. Que mes bras, entourant tes genoux, me tiennent lieu du rameau des suppliants.

ORESTE. Ah! que vois-je ? me trompé-je ou ai-je bien devant les yeux la fille de Ménélas, la reine de ces lieux ?

HERMIONE. Oui, la fille unique d'Hélène, née dans le

palais de Tyndare son père : car tu ne dois rien ignorer.

ORESTE. O Phébus secourable ! délivre-la de ses maux. Qu'y a-t-il ? sont-ce les dieux ou les mortels qui te persécutent ?

HERMIONE. C'est moi-même, et l'époux auquel j'appartiens, et quelqu'un des dieux : tout s'unit pour me perdre.

ORESTE. Une femme qui n'est pas encore mère, peut-elle souffrir autrement que comme épouse ?

HERMIONE. Tel est précisément le mal dont je souffre : tu m'as habilement arraché cet aveu.

ORESTE. Ton époux te préfère-t-il une autre femme ?

HERMIONE. Sa captive, la veuve d'Hector.

ORESTE. Il est mauvais qu'un homme ait deux femmes.

HERMIONE. Telle est la vérité. Et alors je me suis vengée.

ORESTE. Tu as ourdi quelqu'une de ces trames familières aux femmes ?

HERMIONE. J'ai voulu tuer la mère et le bâtard, son fils.

ORESTE. Les as-tu tués, ou quelque contre-temps les a-t-il dérobés à ta colère ?

HERMIONE. Le vieux Pélée a pris le parti des méchants.

ORESTE. Avais-tu un complice dans ce projet de meurtre ?

HERMIONE. Mon père, venu tout exprès de Sparte.

ORESTE. Et il s'est laissé vaincre par le bras d'un vieillard ?

HERMIONE. Du moins il l'a respecté ; et il est parti, me laissant sans défense.

ORESTE. Je comprends : tu crains ton époux après ce que tu as fait.

HERMIONE. Tu dis vrai : car il aura raison de me tuer. Qu'ai-je à dire pour ma défense ? Mais je t'en conjure, au nom de Jupiter, qui préside aux liens du sang, emmène-moi le plus loin possible de ces lieux, ou con-

duis-moi au palais de mon père : car il me semble que ces murs prennent une voix pour me rejeter, et je suis en horreur à la terre de Phthie. Si mon époux, laissant l'oracle d'Apollon, revient avant mon départ, il me tuera en châtiment de mes forfaits, ou je deviendrai l'esclave de la concubine dont j'étais auparavant la maîtresse. Mais comment, dira-t-on, as-tu commis une pareille faute ? De méchantes femmes m'ont perdue par leurs insinuations; elles ont exalté mon cœur en me disant : « Tu souffriras qu'une vile captive partage dans ce palais le lit de ton époux ? J'en jure par notre souveraine[1] ! chez moi du moins, elle ne jouirait pas, vivante, de mes droits. » Et moi, prêtant l'oreille aux discours de ces sirènes, de ces êtres bavards, fourbes et perfides, je m'exaltai jusqu'à la folie. Quel besoin avais-je, en effet, de garder mon époux à vue, puisque je pouvais satisfaire à tous mes besoins, que je nageais dans l'opulence et régnais dans ce palais ? J'aurais donné le jour à des enfants légitimes, tandis que ceux de ma rivale étaient des bâtards à demi esclaves des miens. Jamais, non jamais, je le répète, un homme sensé ne doit laisser des femmes s'introduire dans son foyer, auprès de son épouse ; car elles lui enseignent à mal faire. L'une, cédant à l'appât du gain, corrompt l'épouse; l'autre, qui a failli, veut lui faire partager sa faute; beaucoup sont coupables de sottise. Voilà ce qui sème le trouble sous le toit conjugal. Pour conjurer le péril, fermez les portes avec des grilles et des verrous. L'introduction de femmes venues du dehors, loin de produire rien de bon, engendre une foule de maux.

LE CHŒUR. Ta langue se déchaîne avec excès contre ton sexe. Si tu as une excuse, aujourd'hui, sache néan-

1. Junon ou Diane.

moins que le devoir d'une femme est de voiler les défauts des femmes.

ORESTE. Sage est celui qui nous apprit à entendre les hommes s'expliquer eux-mêmes en notre présence. Pour moi, sachant le trouble qui règne dans cette famille et ta querelle avec la veuve d'Hector, je veillais et j'attendais, soit que tu dusses rester ici, soit qu'effrayée et redoutant la captive tu voulusses fuir de cette maison. Si je suis venu, ce n'est pas en obéissant à des ordres venus de toi, mais pour t'emmener de ces lieux, si tu exprimais, comme tu le fais, l'intention de partir. Car tu étais à moi d'abord; et, si Néoptolème est devenu ton époux, c'est grâce à la mauvaise foi de ton père qui m'avait donné d'abord ta main avant son depart pour Troie, et qui la promit ensuite à celui qui te possède aujourd'hui, s'il renversait Ilion. Lorsque le fils d'Achille revint en ces lieux, je pardonnai à ton père, et je priai Néoptolème de renoncer à ton alliance en considération de mes malheurs et du destin cruel qui me poursuit : « Je trouverais, lui disais-je, une épouse dans ma famille; mais, hors d'elle, ce serait chose difficile, exilé comme je l'étais de mon pays. » Il répondit par des outrages, et me reprocha le meurtre de ma mère et les Furies sanglantes attachées à ma poursuite. Et moi, accablé par mes malheurs domestiques, je me désolais; mais je me résignai à mon infortune, et je partis à regret, frustré de ton hymen. Aujourd'hui donc que ta fortune a changé de face, et que, tombée dans le malheur, tu ne sais quel parti prendre, je t'emmènerai hors de ces lieux et te remettrai aux mains de ton père. Car le sang est bien fort, et, dans l'adversité, rien ne vaut la tendresse de nos parents.

HERMIONE. Mon père s'occupera de mon hymen; ce n'est pas à moi d'en décider. Mais emmène-moi au

plus vite loin de ces lieux, de peur que mon époux ne rentre au palais avant mon départ, ou que Pélée, instruit de ma fuite, ne lance des chars à ma poursuite.

ORESTE. Ne redoute pas le bras d'un vieillard; ne crains rien non plus du fils d'Achille, après les outrages qu'il m'a adressés. Cette main a dressé un piége sous ses pas, et l'a enlacé dans les nœuds inévitables de la mort. Je ne m'explique pas encore; mais le rocher de Delphes saura mon projet, à l'heure où il s'accomplira. Si mes alliés de la terre Delphique tiennent fidèlement leur parole, le parricide apprendra à Néoptolème qu'il ne devait pas épouser celle qui m'était promise. Il regrettera d'avoir demandé au dieu Apollon de venger la mort de son père; et, malgré son repentir, il sera puni par le dieu et expiera par une mort cruelle ses accusations contre Phébus et contre moi; il sentira les effets de ma haine : car la divinité renverse la fortune de ses ennemis et ne les laisse point s'abandonner à l'orgueil. (Il emmène Hermione.)

LE CHŒUR. O Phébus, qui garnis de solides remparts la colline d'Ilion, et toi, Neptune, dont le char traîné par des chevaux marins vole sur la plaine liquide, pourquoi donc avez-vous livré l'ouvrage de vos mains aux outrages du dieu des combats, et abandonné Troie, la malheureuse Troie? Vous avez attelé sur les bords du Simoïs mille chars impétueux, et ouvert entre les guerriers des luttes sanglantes où le vainqueur n'a pas de couronne. Les princes Troyens sont descendus au tombeau, et sur les autels d'Ilion le feu du sacrifice a cessé de luire et de répandre une fumée odorante. Le fils d'Atrée est mort par la main de son épouse; elle-même a expié ce meurtre par sa mort et a péri sous les coups de son fils. Le fils d'Agamemnon obéit à la voix fatidique

d'un dieu, lorsque, parti d'Argos, il entra dans le sanctuaire impénétrable et devint le meurtrier de sa mère. O dieu! ô Phébus! comment le pourrai-je croire? Combien de femmes, dans les assemblées des Grecs, pleuraient le sort de leurs fils infortunés, et quittaient leurs maisons pour suivre un nouvel époux! Tu n'es pas la seule, non plus que ceux qui te sont chers, qui ait éprouvé des peines cruelles; la Grèce a souffert de ce mal, et la foudre a labouré aussi les fertiles plaines de la Phrygie, en l'arrosant du sang de ses fils.

PÉLÉE. Femmes de Phthie, répondez à mes questions. Un bruit vague est venu jusqu'à moi : on dit que la fille de Ménélas a quitté ce palais et a disparu. Je suis venu dans le désir d'apprendre si le fait est vrai : car, en l'absence de nos amis, c'est à nous qui restons dans la maison de veiller sur leur sort.

LE CHŒUR. Pélée, on ne t'a pas trompé. Il ne me sied pas de dissimuler les maux qui m'accablent : oui, la reine s'est enfuie du palais.

PÉLÉE. A quelle crainte a-t-elle cédé? apprends-le-moi.

LE CHŒUR. Elle tremblait que son époux ne la chassât de la maison.

PÉLÉE. Pour avoir tramé la mort de cet enfant?

LE CHŒUR. Oui, et elle redoutait la captive troyenne.

PÉLÉE. A-t-elle quitté le palais avec son père ou avec quelque autre?

LE CHŒUR. Le fils d'Agamemnon l'a emmenée hors de ce pays.

PÉLÉE. Dans quelle espérance? Veut-il l'épouser?

LE CHŒUR. Il machine aussi la perte du fils de ton fils.

PÉLÉE. Par des embûches secrètes ou en l'attaquant à force ouverte?

LE CHŒUR. Dans le temple sacré de Loxias, avec l'aide des Delphiens.

PÉLÉE. Dieux ! quelle horreur ! Qu'on aille en toute hâte à l'autel d'Apollon, et qu'on informe nos amis de ce qui se passe, avant que le fils d'Achille ne tombe sous les coups de ses ennemis.

UN MESSAGER. Hélas ! quels malheurs je viens t'annoncer, infortuné que je suis ! à toi, vieillard, et aux amis de mon maître !

PÉLÉE. Ah ! mon cœur est saisi d'un sinistre pressentiment.

LE MESSAGER. Sache, Pélée, que ton petit-fils n'est plus : il a péri sous le glaive meurtrier des habitants de Delphes et de l'étranger de Mycènes.

LE CHŒUR. Eh bien ! vieillard, que vas-tu devenir ? Prends garde de tomber... soutiens-toi.

PÉLÉE. Je suis anéanti ; c'est fait de moi : ma voix s'éteint ; mes jambes se dérobent sous moi.

LE MESSAGER. Redresse-toi pour entendre le récit de ce qui s'est passé, si toutefois tu veux venger tes amis.

PÉLÉE. O destin ! comme au dernier terme de la vieillesse, tu t'es appesanti sur moi ! — Apprends-moi comment a péri le fils unique de mon unique fils. Quelque pénible que soit ce récit, je veux l'entendre.

LE MESSAGER. Trois fois le soleil avait achevé sa course brillante, depuis notre arrivée sur le sol fameux de Phébus, et nous promenions partout des regards curieux. Notre présence parut suspecte aux Delphiens ; des réunions, des groupes se formaient parmi le peuple, adorateur du dieu ; et le fils d'Agamemnon, parcourant la ville, soufflait à l'oreille de chacun des propos malveillants : « Voyez, disait-il, cet étranger qui parcourt les grottes remplies de l'or du dieu, ces trésors des mortels ;

le voilà revenu pour exécuter le projet qu'il avait conçu naguère, de saccager le temple d'Apollon. » Dès lors une rumeur sinistre se répandit dans la ville : les magistrats tinrent conseil ; et, de leur côté, les intendants des trésors cachés disposèrent des gardes derrière les colonnes du temple. Pour nous, ignorant ce qui se passait, nous avions amené des brebis, nourries dans les bois du Parnasse, et nous nous tenions près des autels avec nos hôtes et les devins de Pytho : « Que demanderons-nous au dieu pour toi, jeune homme, dit l'un d'eux? quel motif t'amène? » — « Je veux, répondit-il, expier la faute que j'ai commise naguère envers Phébus, en lui demandant de venger la mort de mon père. » Mais les calomnies d'Oreste furent plus puissantes que la vérité, et mon maître passa pour un menteur, venu dans un dessein criminel. Cependant il s'avance dans l'enceinte du temple pour implorer Phébus devant l'oracle, et il consulte les entrailles des victimes. Or, une troupe d'hommes armés se tenait cachée, la tête couronnée de laurier : le fils de Clytemnestre avait seul ourdi toute cette trame. Tandis que Néoptolème invoque le dieu en présence de tous, ceux-ci, armés de glaives acérés, frappent traîtreusement le fils d'Achille désarmé. Il recule : car il n'avait pas été atteint d'un coup mortel ; et, dans sa retraite, il arrache les armes suspendues au portique du temple, et se tient debout près de l'autel ; c'était un guerrier terrible à voir. Alors, élevant la voix, il interpelle les Delphiens en ces termes : « Pourquoi voulez-vous tuer un homme venu dans de pieuses intentions? En quoi ai-je mérité la mort? » Nul, parmi les meurtriers si nombreux et si rapprochés de lui, ne prit la parole ; mais ils l'accablèrent de pierres. Écrasé sous cette grêle épaisse qui tombait de toutes parts, il se faisait un rempart de ses armes et parait les coups avec son bouclier

qu'il tournait en tous sens. Vains efforts! Une foule de traits, flèches, javelots garnis ou non d'une courroie, broches à deux pointes, volaient pêle-mêle et tombaient à ses pieds. Il fallait voir quelle étrange pyrrhique exécutait ton fils pour en éviter les atteintes. Enveloppé de tous côtés, sans avoir le temps de reprendre haleine, il quitta l'autel où brûlait la chair des brebis, et, d'un saut pareil au saut troyen, il fondit sur ses ennemis. Eux, semblables à des colombes qui ont vu un épervier, tournèrent le dos et prirent la fuite. Ils tombaient pêle-mêle sous les coups de Néoptolème ou s'étouffaient l'un l'autre aux passages trop étroits. Le temple sacré retentit de clameurs profanes. Mon maître demeurait immobile, au milieu de la tempête, étincelant sous ses armes brillantes, lorsque du sein du sanctuaire sortit une voix terrible, épouvantable, qui ranima l'ardeur des combattants. Alors le fils d'Achille tombe, atteint au flanc par le glaive acéré d'un Delphien qui le frappe mortellement avec beaucoup d'autres. Quand ils le voient à terre, c'est à qui lui portera un coup d'épée, à qui lui lancera une pierre et le blessera; d'horribles plaies couvrent tout son corps et en souillent la beauté. Les meurtriers ramassèrent le cadavre gisant près de l'autel et le jetèrent hors du temple. Nous l'avons emporté en toute hâte dans nos bras, et nous te l'apportons, pour que tu l'arroses de tes larmes, vieillard, et que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui révèle l'avenir aux mortels, l'arbitre de la justice pour tous les hommes, a traité le fils d'Achille qui venait expier sa faute. A l'égal des méchants, il a fait revivre de vieilles querelles. Comment donc l'appeler sage?

LE CHŒUR. Mais voici le corps du roi qu'on apporte de la terre de Delphes dans ce palais. Si malheureuse est la victime, toi aussi, vieillard, tu es malheureux : car

le rejeton d'Achille ne rentre pas dans cette maison dans l'état où tu voulais le voir : en proie toi-même à des maux cruels, tu as part à son infortune.

PÉLÉE. Hélas! quel objet douloureux j'ai sous les yeux et je reçois dans mes bras, au sein de ce palais! Hélas! hélas! O ville de Thessalie! Je meurs, c'est fait de moi! Je n'ai plus de famille; il ne me reste plus de postérité. Dans ma cruelle infortune, sur quel ami jetterai-je les yeux pour adoucir ma peine? O bouche, ô joues, ô mains chéries! Plût au ciel que le destin t'eût frappé à Ilion, sur les bords du Simoïs!

LE CHŒUR. S'il fût mort à Troie, il en eût été plus honoré; et ton sort, vieillard, eût été ainsi plus heureux.

PÉLÉE. O hymen, hymen, qui as perdu cette maison et cette cité! Hélas! O mon fils, plût au ciel qu'Hermione eût péri foudroyée, avant que ton alliance avec cette race, fatale à mes enfants et à ma maison, causât ta perte! Plût au ciel que, le jour où ton père fut percé d'un trait meurtrier, tu n'eusses point demandé compte à Apollon du sang de ce héros, fils de Jupiter : mortel en lutte avec un dieu!

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'est à moi d'offrir la première à mon maître le tribut de mes lamentations, suivant la loi des mânes.

PÉLÉE. Hélas! hélas! je pleure à mon tour, infortuné que je suis, accablé de vieillesse et de douleur.

LE CHŒUR. C'est un dieu qui l'a voulu; ce malheur est l'œuvre d'un dieu.

PÉLÉE. Cher enfant, tu as laissé cette maison déserte, abandonnant un vieillard sans famille.

LE CHŒUR. C'est toi, vieillard, c'est toi qui aurais dû mourir avant tes enfants.

PÉLÉE. Je veux arracher mes cheveux, je veux meur-

trir ma tête de coups douloureux. O ma patrie! Phébus m'a ravi mes deux enfants.

LE CHŒUR. O vieillard, né pour souffrir et pour voir tant de maux, quelle existence mèneras-tu désormais?

PÉLÉE. Sans enfants, sans appui, sans voir un terme à mes malheurs, j'épuiserai l'adversité jusqu'à l'heure de ma mort.

LE CHŒUR. C'est en vain que les dieux t'ont ménagé un heureux hymen.

PÉLÉE. Tout ce bonheur, dont j'étais si fier, il s'est envolé, il a disparu.

LE CHŒUR. Te voilà seul dans ton palais solitaire.

PÉLÉE. Ma patrie n'existe plus pour moi : ce sceptre, je le jette à terre. Et toi, fille de Nérée, qui habites au fond des antres, tu me verras anéanti, gisant dans la poussière.

LE CHŒUR. Oh! oh! Pourquoi le sol a-t-il tremblé? Quel est le dieu dont je sens la présence? Jeunes filles, voyez, regardez! Voici qu'une divinité, traversant le pur éther, entre dans les riants pâturages de Phthie.

THÉTIS. Pélée, tu vois Thétis, qui, en souvenir des liens qui l'unirent à toi, a quitté la demeure de Nérée. Et d'abord je t'invite à ne pas t'affliger outre mesure des maux qui t'accablent. Moi-même, qui n'aurais jamais dû pleurer mes enfants, j'ai vu périr le fruit de notre hymen, Achille aux pieds rapides, le premier héros de la Grèce. Je vais t'expliquer pourquoi je suis venue : écoute-moi. Donne la sépulture au fils d'Achille, après l'avoir transporté près de l'autel pythien, pour la honte des Delphiens, afin que son tombeau apprenne qu'il a péri victime de la violence d'Oreste. Quant à sa captive Andromaque, il faut qu'elle habite la terre des Molosses et s'unisse à Hélénus par des nœuds légitimes; son fils, le

seul reste des descendants d'Eaque, doit la suivre : de lui sortira une suite de rois qui règneront avec gloire dans la Molossie. Non, ni ta postérité, ni la mienne, ô vieillard, ne doivent être ainsi anéanties, non plus que Troie : les dieux s'intéressent aussi à cette cité, bien qu'elle soit tombée victime du ressentiment de Pallas. Pour toi, je veux que tu sentes le prix de mon alliance : déesse et fille de dieu, je t'affranchirai des maux de l'humanité et ferai de toi un dieu immortel et incorruptible ; et dès lors tu habiteras avec moi dans le palais de Nérée, dieu uni à une déesse. De là, sortant à pied sec du sein des mers, tu verras notre fils chéri, Achille, habiter l'île de Leucé, dans le détroit de l'Euxin. Va donc à Delphes, dans cette ville bâtie par un dieu : portes-y ce cadavre, et, après l'avoir confié à la terre, reviens t'asseoir dans la grotte profonde de l'antique Sépias. Reste là, jusqu'à ce que tu me voies sortir de la mer, suivie du chœur des cinquante Néréides pour t'emmener au sein des eaux. Ce qui est réglé par le destin, il faut le supporter : telle est la volonté de Jupiter. Cesse de pleurer les morts ; tel est le sort que les dieux réservent aux humains : tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE. Fille de Nérée, auguste et généreuse épouse, salut! Ta conduite est digne de toi et des enfants issus de toi. Je ferai trêve à ma douleur, déesse, puisque tu l'ordonnes ; et, après avoir enterré ce héros, je me rendrai dans les antres du Pélion, où j'ai serré dans mes bras tes divins appas. En présence de ces événements, quiconque est bien inspiré ne doit-il pas prendre une épouse issue d'un sang généreux, et faire entrer sa fille dans une maison vertueuse? Ne recherchez jamais la main d'une méchante femme, dût-elle apporter une riche dot. A ce compte, les dieux vous épargneront le malheur.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

LES BACCHANTES

PERSONNAGES :

BACCHUS.

CHŒUR DE BACCHANTES.

TIRÉSIAS.

CADMUS, roi de Thèbes.

PENTHÉE, fils d'Agavé.

UN SERVITEUR.

UN MESSAGER.

AUTRE MESSAGER.

AGAVÉ, fille de Cadmus.

La scène est à Thèbes.

LES BACCHANTES

BACCHUS. Je suis Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, la fille de Cadmus, dont le sein, frappé des feux du tonnerre, s'ouvrit pour me donner le jour. J'ai dépouillé la forme divine et pris les traits d'un mortel pour venir sur le sol Thébain et visiter la fontaine de Dircé et le cours de l'Isménus. Je vois près du palais le tombeau de ma mère frappée de la foudre et les ruines de sa demeure, ruines fumantes où vit encore la flamme qui la consuma, monument éternel des violences que Junon exerça contre ma mère. Je loue Cadmus, qui a rendu ce lieu inaccessible et l'a consacré à sa fille; et moi, je l'ai ombragé de tous côtés des pampres verdoyants de la vigne. J'ai quitté les champs de la Lydie, si riches en or, et ceux des Phrygiens; j'ai traversé les plaines brûlantes de la Perse, et les villes de la Bactriane, et les frimas de la Médie, et l'Arabie fortunée, et toute l'Asie baignée par l'onde amère, avec ses cités populeuses et fortes, où les Grecs se mêlent aux barbares. Après avoir conduit dans ces lieux les danses sacrées et y avoir établi les rites de mon culte, pour faire éclater ma divinité aux yeux des mortels, j'entre pour la première fois dans une ville grecque. Thèbes est la première des cités de la Grèce où j'ai fait entendre les hurlements des Bacchantes, couvert leurs épaules de la dépouille des cerfs, mis dans leurs

mains le thyrse, cette lance entourée de lierre. C'est que les sœurs de ma mère, contrairement à toute justice, prétendaient que Bacchus n'était point fils de Jupiter; que Sémélé, devenue mère du fait d'un mortel, avait, par le conseil perfide de Cadmus, rejeté sa faute sur Jupiter, et que ce dieu l'avait tuée pour la punir de ce mensonge sacrilége. C'est pourquoi, dans le transport furieux que je leur ai inspiré, elles sont sorties du palais et habitent maintenant la montagne, hors d'elles-mêmes, et revêtues, contre leur gré, des insignes de mon culte. Toutes les femmes nubiles de Thèbes, en proie au même délire, ont quitté leurs demeures, et, mêlées aux filles de Cadmus, elles vivent sans abri, sur les rochers, à l'ombre des verts sapins. Car il faut que Thèbes sache, qu'elle le veuille ou non, qu'elle n'a point été initiée à mon culte; il faut que je défende l'honneur de ma mère Sémélé en me montrant aux mortels comme un dieu issu de Jupiter. Cadmus a cédé son titre et son pouvoir à Penthée, son petit-fils, qui combat ma divinité, m'exclut des libations, et ne me nomme point dans ses prières. Aussi lui prouverai-je, à lui et à tous les Thébains, que je suis un dieu. Quand j'aurai rétabli l'ordre en ces lieux, je me transporterai dans un autre pays et m'y ferai connaître. Mais si Thèbes, irritée, prend les armes pour chasser les bacchantes de la montagne, j'engagerai la lutte à la tête des Ménades. Voilà pourquoi je viens sous une forme empruntée, et j'ai échangé la forme divine contre les traits d'un mortel. — Mais vous, femmes, qui avez quitté le Tmolus, rempart de la Lydie, pour me faire cortége; vous qui m'avez suivi des contrées barbares et avez marché sur mes pas : prenez ces tambours, usités dans les villes de Phrygie, invention de Cybèle et de moi, et faites-les retentir près de la demeure royale de Penthée, pour que la ville de Cadmus apprenne à les connaître.

Moi, j'irai rejoindre les bacchantes[1] sur la cime du Cithéron, où elles m'attendent, et je prendrai part à leurs danses.

LE CHŒUR. Des régions asiatiques, de la cîme sacrée du Tmolus, doux travail! aimable fatigue! j'ai, pour le service de Bromius[2], précipité ma course, célébrant les louanges du dieu. Qui est là, qui est là, sur le chemin, dans la maison? Qu'on s'écarte, que chacun observe un silence religieux[3]: je vais entonner l'hymne solennel de Bacchus. Oh! bienheureux le mortel qui, instruit dans la science sacrée, purifie sa vie, sanctifie son âme par les purifications sacrées, en se livrant sur les montagnes aux transports bachiques! Heureux, qui célèbre suivant le rit les orgies de la grande déesse Cybèle, ou bien, le thyrse en main, et couronné de lierre, se consacre au service de Bacchus! Allez, Bacchantes, allez; Bromius, Dionysus, ce dieu enfant d'un dieu, amenez-le des montagnes de la Phrygie dans les vastes champs de la Grèce. C'est lui que sa mère, surprise des douleurs de l'enfantement, alors que le tonnerre de Jupiter allait fondre sur elle, rejeta de son sein et mit au monde, pour périr elle-même sous les coups de la foudre. Mais le fils de Saturne, Jupiter, le prit dans la chambre de l'accouchée, et, pour le soustraire à Junon, le cacha dans sa cuisse que refermèrent des agrafes d'or. Il l'engendra quand les Parques, achevant l'œuvre, eurent parfait le dieu aux cornes de taureau, et il le couronna de serpents: dès lors on vit les Ménades, le thyrse en main, sai-

1. Il s'agit ici des femmes de Thèbes, et non des Ménades qui composent le chœur.

2. Surnom de Bacchus, c'est-à-dire *dieu bruyant* (Βρύω), à cause de ses fêtes bruyantes.

3. « Odi profanum vulgus et arceo : Favete linguis..... »

HORACE.

sir leur proie venimeuse et l'entrelacer à leurs cheveux[1]. O Thèbes, nourrice de Sémélé, couronne-toi de lierre; pour célébrer la fête bachique, pare-toi, pare-toi des grappes fleuries du smilax toujours vert, des feuilles du chêne et du pin; revêts la dépouille tachetée de la biche, et, par-dessus, la blanche toison de la brebis; arme-toi de férules, suivant le rit sacré; et bientôt toute la contrée célébrera par ses danses Bromius qui conduit ses chœurs sur la montagne, sur la montagne où l'attend une foule de femmes arrachées à leurs toiles et à leurs fuseaux par l'aiguillon du dieu. Antre divin de Crète, qui fus la demeure des Curètes et le berceau de Jupiter, c'est dans tes retraites sauvages que les Corybantes, portant un triple casque, inventèrent cet instrument arrondi que recouvre une peau sonore; ils en mêlèrent les éclats aux doux accents de la flûte phrygienne; ils le placèrent dans les mains de Rhée pour accompagner les hurlements des bacchantes. Les satyres, transportés, l'obtinrent de la mère des dieux, et en animèrent les chœurs de ces Triétérides[2] auxquels se plaît Bacchus. Quelle joie pour lui, lorsque, sur la montagne, il se sépare des chœurs rapides pour se jeter sur la terre, vêtu de la sainte peau de cerf, ou lorsqu'il poursuit le bouc, l'immole et savoure sa chaire palpitante en se dirigeant vers les monts de Phrygie et de Lydie! C'est Bromius qui donne le signal: Evoé! De la terre coule le lait, coule le vin, coule le nectar des abeilles; on respire comme la vapeur de l'encens de Syrie. Bacchus, cependant, agitant la flamme qu'il porte dans sa férule, précipite sa marche, excite les chœurs agiles et les anime par ses cris. Sa

1. « Nodo coerces viperino Bistonidum sine fraude crines... »
HORACE.

2. Fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus et en mémoire de l'expédition des Indes qui dura trois ans.

molle chevelure flotte au gré du vent. On l'entend qui s'écrie : « Allons, allons, bacchantes, délices du Tmolus et de ses sources au sable d'or, faites en l'honneur de Dionysus résonner vos tambours ! Evoé ! chantez votre dieu Evius par des clameurs, par des chants phrygiens, lorsque les doux sons de la flûte sacrée animent votre course errante ! A la montagne ! à la montagne ! » Il dit; et, pareille au jeune poulain qui suit sa mère emportée, la Bacchante s'élance et bondit avec joie.

TIRÉSIAS. Qui donc, parmi ceux qui sont aux portes, appellera hors du palais le fils d'Agénor, Cadmus, qui, après avoir quitté la ville de Sidon, a construit les remparts de Thèbes ? Qu'on aille lui annoncer que Tirésias le demande en personne. Il sait d'ailleurs le motif qui m'amène; et, bien que sa vieillesse surpasse la mienne, il est convenu avec moi de manier le thyrse, de revêtir la peau de cerf, et de ceindre son front de branches de lierre.

CADMUS. Cher ami, j'ai entendu et reconnu ta voix, du fond de ce palais : c'est la voix de la sagesse. Tu me vois tout préparé et revêtu des insignes du dieu. Car puisque ma fille est la mère de Bacchus dont la divinité s'est révélée aux hommes, je dois, autant qu'il est en moi, l'honorer et le glorifier. En quel lieu faut-il conduire les danses sacrées ? où faut-il que je pose le pied et que je secoue ma tête chenue ? Sois mon guide, Tirésias; vieillard, conduis un vieillard : car tu as la sagesse en partage. Je frapperai la terre du thyrse, et le jour et la nuit, sans jamais me lasser : j'oublie volontiers ma vieillesse.

TIRÉSIAS. Je suis dans les mêmes dispositions : moi aussi, je me sens rajeuni et prêt à prendre part aux danses.

CADMUS. Ne nous rendrons-nous pas en char sur la montagne?

TIRÉSIAS. Non, l'honneur ne serait pas le même pour le dieu.

CADMUS. Vieillard je servirai de guide à ta vieillesse.

TIRÉSIAS. Le dieu nous conduira tous deux là-bas sans peine.

CADMUS. Serons-nous les seuls dans la ville à danser en l'honneur de Bacchus?

TIRÉSIAS. Oui, car nous sommes seuls raisonnables; les autres déraisonnent.

CADMUS. La route est longue : allons, prends ma main.

TIRÉSIAS. Voici : donne-moi ta main et serre-la dans la mienne.

CADMUS. Simple mortel, je ne méprise pas les dieux.

TIRÉSIAS. Nous ne subtilisons point avec les dieux; contre les traditions paternelles, héritage que le temps nous a transmis, aucun raisonnement ne saurait prévaloir, quoi qu'imaginent les plus grands génies. On dira que je déshonore ma vieillesse, en me préparant à danser, la tête couronnée de lierre. Mais le dieu n'a pas dit que les jeunes gens dussent prendre part aux danses à l'exclusion des vieillards; il veut être honoré par tous également, et n'a point établi de catégories entre ses adorateurs.

CADMUS. Puisque tu ne vois pas la clarté du jour, Tirésias, c'est à moi de t'annoncer par avance les discours que tu vas entendre. Or, je vois s'avancer en toute hâte vers le palais Penthée, fils d'Echion, auquel j'ai remis le gouvernement de ce pays. Quel trouble l'agite! Que va-t-il nous apprendre de nouveau?

PENTHÉE. Absent de ces lieux, j'apprends à mon retour qu'un mal étrange s'est répandu dans cette ville.

Nos femmes ont quitté leurs maisons, dit-on, en proie à de feints transports, et elles parcourent les sombres montagnes, en célébrant par leurs danses je ne sais quel dieu nouveau sous le nom de Bacchus. Des cratères remplis sont placés au milieu de leurs assemblées; puis, elles s'enfoncent, chacune de son côté, dans la solitude, et se livrent aux embrassements des hommes. Ce sont, à les en croire, des Ménades qui accomplissent leurs mystères; mais elles préfèrent le culte de Vénus à celui de Bacchus. Toutes celles que j'ai prises ont été, par mes ordres, enchaînées et jetées dans les prisons publiques; j'irai chercher sur la montagne et ramènerai celles qui m'ont échappé, telles que Ino, Agavé, l'épouse d'Echion, mon père, et Autonoé, mère d'Actéon. Je les chargerai de fers et mettrai bientôt un terme à ces coupables transports. On dit qu'il est arrivé de Lydie un étranger, imposteur séduisant, dont les cheveux sont blonds et bouclés, la tête parfumée, et dont les yeux noirs ont toutes les grâces de Vénus; il passe les jours et les nuits avec les jeunes filles, pour les initier aux mystères bachiques. Si je le tiens une fois dans ce palais, il cessera bientôt de frapper la terre de son thyrse et d'agiter sa chevelure : sa tête tombera séparée de son corps. Il prétend être le dieu Bacchus, cousu jadis dans la cuisse de Jupiter, tandis qu'il a été consumé par le feu du ciel en même temps que sa mère qui s'était vantée faussement d'avoir eu commerce avec Jupiter. N'a-t-il pas mérité la corde pour prix de son insolence, cet étranger, quel qu'il soit? — Mais, voici bien un autre prodige : je vois le devin Tirésias, couvert de la peau tachetée d'un cerf, et, pour comble de ridicule, le père de ma mère armé de la férule des bacchantes. Je rougis, mon père, de voir ta vieillesse en délire. Ne vas-tu point te débarrasser de ce lierre? Jette ce thyrse qui

charge ta main, ô père de ma mère. C'est toi, Tirésias, qui l'as endoctriné. Tu veux sans doute, en donnant aux hommes un dieu nouveau, spéculer sur le vol des oiseaux et t'enrichir du produit des offrandes. Si tes cheveux blancs n'étaient ta sauvegarde, je te ferais asseoir, enchaîné, au milieu des bacchantes, pour t'apprendre à introduire de pernicieux mystères. Lorsque dans un festin on sert aux femmes le jus de la vigne, je dis que ce sont des orgies d'où la raison est absente.

LE CHŒUR. Étranger, tu as peu de respect pour la piété, si respectable, et pour ce Cadmus qui fit surgir de la terre une moisson de guerriers. Fils d'Echion, tu déshonores ta race.

TIRÉSIAS. Lorsqu'un sage trouve une belle cause à plaider, il ne lui est pas difficile de bien parler. Ta langue, il est vrai, est souple et agile, comme si tu étais raisonnable; mais la raison est absente de tes discours. L'homme audacieux, qui a la puissance et l'éloquence en partage, est un citoyen pernicieux, s'il manque de sens. Apprends que ce dieu nouveau, que tu tournes en ridicule, deviendra grand en Grèce d'une grandeur que je ne saurais dire. Il est deux divinités, jeune homme, qui occupent le premier rang parmi les hommes : l'une est Cérès ou la Terre (appelle-la comme tu voudras), qui nourrit les mortels d'aliments solides; l'autre, qui lui est opposée, est le fils de Sémélé qui a tiré du raisin une douce liqueur dont il a fait don aux hommes. Elle délivre de la douleur les malheureux mortels, rassasiés du jus de la vigne; elle leur dispense le sommeil et l'oubli des maux : c'est l'unique remède à leurs souffrances. Cette même divinité fournit aux libations que nous offrons aux dieux, en sorte que les hommes lui sont redevables des biens dont ils jouissent. Et cependant tu plaisantes Bacchus pour avoir été cousu dans la cuisse de Jupiter.

Apprends ce qu'il y a de vrai dans cette tradition. Quand Jupiter eut soustrait au feu de la foudre et emporté dans l'Olympe l'enfant nouveau-né, Junon voulut le précipiter du ciel. Mais Jupiter, par un artifice digne d'un dieu, détacha une partie de l'éther, dont la terre est environnée, en forma un fantôme semblable à Bacchus, et le livra à Junon comme un ôtage propre à calmer son courroux. Plus tard les mortels, prenant un mot pour l'autre, ont dit qu'il avait été nourri dans la cuisse de Jupiter, parce que le simulacre du dieu avait été donné comme ôtage[1] à la déesse Junon : telle est l'origine de cette fable. Ce dieu est aussi prophète : car les transports et la fureur bachique ont une grande vertu prophétique. Lorsqu'une fois ce dieu s'est répandu dans notre corps, il révèle l'avenir à nos âmes en délire. Il a pris également à Mars une partie de ses attributions : car des légions en armes et rangées en bataille sont frappées de terreur, avant d'avoir touché la lance ; et c'est Bacchus qui leur a inspiré ce délire. En outre, tu le verras en personne, sur les rochers de Delphes, trépigner, une torche à la main, sur la double cime, brandir et darder son thyrse ; enfin, grand par toute la Grèce. Crois-moi donc, Penthée : ne te flatte pas que la force soit toute-puissante parmi les hommes ; ou, si tu as cette opinion, et elle est sans fondement, ne te crois pas un sage accompli. Reçois plutôt le dieu dans tes états, offre-lui des libations, prends part à ses fêtes, et ceins ton front d'une couronne. Non, Bacchus n'entraînera pas les femmes, malgré elles, aux désordres de Vénus : elles ont une modestie naturelle qu'elles appliquent à tout. N'oublie pas ceci : prit-elle part aux bacchanales, celle qui est modeste, ne se laissera pas corrompre. Tu te

1. La confusion vient de la ressemblance des mots grecs μηρός, cuisse, et ὅμηρος, ôtage.

réjouis, quand la foule assiége les portes de ton palais, et que la ville glorifie le nom de Penthée : pense qu'un dieu se plaît de même à nos hommages. Cadmus et moi, en dépit de tes railleries, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons; oui, malgré nos têtes chenues, il nous faut néanmoins danser. Ne crois pas que tes discours me déterminent à combattre un dieu; car tu es atteint de la plus déplorable démence : les philtres ne peuvent pas plus te guérir qu'ils ne sont étrangers à ton mal.

LE CHŒUR. O vieillard, ton langage n'est pas indigne d'Apollon : en honorant Bromius, ce dieu puissant, tu fais preuve de sagesse.

CADMUS. O mon fils, Tirésias t'a donné d'utiles conseils. Habite avec nous, et ne te mets pas en dehors de nos lois. Car maintenant tu te sépares de nous, et ta prétendue sagesse n'est que folie. Bacchus ne fût-il pas un dieu, comme tu le prétends, donne-lui ce nom; et, par un honnête mensonge, confère-lui ce titre, afin que Sémélé passe pour avoir enfanté un dieu et que l'honneur en rejaillisse sur toute notre race. Vois le malheureux sort d'Actéon, déchiré dans les bois par les chiens dévorants qu'il avait nourris, pour s'être proclamé plus habile chasseur que Diane. Pour qu'il ne t'en arrive pas autant, approche, que je te couronne de lierre, et rends honneur au dieu avec nous.

PENTHÉE. Ne porte pas la main sur moi; va-t'en fêter Bacchus : tu ne me communiqueras pas ta folie. Je saurai punir celui qui est l'auteur de tes égarements. Qu'on aille en toute hâte au siége augural où Tirésias consulte le vol des oiseaux; qu'on l'ébranle avec des leviers et qu'on le mette sens dessus dessous; que tout soit bouleversé et confondu; que les bandelettes soient abandonnées aux vents et aux tempêtes : c'est la vengeance

à laquelle il sera le plus sensible. Pour vous, cherchez par toute la ville cet étranger efféminé, ce corrupteur de nos femmes qu'il a frappées d'un mal nouveau; et, quand vous l'aurez pris, amenez-le-moi enchaîné, pour qu'il meure lapidé, après avoir vu dans Thèbes de funestes bacchanales.

TIRÉSIAS. Malheureux! tu ne mesures pas la portée de tes paroles. Te voilà fou; et ce n'est pas d'aujourd'hui que tu as perdu l'esprit. Partons, Cadmus, et invoquons le dieu en faveur de ce furieux et de Thèbes, pour qu'il épargne cette cité. Suis-moi donc avec la lance entourée de lierre, et soutiens mes pas comme je soutiendrai les tiens. Bien qu'il soit honteux pour deux vieillards de tomber, advienne que pourra : il faut servir Bacchus, fils de Jupiter. Tremble, Cadmus, que Penthée ne plonge ta maison dans le deuil : ce n'est pas l'art divinatoire, ce sont les faits qui me dictent ce langage : fou l'homme et fous ses discours. (Ils sortent.)

LE CHŒUR. Sainteté, vénérable entre toutes les déesses, Sainteté, qui portes sur la terre des ailes d'or, entends-tu Penthée? Entends-tu les outrages impies qu'il lance à Bromius, fils de Sémélé, ce dieu qui règne en maître dans les festins joyeux, parmi les couronnes de fleurs? Conduire les chœurs dans les fêtes sacrées, folâtrer au son de la flûte, apaiser les soucis, quand le jus de la grappe a paru sur la table des dieux, et que la coupe a versé le sommeil aux buveurs couronnés de lierre : tels sont les priviléges de Bacchus. L'insensé dont la langue est sans frein et qui méprise les lois périt d'une mort malheureuse; mais celui qui vit tranquille et pratique la sagesse demeure inébranlable et voit prospérer sa maison. Car, bien que les immortels habitent, loin de nous, les régions éthérées, ils ont l'œil ouvert sur les actions des mortels. Ce n'est point être sage que de subtiliser et

d'avoir des visées au-dessus de la nature humaine. La vie est courte : aussi quiconque poursuit des objets trop élevés ne jouira pas des biens présents. C'est agir en insensé, en homme, à mon avis, dénué de raison. Que ne puis-je me transporter à Cypre, dans l'île de Vénus, où habitent les amours qui charment les cœurs; et à Paphos que fertilisent, à défaut des pluies, les eaux d'un fleuve barbare, à cent embouchures; et sur la cime sacrée de l'Olympe, séjour délicieux des muses Piérides ! Conduis-moi dans ces lieux, Bromius, Bromius, dieu des Bacchantes. C'est là qu'habitent les grâces et le désir; c'est là qu'il est permis aux Bacchantes de célébrer tes orgies. Le dieu, fils de Jupiter, se plaît aux joyeux festins; il aime la Paix, cette divinité bienfaisante qui donne la richesse et peuple la terre. Il dispense également au riche comme au pauvre l'agréable liqueur du vin qui chasse la tristesse; mais il hait celui qui n'est point d'humeur à passer ses jours et ses nuits dans les plaisirs. Arrière la subtilité d'esprit des hommes qui outrent la sagesse ! ce que l'humble vulgaire approuve et poursuit, je te conseille de l'approuver et de le poursuivre.

UN SERVITEUR. Nous voici, Penthée : nous sommes maîtres de la proie à la poursuite de laquelle tu nous as envoyés, et le succès a couronné nos efforts. Ce monstre, plein de douceur pour nous, loin de se dérober par la fuite, nous a spontanément tendu les mains, sans regret, sans frayeur, sans que l'incarnat de ses joues en fût altéré. Il nous a invités en riant à l'enchaîner et à l'emmener; il a attendu que nous eussions rempli ce devoir, qu'il a lui-même rendu facile. Et moi, saisi de respect, je lui ai dit : « Étranger, si je t'emmène, ce n'est pas de mon propre mouvement, mais par l'ordre de Penthée qui m'a envoyé ici. » Quant aux Bacchantes que tu avais saisies, enchaînées et enfermées dans les prisons publi-

ques, elles ont brisé leurs fers et se sont échappées dans les bois, où elles sautent en invoquant Bromius. Les liens qui serraient leurs pieds se sont dénoués d'eux-mêmes, et les portes de la prison se sont ouvertes sans le secours d'une main mortelle. Cet homme est venu à Thèbes opérer une foule de prodiges. A toi maintenant de pourvoir au reste.

PENTHÉE. Détachez ses mains : pris comme il est dans mes filets, il n'est pas assez agile pour m'échapper. Mais, en effet, ô étranger, ta personne n'est pas sans beauté; tu as ce qu'il faut pour séduire les femmes, comme tu viens faire sans doute à Thèbes. Ta longue et flottante chevelure, qui se répand amoureusement autour de tes joues, n'est pas celle d'un lutteur; et ce teint blanc et délicat ne s'est pas formé aux ardeurs du soleil, mais à l'ombre où tu amorces par ta beauté la proie de Vénus. Dis-moi donc d'abord quelle est ton origine.

BACCHUS. Je ne veux point me faire valoir, et il m'est aisé de te répondre. Tu connais sans doute le Tmolus fleuri ?

PENTHÉE. Je le connais : c'est la montagne qui s'élève en amphithéâtre autour de Sardes.

BACCHUS. C'est de là que je suis : la Lydie est ma patrie.

PENTHÉE. D'où as-tu pris les mystères que tu introduis en Grèce ?

BACCHUS. C'est Bacchus, fils de Jupiter, qui m'a initié.

PENTHÉE. Y a-t-il donc là-bas un autre Jupiter, qui enfante de nouveaux dieux ?

BACCHUS. Non : je parle de Jupiter que l'hymen unit à Sémélé.

PENTHÉE. Est-ce en songe ou éveillé que tu as reçu de lui cette tâche ?

BACCHUS. Je l'ai vu face à face, et il m'a confié les rites sacrés.

PENTHÉE. Et ces rites, quel en est le caractère.

BACCHUS. Pour le savoir, il faut être initié aux mystères de Bacchus.

PENTHÉE. Quel avantage en retirent ceux qui sacrifient à ce dieu?

BACCHUS. Il t'est interdit de l'apprendre; toutefois ils méritent d'être connus.

PENTHÉE. C'est répondre par une échappatoire, quand je suis disposé à m'instruire.

BACCHUS. Les mystères du dieu sont voilés aux yeux des impies.

PENTHÉE. Puisque tu prétends avoir vu ce dieu clairement, quelle figure avait-il?

BACCHUS. Celle qu'il a voulu prendre : je n'avais pas d'ordre à lui donner.

PENTHÉE. Tu as encore éludé adroitement ma question, et cela pour ne rien dire.

BACCHUS. A parler sensément à un ignorant on passe d'ordinaire pour insensé.

PENTHÉE. Es-tu le premier qui ait introduit ici cette divinité?

BACCHUS. Tous les barbares célèbrent ses mystères par des danses.

PENTHÉE. C'est qu'ils sont beaucoup moins sensés que les Grecs.

BACCHUS. Sur ce point du moins, ils le sont davantage; mais les mœurs sont différentes.

PENTHÉE. Est-ce la nuit ou le jour que tu célèbres ces mystères?

BACCHUS. La nuit, le plus souvent : les ténèbres ont quelque chose de sacré.

PENTHÉE. L'obscurité est perfide et dangereuse pour les femmes.

BACCHUS. On peut, en plein jour aussi, tramer un acte honteux.

PENTHÉE. Il faut que tu portes la peine de tes sophismes pernicieux.

BACCHUS. Et toi, de ta sottise et de ton impiété.

PENTHÉE. Voyez comme ce disciple de Bacchus est hardi et rompu à l'art de la parole! . . .

BACCHUS. A quoi dois-je m'attendre? Quel supplice me prépares-tu?

PENTHÉE. D'abord je ferai tomber cette élégante chevelure.

BACCHUS. Elle est sacrée, elle appartient au dieu pour qui je l'entretiens.

PENTHÉE. Et puis, lâche ce thyrse et donne-le-moi.

BACCHUS. Ose me l'arracher: c'est celui de Bacchus.

PENTHÉE. Toi, je t'enchaînerai et te garderai captif.

BACCHUS. Le dieu me délivrera, quand je voudrai.

PENTHÉE. Oui, quand tu l'appelleras, confondu avec les Bacchantes.

BACCHUS. Il voit en ce moment même ce que j'endure: il est ici.

PENTHÉE. Où donc? mes yeux ne l'aperçoivent point.

BACCHUS. Il est à mes côtés : impie comme tu es, tu ne peux le voir.

PENTHÉE. Saisissez-le : il m'insulte, il insulte Thèbes.

BACCHUS. Je vous défends de m'enchaîner : c'est un sage qui parle à des fous.

PENTHÉE. Et moi, je veux qu'on t'enchaîne : j'ai droit plus que toi de commander.

BACCHUS. Tu ne sais comment tu vis, ni ce que tu fais, ni ce que tu es.

PENTHÉE. Je suis le fils d'Agavé et d'Echion, Penthée.

BACCHUS. Tu portes un nom de bien fâcheux augure.

PENTHÉE. Va-t'en : attachez-le près de l'étable de mes

chevaux, pour que ses yeux soient plongés dans l'obscurité. Là, danse à ton aise. Et pour ces femmes que tu as amenées, pour ces complices de tes crimes, je les vendrai, ou je ferai cesser le bruit de leurs tambours et de leurs cris, et je les attacherai à mon service pour filer la toile.

BACCHUS. Je pars : aussi bien n'est-il pas nécessaire de subir ce que n'ordonne pas le destin. Mais les outrages dont tu m'accables, tu les payeras à ce Bacchus qui n'est rien selon toi. En me jetant dans les fers, c'est à lui que tu fais injure.

LE CHŒUR. Fille d'Achéloüs, ô Dircé, auguste et noble vierge, tu reçus jadis dans ton onde le fils de Jupiter, lorsque le roi des dieux ouvrit sa cuisse pour dérober aux flammes immortelles l'enfant auquel il avait donné l'être : alors il s'écria : « Va, Dithyrambe, entre dans mon sein paternel. J'instruirai les Thébains, ô Bacchus, à t'adorer sous ce nom. » Et c'est toi, bienheureuse Dircé, qui me repousses, lorsque, la tête couronnée, je m'assemble sur tes bords? Pourquoi me mépriser? Pourquoi me fuir? Un jour assurément, j'en jure par la vigne, ce fruit délicieux que nous devons à Bacchus, un jour Bromius sera cher à ton cœur. Quelle fureur, ah! quelle fureur fait éclater ce fils de la terre, ce Penthée né des dents du dragon, qui a pour père le titan Echion! Ce n'est pas un homme mortel, mais un monstre farouche, un géant sanguinaire en lutte avec les dieux. Il va bientôt m'enchaîner, moi, la suivante de Bromius; et déjà il retient captif, dans ce palais, au fond d'un noir cachot, celui qui conduit nos danses. Tu le vois, ô Bacchus, fils de Jupiter, ton prophète est en danger de mort. Viens, ô roi, brandissant à travers l'Olympe ton thyrse doré, viens réprimer l'insolence de cet homme cruel. Où donc, ô Bacchus, conduis-tu les chœurs, le thyrse en main?

Est-ce dans les bois de Nysa[1], peuplés de bêtes fauves, ou sur la cime Corycienne[2]? Peut-être est-ce dans les vallons ombreux de l'Olympe, où naguère Orphée rassemblait, aux accents de sa lyre, les arbres et les monstres farouches. Heureuse Piérie, Evius[3] t'honore : il viendra, agité de saints transports, conduire les danses; suivi des Ménades agiles, il franchira le cours rapide de l'Axius[4], et le Lydias[5], bienfaiteur des mortels et père de l'abondance, qui arrose et engraisse de ses eaux limpides une contrée féconde en coursiers.

BACCHUS (invisible). Holà! entendez, entendez ma voix, ô Bacchantes, ô Bacchantes!

LE CHŒUR. Quel est ce bruit, quel est-il? D'où part la voix d'Evius qui m'appelle?

BACCHUS (invisible). Holà! je t'appelle encore une fois, moi, l'enfant de Sémélé, le fils de Jupiter.

LE CHŒUR. O maître! ô maître! viens te joindre à notre troupe joyeuse, ô Bromius, Bromius! Le sol tremble, agité de tressaillements divins. Ah! ah! bientôt la demeure de Penthée va tomber en ruines. Bacchus est dans le palais : adorez-le. Nous l'adorons. Voyez les blocs de marbre que supportent ces colonnes voler en éclats. Bromius va pousser dans le palais un cri de triomphe.

BACCHUS (invisible). Que ta torche ardente s'allume au feu céleste. Embrase, embrase le palais de Penthée.

DEMI-CHŒUR. Ah! ah! ne vois-tu pas briller la flamme? Ne vois-tu pas, sur le tombeau sacré de Sémélé, le feu

1. Il y avait plusieurs villes de ce nom, consacrées à Bacchus, dans l'Inde, en Carie, en Cappadoce.
2. Le Coryeus était une grotte du Parnasse.
3. Surnom de Bacchus dont l'origine est le cri Εὐοῖ poussé par les Bacchantes.
4. Rivière de Macédoine.
5. Affluent de l'Axius.

qu'y laissa jadis la mère de Bacchus frappée par la foudre de Jupiter?

DEMI-CHŒUR. Prosternez à terre, prosternez vos corps tremblants, ô Ménades. Le fils de Jupiter, votre roi, s'avance, bouleversant ce palais de fond en comble.

BACCHUS (visible). Étrangères, êtes-vous frappées de crainte à ce point que vous tombiez à terre? Vous avez reconnu, je crois, le bras de Bacchus ébranlant le palais de Penthée. Mais relevez-vous, reprenez courage et cessez de trembler.

LE CHŒUR. O toi, l'astre le plus brillant de nos fêtes bachiques, que j'ai été heureuse de te voir dans la solitude et l'abandon où j'étais réduite!

BACCHUS. Vous étiez tombées dans le désespoir, en me voyant enfermer, comme si j'allais choir dans le noir cachot de Penthée.

LE CHŒUR. Pouvait-il en être autrement? Qui donc aurait veillé sur moi, s'il t'était arrivé malheur? Mais comment t'es-tu échappé des mains de cet homme impie?

BACCHUS. Je me suis délivré moi-même, sans peine et sans effort.

LE CHŒUR. Il n'a donc pas enchaîné tes mains?

BACCHUS. Ce qui l'a précisément humilié, c'est qu'il croyait m'enchaîner, et n'a pu ni me saisir, ni me toucher : son espérance a été vaine. Ayant trouvé un taureau dans l'écurie où il m'avait conduit et enfermé, il lui a jeté une corde autour des genoux et des sabots : il respirait la rage, la sueur lui dégouttait des membres, il mordait ses lèvres à belles dents; et moi, assis auprès de lui, je le regardais tranquillement. Cependant Bacchus survint, ébranla les murs, et alluma la flamme au tombeau de sa mère. Quand Penthée vit son palais en feu, il courut de côté et d'autre, ordonnant à ses esclaves

d'apporter de l'eau; et tous se mirent à l'œuvre et s'épuisèrent en vains efforts. Alors renonçant à ce soin, dans la pensée que je m'étais échappé, il tira son glaive et pénétra dans l'intérieur du palais. Ensuite Bromius forma, je crois, dans la cour un fantôme (c'est une simple opinion que j'exprime), sur lequel Penthée s'élança d'un bond; et croyant m'immoler il ne frappait que le vide. En outre, Bacchus l'afflige d'un nouveau désastre : son palais s'écroule tout entier et couvre de ses ruines le lieu même où il voyait les liens cruels qu'il me destinait. Épuisé de fatigue, il laisse échapper son glaive et tombe. C'est qu'il avait osé, simple mortel, entrer en lutte avec un dieu. Pour moi, je suis sorti tranquillement du palais et je viens vous trouver, sans m'inquiéter de Penthée. Mais il me semble entendre des pas dans l'intérieur : il paraîtra bientôt dans le vestibule. Que dira-t-il après ce qui s'est passé? Quelle que soit la fureur qui l'anime, je l'accueillerai avec indifférence : faire preuve de modestie et de mansuétude est le devoir du sage.

PENTHÉE. Quel coup affreux! l'étranger m'a échappé malgré les chaînes dont je l'avais chargé. Oh! oh! voilà mon homme. Qu'est-ce à dire? Comment as-tu fait pour sortir et paraître dans le vestibule de ce palais?

BACCHUS. Arrête et modère ton pas courroucé.

PENTHÉE. Comment as-tu pu briser tes chaînes et passer outre?

BACCHUS. Ne t'ai-je pas dit et n'as-tu pas entendu que j'aurais un libérateur?

PENTHÉE. Qui donc? Tu as toujours quelque chose de nouveau à dire.

BACCHUS. Celui qui fait naître pour les mortels la vigne et ses grappes merveilleuses.

PENTHÉE. C'est à Bacchus que tu attribues l'honneur

de ta délivrance? Qu'on ferme par mon ordre toutes les portes de l'enceinte.

BACCHUS. Quoi! des murs mêmes peuvent-ils arrêter les dieux?

PENTHÉE. Tu es savant, excepté dans les choses où tu devrais l'être.

BACCHUS. Je suis savant dans ce qu'il importe le plus de savoir. Mais écoute avant tout ce messager qui vient de la montagne : il a du nouveau à t'apprendre. Je resterai près de toi, sans chercher à fuir.

UN MESSAGER. Penthée, souverain du pays de Thèbes, j'arrive du Cithéron, que la blanche neige couvre éternellement de ses brillants flocons.

PENTHÉE. Que viens-tu m'annoncer de si important?

LE MESSAGER. Témoin de la fureur des Bacchantes que l'aiguillon du dieu a poussées hors de ce pays, je viens t'annoncer, ô roi, à toi et à la ville, quelles choses étranges, quels prodiges merveilleux elles opèrent. Je désire savoir si je dois tout dire ou abréger mon récit. Car je crains ton cœur emporté, irascible, et ton humeur tyrannique.

PENTHÉE. Parle : tu n'as absolument rien à redouter de ma part : car il ne faut point s'irriter de ce qui est juste. Plus grands sont les forfaits que tu me raconteras des Bacchantes, plus terrible sera le châtiment que j'infligerai à celui qui a enseigné aux femmes ces pratiques criminelles.

LE MESSAGER. Je venais de conduire mes troupeaux de bœufs jusqu'au sommet de la montagne, à l'heure où le soleil échauffe la terre de ses premiers rayons. J'aperçois des femmes groupées en trois chœurs, dont l'un était conduit par Autonoé, le second par Agavé, ta mère, et le troisième par Ino. Toutes dormaient étendues à terre, les unes appuyées contre des branches de pin,

les autres reposant leur tête sur des feuilles de chêne, sans apprêt et avec décence, et non telles que tu les peins, enivrées par le vin et par les accents de la flûte, et poursuivant Vénus dans la solitude des bois. Aux mugissements de mes bœufs, ta mère, debout au milieu des Bacchantes, poussa un cri pour les éveiller. Alors, secouant le sommeil qui appesantissait leurs yeux, elles se levèrent vivement, et toutes offraient l'image d'une admirable modestie, et les jeunes, et les vieilles, et les vierges encore libres du joug de l'hymen. Et d'abord elles répandirent leurs cheveux sur leurs épaules, rattachèrent les peaux de faon, dont les liens étaient dénoués, et, pour fixer sur leur corps la dépouille tachetée des bêtes sauvages, elles se firent une ceinture de serpents qui léchaient leur joue. D'autres tenant dans leurs bras un chevreau ou le petit d'un loup, les allaitaient : c'étaient de jeunes mères, qui s'étaient séparées de leurs enfants, et dont les mamelles étaient encore pleines; elles se couronnèrent de lierre, de feuilles de chêne et de smilax fleuri. Une d'elles prenant son thyrse en frappa un rocher, d'où sortit aussitôt une eau limpide; une autre inclina sa torche vers la terre, et à l'endroit même le dieu fit jaillir des flots de vin; celles qui désiraient s'abreuver de lait n'avaient qu'à écarter la terre du bout des doigts, pour que la blanche liqueur coulât en abondance; leurs thyrses, couronnés de lierre, distillaient la douce rosée du miel. Ah! si tu avais été là, témoin de ces prodiges, tu aurais adoré le dieu que maintenant tu repousses. Cependant nous nous étions rassemblés, bouviers et pasteurs de brebis, pour deviser entre nous de ces nouveautés étranges, de ces merveilles. Un homme qui fréquente la ville, discoureur habile, nous dit à tous : « Habitants de ces sommets sacrés, voulez-vous que nous arrachions la mère de Penthée, Agavé, du milieu

de ces Bacchantes, pour la ramener au roi qui nous en saura gré. » Nous goûtâmes la proposition, et nous nous mîmes en embuscade dans des broussailles. A l'heure fixée, les Bacchantes, préludant aux orgies sacrées, brandissaient leur thyrse et invoquaient à grands cris Bacchus, Bromius, le fils de Jupiter; et en même temps la montagne entière bondit, ainsi que les bêtes sauvages : tout était emporté par une course rapide. Non loin de moi bondissait Agavé : je voulus la saisir, et m'élançai hors du taillis où j'étais caché. Mais elle s'écria : « O mes chiennes agiles, nous voilà prises par ces hommes: suivez-moi, suivez-moi, les mains armées de vos thyrses. » Nous prîmes la fuite pour nous dérober aux Bacchantes qui allaient nous déchirer; mais elles se jetèrent avec leurs mains désarmées sur nos bœufs qui paissaient. L'une prenait dans ses bras une grasse génisse, et la partageait en deux malgré ses mugissements; d'autres mettaient des vaches en pièces : on voyait les flancs, les pieds fourchus de ces animaux lancés en tous sens, et leurs membres palpitants suspendus aux sapins qui dégouttaient de sang. Les taureaux, fougueux naguère et armés de cornes menaçantes, tombaient renversés sur le sol par les mains de ces jeunes femmes unissant leurs efforts. Ils étaient dépouillés et dépecés en moins de temps que tu n'en mettrais, ô roi, pour fermer tes paupières. Telles que des oiseaux emportés par un rapide essor, elles s'abattirent sur les plaines qui s'étendent sur les rives de l'Asopus et où croissent les riches moissons des Thébains. Elles attaquèrent en ennemies les villes d'Hysies, d'Erythres, situées au pied du Cithéron, et mirent tout sens dessus-dessous : elles enlevaient les enfants à leurs mères; le butin qu'elles chargeaient sur leurs épaules, le fer, l'airain, y restait suspendu sans aucun lien, et sans tomber à terre; le feu qu'elles por-

taient dans leurs cheveux ne les brûlait pas; et quand les pasteurs, se voyant dépouillés par les Bacchantes, couraient aux armes, spectacle étrange, ô roi! le fer de leurs javelots s'émoussait contre elles, tandis que le thyrse lancé par les Bacchantes blessait et forçait des hommes à fuir devant des femmes, grâce à la protection d'une divinité. Enfin, elles revinrent à ces sources que le dieu avait fait jaillir pour elles : elles lavèrent le sang qui les couvrait, et les gouttes qui coulaient de leurs joues furent séchées sur leur corps par la langue des serpents. Quel que soit, ô mon maître, le dieu, auteur de ces miracles, reçois-le dans cette ville : car, outre qu'il est puissant d'ailleurs, c'est lui qui a donné aux mortels, si j'en crois la renommée, la vigne qui bannit le chagrin. Or, sans le vin, plus d'amour, plus de plaisir d'aucune sorte pour les hommes.

LE CHŒUR. Je tremble de parler librement devant un tyran; je dirai néanmoins ma pensée : Bacchus ne le cède à aucun des dieux.

PENTHÉE. Ainsi donc, l'insolence des Bacchantes se propage comme le feu d'un incendie, et nous envahit déjà, à la grande honte des Grecs! Eh bien! n'hésitons pas : vole à la porte Électre[1]; que tous les hommes armés du bouclier et montés sur de rapides coursiers, et ceux qui brandissent la pique, et ceux qui font vibrer la corde de l'arc, viennent à moi pour marcher contre les Bacchantes. Ce serait assurément dépasser la mesure que de laisser des femmes nous traiter comme elles font.

BACCHUS. J'ai beau parler, je ne puis te convaincre, Penthée. Toutefois, malgré tes torts envers moi, je t'invite à ne pas prendre les armes contre le dieu, mais à

1. C'est par cette porte qu'on allait au mont Cithéron

rester tranquille. Bromius ne souffrira pas que tu chasses les Bacchantes des montagnes qui lui sont consacrées.

PENTHÉE. Épargne-moi tes avis. Puisque tu as brisé tes chaînes, profites-en; autrement, je t'infligerai un nouveau châtiment.

BACCHUS. Je lui sacrifierais plutôt que de regimber avec colère contre l'aiguillon et de lutter, simple mortel, contre un dieu.

PENTHÉE. Oui, je lui sacrifierai; mais les victimes seront des femmes qui ont mérité la mort, et dont le sang rougira les cimes du Cithéron.

BACCHUS. Vous fuirez tous; et ce sera une honte de voir les boucliers d'airain reculer devant les thyrses des Bacchantes.

PENTHÉE. Nous avons affaire à un étranger bien incommode : qu'il soit aux mains d'autrui ou maître de ses actes, il ne se taira point.

BACCHUS. Mon cher, il y a encore moyen d'arranger l'affaire.

PENTHÉE. Comment cela? en obéissant à mes esclaves?

BACCHUS. J'amènerai en ta présence les Bacchantes désarmées.

PENTHÉE. Ciel! voilà déjà une ruse que tu machines contre moi.

BACCHUS. Une ruse, quand je veux te sauver par mon adresse?

PENTHÉE. Vous avez conspiré ensemble, pour perpétuer vos bacchanales.

BACCHUS. Oui, j'ai conspiré, sache-le bien, avec le dieu.

PENTHÉE. Qu'on m'apporte ici des armes. Et toi, cesse de parler.

BACCHUS. Eh bien! veux-tu voir les Bacchantes assemblées sur les montagnes?

PENTHÉE. Oui, et je donnerais pour cela une forte somme d'or.

BACCHUS. D'où t'est venu ce violent désir?

PENTHÉE. Je les verrais pour leur malheur, alourdies par le vin.

BACCHUS. Tu verrais volontiers un spectacle qui t'offense?

PENTHÉE. Sans doute, assis en silence sous les sapins.

BACCHUS. Mais elles te découvriront, quoique tu caches ta présence.

PENTHÉE. Eh bien! je me ferai voir : tu as raison.

BACCHUS. Dois-je te conduire, et vas-tu te mettre en route?

PENTHÉE. Conduis-moi au plus vite, je t'accorde tout le temps nécessaire.

BACCHUS. Enveloppe ton corps d'une robe de lin.

PENTHÉE. Et pourquoi? ai-je cessé d'être homme pour compter au nombre des femmes?

BACCHUS. Je crains pour tes jours, si elles reconnaissent un homme parmi elles.

PENTHÉE. C'est fort bien dit : tu fais preuve d'une longue expérience.

BACCHUS. C'est Bacchus qui m'a formé.

PENTHÉE. Comment mettrai-je en pratique tes excellents avis?

BACCHUS. Je vais entrer dans le palais et te parer.

PENTHÉE. Quoi! d'une parure de femme? Ah! j'en ai honte.

BACCHUS. Tu n'es plus si empressé de contempler les Ménades.

PENTHÉE. Quel est donc le costume dont tu prétends me revêtir?

BACCHUS. J'étalerai sur tes épaules ta chevelure flottante.

PENTHÉE. Et le reste de mon costume, quel sera-t-il?

BACCHUS. Tu auras une robe traînante, et une mitre sur la tête.

PENTHÉE. Ajouteras-tu encore quelque chose à ma toilette?

BACCHUS. Un thyrse dans la main, et une peau de faon tachetée.

PENTHÉE. Je ne consentirai jamais à revêtir des habits de femme.

BACCHUS. Eh bien! ton sang coulera dans la lutte engagée avec les Bacchantes.

PENTHÉE. Tu as raison : il faut d'abord épier leurs mouvements.

BACCHUS. Cela vaut mieux que d'appeler la violence par la violence.

PENTHÉE. Et comment traverserai-je la ville à l'insu des Thébains?

BACCHUS. Nous irons par des chemins solitaires : je serai ton guide.

PENTHÉE. Tout vaut mieux pour moi que d'être le jouet des Bacchantes.

BACCHUS. Entrons dans le palais pour délibérer sur ce qu'il convient de faire.

PENTHÉE. J'y consens; de toute façon, mon parti est pris : ou je marcherai avec des hommes armés, ou je suivrai docilement tes conseils.

BACCHUS. Femmes, notre homme est tombé dans le piége : il va trouver les Bacchantes, et, là, il sera puni de mort. Bacchus, à toi maintenant d'agir, car tu n'es pas loin : vengeons-nous de l'impie. Commence par troubler sa raison en la voilant d'un léger nuage : car, s'il était dans son bon sens, il ne voudrait pas revêtir des habits de femme, tandis que, s'il a l'esprit égaré, il en revêtira. Or, je veux qu'il apprête à rire aux Thé-

bains en traversant la ville sous un costume féminin, après les terribles menaces qu'il faisait naguère. Mais je vais parer Penthée de ces ornements sous lesquels il descendra aux enfers, égorgé par les mains de sa mère. Il reconnaîtra à la fin ce que c'est que Bacchus, le fils de Jupiter, le dieu le plus redoutable et le plus doux pour les hommes. (Il sort.)

LE CHŒUR. Je vais donc mêler enfin mes pas aux chœurs nocturnes de Bacchus, et balancer mon front dans l'air humide de rosée : telle une biche s'ébat avec délices dans la verte prairie, quand elle a échappé au chasseur redoutable et franchi les filets bien tissus. Mais voilà que le chasseur presse de ses cris la course de ses chiens : rapide comme la tempête, elle bondit le long du fleuve, dans la plaine, cherchant, loin des hommes, la solitude et l'ombre épaisse des forêts. Est-il rien de plus sage, un plus beau privilége accordé aux hommes par les dieux, que d'appesantir une main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime. La puissance divine se meut avec lenteur, mais son effet est infaillible. Elle châtie les hommes qui pratiquent l'iniquité et dont l'esprit pervers frustre les dieux d'un hommage légitime. Elle dérobe à l'impie la marche insensible du temps, et guette en secret sa proie. Car on ne doit rien concevoir, rien imaginer qui soit supérieur aux lois divines. On risque peu, en effet, à reconnaître la force d'un être suprême, quel qu'il soit d'ailleurs, et des lois éternelles qui ont leur sanction dans le temps, leur principe dans la nature. Est-il rien de plus sage, un plus beau privilége accordé aux hommes par les dieux, que d'appesantir une main victorieuse sur la tête de ses ennemis? Ce qui est beau, toujours on l'aime. Heureux qui a échappé aux flots de la mer et touché le port! Heureux aussi qui a triomphé

de la souffrance! Richesse ou puissance, à chacun sa supériorité; on se berce en outre de mille espérances flatteuses, dont les unes aboutissent à la fortune, les autres se perdent en fumée. Pour moi, j'envie le sort de l'homme dont les jours s'écoulent au sein du bonheur.

BACCHUS. O toi, qui brûles de voir un spectacle interdit à tes yeux, et t'engages dans une voie sans issue, Penthée (c'est à toi que je m'adresse), sors du palais, que je te voie sous le costume féminin d'une Ménade, et prêt à épier ta mère et ses compagnes; en cet équipage, tu ressembles à une des filles de Cadmus.

PENTHÉE. Mais il me semble voir deux soleils et deux Thèbes, deux villes aux sept portes. Et toi, qui marches devant moi, tu m'as l'air d'un taureau, et j'aperçois deux cornes sur ton front. Serais-tu réellement un animal sauvage? car te voilà transformé en taureau.

BACCHUS. Le dieu nous accompagne; d'abord mal disposé, il est réconcilié avec nous. Tu commences à voir ce que tu dois voir.

PENTHÉE. Que te semble de mon déguisement? N'ai-je point la tenue d'Ino ou d'Agavé, ma mère?

BACCHUS. Je crois les voir en te voyant. Mais voilà une boucle de cheveux qui n'est pas à sa place : ce n'est pas ainsi que je l'avais arrangée sous ta mitre.

PENTHÉE. C'est en m'agitant, en me démenant, dans mes transports bachiques, que je l'ai déplacée.

BACCHUS. Eh bien, nous qui sommes chargé de te parer, nous allons la remettre en place. Allons, lève la tête.

PENTHÉE. Tiens, arrange-moi : car je suis désormais à ta discrétion.

BACCHUS. Ta ceinture est lâche, et les plis de ta robe ne tombent pas comme il faut sur tes talons.

PENTHÉE. C'est ce qui me semble également, du moins pour le pied droit; de l'autre côté, la robe descend comme il faut jusqu'à la cheville.

BACCHUS. Sans doute tu me mettras au premier rang de tes amis, quand tu seras témoin, contre ton attente, de la modestie des Bacchantes.

PENTHÉE. Dois-je tenir mon thyrse de la main droite, ou de l'autre, pour mieux ressembler à une Bacchante?

BACCHUS. Il faut le prendre dans la main droite en le soulevant du pied droit : je te loue d'avoir changé de sentiments.

PENTHÉE. Pourrais-je emporter le mont Cithéron sur mes épaules avec les Bacchantes?

BACCHUS. Tu le pourrais, si tu voulais : auparavant tu n'avais pas l'esprit sain; maintenant tu raisonnes comme il faut.

PENTHÉE. Faut-il nous armer de leviers, ou bien arracherai-je la montagne avec mes mains, en glissant sous la cime l'épaule ou le bras?

BACCHUS. Ah! ne détruis pas le sanctuaire des nymphes et la retraite où Pan fait résonner sa flûte champêtre.

PENTHÉE. Tu as raison : ce n'est point par la force qu'il faut vaincre les femmes; je me cacherai dans les sapins.

BACCHUS. Tu te cacheras comme doit se cacher l'homme venu pour épier en secret les Ménades.

PENTHÉE. Il me semble les voir prises dans les bois, comme des oiseaux, au gîte où elles se plaisent.

BACCHUS. C'est précisément pour cela que tu te mets en route, chasseur vigilant. Tu les prendras probablement, à moins que tu ne sois pris auparavant.

PENTHÉE. Conduis-moi au travers du pays thébain :

aussi bien suis-je le seul homme ici qui s'aventure dans cette entreprise hardie.

BACCHUS. Tu es seul, en effet, seul à t'exposer pour cette cité. Aussi tu peux t'attendre à des combats dignes de toi. Suis-moi : je marcherai devant toi pour ton salut; mais un autre te ramènera de là-bas.

PENTHÉE. Ma mère sans doute.

BACCHUS. Et tu seras un spectacle pour tous.

PENTHÉE. Je suis prêt à marcher.

BACCHUS. Tu reviendras porté...

PENTHÉE. C'est me taxer de mollesse.

BACCHUS. Dans les bras de ta mère.

PENTHÉE. A quelles délices tu me condamnes!

BACCHUS. A ces délices-là, soit.

PENTHÉE. Ce que j'entreprends est digne de moi.

BACCHUS. Guerrier terrible, tu marches à un désastre terrible, et la gloire que tu vas conquérir s'élèvera jusqu'au ciel. Étends la main, Agavé, et vous aussi ses sœurs, filles de Cadmus : je mène ce jeune homme à un grand combat; le vainqueur ce sera moi, et Bromius; l'événement fera voir le reste.

LE CHŒUR. Allez, chiennes agiles de la Rage; allez sur la montagne où les filles de Cadmus tiennent leur assemblée; excitez-les contre l'insensé qui sous des habits de femme veut surprendre les Ménades. Sa mère, la première, le verra en observation sur une roche nue ou dans le feuillage d'un arbre, et elle criera à ses compagnes : « Quel est ce Cadméen qu'un bon vent a conduit sur la montagne pour nous épier, ô Bacchantes? Qui donc l'a enfanté? car une femme ne l'a point porté dans ses flancs : c'est le rejeton d'une lionne ou d'une gorgone de la Libye. Que la justice éclate; qu'elle vienne armée du glaive et frappe à la gorge, d'un coup mortel, cet impie, ce sacrilége, cet indigne fils d'Échion

[redacted] injustes pensées, à une rage criminelle, il vient, dans le transport furieux qui l'agite, troubler tes mystères sacrés, ô Bacchus, et ceux de ta mère, comme s'il allait vaincre par la force un dieu invincible. Avoir un cœur modeste et qui n'hésite pas à rendre hommage aux dieux, se renfermer dans les sentiments d'un mortel, voilà qui nous assure une vie exempte de douleur. J'aime une sagesse qui n'excite pas l'envie; il y a de la grandeur aussi et de la gloire à vivre pieusement en prenant jour et nuit la vertu pour règle de sa conduite, et à honorer les dieux en rejetant ce qui est contraire à la justice. Que la justice éclate; qu'elle vienne armée du glaive, et frappe à la gorge, d'un coup mortel, cet impie, ce sacrilége, cet indigne fils d'Échion, que la terre a vomi. Apparais sous la forme d'un taureau, ou d'un dragon à plusieurs têtes, ou d'un lion ardent. Va, Bacchus, et, le sourire sur les lèvres, enchaîne et fais périr dans tes rêts le chasseur qui poursuit les Bacchantes, quand il tombera au milieu de la troupe des Ménades.

LE MESSAGER. O maison, jadis florissante en Grèce; maison du vieillard de Sidon, qui sema les dents du dragon, fils de la terre! je pleure sur toi, tout esclave que je suis; mais les bons serviteurs s'associent aux malheurs de leurs maîtres.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? quel exploit nouveau des Bacchantes viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER. Penthée est mort, le fils d'Échion n'est plus.

LE CHŒUR. O roi Bromius, tu te montres un dieu grand et puissant.

LE MESSAGER. Que dis-tu? quel est ce langage? Se peut-il, femme, que tu te réjouisses des malheurs qui accablent mes maîtres?

LE CHŒUR. Étrangère, j'exprime mes transports dans des chants barbares : la crainte d'être chargée de chaînes ne me fait plus trembler.

LE MESSAGER. Crois-tu donc Thèbes lâche à ce point?

LE CHŒUR. C'est Bacchus, et non pas Thèbes, dont je reconnais l'autorité.

LE MESSAGER. Je t'excuse; toutefois il ne sied pas à des femmes de se réjouir des malheurs accomplis.

LE CHŒUR. Parle, apprends-moi comment a péri cet homme injuste, coupable d'une injuste entreprise.

LE MESSAGER. Après avoir passé les limites du sol thébain et traversé les eaux de l'Asopus, nous gravîmes la pente du Cithéron, Penthée, moi (car j'avais suivi mon maître), et l'étranger qui nous conduisait. D'abord nous nous assîmes sur l'herbe, dans un bois, cessant de marcher et retenant nos voix, afin de voir sans être vus. Assises dans une vallée fermée par des rochers, arrosée par des eaux courantes et ombragée par des pins, les Ménades s'occupaient d'aimables travaux. Les unes enroulaient du lierre autour de leur thyrse veuf de sa parure; les autres, pareilles à de jeunes poulains débarrassés du joug, se renvoyaient l'une à l'autre des refrains bachiques. Alors le malheureux Penthée, qui ne voyait pas la troupe des Bacchantes : « Étranger, dit-il, du lieu où nous sommes, mes regards n'arrivent point jusqu'aux Ménades; en montant sur un tertre ou sur la cime d'un sapin, je verrais nettement leurs honteux excès. Alors je fus témoin d'un prodige opéré par l'étranger. Il saisit une haute branche de sapin qui se dressait vers le ciel, l'attira vers lui et l'abaissa jusqu'à ce qu'elle touchât la terre. Or, la branche se courbait, arrondie comme un arc ou la ligne circulaire que forme le mouvement d'une roue rapide. Ainsi l'étranger, tirant la branche avec la main, l'inclinait vers le sol, opérant une œuvre au-dessus de

l'humanité. Il fit asseoir Penthée dans le feuillage, et laissa la branche se redresser peu à peu, en veillant à ce que le cheval ne démontât pas le cavalier. L'arbre reprit sa direction verticale dans les airs, emportant mon maître avec lui. Or, Penthée fut aperçu des Bacchantes avant de les apercevoir lui-même. Car il ne fut pas plus tôt en vue, assis au sommet du sapin, que l'étranger disparut, et qu'une voix (celle de Bacchus, sans doute) cria d'en haut : « Jeunes femmes, je vous amène celui qui vous méprise, vous, moi et mes orgies : vengez-vous de lui. » A peine se fit-elle entendre, qu'un feu sacré brilla, illuminant le ciel et la terre. Et l'air se tut, et le bois ombreux tint ses feuilles immobiles, et le cri des bêtes sauvages cessa de se faire entendre. Les Bacchantes, qui n'avaient pas saisi le sens de ces paroles, restèrent en suspens, promenant de tous côtés leurs regards, quand la voix retentit de nouveau. Alors reconnaissant le signal donné par Bacchus, les filles de Cadmus s'élancèrent, Agavé, et ses sœurs, et toute la troupe des Bacchantes : dans leur course rapide elles égalaient le vol de la colombe. Elles bondissaient à travers la vallée, par dessus les torrents et les rochers, emportées par la fureur que leur soufflait le dieu. Quand elles virent mon maître assis sur un sapin, elles gravirent un rocher, et de là, comme du haut d'une tour, elles l'accablèrent d'une grêle de pierres, ou lui lancèrent des branches de sapin; d'autres firent voler leur thyrse sur l'infortuné qui leur servait de but; le tout vainement : le lieu élevé que le malheureux occupait, surpris et ne sachant que faire, le dérobait à la fureur de ses ennemies. A la fin, elles brisèrent des branches de chêne, et, avec ces leviers, auxquels il ne manquait que le fer, elles s'efforcèrent de déraciner l'arbre. Comme elles n'en venaient pas à bout, Agavé s'écria : « Allons, Mé-

nades, entourez, saisissez ce tronc, afin de prendre la bête sauvage qui en a fait son gîte, et que les secrets de nos chœurs sacrés ne soient pas divulgués. » Alors mille mains s'attachèrent au sapin et l'arrachèrent du sol. Monté sur le faîte, Penthée tomba du faîte sur la terre en poussant de grands cris : il pressentait sa perte prochaine. Sa mère, la première, en qualité de prêtresse, donna le signal du sanglant sacrifice, et se précipita sur lui. Mais lui rejeta la mitre qui couvrait son front, afin que l'infortunée le reconnût et ne le tuât pas; et il dit en lui touchant la joue : « C'est moi, ma mère, moi, ton fils Penthée, que tu as enfanté dans le palais d'Échion; aie pitié de moi, mère, et, quels que soient mes torts, ne tue point ton fils. » Mais Agavé, la bouche écumante et roulant des yeux hagards, n'était plus maîtresse de sa raison; elle était possédée de Bacchus et demeura inflexible. Elle saisit la main gauche de Penthée, et, le pied appuyé sur le flanc du malheureux, elle lui arracha le bras, non par sa propre force, mais par celle que lui communiquait le dieu. Ainsi faisait Ino de l'autre côté, déchirant les chairs de la victime; Autonoé et toute la foule des Bacchantes s'acharnait sur lui. C'était un mélange confus de cris : Penthée gémissait, autant que le permettait un reste de vie; les Bacchantes hurlaient. L'une emportait un bras, l'autre un pied avec les sandales; les flancs étaient déchirés et mis à nu; et chacune, les mains souillées de sang, jetait çà et là les chairs de Penthée. Le corps entier est dispersé; les pointes des rochers et le feuillage touffu de la forêt en portent les débris : qui pourrait les rassembler? Quant à la tête de l'infortuné, Agavé l'a prise dans ses mains, attachée au bout de son thyrse, comme on fait pour un lion tué dans la montagne, et elle la promène à travers le Cithéron, laissant ses sœurs parmi les Ménades. Fière de sa dé-

plorable proie, elle revient dans ces murs, en invoquant Bacchus, son auxiliaire, son compagnon de chasse, l'auteur de sa victoire, de cette victoire qui lui coûtera bien des larmes. Pour moi, je me déroberai par la fuite à ce spectacle affreux, avant le retour d'Agavé au palais. S'il n'est rien de plus beau que la modestie et le respect des dieux, il n'est rien de plus sage aussi que de pratiquer ces vertus.

LE CHŒUR. Formons des chœurs en l'honneur de Bacchus; célébrons le malheur de Penthée, issu des dents du dragon. Il avait pris des habits de femme et une baguette de férule (cause inévitable de sa mort) ornée de feuillage, et il suivait le taureau qui le conduisait à sa perte. Ce chant de victoire, vous l'avez terminé, Bacchantes thébaines, dans le deuil et dans les larmes. Beau combat, où la main d'une mère s'est plongée dans le sang de son fils. — Mais je vois Agavé, la mère de Penthée, qui s'élance vers le palais, l'œil hagard. Recevez la troupe joyeuse du dieu Evius.

AGAVÉ. Bacchantes asiatiques.

LE CHŒUR. Pourquoi m'interpelles-tu ?

AGAVÉ. Nous apportons de la montagne au palais du lierre récemment coupé, un brillant trophée.

LE CHŒUR. Je le vois, et suis prête à t'associer à mes danses.

AGAVÉ. J'ai pris ce jeune lion sans filets, comme tu peux voir.

LE CHŒUR. Dans quelle solitude?

AGAVÉ. Le Cithéron...

LE CHŒUR. Comment le Cithéron?

AGAVÉ. L'a vu périr.

LE CHŒUR. Qui lui a porté les premiers coups?

AGAVÉ. A moi en revient l'honneur . on célèbre parmi les Bacchantes l'heureuse Agavé.

LE CHŒUR. Quelle autre...

AGAVÉ. Les filles de Cadmus...

LE CHŒUR. De Cadmus?

AGAVÉ. Ses filles, après moi, ont frappé le monstre.

LE CHŒUR. Vous êtes heureuse de ce trophée.

AGAVÉ. Prends part maintenant au festin.

LE CHŒUR. Comment y prendrais-je part, malheureuse?

AGAVÉ. Voyez ce jeune lionceau, qui venait de coiffer d'un casque son front orné d'une chevelure soyeuse!

LE CHŒUR. On dirait la crinière d'un animal sauvage.

AGAVÉ. Bacchus, adroit chasseur, a lancé adroitement les Ménades sur sa piste.

LE CHŒUR. C'est que le dieu excelle à la chasse.

AGAVÉ. Tu me loues?

LE CHŒUR. Eh bien, oui, je te loue.

AGAVÉ. Bientôt aussi les Cadméens...

LE CHŒUR. Et ton fils Penthée...

AGAVÉ. Louera sa mère d'avoir pris ce lion, une si belle proie.

LE CHŒUR. Glorieux butin!

AGAVÉ. Glorieusement conquis!

LE CHŒUR. Tu te livres à la joie?

AGAVÉ. Je me réjouis des grands et brillants exploits que Thèbes vient d'accomplir.

LE CHŒUR. Montre donc, infortunée, à tes concitoyens le trophée que tu as apporté en ces lieux.

AGAVÉ. O vous, qui habitez la capitale du sol thébain et ses remparts élevés, accourez pour contempler notre proie, ce lion que les filles de Cadmus ont pris, sans employer ni les javelots acérés des Thessaliens, ni les filets, mais avec leurs mains délicates et désarmées. Après cela, vantez-nous vos ressources et munissez-vous de lances : à quoi bon? Nos bras ont suffi, à nous, pour

prendre ce monstre et mettre ses membres en lambeaux. Où est mon vieux père? qu'il approche. Et mon fils Penthée? qu'il dresse et applique une échelle solide contre ce palais, pour clouer sur le triglyple la tête de ce lion que j'ai pris et apporte en ce lieu.

CADMUS. Suivez-moi, chargés de ce déplorable fardeau; suivez-moi, serviteurs, et portez devant la maison le corps de Penthée : ce n'est qu'après de laborieuses recherches que j'en ai retrouvé les débris dans les replis du Cithéron; semés çà et là sur le sol, ils gisaient, méconnaissables, au fond des bois. Lorsque j'ai appris les tristes exploits des Bacchantes, mes filles, j'avais franchi les remparts et traversais la ville, accompagné du vieux Tirésias : alors je suis retourné vers la montagne, d'où je rapporte le cadavre de mon fils tué par les Ménades. J'ai vu Autonoé, qui rendit jadis Aristée père d'Actéon, j'ai vu aussi Ino, les malheureuses, encore en proie aux fureurs du dieu et errant dans les bois; et l'on m'a dit qu'Agavé, dans son transport bachique, se dirigeait de ce côté. On ne m'avait pas trompé : car je la vois, ô spectacle douloureux!

AGAVÉ. Mon père, tu peux te vanter à bon droit d'avoir engendré des filles qui laissent bien loin derrière elles toutes les femmes. Sois fière d'elles toutes, de moi surtout, qui, laissant là toile et fuseau, m'occupe de travaux plus nobles et prends des bêtes sauvages à la chasse. Je t'apporte, comme tu vois, le prix de mon courage, pour que tu le suspendes aux murs de ce palais. Reçois-le de mes mains, mon père, et, fier de ma chasse, invite tes amis à un festin. Tu es heureux, bien heureux que nous ayons accompli un pareil exploit.

CADMUS. O deuil infini dont je ne puis soutenir la vue! Faut-il que vos malheureuses mains aient consommé ce meurtre! Après avoir offert aux dieux ce beau sacrifice,

tu m'invites à un festin avec les Thébains! Ah! je déplore ton malheur d'abord, puis le mien. En nous perdant, nous qui sommes son propre sang, le divin Bromius a été juste, mais cruel.

AGAVÉ. Combien la vieillesse est morne et son abord farouche! Plût au ciel que mon fils, marchant sur les traces de sa mère, fût un chasseur heureux, quand il poursuivrait les bêtes sauvages en compagnie des jeunes Thébains! Mais il ne sait que combattre les dieux. A nous deux de l'avertir, ô mon père, de ne pas se complaire dans une fausse sagesse. Où est-il? qui l'amènera en ma présence, pour qu'il jouisse de mon bonheur?

CADMUS. Hélas! hélas! Quand vous aurez conscience de ce que vous avez fait, vous en ressentirez une douleur terrible. Mais si vous restez jusqu'au bout dans l'état où vous êtes, vous ne serez pas heureuses, il est vrai, mais vous ne croirez pas être malheureuses.

AGAVÉ. Qu'y a-t-il dans notre conduite de répréhensible et d'affligeant?

CADMUS. Commence par lever tes regards vers le ciel.

AGAVÉ. Soit; mais pourquoi me dis-tu de le regarder?

CADMUS. Te semble-t-il le même, ou le trouves-tu changé?

AGAVÉ. Je le trouve plus éclatant, plus limpide qu'auparavant.

CADMUS. Ton âme est-elle donc toujours égarée?

AGAVÉ. Je ne saisis pas le sens de tes paroles; mais une révolution s'est faite dans mes idées, et j'ai rencontré le bon sens.

CADMUS. Veux-tu m'écouter et me répondre nettement?

AGAVÉ. Aussi bien ai-je oublié ce que j'avais dit précédemment, mon père.

CADMUS. Dans quelle maison es-tu entrée, accompagnée des chants d'hyménée?

AGAVÉ. Tu m'as donnée à Échion, né, dit-on, des dents du serpent.

CADMUS. Et quel fils as-tu enfanté dans le palais de ton époux?

AGAVÉ. Penthée a été le fruit de notre hymen.

CADMUS. Quelle tête tiens-tu dans tes mains?

AGAVÉ. La tête d'un lion, m'ont dit les chasseresses, mes compagnes.

CADMUS. Regarde attentivement : il en coûte peu de regarder.

AGAVÉ. Ah! que vois-je? que porté-je dans mes mains?

CADMUS. Examine, et rends-toi un compte plus exact.

AGAVÉ. Je vois la plus grande des douleurs, ô malheureuse!

CADMUS. Trouves-tu là quelque ressemblance avec un lion?

AGAVÉ. Non, c'est la tête de Penthée que je tiens, infortunée!

CADMUS. Je le pleurais avant que tu l'eusses reconnu.

AGAVÉ. Qui l'a tué? comment ses restes sont-ils en mes mains?

CADMUS. Cruelle vérité, comme tu éclates mal à propos!

AGAVÉ. Parle, mon cœur palpite d'impatience.

CADMUS. Tu l'as tué, toi et tes sœurs.

AGAVÉ. Où a-t-il péri? dans ce palais? en quel lieu?

CADMUS. Où jadis Actéon fut mis en pièces par ses chiens.

AGAVÉ. Pourquoi le malheureux est-il allé sur le Cithéron?

CADMUS. Il y était venu pour railler le dieu et tes transports bachiques.

AGAVÉ. Et nous, comment nous y sommes-nous transportées?

CADMUS. Vous étiez folles, et toute la ville était en proie au même délire.

AGAVÉ. Bacchus nous a perdus : je comprends enfin.

CADMUS. Vous l'aviez offensé : vous ne le reconnaissiez pas pour un dieu.

AGAVÉ. Et le corps chéri de mon fils, où est-il, mon père?

CADMUS. Je l'ai retrouvé non sans peine, et je l'apporte.

AGAVÉ. Ne manque-t-il aucun membre pour le reconstituer tout entier?

. . . . . .

AGAVÉ. Comment Penthée a-t-il été victime de mon égarement?

CADMUS. Il vous ressemblait en refusant d'honorer Bacchus. Aussi le dieu vous a-t-il enveloppés tous, vous et lui, dans le même châtiment; et il a perdu cette maison et moi-même, qui n'ai point d'enfant mâle et vois le fruit de tes entrailles, ô malheureuse, enlevé par une mort cruelle et déshonorante. C'était sur toi, ô mon fils, que notre maison tournait ses regards; enfant de ma fille, tu étais l'appui de notre famille, et la cité te respectait. Nul, en ta présence, n'eût osé insulter à ma vieillesse sans en être puni comme il le méritait. Maintenant je serai chassé honteusement de ce palais, moi, le grand Cadmus, qui ai semé la race des Thébains et recueilli la plus belle des moissons. O le plus cher des mortels (car, bien que tu ne sois plus, je te compterai au nombre des êtres que je chéris le plus), je ne te verrai plus, mon fils, toucher mon menton et embrasser le père de ta mère en disant : « Qui te fait injure? qui t'outrage, vieillard? qui trouble ton cœur et te chagrine? Parle pour que je châtie le coupable, ô mon père. » O vieillard malheureux! infortuné Penthée!

mère digne de pitié ! sœurs infortunées ! S'il est un mortel qui brave les dieux, qu'il considère cette mort et reconnaisse des dieux.

LE CHŒUR. Je te plains, Cadmus; mais le châtiment de ton fils était mérité, quelque pénible qu'il soit pour toi.

AGAVÉ. O mon père, tu vois combien mon sort est changé..... car si je n'avais pas souillé mes mains.....

BACCHUS. .....Tu seras métamorphosé en dragon, et la fille de Mars, Harmonie, que tu épousas, quoique simple mortel, prendra la forme d'un serpent. Montés sur un chariot traîné par des bœufs, comme le dit l'oracle de Jupiter, vous montrerez le chemin aux barbares. A la tête d'une armée innombrable, tu détruiras une foule de villes; mais quand ils ravageront le temple prophétique d'Apollon, ils auront un funeste retour. Mars te délivrera ainsi qu'Harmonie, et vous transportera dans la terre des bienheureux. Ce n'est pas le fils d'un père mortel, c'est Bacchus, issu de Jupiter, qui vous parle en ce moment. Si vous aviez su être sages, au lieu de vous abandonner à l'erreur, vous seriez heureux, grâce à la protection du fils de Jupiter.

AGAVÉ. Bacchus, nous t'implorons : car nous avons été coupables.

BACCHUS. Vous avez reconnu trop tard ma divinité : quand il fallait m'honorer, vous me méconnaissiez.

AGAVÉ. Nous le reconnaissons; mais tu pousses trop loin ta vengeance.

BACCHUS. C'est que vous m'outragiez, moi, le fils d'un dieu.

AGAVÉ. Il ne sied point aux dieux d'avoir les mêmes passions que les hommes.

BACCHUS. Depuis longtemps Jupiter, mon père, a manifesté sa volonté.

AGAVÉ. Ah! ah! nous sommes condamnés, vieillard, à un cruel exil.

BACCHUS. Pourquoi donc ne pas vous soumettre sans retard à la nécessité?

CADMUS. O ma fille, dans quel abîme de maux nous sommes tombés, toi, infortunée, et tes sœurs, et moi-même, malheureux! Je passerai ma vieillesse sur la terre étrangère, au milieu des barbares; et telle est la loi du destin qu'il faut que je conduise contre la Grèce leurs bandes désordonnées. A la tête de cette armée, et accompagné de la fille de Mars, Harmonie, mon épouse, transformée comme moi en un dragon sauvage, je marcherai contre les autels et les tombeaux des Grecs. Je ne verrai pas de terme à mes peines, et je ne trouverai pas la tranquillité, même après avoir traversé l'Achéron sur la barque infernale.

AGAVÉ. O mon père, je vivrai dans l'exil, loin de toi.

CADMUS. Pourquoi me presser dans tes bras, ô fille infortunée, comme un cygne au blanc plumage embrasse son père décrépit?

AGAVÉ. Où tourner mes pas, bannie de ma patrie?

CADMUS. Je l'ignore, ma fille : ton père te sera d'un faible secours.

AGAVÉ. Adieu, palais; adieu, patrie! chassée de ma demeure, je te quitte dans la douleur.

CADMUS. Va, ma fille, chercher un asile auprès d'Aristée.

AGAVÉ. Je pleure sur toi.

CADMUS. Et moi je pleure sur toi, ma fille, et je plains tes sœurs.

AGAVÉ. Ah! le puissant Bacchus a frappé cruellement ta maison.

CADMUS. C'est que vous l'aviez traité cruellement, et que Thèbes refusait d'honorer son nom.

AGAVÉ. Adieu, mon père; sois heureux!

CADMUS. Et toi aussi, ma pauvre fille, sois heureuse, quoique tu puisses difficilement y parvenir.

AGAVÉ. O vous, soyez mes guides et conduisez-moi auprès de mes sœurs, pour que j'emmène avec moi mes malheureuses compagnes d'exil. Puissé-je arriver en un lieu où l'exécrable Cithéron ne puisse me voir, où mes yeux n'aperçoivent pas le Cithéron, où l'usage du thyrse soit inconnu! J'abandonne à d'autres Bacchantes le soin des rites sacrés.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraye la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

LE CYCLOPE

LE CYCLOPE

phème; et, au lieu de goûter les joies bachiques, nous paissons les troupeaux du Cyclope impie. Mes fils, qui sont jeunes, conduisent les brebis sur les collines les plus reculées; et moi je reste ici, chargé de remplir les auges, de balayer cette habitation, et de servir d'horribles festins au Cyclope impie. Et maintenant, docile aux ordres que j'ai reçus, je dois nettoyer la maison avec ce râteau de fer, afin que mon maître absent et ses brebis trouvent, à leur retour, la caverne en bon état. Mais j'aperçois mes fils qui ramènent les troupeaux. Qu'est-ce à dire? Dansez-vous par hasard maintenant la Sicinnis[1], comme au temps où, formant un joyeux cortége à Bacchus, vous alliez à la maison d'Althée[2], les sens ravis par les accords du luth?

LE CHŒUR. Pourquoi donc, noble rejeton d'une noble race, pourquoi donc t'égarer ainsi sur les rochers? N'as-tu point ici un abri contre le vent, du vert fourrage, et l'eau vive des fleuves dans des abreuvoirs, non loin des antres où bêlent tes petits? Pst! Viens donc, viens de ce côté.... sur cette colline humide de rosée. Ohé! je vais te jeter une pierre! Reviens, reviens, animal aux longues cornes, vers l'habitation de ton sauvage pasteur, le Cyclope. Et toi, distends tes mamelles gonflées de lait; livre-les à tes jeunes agneaux que tu abandonnes sur leur couche; les pauvres petits qui ont dormi tout le jour te redemandent par leurs bêlements. Quitteras-tu enfin les verts pâturages pour rentrer à l'étable, dans les cavernes de l'Etna? Nous n'avons ici ni Bacchus, ni les danses, ni les Bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours auprès des sources jaillissantes, ni les gouttes d'un vin frais, ni les rondes des nymphes. Je chante un air bachique en souvenir de la beauté que je

1. Danse inventée par Sicinnus.
2. Maîtresse de Bacchus et mère de Déjanire.

poursuivais d'un vol rapide en compagnie des Bacchantes aux pieds blancs. O Bacchus, cher Bacchus, en quels lieux vis-tu solitaire, secouant ta blonde chevelure? Moi, ton serviteur, je suis aux ordres du Cyclope, et vêtu de cette misérable peau de bouc, j'erre tristement, sevré de ton amitié.

SILÈNE. Taisez-vous, mes enfants, et commandez aux valets de rassembler les troupeaux dans l'antre au toit de pierre.

LE CHŒUR. (Aux esclaves.) Allez. (A Silène.) Mais d'où te vient cet empressement?

SILÈNE. Je vois un vaisseau grec arrêté sur le rivage, et des rameurs, conduits par un chef, qui se dirigent vers cet antre : ils portent suspendus à leur cou des vases vides, comme s'ils manquaient de vivres, et des urnes propres à contenir de l'eau. O malheureux étrangers! Qui sont-ils? Ils ne savent pas ce qu'est notre maître Polyphème, puisqu'ils entrent sous ce toit inhospitalier, et se livrent par un sort malencontreux à la dent homicide du Cyclope. Mais, tenez-vous tranquilles, afin que nous sachions d'où ils viennent pour aborder en Sicile au pied de l'Etna.

ULYSSE. Étrangers, dites-nous s'il est un fleuve où nous puissions puiser de l'eau pour apaiser notre soif, et qui voudra vendre des vivres à des matelots affamés? Mais qu'est-ce à dire? Nous avons abordé, je crois, sur une terre consacrée à Bacchus : car je vois près de cet antre une troupe de satyres. Salut, d'abord, au plus âgé!

SILÈNE. Salut, étranger! Dis-nous qui tu es et quelle est ta patrie?

ULYSSE. Je suis Ulysse d'Ithaque, roi du pays des Céphalléniens.

SILÈNE. Ah! je sais : un beau parleur, le fils rusé de Sisyphe.

ULYSSE. C'est moi-même; ne m'insulte pas.

SILÈNE. D'où viens-tu par mer sur cette côte de la Sicile?

ULYSSE. D'Ilion et du siége laborieux de Troie.

SILÈNE. Quoi, tu ne connaissais pas le chemin de ta patrie?

ULYSSE. La violence des vents m'a poussé sur ces bords malgré moi.

SILÈNE. Ah! tu es victime du même destin que moi.

ULYSSE. Est-ce aussi malgré toi que tu es venu en ces lieux?

SILÈNE. Je poursuivais des pirates qui avaient enlevé Bacchus.

ULYSSE. Quelle est cette contrée, et qui sont ceux qui l'habitent?

SILÈNE. C'est le plateau de l'Etna, le point le plus élevé de la Sicile.

ULYSSE. Où sont les remparts et les tours qui défendent la ville?

SILÈNE. Il n'y en a pas; ces hauteurs ne sont pas habitées par des hommes, étranger.

ULYSSE. Par qui cette terre est-elle peuplée? par des bêtes sauvages?

SILÈNE. Par les Cyclopes, qui vivent dans des antres et n'ont pas de maisons.

ULYSSE. Ont-ils un maître, ou le pouvoir est-il aux mains du peuple?

SILÈNE. Ce sont des pasteurs nomades; et nul d'entre eux n'est soumis à personne.

ULYSSE. Ils cultivent les épis de Cérès? Sinon de quoi vivent-ils?

SILÈNE. De lait, de fromages, de la chair de leurs troupeaux.

ULYSSE. Possèdent-ils le breuvage de Bacchus, le jus de la vigne?

SILÈNE. Point du tout : c'est un bien triste pays!

ULYSSE. Sont-ils hospitaliers et pieux envers les étrangers?

SILÈNE. Rien de plus délicat, à leur sens, que la chair des étrangers.

ULYSSE. Que dis-tu? Ils se plaisent à manger la chair humaine?

SILÈNE. Nul n'est venu en ces lieux qui n'ait été égorgé.

ULYSSE. Et le Cyclope que tu sers, où est-il? dans sa demeure?

SILÈNE. Il est parti sur l'Etna, où il dépiste les bêtes fauves avec ses chiens.

ULYSSE. Sais-tu ce qu'il faut faire pour hâter notre départ?

SILÈNE. Je l'ignore, Ulysse; mais il n'est rien que nous ne fassions pour toi.

ULYSSE. Vends-nous les vivres qui nous font défaut.

SILÈNE. Je te le répète; je n'ai que de la chair à t'offrir.

ULYSSE. Eh bien, avec cela, on apaise agréablement sa faim.

SILÈNE. J'ai aussi du fromage fait de lait caillé, et du lait de vache.

ULYSSE. Apportez : les marchés ne se font bien qu'au grand jour.

SILÈNE. Et toi, combien d'or me donneras-tu, je te prie, en échange?

ULYSSE. Au lieu d'or, je t'apporte le breuvage de Bacchus.

SILÈNE O douce parole!... Voilà longtemps que nous en sommes privés.

ULYSSE. Je tiens cette liqueur de Maron[1], fils d'un dieu.

SILÈNE. Celui que j'ai élevé et porté jadis dans mes bras?

ULYSSE. Le fils de Bacchus, pour parler plus clairement.

SILÈNE. Ce vin est-il au fond du navire, ou l'as-tu pris avec toi?

ULYSSE. Voici l'outre qui le contient : vois-tu, vieillard?

SILÈNE. Il n'y a pas là de quoi remplir ma bouche.

ULYSSE. J'en ai deux fois autant qu'il en coulera de cette outre.

SILÈNE. O source précieuse et chère à mon cœur!

ULYSSE. Veux-tu que je te fasse goûter d'abord de ce vin pur?

SILÈNE. Tu as raison : l'acheteur qui goûte est séduit.

ULYSSE. Aussi ai-je apporté une coupe avec mon outre.

SILÈNE. Allons, verse à grands flots, pour que je me rappelle avoir bu.

ULYSSE. Tiens.

SILÈNE. Oh! oh! qu'il a une belle odeur!

ULYSSE. Tu l'as donc vue?

SILÈNE. Non, par Jupiter, mais je la sens.

ULYSSE. Eh bien, goûte, pour ne pas louer seulement en paroles.

SILÈNE. Oh! oh! Bacchus m'invite à danser. Ha, ha, ha!

ULYSSE. N'a-t-il pas murmuré doucement en passant par ton gosier?

SILÈNE. Je le sens même jusqu'au bout des ongles.

ULYSSE. Eh bien, nous te donnerons de plus des pièces de monnaie.

1. Homère le dit fils d'Évanthès, et par conséquent petit-fils de Bacchus.

SILÈNE. Vide seulement l'outre, et laisse là ton or?

ULYSSE. Apportez donc les fromages ou les petits de vos brebis.

SILÈNE. C'est ce que je ferai sans me soucier de mon maître. Car je brûle de boire, dussé-je donner en échange d'une seule coupe les troupeaux de tous les Cyclopes et me jeter dans la mer de la crête nue d'un rocher, pourvu que je m'enivre une fois et que la joie déride mon front. Oui, ne pas se trouver heureux de boire, c'est folie[1].... Après cela, je n'achèterais pas une telle liqueur, en me moquant du Cyclope avec son ignorance et son œil au milieu du front! (il entre dans la caverne.)

LE CHŒUR. Écoute, Ulysse, que nous causions un peu avec toi.

ULYSSE. Je vois en vous des amis qui s'adressent à un ami.

LE CHŒUR. Vous avez pris Troie et mis la main sur Hélène?

ULYSSE. Et nous avons saccagé toute la maison de Priam.

LE CHŒUR. Une fois maîtres de la jeune beauté, ne l'avez-vous pas maltraitée l'un après l'autre? Car elle aime à changer souvent de maris? La perfide! Il lui suffit de voir les braies élégantes qui couvraient les jambes de Pâris et le collier d'or qu'il portait autour du cou; et elle fut transportée de plaisir et quitta Ménélas, le meilleur des hommes. Plût au ciel que la race des femmes n'eût jamais existé.... si ce n'est pour moi seul!

SILÈNE (sortant de la caverne). Tiens, roi Ulysse, voici pour vous des nourrissons de nos troupeaux, des agneaux bêlants, et nombre de fromages de lait caillé. Prenez, et hâtez-vous de fuir loin de cet antre, quand vous m'aurez

1. Je supprime ici quelques détails par trop lestes sur les heureux effets de l'ivresse : « *car le lecteur français veut être respecté.* »

donné en échange le jus de la vigne chère à Bacchus.... Ciel! Voici le Cyclope! Que faire?

ULYSSE. Ah! nous sommes perdus, vieillard. Où fuir?

SILÈNE. Au fond de ce rocher où vous pourrez vous cacher.

ULYSSE. L'étrange conseil que tu me donnes, de me jeter dans ses filets!

SILÈNE. Étrange? non pas: il y a plus d'une cachette dans ce rocher.

ULYSSE. Eh bien, non! Troie aurait trop à gémir, si je fuyais devant un seul homme, quand j'ai soutenu souvent avec mon bouclier le choc de plusieurs milliers de Phrygiens. S'il faut mourir, mourons généreusement; ou bien, en sauvant notre vie, sauvons aussi notre gloire.

LE CYCLOPE. Place! Au large! Qu'est-ce que cela? Pourquoi ces jeux? Pourquoi ces bacchanales? Vous n'avez ici ni Bacchus, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tambours. Comment vont dans l'antre mes agneaux nouveau-nés? Sont-ils suspendus aux mamelles de leur mère, et courent-ils à ses côtés? A-t-on pressé dans des corbeilles de jonc une grande quantité de fromages? Parlez, répondez! J'en sais un qui pleurera sous le bâton. Levez les yeux, au lieu de les baisser.

LE CHŒUR. Tiens, nous levons les yeux jusqu'à Jupiter: je vois les astres et Orion.

LE CYCLOPE. Le dîner a-t-il été préparé comme il faut?

LE CHŒUR. Oui; tu n'as qu'à bien apprêter ton gosier.

LE CYCLOPE. A-t-on également rempli de lait les cratères?

LE CHŒUR. Tu peux en boire, si tu le veux, tout un tonneau.

LE CYCLOPE. Est-ce du lait de brebis ou du lait de vache, ou tous deux ensemble?

LE CHŒUR. Comme tu voudras; seulement ne va pas m'avaler.

LE CYCLOPE. Je n'ai garde : car, en sautillant dans mon ventre, vous me feriez mourir à force de vous trémousser. — Hein ! quelle est cette troupe que j'aperçois près des étables ? Des pirates ou des voleurs ont-ils pris possession du pays ? Aussi bien je vois des agneaux, hors de ma caverne, le corps attaché avec des liens d'osier, et des vases remplis de fromages, et ce vieillard, dont la tête chauve est toute enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE. Hélas ! j'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE. Par qui ? Dis-moi, vieillard, qui t'a frappé du poing sur la tête.

SILÈNE. Ce sont ces gens-là, Cyclope, parce que je ne les laissais pas emporter ton bien.

LE CYCLOPE. Ne savaient-ils pas que je suis dieu et issu de dieux ?

SILÈNE. Je le leur ai dit; mais ils emportaient tes trésors, et, malgré moi, mangeaient le fromage et enlevaient les agneaux; pour toi, ils allaient, disaient-ils, t'attacher à un carcan de trois coudées, t'arracher de force les entrailles par le milieu du nombril, et te déchirer le dos à grands coups de fouet; après quoi, ils te jetteraient, bien garrotté, sous les bancs de leur vaisseau, et te vendraient au premier venu pour remuer des pierres ou descendre au moulin.

LE CYCLOPE. En vérité ? Eh bien ! cours vite aiguiser mon sabre tranchant; entasse des monceaux de bois, et mets-y le feu : car je veux les égorger à l'instant et rassasier mon appétit; je mangerai les uns rôtis sur des charbons, sans attendre qu'on me serve, et les autres cuits et bouillis dans une chaudière. Aussi bien suis-je las de ma nourriture sauvage; j'ai assez mangé de lions

et de cerfs, et depuis longtemps je suis sevré de chair humaine.

SILÈNE. Un mets nouveau, en changeant nos habitudes, nous plaît davantage. Aussi bien y a-t-il longtemps que des étrangers sont venus dans ta caverne.

ULYSSE. Cyclope, écoute-nous à notre tour. C'est parce que nous avions besoin d'acheter des vivres que nous avons quitté notre vaisseau et nous sommes approchés de ton antre. Ce vieillard nous a vendu les agneaux pour une coupe de vin, et ce n'est qu'après avoir bu qu'il nous les a livrés : l'affaire s'est faite de gré à gré, et sans qu'il y ait eu la moindre violence. Mais il ne dit rien qui ne soit faux, parce qu'il a été surpris à vendre ton bien à ton insu.

SILÈNE. Moi ? Puisses-tu périr mille fois...

ULYSSE. Oui, si je mens.

SILÈNE. J'en jure par Neptune, ton père, ô Cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso et les filles de Nérée, par les flots sacrés et toute la race des poissons : non, ô mon charmant, mon gentil Cyclope, mon cher petit maître, je n'ai point vendu tes richesses à ces étrangers; que plutôt périssent misérablement ces méchants enfants, que je chéris par-dessus tout !

LE CHŒUR. Garde pour toi ces imprécations. Je t'ai vu moi-même vendre ces objets aux étrangers. Si je mens, je consens que mon père meure; toi, ne cherche point à nuire à ces étrangers.

LE CYCLOPE. Je m'en rapporte plutôt à lui qu'à Rhadamanthe, et je le déclare plus juste. Mais je veux les interroger. D'où venez-vous, étrangers ? quel est votre pays ? dans quelle ville avez-vous été élevés ?

ULYSSE. Nous sommes nés à Ithaque; nous venions d'Ilion que nous avons détruite lorsque des vents contraires nous ont jetés sur tes terres, ô Cyclope !

LE CYCLOPE. Est-ce vous qui avez vengé le rapt de la perfide Hélène sur la ville d'Ilion, voisine du Scamandre?

ULYSSE. Nous-mêmes, et nous avons supporté de rudes travaux.

LE CYCLOPE. Honteuse expédition assurément! Pour une seule femme avoir navigué jusqu'aux rivages phrygiens!

ULYSSE. Ce fut l'ouvrage d'un dieu; n'en accuse pas les mortels. Mais, ô fils généreux du dieu des mers, nous te supplions et te parlons en hommes libres : garde-toi d'égorger des hommes qui sont venus en amis dans ton antre, et de faire servir à un abominable festin la chair de ceux qui ont voulu que ton père, ô roi, eût des temples dans les parties les plus reculées de la Grèce. Le port sacré de Ténare demeure à jamais inviolable, ainsi que les profondes retraites de Malée; le rocher de Sunium est debout avec son temple de Minerve et ses mines d'argent; Géreste offre aux vaisseaux un refuge assuré. Nous n'avons pas pardonné aux Phrygiens un outrage difficile à supporter. Tu dois avoir part à notre gloire, toi qui habites l'extrémité de la Grèce, au pied de l'Etna qui vomit la flamme. C'est une loi pour les mortels, si toutefois tu es sensible à mes raisons, d'accueillir les prières de malheureux égarés sur la mer, de leur offrir les dons de l'hospitalité, de leur fournir des vêtements, au lieu d'enfoncer dans leurs membres des broches faites pour les bœufs et de remplir de leur chair ton corps et ta bouche. La Grèce n'est-elle pas veuve d'assez de guerriers, tombés sous le fer de l'ennemi, et dont la terre de Priam a bu le sang, époux enlevés à leurs épouses, enfants ravis à leurs mères courbées par l'âge, à leurs pères en cheveux blancs! Que sera-ce, si tu livres aux flammes ceux qui

ont survécu pour en faire un horrible repas ? Mais non, cède à ma prière, Cyclope : renonce à tes appétits gloutons, et préfère la piété à l'impiété : plus d'un mortel a cruellement expié de honteux profits.

SILÈNE. J'ai un conseil à te donner : ne laisse pas un morceau de son corps ; si tu manges aussi la langue, tu deviendras spirituel et bavard, Cyclope.

LE CYCLOPE. La richesse, mortel chétif, voilà le dieu des sages : tout le reste n'est qu'affectation et belles paroles. Je ne tiens guère à ces temples des rivages consacrés à mon père ; et tu n'avais pas besoin de me les énumérer. La foudre de Jupiter ne me fait pas trembler, étranger ; et je ne sache pas que Jupiter soit un dieu plus puissant que moi ; du reste, je ne m'en soucie point. Et pourquoi ? tu vas le savoir. Quand il verse la pluie du haut du ciel, je trouve dans ce rocher un abri sûr ; et là, couché sur le dos, je mange la chair rôtie d'un veau ou de quelque bête sauvage ; j'arrose mon estomac en vidant une pleine amphore de lait, et je fais retentir, à l'envi des foudres célestes, le bruit de mon tonnerre. Quand Borée de Thrace répand la neige, j'enveloppe mon corps d'une peau de bête fauve, j'allume du feu, et je me ris de la neige. La terre, de nécessité, qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, produit l'herbe qui engraisse mes troupeaux ; et ce n'est point aux dieux que je les sacrifie, mais à moi-même et à mon ventre, le plus grand des dieux : car boire, manger, selon le besoin de chaque jour, et ne point se tourmenter, voilà le Jupiter des sages. Maudits soient ceux qui ont établi des lois sous prétexte d'embellir la vie humaine ! Pour moi, je ne cesserai point de me bien traiter, et je ne t'en mangerai pas moins. Les dons d'hospitalité que tu recevras de moi (car je veux échapper aux reproches), ce sera du feu, et cette chaudière paternelle, où tes membres dépecés bouilliront bel et bien.

Allons, entrez là-dedans, afin que, conduits à l'autel du dieu de cette caverne, vous me procuriez un bon repas.

ULYSSE. Hélas! hélas! j'ai échappé aux périls de Troie, aux périls de la mer; et maintenant j'échoue contre l'âme inabordable de cet homme impie. O Pallas, fille de Jupiter, ô déesse, ma souveraine, c'est maintenant, maintenant qu'il faut venir à mon aide: car je suis exposé à de plus rudes épreuves qu'à Ilion, et je cours un péril extrême. Et toi, qui habites le séjour des astres brillants, Jupiter hospitalier, vois ce qui m'arrive: car, si tu ne le vois pas, c'est en vain qu'on t'appelle le dieu Jupiter, et tu n'es rien. (Ils entrent dans la caverne.)

LE CHŒUR. Ouvre les parois de ton large gosier, ô Cyclope: ton repas est prêt: les membres de tes hôtes bouillis et rôtis, et retirés de dessus les charbons, tu peux les croquer, les mâcher, les disséquer, mollement étendu sur la peau velue d'une chèvre. Garde-toi de m'en offrir une part; sois seul à charger de ce poids ton
x | ventre pareil à un navire. Je veux fuir ce séjour, et les sacrifices impies du Cyclope de l'Etna, qui se plaît à dévorer la chair de ses hôtes. Il est sans pitié le misérable qui sacrifie des étrangers venus s'asseoir en suppliants à son foyer, coupant, mâchant, déchirant sous ses dents sacriléges leurs chairs cuites et retirées brûlantes du milieu du charbon.

ULYSSE (sortant de la caverne). O Jupiter, que dire après l'horrible spectacle auquel j'ai assisté dans cet antre? Spectacle incroyable, plutôt semblable aux récits fabuleux qu'aux actions des hommes.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, Ulysse? L'abominable Cyclope a-t-il dévoré tes chers compagnons?

ULYSSE. Il a mesuré de l'œil et pesé dans ses mains
x | deux d'entre eux, les plus gras et les mieux nourris.

LE CHŒUR. Et comment, malheureux, avez-vous éprouvé ce sort?

ULYSSE. Lorsque nous fûmes entrés sous le rocher, il a commencé par allumer du feu, en jetant sur son large foyer les débris d'un énorme chêne qui auraient fait la charge de trois chariots. Ensuite il a étendu sur le sol des feuilles de sapin pour se coucher près du feu. Puis, il a trait ses vaches, et de leur lait blanc comme la neige il a rempli un cratère de la capacité de dix amphores environ. A côté il a posé une coupe de bois de lierre qui paraissait avoir trois coudées de largeur et quatre de profondeur. Il a fait bouillir sur le feu une marmite d'airain, et a préparé des broches d'épine blanche, taillées avec la serpe et dont l'extrémité avait été durcie au feu, ainsi que des vases Etnéens que le tranchant de la hache avait dégrossis. Lorsque l'odieux cuisinier de Pluton eut achevé ses préparatifs, il saisit deux de mes compagnons et les égorgea non sans méthode : l'un fut jeté au fond de la marmite d'airain; il prit l'autre par l'extrémité du talon, et, le frappant contre la pointe aiguë d'un rocher, il fit jaillir la cervelle; puis, après avoir enlevé les chairs avec un énorme couteau, il rôtit sur le feu une partie des membres, et jeta les autres dans la marmite pour les faire bouillir. Et moi, malheureux, les yeux baignés de larmes, je me tenais près du Cyclope et je le servais; quant à mes compagnons, ils restaient blottis, comme des oiseaux, dans les enfoncements du rocher, et n'avaient plus de sang dans les veines. Quand le Cyclope, rassasié de la chair de ses victimes, se fut renversé en arrière, infectant l'air de son haleine fétide, il me vint une idée divine. Je remplis une coupe de ce vin de Maron, et je lui offris à boire en disant : « O fils du dieu des mers, Cyclope, vois quelle boisson divine la Grèce exprime de ses vignes; goûte la

liqueur de Bacchus. » Et lui, gorgé de cette abominable nourriture, prit la coupe et la vida en buvant à longs traits; puis, il fit l'éloge du vin en levant la main : « O le plus cher de mes hôtes ! dit-il, tu me donnes là une excellente liqueur pour arroser un excellent repas ! » Comme je le vis sous le charme, je lui donnai une seconde coupe, sachant bien que le vin le dompterait et servirait bientôt notre vengeance. Et déjà il en venait aux chansons; et moi, lui versant coupe sur coupe, j'échauffais ses entrailles par la boisson. Tandis qu'il chante et fait retentir l'antre de ses accents grossiers qui se mêlent aux lamentations de mes compagnons, je me suis échappé en silence, résolu à te sauver avec moi, si tu veux. Dites-moi donc si vous désirez ou non fuir un monstre insociable et habiter la cour de Bacchus en compagnie des nymphes Naïades. Ton père, qui est dans l'antre, a déjà approuvé mon projet; mais il est faible et sensible à l'attrait de la boisson; comme l'oiseau pris à la glu et qui bat de l'aile, il ne peut se détacher d'une coupe. Toi, qui es jeune, pourvois à ton salut avec moi, et rejoins ton ancien ami Bacchus, qui ne ressemble guère au Cyclope.

LE CHŒUR. O cher ami, puissions-nous voir le jour où nous serons débarrassés de l'impie Cyclope ! Aussi bien y a-t-il longtemps que, ne pouvant lui échapper, nous laissons notre virilité sans emploi.

ULYSSE. Apprends donc maintenant comment je prétends punir ce monstre barbare et vous rendre la liberté.

LE CHŒUR. Parle, et sache bien que les sons de la lyre asiatique ne seront pas plus doux à mon oreille que la nouvelle de la mort du Cyclope.

ULYSSE. La liqueur de Bacchus l'a mis en joie, et il veut aller festiner avec les Cyclopes, ses frères.

LE CHŒUR. Je devine : tu songes à le surprendre seul dans les bois et à l'égorger, ou bien à le précipiter du haut des rochers.

ULYSSE. Non pas; c'est la ruse que je veux employer.

LE CHŒUR. Comment cela ? Nous avons dès longtemps ouï parler de ton adresse.

ULYSSE. Je le ferai renoncer à ce festin, en disant qu'il ne doit pas partager ce breuvage avec les Cyclopes, mais mener joyeuse vie en le gardant pour lui seul. Lorsqu'il dormira, vaincu par Bacchus, j'ai avisé dans la caverne une grosse branche d'olivier : j'en aiguiserai l'extrémité avec mon glaive, et je la mettrai au feu; puis, quand je la verrai s'enflammer, je la retirerai brûlante et l'enfoncerai au milieu de l'œil du Cyclope, dont la prunelle sera consumée. Tel qu'un ouvrier, ajustant la charpente d'un navire, fait mouvoir sa tarière par le moyen de deux courroies, ainsi je retournerai le tison dans l'orbite lumineux du Cyclope, et je lui dessécherai la pupille.

LE CHŒUR. Ho! ho! quelle joie! je suis ravi de cette invention.

ULYSSE. Après quoi, je te transporterai, toi, nos amis et le vieillard, dans les flancs creux de mon noir navire, et je te conduirai, à force de rames, loin de cette terre.

LE CHŒUR. Me sera-t-il permis, comme après libations faites aux dieux, de tenir aussi le tison qui crèvera l'œil du Cyclope? car je veux m'associer à ce meurtre.

ULYSSE. Il le faut bien. Le tison est grand, et tu y mettras la main avec nous.

LE CHŒUR. Ah! je porterais le poids de cent chars, pour que nous broyions comme un nid de guêpes l'œil de l'abominable Cyclope.

ULYSSE. Maintenant que vous connaissez mon secret, taisez-vous, et, quand je l'ordonnerai, obéissez à ceux

qui ont ourdi la ruse : car j'ai dans cet antre des amis que je n'abandonnerai pas pour me dérober seul au danger. Et pourtant je pourrais fuir, et je me suis échappé du fond de cet antre. Mais il n'est pas juste d'abandonner les amis qui m'ont accompagné en ces lieux, et de ne pourvoir qu'à mon salut.

(Il rentre dans la caverne.)

DEMI-CHŒUR. Allons! à qui appartiendra la première place, à qui la seconde pour manœuvrer le tison, l'enfoncer dans les paupières du Cyclope, et percer l'œil brillant du monstre?

DEMI-CHŒUR. Paix, paix! Ivre déjà, et poussant des sons disgracieux, ce grossier chanteur, qui bientôt pleurera, sort de son antre. Allons! apprenons à ce rustre à faire la débauche. Bientôt il sera complétement aveugle.

DEMI-CHŒUR. Heureux qui s'enivre du jus chéri de la vigne, et se livre à la bonne chère, pressant dans ses bras l'enfant qu'il aime, ou couché aux côtés de sa jeune et belle maîtresse, les cheveux brillants et humides de parfums! C'est alors qu'il chante : « Qui m'ouvrira la porte? »

LE CYCLOPE. Ah! ah! ah! je suis plein de vin, et tout joyeux de ce festin délicat; mon estomac, comme un vaisseau de charge, est rempli jusqu'au tillac. Le riant gazon m'invite, en la saison printanière, à faire la débauche avec les Cyclopes, mes frères. Allons, mon hôte, allons, donne-moi l'outre.

DEMI-CHŒUR. L'œil brillant de beauté, et beau lui-même, il sort de sa demeure. Nous l'aimons comme il nous aime. Des torches ardentes sont préparées pour toi, comme pour une nymphe délicate, au fond de l'antre humide de rosée. Bientôt une couronne de diverses couleurs ceindra ton front.

ULYSSE. Cyclope, écoute-moi : car je connais à fond le Bacchus que je t'ai fait boire.

LE CYCLOPE. Quel est ce Bacchus? passe-t-il pour un dieu?

ULYSSE. Pour celui qui embellit le plus la vie humaine.

LE CYCLOPE. Aussi n'est-ce pas sans plaisir que je le rejette.

ULYSSE. Telle est cette divinité : elle ne nuit à aucun des mortels.

LE CYCLOPE. Comment un dieu se plaît-il à demeurer dans une outre?

ULYSSE. En quelque lieu qu'on le place, il s'y trouve à l'aise.

LE CYCLOPE. Il ne sied pas aux dieux d'élire domicile dans des peaux.

ULYSSE. Qu'importe, si le dieu te réjouit? La peau te choque-t-elle?

LE CYCLOPE. Je hais l'outre, mais j'aime le breuvage qu'elle contient.

ULYSSE. Reste donc ici à boire et à te divertir, Cyclope.

LE CYCLOPE. Ne dois-je pas faire part de cette liqueur à mes frères?

ULYSSE. En la gardant pour toi seul, tu seras plus honoré.

LE CYCLOPE. Si j'en donne à mes amis, je serai plus utile.

ULYSSE. L'orgie entraîne la dispute, l'injure, les coups.

LE CYCLOPE. Enivrons-nous; personne, néanmoins, ne me touchera.

ULYSSE. Mon cher, quiconque a bu doit rester chez soi.

LE CYCLOPE. Bien sot, qui n'aime pas l'orgie après boire.

ULYSSE. Sage, au contraire, qui reste à la maison quand il est ivre.

LE CYCLOPE. Que faire, Silène? es-tu d'avis de rester?

SILÈNE. Restons, Cyclope : qu'avons-nous affaire d'autres buveurs?

LE CYCLOPE. D'ailleurs la terre est émaillée d'un frais gazon.

SILÈNE. Et puis, il est doux de boire à la chaleur du soleil. Appuie-toi donc sur moi et étends-toi sur le sol.

LE CYCLOPE. Voilà qui est fait. Mais pourquoi mets-tu le cratère derrière moi?

SILÈNE. Pour qu'un passant ne puisse s'en emparer.

LE CYCLOPE. Non, mais tu veux boire à la dérobée; mets-le au milieu. Et toi, mon hôte, dis-moi comment il faut te nommer.

ULYSSE. *Personne*. Et de quelle faveur aurai-je à te remercier?

LE CYCLOPE. C'est toi que je mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ULYSSE. Tu donnes là, Cyclope, un beau cadeau à ton hôte?

LE CYCLOPE (à Silène). Holà! que fais-tu? tu bois le vin en cachette.

SILÈNE. Non pas; c'est lui qui m'a baisé parce que ma mine lui plaît.

LE CYCLOPE. Tu te repentiras d'aimer le vin qui ne t'aime pas.

SILÈNE. Non, par Jupiter : il a dit qu'il m'aimait parce que je suis beau.

LE CYCLOPE. Verse et donne-moi la coupe pleine; cela suffit.

SILÈNE. Voyons un peu comment a été fait le mélange?

LE CYCLOPE. Tu me feras mourir. Donne-moi le breuvage tel qu'il est.

SILÈNE. Non, par Jupiter, pas avant de t'avoir vu prendre une couronne, et, de plus, avant de l'avoir goûté.

LE CYCLOPE. Échanson maudit!

SILÈNE. Oui, par Jupiter; mais le vin est doux; mouche-toi donc, avant que je te donne à boire.

LE CYCLOPE. Voilà qui est fait: mes lèvres et ma barbe sont propres.

SILÈNE. Arrange ton coude avec grâce, et puis bois, comme tu vois que je bois ou plutôt que j'ai bu.

LE CYCLOPE. Oh! oh! que vas-tu faire?

SILÈNE. J'ai avalé d'un trait avec volupté.

LE CYCLOPE. Prends, étranger, et sois toi-même mon échanson.

ULYSSE. Aussi bien la vigne est-elle connue de ma main.

LE CYCLOPE. Allons, verse donc.

ULYSSE. Je verse, mais tais-toi.

LE CYCLOPE. Ce que tu dis là est difficile pour celui qui a beaucoup bu.

ULYSSE. Tiens, prends et bois sans rien laisser: il faut avaler d'un trait la liqueur et mourir avec elle.

LE CYCLOPE. Ah! que la vigne est un bois admirable!

ULYSSE. Si après un abondant repas tu bois abondamment, et que tu arroses ton estomac, sans avoir soif, Bacchus te fera dormir; mais, si tu laisses quelque chose, il te desséchera.

LE CYCLOPE. Ho! ho! je m'échappe à peine à la nage;

plaisir sans mélange ! je crois voir le ciel et la terre confondus tourner ensemble ; le trône de Jupiter et la sainte majesté des dieux apparaît à mes yeux dans tout son éclat. Les Grâces ont beau me provoquer : je ne les baiserai pas. Ce Ganymède suffira à me procurer un agréable délassement, j'en jure par les Grâces ! je trouve plus de charmes aux garçons qu'aux filles.

SILÈNE. C'est moi sans doute, Cyclope, qui suis le Ganymède de Jupiter?

LE CYCLOPE. Oui, par Jupiter, celui que j'ai enlevé de la maison de Dardanus.

SILÈNE. C'est fait de moi, mes enfants : je vais subir un cruel traitement.

LE CHŒUR. Tu accuses ton amant, et tu te moques de son ivresse.

SILÈNE. Hélas ! je ne tarderai point à sentir l'amertume de ce vin. (Le Cyclope et Silène rentrent dans la caverne.)

ULYSSE. Courage, fils de Bacchus, généreux enfants ! Le monstre est rentré ; bientôt, vaincu par le sommeil, il rejettera de son infâme gosier les chairs qu'il a dévorées. Le tison fume dans l'intérieur de la caverne ; tout est prêt, et il ne nous reste plus qu'à brûler l'œil du Cyclope ; mais faites en sorte de vous conduire en gens de cœur.

LE CHŒUR. Nous aurons un cœur de rocher, aussi dur que le fer. Rentre dans la caverne, avant que notre père ne subisse quelque brutalité : car nous sommes prêts à te seconder.

ULYSSE. Vulcain, roi de l'Etna, consume l'œil de ton barbare voisin, et achève ton œuvre d'un seul coup ; et toi, fils de la sombre Nuit, Sommeil, appesantis-toi tout entier sur ce monstre haï des dieux ; ne souffrez pas qu'après les glorieux travaux accomplis à Troie, Ulysse et ses compagnons périssent de la main d'un homme

qui ne se soucie ni des dieux ni des mortels. Autrement, il faudra penser que la fortune est une divinité, et que les dieux sont moins puissants que la Fortune.

(Il rentre dans la caverne.)

LE CHŒUR. De puissantes tenailles vont serrer avec force le cou du barbare qui dévore ses hôtes : car le feu consumera bientôt sa brillante prunelle; débris énorme d'un chêne, le tison ardent est caché dans la cendre. A l'œuvre, vin de Maron! arrache l'œil du Cyclope en délire, et fais qu'il ait bu pour son malheur. Et moi, je veux quitter l'antre solitaire du Cyclope, et revoir l'aimable Bacchus, le dieu qui aime à se couronner de lierre. Serai-je heureux à ce point?

ULYSSE. Silence, au nom des dieux, Satyres! tenez-vous cois et restez bouche close. Je vous défends de respirer, de cligner, de cracher, de peur de réveiller le monstre, jusqu'à ce que l'œil du Cyclope ait été détruit par le feu.

LE CHŒUR. Nous nous taisons et retenons notre haleine captive dans notre bouche.

ULYSSE. Entrez maintenant, et prenez le tison dans vos mains : car il est suffisamment enflammé.

LE CHŒUR. Ne désigneras-tu pas ceux qui doivent les premiers prendre le bloc ardent et brûler l'œil du Cyclope, afin de nous associer à ta fortune?

DEMI-CHŒUR. Nous, nous sommes trop loin, en restant devant la porte, pour enfoncer le tison dans l'œil.

DEMI-CHŒUR. Et nous, nous sommes devenus boiteux il n'y a qu'un instant.

DEMI-CHŒUR. C'est précisément ce qui vient de m'arriver : sans que je bouge, je me suis luxé les pieds, je ne sais comment.

DEMI-CHŒUR. Sans bouger, tu t'es luxé?

DEMI-CHŒUR. Et puis nos yeux sont pleins de poussière ou de cendre, venue je ne sais d'où.

ULYSSE. Vous êtes des lâches, d'inutiles alliés.

LE CHŒUR. Parce que j'ai pitié de mon dos et de mon échine, et que je ne veux pas voir tomber mes dents sous les coups, est-ce donc de la lâcheté? Mais je sais une chanson magique d'Orphée, et si efficace, que le tison ira de lui-même s'enfoncer dans le crâne et embraser l'œil unique du fils de la Terre.

ULYSSE. Dès longtemps je connaissais ta couardise naturelle; aujourd'hui je la connais mieux encore. Force m'est d'employer mes propres amis. Mais si ton bras est sans force, que ta voix nous encourage, afin que nous puisions du courage dans tes exhortations amicales. (Il rentre dans la caverne.)

LE CHŒUR. Je ferai ce que tu désires. A d'autres de s'exposer à notre place[1]. Mais s'agit-il d'exhorter : périsse par le feu le Cyclope. Allons! allons! Poussez vaillamment le tison, hâtez-vous; brûlez l'œil du monstre qui mange la chair de ses hôtes. Brûlez, consumez le pasteur de brebis de l'Etna. Perce et retire la tarière, de peur que, dans l'excès de la douleur, il ne commette quelque sottise.

LE CYCLOPE. Malheureux que je suis! Mon œil est éteint et réduit en cendres.

LE CHŒUR. Voilà un air qui me plaît : chante-le-moi, Cyclope.

LE CYCLOPE. Malheureux que je suis! comme ils m'ont outragé! comme ils m'ont fait périr! Mais vous ne sor-

1. Litt. : « Nous courrons des dangers dans le Carien. » C'est un proverbe. Les Cariens ayant été les premières troupes mercenaires, le chœur veut dire qu'au lieu de s'exposer au péril, il opposera des mercenaires à l'ennemi. Et ces mercenaires, ce sont les compagnons d'Ulysse.

tirez pas de cet antre à votre joie, misérables. Je me placerai debout à l'entrée pour appesantir mes mains sur vous.

LE CHŒUR. Qu'as-tu donc à crier, Cyclope?

LE CYCLOPE. C'est fait de moi.

LE CHŒUR. Tu es affreux à voir.

LE CYCLOPE. Et, de plus, bien malheureux.

LE CHŒUR. Serais-tu tombé, dans ton ivresse, au milieu des charbons?

LE CYCLOPE. L'auteur de ma perte, c'est *Personne*.

LE CHŒUR. Ainsi nul ne t'a maltraité?

LE CYCLOPE. C'est *Personne* qui m'a crevé l'œil.

LE CHŒUR. Tu n'es donc pas aveugle?

LE CYCLOPE. Puisses-tu l'être comme moi!

LE CHŒUR. Mais comment, par le fait de personne, devenir aveugle?

LE CYCLOPE. Tu railles; mais où est-il, *Personne*?

LE CHŒUR. Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE. Celui qui m'a perdu, c'est mon hôte, afin que tu le saches. Le scélérat, en me faisant boire, il m'a dompté.

LE CHŒUR. C'est que le vin est un fort et dangereux lutteur.

LE CYCLOPE. Au nom des dieux, ont-ils échappé ou sont-ils restés dans l'antre?

LE CHŒUR. Ils se tiennent cachés en silence sous l'abri du rocher.

LE CYCLOPE. De quel côté?

LE CHŒUR. A main droite.

LE CYCLOPE. Où cela?

LE CHŒUR. Près du rocher même. Les as-tu?

LE CYCLOPE. Malheur sur malheur! Je me suis du coup brisé le crâne.

LE CHŒUR. Et les voilà qui t'échappent.

LE CYCLOPE. Ce n'est pas de ce côté : car tu as dit de ce côté.

LE CHŒUR. Je ne dis pas de ce côté-là.

LE CYCLOPE. Par où donc?

LE CHŒUR. Ils tournent autour de toi, à gauche.

LE CYCLOPE. Hélas! je suis joué. Vous me raillez dans mon malheur.

LE CHŒUR. Non, plus maintenant; mais *Personne* est devant toi.

LE CYCLOPE. O triple scélérat, où es-tu enfin?

ULYSSE. Hors de ta portée, et mettant à couvert de ta fureur la personne d'Ulysse.

LE CYCLOPE. Qu'as-tu dit? quel nom nouveau viens-tu de prononcer?

ULYSSE. Le nom d'Ulysse, que m'a donné mon père. Tu devais être puni pour la nourriture impie dont tu te repais. J'eusse acquis peu de gloire à réduire Troie en cendres, si je n'avais vengé sur toi le meurtre de mes compagnons.

LE CYCLOPE. Hélas! hélas! l'oracle antique s'accomplit. Il disait que je serais privé de la vue par toi, à ton retour de Troie. Mais il annonçait aussi qu'en châtiment de ce crime tu serais longtemps ballotté sur les mers.

ULYSSE. Pleure, je te le permets : aussi bien ai-je fait ce qu'il faut pour que tu pleures. Moi, je vais me rendre au rivage et m'embarquer pour la mer de Sicile, et, de là, retourner dans ma patrie.

LE CYCLOPE. Non pas : car ce rocher, détaché de la montagne, va t'atteindre et t'écraser, toi et tes compagnons. Je monterai sur la hauteur, tout aveugle que je suis, en passant par cette grotte ouverte des deux côtés.

LE CHŒUR. Et nous, partageant la navigation d'Ulysse, nous nous consacrerons désormais au service de Bacchus.

ÉLECTRE

PERSONNAGES :

UN LABOUREUR, citoyen de Mycènes.

ÉLECTRE.

ORESTE.

PYLADE, personnage muet.

LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes.

UN VIEILLARD.

UN MESSAGER.

CLYTEMNESTRE.

LES DIOSCURES.

La scène est dans le pays d'Argos, à la campagne, devant la maison d'un laboureur.

ÉLECTRE

UN LABOUREUR. Antique pays d'Argos, arrosé par l'Inachus, tu vis jadis le roi Agamemnon faire voile pour la Troade avec mille vaisseaux chargés de guerriers. Après avoir tué Priam qui régnait sur la terre d'Ilion, après avoir pris la ville fameuse de Dardanus, il revint en Argos, et suspendit aux portes élevées des temples les nombreux trophées conquis sur les barbares. Il fut heureux là-bas; mais, rentré dans son palais, il périt victime de la perfidie de Clytemnestre, sa femme, sous les coups d'Égisthe, fils de Thyeste. Ainsi Agamemnon est mort déchu de l'antique royauté de Tantale, et la fille de Tyndare est devenue la femme d'Égisthe qui règne sur ce pays. Agamemnon, en partant pour Troie, avait laissé deux enfants en son palais, un fils, Oreste, et une fille, la jeune Électre. Un vieillard, autrefois gouverneur de leur père, déroba Oreste au trépas qu'Égisthe lui préparait, et l'envoya en Phocide où Strophius se chargea de l'élever. Électre resta dans le palais de son père; et, lorsqu'elle eut atteint l'âge fleuri de l'adolescence, les premiers princes de la Grèce briguèrent sa main. Mais craignant que, devenue l'épouse d'un Argien, elle ne donnât le jour à des enfants qui vengeraient Agamemnon, Égisthe la tint renfermée dans le palais, et refusa de lui choisir un époux. Cependant, comme il était encore

à craindre qu'elle ne devînt mère, en s'unissant secrètement à quelque homme d'un rang illustre, il avait résolu de la faire périr; mais sa mère, toute cruelle qu'elle est, la sauva des mains d'Égisthe. Car, si elle avait un prétexte pour justifier le meurtre de son époux, elle redoutait de se rendre odieuse en tuant ses enfants. Alors Égisthe imagina ce qui suit : il promit de l'or à qui assassinerait le fils d'Agamemnon, parti en exil; et il me donna Électre pour épouse. Issu d'aïeux originaires de Mycènes, on ne peut me reprocher ma naissance; mais si je sors d'un sang illustre, je suis sans biens, et ma pauvreté a tué ma noblesse : petit est l'époux, petite la crainte qu'il inspire. Si un homme élevé en dignité avait épousé Électre, il eût réveillé le meurtre assoupi d'Agamemnon, et la peine eût alors atteint le coupable. Pour moi, Vénus m'est témoin que je n'ai point souillé le lit d'Électre, et qu'elle est encore vierge. Je rougirais d'outrager la fille de héros fortunés, à laquelle le sort m'a uni malgré mon indignité. Je plains le malheureux Oreste, mon frère, comme on l'appelle, si jamais de retour en Argos, il est témoin du funeste hymen de sa sœur. Quiconque m'accuse de folie, parce que je respecte la jeune fille entrée vierge dans ma demeure, saura qu'il apprécie mal la continence, et qu'il mérite lui-même d'être traité de fou.

ÉLECTRE. Sombre nuit, mère des astres d'or, qui me vois, la tête chargée de cette urne, aller puiser à la fontaine (non pas que l'indigence me réduise à cette extrémité, mais je veux montrer aux dieux les outrages d'Égisthe), entends les lamentations dont je remplis les airs en l'honneur de mon père. La fille maudite de Tyndare, ma mère, m'a chassée de sa maison pour plaire à son époux. Depuis qu'elle a donné le jour à des enfants dont Égisthe est le père, Oreste et moi ne sommes plus rien dans la maison.

LE LABOUREUR. Pourquoi donc, infortunée, te charger en ma faveur de ces pénibles soins, auxquels ta naissance t'a rendue étrangère? Pourquoi, lorsque je t'y invite, ne pas t'en affranchir?

ÉLECTRE. Je mets au rang des dieux un ami tel que toi : car tu ne m'as pas insultée dans mon malheur. C'est un grand bonheur pour les mortels de rencontrer un médecin qui panse les blessures de l'adversité; et ce médecin, je le trouve en toi. Je dois donc, même sans ton aveu, te soulager autant que possible dans tes travaux, pour que tu en supportes plus facilement le poids, et m'associer à ta vie laborieuse. Tu as bien assez à faire au dehors; à moi de prendre soin de ta maison. Il est doux pour le laboureur qui revient des champs de trouver tout en ordre au dedans.

LE LABOUREUR. Va, puisque tel est ton désir; aussi bien la source n'est pas loin de cette maison. Pour moi, dès que le jour luira, je conduirai mes bœufs aux champs et retournerai la terre. Car jamais le paresseux, eût-il toujours à la bouche le nom des dieux, ne saurait pourvoir à sa substance sans le travail. (Ils sortent.)

ORESTE. Pylade, car de tous les hommes c'est toi que je considère comme mon ami et mon hôte le plus fidèle; seul de tant d'amis tu as honoré le malheureux Oreste, victime des cruautés d'Égisthe, qui a tué mon père avec l'aide de ma détestable mère. Docile aux oracles du dieu je suis arrivé, à l'insu de tous, sur le territoire d'Argos pour expier le meurtre d'un père par le meurtre de ses assassins. Cette nuit même, je suis allé à son tombeau, j'ai offert à ses mânes mes larmes et les prémices de ma chevelure, et j'ai arrosé le bûcher du sang d'une brebis, sans que les tyrans qui oppriment ce pays en aient eu connaissance. Si je ne franchis pas les murs de la ville, c'est que je poursuis deux buts à la fois en m'arrêtant

sur les confins de ce pays : je veux me jeter hors d'ici et passer sur une terre étrangère, si quelque espion vient à me reconnaître ; je veux aussi chercher ma sœur (elle n'est plus vierge, dit-on, mais soumise aux lois de l'hymen), m'aboucher avec elle, et, l'associant à mon projet, apprendre clairement de sa bouche ce qui se passe dans ces murs. Mais voici l'aurore qui montre sa face brillante : sortons de ce sentier. Sans doute un laboureur ou quelque servante paraîtra à nos yeux ; nous l'interrogerons et saurons si ma sœur habite ces lieux.... Mais j'aperçois une esclave qui porte sur sa tête rasée un vase rempli d'eau. Asseyons-nous, et voyons si nous ne tirerons point de cette femme quelques lumières sur l'objet qui nous amène en ce pays.

ÉLECTRE. Presse tes pas, il en est temps ; avance, avance en te lamentant. Hélas, hélas ! Je suis le sang d'Agamemnon, j'ai pour mère Clytemnestre, la fille odieuse de Tyndare ; et mes concitoyens me nomment la malheureuse Électre. Ah ! les pénibles travaux, la triste existence que la mienne ! O mon père Agamemnon, tu es couché dans le tombeau, victime de ton épouse et d'Égisthe. Allons, répétons les mêmes gémissements, goûtons encore le plaisir de nous abreuver de larmes. Presse tes pas, il en est temps ; avance, avance en pleurant. Hélas ! hélas ! Dans quelle ville, dans quelle maison es-tu esclave, frère infortuné, depuis que tu as laissé dans la maison paternelle ta déplorable sœur pour y subir les maux les plus cruels ? Viens me délivrer de mes souffrances, ô Jupiter ! Jupiter ! Sois le vengeur du meurtre odieux d'un père ; que tes pas errants te conduisent en Argos. Déposons ce vase qui pèse sur mon front, pour adresser à mon père, avant le jour, l'hommage de mes lamentations. A toi, père, couché sous la terre, ces cris lugubres, chant de Pluton ; à toi, ces gémissements

où je me complais chaque jour, me déchirant le visage avec l'ongle, et frappant ma tête rasée en signe de deuil. Ah! ah! meurtris ton front. Comme un cygne mélodieux, sur les rives d'un fleuve, appelle son père chéri pris dans les nœuds d'un perfide lacet; ainsi je te pleure, ô père infortuné, qui plongeas ton corps dans ce bain suprême, et te couchas pour jamais sur le lit funeste de la mort. Hélas! hélas! ô cruelle blessure faite par la hache! cruelles embûches dressées à ton retour de Troie! Ce n'est point avec des bandelettes et des couronnes que ton épouse t'a reçu; mais après t'avoir frappé d'un glaive à deux tranchants et livré aux outrages d'Égisthe, elle a pris le traître pour époux.

LE CHŒUR. Fille d'Agamemnon, je suis venue te trouver dans ta demeure champêtre. Un habitant de Mycènes, un de ces montagnards qui se nourrissent de lait, est arrivé. Les Argiens, dit-il, font proclamer par le héraut qu'un sacrifice aura lieu dans trois jours; toutes les vierges d'Argos doivent se rendre au temple de Junon.

ÉLECTRE. Mon cœur, ô mes amies, n'a point de goût pour les fêtes, ni pour les colliers d'or; on ne verra pas la malheureuse Électre former des chœurs avec les jeunes filles d'Argos et frapper la terre en cadence. Infortunée, je passe mes nuits dans les larmes, et, durant le jour, je ne songe qu'à pleurer. Vois ma chevelure négligée, vois ces lambeaux qui me servent de vêtements: une pareille mise sied-elle à la royale fille d'Agamemnon, à cette Troie qui n'a pas oublié que mon père l'a prise jadis?

LE CHŒUR. Junon est une déesse puissante. Viens donc, je te prêterai une robe tissue avec art et des ornements d'or pour rehausser ta beauté. Penses-tu donc avec tes larmes, et sans honorer les dieux, triompher

de tes ennemis? Ce n'est point par des gémissements, ma fille, mais en offrant aux dieux l'hommage de tes prières, que tu jouiras du bonheur.

ÉLECTRE. Aucun des dieux n'entend les cris de la malheureuse Électre, ni ne s'occupe du meurtre déjà ancien de mon père. Je pleure et sur celui qui n'est plus et sur celui qui mène une vie errante: l'infortuné! Il habite sans doute une terre étrangère, cherchant un asile au foyer des esclaves, lui, le fils d'un illustre père. Et moi, je vis dans une pauvre maison, l'âme brisée par le chagrin, proscrite du palais paternel, au milieu de rochers sauvages; tandis que ma mère partage avec un autre la couche sanglante de mon père.

LE CHŒUR. Que de maux Hélène, la sœur de ta mère, ne cause-t-elle pas aux Grecs et à ta maison!

ÉLECTRE. Ciel! mes amies, je suis arrachée à mes lamentations. Voyez ces étrangers : ils étaient postés, non loin d'ici, près de la maison, et s'élancent de leur embuscade. Fuyons, toi par ce sentier, moi dans ma demeure; évitons l'approche de ces malfaiteurs.

ORESTE. Demeure, infortunée: ne crains de moi aucune violence.

ÉLECTRE. O Phébus-Apollon, je tombe à tes pieds: sauve-moi de la mort.

ORESTE. Il en est d'autres que je tuerais plutôt et que je hais plus que toi.

ÉLECTRE. Va-t'en : ne touche pas qui tu ne dois pas toucher.

ORESTE. Il n'est personne que j'aie plus le droit de toucher.

ÉLECTRE. Mais d'où vient que tu me guettes près de cette maison, un glaive à la main?

ORESTE. Attends ma réponse, et bientôt tu diras comme moi.

ÉLECTRE. Je demeure : après tout, je suis en ton pouvoir : tu es plus fort que moi.

ORESTE. Je viens t'apporter des nouvelles de ton frère.

ÉLECTRE. Cher étranger, parle : est-il vivant ou mort ?

ORESTE. Il vit : car je veux commencer par ce mot de bon augure.

ÉLECTRE. Puisses-tu être heureux, en récompense de cette parole si douce à mon cœur !

ORESTE. Je fais des vœux pour ton bonheur, comme toi pour le mien.

ÉLECTRE. En quel lieu l'infortuné subit-il les rigueurs de l'exil ?

ORESTE. Il n'est pas soumis aux lois d'une seule cité ; il traîne de ville en ville sa malheureuse existence.

ÉLECTRE. Peut-être manque-t-il des aliments de chaque jour ?

ORESTE. Non ; mais un proscrit est toujours misérable.

ÉLECTRE. Quelle mission t'a-t-il donnée en t'envoyant ici ?

ORESTE. Il veut savoir si tu vis, et, vivante, dans quelle situation tu te trouves.

ÉLECTRE. Tu vois d'abord combien mon corps est desséché.

ORESTE. Il est miné par les chagrins, au point que j'en gémis.

ÉLECTRE. Tu vois ma tête nue et mes cheveux tombés sous le rasoir.

ORESTE. C'est le souvenir de ton frère, sans doute, et de ton père mort qui déchire ton cœur.

ÉLECTRE. Hélas ! qu'ai-je au monde de plus cher ?

ORESTE. Ah ! crois-tu donc que ton frère ait rien de plus cher que toi ?

ÉLECTRE. C'est de loin, et non de près, qu'il nous aime.

ORESTE. Pour quel motif habites-tu ici, loin de la ville?

ÉLECTRE. Je suis mariée, ô étranger : fatal mariage!

ORESTE. Je plains ton frère. Est-ce à un citoyen de Mycènes?

ÉLECTRE. Ah! ce n'est pas ainsi que mon père espérait jadis m'établir.

ORESTE. Parle, afin que je reporte tes paroles à ton frère.

ÉLECTRE. J'habite à l'écart dans cette maison qui est la sienne.

ORESTE. La maison est faite pour un laboureur ou pour un bouvier.

ÉLECTRE. Le maître en est pauvre, mais généreux et pieux à mon égard.

ORESTE. Et quelle est cette piété dont fait preuve ton époux?

ÉLECTRE. Il s'est abstenu d'entrer dans ma couche.

ORESTE. Est-ce vœu de chasteté, ou te juge-t-il indigne de lui?

ÉLECTRE. Ce qu'il trouve indigne de lui, c'est d'insulter à ma naissance.

ORESTE. Comment n'a-t-il pas reçu avec transport une telle épouse?

ÉLECTRE. Il ne croit pas, étranger, que celui qui m'a donnée à lui, eût le droit de disposer de ma main.

ORESTE. J'entends : il a craint qu'Oreste ne punît un jour sa témérité.

ÉLECTRE. Telle a été sa crainte, en effet; d'ailleurs, c'est un noble cœur.

ORESTE. Ah! le généreux mortel; il mérite d'être récompensé.

ÉLECTRE. Si mon frère, absent aujourd'hui, revient jamais dans ses foyers.

ORESTE. Et ta mère, celle qui t'a enfantée, a souffert cet hymen?

ÉLECTRE. Étranger, les femmes aiment moins leurs enfants que leur mari.

ORESTE. Pourquoi Égisthe t'a-t-il infligé cet affront?

ÉLECTRE. En me donnant un tel époux, il voulait que mes enfants n'eussent aucun pouvoir.

ORESTE. Il a craint que ta postérité vengeât Agamemnon.

ÉLECTRE. Tel a été son but : puissé-je le voir puni!

ORESTE. Le mari de ta mère sait-il que tu es vierge?

ÉLECTRE. Non : c'est un secret que nous lui cachons.

ORESTE. Et ces femmes, témoins de notre entretien, te sont-elles dévouées?

ÉLECTRE. Assez pour ne pas divulguer mes paroles et les tiennes.

ORESTE. Que devra faire Oreste, s'il revient en Argos?

ÉLECTRE. Tu le demandes? ta question est honteuse. La mesure n'est-elle pas comble?

ORESTE. Mais, s'il vient, comment tuera-t-il les meurtriers de ton père?

ÉLECTRE. Qu'il ose ce que les traîtres ont osé contre mon père.

ORESTE. Aurais-tu le courage d'immoler ta mère de concert avec lui?

ÉLECTRE. Je la frapperais de la hache même dont elle frappa mon père.

ORESTE. Le dirai-je à ton frère, et peut-on compter sur toi?

ÉLECTRE. Que je meure, après avoir versé le sang de ma mère!

ORESTE. Ah! plût au ciel qu'Oreste fût ici pour t'entendre!

ÉLECTRE. Mais j'aurais peine à le reconnaître, étranger, si je le voyais.

ORESTE. Comment s'en étonner? Vous étiez jeunes tous deux, lors de votre séparation.

ÉLECTRE. Un seul ami me reste, qui pourrait le reconnaître.

ORESTE. N'est-ce pas celui qui, dit-on, l'a soustrait à la mort?

ÉLECTRE. Oui, un vieillard d'un âge avancé, gouverneur de mon père.

ORESTE. Et ton père, après sa mort, a-t-il trouvé un tombeau?

ÉLECTRE. Un tombeau, si l'on veut : on l'a relégué loin du palais.

ORESTE. Ah! ce que tu dis m'afflige. Sans doute le cœur des mortels est sensible, même aux maux qui leur sont étrangers. Parle, afin que, instruit de la vérité, je reporte à ton frère des paroles qu'il doit entendre, toutes pénibles qu'elles sont. L'homme grossier est inaccessible à la pitié; l'homme cultivé la ressent : car la culture de l'âme expose le sage à souffrir.

LE CHŒUR. J'éprouve le même désir que cet étranger. Élevée loin de la ville, j'ignore les misères qu'elle recèle : aussi voudrais-je en ce moment connaître ton sort.

ÉLECTRE. Je parlerai, s'il le faut : or, il faut que je dévoile à un ami mes cruelles infortunes et celles de mon père. Puisque tu me provoques à parler, étranger, fais part à Oreste, je t'en supplie, de mes maux et des siens. Dis-lui d'abord quels vêtements sales et misérables couvrent mon corps amaigri, quel toit abrite celle qui habitait naguère le palais d'un roi : c'est moi qui

ourdis péniblement les tissus que je porte (autrement rien ne voilerait ma nudité); c'est moi qui vais chercher l'eau à la fontaine. Vierge encore, je fuis le commerce des femmes, et ne prends part ni aux fêtes sacrées ni aux chœurs de danses; je fuis le souvenir de Castor, auquel m'unissent les liens du sang et à qui ma main fut promise avant qu'il prît place parmi les dieux. Cependant ma mère est assise sur le trône, au milieu des dépouilles de la Phrygie, et près d'elle se tiennent des esclaves asiatiques, conquête de mon père, vêtues de robes phrygiennes nouées avec des agrafes d'or; et le sang noir d'Agamemnon pourrit dans le palais! L'assassin paraît en public, monté sur le char même de sa victime, et se glorifie de tenir dans ses mains homicides le sceptre avec lequel mon père commandait aux Grecs. Le tombeau d'Agamemnon, privé d'honneurs, n'a reçu ni libations ni branches de myrte, et le bûcher est vide d'offrandes. Égaré par l'ivresse, le mari de ma mère, l'illustre Égisthe, comme on l'appelle, foule aux pieds ce tombeau; il lance des pierres contre le monument élevé à mon père, et profère à notre adresse ces paroles arrogantes : « Où est ton fils Oreste? Comme il défend bien ta tombe par sa présence! » Tels sont les outrages dont Oreste absent est l'objet. Eh bien! étranger, reporte-lui mes paroles, je t'en supplie. A lui s'adressent à la fois (ma bouche est leur interprète) ces bras, ces lèvres, ce cœur souffrant, cette tête rasée, et l'auteur de ses jours. Il serait honteux que le père eût anéanti la nation phrygienne, et que le fils ne pût tuer, seul, un seul homme, lui qui est jeune et issu d'un sang glorieux.

LE CHŒUR. Mais je vois ton époux qui revient en hâte à la maison, quitte de son travail.

LE LABOUREUR. Hein! qui sont ces étrangers que je vois à la porte? Quel motif les amène vers cette rustique

demeure? Attendent-ils un service de moi? Il ne sied pas à une femme de rester dans la compagnie des jeunes hommes.

ÉLECTRE. Cher époux, garde-toi de me soupçonner. Tu sauras la vérité : ces étrangers viennent de la part d'Oreste m'apporter un message. Vous, étrangers, ne lui en veuillez pas de ses paroles.

LE LABOUREUR. Que disent-ils? Oreste est-il vivant et voit-il la lumière?

ÉLECTRE. Il vit, à les entendre; et leur récit ne me semble pas indigne de foi.

LE LABOUREUR. A-t-il souvenir des malheurs de ton père et des tiens?

ÉLECTRE. Il espère nous venger; mais un exilé est d'un faible secours.

LE LABOUREUR. Et quel est ce message dont Oreste les a chargés?

ÉLECTRE. Il les a envoyés pour s'enquérir de mes maux.

LE LABOUREUR. Eh bien, ils en voient une partie, et l'autre ils l'ont sans doute apprise de ta bouche.

ÉLECTRE. Ils savent tout : je ne leur ai rien caché.

LE LABOUREUR. Aussi les portes devraient leur être ouvertes depuis longtemps. — Entrez : en retour de ces bonnes nouvelles, vous recevrez les dons de l'hospitalité que peut renfermer ma demeure. Que vos esclaves portent ces bagages dans la maison : amis venus de la part d'un ami, ne contrariez pas mon désir : car si je suis pauvre, je vous montrerai que je n'ai pas l'âme basse.

ORESTE. Au nom des dieux, est-ce là cet époux qui, de concert avec toi, élude l'hymen qui vous lie, par crainte d'outrager Oreste?

ÉLECTRE. Oui, c'est mon époux, l'époux de la malheureuse Électre.

ORESTE. Ah! il n'y a pas de signe certain pour juger

de la valeur des mortels : rien de confus comme les sentiments qui les animent. J'ai vu le fils d'un père distingué tomber dans le néant, et des enfants vertueux naître de parents pervers; j'ai vu la misère régner dans le cœur du riche et la générosité habiter le corps du pauvre. Comment donc établir entre eux une différence et juger sûrement? Sera-ce d'après la richesse? c'est consulter un mauvais juge. S'adressera-t-on à ceux qui n'ont rien? mais un vice est inhérent à la pauvreté : le besoin apprend à l'homme à être pervers. Me tournerai-je du côté des guerriers? et qui peut affirmer, en voyant une lance, que celui qui la porte est vaillant? Le plus sage est de ne pas chercher une règle dans ce qui est l'effet du hasard. Voyez cet homme : il n'a point un rang élevé parmi les Argiens; il n'est pas fier de l'éclat de sa maison; quoique issu du peuple, il a montré les plus nobles sentiments. Ne reviendrez-vous pas à la raison, vous que remplissent et égarent de vaines opinions, et ne jugerez-vous pas de la noblesse des mortels en vivant avec eux et en observant leur caractère? Voilà les hommes qui administrent bien les États et les familles; des corps robustes, vides de sens, ne sont bons qu'à orner la place publique. Un bras vigoureux ne soutient pas mieux une lance qu'un bras faible : tout dépend du naturel et de la force de l'âme. — Mais acceptons l'hospitalité dans cette maison : elle n'est pas indigne du prince à la fois présent et absent, du fils d'Agamemnon, qui nous a envoyés dans ces lieux. — Entrez, esclaves, dans la maison : car, pour ma part, j'aime mieux un hôte pauvre et empressé qu'un hôte riche. Je me félicite donc d'être accueilli dans cette maison; je préférerais néanmoins que ton frère, favorisé de la fortune, me reçût dans la demeure fortunée des Atrides. Peut-être viendra-t-il : car les oracles de Loxias sont immuables;

mais je ne fais aucun cas de la divination des mortels.

LE CHŒUR. Aujourd'hui plus que par le passé, Électre, la joie vient réchauffer mon cœur : car il semble que le bonheur, après une longue attente, va se fixer près de toi.

ÉLECTRE. Malheureux! pourquoi avoir accueilli des hôtes supérieurs à toi, quand tu connais l'indigence de ta maison?

LE LABOUREUR. Eh quoi! s'ils ont les nobles sentiments qu'ils font paraître, ne seront-ils pas contents, que nous leur offrions peu ou beaucoup?

ÉLECTRE. Puisque tu as eu le tort de les inviter, malgré tes faibles ressources, va trouver l'ancien gouverneur de mon père : chassé de cette ville, il mène paître ses troupeaux sur les bords du Tanus[1], qui forme la limite du territoire d'Argos et de Sparte : dis-lui que, dès qu'il sera rentré, il vienne et nous fournisse quelques mets pour le repas de nos hôtes. Il se réjouira et remerciera les dieux, quand il saura que l'enfant qu'il a sauvé jadis est vivant. Ma mère ne prendrait rien pour nous dans la maison paternelle : d'ailleurs, si nous lui apprenions qu'Oreste respire, elle nous ferait payer cher cette nouvelle.

LE LABOUREUR. Eh bien, si tel est ton désir, je vais reporter tes paroles au vieillard. Hâte-toi de rentrer et prépare tout dans la maison. Une femme, pour peu qu'elle le veuille, trouve de quoi assaisonner un repas. Il y a du moins chez nous de quoi nourrir nos hôtes un seul jour. C'est lorsque de telles pensées s'offrent à mon esprit, que je sens tout le prix des richesses, pour donner à nos amis et pour subvenir aux dépenses qu'exige

1. Pausanias cite ce fleuve (*Tanus* ou *Tanaüs*), en parlant de l'endroit où confinent les territoires d'Argos, de Sparte et de Tégée.

notre corps malade. D'ailleurs, elles servent peu pour les besoins de chaque jour : la même nourriture suffit à rassasier tout homme, riche ou pauvre.

LE CHŒUR. Illustres vaisseaux, qui vous dirigiez jadis vers Troie : avec vos rames innombrables vous battiez la mer en cadence, et formiez des chœurs avec les filles de Nérée. Ami de la flûte harmonieuse, le dauphin se balançait autour de vos proues azurées, conduisant à Troie, sur les bords du Simoïs, le fils de Thétis, Achille aux pieds légers, avec Agamemnon. Les Néréides, quittant le rivage d'Eubée, lui apportaient le bouclier et les armes forgées sur l'enclume d'or de Vulcain. Elles franchissent le Pélion[1], dont la cime sert d'observatoire aux Nymphes, et les vallons reculés de l'Ossa[2], témoins de leurs danses, et arrivent aux lieux où Pélée, l'habile cavalier, élevait, pour la joie de la Grèce, le fils de la marine Thétis, l'auxiliaire des Atrides, Achille aux pieds rapides. J'ai entendu décrire à un Grec, revenu d'Ilion dans le port de Nauplie[3], les emblèmes sculptés sur l'orbe de ton bouclier glorieux, ô fils de Thétis, pour l'effroi des Phrygiens. Sur le bord circulaire du bouclier, on voyait Persée planant au-dessus de la mer avec ses talonnières ailées, qui tenait la tête sanglante de la Gorgone; et, avec lui, Mercure, le fils de Maia, messager de Jupiter et dieu des bergers. Au milieu du bouclier brillait le disque éclatant du soleil traîné par ses coursiers ailés, et le chœur des astres éthérés, les Pléiades, les Hyades, dont la vue fait fuir Hector. Sur son casque, orné de figures d'or, se voyaient des sphinx tenant dans leurs serres la proie que leurs chants avaient séduite[4]. Sur la

1. Résidence du centaure Chiron, chargé de l'éducation d'Achille.
2. Montagne de Thessalie, comme le Pélion.
3. Station navale des Grecs.
4. Le sphinx chantait ses énigmes.

cuirasse qui serrait ses flancs, la lionne au souffle de feu[1] précipitait sa course pour saisir dans ses griffes le coursier de Pirène[2]. Sur sa lance homicide quatre chevaux bondissaient sous le même joug, et derrière eux s'élevait une noire poussière. Le chef de ces illustres guerriers a péri victime de ton adultère, fille perfide de Tyndare! Aussi un jour viendra que les dieux du ciel te précipiteront chez Pluton; et peut-être verrai-je encore un fer vengeur traverser ton cou sanglant.

LE VIEILLARD. Où est mon enfant vénérée, ma maîtresse, la fille d'Agamemnon, que j'ai élevée jadis? Combien le chemin qui conduit à sa demeure est escarpé et pénible à gravir pour un faible vieillard comme moi! Mais, pour obliger ses amis, il faut traîner jusqu'au bout son dos voûté et ses genoux chancelants. O ma fille (car à présent je te vois près de la maison), je t'apporte un jeune agneau que j'ai choisi parmi tout mon troupeau, et des couronnes, et des fromages que j'ai ôtés de dessus les claies, et ce vieux trésor de Bacchus, liqueur parfumée; il y en a peu; mais une coupe de ce vin, mêlée à une boisson plus faible, suffit pour la rendre agréable. Fais porter ces présents dans la maison pour les offrir à tes hôtes; moi, je veux essuyer mes yeux, trempés de larmes, avec mes vêtements en lambeaux.

ÉLECTRE. Pourquoi, vieillard, as-tu les yeux humides? En me revoyant après un long temps, mon infortune a-t-elle renouvelé ta douleur? Déplores-tu l'exil douloureux d'Oreste, et le sort de mon père que tu as tenu dans tes bras et élevé, mais en vain pour toi et pour tes amis?

1. La Chimère.

2. Pégase fit jaillir, en frappant la terre de son pied, la source de Pirène, près de Corinthe.

LE VIEILLARD. Oui, en vain! Toutefois ce n'est point là ce que je déplorais. J'ai visité en passant le tombeau d'Agamemnon, et, me trouvant seul, je me suis prosterné et l'ai arrosé de mes larmes; puis, j'ai fait des libations en ouvrant l'outre que je portais à tes hôtes, et j'ai déposé sur le monument des branches de myrte. Or, sur le bûcher même j'ai vu les restes palpitants d'une brebis noire, du sang nouvellement versé et des boucles de cheveux blonds. Je me suis demandé avec étonnement qui avait osé s'approcher du tombeau : ce n'est pas du moins un habitant d'Argos. Mais peut-être ton frère est-il venu secrètement pour honorer le tombeau lamentable d'un père. Regarde ces cheveux, compare-les aux tiens, et vois s'ils sont de la même couleur : car ceux qui sont issus du même sang ont d'ordinaire plus d'un trait de ressemblance.

ÉLECTRE. Ce que tu dis là, vieillard, n'est pas raisonnable[1]. Penses-tu donc que mon frère, brave comme il est, eût caché son retour dans ce pays, par crainte d'Égisthe? Et puis, comment ces cheveux ressembleraient-ils aux miens? Les uns appartiennent à un homme nourri dans les nobles exercices de la palestre; les autres sont amollis par l'usage fréquent du peigne. La ressemblance est donc impossible; d'ailleurs bien des personnes ont les cheveux de même couleur qui ne sont pas nées du même sang.

LE VIEILLARD. Va, ma fille, où il a passé, observer l'empreinte de sa chaussure, afin de voir si son pied est de même mesure que le tien.

ÉLECTRE. Comment trouver sur un sol rocailleux la trace de ses pas? Y fût-elle marquée, les pieds du

1. Ici commence une espèce de parodie de la scène des *Choéphores* d'Eschyle, où Électre reconnaît son frère à ces mêmes indices auxquels elle refuse ici d'ajouter foi.

frère et de la sœur ne pourraient être semblables.

LE VIEILLARD. Mais si ton frère était de retour, ne reconnaîtrais-tu pas la robe tissue de tes mains qu'il portait lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE. Ne sais-tu pas que j'étais encore jeune, quand Oreste sortit de ce pays? Le moyen qu'il porte aujourd'hui la robe que je lui aurais tissue alors qu'il était enfant, à moins que les vêtements ne grandissent avec le corps? Non, c'est un étranger, qui, touché de l'abandon de ce tombeau, aura coupé ses cheveux, ou bien un homme du pays, échappant à l'œil des espions.

LE VIEILLARD. Où sont tes hôtes? Je veux les voir et les interroger sur le sort de ton frère.

ÉLECTRE. Les voilà qui sortent de la maison d'un pas rapide.

LE VIEILLARD. Ils ont bonne mine; mais la mine est trompeuse. Que d'hommes ont l'air noble et le cœur pervers! — Étrangers, je vous salue.

ORESTE. Salut, vieillard. — Électre, quel est ce vieux débris? est-il de tes amis?

ÉLECTRE. Étranger, c'est lui qui éleva mon père.

ORESTE. Quoi! c'est lui qui déroba ton frère à la mort?

ÉLECTRE. Tu vois celui qui le sauva, si toutefois il existe encore.

ORESTE. Eh! qu'a-t-il à me considérer, comme on fait de l'empreinte brillante d'une pièce d'argent? Me trouve-t-il de la ressemblance avec quelqu'un?

ÉLECTRE. Peut-être est-il heureux de voir un homme du même âge qu'Oreste.

ORESTE. Un homme, du moins, qui le chérit. Mais pourquoi tourne-t-il autour de moi?

ÉLECTRE. Moi aussi, étranger, sa conduite me surprend.

LE VIEILLARD. O ma fille vénérée, Électre, rends grâces aux dieux.

ÉLECTRE. Pour ce que j'ai, ou pour ce que je n'ai pas?

LE VIEILLARD. Prie-les de te donner en effet le cher trésor qu'ils te montrent.

ÉLECTRE. Soit, j'invoque les dieux. Mais que veux-tu dire, vieillard?

LE VIEILLARD. Considère, ma fille, ce mortel chéri.

ÉLECTRE. Je crains depuis longtemps que tu ne sois plus dans ton bon sens.

LE VIEILLARD. Je ne suis pas dans mon bon sens, en voyant ton frère?

ÉLECTRE. Comment entends-tu une parole si imprévue?

LE VIEILLARD. Voilà Oreste, le fils d'Agamemnon.

ÉLECTRE. A quel signe le reconnais-tu, auquel je puisse me fier?

LE VIEILLARD. A cette cicatrice près du sourcil : c'est la trace d'une blessure qu'il se fit en tombant, un jour qu'il poursuivait avec toi un jeune chevreuil dans le palais de votre père.

ÉLECTRE. Que dis-tu?... Je vois la trace de sa chute.

LE VIEILLARD. Et tu hésites encore à embrasser ce mortel chéri?

ÉLECTRE. Non, je n'hésite plus, vieillard : mon cœur se fie à ces marques. — O toi, qui fus si long à paraître, je te possède contre toute espérance!

ORESTE. Et moi aussi, je te possède enfin!

ÉLECTRE. Je ne l'aurais jamais cru.

ORESTE. Je n'osais l'espérer moi-même.

ÉLECTRE. Est-ce bien toi?

ORESTE. Oui, ton unique allié, si le coup de filet que je médite réussit. J'ai bon espoir; ou, c'est à ne plus

croire que les dieux existent, si l'injustice doit triompher de la justice.

LE CHŒUR. Tu es arrivé, tu es arrivé, ô jour longtemps attendu! Tu as brillé et montré à cet État, comme un astre lumineux, ce prince infortuné, de retour après un long exil loin du foyer paternel. Un dieu, chère amie, un dieu nous ramène la victoire. Élève vers le ciel tes mains et tes discours, pour que ton frère entre dans la ville sous d'heureux auspices.

ORESTE. C'est bien. Je goûte, certes, la douceur de ces embrassements, et plus tard nous les renouvellerons. Mais toi, vieillard, qui es venu si fort à propos, dis-moi ce qu'il faut faire pour punir le meurtrier de mon père et ma mère, son épouse adultère. Ai-je dans Argos quelques amis fidèles? Ou sommes-nous renversés sans espoir, ainsi que notre fortune? A qui dois-je m'associer? Faut-il agir de jour ou de nuit? Quel chemin prendrai-je pour atteindre mes ennemis?

LE VIEILLARD. O mon fils! dans ton infortune il ne te reste plus d'ami. C'est chose rare que de trouver qui partage également notre bonheur et nos revers. Or, puisque tu es complétement effacé du cœur de tes amis, et que tu n'y as pas même laissé d'espoir, écoute-moi bien : c'est de ton bras et de la fortune qu'il dépend uniquement de te remettre en possession du palais et des États de ton père.

ORESTE. Que faut-il faire pour atteindre ce but?

LE VIEILLARD. Tuer le fils de Thyeste et ta mère.

ORESTE. J'aspire à cette couronne, mais comment l'obtiendrai-je?

LE VIEILLARD. Ce n'est pas en pénétrant dans l'enceinte des murs, quand même tu le voudrais.

ORESTE. Ils sont garnis de soldats et défendus par des lances nombreuses?

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : Égisthe te craint et ne dort que d'un œil.

ORESTE. Soit; dès lors, à toi d'aviser, vieillard.

LE VIEILLARD. Eh bien! écoute : une idée m'est venue tout à l'heure.

ORESTE. Puisses-tu me donner un avis salutaire, et puissé-je en profiter!

LE VIEILLARD. J'ai vu Égisthe lorsque je me traînais jusqu'ici.

ORESTE. Je reçois cette nouvelle avec plaisir. En quel endroit?

LE VIEILLARD. Près de ces champs où paissent les troupeaux.

ORESTE. Que faisait-il? car je vois l'espérance succéder à mon embarras.

LE VIEILLARD. Il préparait une fête en l'honneur des Nymphes, à ce qu'il m'a semblé.

ORESTE. Pour les remercier de la naissance d'un enfant, ou pour leur demander l'heureuse naissance d'un héritier.

LE VIEILLARD. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il s'apprêtait à immoler des bœufs.

ORESTE. Combien d'hommes avait-il avec lui? Était-il seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD. Il n'était accompagné d'aucun Argien, mais des gens de sa maison.

ORESTE. En est-il un qui puisse me reconnaître, vieillard.

LE VIEILLARD. Ces esclaves-là ne t'ont jamais vu.

ORESTE. Me seront-ils favorables, si je triomphe?

LE VIEILLARD. Oui, car c'est là le propre des esclaves, et cette faiblesse est avantageuse pour toi.

ORESTE. Mais comment arriverai-je jusqu'à lui?

LE VIEILLARD. En allant assez près du chemin pour qu'il te voie en immolant les victimes.

ORESTE. Il possède, à ce qu'il paraît, des champs sur le bord de la route.

LE VIEILLARD. En t'apercevant, il t'invitera à prendre part au repas.

ORESTE. Il aura là un funeste convive, si le ciel m'en avoue.

LE VIEILLARD. Pour le reste, tu te régleras sur les circonstances.

ORESTE. C'est fort bien dit. Et ma mère, où est-elle?

LE VIEILLARD. A Argos; mais elle ne tardera pas à se rendre à la fête.

ORESTE. Pourquoi n'a-t-elle pas accompagné son époux?

LE VIEILLARD. Redoutant le blâme des citoyens, elle est restée au palais.

ORESTE. Je comprends : elle sent qu'elle leur est suspecte.

LE VIEILLARD. Tu l'as dit : une femme impie est détestée.

ORESTE. Comment donc la tuerai-je en même temps que lui?

ÉLECTRE. Moi, je me charge du meurtre de ma mère.

ORESTE. Pour ce qui est d'Égisthe, la fortune favorisera mon entreprise.

ÉLECTRE. Puisse-t-elle nous seconder tous deux!

LE VIEILLARD. Il en sera ainsi. Et quel piége veux-tu tendre à ta mère?

ÉLECTRE. Va trouver Clytemnestre, et annonce-lui que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD. Dirai-je que l'accouchement est ancien ou qu'il est récent?

ÉLECTRE. Dis-lui que le jour de purifier l'accouchée est arrivé.

LE VIEILLARD. Mais comment la mort de ta mère sera-t-elle le fruit de cet artifice?

ÉLECTRE. Elle viendra à la nouvelle de mon accouchement.

LE VIEILLARD. Et pourquoi? crois-tu donc qu'elle s'intéresse à toi, ma fille?

ÉLECTRE. Assurément; et elle pleurera sur le rang de mon enfant.

LE VIEILLARD. Peut-être; mais poursuis et va jusqu'au bout.

ÉLECTRE. Qu'elle vienne, et sa mort est certaine.

LE VIEILLARD. Eh bien! je veux qu'elle franchisse les portes de ta demeure.

ÉLECTRE. Pour qu'elles deviennent les portes de Pluton, il ne faut qu'un léger changement.

LE VIEILLARD. Puissé-je mourir après avoir joui de ce spectacle!

ÉLECTRE. Eh bien donc, avant tout, vieillard, conduis mon frère.

LE VIEILLARD. A l'endroit où Égisthe sacrifie aux dieux en ce moment.

ÉLECTRE. Ensuite va trouver ma mère, et reporte-lui mes paroles.

LE VIEILLARD. Si bien qu'elle croira les entendre de ta bouche.

ÉLECTRE. Dès lors commence ton rôle, Oreste; à toi de frapper le premier coup.

ORESTE. Je suis prêt à marcher, pour peu qu'on me montre le chemin.

LE VIEILLARD. Suis-moi : je te conduirai de grand cœur.

ORESTE. O Jupiter, dieu de mes pères, fléau de mes ennemis, aie pitié de nous! car la pitié est due aux maux que nous avons soufferts.

ÉLECTRE. Aie pitié de ceux qui sont nés de ton sang.

ORESTE. Et toi, Junon, qui règnes sur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire, si nous t'adressons de justes vœux.

ÉLECTRE. Accorde-nous à tous deux de venger un père.

ORESTE. Et toi, ô mon père, précipité par un crime impie dans la demeure souterraine (je t'invoque et tends vers toi mes bras, ô Terre souveraine!), viens en aide, oui, viens en aide à tes enfants chéris. Viens et amène comme auxiliaires tous les morts, et ceux qui ont détruit avec toi l'empire Phrygien par la force des armes, et ceux qui haïssent d'exécrables assassins. M'entends-tu, ô déplorable victime de ma mère?

ÉLECTRE. Mon père entend tout, sache-le bien. — Il est temps de partir. Et là-dessus je te dis : il faut qu'Égisthe meure : car, si tu succombes dans la lutte, c'est fait de moi, je ne survivrai pas, mais je me frapperai la tête d'un glaive à deux tranchants. Rentrée à la maison, je vais le préparer : s'il m'arrive de toi de bonnes nouvelles, toute la maison poussera des cris de joie; si tu meurs, tu entendras des cris tout opposés. Voilà ce que j'avais à te dire.

ORESTE. Je t'ai comprise.

ÉLECTRE. Fais voir ici que tu es un homme. Pour vous, femmes, avertissez-moi, quand les lutteurs seront aux prises : je serai attentive, la main armée du fer et prête à me percer. Vaincue, je ne permettrai jamais à mes ennemis de se venger en outrageant mon corps. (Elle rentre dans la maison.)

LE CHŒUR. Une antique tradition rapporte que Pan, dieu des champs, tirant de sa flûte pastorale des accents harmonieux, apporta du haut des montagnes d'Argos un agneau d'or au poil frisé, qu'il avait dérobé à sa tendre

mère. Alors le héraut, debout sur les degrés de pierre, s'écrie : « A l'assemblée, allez à l'assemblée, ô Mycéniens, pour voir le prodige effrayant survenu à nos heureux souverains. » Et les chœurs égayaient le palais des Atrides; et les temples, incrustés d'or, étaient ouverts; et le feu brûlant sur l'autel des Argiens resplendissait dans la ville; et la flûte, ministre des Muses, faisait entendre les sons les plus suaves, et l'on répétait dans d'aimables chants que chez Thyeste était né l'agneau d'or. Car il avait séduit l'épouse chérie d'Atrée[1] par un amour adultère, et emporté l'agneau merveilleux dans son palais; puis, retournant à l'assemblée, il s'écria qu'il avait chez lui le bélier à la toison d'or. C'est alors, oui, c'est alors que Jupiter changea le cours brillant des astres, et la lumière du soleil et la face radieuse de l'aurore : l'astre brillant du jour dévia vers les plages de l'Occident; les nuées humides coururent du côté de l'Ourse; et les plaines d'Ammon, sans rosée, et privées des pluies bienfaisantes de Jupiter, languirent desséchées. Voilà ce qu'on dit; mais j'ai peine à croire que Jupiter ait détourné le char étincelant du soleil et changé sa route au préjudice des mortels, et à cause des vengeances exercées par les hommes. Ces légendes terribles sont utiles aux mortels qu'elles ramènent au culte des dieux. Et ces dieux, tu les as oubliés, le jour où tu as tué ton époux, ô sœur de frères illustres[2]! — Ah! ah! entendez-vous ce bruit pareil au tonnerre souterrain de Jupiter? ou suis-je le jouet d'une illusion? Mais voici que des cris, distincts cette fois, s'élèvent dans les airs. Électre, ma maîtresse, sors de ta demeure.

ÉLECTRE. Amies, qu'y a-t-il? où en sommes-nous du combat?

1. Erope, femme d'Atrée, séduite par Thyeste.
2. Clytemnestre, sœur de Castor et de Pollux.

LE CHŒUR. Je l'ignore; mais j'entends les gémissements d'un mourant.

ÉLECTRE. Je les entends comme toi, de loin, il est vrai; mais je les entends.

LE CHŒUR. La voix arrive de loin, sans doute, mais elle est distincte.

ÉLECTRE. Est-ce un Argien qui gémit, ou quelqu'un de mes amis?

LE CHŒUR. Je ne sais : car toute espèce de cris se confond.

ÉLECTRE. C'est le signal de la mort que tu me donnes là. Pourquoi tardé-je?

LE CHŒUR. Arrête, afin d'être assurée de ton sort.

ÉLECTRE. Impossible! nous sommes vaincus. Car où sont les messagers du combat?

LE CHŒUR. Ils viendront : ce n'est pas chose facile que de tuer un roi.

LE MESSAGER. Triomphez, vierges de Mycènes! Oreste est victorieux : je l'annonce à tous ses amis. Le meurtrier d'Agamemnon, Égisthe, est étendu à terre. Il faut rendre grâces aux dieux.

ÉLECTRE. Qui es-tu? Comment m'assurer que ton récit est fidèle?

LE MESSAGER. Ignores-tu que tu as sous les yeux le serviteur de ton frère?

ÉLECTRE. O cher ami! la crainte m'empêchait de reconnaître tes traits; à présent, je te remets. Que dis-tu? L'odieux assassin de mon père est mort?

LE MESSAGER. Il est mort : je te le répète, puisque tel est ton désir.

LE CHŒUR. O dieux! et toi, Justice, qui vois tout, tu es enfin venue.

ÉLECTRE. Comment et par quel procédé Oreste a-t-il tué le fils de Thyeste? je veux le savoir.

LE MESSAGER. Au sortir de cette maison, nous avons suivi la grande route à deux ornières, et nous sommes arrivés à l'endroit où se trouvait l'illustre roi de Mycènes. Il se promenait dans des jardins arrosés d'eaux courantes, et cueillait de tendres rameaux de myrte pour s'en faire une couronne. A notre vue, il s'écrie : « Salut, étrangers! Qui êtes-vous? d'où venez-vous? et où allez-vous? » Oreste lui répond : « Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphée sacrifier à Jupiter Olympien. » A ces mots, Égisthe reprend : « Il vous faut prendre part aujourd'hui à notre festin; je me trouve faire un sacrifice aux Nymphes : en vous levant demain dès l'aurore, vous regagnerez le temps perdu. Mais allons au palais. » Et tout en parlant, il nous prenait la main et nous conduisait. Impossible de refuser. Dès que nous sommes entrés, il s'écrie : « Qu'on apporte au plus vite des bains pour ces étrangers, afin qu'ils s'approchent de l'autel et des eaux lustrales. » — « Nous nous sommes purifiés tout récemment, dit Oreste, dans l'onde pure du fleuve, et, s'il est permis à des étrangers de prendre part à des sacrifices offerts par des citoyens, nous sommes prêts, ô prince, et ne te refusons pas. » Ils brisèrent là. Alors les esclaves, chargés de défendre leur maître, déposèrent leurs lances, et mirent tous la main à l'œuvre. Les uns apportaient le vase destiné à recevoir le sang de la victime, les autres la corbeille sacrée; d'autres allumaient le feu et dressaient les chaudières autour du foyer : toute la maison était en mouvement. Alors le mari de ta mère, prenant l'orge sacrée, en parsema l'autel en prononçant ces mots : « Nymphes des rochers, puissé-je renouveler souvent ce sacrifice, moi et mon épouse, la fille de Tyndare, qui habite ce palais! puissions-nous, comme aujourd'hui, jouir de notre bonheur et du malheur de nos ennemis! » C'est

d'Oreste et de toi qu'il voulait parler. De son côté, mon maître formait des vœux contraires, et souhaitait, à voix basse, de reprendre possession du palais paternel. Or, Égisthe, ayant tiré de la corbeille le couteau droit, coupa les poils de la génisse qu'il prit dans la main droite et plaça sur le feu sacré; et, quand les serviteurs eurent soulevé la victime par les épaules, il l'égorgea en disant à ton frère : « Entre autres mérites, propres aux Thessaliens, on vante leur habileté à dépecer un taureau et à dompter les chevaux. Prends ce fer, étranger, et montre que la réputation des Thessaliens est fondée. » Oreste saisit un couteau dorien bien forgé, et, rejetant en arrière le riche manteau qu'une agrafe retenait sur ses épaules, il écarte les serviteurs d'Égisthe, et choisit Pylade pour l'aider dans son ministère. Il saisit alors la génisse par le pied, et, portant la main en avant, il mit les chairs blanches à nu et écorcha l'animal plus vite qu'un coureur ne parcourt le double stade. Ensuite il découvrit les entrailles. Égisthe prit dans ses mains et examina les parties sacrées. Le lobe du foie manquait aux intestins; la veine porte, et, près d'elle, la vésicule biliaire annonçaient un malheur imminent à celui qui consultait les entrailles. A cette vue, le visage d'Égisthe s'assombrit; mon maître l'interroge : « D'où vient ton abattement? » — « Étranger, je redoute quelque piége du dehors. Le fils d'Agamemnon vit : c'est le plus odieux des mortels et l'ennemi de ma maison. » — « Quoi! dit Oreste, tu crains les embûches d'un exilé, toi qui règnes sur une cité! Qu'on m'apporte un couteau thessalien au lieu du couteau dorien : je veux briser la poitrine, afin que nous mangions les viscères. » Il saisit l'arme et frappa. Égiste prit les entrailles et les examina en triant avec soin. Tandis qu'il baissait la tête, ton frère, se dressant sur la pointe des pieds, le frappa aux vertèbres, et

lui brisa les jointures du cou : tout son corps palpitait du haut en bas, et se débattait en luttant contre la mort. A cette vue, les serviteurs sautèrent sur leurs lances, prêts à accabler sous le nombre les deux amis. Mais Oreste et Pylade leur firent tête avec courage, en brandissant la pointe de leurs javelots. « Je ne viens point ici, dit Oreste, animé de sentiments hostiles contre cette cité ni contre mes serviteurs : le malheureux Oreste a tiré vengeance du meurtrier de son père. Ne me tuez pas, vous qui êtes les anciens serviteurs de mon père. » A peine ceux-ci l'eurent-ils entendu, qu'ils retinrent leurs lances; et Oreste fut reconnu par un vieillard attaché dès longtemps à cette maison. Tous s'empressèrent de couronner ton frère avec des transports de joie et des cris d'allégresse. Il vient lui-même te montrer, non la tête de Méduse, mais la tête de cet Égisthe que tu hais. Le sang du meurtrier a payé aujourd'hui avec usure le sang versé par ses mains.

LE CHŒUR. Prends part à nos danses, ô mon amie : imite le faon qui bondit avec grâce dans les airs. Ton frère a vaincu et conquis une couronne plus glorieuse que les palmes décernées sur les bords de l'Alphée. Allons ! accompagne ma danse d'un chant triomphal.

ÉLECTRE. O lumière ! ô char étincelant du soleil ! ô terre ! ô nuit où j'étais plongée jusqu'à présent ! Je peux maintenant déployer librement mes regards, puisque le meurtrier de mon père, Égisthe, a succombé. Je veux apporter, mes amies, tous les ornements que je possède et que renferme ma maison, pour couronner le front de mon frère victorieux.

LE CHŒUR. Toi, cherche de quoi parer sa tête; nous, nous exécuterons des danses agréables aux Muses. Nos anciens rois, nos rois chéris, vont désormais régner sur

cette terre et remplacer justement d'injustes tyrans. Que le son de la flûte réponde à notre allégresse!

ÉLECTRE. Illustre vainqueur, né d'un père victorieux dans la lutte engagée sous les murs d'Ilion, reçois cette couronne destinée à ceindre tes cheveux. Car tu rentres à la maison, non après avoir conquis une palme stérile dans le stade, mais après avoir tué Égisthe, notre ennemi, le fléau de notre père et le tien. Et toi, Pylade, associé à ses périls, toi, le nourrisson d'un père si pieux, reçois de ma main une couronne : car tu as eu dans le combat une part égale à la sienne. Puissé-je vous voir l'un et l'autre toujours heureux!

ORESTE. Électre, c'est aux dieux que tu dois tout d'abord attribuer cet heureux événement; loue-moi, après eux, comme le ministre des dieux et de la fortune. Ce n'est point un vain discours; j'ai tué effectivement Égisthe; et, pour que personne n'en puisse douter, je t'apporte son corps, pour que tu le livres, si tel est ton désir, à la dent des bêtes féroces, ou que, suspendu à un pieu, il serve de pâture aux oiseaux, habitants de l'air. Car il est maintenant ton esclave, celui qu'on appelait auparavant ton maître.

ÉLECTRE. J'en rougis, je l'avoue; néanmoins je veux parler...

ORESTE. Que dis-tu? parle : tu n'as rien à craindre.

ÉLECTRE. Je crains, en outrageant les morts, de me rendre odieuse.

ORESTE. Il n'est personne qui puisse t'en faire un reproche.

ÉLECTRE. Notre cité est d'humeur chagrine et portée au blâme.

ORESTE. Explique-toi franchement, ma sœur : car nous avons voué à cet homme une haine irréconciliable.

ÉLECTRE. Soit. Par quel outrage commencer, par quel

outrage finir mon discours? que dirai-je au milieu? Jamais, dans mes veilles matinales, je ne cessais de murmurer les reproches que je voulais t'adresser en face, si j'étais affranchie un jour de mes anciennes frayeurs. Je suis libre aujourd'hui. Je vais donc m'acquitter avec toi et t'insulter, comme je voulais le faire de ton vivant. Tu m'as perdue; tu nous as rendus, mon frère et moi, orphelins d'un tendre père, sans avoir été provoqué par aucune offense. Tu as contracté avec ma mère un hymen honteux, et tu as tué le héros qui commandait l'armée des Grecs, sans avoir mis toi-même le pied en Phrygie. Tu as poussé la folie jusqu'à te flatter que ma mère ne te serait pas infidèle, quand tu avais souillé la couche de mon père. Quiconque, après avoir noué secrètement avec la femme d'un autre de coupables relations, est contraint plus tard de l'épouser, est à plaindre, qu'il le sache bien, s'il espère qu'elle gardera avec lui les lois de la pudeur après les avoir violées avec son premier époux. Tu menais dans ce palais l'existence la plus misérable, et tu ne te croyais pas malheureux. Car tu savais que tu avais épousé une femme impie, et ma mère savait qu'elle s'était donné un époux criminel. Pervers tous les deux, chacun de vous a recueilli le malheur attaché au crime de l'autre. Tu entendais dire à tous les Argiens : « C'est le mari de la femme, et non la femme du mari. » Certes il est honteux que la femme commande dans la maison, et non pas l'homme; et je déteste ces enfants qu'on appelle dans la ville du nom de la mère, et non de celui du père. Qu'on s'allie à une épouse illustre et d'un rang élevé : l'homme disparaît, il n'est question que de la femme... Mais ce qui a trompé surtout ton ignorance, c'est que tu te flattais d'être devenu un personnage, grâce à tes richesses; mais les richesses ne sont bonnes qu'à nous

accompagner un court espace de temps. Car si la vertu innée est stable, les richesses sont passagères : l'une, inséparable de nous, triomphe du malheur; mais la fortune, fruit de l'injustice et compagne de la perversité, s'évanouit après avoir jeté un éclat éphémère. Je ne dis rien de ta conduite avec les femmes, parce qu'il ne sied pas à une jeune fille d'en parler; mais je me ferai comprendre à demi-mot : tu les insultais, en homme qui habite une demeure royale et est fort de sa beauté. Puisse mon époux, à moi, avoir, non les traits d'une jeune fille, mais le cœur d'un homme : car les fils d'un tel père sont les disciples de Mars, tandis que de beaux enfants ajoutent seulement à l'ornementation des chœurs. Meurs, toi qui n'as rien su prévoir du châtiment qui devait t'accabler en expiation de tes crimes. Que personne désormais, pour avoir fourni heureusement la moitié de la carrière, ne croie avoir vaincu la justice, jusqu'à ce qu'il ait touché la borne et achevé entièrement la course de la vie.

LE CHŒUR. Il avait commis d'horribles attentats : Oreste et toi, vous lui avez infligé, en retour, un horrible supplice. Car la Justice a un grand pouvoir.

ORESTE. C'est assez. — Il faut, esclaves, porter ce corps dans la maison et le dérober aux regards, pour que ma mère, à son arrivée, ne voie pas le cadavre avant d'être tuée elle-même.

ÉLECTRE. Tais-toi : changeons de discours.

ORESTE. Quoi? aperçois-tu des auxiliaires nous venant de Mycènes?

ÉLECTRE. Non, c'est ma mère, celle à qui je dois le jour.

ORESTE. Elle vient à propos se jeter dans nos filets.

ÉLECTRE. Quel luxe elle étale dans son char et dans sa parure!

ORESTE. Qu'allons-nous faire? égorgerons-nous une mère?

ÉLECTRE. La pitié s'est-elle emparée de toi, en reconnaissant ta mère?

ORESTE. Hélas! tuerai-je celle qui m'a nourri et porté dans ses flancs?

ÉLECTRE. Comme elle a immolé ton père et le mien.

ORESTE. O Phébus, tu as prononcé un oracle insensé...

ÉLECTRE. Si Apollon déraisonne, où sont les sages?

ORESTE. Quand tu m'as ordonné de tuer ma mère, que je devrais épargner.

ÉLECTRE. Mais à quoi t'exposes-tu, en vengeant un père?

ORESTE. J'avais les mains pures, et l'on m'accusera de parricide.

ÉLECTRE. Si tu ne venges pas ton père, tu passeras pour impie.

ORESTE. Je serai puni d'avoir versé le sang de ma mère.

ÉLECTRE. Qui donc chargeras-tu, à ton défaut, de venger ton père?

ORESTE. N'est-ce point un mauvais génie qui m'a parlé sous la forme d'un dieu?

ÉLECTRE. Assis sur le trépied sacré?... je ne le crois pas.

ORESTE. Je ne saurais croire qu'un pareil oracle ait été bien rendu.

ÉLECTRE. Crains de faiblir et de tomber dans la lâcheté.

ORESTE. Mais lui tendrai-je le même piége?

ÉLECTRE. Celui-là même où tu as pris et tué Égisthe, son époux.

ORESTE. Entrons... J'aborde une entreprise terrible : l'acte que je vais accomplir est terrible assurément. Si

telle est la volonté des dieux, soit! Mais ce combat est pour moi amer et doux à la fois.

LE CHŒUR. Salut, reine du pays d'Argos, fille de Tyndare et sœur de deux frères vaillants, issus de Jupiter, qui habitent, au sein des astres, l'éther enflammé, et jouissent sur les flots de la mer du privilége de sauver les mortels! Je te vénère à l'égal des dieux bienheureux et pour ton opulence et pour l'éclat de tes prospérités. Il est temps, ô reine, que l'on rende hommage à ta fortune.

CLYTEMNESTRE. Descendez, Troyennes, et donnez-moi la main pour que je mette le pied hors de ce char. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie; et moi, j'ai reçu ces captives, choisies entre toutes les Troyennes, en échange de la fille que j'ai perdue : faible prix, qui toutefois ne dépare pas mon palais.

ÉLECTRE. Et moi, esclave comme elles, bannie de la maison paternelle et reléguée dans une misérable demeure, ne prendrai-je point, ma mère, ta main fortunée?

CLYTEMNESTRE. Voilà des esclaves qui rempliront cet office; ne prends pas cette peine.

ÉLECTRE. Pourquoi non? ne m'as-tu pas reléguée, en captive, loin de la maison paternelle? Ce palais pris, je fus prise moi-même et restai orpheline de père, comme ces Troyennes.

CLYTEMNESTRE. La faute en est à ton père qui a ourdi de coupables trames contre des êtres chéris qu'il aurait dû surtout épargner. Je parlerai; et pourtant, lorsqu'une femme a mauvaise réputation, ses discours sont mal reçus, à tort, selon moi : ce n'est qu'instruit de la réalité qu'il est juste de haïr, si la haine est légitime; sinon, pourquoi faut-il haïr? Tyndare ne m'unit pas à ton père, pour qu'il me fît périr moi ou les enfants que je lui donnerais; cependant ton père partit avec ma fille sous le

prétexte de la marier avec Achille, et l'emmena à Aulis où stationnait la flotte : là, Iphigénie fut étendue sur le bûcher de l'autel, et le fer trancha le cou blanc de la victime. S'il avait voulu ainsi prévenir la ruine de sa patrie; si, pour secourir sa maison et sauver ses autres enfants, il eût racheté plusieurs vies par le sacrifice d'une seule, je lui aurais pardonné. Mais parce qu'Hélène fut sans pudeur, et que son époux n'a pas su châtier la perfide, était-ce une raison pour faire périr ma fille? Néanmoins, malgré ces injustes procédés, je n'étais pas exaspérée, et je n'aurais pas tué mon époux. Mais il revint, m'amenant une Ménade, inspirée du souffle divin, et la fit entrer dans son lit; et nous nous trouvions deux épouses sous le même toit. L'amour trouble la raison des femmes, je ne le nie pas; il en résulte que, si l'époux s'oublie jusqu'à dédaigner le lit conjugal, l'épouse suit volontiers son exemple et cherche ailleurs un amant; et puis, on nous inflige un blâme éclatant; et les hommes, qui sont les vrais coupables, n'en ont pas pour cela pire réputation. Si Ménélas eût été enlevé furtivement de son palais, devais-je tuer Oreste pour sauver Ménélas, l'époux de ma sœur? Crois-tu que ton père eût souffert cet outrage? Ainsi le meurtrier de ma fille n'avait pas mérité la mort, tandis que moi j'aurais dû périr? J'ai tué, j'ai pris la seule voie qui m'était ouverte en m'adressant à ses ennemis : car nul parmi les amis de ton père ne se fût associé à ma vengeance. Parle, si tu as quelque chose à dire, parle en toute liberté, et prouve-moi que ton père n'a pas mérité la mort.

ÉLECTRE. La justice parlera par ma bouche; ta justice, à toi, est honteuse. Une femme, pour peu qu'elle soit sensée, doit tout concéder à son époux; celle qui ne pense pas ainsi, je ne lui donne même pas place dans mes discours. Souviens-toi, ma mère, des dernières

paroles que tu as prononcées et où tu m'autorisais à te parler en toute liberté.

CLYTEMNESTRE. Je le répète, ma fille, et ne m'en dédis pas.

ÉLECTRE. M'engages-tu à te répondre pour me punir ensuite d'avoir parlé?

CLYTEMNESTRE. Loin de là, je me rendrai volontiers à tes avis.

ÉLECTRE. Je parlerai donc, et voici par quoi je commencerai. Plût au ciel, ô ma mère, que de meilleures pensées t'eussent inspirée ! On vante avec raison la beauté d'Hélène et la tienne; mais issues toutes deux du même sang, vous êtes toutes deux frivoles et indignes d'avoir Castor pour frère. L'une, en effet, a été enlevée et s'est laissé corrompre volontairement; toi, tu as fait périr le plus illustre des Grecs, en alléguant pour prétexte que tu avais tué ton époux pour venger ta fille; mais ce qu'on ignore et ce que je sais, moi, c'est qu'avant que le meurtre d'Iphigénie fût décidé, peu de temps après le départ de ton époux, tu arrangeais devant un miroir les boucles de tes cheveux blonds. Or, la femme qui, en l'absence de son mari, se pare pour être belle, il faut la retrancher du nombre des femmes honnêtes. Quel besoin a-t-elle, en effet, d'étaler ses charmes au dehors, si elle ne cherche pas à faire le mal? Seule de toutes les femmes grecques, tu te réjouissais, je le sais, si les affaires des Troyens allaient bien; la tristesse voilait tes yeux, s'ils éprouvaient des revers : car tu ne désirais pas qu'Agamemnon revînt de Troie. Cependant il t'était facile d'être sage : tu avais un époux qui ne le cédait pas à Égisthe et que la Grèce avait choisi pour son chef. Après les fautes que ta sœur Hélène avait commises, tu pouvais obtenir une grande gloire : car le vice sert d'exemple et de leçon aux cœurs

vertueux. Si mon père, comme tu le dis, a tué ta fille, en quoi t'avons-nous offensée, moi et mon frère? Pourquoi, après avoir immolé ton époux, ne nous as-tu pas rendu le palais de nos pères? Pourquoi t'es-tu donné un nouvel époux, en achetant cet hymen au prix de notre patrimoine? Ce nouvel époux, que n'est-il exilé pour expier l'exil de ton fils! Que n'est-il mort, pour m'avoir fait mourir vivante d'une mort deux fois aussi cruelle que celle de ma sœur! Si le meurtre est compensé par le meurtre, je te tuerai de concert avec ton fils Oreste, pour venger la mort de mon père. Si sa mort était juste, la tienne sera légitime. Quiconque, séduit par la fortune ou la naissance, épouse une méchante femme, est insensé. Peu de bien vaut mieux que de grandes richesses, si la maison est chaste.

LE CHŒUR. C'est le hasard qui forme les nœuds de l'hymen. Je vois, parmi les mortels, les uns perdre, les autres gagner à ce jeu.

CLYTEMNESTRE. Ma fille, la nature t'a faite pour chérir toujours ton père. Ainsi va le monde : les uns préfèrent leur père, les autres aiment mieux leur mère. Je ne t'en voudrai pas pour cela : car je ne m'applaudis pas autant que tu le crois de ce que j'ai fait. Mais toi, à peine relevée de couches, se peut-il que tu sois ainsi sale et mal vêtue! Ah! j'ai été bien mal inspirée! J'ai allumé contre toi, plus que de raison, la colère de mon époux.

ÉLECTRE. Il est trop tard pour gémir sur des maux aujourd'hui sans remède. Mon père est mort. Mais ton fils, errant loin de sa patrie, pourquoi ne le ramènes-tu pas?

CLYTEMNESTRE. Je le crains : je considère mon intérêt, et non le sien. On le dit irrité du meurtre de son père.

ÉLECTRE. Pourquoi donc entretenir ton époux dans des sentiments hostiles contre nous?

CLYTEMNESTRE. Tel est son caractère. Mais toi aussi, tu as un cœur inflexible.

ÉLECTRE. C'est que je souffre; mais je refoulerai mon ressentiment.

CLYTEMNESTRE. Aussi bien se montrera-t-il désormais moins dur envers toi.

ÉLECTRE. Son orgueil est satisfait : car il habite dans ma maison.

CLYTEMNESTRE. Tu vois! tu provoques encore de nouvelles disputes.

ÉLECTRE. Je me tais : car je le crains comme je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE. Brisons là; et dis-moi, ma fille, pourquoi tu m'as mandée.

ÉLECTRE. Tu as eu connaissance, je suppose, de mon accouchement. Offre en mon nom (car je n'y entends rien) le sacrifice d'usage pour la dixième lune de mon fils : mère pour la première fois, je connais peu les rites.

CLYTEMNESTRE. Ce soin regarde celle qui t'a délivrée.

ÉLECTRE. J'ai accouché seule, et j'ai mis au monde l'enfant sans le secours d'autrui.

CLYTEMNESTRE. Se peut-il que tu n'aies pas d'ami dans le voisinage?

ÉLECTRE. Personne ne recherche l'amitié des pauvres.

CLYTEMNESTRE. Eh bien! je vais célébrer par un sacrifice le dixième jour de la naissance de l'enfant. Quand je t'aurai rendu ce service, je me transporterai aux champs où mon époux sacrifie aux Nymphes. — Esclaves, emmenez ces chevaux, et placez-les près des râte-

liers ; et, lorsque vous jugerez que le sacrifice doit être achevé, revenez : car il faut aussi donner satisfaction à mon époux.

ÉLECTRE. Entre dans ma pauvre demeure, et garde que ce toit enfumé ne noircisse tes vêtements. Car tu immoleras aux dieux la victime qu'ils ont droit d'attendre de toi. La corbeille est prête et le couteau aiguisé : c'est celui qui abattit le taureau près duquel tu tomberas frappée ; et tu seras unie encore dans le palais de Pluton à l'homme dans les bras duquel tu dormais à la clarté du jour. C'est ainsi que je m'acquitterai avec toi et que tu me payeras la mort de mon père.

LE CHŒUR. Les maux retombent sur leurs auteurs. Le vent qui soufflait sur cette maison a tourné. Jadis mon maître périt dans un bain ; le toit et les créneaux de pierre du palais retentirent de ces paroles : « O cruelle épouse, pourquoi m'assassines-tu à mon retour dans ma patrie, après dix ans d'absence ? » Mais la Justice, revenant sur ses pas, attire dans le piége la femme adultère, qui, s'armant d'une hache, frappa elle-même son époux du tranchant acéré, alors qu'il revenait après un long temps dans ses foyers, au sein de ces murs élevés, bâtis par les Cyclopes : meurtrière impie, quelque douleur qui ait pesé sur l'infortunée[1] ! Telle qu'une lionne des montagnes, habitant la chênaie touffue, elle a consommé le crime.

CLYTEMNESTRE (dans la maison). O mes enfants, au nom des dieux, ne tuez pas votre mère.

LE CHŒUR. Entends-tu crier dans la maison ?

CLYTEMNESTRE. Hélas ! hélas !

LE CHŒUR. Moi aussi je gémis sur le sort de cette mère égorgée par ses enfants. Oui, Dieu distribue la

1. Allusion au sacrifice d'Iphigénie.

justice, dans l'occasion. Tu as subi un traitement cruel; mais tu as commis sur ton époux, malheureuse, un forfait impie. — Les voilà qui sortent de la maison, les mains encore humides du sang maternel : ce qui prouve la victoire remportée par un triste sacrifice. Non, il n'est pas, il ne fut jamais aucune maison plus malheureuse que celle de Tantale.

ORESTE. O Terre! ô Jupiter, à qui rien n'échappe de ce que font les mortels! voyez ces actes sanglants, atroces, ces deux corps que le coup porté par mon bras a couchés sur la terre, en retour des maux que j'ai soufferts.

ÉLECTRE. Sujet bien digne de larmes, ô mon frère! C'est moi qui ai tout fait. Je nourrissais une haine ardente contre ma mère, contre celle qui m'a portée dans ses flancs. Je déplore ton destin, ô ma mère : tes propres enfants t'ont infligé un traitement atroce, lamentable, sans nom. Toutefois tu as justement expié le meurtre de notre père.

ORESTE. O Phébus! tu as prononcé l'oracle de la vengeance : des maux que le jour ne devait pas éclairer, tu les as produits à la lumière. C'est à toi que je dois d'être banni du sol de la Grèce comme meurtrier. Dans quelle ville me transporterai-je? quel hôte, quel ami de la piété lèvera les yeux sur ce front chargé d'un parricide?

ÉLECTRE. Hélas! hélas! Et moi, où irai-je? à quel chœur de danse, à quel hymen serai-je admise? Quel époux me recevra dans la couche conjugale?

ORESTE. Tes idées ont changé quand a changé le souffle des circonstances. Tu as maintenant de pieux sentiments; et certes, la piété ne t'inspirait pas tout à l'heure. Chère sœur, tu as entraîné ton frère, malgré lui, à un acte horrible. As-tu vu comment l'infortunée,

écartant ses vêtements, a découvert son sein, et m'a saisi au moment où je la frappais? Hélas! elle traînait sur le sol ses malheureux genoux; et moi, le cœur me manquait.

LE CHŒUR. Je le sais, tu t'es laissé attendrir aux gémissements lamentables d'une mère, de celle qui t'a porté dans ses flancs.

ORESTE. Elle s'écriait, la main posée sur mon menton: « Mon enfant, je te supplie. » Et elle se suspendait à mon cou, en sorte que l'arme s'échappa de mes mains.

LE CHŒUR. La malheureuse! Comment as-tu soutenu la vue d'une mère expirante?

ORESTE. J'ai étendu mon manteau devant mes yeux et commencé le sacrifice en plongeant le fer dans le cou de ma mère.

ÉLECTRE. Et moi, j'ai animé ton courage, et en même temps j'ai touché le glaive.

ORESTE. Ah! tu as commis le plus horrible des forfaits. Prends et cache le corps de ta mère dans ses voiles; aide-moi à fermer ses plaies sanglantes. — Ainsi en devenant mère, tu as enfanté tes propres meurtriers!

ÉLECTRE. Vois: nous enveloppons dans ces vêtements cet être chéri et odieux à la fois.

LE CHŒUR. C'est le couronnement des malheurs terribles réservés à cette maison. — Mais voici que des génies ou des dieux célestes apparaissent sur le faîte de la maison: car les mortels ne prennent pas ce chemin. Pourquoi donc se montrent-ils clairement aux yeux des mortels?

LES DIOSCURES. Fils d'Agamemnon, écoute: reconnais la voix des deux frères de ta mère, les Dioscures, Castor et Pollux, ici présents. Nous venons d'apaiser une tem-

pête redoutable aux navigateurs, et, arrivés à Argos, nous avons assisté au meurtre de notre sœur et de ta mère. Sa peine est juste, ton action ne l'est pas ; et Phœbus, Phœbus... Mais il est mon roi, je me tais ; s'il est sage, son oracle manque de sagesse. Il faut se résigner. Désormais, il te reste à faire ce que le destin et Jupiter ont ordonné de toi. Donne à Pylade Électre pour épouse : qu'il l'emmène ; et toi, quitte Argos où il ne t'est pas permis d'entrer après avoir tué ta mère. Les redoutables Furies, ces déesses aux yeux de chien, égareront ta raison et promèneront en tous sens tes pas errants. Arrivé à Athènes, embrasse la sainte image de Pallas : car elle repoussera les Furies acharnées après toi, et en couvrant ta tête de l'orbe menaçant de son égide, elle te préservera de l'atteinte de leurs serpents terribles. Or, il est une colline qui porte le nom d'Arès[1], où les dieux siégèrent une première fois pour connaître du meurtre commis par le cruel Arès, lorsqu'irrité de la violence faite à sa fille, il tua le fils du roi des mers, Halirrhothius[2]. Depuis lors, ce tribunal est saint entre tous et inspire confiance aux dieux. C'est là que tu dois être poursuivi pour le meurtre de ta mère. Le partage égal des suffrages te dérobera au supplice : car Loxias, qui t'a ordonné de tuer ta mère, se chargera de ton crime. Cet exemple fera loi désormais, et l'égalité des suffrages absoudra toujours l'accusé. Les terribles déesses, sous le coup de cet échec, s'enfonceront, près de la colline même, dans une grotte souterraine, qui deviendra un oracle sacré, vénéré des mortels. Et toi, il faut que tu habites une ville d'Arcadie, sur les bords

1. Le tribunal de l'Aréopage.
2. Halirrhothius, fils de Neptune, avait fait violence à Alcippe, fille de Mars.

de l'Alphée, non loin du temple Lycéen[1] : cette ville sera appelée de ton nom[2]. Voilà ce que j'avais à te dire. Quant au cadavre d'Égisthe, les citoyens d'Argos lui donneront la sépulture. Ta mère la recevra des mains de Ménélas, arrivé récemment à Nauplie[3], depuis qu'il s'est emparé de Troie : Hélène s'acquittera avec lui de ce devoir. Car elle a quitté l'Égypte et le palais de Protée pour venir en ces lieux. Jamais elle n'est allée en Phrygie; mais Jupiter, qui voulait semer la discorde et la mort parmi les mortels, envoya à Ilion le fantôme d'Hélène. Que Pylade prenne donc Électre pour épouse et l'emmène hors de l'Argolide, au sein de ses foyers; qu'il conduise en Phocide celui qui ne fut ton beau-frère que de nom, et le comble de richesses. Pour toi, franchis d'un pas rapide l'isthme de Corinthe, et rends-toi vers la colline fortunée de la terre de Cécrops. Car lorsque tu auras accompli la destinée à laquelle ton crime te condamne, tu seras heureux et quitte de ces cruelles épreuves.

LE CHŒUR. Fils de Jupiter, nous est-il permis de vous adresser la parole?

LES DIOSCURES. Vous le pouvez, vous qui n'êtes pas souillées de ce meurtre.

ORESTE. Et moi, Tyndarides, puis-je vous parler à mon tour?

LES DIOSCURES. Tu le peux aussi : car je rejetterai sur Phébus cet attentat sanglant.

LE CHŒUR. Comment, dieux tous les deux et frères de la victime, n'avez-vous pas détourné les Parques de ces demeures?

1. Il s'agit du sanctuaire de Jupiter Lycéen, sur le Lycée, montagne de l'Arcadie.
2. Orestéum.
3. Nauplie était le port d'Argos.

LES DIOSCURES. L'inévitable nécessité et l'oracle imprudent sorti de la bouche d'Apollon ont entraîné sa mort.

ÉLECTRE. Quel Apollon, quels oracles ont fait que je devinsse parricide?

LES DIOSCURES. Vos actes et vos destins sont communs : un seul crime de vos pères vous a perdus tous les deux.

ORESTE. O ma sœur, je n'ai donc été si longtemps sans te voir que pour être privé aussitôt de tes caresses! Je vais te quitter, comme tu me quitteras toi-même.

LES DIOSCURES. Elle a un époux et une maison; elle n'est à plaindre que parce qu'elle abandonne la ville d'Argos.

ORESTE. Est-il un plus juste sujet de larmes que de fuir loin de sa patrie? Et moi, je vais sortir du palais de mon père, et j'expierai, au gré de juges étrangers, le meurtre de ma mère.

LES DIOSCURES. Rassure-toi : la cité de Pallas, où tu vas, est une cité pieuse. Résigne-toi donc.

ÉLECTRE. O le plus chéri des frères, serre ton sein contre mon sein. Les sanglantes imprécations d'une mère nous bannissent de la maison de nos pères.

ORESTE. Entoure de tes bras, presse ton frère sur ton cœur; répands sur lui des larmes comme sur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES. Hélas! hélas! Les dieux mêmes n'entendent point vos plaintes sans être émus. Nous savons compatir, nous et les autres habitants du ciel, aux infortunes des mortels.

ORESTE. Je ne te verrai plus.

ÉLECTRE. Je ne paraîtrai plus à tes regards.

ORESTE. Ce sont les dernières paroles que tu m'adresses.

ÉLECTRE. Adieu, patrie! Adieu, plusieurs fois adieu, chères concitoyennes!

ORESTE. O fidèle amie, tu vas donc partir!

ÉLECTRE. Je pars, et des pleurs mouillent ma tendre paupière.

ORESTE. Pylade, sois heureux, et unis-toi à Électre.

LES DIOSCURES. Le soin de cet hymen les regarde. Toi, pars pour Athènes, et dérobe-toi aux poursuites de ces chiennes furieuses. Car elles s'élancent sur tes traces, avec leurs mains de serpents, ces noires divinités qui se repaissent des affreuses douleurs de leurs victimes. Pour nous, hâtons-nous d'aller sur la mer de Sicile pour sauver les vaisseaux. Dans notre course à travers la plaine éthérée, nous ne portons pas secours aux impies; mais ceux qui pratiquent la piété et la justice, nous les sauvons et les délivrons des maux qui les accablent. Que personne donc ne s'abandonne à l'injustice, et ne navigue en compagnie des parjures. C'est un dieu qui tient ce langage aux mortels.

LE CHŒUR. A vous la joie : quiconque parmi les mortels goûte la joie et ne souffre d'aucun revers, vit heureux.

HÉCUBE

PERSONNAGES

L'OMBRE DE POLYDORE.

HÉCUBE.

POLYXÈNE.

POLYMESTOR.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

THALTYBIUS.

UNE ESCLAVE D'HÉCUBE.

LE CHŒUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la mer.

HÉCUBE

L'OMBRE DE POLYDORE. Me voici, j'ai quitté la retraite des morts et les portes du sombre empire où Pluton habite à l'écart des dieux. Je suis Polydore, né de Priam et d'Hécube, fille de Cissée[1]. Lorsque la ville des Phrygiens fut en danger de tomber sous les armes des Grecs, mon père, saisi de crainte, me fit sortir secrètement de la Troade et conduire chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonèse, et dirige avec la lance un peuple ami des coursiers[2]. En me confiant à ses soins, Priam lui envoya en secret beaucoup d'or, afin que ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas réduits à la pauvreté, si jamais les remparts d'Ilion étaient renversés. J'étais le plus jeune des fils de Priam, et c'est pour cela qu'il m'éloigna de Troie : car mes faibles bras ne pouvaient ni porter le bouclier ni manier la lance. Tant que les murailles de la ville furent debout et que les tours qui défendaient le sol troyen demeurèrent intactes, tant que mon frère Hector signala son courage, je fus bien traité par l'hôte de mon père, et je croissais, hélas! comme un jeune arbrisseau. Mais quand Troie et Hector eurent péri, quand le foyer paternel eut été renversé, et que

1. Dans Homère, Hécube a pour père Dymas, et non Cissée.
2. Comparez Virgile, *Enéide*, III, 49 et suivants.

Priam lui-même fut tombé au pied de l'autel consacré aux dieux, immolé par le fils sanguinaire d'Achille, l'hôte de mon père m'égorgea sans pitié pour avoir mon or : il jeta mon cadavre dans les flots et garda mes trésors dans son palais. Tantôt je reste étendu sur le rivage; tantôt, au sein de la mer agitée, je suis ballotté en tous sens par des courants contraires sans obtenir ni larmes ni tombeau. Et maintenant j'ai quitté mon enveloppe corporelle, et mon ombre, s'élançant dans les airs, voltige au-dessus de ma mère chérie, depuis trois jours que l'infortunée est venue de Troie sur la terre de Chersonèse. Tous les Grecs, avec leur flotte, demeurent immobiles sur ces bords : car le fils de Pélée, Achille, leur est apparu sur son tombeau, et retient toute l'armée grecque prête à fendre les flots pour retourner dans la patrie : Il demande que ma sœur Polyxène soit immolée en son honneur et comme une victime agréable à ses mânes. On lui obéira; les Grecs, ses amis, ne lui refuseront pas cette offrande, et le destin a marqué ce jour pour la mort de ma sœur. Hécube aura sous les yeux les corps de ses deux enfants, le mien et celui de ma malheureuse sœur. Car je paraîtrai, baigné par les flots, jusqu'aux pieds d'une esclave, afin d'obtenir la sépulture. J'ai demandé aux divinités infernales la faveur d'avoir un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère. Ainsi mon vœu sera accompli; mais, je vais me retirer loin de la vieille Hécube : car je la vois qui sort de la tente d'Agamemnon, effrayée de mon apparition. Hélas! ma mère, sortie d'une royale demeure, tu as vu le jour de la servitude! Si tu fus heureuse autrefois, tu n'es pas moins malheureuse aujourd'hui; un dieu t'a perdue et te fait expier ta prospérité passée. (L'ombre disparaît.)

HÉCUBE. Conduisez, mes filles, conduisez la vieille Hécube devant cette demeure; soutenez, Troyennes,

votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine; prenez-moi, portez-moi, guidez-moi; soulevez mon corps en saisissant cette main défaillante; et moi, appuyée sur votre bras, comme sur un bâton, je hâterai la marche de mes membres débiles. O foudre de Jupiter! ô nuit ténébreuse! pourquoi donc mon repos est-il ainsi troublé par des images terribles, par des fantômes? O terre sacrée, mère des songes aux ailes noires! Loin de moi cette vision nocturne, ce songe effrayant qui m'alarme sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et de ma fille chérie Polyxène! J'entends... je comprends. O divinités infernales, sauvez mon enfant, le seul qui me reste, l'appui de ma maison, confié à la garde d'un hôte de son père, au sein des frimas de la Thrace. Quelque chose de nouveau se prépare; un chant de douleur va succéder à nos lamentations. Jamais mon cœur ne frissonne et ne tremble ainsi sans fin. Où trouverai-je, Troyennes, le divin Hélénus et Cassandre, pour m'expliquer ce songe? Car j'ai vu une biche tachetée mise en pièces par la griffe sanglante d'un loup, et violemment arrachée de mes genoux: spectacle pitoyable! Nouvel objet d'effroi : l'ombre d'Achille a paru sur le sommet de son tombeau, il demandait pour offrande quelqu'une des malheureuses Troyennes. O dieux! je vous en conjure, écartez ce malheur de la tête de ma fille!

LE CHŒUR. Hécube, je suis venue te trouver en toute hâte, quittant les tentes que le sort et l'ordre de mes maîtres m'ont assignées, depuis que chassée d'Ilion par les armes des Grecs je suis devenue la proie du vainqueur... Je ne viens pas soulager tes souffrances : le message dont je suis chargée pour toi est un lourd fardeau, je suis un héraut de douleurs. Car on dit qu'il a été résolu dans l'assemblée générale des Achéens d'offrir ta fille en sacrifice à Achille. Tu sais qu'il est apparu

au-dessus de son tombeau, couvert de ses armes d'or; et, retenant les vaisseaux prêts à traverser la mer et dont les voiles étaient assujetties sur les haubans, il s'est écrié : « Où courez-vous, fils de Danaüs, en laissant mon tombeau sans offrande? » Alors gronda l'orage de la discorde, et deux avis contraires partagèrent la belliqueuse armée des Grecs, les uns proposant, les autres refusant d'immoler une victime sur le tombeau. Agamemnon, captivé par l'amour de la prophétesse inspirée[1], plaidait vivement ta cause; mais les deux fils de Thésée[2], rejetons d'Athènes, parlant tour à tour, se rencontrèrent pour dire qu'il fallait arroser d'un jeune sang la tombe du héros et ne point préférer la couche de Cassandre à la lance d'Achille. Ces opinions opposées obtenaient une égale faveur, lorsque le fils de Laerte, cet orateur à l'esprit artificieux, à la langue affilée, à la parole doucereuse, ce flatteur du peuple, persuada l'armée, disant qu'il ne fallait pas repousser la demande du plus vaillant des Grecs pour épargner le sang d'une esclave, ni qu'aucun des morts, habitants du royaume de Proserpine, pût dire que les fils de Danaüs avaient quitté les plaines de Troie sans témoigner leur gratitude aux fils de Danaüs morts pour la cause des Grecs. Ulysse viendra dans un instant arracher ta fille de ton sein et l'enlever à tes débiles mains. Ah! cours aux temples, embrasse les autels, jette-toi en suppliante aux genoux d'Agamemnon; invoque les dieux de la terre et ceux des enfers : car il faut que par tes prières tu préviennes la perte de ta malheureuse fille, ou que tu voies la vierge, couverte d'or, tomber noyée dans les flots de sang noir qui jailliront de son cou.

HÉCUBE. Malheureuse que je suis! Quelles paroles,

1. Cassandre, fille d'Hécube.
2. Acamas et Démophon.

quels cris, quels gémissements faire entendre? Infortunée qu'accablent à la fois et une triste vieillesse et une servitude odieuse, insupportable! Hélas! qui prendra ma défense? quelle famille? quelle ville? Mon vieil époux n'est plus; mes enfants ne sont plus. Quelle route suivre, celle-ci ou celle-là? Où porter mes pas? Où trouver un dieu, un génie secourable? O Troyennes, qui m'avez apporté, oui, qui m'avez apporté de cruelles souffrances, vous m'avez perdue, vous m'avez tuée. Vivre à la clarté du jour n'a plus de charmes pour moi. Pieds chancelants, conduisez-moi, conduisez la vieille Hécube vers cette tente[1]. O mon enfant, ô fille de la plus malheureuse des mères, sors, sors de ta demeure; entends la voix de ta mère, et apprends de sa bouche que tes jours sont menacés.

POLYXÈNE. O ma mère, mère, pourquoi ces cris? Quelle nouvelle as-tu à m'annoncer pour me faire ainsi voler hors de cette demeure, comme un oiseau, transie de frayeur?

HÉCUBE. Ah! ma fille!

POLYXÈNE. Pourquoi ces paroles de mauvais augure? Quel sinistre début!

HÉCUBE. Hélas! hélas! je pleure sur tes jours.

POLYXÈNE. Parle; ne me cache pas plus longtemps la vérité. Je tremble, je tremble, ma mère, et cherche quel est le sujet de tes pleurs?

HÉCUBE. O enfant, enfant d'une malheureuse mère!

POLYXÈNE. Que vas-tu m'annoncer?

HÉCUBE. D'un avis unanime les Grecs veulent t'immoler sur le tombeau du fils de Pélée.

POLYXÈNE. Ah! ma mère, quel horrible malheur tu m'annonces! Explique-toi, explique-toi, ma mère.

1. La tente des captives, où Hécube avait laissé Polyxène.

HÉCUBE. Je parle, ma fille, d'une sinistre nouvelle. On dit que les Grecs ont prononcé l'arrêt de ta mort.

POLYXÈNE. O mère infortunée, si cruellement éprouvée, jouet d'une existence malheureuse, quelle calamité, quelle odieuse et inexprimable calamité un dieu a-t-il suscitée encore contre toi! Tu n'as plus de fille : je ne pourrai plus, compagne de ton esclavage, soulager les maux de ta vieillesse. Telle qu'une jeune lionne nourrie sur la montagne ou une faible génisse, je serai arrachée de tes faibles bras, pour être égorgée sous tes yeux et précipitée dans le séjour ténébreux de Pluton, où je serai couchée avec les morts. C'est toi, mère infortunée, que je pleure avec les regrets les plus douloureux; mais ma vie à moi, cette vie d'opprobre et de souillure, je ne la regrette pas; pour moi mieux vaut mourir.

LE CHŒUR. Hécube, voilà Ulysse qui s'avance vers toi à pas précipités pour te signifier quelque ordre nouveau.

ULYSSE. Femme, tu connais, je pense, la décision de l'armée et l'opinion qui a prévalu; néanmoins je vais te la dire. Les Grecs ont résolu d'immoler ta fille Polyxène sur le tertre élevé du tombeau d'Achille. C'est moi qu'ils chargent de conduire et d'accompagner la vierge; et le fils d'Achille a été choisi pour présider au sacrifice et frapper la victime. Sais-tu ce qu'il faut faire? Ne te fais point arracher ta fille par la force, et ne m'oppose point de résistance. Connais ton impuissance et cède aux maux présents. Il y a de la sagesse, même au sein du malheur, à régler ses sentiments sur la nécessité.

HÉCUBE. Hélas! hélas! une crise terrible se prépare, à ce qu'il semble, pleine de gémissements et féconde en larmes. Et je ne suis point morte, lorsque j'aurais dû mourir; et Jupiter ne m'a point fait périr; il veut que je vive pour voir, infortunée que je suis, des malheurs plus grands que mes premiers malheurs. Mais, s'il est per-

mis aux esclaves d'interroger les hommes libres sans déchirer leur cœur par d'aigres paroles, tu dois me laisser parler et écouter les questions que je vais t'adresser.

ULYSSE. J'y consens; interroge-moi : je t'en laisse tout le loisir.

HÉCUBE. Te souvient-il d'être venu à Troie comme espion, déguisé sous de misérables haillons, et la barbe mouillée par des gouttes de sang qui coulaient de tes yeux[1] ?

ULYSSE. Je m'en souviens : le fait a laissé dans mon cœur une impression profonde.

HÉCUBE. Hélène te reconnut, et s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE. Je me rappelle que je courus un grand danger.

HÉCUBE. Tu embrassas mes genoux dans une humble posture.

ULYSSE. Au point que ma main s'attachait, inerte, à tes vêtements.

HÉCUBE. Que me dis-tu, alors que tu étais mon esclave?

ULYSSE. Tout ce que je pouvais imaginer pour échapper à la mort.

HÉCUBE. Ne te sauvai-je point et ne te fis-je point sortir du pays?

ULYSSE. En sorte que je te dois de voir la lumière du soleil.

HÉCUBE. Ne te montres-tu pas méchant par les conseils que tu donnes contre moi, lorsqu'après avoir éprouvé de ma part le traitement que tu viens de dire, loin de me faire aucun bien en retour, tu me fais autant de mal que tu peux? Ingrate engeance que celle de ces démagogues, ambitieux de la faveur populaire! Plût au ciel que je

1. Voyez *Odyssée*, IV, 242; *Lycophron*, 780.

vous connusse moins, vous tous qui n'avez nul souci de nuire à vos amis, pour peu que votre langage plaise à la multitude! Les Grecs croient-ils donc avoir trouvé un heureux expédient en prononçant un arrêt de mort contre cette enfant? Est-ce la nécessité qui les a contraints à immoler un être humain sur un tombeau où mieux vaudrait sacrifier des bœufs? Ou bien Achille, voulant tuer par représailles ceux qui l'ont tué, poursuit-il justement le sang de Polyxène? Mais Polyxène ne lui a fait aucun mal. C'est Hélène qu'il devrait demander pour victime: car c'est elle qui l'a perdu et l'a conduit à Troie. S'il faut mettre à mort une captive distinguée entre toutes et supérieure en beauté, nous ne sommes point en cause: car la fille de Tyndare n'a point d'égale pour la beauté, et elle n'est pas moins coupable que nous. Jusqu'ici ce sont les droits de la justice que j'ai soutenus contre toi dans ce discours; écoute maintenant ce que tu dois faire et ce que je réclame de toi, à titre de reconnaissance. Tu avoues que tu as touché ma main et ce visage flétri, en tombant à mes genoux; je touche à mon tour ta main et ton visage, et te demande la grâce que je t'accordai alors; je t'en supplie, n'arrache point ma fille d'entre mes bras; ne la tuez pas: c'est assez de ceux qui sont morts. En elle je me complais et j'oublie mes maux; elle me tient lieu de tout ce que j'ai perdu: c'est ma consolation, ma patrie, ma nourrice, mon soutien, le guide de mes pas. Ceux qui disposent du pouvoir ne doivent pas en abuser et croire, s'ils sont heureux, que leur prospérité sera éternelle. Moi aussi, j'étais quelque chose, et maintenant je ne suis plus rien: un seul jour m'a ravi tout mon bonheur. Aie donc pour ta suppliante égards et pitié. Rends-toi à l'armée des Grecs et représente-leur qu'il est odieux de tuer des femmes que votre miséricorde a d'abord épargnées le

jour où vous les arrachâtes des autels. Chez vous la loi qui punit le meurtre est égale pour l'homme libre et pour l'esclave. Ton autorité, dusses-tu mal parler, persuadera l'armée : car le même discours, venant d'un homme obscur ou d'un homme illustre, n'a pas un même pouvoir.

LE CHŒUR. Il n'est personne dont le cœur soit assez dur pour entendre tes gémissements plaintifs et tes longues lamentations sans verser des larmes.

ULYSSE. Hécube, laisse-toi instruire, et que la colère ne te fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Tu m'as sauvé la vie : je suis prêt à te sauver à mon tour : et ce n'est pas là une vaine parole; mais je ne désavouerai point ce que j'ai dit devant tous les Grecs : Troie prise, nous devons offrir ta fille en sacrifice au premier guerrier de l'armée puisqu'il l'exige. Car ce qui perd la plupart des États, c'est quand un homme brave et plein de cœur n'est pas mieux traité que les lâches. Or, notre devoir, femme, est d'honorer Achille, mort si glorieusement pour la Grèce. Ne serait-il pas honteux de le traiter en ami pendant sa vie, et de l'abandonner quand il est mort? Soit! que dira-t-on, s'il faut encore assembler une armée et lutter avec des ennemis? Combattrons-nous alors, ou craindrons-nous pour nos jours, en voyant qu'on n'honore point celui qui n'est plus? Pour moi, dussé-je vivre au jour le jour et avec de faibles ressources, je saurais me résigner; mais je voudrais qu'on vît mon tombeau comblé d'hommages : car c'est là une récompense qui dure longtemps. Ton sort, dis-tu, est digne de pitié? Écoute ma réponse. Nous avons parmi nous des femmes âgées, des vieillards non moins malheureux que toi, et des fiancées privées de leurs nobles fiancés dont les corps sont ensevelis sous la poussière de l'Ida. Supporte tes maux; pour nous, si c'est à tort que nous avons établi l'usage

d'honorer la valeur, on nous taxera d'ignorance; vous autres, Barbares, gardez-vous de traiter vos amis en amis et d'admirer ceux qui sont morts glorieusement, afin que la Grèce prospère et que vous ayez des succès conformes à ces maximes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! qu'il est malheureux d'être esclave et de subir, vaincu par la force, un sort immérité.

HÉCUBE. O ma fille! mes paroles se sont perdues dans les airs, et c'est en vain que je les ai prodiguées pour prévenir ton trépas. Mais toi, si tu as plus de pouvoir que ta mère, essaye d'obtenir par des accents aussi mélodieux que la voix du rossignol, que tes jours soient épargnés. Tombe aux genoux d'Ulysse en implorant sa pitié, et persuade-le. Or, tu as un moyen de le fléchir : car il a des enfants, lui aussi, et sera touché de ton sort.

POLYXÈNE. Je te vois, Ulysse, cacher ta main droite sous ton vêtement et détourner le visage, de peur que je ne touche ton menton. Rassure-toi : tu as échappé à ce Jupiter des suppliants, mon protecteur. Oui, je te suivrai, et parce que la nécessité le veut, et parce qu'il me convient de mourir; autrement, je me montrerais lâche et trop attachée à la vie. Et pourquoi vivrais-je encore, moi, dont le père commandait à tous les Phrygiens (tel fut mon début dans la vie), qui, nourrie ensuite des plus belles espérances, fiancée à des rois, me suis vue recherchée par de nobles rivaux qui se disputaient la gloire de m'introduire dans leurs foyers. J'étais souveraine, hélas! parmi les femmes de l'Ida, distinguée entre toutes les jeunes filles, et semblable aux dieux en toutes choses, hormis qu'il me fallait mourir. Maintenant me voilà esclave : ce nom seul me fait aimer la mort : car je n'y suis point accoutumée. Et puis, peut-

être rencontrerais-je des maîtres cruels, qui achèteraient à prix d'argent la sœur d'Hector et de tant de héros, et me contraindraient à pétrir leur pain, à balayer leur maison, à manier la navette, à traîner enfin une existence douloureuse. Un esclave acheté au hasard souillerait ma couche, naguère jugée digne des rois. Non, non : mes yeux, en se fermant, verront encore le jour de la liberté, et je livrerai moi-même ce corps à Pluton. Emmène-moi donc, Ulysse, et achève-moi : aussi bien, je ne puis me flatter de l'espérance, de la pensée que mon sort puisse jamais être heureux. Ne dis rien, ma mère, ne fais rien pour mettre obstacle à ma résolution; conseille-moi plutôt de mourir, avant de souffrir rien de honteux, d'indigne de moi. Quiconque n'a point encore goûté du malheur porte, il est vrai, mais porte avec peine le joug auquel on plie sa tête; mieux vaudrait pour lui mourir que vivre : car vivre dans l'abaissement est un pénible sort.

LE CHŒUR. Une haute naissance imprime aux mortels un caractère éclatant qui les distingue des autres; et la noblesse a plus d'éclat encore chez ceux qui s'en montrent dignes.

HÉCUBE. Tu as bien parlé, ma fille; mais ce beau langage redouble ma douleur. Ah! s'il faut qu'honneur soit rendu au fils de Pélée, et que vous vous mettiez à l'abri du reproche, ne la tuez pas; mais conduisez-moi au bûcher d'Achille ; frappez, n'épargnez point mes jours; c'est moi qui ai enfanté Pâris, dont les traits mortels ont percé le fils de Thétis.

ULYSSE. Ce n'est pas toi, Hécube, c'est ta fille dont l'ombre d'Achille a demandé le trépas aux Achéens.

HÉCUBE. Eh bien, égorgez-moi avec ma fille : ce sera deux fois autant de sang que boiront la terre et celui qui exige ce sacrifice.

ULYSSE. C'est assez de la mort de ta fille : nous n'ajouterons pas ton trépas au sien : et plût aux dieux que le sien ne fût pas nécessaire !

HÉCUBE. Il faut absolument que je meure avec ma fille.

ULYSSE. Comment ? je ne savais pas que j'eusse des maîtres.

HÉCUBE. Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je m'attacherai à ma fille.

ULYSSE. Non, si tu en crois du moins ceux qui sont plus sages que toi.

HÉCUBE. Sache que je ne me séparerai pas volontairement de ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne partirai point d'ici sans elle.

POLYXÈNE. Crois-moi, ma mère; toi, fils de Laerte, excuse un emportement légitime; et toi, infortunée, ne lutte pas contre ceux qui ont en main la puissance. Veux-tu donc, entraînée de force, tomber sur le sol et meurtrir ton corps débile ? Veux-tu subir les outrages et les violences d'un jeune homme ? Voilà ce qu'il te faudrait souffrir; mais non ! ce traitement n'est pas fait pour toi. Ah ! plutôt, ma tendre mère, donne-moi cette main chérie, et approche ta joue de la mienne : car je ne verrai plus jamais, je vois aujourd'hui pour la dernière fois la lumière et le disque du soleil. Reçois donc mes derniers adieux. O ma mère, ô toi qui m'as enfantée, je vais descendre sous la terre...

HÉCUBE. Et nous, ma fille, à la clarté du jour, nous serons esclaves.

POLYXÈNE. Sans époux, sans hymen, quand j'y devais prétendre.

HÉCUBE. Ton sort est déplorable, mon enfant; et moi, je suis une femme infortunée.

POLYXÈNE. Je reposerai, loin de toi, dans le séjour de Pluton.

HÉCUBE. Hélas ! que faire ? où irai-je terminer ma vie ?

POLYXÈNE. Je vais mourir esclave, moi qui suis née d'un père libre !

HÉCUBE. Et moi, après avoir perdu cinquante fils !

POLYXÈNE. Que dirai-je pour toi à Hector et à ton vieil époux ?

HÉCUBE. Annonce-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE. O seins et mamelles qui m'avez si doucement nourrie !

HÉCUBE. O ma fille ! ô mort cruelle et prématurée !

POLYXÈNE. Adieu, ma mère ! chère Cassandre, sois heureuse !

HÉCUBE. D'autres sont heureux ; mais pour ta mère il n'est plus de bonheur.

POLYXÈNE. Adieu, Polydore, mon frère, qui habites parmi les Thraces amis des coursiers !

HÉCUBE. S'il vit toutefois ; mais j'en doute, tant le malheur m'accable.

POLYXÈNE. Il vit, et, quand tu mourras, il fermera tes paupières.

HÉCUBE. Je suis morte, avant la mort, par l'excès de mes maux.

POLYXÈNE. Emmène-moi, Ulysse, en me couvrant la tête d'un voile : car, avant d'être immolée, je sens mon cœur déchiré par les pleurs de ma mère, et je déchire le sien par mes gémissements. O lumière ! je puis encore invoquer ton nom, car je n'ai plus à jouir de ta vue que dans un court moment, entre le glaive et le bûcher d'Achille.

HÉCUBE. Hélas! je me sens défaillir, et mes membres se dérobent sous moi. O ma fille, touche ta mère, tends-moi cette main, donne; ne me laisse pas sans enfants. C'est fait de moi, mes amies. Ainsi puissé-je voir la sœur des Dioscures, Hélène de Sparte, dont la funeste beauté a ruiné honteusement la fortune de Troie!

LE CHŒUR. Souffle, souffle marin, qui portes les rapides vaisseaux sur le sein gonflé de l'onde, où conduiras-tu mon infortune? Dans quelle maison entrerai-je, esclave achetée à prix d'argent? Aborderai-je aux ports de la Doride[1] ou à ceux de la Phthiotide où l'on dit que l'Apidanus, ce père des belles eaux, répand la fécondité? Irai-je, en fendant les flots avec la rame, et condamnée à mener chez autrui une existence déplorable, dans cette île[2] où le palmier, naissant pour la première fois, et le laurier étendirent leurs rameaux sacrés sur la tête chérie de Latone et servirent de parure à ce divin enfantement? Mêlée aux filles de Délos, célébrerai-je la bandelette d'or et les flèches de la divine Artémis? Ou, dans la ville de Pallas, broderai-je en fils colorés et artistement nuancés l'attelage de Minerve sur le voile brillant de la déesse au beau char, ou la race des Titans qu'endorment pour jamais les traits enflammés du fils de Saturne? O mes enfants, ô mes pères, et toi, ma patrie, abîmée dans les flammes et tombée sous la lance des Grecs! Esclave sur une terre étrangère, je laisse l'Asie soumise aux lois de l'Europe, et j'échange la couche nuptiale contre la demeure de Pluton.

TALTHYBIUS. Jeunes Troyennes, où trouverai-je Hécube, l'ancienne reine d'Ilion?

1. C'est le Péloponèse que Sophocle appelle la *grande île dorienne* de Pélops.
2. L'île de Délos.

LE CHŒUR. La voici près de toi, Talthybius, étendue sur le dos et enveloppée dans ses vêtements.

TALTHYBIUS. O Jupiter, que croire? Est-il vrai que tu as les yeux sur les mortels, ou bien est-ce à tort et sans raison que nous croyons à l'existence des dieux, et le hasard préside-t-il à toutes les affaires des mortels? Cette femme n'est-elle point la reine des opulents Phrygiens? l'épouse de l'heureux Priam? Et maintenant sa ville tout entière a été renversée par le fer de l'ennemi; esclave elle-même, chargée d'années, privée de ses enfants, elle gît sur le sol, et la poussière souille sa tête infortunée. Hélas! hélas! je suis vieux; mais puissé-je mourir avant d'éprouver des revers humiliants. Debout, infortunée! soulève ton faible corps et ta tête blanchie.

HÉCUBE. Holà! qui es-tu, toi qui ne laisses pas mon corps reposer sur le sol? Qui que tu sois, pourquoi troubles-tu ma douleur?

TALTHYBIUS. Je suis Talthybius, le héraut des Grecs, et je viens te chercher de la part d'Agamemnon.

HÉCUBE. O mon ami, viens-tu parce que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau? Que cette nouvelle me serait douce! Hâtons-nous, courons; guide-moi, vieillard.

TALTHYBIUS. Je viens te chercher, femme, pour que tu ensevelisses le corps de ta fille : ce sont les deux Atrides et l'armée des Grecs qui m'envoient.

HÉCUBE. Hélas! que dis-tu? ce n'est pas pour me conduire à la mort que tu es venu me chercher, mais pour m'annoncer des malheurs? Tu es morte, ma fille, arrachée des bras de ta mère, et me voilà privée de mon enfant! Malheureuse que je suis! Comment l'avez-vous immolée? est-ce en la respectant? ou en êtes-vous venus à d'indignes outrages en la tuant comme une enne-

mie? Réponds, vieillard, bien que tes paroles doivent être pénibles à entendre.

TALTHYBIUS. Femme, tu veux me faire verser deux fois des larmes sur le sort pitoyable de ta fille : car, à raconter ses malheurs, mes yeux se mouilleront, comme ils se sont mouillés près du tombeau, quand je l'ai vue périr. L'armée grecque tout entière se pressait en foule devant le tombeau pour assister au sacrifice de ta fille. Le fils d'Achille ayant pris Polyxène par la main la plaça sur le haut du tertre. J'étais auprès de lui. Des jeunes gens d'élite, choisis entre tous les Grecs, suivaient la tendre victime, prêts à contenir ses mouvements. Le fils d'Achille, tenant dans ses mains une coupe d'or, pleine de vin, fit des libations aux mânes de son père, puis m'ordonna d'un signe d'imposer silence à l'armée entière. Aussitôt je m'avançai au milieu de l'assemblée et je dis : « Taisez-vous, Grecs! que toute l'armée se taise. Paix! silence! » Et la foule demeura sans voix. Alors Achille : « Fils de Pélée, ô mon père, reçois ces libations propitiatoires par lesquelles on évoque les ombres. Viens boire le sang noir et pur de cette vierge, que nous t'offrons, l'armée et moi. Sois-nous propice ; permets-nous de rompre les amarres qui retiennent nos poupes au rivage, et fais qu'un heureux retour nous ramène tous d'Ilion dans notre patrie. » Il dit, et toute l'armée se joignit à sa prière. Ensuite, ayant pris par la garde son glaive enrichi d'or, il le tira du fourreau et fit signe aux jeunes gens de saisir la victime. Mais aussitôt que Polyxène eut compris leur dessein, elle leur adressa ces mots : « Ô Grecs, qui avez détruit ma patrie, c'est volontairement que je meurs. Que nul ne porte la main sur moi : je saurai, d'un cœur ferme, présenter la gorge. Laissez-moi libre, au nom des dieux, afin que je meure libre. Fille de roi, je rougirais de porter chez les morts

le nom d'esclave. » L'armée applaudit, et le roi Agamemnon ordonna aux jeunes gens de laisser la vierge libre. Ils n'eurent pas plus tôt entendu les dernières paroles du chef en qui réside l'autorité suprême qu'ils lâchèrent Polyxène. Alors ta fille, docile à l'ordre de ses maîtres, saisit sa robe; et, la déchirant depuis le sommet de l'épaule jusqu'à la ceinture, elle mit à nu son sein et sa gorge, belle comme celle d'une statue; puis, fléchissant le genou, elle prononça ces désolantes paroles : « Voilà ma poitrine, jeune homme! tu peux me frapper, si tu le veux; préfères-tu m'égorger? ma gorge est prête. » Et lui, ému de pitié, voulant et ne voulant plus, trancha avec le fer le passage du souffle et de la voix. Un ruisseau de sang jaillit de la blessure. Mais elle, quoique mourante, prit soin encore de tomber avec décence et de cacher ce que les yeux des hommes ne doivent point voir. Lorsqu'elle eut rendu l'âme sous le coup mortel, les Grecs s'empressèrent à l'envi autour d'elle : les uns couvrirent son corps de feuillage; les autres apportèrent des branches de pin pour dresser un bûcher; et si quelqu'un avait les mains vides, il entendait les autres lui adresser ces reproches : « Quoi! lâche! tu restes là, sans apporter ni voile, ni ornement pour la jeune fille! Ne feras-tu aucune offrande à cette vierge d'un courage si rare, d'une âme si généreuse? » Voilà ce que j'avais à te dire sur la mort de ton enfant; je vois en toi la plus fortunée des mères et la plus malheureuse de toutes les femmes.

LE CHŒUR. Un affreux malheur a fondu sur les enfants de Priam et sur ma patrie : tel est l'arrêt fatal des dieux.

HÉCUBE. O ma fille, parmi tant de maux qui m'obsèdent, je ne sais sur lequel je dois porter mes regards. Si je touche une de ces plaies, l'autre ne me donne point

de relâche; bientôt un nouveau chagrin me rappelle encore, et la douleur succède à la douleur. Je ne saurais, ma fille, effacer ton infortune de mon cœur au point de n'en pas gémir; mais, au récit de ton noble courage, j'ai senti s'adoucir l'excès de mon désespoir. Chose étrange! une mauvaise terre, si les dieux lui envoient une température favorable, produit de beaux épis; et une bonne terre, privée des avantages nécessaires, ne donne qu'une mauvaise récolte; mais, parmi les hommes, le méchant n'est jamais que méchant, le bon est toujours bon, sans que le malheur altère son naturel. Est-ce la nature ou l'éducation qui l'emporte? Sans doute la bonne éducation est une école de vertu; et quiconque apprit à la connaître connaît aussi le vice en prenant la règle du beau pour guide. Mais à quoi bon ces réflexions, comme autant de traits lancés dans le vide? Va, Talthybius, va dire aux Grecs que personne ne touche ma fille, et que la foule se tienne à distance : car, dans une armée innombrable, la multitude est indocile, et l'indiscipline des matelots est plus forte que le feu; quiconque ne fait pas le mal passe pour un lâche. Pour toi, ancienne et fidèle esclave, prends un vase, et va puiser de l'eau de la mer que tu apporteras ici, pour que je lave dans ce dernier bain le corps de ma fille, à la fois épouse et sans époux, vierge et privée du prix de la virginité[1]. Où prendrai-je de quoi lui rendre des honneurs dignes d'elle? Je ne le pourrais pas; mais je ferai ce que je puis. Je l'exposerai revêtue d'ornements empruntés aux captives qui m'aident de leurs soins dans l'intérieur de cette tente, s'il en est parmi elles qui ait soustrait et possède à l'insu de ses nouveaux maîtres quelque reste

1. La main de Polyxène était promise à Achille, lorsque ce héros fut tué, en sorte qu'elle ne pouvait être appelée ni du nom d'épouse, ni du nom de vierge.

de son ancienne fortune. O splendeur de notre palais! ô maison jadis florissante! ô Priam! possesseur de trésors si nombreux et si beaux, et père d'une postérité brillante! et moi, reine chargée d'années, mère de tant d'enfants : nous voilà tombés dans le néant, privés de tout ce qui faisait notre orgueil. Et, après cela, nous tirons vanité, l'un de l'opulence de sa maison, l'autre des titres d'honneur qu'il tient de ses concitoyens! Tout cela n'est que pur néant, vaines chimères, noms pompeux. L'homme le plus heureux est celui dont les jours s'écoulent à l'abri des revers. (Elle rentre dans la tente des captives.)

LE CHŒUR. Mon malheur, ma ruine fut inévitable, du jour où Pâris coupa les sapins de l'Ida, pour naviguer sur le sein gonflé des mers, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil. Le travail et les nécessités de l'esclavage, pires encore que le travail, m'assiégent de tous côtés. Un mal funeste, commun à tous et né de la folie d'un seul, a fondu sur la terre qu'arrose le Simoïs : c'est une succession de calamités. Le débat, dans lequel un simple pâtre a prononcé entre trois filles des Immortels, a eu pour dénouement la guerre, le carnage et la dévastation de mes foyers. Sans doute aussi, sur les bords riants de l'Eurotas, plus d'une vierge Lacédémonienne gémit et fond en larmes dans sa demeure; plus d'une mère, qui a perdu ses fils, porte une main furieuse sur sa tête blanchie, et enfonce dans ses joues ses ongles ensanglantés.

L'ESCLAVE. Troyennes, où est la malheureuse Hécube, qui l'emporte par ses infortunes sur tous les hommes et sur toutes les femmes ensemble? Nul ne lui disputera la palme du malheur.

LE CHŒUR. Que veux-tu, malheureuse, avec tes cris

de mauvais augure? Jamais tu ne fais trêve à tes sinistres nouvelles.

L'ESCLAVE. C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de douleur. Or, au milieu des maux, il n'est pas facile aux mortels de prononcer des paroles de bon augure.

LE CHŒUR. La voilà précisément qui s'avance hors de la tente : elle arrive à propos pour t'entendre.

L'ESCLAVE. O mon infortunée maîtresse, plus malheureuse que je ne saurais dire ! tu es perdue, tu n'es plus, quoique tu voies la lumière; te voilà sans enfants, sans époux, sans patrie, à jamais anéantie !

HÉCUBE. Tu ne dis rien qui soit nouveau pour moi; je connais trop les malheurs que tu me rappelles. Mais pourquoi viens-tu m'apporter le cadavre de Polyxène, à qui tous les Grecs, m'a-t-on dit, s'empressent de rendre les derniers devoirs?

L'ESCLAVE. Dans son ignorance elle pleure Polyxène, et ne soupçonne pas de nouveaux malheurs.

HÉCUBE. Malheureuse que je suis ! est-ce que tu apportes ici la tête inspirée de la prophétesse Cassandre?

L'ESCLAVE. Elle vit; mais tu ne pleures pas celui qui est mort; mais regarde ce corps nu et inanimé : peut-être seras-tu étonnée et déçue dans tes espérances.

HÉCUBE. Hélas ! c'est mon fils Polydore que je vois privé de vie, lui qu'un prince Thrace avait recueilli et me conservait. Malheureuse! je succombe, je me meurs. O mon enfant, mon enfant, je commence un chant de folle douleur, frappée d'un nouveau coup par le Génie du mal.

L'ESCLAVE. Connais-tu donc, infortunée, le sort cruel de ton fils?

HÉCUBE. Je vois des forfaits incroyables, oui, incroya-

bles et inouïs. Les malheurs font place à de nouveaux malheurs. Jamais un jour ne se passera pour moi sans larmes, sans gémissements.

LE CHŒUR. Terribles, bien terribles sont les maux que nous souffrons, infortunée.

HÉCUBE. O enfant, enfant d'une malheureuse mère, comment as-tu péri? quel a été ton destin? quelle main t'a frappé?

L'ESCLAVE. Je l'ignore : je l'ai trouvé sur le bord de la mer.

HÉCUBE. Rejeté par les flots, ou tombé sous le coup d'une lance homicide?

L'ESCLAVE. Sur la grève, où l'avaient poussé les flots agités.

HÉCUBE. Hélas! ô ciel! mon songe, ma vision s'expliquent; je n'ai point oublié le spectre aux ailes noires : c'est toi, mon enfant, qu'il offrait à mes yeux privé de la lumière.

LE CHŒUR. Mais qui l'a tué? Le sais-tu, toi qui as l'intelligence des songes?

HÉCUBE. C'est mon hôte, le cavalier Thrace, chez qui son vieux père l'avait placé secrètement.

LE CHŒUR. O dieux! que veux-tu dire? il l'a tué pour avoir son or?

HÉCUBE. C'est chose impossible à dire et à qualifier, qui surpasse tous les prodiges; un acte impie, intolérable. Où est la justice vengeresse des hôtes? Monstre exécrable, as-tu bien pu dépecer le corps de cet enfant et trancher ses membres avec le fer, sans être ému de compassion?

LE CHŒUR. Infortunée! le dieu qui te poursuit a fait de toi la plus malheureuse des femmes. Mais j'aperçois Agamemnon, notre maître : silence maintenant, mes amies!

AGAMEMNON. Hécube, pourquoi tardes-tu à enfermer ta fille dans la tombe, après m'avoir demandé par Talthybius qu'aucun des Grecs ne touchât son corps? Nous le laissons en conséquence et nous abstenons d'y toucher. Cependant ta lenteur a lieu de m'étonner, et je viens te presser de partir : car, de notre côté, tout est bien disposé, s'il y a dans tout cela quelque chose de bien. Mais quel Troyen vois-je étendu là, près des tentes? Car les vêtements qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE (à part). Malheureux Polydore (car c'est m'appeler malheureuse que de t'appeler malheureux)! que ferai-je? Tomberai-je aux genoux d'Agamemnon, ou supporterai-je mes maux en silence?

AGAMEMNON. Pourquoi te lamenter en me tournant le dos et sans me dire ce qui s'est passé? Quel est ce cadavre?

HÉCUBE (à part). Mais si, voyant en moi une esclave et une ennemie, il repousse ma prière, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON. Je ne suis pas assurément un devin pour saisir le fil de tes pensées, si tu refuses de les expliquer.

HÉCUBE (à part). Peut-être aussi me trompé-je en attribuant à cet homme des dispositions malveillantes, tandis qu'il ne me veut point de mal.

AGAMEMNON. Si tu veux me laisser ignorer la vérité, nous sommes d'accord : car je ne veux pas non plus l'entendre.

HÉCUBE (à part.) Je ne saurais sans lui venger mes enfants. Pourquoi ces hésitations? Il faut oser, que je réussisse ou ne réussisse point. (Haut.) Agamemnon, je te supplie, par tes genoux, et par ta barbe, et par ta droite fortunée.

AGAMEMNON. Que demandes-tu ? Veux-tu assurer ta liberté ? rien ne t'est plus facile.

HÉCUBE. Non certes ; mais, pourvu que je me venge des méchants, je consens à rester esclave toute ma vie.

AGAMEMNON. Et quel service attends-tu de moi ?

HÉCUBE. Je ne te demande rien de ce que tu supposes, prince. Tu vois ce corps que j'arrose de mes larmes ?

AGAMEMNON. Je le vois ; mais je ne puis comprendre où tu veux en venir.

HÉCUBE. C'est moi qui l'ai porté dans mon sein et enfanté.

AGAMEMNON. Est-ce quelqu'un de tes enfants, infortunée ?

HÉCUBE. Ce n'est point un des fils de Priam, morts sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON. As-tu donc donné le jour à un fils autre que ceux-là ?

HÉCUBE. Oui, j'ai enfanté bien inutilement, à ce qu'il semble, celui que tu vois.

AGAMEMNON. Où donc se trouvait-il, quand Troie a succombé ?

HÉCUBE. Son père l'avait éloigné, craignant qu'il ne périt.

AGAMEMNON. Où l'avait-il relégué, seul et loin de ses frères alors vivants ?

HÉCUBE. Dans ce pays même, où l'on a trouvé son cadavre.

AGAMEMNON. Chez Polymestor, qui règne sur cette contrée ?

HÉCUBE. C'est là qu'il fut envoyé, gardien d'un or bien funeste.

AGAMEMNON. Comment a-t-il péri, et quel est l'auteur de sa mort ?

HÉCUBE. Quel autre serait-ce? Notre hôte de Thrace l'a tué.

AGAMEMNON. O infortunée, voulait-il donc s'emparer de l'or?

HÉCUBE. Voilà ce qu'il a fait, quand il a connu la ruine des Phrygiens.

AGAMEMNON. En quel lieu as-tu trouvé le corps, ou qui te l'a apporté?

HÉCUBE. Cette femme, qui l'a découvert sur le rivage de la mer.

AGAMEMNON. Le cherchait-elle, ou était-elle occupée d'un autre soin?

HÉCUBE. Elle était allée chercher de l'eau de la mer pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON. Sans doute, après l'avoir tué, ton hôte l'a jeté.

HÉCUBE. Oui, pour que son corps ainsi mutilé devînt le jouet des flots.

AGAMEMNON. Infortunée! tes souffrances ont comblé la mesure.

HÉCUBE. Je suis perdue, Agamemnon : il n'est pas un malheur qui me soit épargné.

AGAMEMNON. Hélas! hélas! quelle femme fut jamais si infortunée?

HÉCUBE. Il n'en est point, si ce n'est l'Infortune elle-même. Mais apprends pourquoi je tombe à tes genoux. Si tu trouves juste ce qui m'arrive, je me résignerai; sinon, venge-moi de cet homme, de cet hôte sacrilége, qui, sans crainte des dieux du ciel et des enfers, a commis l'acte le plus impie, lui qui s'était assis souvent à la même table que moi, et qui occupait, à titre d'hôte, le premier rang parmi nos amis. Après avoir obtenu tous les égards qui lui étaient dus, après s'être chargé de veiller sur mon enfant, il l'a tué! Et, s'il voulait le

tuer, pourquoi lui refuser un tombeau et le précipiter dans la mer ? Nous sommes esclaves et sans force, je le veux bien ; mais la force est aux dieux et à la loi qui règne sur eux : car c'est par la loi que nous connaissons les dieux et que nous avons fixé les règles du juste et de l'injuste. Cette loi, dont tu es dépositaire, si l'on vient à l'enfreindre, et que ceux qui osent tuer leurs hôtes ou violer les décrets sacrés des dieux restent impunis, il n'est plus de justice parmi les hommes. Eh bien, toi qui rougirais qu'il en fût ainsi, aie pour moi égards et pitié ; et, comme le peintre qui se place à quelque distance de son tableau, vois et contemple les maux qui m'accablent. J'étais reine autrefois ; maintenant je suis ton esclave ; naguère heureuse mère, aujourd'hui vieille femme, sans enfants, sans patrie, réduite à l'abandon, la plus misérable des créatures. Ah dieux ! pourquoi me fuis-tu ? Je n'obtiendrai rien, je crois. Malheureuse que je suis ! Pourquoi donc, mortels, suer et travailler à apprendre les autres sciences, et ne pas nous efforcer plutôt d'acquérir, même à grands frais, l'éloquence, seule reine de l'univers, afin de persuader les hommes à notre gré et d'obtenir l'objet de nos désirs ? Qui pourrait désormais se promettre le bonheur ? De tant de fils dont j'étais mère, aucun ne me reste ; moi-même, je pars condamnée à l'esclavage et à l'opprobre, et je vois la fumée qui s'élève des ruines de ma patrie. Peut-être est-il inutile de faire intervenir Cypris dans ce discours ; je le ferai néanmoins. A tes côtés couche ma fille, la prêtresse d'Apollon, que les Phrygiens nomment Cassandre : comment montreras-tu, prince, que son amour a pour toi des charmes ? Quel prix ma fille recevra-t-elle de toi pour les tendres embrassements qu'elle te prodigue ? Quel prix recevrai-je moi-même à cause d'elle ? car c'est de la nuit et de ses plaisirs enchanteurs que naît surtout la

reconnaissance parmi les humains. Tu vois ce mort : en agissant bien pour lui, tu agiras bien pour ton beau-frère. Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ah! que n'ai-je, par l'art de Dédale[1] ou de quelque dieu, une voix dans les bras et dans les mains et dans les cheveux et jusque dans la plante des pieds, afin que mon être tout entier s'attachât à tes genoux, pleurant et multipliant les supplications? O mon maître! ô lumière de la Grèce! laisse-toi fléchir et prête une main vengeresse à la vieille Hécube, quoiqu'elle ne soit plus rien. Car il est d'un noble cœur de servir la cause de la justice et de châtier les méchants partout et toujours.

LE CHŒUR. Étrange destinée des mortels! Ce sont les lois du sort qui règlent leurs relations : elles rendent amis ceux qui se haïssaient le plus, ennemis ceux qu'unissait une mutuelle affection.

AGAMEMNON. Hécube, je te plains, toi et ton enfant; tes malheurs et tes supplications me touchent; et je voudrais, pour les dieux et pour la justice, que tu fusses vengée d'un hôte impie, si je trouvais le moyen de te satisfaire, sans paraître aux yeux de l'armée avoir sacrifié le roi de Thrace à mon amour pour Cassandre. Car il est un point qui m'inquiète : l'armée regarde ce prince comme son ami, et celui qui a péri comme son ennemi; si celui-ci t'est cher, ce sentiment t'est particulier, et l'armée ne le partage pas. Sache donc que tu as en moi un ami disposé à te seconder et prompt à servir tes intérêts, mais dont le zèle se ralentira, s'il doit encourir le blâme des Grecs.

HÉCUBE. Hélas! il n'est pas un mortel qui soit libre. Esclave des richesses ou de la fortune, tantôt la multi-

1. Dédale, auteur du fameux labyrinthe de Crète et sculpteur habile. Son nom était passé en proverbe.

tude, tantôt les lois l'empêchent de suivre son penchant naturel. Mais puisque tu as peur et que tu t'arrêtes trop au jugement de la foule, c'est à moi de t'affranchir de cette crainte. Associe-toi par la pensée au projet que je formerai pour punir le meurtrier de mon fils ; mais n'agis point avec moi. Et si les Grecs murmurent et font mine de secourir le roi de Thrace, lorsqu'il subira le châtiment qui lui est destiné, contiens-les, sans paraître le faire en ma faveur. Du reste, sois tranquille : je saurai tout mener à bien.

AGAMEMNON. Et comment ? Que feras-tu ? Armeras-tu d'un glaive ta main débile pour percer le barbare ? emploieras-tu le poison ? quel secours espères-tu ? quel bras te prêtera son aide ? où trouveras-tu des amis ?

HÉCUBE. Ces tentes cachent une foule de Troyennes.

AGAMEMNON. Parles-tu des captives qui sont la proie des Grecs ?

HÉCUBE. C'est avec elles que je punirai mon assassin.

AGAMEMNON. Et comment des femmes triompheront-elles d'un homme ?

HÉCUBE. Le nombre est redoutable, et la ruse le rend invincible.

AGAMEMNON. Redoutable, oui ; mais votre sexe est bien faible.

HÉCUBE. Eh quoi ! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Egyptus [1] ? Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé d'hommes Lemnos [2] ? Mais en voilà assez sur ce sujet ; laisse là ce souci. Permets seulement à cette femme de traverser l'armée en sûreté. (A l'esclave.) Toi, va trouver le roi de Thrace, et dis-lui : « Hécube,

1. Les Danaïdes qui, toutes, à l'exception d'Hypermnestre, tuèrent en une nuit leurs maris, fils d'Egyptus.

2. Les femmes de Lemnos, se voyant délaissées par leurs époux, les égorgèrent tous en une seule nuit. Voyez *Hérodote*, VI, 139.

autrefois reine d'Ilion, te mande pour ton intérêt et celui de tes enfants, non moins que pour le sien : car il faut qu'ils sachent ce qu'elle veut te communiquer. » Cependant, Agamemnon, suspends la sépulture de Polyxène, afin que le frère et la sœur, double objet de ma sollicitude maternelle, soient consumés par la même flamme, et couchés l'un à côté de l'autre dans le sein de la terre.

AGAMEMNON. Tes désirs seront satisfaits. Et cependant, s'il était possible à l'armée de prendre la mer, je ne pourrais t'accorder cette faveur; mais Neptune ne nous envoie point encore de souffles favorables; et force nous est de rester en attendant une paisible navigation. Puisse ton projet réussir! car il est de l'intérêt de tous, de l'État comme de chacun en particulier, que les méchants soient punis et que les bons prospèrent.

LE CHŒUR. Troie, ô ma patrie! tu ne seras plus comptée au nombre des villes inexpugnables : si grande est la nuée des Grecs qui t'enveloppent, et dont la lance, la lance homicide a porté le ravage dans ton sein. Tu as vu raser les tours qui couronnaient ton front, et la noire fumée t'a souillée d'une tache déplorable. Malheureuse que je suis! je ne te parcourrai plus. C'est au milieu de la nuit que je péris, à l'heure qui suit le repas du soir, et lorsqu'un doux sommeil se répand sur les yeux. Au sortir des chants et des joyeux sacrifices, mon époux reposait dans la chambre nuptiale, son épée suspendue au poteau, et ne voyait point la troupe ennemie sortir des vaisseaux et envahir la Troie d'Ilus. Et moi, je rangeais les boucles de mes cheveux sous le bandeau qui ceignait mon front, les yeux attachés sur le miroir d'or aux reflets chatoyants, et prête à tomber sur ma couche moelleuse. Un bruit se répand à travers la ville, et Troie retentit du cri des guerriers qui s'en-

couragent : « Enfants des Grecs, quand donc reviendrez-vous dans vos foyers, après avoir renversé la citadelle d'Ilion? » Alors je quittai ma couche chérie, vêtue d'un simple voile, comme une jeune fille Dorienne, et je me prosternai, malheureuse que je suis! devant l'auguste Diane : inutiles prières! Mon époux périt sous mes yeux, et l'on m'entraîne sur la vaste mer, loin de ma patrie que je suis des yeux, après que le vaisseau a déployé la voile du retour et m'a séparée de la terre d'Ilion. Malheureuse, je succombai à la douleur. Je maudis Hélène, la sœur des Dioscures, et le pasteur de l'Ida, le funeste Pâris, dont l'hymen qui n'est pas un hymen, mais l'œuvre abominable d'un mauvais Génie, a causé ma perte, et m'a arrachée de la terre natale et des foyers paternels. Ah! puisse la mer ne point la ramener dans sa patrie! qu'elle ne revoie jamais la maison de ses pères!

POLYMESTOR. O Priam, le plus chéri des mortels, et toi, Hécube, si chère à mon cœur, je pleure en te voyant, en voyant ta patrie et ta fille récemment immolée. Hélas! il n'y a rien de sûr ici-bas, et c'est folie de croire, parce qu'on est heureux, qu'on ne sera pas malheureux à son tour. Les dieux bouleversent les fortunes en tous sens, afin que, dans notre ignorance, nous les adorions. Mais à quoi bon ces lamentations? les maux passés sont sans remède. Peut-être m'en veux-tu de mon absence; mais cesse de m'accuser : car je me trouvais loin d'ici, au cœur de la Thrace, lorsque tu es arrivée en ces lieux. A peine de retour, j'avais déjà quitté ma demeure, lorsque je rencontrai l'esclave que tu m'adressais, et instruit de son message, je suis venu te trouver.

HÉCUBE. Je rougis de te regarder en face, Polymestor, dans l'abîme de maux où je suis plongée. A toi qui fus

témoin de mon bonheur, j'ai honte d'exposer l'infortune à laquelle je suis réduite maintenant, et je n'ose lever les yeux sur toi. Ne crois pas, toutefois, qu'il y ait de ma part aucune malveillance, Polymestor; n'ai-je pas d'ailleurs, pour m'excuser, l'usage qui défend aux femmes de regarder les hommes en face?

POLYMESTOR. Il n'y a là rien qui m'étonne. Mais quel besoin as-tu de moi? pour quel sujet m'as-tu mandé?

HÉCUBE. Je veux te communiquer un secret à moi, qui t'intéresse toi et tes enfants. Mais ordonne à tes gens de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR. Retirez-vous. Aussi bien je puis rester seul sans danger. Tu es mon amie, et l'armée des Grecs est pleine de bienveillance pour moi. Mais fais-moi connaître quel service un homme heureux peut rendre à des amis malheureux : car je suis prêt à te servir.

HÉCUBE. Dis-moi, d'abord : ce fils que tu as reçu de ma main et de celle de son père, pour le garder dans ta maison, Polydore, vit-il? Je te questionnerai ensuite sur le reste.

POLYMESTOR. Il vit : à cet égard du moins, vous n'avez pas à vous plaindre de la fortune.

HÉCUBE. O cher hôte, la bonne parole, et qu'elle est digne de toi!

POLYMESTOR. Que veux-tu encore savoir de moi?

HÉCUBE. Mon fils a-t-il quelque souvenir de sa mère?

POLYMESTOR. Il eût souhaité de venir ici, près de toi, secrètement.

HÉCUBE. Est-il en sûreté, l'or qu'il apporta de Troie?

POLYMESTOR. Il est en sûreté : car je le garde dans ma maison.

HÉCUBE. Conserve-le fidèlement, et ne convoite pas ce qui est à tes proches.

POLYMESTOR. Jamais : j'ai bien assez de ce que je possède.

HÉCUBE. Sais-tu donc ce que je veux dire à toi et à tes enfants?

POLYMESTOR. Je l'ignore; mais tu vas me l'apprendre.

HÉCUBE. Que mon fils te soit cher, comme tu es cher à sa mère!

POLYMESTOR. Qu'y a-t-il que nous devions savoir, mes enfants et moi?

HÉCUBE. Des cachettes souterraines où est enfoui l'or des Priamides.

POLYMESTOR. Est-ce là ce que tu veux faire connaître à ton fils?

HÉCUBE. Oui, et par ton entremise : car tu es un homme pieux.

POLYMESTOR. En quoi la présence de mes enfants vous est-elle nécessaire?

HÉCUBE. Il vaut mieux, si tu viens à mourir, qu'ils sachent mon secret.

POLYMESTOR. Tu as raison, et j'approuve ta prudence.

HÉCUBE. Sais-tu où est le temple de Minerve Troyenne.

POLYMESTOR. Est-ce là que ton or est caché? à quel signe le reconnaître?

HÉCUBE. A une pierre noire, qui s'élève au-dessus du sol.

POLYMESTOR. As-tu quelque chose à me dire à ce sujet?

HÉCUBE. Je veux que tu sauves les richesses que j'ai emportées avec moi.

POLYMESTOR. Où sont-elles? les as-tu cachées sous tes vêtements ou déposées ailleurs?

HÉCUBE. Elles sont à couvert sous cette tente, dans un amas de dépouilles.

POLYMESTOR. Où donc? c'est là l'enceinte où sont mouillés les vaisseaux des Grecs.

HÉCUBE. Cette tente est réservée aux captives.

POLYMESTOR. Est-il sûr d'y entrer? n'y trouverai-je aucun homme?

HÉCUBE. Il n'y a pas un homme à l'intérieur; nous seules y demeurons. Entre donc : car les Grecs sont impatients de mettre à la voile et de quitter Troie pour retourner dans leur patrie. Entre, dis-je, afin qu'après avoir achevé ce que tu as à faire, tu t'en retournes avec tes enfants où tu as placé mon fils. (Ils entrent dans la tente.)

LE CHŒUR. Tu n'as pas encore subi, mais peut-être vas-tu subir la peine de ton crime. Tel qu'un homme tombé de côté dans l'abîme sans fond des mers, tu perdras la douce existence et tu mourras d'une mort funeste... Car celui que ses crimes ont placé sous les mains de la justice et des dieux ne peut échapper à un terrible châtiment. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route qui te conduit chez Pluton, au séjour de la mort : malheureux! c'est une main étrangère aux combats qui t'ôtera la vie.

POLYMESTOR (dans la tente). Ah!... ciel! on m'arrache les yeux!

LE CHŒUR. Avez-vous entendu, mes amies, les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR. Ah! je suis doublement malheureux! ô mes enfants, déplorables victimes!

LE CHŒUR. Amies, un nouveau malheur vient de s'accomplir dans cette tente.

POLYMESTOR. Non, vous ne m'échapperez pas, malgré votre fuite rapide. Je briserai sous mes coups les cloisons qui vous cachent.

LE CHŒUR. Voici qu'un coup part de sa lourde main. Voulez-vous que nous tombions sur lui? c'est le moment de venir en aide et de prêter main forte à Hécube et aux Troyennes.

HÉCUBE (sortant de la tente). Arrache, n'épargne rien, renverse les portes; jamais tu ne rendras la vue à ton œil éteint; jamais tu ne verras vivants ces enfants que j'ai tués de ma main.

LE CHŒUR. As-tu donc en effet vaincu le Thrace et triomphé de ton hôte, ma maîtresse? as-tu fait ce que tu dis.

HÉCUBE. Tu le verras bientôt sortir de la tente, aveugle et marchant d'un pas incertain et chancelant; tu verras aussi les cadavres de ses deux enfants, que j'ai tués avec l'aide de ces braves Troyennes. J'ai puni le traître. Regarde, le voilà qui sort de la tente. Pour moi, je vais m'éloigner et fuir l'approche de ce Thrace bouillant du plus implacable courroux.

POLYMESTOR. Malheureux que je suis! où aller? où m'arrêter? où aborder, en me traînant sur les mains, pas à pas, comme les bêtes sauvages qui habitent les montagnes? Quelle route prendrai-je, celle-ci ou celle-là, dans mon impatience de saisir ces Troyennes homicides qui m'ont perdu? Misérables, misérables filles des Phrygiens! monstres maudits! dans quelle retraite se sont-elles blotties pour m'échapper? O Soleil, que ne peux-tu guérir mes paupières sanglantes et me rendre la lumière! Ah! ah! Silence, silence! Je les entends qui marchent d'un pas furtif. Où m'élancerai-je pour me gorger de chairs et d'os, me servir un festin de bête féroce, et consommer leur perte, justes représailles de mon malheur? Mais où me laissé-je entraîner, infortuné! Je laisse mes enfants sans défense, à la merci de ces Bacchantes de l'enfer, pour qu'elles livrent leurs membres dépecés en proie aux chiens dévorants, affreux repas de meurtre et de sang, ou les dispersent dans les les montagnes! Où m'arrêter? où aller? Tel que le nautonnier repliant sa voile de lin à l'aide des cordages,

retournerai-je en arrière, pour m'élancer, gardien de mes enfants, vers cette couche sanglante?

LE CHŒUR. Infortuné! quels maux cruels tu as soufferts! Si tu as commis de honteux forfaits, le dieu qui appesantit sa main sur toi t'a infligé un châtiment terrible.

POLYMESTOR. A moi, Thraces, race guerrière, habile à manier la lance et à dompter les chevaux, vous que possède le souffle de Mars! O Grecs! ô Atrides! Mes cris, mes cris vous appellent. Venez, accourez, au nom des dieux. M'entend-on? ou personne ne viendra-t-il à mon secours? Que tardez-vous? Des femmes m'ont perdu; des femmes, des captives. Horrible, horrible est le traitement que j'ai subi. Oh! pitié pour ma souffrance! Où tourner mes pas? où aller? Dois-je m'envoler vers la voûte céleste, jusqu'au séjour élevé où Sirius et Orion lancent de leurs yeux des rayons enflammés, ou me précipiter dans le noir gouffre de Pluton?

LE CHŒUR. Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie misérable.

AGAMEMNON. J'ai entendu tes cris : car Écho, la fille plaintive de la montagne, les a répétés, et a rempli le camp d'un bruit confus. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous la lance des Grecs, ce bruit ne nous eût pas médiocrement effrayés.

POLYMESTOR. O cher prince, car je t'ai reconnu, Agamemnon, en entendant ta voix, vois-tu comme on m'a traité?

AGAMEMNON. Ciel! infortuné Polymestor, qui t'a mis en cet état, l'œil éteint, les paupières sanglantes? qui a massacré tes enfants? Quel qu'il soit, il nourrissait contre toi et tes enfants un violent ressentiment.

POLYMESTOR. C'est Hécube, aidée des autres captives,

qui m'a perdu; que dis-je! elle a fait bien davantage.

AGAMEMNON. Que dis-tu? (A Hécube). Et toi, Hécube, as-tu fait, comme il le dit? est-tu coupable de cette audace inouïe?

POLYMESTOR. O dieux! qu'as-tu dit? Serait-elle donc près de nous? Montre, dis où elle est, afin que je la saisisse entre mes bras, lui déchire le corps et la mette en sang.

AGAMEMNON. Holà! que veux-tu faire?

POLYMESTOR. Au nom des dieux, je t'en supplie : laisse-moi porter sur elle une main furieuse.

AGAMEMNON. Arrête; et bannissant de ton cœur ce courroux sauvage, parle : je veux vous entendre l'un après l'autre, pour décider avec justice si tu as mérité un pareil traitement.

POLYMESTOR. Je vais parler. Le plus jeune des enfants de Priam, Polydore, fils d'Hécube, m'avait été confié par son père, qui, pressentant déjà la prise de Troie, m'avait chargé de l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr; mais écoute mes raisons, tu verras que j'ai agi avec sagesse et prévoyance. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, s'il survivait aux siens, ne rassemblât les débris de Troie et ne repeuplât la ville; que les Grecs, instruits qu'un fils de Priam vivait encore, ne transportassent une nouvelle armée sur le sol phrygien, et ne vinssent ensuite fouler et ravager les plaines de la Thrace; que le malheur des Troyens ne rejaillît sur nous, leurs voisins, comme nous en souffrons aujourd'hui, prince. Mais Hécube, instruite du sort funeste de son fils, a employé, pour me perdre, la ruse que voici : sous prétexte qu'elle m'indiquerait l'endroit où l'or des Priamides était caché dans Ilion, elle m'introduit seul avec mes enfants dans sa tente, pour que personne ne connût son projet. Je m'assieds au milieu d'un

lit en fléchissant le genou. Une foule de femmes Troyennes prennent place à mes côtés, les unes à gauche, les autres à proite, comme auprès d'un ami. Prenant mon manteau, ouvrage d'une main Édonienne[1], elles l'exposaient aux rayons du soleil et vantaient l'éclat du tissu; d'autres, considérant ma pique Thrace, me dépouillèrent de cette double sauvegarde. Les mères, s'extasiant sur la beauté de mes enfants, les berçaient dans leurs bras, et se les passaient de main en main, pour les éloigner le plus possible de leur père. Aussitôt après ces douces paroles, le croirais-tu? elles tirent des poignards cachés sous leur robe, et percent mes enfants; tandis que les autres, comme des ennemies furieuses, me tenaient les mains et les pieds. Si, dans le but de secourir mes enfants, je levais la tête, elles me prenaient aux cheveux; si je remuais les mains, leur nombre rendait mes efforts impuissants. En dernier lieu, et pour mettre le comble à leur cruauté, elles firent une chose atroce armées de leurs agrafes, elles percent et ensanglantent les malheureuses prunelles de mes yeux; après quoi elles s'échappent et s'enfuient à travers la tente. Et moi, tel qu'une bête farouche, je poursuis ces chiennes homicides, sondant toute cloison, comme fait un chasseur, frappant, heurtant. Voilà ce que j'ai souffert, Agamemnon, dans mon empressement à te servir, et pour avoir tué ton ennemi. Mais, sans m'étendre en de longs discours, tout le mal qu'on a dit jadis, ou qu'on dit aujourd'hui, ou qu'on dira jamais des femmes, je le résumerai en ce peu de mots : ni la mer ni la terre ne nourrissent une pareille engeance : quiconque vit avec elles l'apprend à son tour.

LE CHŒUR. Ne t'emporte point, et n'enveloppe pas

1. Les Edoniens étaient un peuple de Thrace, entre le Nestus et le Strymon.

ainsi toutes les femmes dans tes accusations injurieuses : s'il en est parmi nous qu'il faut compter au nombre des fléaux, plus d'une aussi excite l'envie par sa vertu.

HÉCUBE. Agamemnon, les paroles ne devraient jamais avoir plus d'autorité parmi les hommes que les faits : quiconque a bien agi devrait bien parler; quiconque a mal agi, tenir des discours sans force; l'éloquence n'est pas faite pour les causes injustes. Ceux qui ont étudié à fond l'art de la parole sont habiles peut-être; mais leur habileté ne peut se soutenir jusqu'à la fin, et d'ordinaire ils périssent misérablement : aucun encore n'a échappé. C'est à toi que s'adressent ces réflexions préliminaires. Maintenant j'arrive à Polymestor : oui, c'est à toi que je vais répondre, qui prétends avoir tué mon enfant pour épargner aux Grecs de nouveaux labeurs et servir Agamemnon. Mais d'abord, misérable, une race barbare n'a jamais pu être amie des Grecs : la chose est impossible. Et puis, dans quel intérêt montrais-tu ce zèle empressé? avais-tu quelque hymen en vue? ou bien, le sang t'unissait-il aux Grecs? quel motif, enfin, te faisait agir? Devaient-ils traverser une seconde fois les mers et ravager ton pays? à qui penses-tu faire croire cela? C'est l'or (si tu voulais être franc, tu le dirais), c'est ton avarice qui a tué mon fils. Sinon, explique-moi ta conduite. Pourquoi, lorsque Troie prospérait, qu'une enceinte de tours protégeait cette ville, que Priam était vivant et la lance d'Hector florissante, pourquoi donc, alors, si tu voulais servir Agamemnon, n'as-tu pas tué cet enfant que tu élevais dans ton palais? ou ne l'as-tu pas livré vivant aux Grecs? Mais, lorsque nous avons cessé d'exister, et que les ruines fumantes d'Ilion ont annoncé la victoire de nos ennemis, tu as tué l'hôte venu à ton foyer. Écoute encore de nouvelles preuves de ta méchanceté. Puisque tu étais l'ami des Grecs, tu aurais dû apporter cet or

qui, de ton propre aveu, appartenait à mon fils, et non à toi, et le donner à ces guerriers appauvris par un long exil, loin de leur patrie, sur une terre étrangère. Mais, aujourd'hui encore, tu n'oses pas t'en dessaisir, et tu t'obstines à le garder dans ton palais. Et pourtant, si tu avais élevé mon enfant, comme tu devais le faire, et que tu l'eusses sauvé, tu aurais acquis un beau renom. Car c'est dans l'adversité qu'on reconnaît les vrais amis; la prospérité a naturellement des amis. Si tu avais été dans le besoin et que mon fils eût été heureux, tu aurais trouvé en lui un grand trésor. Mais aujourd'hui, l'amitié d'Agamemnon t'échappe, tu perds le fruit de ton larcin, tes fils sont morts, et toi-même voilà où tu en es. Je te le déclare, Agamemnon : si tu prêtes appui à cet homme, tu passeras pour un méchant : car tu protégeras un hôte qui n'est ni pieux, ni fidèle à ceux auxquels il devait sa foi, ni religieux, ni juste; et nous dirons que tu aimes les méchants, parce que tu leur ressembles; ce n'est pas que je veuille outrager mes maîtres.

LE CHŒUR. Oh! oh! comme les bonnes causes inspirent toujours de bonnes paroles aux mortels!

AGAMEMNON. Il est pénible pour moi de juger les torts des autres; je dois m'y résoudre néanmoins : car ce serait une honte de rejeter ce fardeau, après m'en être chargé. Sache donc que, suivant moi, ce n'est ni dans mon intérêt, ni dans celui des Grecs que tu as tué ton hôte, mais pour t'approprier son or. Tu présentes les faits à ton avantage, parce que tu es dans le malheur. Peut-être est-il indifférent chez vous de tuer son hôte; mais, pour nous autres Grecs, c'est une infamie. Si je ne te jugeais point coupable, pourrais-je échapper au blâme? Non, assurément. Eh bien! puisque tu as osé commettre le crime, résigne-toi au châtiment.

POLYMESTOR. Hélas! vaincu, je le vois, par une femme,

par une esclave, je donnerai satisfaction à qui ne me vaut pas.

HÉCUBE. Et c'est justice, après les crimes que tu as commis.

POLYMESTOR. Oh! mes enfants! oh! mes yeux! infortuné que je suis!

HÉCUBE. Tu souffres? et moi, crois-tu que je ne souffre pas de la perte de mon enfant?

POLYMESTOR. Tu es heureuse d'insulter à mon malheur, perfide que tu es!

HÉCUBE. Comment ne serais-je pas heureuse de m'être vengée de toi?

POLYMESTOR. Tu changeras bientôt de ton, quand l'eau de la mer te...

HÉCUBE. Me portera sur un vaisseau, n'est-ce pas, aux rivages de la Grèce?

POLYMESTOR. Non, mais engloutira ton corps tombé de la hauteur des hunes.

HÉCUBE. Et qui emploiera la force pour me précipiter?

POLYMESTOR. Toi-même tu monteras au mât du vaisseau.

HÉCUBE. Avec des ailes attachées aux épaules? ou par quel moyen?

POLYMESTOR. Tu deviendras une chienne, aux regards étincelants de rage.

HÉCUBE. Et qui t'a instruit de ma métamorphose?

POLYMESTOR. L'oracle des Thraces, Bacchus me l'a dit.

HÉCUBE. Et ne t'a-t-il prédit aucun des maux que tu éprouves?

POLYMESTOR. Non, car jamais tu ne m'aurais pris ainsi dans tes piéges.

HÉCUBE. Sera-ce morte ou vivante que je subirai cette métamorphose?

POLYMESTOR. Morte, et le tombeau qui te sera élevé aura un nom...

HÉCUBE. Analogue à ma forme nouvelle? ou quel autre enfin? parle.

POLYMESTOR. On l'appellera le tombeau de la chienne malheureuse[1], point de repère pour les nautonniers.

HÉCUBE. Peu m'importe, puisque tu m'as donné satisfaction.

POLYMESTOR. Ta fille Cassandre est aussi condamnée à périr.

HÉCUBE. Je méprise tes menaces, et je t'en souhaite autant.

POLYMESTOR. C'est l'épouse de cet homme (il désigne Agamemnon), surveillante jalouse, qui la tuera.

HÉCUBE. Fille de Tyndare, loin de toi une pareille démence!

POLYMESTOR. Et sur toi-même, Agamemnon, elle lèvera sa hache homicide.

AGAMEMNON. Qu'est-ce à dire? Es-tu fou, et veux-tu attirer sur toi de nouveaux malheurs?

POLYMESTOR. Tue-moi; mais sache qu'un bain sanglant t'attend dans Argos.

AGAMEMNON. Esclaves, entraînez-le de force loin de mes yeux.

POLYMESTOR. Tu souffres de m'entendre?

AGAMEMNON. Ne lui fermerez-vous pas la bouche?

POLYMESTOR. Faites, aussi bien j'ai tout dit.

AGAMEMNON. Qu'on le jette au plus vite dans quelque île déserte, puisque, même en cet état, il pousse aussi loin l'insolence. Pour toi, malheureuse Hécube, va don-

1. Il y avait un promontoire de Thrace, appelé Cynossème, que la tradition indiquait comme le tombeau d'Hécube, lapidée par les Thraces.

ner la sépulture à tes deux enfants; et vous, Troyennes, il faut vous rendre aux tentes de vos maîtres : car voilà que commencent à souffler les vents favorables qui doivent nous conduire dans notre patrie. Ah! puissions-nous avoir une heureuse traversée, et, quittes de nos travaux, retrouver nos familles dans la prospérité!

LE CHŒUR. Allez au port et aux tentes, mes amies, pour apprendre à connaître les maux de l'esclavage : dure est la loi de la nécessité

HÉLÈNE

PERSONNAGES :

HÉLÈNE

TEUCER.

LE CHŒUR, composé de captives grecques.

MÉNÉLAS.

UNE VIEILLE ESCLAVE

UN MESSAGER.

THÉONOÉ.

THÉOCLYMÈNE.

UN AUTRE MESSAGER

LES DIOSCURES.

La scène est à Pharos, île d'Égypte, devant le palais de Théoclymène.

HÉLÈNE

HÉLÈNE. C'est ici le cours du Nil majestueux et pur, qui, grossi par la fonte des neiges, tient lieu de la rosée céleste à l'Égypte dont il arrose les campagnes. Protée jusqu'à sa mort régna sur cette terre; maître de l'Égypte, il choisit l'île de Pharos pour sa résidence, et épousa Psamathé, une des nymphes de la mer, lorsqu'elle eut renoncé à l'hymen d'Éaque... Il eut d'elle deux enfants, un fils nommé Théoclymène, parce que pendant toute sa vie il honora les dieux, et une noble fille, Ido, qui fit les délices de sa mère pendant son enfance et reçut le nom de Théonoé quand elle fut d'âge à prendre un époux : initiée à toutes les sciences divines, elle connaissait également le présent et l'avenir : c'est un don qu'elle tenait de son aïeul Nérée. Ma patrie est illustre : Sparte m'a vue naître, et je suis fille de Tyndare. La renommée publie que Jupiter vola dans les bras de ma mère et s'unit secrètement à elle, sous la forme d'un cygne ailé, fuyant la poursuite d'un aigle, si toutefois ce bruit n'est pas menteur. On m'appela Hélène, et je vais raconter les maux que j'ai soufferts. Trois déesses, rivales en beauté, Junon, Vénus et la fille de Jupiter, vinrent trouver Pâris dans une grotte de l'Ida, et voulurent qu'il prononçât sur leurs attraits. Vénus se fit une arme de ma beauté, s'il faut appeler beau ce qui cause nos

malheurs, et, en promettant à Pâris qu'il m'épouserait, elle triompha. Le berger de l'Ida quitta ses étables et vint à Sparte pour rechercher mon alliance. Mais Junon, irritée de n'avoir pas vaincu les déesses, rendit vain mon hymen avec Pâris; et, au lieu de me donner à lui, elle livra au fils de Priam un fantôme vivant qu'elle avait formé du plus pur éther, à ma ressemblance : il crut me posséder, vaine illusion ! ce n'était pas moi. A ces maux se rattachent les autres desseins formés par Jupiter. Il alluma une guerre entre le peuple grec et les malheureux Phrygiens, pour soulager la terre, notre mère commune, du fardeau d'une multitude inutile et faire connaître le plus valeureux des Grecs. Je servis (mon nom du moins, sinon ma personne) à stimuler le courage des Phrygiens, et je fus le prix proposé aux armes des Grecs. Mais le fils de Maïa m'enleva au sein des airs, et m'enveloppant d'un nuage (car Jupiter ne m'oubliait pas), m'établit en ces lieux, dans le palais de Protée, qu'il jugeait le plus chaste des mortels, pour que la couche de Ménélas restât pure et sans tache. Me voilà donc ici; et mon malheureux époux a rassemblé une armée et l'a conduite sous les murs d'Ilion pour venger le rapt d'Hélène. Bien des guerriers ont péri à cause de moi sur les rives du Scamandre; et moi, qui ai tant souffert, je suis maudite, et je passe pour avoir attiré sur les Grecs une guerre terrible en trahissant mon époux. Pourquoi donc suis-je encore en vie? C'est que j'ai entendu dire à Mercure que j'habiterais encore la terre illustre de Sparte en compagnie de mon époux, lorsqu'il saurait que je ne suis point allée à Ilion, pour ne pas recevoir un autre que lui dans ma couche. Tant que Protée a vu la lumière du soleil, je n'ai point eu d'hymen à craindre; mais, depuis que la terre l'a reçu dans son sein, le fils du feu roi recherche ma main.

Fidèle à mon premier époux, je viens me prosterner au tombeau de Protée, le suppliant de me conserver pure à Ménélas : si le nom que je porte est infâme en Grèce, je veux que mon corps échappe ici à la honte.

TEUCER. A quel maître appartient ce palais fortifié? C'est un séjour digne de Plutus, à voir son enceinte royale et ses murs crénelés. Ah! qu'ai-je vu, grands dieux? J'aperçois l'image odieuse et sanglante de la femme qui m'a perdu, moi et tous les Grecs. Que les dieux te maudissent pour ta ressemblance avec Hélène! Si je n'avais pas le pied sur une terre étrangère, ce trait parti de ma main te donnerait la mort pour te punir de ressembler à la fille de Jupiter.

HÉLÈNE. D'où vient, ô malheureux, qui que tu sois d'ailleurs, l'horreur que je t'inspire? pourquoi les malheurs qu'Hélène a causés me rendent-ils haïssable à tes yeux?

TEUCER. J'ai eu tort, et la colère m'a emporté au delà des bornes. C'est que la Grèce entière déteste la fille de Jupiter. Pardonne-moi, femme, ce que j'ai dit.

HÉLÈNE. Qui es-tu? d'où viens-tu, et comment as-tu abordé dans ce pays?

TEUCER. Tu vois, ô femme, un des malheureux Grecs.

HÉLÈNE. Je ne m'étonne plus si tu détestes Hélène. Mais qui es-tu? quelle est ta patrie et de quel nom faut-il t'appeler?

TEUCER. Je me nomme Teucer; l'auteur de mes jours est Télamon, et Salamine la patrie qui m'a nourri

HÉLÈNE. Pourquoi donc es-tu venu dans les champs qu'arrose le Nil?

TEUCER. J'ai été proscrit, chassé de ma terre natale.

HÉLÈNE. Je plains ton malheur. Et qui t'a chassé de ta patrie?

TEUCER. Mon père Télamon, l'être que je chéris le plus.

HÉLÈNE. Et pour quel motif? Il y a là-dessous quelque malheur.

TEUCER. C'est mon frère Ajax qui m'a perdu en mourant à Troie.

HÉLÈNE. Comment? lui aurais-tu par hasard ôté la vie en le perçant de ton glaive?

TEUCER. Il s'est précipité lui-même sur sa propre épée.

HÉLÈNE. Dans un accès de folie? car nul, dans son bon sens, ne se porterait à cet excès.

TEUCER. Connais-tu un certain Achille, fils de Pélée?

HÉLÈNE. Il brigua jadis la main d'Hélène, si j'en crois la renommée.

TEUCER. A sa mort, ses compagnons se disputèrent ses armes.

HÉLÈNE. Et comment, de là, arriva-t-il malheur à Ajax?

TEUCER. Un autre ayant obtenu ces armes, il se donna la mort.

HÉLÈNE. Son infortune a donc rejailli sur toi?

TEUCER. Oui, parce que je ne suis pas mort avec lui.

HÉLÈNE. Alors, tu as pris part, étranger, au siége de la fameuse Troie?

TEUCER. Je l'ai détruite, et, à mon tour, j'ai succombé.

HÉLÈNE. A-t-elle donc été embrasée et consumée par le feu?

TEUCER. Au point qu'on ne voit plus la trace des remparts.

HÉLÈNE. Infortunée Hélène! c'est pour toi que les Phrygiens ont péri.

TEUCER. Et les Grecs avec eux : de grands malheurs se sont accomplis.

HÉLÈNE. Depuis combien de temps la ville est-elle ruinée.

TEUCER. Sept fois environ le cours de l'année a ramené les fruits, depuis sa chute.

HÉLÈNE. Et combien de temps encore avez-vous passé sous les murs de Troie?

TEUCER. Assez pour que les phases de la lune aient rempli dix années.

HÉLÈNE. Avez-vous pris aussi la femme de Sparte?

TEUCER. Ménélas l'a emmenée en la traînant par les cheveux.

HÉLÈNE. As-tu vu la malheureuse, ou n'en parles-tu que par ouï-dire?

TEUCER. Je l'ai vue de mes yeux, tout comme je te vois.

HÉLÈNE. Craignez que les dieux ne se soient joués de vos sens.

TEUCER. Changeons de conversation, ne me parle plus de cette femme.

HÉLÈNE. Croyez-vous donc votre opinion si infaillible?

TEUCER. Je l'ai vue de mes yeux, et c'est l'esprit qui voit.

HÉLÈNE. Et Ménélas est de retour dans son palais avec son épouse?

TEUCER. Il n'est pas du moins en Argos, ni sur les bords de l'Eurotas.

HÉLÈNE. Ah! la nouvelle est triste pour ceux à qui tu l'annonces!

TEUCER. On dit, en effet, qu'il a péri avec son épouse.

HÉLÈNE. Les Grecs n'ont-ils pas tous suivi la même route?

TEUCER. Oui, mais la tempête les a dispersés.

HÉLÈNE. Dans quels parages de l'onde amère?

TEUCER. Comme ils passaient par le milieu de la mer Égée.

HÉLÈNE. Et, depuis, nul n'a vu que Ménélas ait pris terre?

TEUCER. Personne; en Grèce il passe pour être mort.

HÉLÈNE. (A part.) Je suis perdue. (Haut.) Qu'est devenue la fille de Thestias?

TEUCER. Tu veux dire Léda? elle n'est plus.

HÉLÈNE. Est-ce le déshonneur d'Hélène qui a causé sa perte?

TEUCER. On le dit : elle a passé son noble cou dans un lacet fatal.

HÉLÈNE. Et les fils de Tyndare [1] sont-ils vivants ou morts?

TEUCER. Ils sont morts et ils ne le sont pas : il y a sur eux un double récit.

HÉLÈNE. Quel est le meilleur? — Que de malheurs m'accablent!

TEUCER. On dit que, changés en astres [2], ils sont devenus dieux.

HÉLÈNE. Voilà qui est bien. Et que dit-on d'autre part?

TEUCER. Qu'ils se sont donné volontairement la mort à cause de leur sœur. — Mais laissons là ce sujet : je ne tiens pas à gémir pour deux raisons. Seconde ton hôte dans le projet qui l'amène dans ce royal séjour : je désire voir la prophétesse Théonoé, et obtenir d'elle un oracle qui m'apprenne à quel vent favorable je dois ouvrir ma voile pour arriver dans l'île de Chypre : car Apollon m'a ordonné de m'y fixer, et de donner à ma nouvelle demeure le nom insulaire de Salamine en mémoire de mon ancienne patrie [3].

1. Castor et Pollux.
2. La constellation des Gémeaux.
3. « Ambiguam tellure nova Salamina futuram. » HORACE.

HÉLÈNE. Tu n'as qu'à prendre la mer pour trouver ta route. Mais hâte-toi de fuir cette terre, avant que le fils de Protée, le roi de ce pays, ne t'ait vu. Il est sorti avec ses chiens sur lesquels il compte pour exterminer les bêtes sauvages. Fuis : car il tue l'hôte Grec, quel qu'il soit, tombé en sa puissance : pour quel motif, ne cherche pas à le savoir : je ne le dirai point : car à quoi bon te l'apprendre?

TEUCER. Tu as bien parlé, femme. Que les dieux te récompensent pour tes bienfaits! Si tes traits sont ceux d'Hélène, ton cœur est loin de ressembler au sien. Puisse-t-elle périr misérablement et ne jamais revenir sur les bords de l'Eurotas! Et toi, femme, puisses-tu vivre toujours heureuse! (Il sort.)

HÉLÈNE. O deuil cruel, cruelles douleurs où je suis plongée! A quelles lamentations recourir? quels accents employer? Sont-ce les larmes, les chants lugubres ou les cris de désespoir? Hélas! hélas! Vierges ailées, filles de la Terre, ô Sirènes, que n'accourez-vous à mes plaintes avec la flûte libyenne ou le chalumeau, afin que vos larmes répondent à mes maux, vos douleurs à mes douleurs, vos chants à mes chants, et que votre voix plaintive fasse écho à mes lamentations : je veux que vos funèbres accents arrivent aux oreilles de Proserpine, et que dans son séjour ténébreux elle reçoive avec mes larmes, comme un hommage agréable, l'hymne que j'adresse à ceux qui ne sont plus [1].

LE CHŒUR. J'étais au bord de l'onde azurée, et je séchais aux rayons dorés du soleil des voiles de pourpre étendus sur un épais gazon et sur des roseaux. Là, j'ai entendu des accents lamentables, un chant plaintif retentir à mes oreilles; cette voix ne parlait que pour

1. Ménélas, Léda, les Dioscures.

pleurer et gémir. Telle une nymphe Naïade pousse des cris de détresse en fuyant à travers la montagne, et l'écho des grottes profondes, taillées dans le roc, répond aux bruyantes amours de Pan.

HÉLÈNE. Hélas! hélas! jeunes Grecques, qui êtes devenues la proie d'un pirate barbare, sachez qu'un navigateur grec est venu; il est venu m'apporter d'éternels sujets de larmes, et la ruine d'Ilion livrée aux ravages du feu à cause de moi, auteur de tant de massacres, à cause de mon nom fatal, et la mort de Léda, qui s'est pendue de désespoir en apprenant ma honte, et le trépas de mon époux, qui a péri après avoir erré longtemps sur les mers, et la disparition de Castor et de son frère, ces deux jumeaux, ornements de leur patrie, qu'on ne voit plus dans l'arène battue par les coursiers et près des roseaux de l'Eurotas se livrer aux exercices de leur âge.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! que ton sort est lamentable, ô femme! que ta destinée est cruelle! Une existence malheureuse t'échut en partage le jour où Jupiter, traversant les airs sous la forme d'un cygne blanc comme la neige, t'engendra dans les bras de ta mère. Quel malheur t'a été épargné? quelle épreuve n'as-tu pas subie? Ta mère n'est plus; les jumeaux chéris de Jupiter ne connaissent point le bonheur. La vue de la terre natale t'est refusée; la renommée publie que tu t'es livrée, auguste reine, aux caresses d'un barbare; ton époux a perdu la vie dans les flots; le palais de tes pères et le temple d'airain de Minerve ne seront plus désormais témoins de ta félicité.

HÉLÈNE. Qui donc, hélas! parmi les Phrygiens ou parmi les Grecs, a coupé ce pin funeste à Troie, avec lequel le fils de Priam a construit un navire maudit et traversé la mer, que battaient ses rames barbares, pour

venir dans mes foyers posséder ma fatale beauté et me contraindre à l'hymen ? C'est Vénus qui a été fourbe et homicide en déchaînant la mort sur les enfants de Danaüs et de Priam. Que mon sort est lamentable ! Assise sur son trône d'or, l'épouse auguste de Jupiter envoya le fils rapide de Maïa, qui me trouva occupée à cueillir des roses fraîchement écloses et à les rassembler dans les plis de ma robe pour les porter dans le temple d'airain de Minerve; il m'enleva dans les airs et me transporta sur cette terre ingrate, et suscita une querelle fatale entre la Grèce et les fils de Priam; et sur les rives du Simoïs un opprobre immérité est attaché à mon nom.

LE CHŒUR. Tu as lieu de t'affliger, je le sais; mais il y a profit à se résigner aux maux inévitables de la vie.

HÉLÈNE. Chères compagnes, voyez à quel destin j'ai été condamnée. Ma mère, en me donnant le jour, a-t-elle donc enfanté pour les hommes un prodige? Car jamais femme grecque ou barbare n'accoucha d'un œuf blanc pareil à celui d'où est sortie, dit-on, la fille de Léda et de Jupiter. Si ma naissance est prodigieuse, les événements de ma vie le sont également : Junon en est la cause, comme aussi ma beauté. Plût au ciel que ces attraits, effacés comme on efface les couleurs d'une peinture, eussent fait place à la laideur, et que les Grecs eussent oublié les opprobres qui m'accablent aujourd'hui pour garder le souvenir de ma vertu, au lieu de se rappeler ma honte ! Quiconque se voit frappé par les dieux d'un malheur unique, souffre, mais doit se résigner; mais moi, je suis en proie à mille maux à la fois. D'abord, sans avoir failli, je suis déshonorée : or, être accusé de torts imaginaires est pire que s'ils étaient réels. Ensuite, les dieux m'ont arrachée de ma terre na-

tale pour m'établir au milieu des barbares, où je vis séparée de mes amis et dans une condition servile, bien que je sois née de parents libres : car tous les barbares sont esclaves, un seul excepté. Une ancre me restait dans la tempête, l'espoir que mon époux reviendrait et me délivrerait de mes maux; mais il a péri : Ménélas a cessé d'exister. Ma mère n'est plus, et je passe pour être l'auteur de sa mort, injustement, il est vrai; mais ce reproche injuste pèse sur moi. Celle qui fut l'ornement de ma maison et de moi, ma fille[1], blanchit vierge et sans époux. Enfin, les fils de Jupiter, les célèbres Dioscures, ne sont plus au nombre des vivants. Ainsi tout m'accable à la fois, et j'ai succombé à l'excès de mes maux, bien que de fait je vive encore. Pour comble d'infortune, si je rentre dans ma patrie, je serai jetée en prison : car je passerai pour être l'Hélène que Ménélas a poursuivie jusque sous les murs d'Ilion. Si mon époux vivait, nous nous reconnaîtrions l'un l'autre à des signes mutuels que nous seuls comprendrions. Aujourd'hui, la chose n'est plus possible, et je ne le reverrai jamais. Pourquoi donc est-ce que je vis encore, et à quelle fortune me réservé-je? Irai-je, pour terminer mes maux, épouser un Barbare, habiter sous son toit et m'asseoir à sa table opulente? Mais quand la société d'un époux est odieuse à sa femme, la vie aussi lui devient odieuse. Mourir est le plus sage parti : comment donc mourrai-je honorablement? Se suspendre dans les airs, le cou passé dans un lacet, est une fin déshonorante, et qui messied même à un esclave; mais se percer d'un glaive a quelque chose de noble et de beau, et il suffit d'un instant pour nous délivrer de la vie. Tel est, en effet, l'abîme de maux où je suis tombée. La beauté fait le

1. Hermione.

bonheur des autres femmes[1]; et moi, c'est ma beauté qui m'a perdue.

LE CHŒUR. Garde-toi de penser, Hélène, que cet étranger, quel qu'il soit, ait dit la vérité en toutes choses.

HÉLÈNE. Pourtant il a dit clairement que mon époux était mort.

LE CHŒUR. Le langage est bien souvent l'expression du mensonge.

HÉLÈNE. Oui, mais l'évidence est le caractère de la vérité.

LE CHŒUR. Tu es plus portée à croire au mal qu'au bien.

HÉLÈNE. C'est que la crainte me domine et me pousse aux résolutions extrêmes.

LE CHŒUR. Et quelles sont à ton égard les dispositions de ceux qui habitent ce palais?

HÉLÈNE. Tous sont mes amis, excepté celui qui prétend à ma main.

LE CHŒUR. Sais-tu ce qu'il faut faire? Laisse là ce tombeau[2] où tu es assise.....

HÉLÈNE. Où veux-tu en venir, et que me conseilles-tu?

LE CHŒUR. Entre dans le palais, et demande à la fille de la Néréide, à Théonoé, qui sait tout, si ton époux est vivant ou s'il ne voit plus la lumière : quand tu connaîtras la vérité, livre-toi, suivant l'événement, à la joie ou à la douleur. Mais avant d'être sûre de rien, quel profit trouves-tu à te lamenter? Crois-moi, quitte ce monument funèbre et va trouver la jeune fille qui t'apprendra tout. Puisque tu peux découvrir la vérité sans sortir de ce palais, pourquoi porter plus loin tes re-

1. Par exemple : *Europe*, *Alcmène*, *Ariane* et *Léda* elle-même, la mère d'Hélène.

2. Le tombeau de Protée.

gards? Je veux t'accompagner et recueillir avec toi les oracles de la jeune vierge. Je suis femme, je dois assister une femme.

HÉLÈNE. Amies, j'embrasse votre sentiment. Venez, venez au palais pour connaître le sujet de mes angoisses.

LE CHŒUR. Je réponds avec joie à ton appel.

HÉLÈNE. Ah! jour malheureux! quel récit lamentable vais-je entendre, infortunée que je suis?

LE CHŒUR. Garde-toi, chère amie, de prophétiser le mal et de gémir par avance.

HÉLÈNE. Quel est le sort de mon époux infortuné? Voit-il la lumière, et le char du soleil, et le cours des astres; ou bien, confondu avec les morts, habite-t-il sous la terre la demeure infernale?

LE CHŒUR. Augure mieux de l'avenir, quel qu'il soit.

HÉLÈNE. C'est à toi que je m'adresse, toi que j'adjure, Eurotas, dont les rives humides sont bordées de verts roseaux; dis-moi si le bruit du trépas de mon époux est fondé. — Folie que tout cela! — Je veux me suspendre par le cou à un lacet fatal, ou me percer la gorge d'un glaive meurtrier que j'enfoncerai moi-même dans la chair, victime sanglante offerte aux trois déesses[1] et au berger[2] qui fit jadis retentir des sons du chalumeau les étables de Priam.

LE CHŒUR. Puissent les dieux détourner sur d'autres ces malheurs et pourvoir à ta félicité!

HÉLÈNE. Ah! Troie infortunée, tu péris par un crime qui n'a pas été accompli, et ton sort a été déplorable; les dons que m'a faits Cypris ont fait couler à flots et ton sang et tes larmes, et ta ruine a entassé douleurs

1. Junon, Vénus et Minerve.
2. Pâris.

sur douleurs. Les mères ont perdu leurs enfants, et les jeunes filles ont déposé l'offrande de leurs cheveux sur le tombeau de leurs frères, près des rives du Scamandre phrygien. La Grèce a poussé des cris, elle a gémi, elle a porté sur sa tête des mains furieuses, déchiré avec ses ongles et meurtri de coups sanglants ses joues délicates. Heureuse vierge d'Arcadie, Callisto[1], qui entras jadis dans la couche de Jupiter sous la forme d'un quadrupède! Combien ton sort l'emporte sur celui de ma mère! Changée en un monstre aux membres velus, ton œil farouche, ta figure de lionne, ont servi de remède à ta douleur. Heureuse aussi la fille du Titan Mérops[2]! Diane la chassa jadis du chœur de ses nymphes, et la transforma en une biche aux cornes dorées, à cause de sa beauté. C'est moi qui ai ruiné Pergame et la Dardanie; c'est moi qui ai fait périr les Grecs!

(Elle sort avec le chœur.)

MÉNÉLAS. O toi, qui disputas jadis, dans Pise, à Œnomaüs[3] le prix de la course des chars, que n'as-tu perdu la vie, ô Pélops, dans l'assemblée des dieux, le jour où tes membres dépecés ont été servis sur leur table! Tu n'aurais pas donné le jour à mon père Atrée, et de son union avec Aéropé nous ne serions pas nés, Agamemnon et moi, couple à jamais fameux. Car l'armée la plus considérable qu'on ait vue (je ne le dis pas pour me vanter), je l'ai conduite à Troie, à travers les mers : ce n'était point un roi qui exerçait une autorité tyrannique, mais un chef auquel obéissait volontairement la jeunesse grecque. De tous ces guerriers, les uns

1. Callisto, fille de Lycaon, fut métamorphosée en ourse, et non en lion.

2. On l'appelait aussi Méropis : c'est elle qui donna son nom à l'île de Cos.

3. Roi de Pise.

ne comptent plus au nombre des vivants; les autres, heureux d'avoir échappé aux dangers de la mer, rapportent dans leur patrie les noms de ceux qui ont succombé. Pour moi, j'erre malheureusement sur la vaste étendue de la mer azurée, depuis le jour où j'ai renversé les remparts d'Ilion[1]; et, malgré mon désir de rentrer dans ma patrie, les dieux ne me jugent pas digne d'obtenir cette faveur. J'ai abordé aux déserts de la Libye et sur ses côtes inhospitalières; et, quand je suis près de ma patrie, le vent me repousse en arrière; et jamais un souffle favorable n'enfla mes voiles pour me ramener dans mes foyers. Aujourd'hui, malheureux naufragé, après avoir vu périr mes amis, j'ai été jeté sur cette terre, et mon vaisseau s'est brisé contre les rochers qu'il a jonchés de ses débris. La carène seule m'est restée, et, sur ces ais solidement ajustés, je me suis sauvé avec peine et par une chance inespérée avec Hélène que j'ai arrachée de Troie. J'ignore le nom de cette contrée et quel peuple l'habite : car je rougirais de paraître devant la foule dont la curiosité serait éveillée par la vue de ces haillons, et par pudeur je cache ma misère. Lorsqu'un homme d'un rang élevé tombe dans l'infortune, cette existence, à laquelle il n'est point fait, lui est plus pénible qu'à celui qui fut toujours malheureux. Je suis tourmenté par le besoin : car je n'ai ni aliments, ni vêtements pour me couvrir; et il est facile de voir que je suis habillé de lambeaux échappés au naufrage. Ces riches habits, ces étoffes brillantes qui me paraient autrefois, la mer me les a ravis; et, après avoir caché au fond d'un antre cette épouse, auteur de tous mes malheurs, je suis venu, la laissant sous la garde des amis que la mort a épargnés. J'erre dans ces lieux et

1. Homère (*Odyssée*, IV) a également raconté les courses errantes de Ménélas.

cherche si je trouverai de quoi subvenir aux besoins des compagnons qui m'attendent là-bas. A la vue de ce palais entouré de murs crénelés, de ces portes magnifiques dont l'aspect annonce l'opulence, je me suis approché : j'espère trouver dans une riche demeure des secours pour mes matelots ; car l'homme dénué de ressources, le voulût-il, ne saurait nous assister. Holà! n'ouvrira-t-on pas les portes de ce palais, pour annoncer mes malheurs au maître de céans?

UNE VIEILLE FEMME. Qui frappe à cette porte? Retire-toi d'ici; cesse d'importuner mon maître en stationnant à l'entrée de la cour; sinon, tu mourras : car tu es Grec, et pour eux il n'y a point de toit hospitalier.

MÉNÉLAS. Vieille femme, tout cela est fort bien dit. Tu es dans ton droit, et j'obéirai. Mais laisse-moi parler.

LA VIEILLE. Va-t-en, étranger : car j'ai pour fonction de ne laisser aucun Grec approcher de cette demeure.

MÉNÉLAS. Ah! retiens ton bras et ne me repousse pas par la force.

LA VIEILLE. C'est que tu n'écoutes rien de ce que je dis : la faute en est à toi.

MÉNÉLAS. Va m'annoncer à tes maîtres.

LA VIEILLE. C'est pour ton malheur, je crois, que je porterai ton message.

MÉNÉLAS. Je suis un naufragé, un hôte, et l'hospitalité a des droits sacrés.

LA VIEILLE. Va-t-en donc frapper à une autre porte.

MÉNÉLAS. Non, je veux entrer ici : il faut que tu me cèdes.

LA VIEILLE. Sache que tu deviens importun : tu te feras chasser par la force.

MÉNÉLAS. Hélas! hélas! qu'est devenue ma fameuse armée?

LA VIEILLE. Peut-être étais-tu respectable ailleurs; ici, tu ne l'es pas.

MÉNÉLAS. O ciel! quels indignes traitements je subis!

LA VIEILLE. Pourquoi tes yeux se mouillent-ils de larmes? qu'as-tu à gémir?

MÉNÉLAS. Je songe à ma félicité d'autrefois.

LA VIEILLE. Eh bien, va-t-en donner à tes amis le spectacle de tes larmes.

MÉNÉLAS. Quel est ce pays? à qui appartient cette demeure royale?

LA VIEILLE. Protée habite ce palais; cette contrée est l'Égypte.

MÉNÉLAS. L'Égypte? Malheureux! où les vents m'ont-ils jeté?

LA VIEILLE. Qu'as-tu à reprocher aux habitants des bords du Nil?

MÉNÉLAS. Ce n'est point à eux que j'en ai; je déplore mon infortune.

LA VIEILLE. Il ne manque pas de malheureux; tu n'es pas le seul.

MÉNÉLAS. Le roi que tu m'as nommé est-il dans ce palais?

LA VIEILLE. Tu vois son tombeau; mais son fils règne sur le pays.

MÉNÉLAS. Où donc le trouverai-je? est-il dehors ou dans le palais?

LA VIEILLE. Il est absent: c'est l'ennemi implacable des Grecs.

MÉNÉLAS. Et pourquoi cette haine dont j'aurai à souffrir?

LA VIEILLE. C'est qu'Hélène, la fille de Jupiter, habite cette demeure.

MÉNÉLAS. Qu'as-tu dit? quelle parole as-tu prononcée? répète-la-moi.

LA VIEILLE. Je dis la fille de Tyndare qui vivait jadis à Sparte.

MÉNÉLAS. D'où est-elle venue? Comment expliquer ce mystère?

LA VIEILLE. Elle est partie de Lacédémone pour venir en ces lieux.

MÉNÉLAS. Quand? aurait-on enlevé mon épouse de l'antre où je l'ai laissée?

LA VIEILLE. C'était avant que les Grecs arrivassent à Troie, étranger. Mais éloigne-toi de ce palais : il y a ici un fléau qui jette le trouble dans la demeure royale. Tu ne pouvais venir plus mal à propos : si mon maître te surprend, tu recevras la mort pour présent d'hospitalité. Je veux du bien aux Grecs, en dépit des dures paroles que je t'ai adressées par crainte de mon maître.

(Elle rentre dans le palais.)

MÉNÉLAS. (Seul.) Que dire? que croire? Aux cruelles souffrances que j'ai endurées s'ajoutent, paraît-il, en ce jour de nouveaux malheurs, s'il est vrai que je suis arrivé en ces lieux accompagné de mon épouse reconquise sur les Troyens (je la tenais cachée dans un antre), et que dans ce palais habite une autre femme qui porte le même nom que mon épouse. C'est la fille de Jupiter, m'a-t-on dit. Y a-t-il donc sur les bords du Nil un homme qui porte le nom de Jupiter? car il n'y a qu'un Jupiter dans le ciel. En quel lieu de la terre Sparte est-elle située, sinon où coule l'Eurotas entre des rives bordées de roseaux? On ne cite qu'un mortel appelé Tyndare. Existe-t-il deux villes du nom de Lacédémone et de Troie? Pour moi, je ne sais que penser. Le fait est que dans plus d'une contrée, plus d'une cité, plus d'une femme porte le même nom : il n'y a donc là rien qui doive me surprendre. Je ne veux pas non plus me soustraire au danger dont cette ser-

vante m'a menacé. Il n'est pas d'homme dont le cœur soit assez barbare pour qu'il me refuse des aliments, quand il saura mon nom. L'incendie de Troie est fameux, et Ménélas, qui a allumé cet incendie, est connu dans toute la terre. J'attendrai le maître de ce palais : ce faisant, je me précautionnerai doublement : s'il est impitoyable, je me cacherai et retournerai aux débris de mon navire; s'il se montre sensible à mes maux, je lui demanderai de quoi subvenir à ma misère présente. Le dernier degré de l'infortune est assurément de mendier auprès des rois, quand on est roi soi-même; mais je cède à la nécessité : car ce n'est pas moi qui le dis, c'est une maxime des sages, que rien ne prévaut contre l'inflexible nécessité.

LE CHŒUR. J'ai entendu dire à la vierge inspirée qui a fait entendre sa voix prophétique dans le palais, que Ménélas n'est pas encore descendu dans le noir Érèbe et enfoui sous la terre, mais qu'il erre toujours à travers les flots, sans avoir pu atteindre les ports de sa patrie, condamné, le malheureux, à une vie vagabonde, séparé de ceux qu'il aime, et voguant de rivage en rivage, depuis le jour où il a quitté le sol troyen.

HÉLÈNE. Je reviens prendre place auprès de ce tombeau, après avoir recueilli les bonnes paroles de Théonoé, pour qui la vérité n'a point de voiles. Elle dit que mon époux est vivant et voit la lumière, mais qu'il a parcouru dans ses courses errantes mille parages divers, et n'arrivera qu'après de pénibles épreuves au terme fixé pour ses souffrances. Elle a négligé de m'apprendre si, une fois arrivé, il s'échapperait d'ici sain et sauf; et moi, dans ma joie de savoir mon époux vivant, je n'ai pas songé à éclaircir ce point. Ménélas, disait-elle, n'est pas loin de ce pays, où un naufrage l'a jeté avec un petit nombre d'amis. Oh! quand viendras-tu combler

mes vœux par ta présence ! — Mais quel est cet homme ? Ne suis-je pas victime de quelque embûche dressée par le fils impie de Protée ? Mettons le pied sur ce tombeau avec la rapidité d'une cavale ou d'une prêtresse de Bacchus. Cet étranger a l'air farouche et cherche à s'emparer de moi.

MÉNÉLAS. O toi qu'une course précipitée entraîne au pied de ce tombeau chargé d'offrandes funéraires, arrête : pourquoi fuir ? A ta vue, la surprise, le saisissement se sont emparés de moi.

HÉLÈNE. A l'aide, chères compagnes ! Cet homme m'écarte du tombeau : il veut me prendre et me livrer au tyran dont je repousse l'hymen.

MÉNÉLAS. Je ne suis point un ravisseur, et je ne sers pas les méchants.

HÉLÈNE. Cependant tu as sur le corps des vêtements hideux.

MÉNÉLAS. Cesse de craindre et suspends ta fuite rapide.

HÉLÈNE. Je m'arrête : aussi bien ai-je atteint cet asile.

MÉNÉLAS. Qui es-tu ? quelle est celle dont je contemple les traits ?

HÉLÈNE. Toi-même, qui es-tu ? car j'ai la même question à t'adresser.

MÉNÉLAS. Je n'ai jamais vu de ressemblance plus parfaite.

HÉLÈNE. O dieux ! oui, c'est un dieu de retrouver ceux qu'on aime.

MÉNÉLAS. Es-tu Grecque ou née dans ce pays ?

HÉLÈNE. Je suis Grecque ; mais je veux connaître ta naissance.

MÉNÉLAS. Tu ressembles étrangement à Hélène, femme.

HÉLÈNE. Et toi, à Ménélas : je ne sais que penser.

MÉNÉLAS. Oui, tu as raison de reconnaître en moi le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. Oh ! que tu as tardé à venir dans les bras de ton épouse !

MÉNÉLAS. Quelle épouse ?... Ne touche pas à mes vêtements.

HÉLÈNE. Celle que Tyndare, mon père, t'a donnée.

MÉNÉLAS. Hécate, ô toi qui éclaires les cieux, envoie-moi des apparitions de bon augure.

HÉLÈNE. Ne vois pas en moi un ministre nocturne d'Hécate.

MÉNÉLAS. Je ne suis pourtant pas le mari de deux femmes.

HÉLÈNE. Et quelle autre épouse est soumise à tes lois ?

MÉNÉLAS. Celle que j'ai ramenée de Phrygie et cachée dans un antre.

HÉLÈNE. Non, tu n'as nulle part d'autre femme que moi.

MÉNÉLAS. Ai-je donc perdu le sens, et mes yeux sont-ils plongés dans la nuit?

HÉLÈNE. Se peut-il qu'en me voyant tu ne croies pas voir ton épouse ?

MÉNÉLAS. Les traits sont les mêmes, mais l'évidence m'échappe.

HÉLÈNE. Regarde : que te faut-il de plus ? qui donc s'y connaît mieux que toi ?

MÉNÉLAS. Tu lui ressembles : je ne saurais le nier.

HÉLÈNE. A qui te fieras-tu, si tu n'en crois pas le témoignage de tes yeux ?

MÉNÉLAS. Ce qui fait mon mal, c'est que j'ai une autre épouse.

HÉLÈNE. Je ne suis point allée à Troie; un fantôme a pris ma place.

MÉNÉLAS. Et qui crée des corps vivants ?

HÉLÈNE. C'est de l'éther que cette épouse a été formée pour toi par la puissance divine ?

MÉNÉLAS. Quelle divinité l'a façonnée ? car ce que tu dis est extraordinaire.

HÉLÈNE. Junon opéra cette substitution pour empêcher Pâris de me posséder.

MÉNÉLAS. Et comment aurais-tu été en ces lieux et à Troie à la fois ?

HÉLÈNE. Le nom peut être en plusieurs endroits, mais point la personne.

MÉNÉLAS. Laisse-moi : j'étais déjà assez malheureux en venant ici.

HÉLÈNE. Quoi ! tu vas me quitter et emmener la vaine image de ton épouse ?

MÉNÉLAS. Oui, sois heureuse pour ta ressemblance avec Hélène.

HÉLÈNE. Je me meurs : je n'ai retrouvé mon époux que pour le perdre.

MÉNÉLAS. Les cruelles épreuves que j'ai subies là-bas me persuadent plus que tes paroles.

HÉLÈNE. Hélas ! est-il une femme plus malheureuse que moi ? Les êtres que je chéris le plus m'abandonnent, et jamais je ne reverrai les Grecs ni ma patrie.

UN MESSAGER. Enfin je te trouve, ô Ménélas, après avoir erré à ta recherche dans toute l'étendue de cette contrée barbare : je viens de la part de tes compagnons.

MÉNÉLAS. Qu'y a-t-il ? Auriez-vous été dépouillés par les Barbares ?

LE MESSAGER. Un prodige, moins encore de nom que de fait.

MÉNÉLAS. Parle : car, à voir cet empressement, tu apportes quelque étrange nouvelle.

LE MESSAGER. Je dis que tu as supporté en vain tant d'épreuves cruelles.

MÉNÉLAS. Tu déplores mes anciennes infortunes; que m'annonces-tu de nouveau?

LE MESSAGER. Ton épouse, emportée dans les airs, a disparu à tous les yeux; elle a quitté l'antre sacré où nous la gardions pour se cacher dans le ciel, et s'est contentée de dire : « O malheureux Phrygiens, et vous tous Grecs, vous êtes morts pour moi, sur les rives du Scamandre, par les artifices de Junon, dans la pensée que Pâris possédait Hélène; et il ne la possédait pas. Je suis demeurée sur la terre tout le temps marqué par les destins; ma mission est accomplie, et je retourne au ciel qui me donna l'être. Mais l'infortunée fille de Tyndare reste déshonorée, quoique innocente. » — Je te salue, fille de Léda : tu étais donc ici? Et moi, j'annonçais que tu habitais le séjour des astres : car j'ignorais que ton corps fût ailé. Mais je ne veux point que tu nous railles encore en disant que ton mari et ses alliés ont souffert inutilement pour toi sous les murs d'Ilion.

MÉNÉLAS. C'est cela même : leurs discours sont d'accord; elle disait vrai. O jour tant souhaité, où il m'est donné de te presser dans mes bras!

HÉLÈNE. O Ménélas, le plus cher des époux! l'attente a été longue; mais le bonheur vient de luire pour moi. C'est avec joie, amies, que je retrouve mon époux, et que je l'entoure tendrement de mes bras, après une longue séparation.

MÉNÉLAS. Moi de même. J'ai mille choses à te dire, et je ne sais par où commencer en ce moment.

HÉLÈNE. Je me réjouis, et mes cheveux se dressent sur ma tête, et des larmes coulent de mes yeux, et j'entoure ton corps de mes bras, ô mon époux, pour goûter le plaisir de te revoir.

MÉNÉLAS. O le plus cher objet qui puisse s'offrir à ma vue ! Je n'accuse plus le destin : je possède la fille de Léda et de Jupiter, dont les jeunes gens, ses frères, montés sur des chevaux blancs, célébrèrent jadis l'heureux hyménée à la lueur des flambeaux; mais les dieux t'avaient enlevée du sein de ma demeure.

HÉLÈNE. Grâce aux dieux, ma fortune change et devient meilleure; un heureux naufrage nous a réunis l'un et l'autre, cher époux, après un long temps. Puissé-je du moins jouir de mon bonheur !

MÉNÉLAS. Oui, puisses-tu en jouir ! je forme le même vœu : car nous étions deux, et le malheur de l'un entraînait le malheur de l'autre.

HÉLÈNE. Chères amies, je ne gémis plus sur le passé, et je cesse de pleurer. Je tiens, oui, je tiens mon époux, cet époux que j'attendais, dont j'attendais le retour de Troie depuis tant d'années.

MÉNÉLAS. Tu me retrouves, je te possède. Après bien des jours passés dans la peine, j'ai reconnu enfin l'artifice d'une déesse; et ces larmes que m'arrache la joie ont plus de douceur que d'amertume.

HÉLÈNE. Que dire d'un pareil événement ? Quel mortel l'eût jamais espéré ? Je ne m'attendais pas à te presser sur mon sein.

MÉNÉLAS. Et moi j'embrasse celle que je croyais partie pour la ville de l'Ida, pour les remparts de la malheureuse Ilion. Au nom des dieux, comment as-tu été enlevée de mon palais ?

HÉLÈNE. Ah ! tu remontes à la source amère de mes malheurs. Ah ! quel amer récit tu me demandes !

MÉNÉLAS. Parle : il faut connaître toutes les faveurs des dieux.

HÉLÈNE. Ce que j'ai à dire me fait horreur.

MÉNÉLAS. Parle néanmoins : il est doux d'entendre le récit des malheurs passés.

HÉLÈNE. Non, je n'ai pas volé dans les bras d'un jeune étranger, emportée par la rame, emportée par le désir d'une coupable union.

MÉNÉLAS. Mais quelle divinité, quel destin t'a arrachée à ta patrie ?

HÉLÈNE. C'est le fils de Jupiter, cher époux, qui m'a transportée sur les bords du Nil.

MÉNÉLAS. O prodige ! Et qui l'avait envoyé ? L'étrange aventure !

HÉLÈNE. Je pleure, et mes yeux se remplissent de larmes : l'épouse de Jupiter m'a perdue.

MÉNÉLAS. Junon ? Et pourquoi te voulait-elle du mal ?

HÉLÈNE. Ah ! vous m'avez été funestes, fontaines et sources sacrées, où les déesses sont venues parer leur beauté, et d'où est parti l'arrêt fatal !

MÉNÉLAS. Et pourquoi ce jugement alluma-t-il contre toi le courroux de Junon ?

HÉLÈNE. Elle résolut de m'enlever à Pâris...

MÉNÉLAS. Comment ? parle.

HÉLÈNE. A qui Vénus m'avait promise.

MÉNÉLAS. O malheureuse !

HÉLÈNE. Oui, malheureuse, en effet ; voilà comment elle me transporta en Égypte.

MÉNÉLAS. Puis, elle mit un fantôme en ta place, ainsi que tu me l'apprends.

HÉLÈNE. Dirai-je les malheurs qui accablent notre maison ? O ma mère, hélas !

MÉNÉLAS. Que dis-tu ?

HÉLÈNE. Ma mère n'est plus : elle s'est étranglée avec un lacet, honteuse de mon union adultère.

MÉNÉLAS. Hélas ! Et ma fille Hermione vit-elle encore ?

HÉLÈNE. Sans époux, sans enfant, elle pleure et rougit de mon coupable hymen.

MÉNÉLAS. O Pâris, qui as ruiné ma maison de fond en comble, ta faute t'a perdu, et, avec toi, des milliers de Grecs à l'armure d'airain.

HÉLÈNE. Et moi, malheureuse, maudite, une divinité m'a arrachée à ma patrie, à mes foyers, à mon époux, parce que j'ai fui où que j'ai semblé fuir ma maison et le lit conjugal pour un hymen honteux.

LE CHŒUR. Si vous jouissez à l'avenir d'un sort prospère, vous serez dédommagés de vos malheurs passés.

LE MESSAGER. Ménélas, laissez-moi m'associer à cette joie que je conçois, sans en connaître précisément le sujet.

MÉNÉLAS. Eh bien, prends part, vieillard, à notre entretien.

LE MESSAGER. N'ai-je pas devant les yeux celle qui fut cause des fatigues endurées sous les murs d'Ilion ?

MÉNÉLAS. Non, les dieux nous avaient abusés, en mettant entre nos mains un triste fantôme aérien.

LE MESSAGER. Eh quoi ! c'est pour un vain simulacre que nous avons inutilement souffert ?

MÉNÉLAS. C'est l'œuvre de Junon, le fruit de la querelle des trois déesses.

LE MESSAGER. Voilà donc ta véritable épouse ?

MÉNÉLAS. Elle-même : crois-en mes paroles.

LE MESSAGER. O ma fille, nous sommes le jouet d'une divinité inconstante, impénétrable; elle change bel et bien la face des choses et les bouleverse à son gré. L'un souffre; l'autre, qui n'a pas souffert, meurt en revanche misérablement, sans pouvoir jamais compter sur la stabilité de la fortune. Toi et ton épouse, vous avez connu l'adversité : l'une a été victime de la calomnie; l'autre, de son ardeur guerrière. Naguère, il prenait de la peine

en pure perte; et maintenant il jouit de la plus heureuse fortune, sans avoir rien fait pour la mériter. Tu n'as donc pas déshonoré ton vieux père et les Dioscures, et tu n'es pas coupable des crimes qu'on te reproche? Ton hyménée se présente en ce moment à ma mémoire; je me souviens des flambeaux que je portais en courant à côté du quadrige, tandis que toi, la nouvelle épouse, assise dans le char avec Ménélas, tu quittais la demeure opulente de ton père. Car méchant est le serviteur, qui ne s'associe pas à la fortune de ses maîtres, qui ne se réjouit pas de leur prospérité et ne s'afflige pas de leurs maux. Pour moi, bien que né dans une condition servile, je veux être compté au nombre des serviteurs généreux; j'aurai le nom d'un esclave et les sentiments d'un homme libre. Cela vaut mieux que de supporter deux malheurs à la fois, d'avoir de mauvais sentiments, et de vivre comme esclave dans la dépendance d'autrui.

MÉNÉLAS. Allons, vieillard, après les nombreuses souffrances que tu as endurées à la guerre en combattant à mes côtés, je veux que tu prennes part à mon bonheur: pars et annonce aux amis que nous avons laissés là-bas en quel état tu as trouvé nos affaires et combien nous sommes heureux. Qu'ils attendent sur le rivage l'issue des combats qu'il me faudra livrer, à ce que nous croyons; et, si nous pouvons enlever secrètement Hélène de ce pays, qu'ils prennent les mesures nécessaires pour que la fortune nous favorise également et que nous échappions, s'il est possible, à la poursuite des Barbares.

LE MESSAGER. Je t'obéirai, prince. Mais je vois combien l'art des destins est méprisable et mensonger. La raison n'a rien à voir assurément dans le feu du sacrifice ni dans le chant des oiseaux; et c'est folie de croire

que les oiseaux viennent en aide aux mortels. Calchas n'a rien dit, rien annoncé à l'armée, quand il voyait nos amis périr pour un fantôme; Hélénus s'est tu aussi, et Troie a été renversée sans raison. A cela tu répondras que les dieux ne voulaient pas qu'ils parlassent. A quoi bon alors consulter les devins? Il faut implorer la faveur des dieux en leur offrant des sacrifices, et ne point recourir à la divination : c'est un appât trompeur inventé pour nous abuser; et jamais homme ne s'est enrichi, sans travailler, grâce aux entrailles des victimes. La prudence et les sages conseils, voilà les meilleurs oracles.

LE CHŒUR. Je partage les sentiments de ce vieillard sur les devins. Quiconque possède la faveur des dieux, possède chez soi la meilleure des divinations.

HÉLÈNE. Soit. Jusqu'ici tout va bien. Mais, quoiqu'il n'y ait aucun profit à savoir comment tu es revenu sain et sauf de Troie, ô infortuné! des amis veulent toujours connaître les maux qu'ont éprouvés leurs amis.

MÉNÉLAS. C'est me demander beaucoup en peu de mots et d'un seul coup. Te raconterai-je les désastres dans la mer Égée, et les feux allumés par Nauplius[1] en Eubée, et la Crète, et les villes de Libye où j'abordai, et la tour de Persée[2]. Non, je ne satisferais jamais ta curiosité; à te raconter mes maux, mon cœur saignerait encore comme j'ai souffert à les endurer; la douleur serait double pour nous deux.

HÉLÈNE. Ta réponse vaut mieux que la question que

1. Pour venger la mort de son fils Palamède, Nauplius attendit le retour des Grecs, et, comme ils approchaient de la côte d'Eubée, il alluma des torches sur le dangereux promontoire de Capharée : la flotte grecque vint s'y heurter et fit naufrage.

2. Côte occidentale de l'Afrique, où Persée vainquit les Gorgones et trancha la tête à Méduse, leur reine.

je t'adressais. Dis-moi donc, sans entrer dans d'autres détails, combien de temps tu as erré sur le dos de la plaine liquide.

MÉNÉLAS. Après dix ans passés sous les murs de Troie, j'ai vu sept fois l'année accomplir sa révolution.

HÉLÈNE. Hélas! que tu as souffert longtemps, infortuné! N'es-tu revenu sain et sauf de Troie que pour trouver ici le trépas?

MÉNÉLAS. Eh quoi! que veux-tu dire? Ah! tu me fais mourir, femme.

HÉLÈNE. Pars, fuis au plus vite de cette terre. Tu périras de la main de l'homme à qui appartient ce palais.

MÉNÉLAS. Qu'ai-je fait pour mériter un pareil sort?

HÉLÈNE. Tu es venu sans être attendu mettre obstacle à mon hymen.

MÉNÉLAS. Quelqu'un veut-il prendre ma femme pour épouse?

HÉLÈNE. Et renouveler l'outrage dont j'ai déjà été victime.

MÉNÉLAS. Est-ce un particulier puissant ou le roi de ce pays?

HÉLÈNE. C'est le fils de Protée qui règne sur cette terre.

MÉNÉLAS. Voilà bien les paroles ambiguës que m'adressait l'esclave.

HÉLÈNE. A quelle porte t'es-tu présenté dans ce pays barbare?

MÉNÉLAS. A celle-ci, d'où l'on m'a chassé comme un mendiant.

HÉLÈNE. Quoi! tu mendiais ta vie? Ah! malheureuse que je suis!

MÉNÉLAS. Je mendiais, en effet, sans toutefois porter le nom de mendiant.

HÉLÈNE. Te voilà instruit, je crois, de tout ce qui concerne mon hymen.

MÉNÉLAS. Oui; mais j'ignore si tu as respecté ma couche.

HÉLÈNE. Sache que je l'ai gardée pure et sans tache.

MÉNÉLAS. Quel gage aurai-je de ta fidélité? Car je me réjouis si tu dis vrai.

HÉLÈNE. Vois-tu la place misérable que j'occupe auprès de ce tombeau?

MÉNÉLAS. Je vois un lit de feuilles, infortunée! qu'y a-t-il de commun entre ce lit et toi?

HÉLÈNE. C'est là que je demande au ciel les moyens d'échapper à cet hymen?

MÉNÉLAS. N'as-tu point d'autel pour prier, ou bien est-ce la coutume des Barbares?

HÉLÈNE. Ce tombeau me protége aussi bien que les temples des dieux.

MÉNÉLAS. Il ne m'est donc pas permis de te ramener dans ma patrie?

HÉLÈNE. C'est la mort qui t'attend plutôt que ton épouse.

MÉNÉLAS. Ah! je suis le plus malheureux des hommes.

HÉLÈNE. N'aie pas de fausse honte, et fuis loin de cette terre.

MÉNÉLAS. Que je t'abandonne, quand c'est pour toi que j'ai renversé Troie!

HÉLÈNE. Mieux vaut fuir que de perdre la vie pour mon hymen.

MÉNÉLAS. Tu me donnes de lâches conseils, indignes du vainqueur d'Ilion.

HÉLÈNE. Tu ne tueras point le roi, comme tu le souhaites sans doute.

MÉNÉLAS. A-t-il donc un corps à l'épreuve du fer?

HÉLÈNE. Tu le sauras. Entreprendre l'impossible n'est point le fait d'un sage.

MÉNÉLAS. Me laisserai-je donc lier les mains en silence?

HÉLÈNE. La conjoncture est critique; il faut user d'artifice.

MÉNÉLAS. Lutter contre la mort vaut mieux que la recevoir sans lutte.

HÉLÈNE. Un seul espoir de salut nous reste.

MÉNÉLAS. Est-ce l'or qui nous sauvera, ou l'audace, ou l'éloquence?

HÉLÈNE. Si le tyran ignore ton arrivée.

MÉNÉLAS. Qui me trahira? Il ne saura pas qui je suis.

HÉLÈNE. Il a dans le palais une auxiliaire égale aux dieux.

MÉNÉLAS. La voix d'un oracle se fait-elle entendre au fond de cette demeure?

HÉLÈNE. Non, mais sa sœur y habite : on l'appelle Théonoé.

MÉNÉLAS. C'est un nom prophétique : dis-moi ce qu'elle sait.

HÉLÈNE. Elle sait tout : elle instruira son frère de ta présence.

MÉNÉLAS. C'est fait de nous : car je ne puis rester inconnu.

HÉLÈNE. Si nous pouvions la décider par nos prières...

MÉNÉLAS. A quoi faire? A quelle espérance me convies-tu?

HÉLÈNE. A ne pas révéler à son frère ta présence en ces lieux.

MÉNÉLAS. En la fléchissant nous pourrions mettre le pied hors de ce pays?

HÉLÈNE. La chose est facile avec son secours; le faire à son insu est impossible.

MÉNÉLAS. Ce soin te regarde : les femmes s'entendent bien entre elles.

HÉLÈNE. Ah ! ses genoux sentiront les étreintes de mes mains.

MÉNÉLAS. Soit; mais, si elle n'accueille pas notre prière?

HÉLÈNE. Tu mourras; et moi, je prendrai un époux malgré moi.

MÉNÉLAS. Tu me trahirais : la contrainte est un prétexte dont tu te couvres.

HÉLÈNE. Non, j'en fais le serment sacré par ta tête...

MÉNÉLAS. Jures-tu de mourir et de ne jamais trahir ton époux?

HÉLÈNE. Le même fer nous percera, et je tomberai à tes côtés.

MÉNÉLAS. Mets donc ta main dans la mienne comme gage de ta foi.

HÉLÈNE. La voilà. Si tu meurs, je renoncerai à la lumière.

MÉNÉLAS. Et moi, si je te perds, je mettrai fin à mes jours.

HÉLÈNE. Comment donc mourrons-nous, pour que notre mort soit glorieuse?

MÉNÉLAS. Je te tuerai sur ce tombeau, et je me tuerai après toi. Mais d'abord je combattrai avec ardeur pour défendre mes droits d'époux. Vienne qui voudra! Je ne déshonorerai pas la gloire que j'ai conquise à Troie; je n'encourrai point un blâme mérité, à mon retour en Grèce, moi qui ai ravi Achille à Thétis, qui ai vu périr Ajax Télamonien et le fils de Nélée pleurer Antiloque; et je refuserai de mourir pour mon épouse? Non assurément. Si les dieux sont sages, la terre du tombeau est légère pour l'homme de cœur, frappé mortellement par

ses ennemis, tandis qu'elle pèse lourdement sur les lâches.

LE CHŒUR. O dieux! puisse la race de Tantale goûter enfin le bonheur et voir la fin de ses maux!

HÉLÈNE. Ah! malheureuse que je suis! telle est, en effet, ma destinée. Ménélas, c'est fait de nous : la prophétesse Théonoé sort du palais; j'entends le bruit des portes qui s'ouvrent. Fuis... Mais pourquoi fuir? Absente ou présente, elle sait ton arrivée en ces lieux. Infortunée, je suis perdue. Échappé de Troie et d'une terre barbare, tu vas tomber encore sous le glaive des Barbares.

THÉONOÉ. (Aux femmes qui l'accompagnent.) Marche devant moi, en portant les torches ardentes, et, suivant le rite sacré, purifie l'espace qui nous environne, afin que nous respirions un air pur; et toi, si quelqu'un a souillé le sol en le foulant d'un pied impie, promènes-y la flamme lustrale, et secoue sur mon passage la flamme résineuse; et, quand vous aurez accompli en l'honneur des dieux la loi que je prescris, reportez dans la maison le feu pris au foyer. — Hélène, reconnais-tu la vérité de mes prédictions? Ton époux Ménélas est devant mes yeux, privé de ses vaisseaux et du fantôme créé à ta ressemblance. Infortuné! que de maux tu as endurés avant ton retour! et tu ne sais si tu dois revoir ta patrie ou rester ici : car les dieux ne sont pas d'accord, et aujourd'hui même ils s'assemblent à ton sujet devant Jupiter. Junon, qui jusqu'ici fut ton ennemie, t'est favorable maintenant et veut te ramener sain et sauf dans ta patrie avec Hélène, pour apprendre à la Grèce que l'hymen, promis à Pâris par Vénus, était pur mensonge. Vénus, de son côté, veut faire échouer ton retour, afin de n'être pas convaincue d'avoir acheté le prix de la beauté par l'hymen fallacieux d'Hélène. Il dépend de moi, ou de te perdre, comme le souhaite Vénus, en révélant à mon frère ta

présence en ces lieux, ou d'être l'auxiliaire de Junon et de sauver tes jours en ne te découvrant pas à mon frère qui m'a ordonné de le prévenir quand tu aurais mis le pied dans ce pays. Qui donc ira l'instruire de ta présence, afin que je sois à l'abri du reproche?

HÉLÈNE. O vierge, je tombe en suppliante à tes genoux, et je t'implore dans cette humble posture pour moi-même et pour cet époux que j'ai enfin retrouvé, non sans peine, et que je suis sur le point de voir périr : ne dis pas à ton frère que Ménélas est venu se jeter dans mes bras; sauve-le, je t'en conjure; ne sacrifie pas à ce frère les devoirs que la piété t'impose pour un salaire qui serait le fruit de la méchanceté et de l'injustice. Car Dieu hait la violence, et nous défend à tous de nous enrichir par des rapines. Il faut renoncer à un bien injuste, quel qu'il soit. Le ciel et la terre sont l'apanage commun de tous les mortels, qui doivent accroître leur avoir sans prendre ce que d'autres possèdent ni les dépouiller par la force. C'est par la volonté des dieux, et pour mon malheur, que Mercure m'a confiée à ton père pour qu'il me conservât à cet époux qui se présente et veut me reprendre. Or, s'il meurt, comment me reprendra-t-il? Et le moyen que Protée rende l'épouse vivante à l'époux mort? Songe au dieu et à ton père, et vois s'ils voudraient, ou non, restituer un bien qui ne leur appartient pas. Ils le voudraient, je pense. Il ne faut donc pas avoir plus d'égards pour un frère cruel que pour un père vertueux. Si toi, qui lis dans l'avenir et crois qu'il y a des dieux, tu méprises la juste volonté d'un père et cherche à plaire à un frère injuste, on trouvera honteux que tu connaisses toutes les choses divines, ce qui est et ce qui n'est pas, et que tu ne connaisses pas la justice. Pour moi, infortunée, délivre-moi des maux qui m'accablent et fais en cela exception à ma fortune. Car il n'est personne parmi

les mortels qui ne haïsse Hélène, et l'on publie par toute la Grèce que j'ai trahi mon époux et habité le palais opulent des Phrygiens. Si je retourne en Grèce et que je rentre à Sparte, quand ils entendront dire et verront que j'ai été victime des artifices d'une déesse et que je n'ai point trahi mes amis, je recouvrerai ma réputation d'honnête femme; je marierai ma fille dont on dédaigne la main, et, au lieu de l'existence misérable que je mène ici, je jouirai des trésors que renferme mon palais. Si mon époux mort eût été mis sur le bûcher, je donnerais des larmes à l'absent; aujourd'hui qu'il est vivant et sain et sauf, me le verrai-je ravir? Ah! ne le permets pas, vierge, je t'en supplie : accorde-moi cette grâce, et imite la justice de ton père. Car la plus belle gloire pour des enfants nés d'un père vertueux, c'est de ressembler aux auteurs de leurs jours.

LE CHŒUR. Ton langage est fait pour toucher les cœurs; ton sort me touche aussi; mais je désire entendre Ménélas pour savoir comment il défendra ses jours.

MÉNÉLAS. Moi, tu ne me verras point tomber à tes genoux ni répandre des larmes : ce serait agir lâchement et déshonorer les exploits dont Troie fut témoin. On dit pourtant qu'il sied à un cœur généreux de pleurer ses malheurs; cette gloire, si gloire il y a, je ne ferai pas pour l'obtenir le sacrifice de mon courage. Mais s'il te plaît de sauver un étranger qui cherche justement à reprendre son épouse, rends-la-moi et assure mon salut; s'il en est autrement, tu ne feras qu'ajouter un nouveau malheur à tout ce que j'ai souffert, et tu passeras pour une méchante femme. Ce qui me semble digne de nous et juste, ce qui touchera ton cœur plus que tout le reste, je le dirai devant le monument de ton père si regretté : « O vieillard, qui reposes sous ce tombeau de pierre, rends-moi l'épouse que je réclame et que Jupiter

a envoyée ici pour que tu me la conservasses. Je sais bien que tu ne la rendras jamais puisque tu n'es plus; mais ta fille, qui voit invoquer les mânes paternels, ne laissera pas ternir ton antique gloire : c'est d'elle aujourd'hui que dépend mon bonheur. » O Pluton, roi des enfers, j'implore aussi ton secours, toi que j'ai enrichi, à qui ce glaive immola pour Hélène tant de victimes : ou rends-les tous à la vie, ou force cette vierge à ne point le céder en piété à son père et à me rendre mon épouse. Si vous me ravissez ma compagne, ce qu'elle a omis de dire, je le dirai. Sache, ô vierge, que nous nous sommes engagés par serment à combattre d'abord ton frère : il faut que l'un de nous deux meure : je le dis sans détour. S'il refuse de se mesurer avec moi, et prétend nous réduire tous les deux par la faim près de ce monument où nous sommes assis en suppliants, j'ai résolu de tuer Hélène, puis d'enfoncer dans mon cœur ce glaive à deux tranchants sur le tombeau de ton père, afin que la pierre soit arrosée de notre sang : ainsi nos deux corps resteront gisants sur ce mausolée, douleur éternelle pour toi, éternel opprobre pour ton père. Car ni ton frère, ni personne autre n'épousera jamais Hélène; si je ne puis l'emmener dans ma patrie, je l'emmènerai chez les morts. Mais que dis-je? Si je donnais cours à des larmes efféminées, je toucherais ton cœur, mais je démentirais mon courage. Tue-moi, si bon te semble : je ne mourrai pas sans honneur. Ou plutôt laisse-toi persuader par mes discours, afin que tu sois juste et que je rentre en possession d'Hélène.

LE CHŒUR. C'est à toi, jeune fille, de prononcer dans ce débat : fais en sorte que ton arrêt satisfasse tout le monde.

THÉONOÉ. Née avec l'amour de la piété, je veux être pieuse; j'ai souci de moi-même, et je ne souillerai pas

la gloire de mon père; je ne chercherai point à plaire à mon frère aux dépens de mon honneur. Mon cœur est un vaste sanctuaire où habite la justice, et, grâce au don que je tiens de Nérée, je joindrai mon suffrage au sien; quant à Cypris, puisse-t-elle m'être propice! mais jamais elle ne m'est apparue, et je tâcherai de rester toujours vierge: quant aux objurgations que tu adresses à mon père auprès de ce tombeau, mon langage est conforme au tien: je serais injuste de ne pas te rendre Hélène; mon père, s'il vivait, vous eût rendus l'un à l'autre: car de tels crimes sont punis chez les morts comme chez tous les hommes vivant sur la terre. L'âme de ceux qui ne sont plus cesse de vivre; mais, réunie à l'immortel éther, elle conserve un sentiment qui ne meurt point. Sachez donc (car je ne veux pas prolonger cet entretien) que je tairai ce que vous m'avez priée de taire, et que je ne m'associerai jamais aux égarements de mon frère. Je lui rends service, sans en avoir l'air, si je le rends pieux d'impie qu'il était. C'est à vous de chercher une issue aux maux qui vous pressent; moi, je me tiendrai à l'écart et garderai le silence. Commencez par les dieux; demandez à Vénus de permettre que tu retournes dans ta patrie; à Junon, de persister dans la volonté qu'elle a de vous sauver, toi et ton époux. Et toi, mon père, qui n'es plus, il ne dépendra pas de moi que tu perdes ton renom de piété pour être appelé impie. (Elle rentre dans le palais.)

LE CHŒUR. Jamais l'homme injuste n'a prospéré: c'est dans la justice qu'est l'espoir du salut.

HÉLÈNE. Ménélas, la jeune vierge nous a sauvés pour ce qui dépend d'elle; c'est à toi, maintenant, de t'entendre avec moi, pour que nous avisions ensemble aux moyens d'échapper.

MÉNÉLAS. Écoute donc: tu habites ce palais depuis

longtemps, et tu as été en rapport avec les serviteurs du roi.

HÉLÈNE. Que veux-tu dire ? Tu ranimes mes espérances, comme si tu avais conçu quelque dessein utile à tous les deux.

MÉNÉLAS. Persuaderais-tu quelqu'un de ceux qui sont chargés des quadriges de nous donner un char?

HÉLÈNE. Je le persuaderais; mais comment diriger notre fuite à travers la campagne et dans ce pays barbare qui nous est inconnu ?

MÉNÉLAS. La chose est impossible. Voyons : si je me cachais dans le palais et tuais le roi avec ce glaive à deux tranchants?

HÉLÈNE. Sa sœur ne le souffrirait pas, et ne garderait pas le silence si tu tuais son frère.

MÉNÉLAS. Aussi bien n'avons-nous pas de vaisseau qui puisse assurer notre fuite. Celui que nous avions est devenu la proie des flots.

HÉLÈNE. Écoute, si, quoique femme, je n'ouvre pas un sage avis : veux-tu passer pour mort, sans l'être en effet ?

MÉNÉLAS. C'est un fâcheux présage ; mais, si je dois gagner à l'artifice, je suis prêt à passer pour mort, sans l'être en effet.

HÉLÈNE. Eh bien, je me lamenterai, la tête rasée et d'une voix plaintive en présence de ce tyran impie.

MÉNÉLAS. En quoi cette feinte pourra-t-elle nous sauver ? car elle sent son vieux temps.

HÉLÈNE. Comme si tu avais péri dans les flots, je demanderai au tyran la permission de t'élever un cénotaphe.

MÉNÉLAS. La permission accordée, comment nous échapperons-nous sans vaisseau, quand mon corps sera enfermé dans le cénotaphe ?

HÉLÈNE. Je l'engagerai à me donner un navire, d'où nous précipiterons dans le sein de la mer l'appareil de ta sépulture.

MÉNÉLAS. Voilà qui est bien dit ; seulement, s'il veut que la sépulture se fasse dans la terre ferme, tu perds tout le fruit de ton artifice.

HÉLÈNE. Nous dirons qu'il n'est point d'usage en Grèce de déposer dans la terre ceux qui ont trouvé la mort dans les flots.

MÉNÉLAS. Tu as encore une fois raison : après cela, je m'embarquerai avec toi, et je déposerai sur le même vaisseau l'appareil funèbre.

HÉLÈNE. Il faut absolument que tu sois là, ainsi que ceux de tes compagnons qui ont survécu à votre naufrage.

MÉNÉLAS. Si j'atteins le vaisseau avant qu'il ait levé l'ancre, mes hommes, le fer à la main, viendront se mettre en ligne.

HÉLÈNE. C'est à toi de tout régler: puissent seulement les vents nous être propices, et notre navigation heureuse !

MÉNÉLAS. Elle le sera : les dieux mettront un terme à mes souffrances. Mais de qui diras-tu que tu tiens la nouvelle de ma mort?

HÉLÈNE. De toi : affirme que tu as seul échappé au naufrage où le fils d'Atrée a trouvé la mort, et que tu l'as vu périr.

MÉNÉLAS. Ces haillons qui me couvrent, seuls débris d'un naufrage, attesteront que je dis vrai.

HÉLÈNE. Ils sont venus à propos, quoique tu aies regretté alors la perte de tes vêtements royaux; mais peut-être ce malheur aura-t-il un heureux effet.

MÉNÉLAS. Dois-je entrer avec toi dans le palais, ou demeurerons-nous tranquilles auprès de ce tombeau?

HÉLÈNE. Reste ici : car, s'il veut te maltraiter, tu seras protégé par ce tombeau et par ton épée. Pour moi, rentrant dans le palais, je vais couper ma chevelure, échanger cette robe blanche contre des vêtements de deuil, et imprimer sur mes joues la trace sanglante de mes ongles. La conjoncture est critique, et je vois deux issues à mes maux : ou ma mort est certaine, si la ruse est découverte ; ou je rentre dans ma patrie et je sauve mon époux. O vénérable Junon, qui partages le lit de Jupiter, mets un terme aux souffrances d'un couple infortuné : nous t'implorons, les bras tendus vers le ciel, où tu habites au milieu des astres étincelants. Et toi, qui dus le prix de la beauté à la promesse de ma main, fille de Dioné, Vénus, ne consomme point ma perte. Tu m'as fait assez souffrir naguère en livrant mon nom, sinon ma personne, aux Barbares. Si tu veux ma mort, laisse-moi mourir dans ma patrie. Es-tu donc insatiable de maux, toi qui as pour apanage les amours, les mensonges, les machinations perfides et les séductions qui ensanglantent les familles? Si tu gardais une mesure, tu serais du reste pour les mortels la plus aimable des divinités : je ne parle pas à la légère. (Elle rentre dans le palais.)

LE CHŒUR. O toi, qui vis sous les bosquets touffus et fais ton séjour du séjour des Muses, je t'invoque, ô le plus mélodieux des oiseaux, rossignol dont la voix plaintive exhale de douloureux accents : viens t'associer à mes lamentations ; chante les souffrances de la malheureuse Hélène et le sort pitoyable que firent aux Troyennes les armes des Grecs, quand Pâris, ce perfide séducteur, vint sur un vaisseau barbare, à travers les flots retentissants, et t'amena de Lacédémone, ô Hélène, sous les auspices de Vénus : union fatale aux enfants de Priam. Que de Grecs percés de la lance, ou écrasés sous une grêle de pierres, ont péri misérablement, dont les épouses ont coupé leur

chevelure, dont les foyers sont demeurés sans maîtres! Que de Grecs aussi sont venus échouer contre les rochers de Capharée, victimes de ce navigateur solitaire[1] qui embrasa d'une vive lumière les côtes de l'Eubée, et dont le fanal trompeur éclaira les rivages de la mer Egée! Combien ces monts furent inhospitaliers et funestes[2], alors que Ménélas était entraîné loin de sa patrie par les vents orageux, emmenant sur ses vaisseaux cet être surnaturel, vêtu d'une robe barbare qui mit la Grèce aux prises avec la Phrygie, ce fantôme aérien, œuvre sacrée de Junon. Quel mortel, eût-il poussé ses recherches aux dernières limites, peut dire ce qui est divin, ce qui ne l'est pas, ou ce qui est d'une nature intermédiaire, quand il voit les volontés des dieux se contredire sans cesse et aboutir à des événements imprévus? O Hélène, tu es fille de Jupiter: ton père, sous la forme d'un cygne, t'engendra dans le sein de Léda; et pourtant la Grèce t'a réputée injuste, perfide, infidèle, impie; et je ne sais sur quoi l'on peut compter parmi les mortels, mais j'ai reconnu que la parole des dieux est vraie. Insensés, vous tous qui acquérez un renom glorieux dans les combats, et en appelez follement à la lance guerrière pour terminer les malheureux différends des mortels. Si le sang répandu doit être l'arbitre de leurs querelles, la discorde ne cessera jamais de régner dans les cités des hommes. Elle a éclaté aussi au sein du royaume de Priam, lorsqu'on pouvait terminer par des paroles la querelle que tu avais excitée, ô Hélène. Et maintenant les Troyens sont devenus la proie de Pluton, et la flamme, pareille à la foudre de Jupiter, a dévoré leurs remparts, mettant le comble aux infortunes d'Ilion.

1. Nauplius, qui vengea ainsi la mort de son fils Palamède.
2. Le texte est ici altéré et d'une obscurité inextricable.

THÉOCLYMÈNE. Salut, tombeau de mon père ! Si je t'ai élevé ce monument, ô Protée, à l'entrée de ma demeure, c'est pour te rendre plus souvent hommage ; et toujours, qu'il sorte ou qu'il rentre, ton fils Théoclymène t'adresse la parole, mon père. Vous, serviteurs, rentrez dans le palais les chiens et les filets de chasse ; moi, je me suis plus d'une fois déjà reproché de ne pas punir de mort les méchants. Aujourd'hui encore j'ai appris qu'un étranger, un Grec à n'en pas douter, est arrivé dans ces lieux à l'insu de mes gardes, soit pour espionner, soit pour enlever furtivement Hélène : il mourra, pour peu qu'il tombe entre mes mains. — Ciel ! le crime est consommé, à ce qu'il semble : car je trouve vide la place que la fille de Tyndare occupait près de ce tombeau ; elle s'est enfuie par mer de ce pays. Holà ! ouvrez les portes, esclaves, faites sortir les chevaux de l'écurie, amenez les chars : je ne veux pas, pour épargner ma peine, laisser sortir de cette terre l'épouse que je désire posséder. — Arrêtez : celle que nous cherchons est dans le palais, je le vois, et n'a point pris la fuite. — Hélène, pourquoi as-tu quitté tes vêtements blancs pour prendre ces habits de deuil ? pourquoi as-tu coupé avec le fer les cheveux qui ornaient ta noble tête ? pourquoi ces pleurs, ces flots de larmes qui mouillent tes joues ? Gémis-tu sur la foi d'un songe nocturne, ou quelque nouvelle est-elle venue de ta patrie, qui accable ton âme de douleur ?

HÉLÈNE. O mon maître ! car je t'appelle désormais de ce nom : c'est fait de moi ; j'ai tout perdu : je n'existe plus.

THÉOCLYMÈNE. Quel malheur t'accable ? qu'est-il arrivé ?

HÉLÈNE. Ménélas... le dirai-je ?... hélas ! il est mort !

THÉOCLYMÈNE. Je ne me réjouis point de ce que tu

m'annonces, et pourtant j'en suis heureux. Comment le sais-tu ? Est-ce Théonoé qui te l'a dit ?

HÉLÈNE. Elle l'affirme, ainsi que l'homme qui était présent, quand il a péri.

THÉOCLYMÈNE. Y a-t-il quelqu'un qui t'ait apporté l'assurance de sa mort ?

HÉLÈNE. Oui. (A Ménélas.) Puisse-t-il venir, comme je désire qu'il vienne !

THÉOCLYMÈNE. Qui est-il ? d'où est-il ? Je veux m'assurer de la vérité.

HÉLÈNE. C'est lui qui se tient tout tremblant près de ce tombeau.

THÉOCLYMÈNE. O Apollon ! on le reconnaît bien à ses misérables vêtements.

HÉLÈNE. Ah ! je crois voir mon époux en cet état.

THÉOCLYMÈNE. De quel pays est cet homme, et d'où vient-il en ces lieux ?

HÉLÈNE. Il est Grec : c'est un Achéen qui a fait la traversée avec mon époux.

THÉOCLYMÈNE. De quelle mort dit-il que Ménélas a péri ?

HÉLÈNE. De la plus pitoyable, au sein des flots.

THÉOCLYMÈNE. Et sur quelle mer barbare naviguait-il ?

HÉLÈNE. Il a été jeté contre les côtes inhospitalières de la Libye.

THÉOCLYMÈNE. Et comment cet homme, monté sur le même vaisseau, n'a-t-il pas péri ?

HÉLÈNE. Les lâches sont parfois plus heureux que les braves.

THÉOCLYMÈNE. En quel lieu a-t-il laissé, pour venir ici, les débris de son vaisseau ?

HÉLÈNE. Où il aurait dû périr misérablement, en la place de Ménélas !

THÉOCLYMÈNE. Ménélas est mort. Mais lui, sur quel navire est-il venu ?

HÉLÈNE. Des matelots l'ont rencontré et recueilli, à ce qu'il dit.

THÉOCLYMÈNE. Qu'est devenu ce fléau qui fut envoyé à Troie au lieu d'Hélène?

HÉLÈNE. Tu veux parler du fantôme aérien? Il s'est évanoui dans les airs.

THÉOCLYMÈNE. O Priam ! ô Ilion ! vous avez péri sans raison.

HÉLÈNE. Moi aussi, j'ai eu part à l'infortune des Priamides.

THÉOCLYMÈNE. A-t-il laissé ton époux sans sépulture, ou l'a-t-il inhumé?

HÉLÈNE. Il ne lui a pas donné la sépulture. Ah ! je suis bien malheureuse !

THÉOCLYMÈNE. Est-ce pour cela que tu as coupé les boucles de tes blonds cheveux ?

HÉLÈNE. C'est que je l'aime, tout mort qu'il est et dans les enfers.

THÉOCLYMÈNE. Le malheur que tu déplores est-il bien réel ?

HÉLÈNE. Il est, en effet, si facile d'abuser ta sœur !

THÉOCLYMÈNE. Non assurément. Eh bien, continueras-tu à habiter ce tombeau?

HÉLÈNE. Pourquoi me railles-tu et ne laisses-tu pas le mort tranquille?

THÉOCLYMÈNE. C'est que tu es fidèle à ton époux en me fuyant.

HÉLÈNE. Mais je ne te fuis plus : tu peux désormais disposer de ma main.

THÉOCLYMÈNE. Tu as mis du temps à te décider; néanmoins j'applaudis à ta résolution.

HÉLÈNE. Sais-tu ce qu'il faut faire : oublions le passé.

THÉOCLYMÈNE. A quelle condition? L'engagement doit être réciproque.

HÉLÈNE. Faisons la paix et réconcilie-toi avec moi.

THÉOCLYMÈNE. J'oublie les griefs que j'avais contre toi : que le vent les emporte.

HÉLÈNE. Par tes genoux que j'embrasse, si je te suis chère...

THÉOCLYMÈNE. Dans quel but tombes-tu à mes pieds en suppliante?

HÉLÈNE. Je veux donner la sépulture à mon époux qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE. Quoi! y a-t-il un tombeau pour les absents? veux-tu enterrer une ombre?

HÉLÈNE. Les Grecs ont pour habitude, lorsqu'un homme a trouvé la mort dans les flots...

THÉOCLYMÈNE. De quoi faire? On vante la sagesse des Pélopides sur ce point.

HÉLÈNE. D'ensevelir dans de fins tissus sa dépouille absente.

THÉOCLYMÈNE. Rends-lui les honneurs funèbres; élève un tombeau en quelque endroit de ce pays que tu voudras.

HÉLÈNE. Ce n'est pas ainsi que nous donnons la sépulture à ceux qui ont péri sur mer.

THÉOCLYMÈNE. Comment donc faites-vous? Les usages des Grecs me sont inconnus.

HÉLÈNE. Nous jetons dans la mer tout ce qu'il faut aux trépassés.

THÉOCLYMÈNE. Comment dois-je honorer le mort pour te complaire?

HÉLÈNE. Je ne sais : heureuse jusqu'ici, je n'ai pas l'expérience de ces cérémonies.

THÉOCLYMÈNE. Étranger, tu m'as apporté une agréable nouvelle.

MÉNÉLAS. Elle ne l'est pas pour moi ni pour celui qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE. Comment donnez-vous la sépulture à ceux qui ont péri dans la mer?

MÉNÉLAS. Chacun se règle sur les ressources dont il dispose.

THÉOCLYMÈNE. Parle sans t'arrêter à la dépense par considération pour Hélène.

MÉNÉLAS. On commence par faire couler le sang en l'honneur des dieux infernaux.

THÉOCLYMÈNE. Et quel sang? Dis-le-moi, je me conformerai à l'usage.

MÉNÉLAS. Décide toi-même : quelque victime que tu offres, elle suffira.

THÉOCLYMÈNE. Les Barbares immolent d'ordinaire un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS. Si tu donnes la victime, ne la donne pas dégénérée.

THÉOCLYMÈNE. Les animaux de bonne race ne manquent pas dans nos riches troupeaux.

MÉNÉLAS. On apporte aussi un lit funèbre où l'on n'étend point de corps.

THÉOCLYMÈNE. Soit; l'usage réclame-t-il encore autre chose?

MÉNÉLAS. Il faut des armes d'airain : car il aimait manier la lance.

THÉOCLYMÈNE. Celles que nous donnerons seront dignes des Pélopides.

MÉNÉLAS. Joins-y les plus belles fleurs que produit la terre.

THÉOCLYMÈNE. Et comment précipitez-vous ces offrandes dans les flots ?

MÉNÉLAS. Il faut qu'un vaisseau soit là avec ses rameurs.

THÉOCLYMÈNE. Et à quelle distance doit-il se tenir de la terre?

MÉNÉLAS. Assez loin pour qu'on en voie à peine du bord le sillage.

THÉOCLYMÈNE. Quelle est la raison de cet usage en vigueur chez les Grecs?

MÉNÉLAS. Ils craignent que la vague ne rejette sur la terre l'offrande expiatoire.

THÉOCLYMÈNE. Un navire phénicien, bon marcheur, sera là.

MÉNÉLAS. Fort bien! Ménélas te sera reconnaissant.

THÉOCLYMÈNE. Ne peux-tu, sans Hélène, accomplir ces cérémonies?

MÉNÉLAS. C'est l'office d'une mère, ou d'une épouse, ou d'un fils.

THÉOCLYMÈNE. C'est à elle, dis-tu, que revient la tâche pénible d'ensevelir son époux.

MÉNÉLAS. C'est faire acte de piété que de ne pas frustrer les morts des honneurs qui leur sont dus.

THÉOCLYMÈNE. Soit : je veux que mon épouse se montre pieuse. Aussitôt rentré au palais, j'y prendrai les ornements destinés au mort. Quant à toi, je ne te renverrai pas les mains vides, après ce que tu as fait pour elle. Pour prix de l'heureuse nouvelle que tu m'as apportée, tu recevras, au lieu de ces haillons, des vêtements et des vivres, pour que tu ne rentres pas dans ta patrie en l'état misérable où je te vois. Pour toi, infortunée, cesse de t'affliger d'un mal sans remède. Ménélas a subi sa destinée : ton époux, une fois mort, ne saurait revenir à la vie.

MÉNÉLAS. Ton devoir, jeune femme, est d'aimer ton nouvel époux et d'oublier celui qui n'est plus : voilà ce que tu as de mieux à faire dans la circonstance présente. Si je rentre jamais en Grèce, sain et sauf, je te la-

verai des reproches qui ont jadis pesé sur toi, pourvu que tu sois à l'égard de ton époux l'épouse que tu dois être.

HÉLÈNE. Il en sera ainsi; et jamais mon mari n'aura lieu de m'accuser : tu seras là près de moi pour en juger. Mais entre, ô malheureux, pour te baigner et changer de vêtements. Je veux sans retard te montrer ma générosité. Car si tu obtiens de nous ce que tu as le droit d'attendre, tu seras mieux disposé à rendre les devoirs funèbres à mon cher Ménélas.

LE CHŒUR. Jadis la mère des dieux, souveraine des montagnes[1], s'élança d'un pas rapide à travers les vallons boisés et les eaux courantes des fleuves, et les flots retentissants de la mer, impatiente de retrouver la vierge[2], dont on n'ose prononcer le nom; et les crécelles de Bacchus remplissaient l'air d'un bruit perçant; et avec la déesse, montée sur son char attelé de farouches animaux, couraient comme le vent, à la recherche de sa fille enlevée au milieu des rondes qu'elle formait avec ses jeunes compagnes, et Diane armée de son arc, et Pallas, aux regards de Gorgone, la lance en main. Mais, regardant du haut des cieux..... il accomplissait un autre destin[3]. Lorsque la mère des dieux, fatiguée de ces courses errantes, s'arrêta, lasse de chercher l'auteur perfide et inconnu du rapt de sa fille, elle traversa les cimes neigeuses, séjour des nymphes de l'Ida, et se jeta, désespérée, sur ces rocs sauvages blanchis par les frimas. Elle ne féconda plus par le labour les plaines de la terre, dès lors sans verdure, et laissa périr les générations des peuples; l'herbe tendre et touffue, qui nourrit les troupeaux, cessa de pousser: les aliments firent

1. Le poëte confond Cybèle avec Cérès.
2. Proserpine.
3. Passage corrompu.

défaut aux habitants des villes; les sacrifices des dieux furent interrompus; les gâteaux sacrés ne brûlèrent plus sur les autels; et la déesse, affligée du regret de sa fille, empêcha les sources de verser leurs eaux limpides. Mais Jupiter, voyant suspendus les festins des dieux et des mortels, voulut apaiser la funeste colère de sa mère, et dit : « Allez, Grâces augustes, calmez par vos chants l'affliction de Cérès, irritée de la perte de sa fille; et vous, Muses, entonnez vos hymnes divins; faites entendre le bruit sourd de l'airain, faites vibrer la peau des tambours. » Alors Vénus, la plus belle des Immortelles, sourit la première, et prit dans ses mains la flûte aux sons graves, dont les accents la charmaient. Tu as embrasé le cœur de celui auquel les lois divines et humaines te défendaient de t'unir; tu as encouru la colère de la mère des dieux, ô ma fille, en négligeant de lui offrir des sacrifices expiatoires. Rien n'est puissant comme la robe tachetée des faons, et le feuillage du lierre enroulé autour des férules sacrées, et le mouvement rapide et circulaire du rhombe dans les airs, et la chevelure éparse des Bacchantes, et les fêtes nocturnes de la déesse [1].....

HÉLÈNE. Tout va bien dans ce palais, chères amies. La fille de Protée, complice de notre ruse, n'a point révélé à son frère qui l'interrogeait la présence de mon époux ; au contraire, elle a servi mes projets en disant qu'il avait péri et ne voyait plus la lumière. Ménélas a saisi habilement l'occasion que lui présentait la fortune: ces armes qu'il devait précipiter dans la mer, il les porte lui-même; il a passé son noble bras dans l'anneau du bouclier, et a pris la lance dans sa main droite, comme pour rendre avec moi au mort des honneurs qui doivent

1. La fin de ce chœur est inintelligible à cause de l'altération du texte.

lui plaire. Il s'est armé à propos pour le combat, dans la pensée que des milliers de Barbares tomberont sous ses coups, quand nous serons montés sur le vaisseau garni de ses rames. Le malheureux naufragé a échangé ses haillons contre des vêtements dont je l'ai paré moi-même; et, par mes soins, il a pu, après un long temps, baigner son corps dans l'eau courante d'un fleuve. Mais je vois sortir du palais l'homme qui croit disposer en maître de ma main. Je me tais; pour vous, gardez un silence bienveillant, et je promets, si nous parvenons à échapper, de vous sauver avec nous.

THÉOCLYMÈNE. Esclaves, marchez à la file, comme l'a prescrit l'étranger, en portant les offrandes destinées à la mer. Toi, Hélène, si toutefois le conseil te paraît sage, crois-moi et reste ici : présente ou absente, tu t'acquitteras également envers ton époux. Or, je crains que tu ne sois sollicitée à te précipiter dans les flots par tendresse pour ton premier époux : car, tout mort qu'il est, tu lui donnes trop de larmes.

HÉLÈNE. O mon illustre époux, je ne puis refuser cet hommage à mon premier hymen et aux douceurs de l'union conjugale : je voudrais, par tendresse pour mon époux, mourir avec lui; mais, si je le rejoignais dans la tombe, qu'y gagnerait-il? Laisse-moi donner moi-même au mort les offrandes funèbres. Que les dieux vous accordent ce que je souhaite, à toi et à cet étranger qui m'assiste dans cette tâche. Tu trouveras en moi l'épouse que tu as droit d'attendre, après ce que tu fais pour Ménélas et pour moi : car cette cérémonie aura une heureuse issue. Mais ordonne qu'on nous fournisse un navire pour y transporter ces offrandes, et le bienfait sera complet.

THÉOCLYMÈNE (à un serviteur). Va, et donne-leur un vaisseau sidonien à cinquante rames, pourvu de ses rameurs.

HÉLÈNE. Le commandement n'en sera-t-il pas donné à celui qui préside aux funérailles?

THÉOCLYMÈNE. Sans doute; et mes matelots sont tenus de lui obéir.

HÉLÈNE. Répète cet ordre, afin qu'ils connaissent clairement ta volonté.

THÉOCLYMÈNE. Je l'ordonne une seconde fois, une troisième même, si tu le désires.

HÉLÈNE. Puisses-tu être heureux, et moi réussir dans mes projets!

THÉOCLYMÈNE. Ah! ne flétris pas ta beauté dans les larmes.

HÉLÈNE. Ce jour t'instruira de ma reconnaissance.

THÉOCLYMÈNE. Les morts ne sont rien : on travaille pour eux en pure perte.

HÉLÈNE. Si j'honore les morts, je m'occupe aussi des vivants.

THÉOCLYMÈNE. Tu n'auras pas en moi un époux inférieur à Ménélas.

HÉLÈNE. Je n'ai rien à te reprocher : je ne me préoccupe que de la fortune.

THÉOCLYMÈNE. Le succès dépend de toi, si tu m'accordes ta tendresse.

HÉLÈNE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprendrai à aimer mes amis.

THÉOCLYMÈNE. Veux-tu que je te prête mon aide et que je lance moi-même le navire?

HÉLÈNE. Non, prince, tu ne dois pas obéir à tes esclaves.

THÉOCLYMÈNE. Eh bien, je vous laisse le soin d'accomplir les rites des Pélopides; d'ailleurs, notre palais n'a pas été souillé : car ce n'est point ici que Ménélas a rendu l'âme. Qu'on avertisse les gouverneurs de mes provinces d'apporter dans mon palais les présents de

noces : je veux que l'Égypte entière célèbre par des hymnes d'allégresse l'hymen d'Hélène et le mien, et que tous soient jaloux de mon bonheur. Pour toi, étranger, quand tu auras jeté dans le sein de la mer ces offrandes aux mânes de son premier époux, hâte-toi de revenir au palais avec mon épouse : tu prendras part avec moi au festin de noce ; après quoi, tu retourneras dans ta patrie où tu vivras heureux parmi nous.

MÉNÉLAS. O Jupiter, toi qu'on appelle le père des dieux et la sagesse même, jette tes regards sur nous, et délivre-nous de nos maux; aide-nous généreusement dans notre lutte contre l'infortune; que ta main nous touche seulement, et nous atteindrons le but auquel nous tendons. C'est assez des pénibles épreuves que nous avons subies. Je vous prends à témoin, ô dieux! vous connaissez mes disgrâces et mes douleurs sans nombre; je ne puis pas être condamné à un malheur éternel : il est temps enfin que je me relève de ma chute. Accordez-moi une seule faveur, et vous assurerez mon bonheur pour l'avenir.

LE CHŒUR. O navire phénicien, rapide navire de Sidon, qui fais retentir les vagues sous l'effort des rameurs, coryphée des dauphins dans leurs danses joyeuses, quand la mer n'est pas troublée par le souffle des vents, et que Galéné, fille de l'Océan, a dit aux nautoniers : « Déployez les voiles à la brise marine, saisissez vos rames de sapin, ô matelots, et conduisez Hélène aux rivages hospitaliers où s'élève la ville de Persée[1]. » Peut-être trouveras-tu[2] sur les bords du fleuve[3] les prêtresses, filles de Leucippe[4]; ou devant le temple de Pal-

1. Mycènes.
2. Le chœur s'adresse à Hélène.
3. L'Eurotas.
4. Phœbé et Hilaïre.

las, te mêleras-tu aux danses sacrées, auxquelles tu n'as point pris part depuis longtemps, pour célébrer la fête nocturne d'Hyacinthe... Hyacinthe qu'Apollon, en visant le but avec son disque, atteignit d'un coup mortel; et depuis le fils de Jupiter a voulu qu'un sacrifice solennel lui fût offert à pareil jour en Laconie. Quant à la fille[1], que tu as laissée dans ta demeure[2]..., pour qui les flambeaux de l'hymen n'ont pas encore été allumés. Plût au ciel que nous pussions nous élever dans les airs, comme on voit les oiseaux de Libye fuir, en troupe serrée, la saison des frimas, et obéir au signal de leur chef qui prend son vol, en criant, vers les lieux secs et les terrains fertiles. Oiseaux au long cou, aussi rapides que les nuages, volez vers le milieu des Pléïades et le nocturne Orion; arrêtez-vous sur les bords de l'Eurotas, et annoncez que Ménélas, après avoir pris la ville de Dardanus, va rentrer dans ses foyers. Venez enfin sur ce char qui vous transporte à travers les airs, glorieux fils de Tyndare, qui voyez les astres du ciel tourbillonner au-dessus de votre tête; soyez les sauveurs d'Hélène; faites souffler d'en haut à la surface azurée des mers, sur les flots blanchissants d'écume, un vent favorable aux matelots; lavez votre sœur du soupçon déshonorant d'un hymen barbare : soupçon né pour son malheur de la querelle de l'Ida, bien qu'elle n'ait jamais mis le pied dans ces remparts d'Ilion fondés par Phébus.

LE MESSAGER. Roi, c'est à propos que je te trouve au palais, car j'ai de nouveaux malheurs à t'annoncer.

THÉOCLYMÈNE. Qu'y a-t-il?

UN MESSAGER. Cherche une autre épouse. Hélène a fui hors de ce pays.

1. Hermione.
2. Ici, il y a une lacune dans le texte.

THÉOCLYMÈNE. Des ailes l'ont-elles emportée dans les airs, ou son pied a-t-il foulé le sol?

LE MESSAGER. Ménélas, celui-là même qui t'avait annoncé la mort de Ménélas, l'a emmenée à travers les ondes.

THÉOCLYMÈNE. Étrange nouvelle! Et quel vaisseau a-t-il frété pour fuir de cette terre? car ce que tu dis est incroyable.

LE MESSAGER. C'est sur le navire même que tu lui as donné et avec tes matelots qu'il est parti, pour tout dire en peu de mots.

THÉOCLYMÈNE. Comment? Je brûle de l'apprendre: car j'ai peine à croire qu'un seul homme ait pu triompher d'un si nombreux équipage dont tu faisais partie.

LE MESSAGER. Lorsqu'au sortir du palais la fille de Jupiter s'est dirigée vers la mer, elle affectait une démarche lente, et pleurait cet époux qui vivait et se tenait à ses côtés. Arrivés dans le port, nous mîmes à flot un excellent vaisseau sidonien, pourvu de bancs pour cinquante rameurs, et nous travaillâmes sans relâche: l'un dressait le mât, l'autre adaptait et essayait les rames; les voiles blanches étaient mises en place, et le gouvernail assujetti avec des courroies. Tandis que nous étions occupés de ces soins, les Grecs, compagnons de Ménélas, qui épiaient le moment favorable, s'approchèrent du rivage; ils portaient les vêtements qu'ils avaient sauvés du naufrage et leur bonne mine contrastait avec leur extérieur misérable. Le fils d'Atrée ne les eut pas plus tôt vus qu'il leur dit, en affichant une douleur hypocrite : « Infortunés ! comment et sur quel vaisseau avez-vous fait naufrage? Ne voulez-vous pas faire avec nous les funérailles du fils d'Atrée, à l'ombre duquel la fille de Tyndare veut rendre les derniers devoirs? »

Alors les Grecs, versant des larmes feintes, entrèrent dans le vaisseau et portèrent à Ménélas les offrandes destinées à être jetées dans la mer. Nous avions bien quelques soupçons, et nous nous étonnions entre nous du grand nombre de ces passagers; cependant nous nous taisions pour obéir à tes ordres : car, en voulant que l'étranger eût le commandement du vaisseau, tu as tout perdu. Tout avait été déjà transporté à bord, et sans peine; mais le taureau refusait de mettre le pied dans le navire; il mugissait, roulant des yeux hagards, courbant l'échine et regardant obliquement ses cornes, en sorte que personne n'osait l'approcher. Alors l'époux d'Hélène s'écria : « Compagnons, vous qui avez renversé la ville d'Ilion, que n'enlevez-vous ce taureau sur vos robustes épaules, à la manière des Grecs, pour le jeter à la proue, et frapper du glaive à loisir cette victime offerte aux mânes de Ménélas? » Eux, dociles à cet ordre, s'approchèrent du taureau, le saisirent et le portèrent jusqu'au tillac où ils le déposèrent. Et Ménélas, lui caressant le cou et le front, que serrait un seul bandeau, se décida à entrer dans le navire. Enfin, quand tout eut été transporté à bord, Hélène, posant son pied charmant sur les échelons, vint s'asseoir au milieu des bancs; et Ménélas, qu'on disait mort, prit place à ses côtés; les autres Grecs se rangèrent à droite et à gauche, en nombre égal, tenant des glaives cachés sous leurs vêtements; et, au signal donné par le chef des rameurs, nous remplîmes de nos cris l'étendue des flots. Nous n'étions pas fort éloignés de la côte, lorsque le pilote interrogea Ménélas en ces termes : « Étranger, devons-nous aller plus loin, ou faut-il s'arrêter ici? car c'est toi qui commandes sur ce vaisseau. » — « C'est assez », répondit le Grec, et, l'épée à la main, il s'avança vers la proue, vint se placer près de la gorge du taureau, et, sans faire aucune men-

tion du mort, il lui coupa le cou en adressant aux dieux cette prière : « O toi qui habites au sein des mers, Neptune, et vous, chastes filles de Nérée, veillez sur notre départ, et conduisez-nous sains et saufs, mon épouse et moi, dans le port de Nauplie. » Des flots de sang rougirent les ondes, heureux présage pour l'étranger. Un de nous dit alors : « Cette navigation n'est qu'un piége : virons de bord, matelots; toi, commande la manœuvre, et toi, tourne le gouvernail. » Mais le fils d'Atrée, aussitôt qu'il eut immolé le taureau, cria à ses compagnons : « Que tardez-vous, guerriers, élite des héros grecs, à égorger, à massacrer ces Barbares et à les précipiter dans les flots. » Notre chef crie de son côté à tes matelots : « Allons! que le bois du navire, en cette extrémité, nous fournisse des armes : que l'un brise les bancs, que l'autre détache les rames des chevilles : brisons la tête à ces perfides étrangers. » Et des deux côtés tous se levèrent et s'élancèrent en avant, les uns tenant des rames dans leurs mains, les autres des épées. Le navire était inondé de sang. Hélène, de la poupe, encourageait les siens : « Souvenez-vous de la gloire conquise à Troie; montrez qui vous êtes à ces Barbares. » On voyait les uns entraînés par leur ardeur tomber, les autres demeurer fermes et droits, d'autres étendus morts. Ménélas, revêtu de ses armes, voyait-il sur un point ses alliés faiblir, il y courait le glaive en main, et précipitait les nôtres dans les flots; en sorte que les bancs furent dégarnis de rameurs. Alors le roi marcha au gouvernail et ordonna de diriger le navire vers la Grèce. Ses compagnons dressèrent le mât, un vent favorable enfla les voiles, et le vaisseau s'éloigna du rivage. Pour moi, échappé au carnage, je me jetai dans la mer du côté de l'ancre; je me sentais faiblir, lorsqu'on me tendit un câble qui me ramena

à la surface et m'aida à gagner le rivage pour t'apporter cette nouvelle. Rien n'est plus utile aux mortels qu'une sage défiance.

LE CHŒUR. Je n'aurais jamais pensé que Ménélas tromperait tes yeux et les nôtres comme il les a trompés.

THÉOCLYMÈNE. Malheureux! je me suis laissé prendre aux artifices d'une femme. C'en est fait de l'hymen où j'aspirais! S'il était possible de poursuivre et de prendre ce navire, ces perfides étrangers seraient bientôt en mon pouvoir. Mais je me vengerai aujourd'hui sur une sœur qui m'a trahi : elle avait vu Ménélas dans ce palais, et elle ne m'en a rien dit. Elle ne trompera désormais personne par ses oracles.

LE CHŒUR. Holà! où portes-tu tes pas, maître, et quel meurtre veux-tu commettre?

THÉOCLYMÈNE. Je vais où la justice m'appelle : retire-toi de devant moi.

LE CHŒUR. Non, je ne lâcherai pas tes vêtements : car c'est à un crime affreux que tu cours.

THÉOCLYMÈNE. Esclave, prétends-tu commander à ton maître?

LE CHŒUR. J'ai la raison pour moi.

THÉOCLYMÈNE. Tel n'est pas mon sentiment, si tu ne me laisses...

LE CHŒUR. Je ne te laisserai pas

THÉOCLYMÈNE. Tuer une sœur détestable...

LE CHŒUR. Dis plutôt très-pieuse

THÉOCLYMÈNE. Qui m'a trahi...

LE CHŒUR. Noble trahison, qui te force à être juste!

THÉOCLYMÈNE. En livrant mon épouse à un autre?

LE CHŒUR. Qui avait certes plus de droits sur elle.

THÉOCLYMÈNE. Qui donc a des droits sur ce qui m'appartient?

LE CHŒUR. Celui qui l'a reçue des mains de son père.

THÉOCLYMÈNE. Mais la fortune me l'avait donnée.

LE CHŒUR. Et le destin te l'a enlevée.

THÉOCLYMÈNE. Il ne t'appartient pas de juger ma conduite.

LE CHŒUR. Je le puis, si la raison parle par ma bouche.

THÉOCLYMÈNE. Suis-je donc esclave au lieu de commander?

LE CHŒUR. Tu commandes pour faire le bien, et non pour être injuste.

THÉOCLYMÈNE. Tu as l'air de souhaiter la mort.

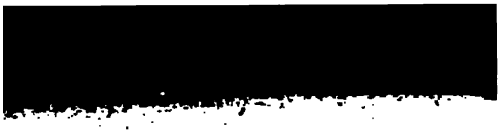
LE CHŒUR. La mort? je ne consentirai jamais que tu la donnes à ta sœur; moi, je l'accepte : des esclaves généreux se couvrent de gloire à mourir pour leurs maîtres.

LES DIOSCURES. Théoclymène, roi de ce pays, calme ton injuste colère : écoute la voix des Dioscures, fils de Léda et frères de cette Hélène qui a fui de ton palais. Le destin ne t'avait pas réservé l'hymen qui cause ton courroux, et la vierge, fille d'une Néréide, ta sœur Théonoé, ne t'a point fait injure en honorant les dieux et en respectant les justes recommandations de ton père. Il fallait qu'Hélène demeurât dans ton palais jusqu'à ce jour : elle ne devait plus y rester du moment que Troie est renversée et que le nom d'Hélène a servi la colère des dieux. Liée, comme auparavant, par l'hymen à Ménélas, il est temps qu'elle rentre dans sa patrie et habite avec son époux. Garde-toi de tirer l'épée contre ta sœur, et sache que sa conduite a été dictée par la sagesse. Bien des fois déjà nous avons protégé notre sœur, depuis que Jupiter nous a mis au rang des Immortels; mais nous avons dû céder au destin et aux dieux qui ont réglé le cours de ces événements. Voilà ce que j'avais à te dire. Et toi, ma sœur, navigue avec

ton époux; le vent vous sera favorable, et nous, tes frères jumeaux, nous t'accompagnerons sur nos coursiers à travers les flots jusqu'aux rivages de ta patrie. Lorsque tu seras arrivée au terme de la vie, tu seras mise au nombre des divinités; on t'offrira des sacrifices en même temps qu'aux Dioscures; et, comme nous, tu recevras les présents des mortels : telle est la volonté de Jupiter. Le lieu où le fils de Maïa te déposa en t'enlevant de Sparte, lorsqu'il descendit des demeures célestes pour soustraire ton corps à l'amour de Pâris, cette île qui sert de rempart à l'Attique, portera désormais le nom d'Hélène, parce qu'elle te servit de retraite au sortir du palais paternel. Après tant de courses errantes, Ménélas habitera, par l'ordre du Destin, l'île des Bienheureux. Car les dieux sont loin de haïr les cœurs généreux; les peines sont réservées à la vile multitude.

THÉOCLYMÈNE. O fils de Jupiter et de Léda, j'oublierai la querelle que votre sœur avait fait naître, et je ne donnerai pas la mort à Théonoé. Qu'Hélène retourne dans sa patrie, s'il plaît aux dieux. Sachez que cette sœur, issue du même sang que vous, est un modèle de vertu et de sagesse. Adieu, soyez fiers des nobles sentiments d'Hélène : bien des femmes ne méritent pas cet éloge.

LE CHŒUR. La volonté du ciel se manifeste sous des formes diverses; souvent les dieux trompent notre attente dans l'accomplissement de leurs desseins; ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraye la voie aux événements imprévus : telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.



LES HÉRACLIDES

PERSONNAGES.

IOLAS.

COPRÉE.

LE CHŒUR, composé de vieillards athéniens.

DÉMOPHON.

ACAMAS.

MACARIE, fille d'Hercule.

UN SERVITEUR.

ALCMÈNE.

UN MESSAGER.

EURYSTHÉE.

La scène est à Marathon, à l'entrée d'un temple de Jupiter ou de la Pitié.

LES HÉRACLIDES

IOLAS. Je suis convaincu depuis longtemps de cette vérité, que l'homme juste est dévoué à ses semblables, tandis que celui dont le cœur est possédé de l'amour du gain, inutile à l'État et d'un commerce désagréable, n'est bon que pour lui seul. Or, ce n'est pas pour l'avoir entendu dire que je le sais. Quand je pouvais vivre tranquille à Argos, fidèle à l'honneur et aux liens de la parenté, je me suis associé, seul, aux nombreux travaux d'Hercule, alors qu'il était au milieu de nous ; maintenant qu'il habite au ciel, j'abrite ses enfants sous mon aile et je veille à leur salut, quoique j'aie besoin moi-même de protection. Lorsque leur père eût quitté la terre, Eurysthée commença par vouloir nous tuer; mais nous échappâmes à ses coups ; et, si notre patrie disparut, notre vie fut sauve. Nous promenons en tous lieux notre exil et passons d'une contrée dans une autre. Car à tous les maux qui nous accablent, Eurysthée a jugé bon d'ajouter un nouvel outrage : en quelque lieu de la Grèce qu'il nous sache arrêtés, il envoie des hérauts qui nous réclament, et il nous chasse du pays, mettant en avant la ville d'Argos, puissante par son amitié comme par sa haine, et l'éclat de sa propre fortune. Quand on voit ma faiblesse et l'âge tendre de ces orphelins, on s'incline devant le plus fort, et l'on nous chasse du pays. Pour moi, j'accompagne ces enfants dans leur fuite, et je par-

tage leur infortune; je rougirais de les abandonner et que l'on pût dire : « Voyez, depuis que ces enfants n'ont plus leur père, Iolas a cessé de les défendre, quoiqu'il soit leur parent. » Repoussés de toute la Grèce, nous sommes venus à Marathon et dans le pays qui en dépend nous asseoir en suppliants devant les autels des dieux pour implorer leur appui. Car on dit que les fils de Thésée, issus de Pandion, habitent cette contrée qui leur est échue par le sort; ce sont les proches des enfants d'Hercule : voilà pourquoi nous avons dirigé nos pas vers le territoire de l'illustre Athènes. Deux vieillards guident cette troupe d'exilés : moi, je m'occupe de ces pauvres enfants; Alcmène est dans l'intérieur de ce temple avec les filles qu'abrite sa tendresse : car il nous semble malséant que de jeunes vierges assiégent les autels, mêlées à la foule. Hyllus et ses frères plus avancés en âge cherchent en quel lieu nous trouverons un refuge, si nous sommes chassés de ce pays par la force. O mes enfants, mes enfants! venez près de moi et attachez-vous à mes vêtements. Je vois s'avancer vers nous le héraut d'Eurysthée, celui qui nous poursuit et nous chasse, pauvres vagabonds, de tout pays. Homme odieux, puisses-tu périr et celui qui t'envoie! C'est toi qui, de cette même bouche, as dénoncé tant d'ordres cruels à leur généreux père.

COPRÉE. Tu te crois sans doute assis en sûreté dans ce lieu, et tu comptes sur l'assistance de cette ville : erreur! car il n'est personne capable de préférer ton débile appui à la puissance d'Eurysthée. Va-t'en : pourquoi te donner une peine inutile? Il faut te lever et prendre le chemin d'Argos, où l'on t'attend pour te lapider.

IOLAS. Non pas; l'autel du dieu et cette terre libre où nous avons mis le pied sauront nous protéger.

COPRÉE. Veux-tu donc donner à ce bras de la besogne?

IOLAS. Non, tu n'entraîneras ni moi ni ces enfants par la force.

COPRÉE. C'est ce que tu verras; tu n'es pas bon prophète en ce point.

IOLAS. Cela ne sera pas, moi vivant.

COPRÉE. Arrière! je les emmènerai, malgré toi, pour les rendre à Eurysthée auquel ils appartiennent.

IOLAS. Antiques habitants d'Athènes, à l'aide! Nous sommes les suppliants de Jupiter Agoréen[1], et l'on nous fait violence, et l'on souille nos bandelettes; c'est une insulte pour la ville, un outrage pour les dieux.

LE CHŒUR. Hé! hé! quel cri a retenti près de l'autel? quel malheur va-t-il nous révéler?

IOLAS. Voyez un faible vieillard renversé sur le sol! Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Qui donc t'a fait faire cette déplorable chute?

IOLAS. C'est lui, étrangers, qui, au mépris de vos dieux, m'arrache violemment de l'autel de Jupiter

LE CHŒUR. Et toi, vieillard, de quelle contrée es-tu venu chez le peuple qui compose la Tétrapole[2]? Est-ce en vous aidant de la rame que vous avez abordé ici, après avoir quitté le rivage de l'Eubée?

IOLAS. Non, étrangers, je ne suis pas un insulaire; c'est de Mycènes que nous sommes arrivés dans ton pays.

LE CHŒUR. De quel nom, vieillard, t'appelait le peuple de Mycènes?

IOLAS. Peut-être connaissez-vous Iolas, le compagnon d'Hercule : car ma personne est assez célèbre.

1. Jupiter avait un autel sur l'Agora ou place publique.
2. La Tétrapole formait un État composé des villes d'Œnoé, Marathon, Probalinthe et Tricorythe.

LE CHŒUR. Dès longtemps j'ai entendu prononcer ton nom ; mais dis-moi qui sont ces jeunes enfants que tu tiens dans tes bras.

IOLAS. Ce sont les fils d'Hercule, ô étrangers ! tes suppliants et ceux de ta patrie.

LE CHŒUR. Que leur faut-il? veulent-ils, dis-moi, qu'on les abouche avec les chefs de la cité?

IOLAS. Ils demandent à ne pas être livrés, à ne pas être arrachés par la force des autels de vos dieux et conduits à Argos.

COPRÉE. Mais cela ne fera pas le compte de tes maîtres, qui ont pouvoir sur toi et te retrouvent ici.

LE CHŒUR. Il convient de respecter les suppliants des dieux, étranger; et ce n'est point par la violence qu'ils doivent sortir des temples sacrés : l'auguste Justice ne le souffrira pas.

COPRÉE. Chasse donc du pays ces sujets d'Eurysthée, et je n'aurai pas recours à la violence.

LE CHŒUR. Une ville offense les dieux en rejetant les supplications des étrangers.

COPRÉE. Il est sage de s'épargner des embarras en s'inspirant de meilleurs avis.

LE CHŒUR. Eh bien, tu devais t'adresser au roi de ce pays avant de montrer cette audace, et respecter une ville libre, au lieu d'arracher ces étrangers des autels.

COPRÉE. Quel est le roi de ce pays et de cette cité ?

LE CHŒUR. Démophon, fils du vaillant Thésée.

COPRÉE. Eh bien, c'est avec lui que je discuterai cette question : tout ce que j'ai dit est non avenu.

LE CHŒUR. Le voici précisément qui vient en toute hâte avec son frère Acamas; ils entendront tes raisons.

DÉMOPHON. Puisque, tout vieux que tu es, tu nous as devancés à la course, nous autres jeunes gens, jusqu'à

cet autel de Jupiter, dis-nous quel événement rassemble cette foule.

LE CHŒUR. Tu vois, prince, les fils d'Hercule assis devant cet autel qu'ils ont couronné de rameaux suppliants : Iolas, le fidèle compagnon de leur père, est avec eux.

DÉMOPHON. Pourquoi donc ces cris plaintifs en pareille occurrence?

LE CHŒUR. Cet homme, en cherchant à les arracher de l'autel, a provoqué leurs cris, et il a renversé le vieillard : j'en ai pleuré de pitié.

DÉMOPHON. S'il porte le costume et les vêtements d'un Grec, ses actes sont ceux d'un Barbare. A toi maintenant de t'expliquer, et sans retard. Quel pays as-tu quitté pour venir en ces lieux?

COPRÉE. Je suis Argien, puisque tu désires le savoir; je veux bien dire pour quelle raison je viens et de quelle part. Le roi de Mycènes, Eurysthée, m'envoie ici pour emmener ces enfants et ce vieillard; et je suis venu, étranger, ayant pour agir et parler ainsi plus d'un juste motif. En effet, Argien moi-même, j'emmène des Argiens, des fugitifs qui ont déserté mon pays, quand nos lois les avaient condamnés à mort. Or, il est juste que, chefs d'État, ce soit nous qui fassions exécuter les jugements prononcés contre nos sujets. Ils se sont présentés aux foyers de bien d'autres peuples, et nous nous sommes tenus aux mêmes déclarations, sans que personne ait osé se compromettre pour eux. S'ils sont venus ici, c'est qu'ils ont aperçu en toi quelque grain de folie, ou que, réduits au désespoir, ils veulent éprouver si tu feras ou non ce qu'ils souhaitent : car ils ne se flattent pas qu'étant dans ton bon sens tu puisses t'apitoyer sur leur incurable malheur, seul, parmi tant de villes grecques qu'ils ont parcourues. Voyons, compare un peu ce que

tu gagneras à les accueillir dans tes États ou à nous les laisser emmener. Or, les avantages que nous pouvons te procurer, les voici : toutes les forces d'Argos, toute la puissance d'Eurysthée seront acquises à ta patrie. Mais si tu regardes à leurs raisons et à leurs plaintes et que tu te laisses attendrir, c'est le sort des armes qui tranchera le différend : car ne pense pas que nous renoncions à nos prétentions sans combat. Que diras-tu alors? Où sont les champs qu'on t'a enlevés pour que tu entres en guerre avec Tirynthe et Argos? Quels sont les alliés dont tu prends la défense, et à quel propos donneras-tu la sépulture aux morts couchés dans la poussière? Assurément, tu acquerras un mauvais renom auprès des citoyens, si, pour un vieillard qui n'est plus qu'une ombre, et pour ces enfants, tu t'enfonces dans un bourbier. Tu diras, c'est ce qu'il y a de mieux à dire, que tu mets ton espoir dans l'avenir; mais cet avenir est loin de valoir le présent : car ces enfants, parvenus à l'âge d'homme, si c'est là ce qui t'enfle le cœur, te seconderaient mal dans une lutte contre les Argiens, et jusque-là s'écoulera un long temps pendant lequel vous pourriez bien être écrasés. Crois-moi, sans faire aucun sacrifice, en me laissant prendre ce qui m'appartient, gagne l'alliance de Mycènes; garde-toi de suivre les errements de ton pays et de préférer des amis faibles, quand tu pourrais en choisir de puissants.

LE CHŒUR. Qui pourrait juger un procès ou connaître une cause avant d'avoir entendu nettement les deux parties s'expliquer?

IOLAS. Prince, je jouis dans tes États de cet avantage qu'il m'est permis d'entendre et de parler à mon tour, et que personne ne me chassera d'abord, comme on a fait ailleurs. Rien de commun entre cet homme et nous; car, puisque nous n'avons plus de rapport avec Argos en

vertu du décret rendu, et que nous sommes exilés de notre patrie, à quel titre cet homme pourrait-il nous réclamer comme Argiens, nous qui avons été expulsés du pays? Nous sommes dès lors étrangers. Trouvez-vous juste qu'on jette hors des frontières de la Grèce quiconque a été banni d'Argos? Ce ne sera pas du moins hors d'Athènes; jamais par crainte des Argiens elle ne proscrira les enfants d'Hercule. Nous ne sommes pas ici à Trachine ou dans une petite ville d'Achaïe, d'où tu as chassé ces malheureux, assis en suppliants aux pieds des autels, contrairement à toute justice et en exaltant Argos, comme tu le fais maintenant. Si cela arrivait, et que les Athéniens approuvassent ton langage, je ne croirais plus à l'indépendance d'Athènes. Mais je connais les sentiments et le caractère des Athéniens : ils aimeront mieux mourir; car pour les cœurs généreux l'honneur a plus de prix que la vie. Mais c'est assez parler d'Athènes : car à louer trop on se rend importun, et je sais que des louanges outrées m'ont mécontenté moi-même plus d'une fois. Mais puisque tu gouvernes ce pays, je te dirai comment tu es obligé de sauver ces infortunés. Pitthée est fils de Pélops; or Pitthée est père d'Æthra, et c'est à elle que Thésée, ton père, doit la naissance. D'autre part, écoute la généalogie de ces enfants : Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène, et celle-ci est la petite-fille de Pélops : ton père et celui de ces enfants étaient donc cousins. Ainsi les liens du sang t'unissent à eux, Démophon. Il y a de plus, sans parler de la parenté, une dette de reconnaissance que tu dois acquitter envers ces enfants. J'accompagnai jadis leur père, dont je portais le bouclier, dans la navigation entreprise pour la conquête de ce baudrier[1] qui fit couler tant de sang, et ce fut lui qui ra-

1. Le baudrier de la reine des Amazones.

mena ton père du fond ténébreux des enfers. La Grèce entière est là pour attester ce fait. Pour prix de ce bienfait, ces enfants te demandent de n'être pas livrés à leur ennemi, arrachés par la force des autels de tes dieux et chassés de ce pays. Ce serait une honte pour toi, sans compter que ta patrie en souffrirait, que des suppliants, des proscrits, des parents (hélas ! regarde, jette les yeux sur eux) fussent victimes d'une pareille violence. Eh bien, je t'en conjure par ces rameaux sacrés dont je te couronne, par ces mains, par ce menton que je touche, ne repousse pas les enfants d'Hercule, et reçois-les dans tes bras ; sois pour eux un parent, un ami, un père, un frère, un maître ; tout vaut mieux que de tomber au pouvoir des Argiens.

LE CHŒUR. Laisse-toi toucher, prince, au récit de leurs malheurs. Jamais je ne vis la fortune triompher plus cruellement de la noblesse : car, issus du plus illustre père, ils souffrent des maux imméritées.

DÉMOPHON. Trois motifs dans cette triste conjoncture me font une loi, Iolas, de ne pas repousser les hôtes que tu me présentes : j'obéis, avant tout, à Jupiter, à l'autel duquel tu es assis, entouré de ces jeunes enfants ; puis, les liens du sang et la reconnaissance me pressent de pourvoir à leur bonheur en mémoire du père ; enfin, je redoute la honte dont il faut surtout nous garder. Si je laisse un étranger dépouiller par la force cet autel, je paraîtrai non plus habiter un pays libre, mais céder à la crainte en livrant des suppliants aux Argiens : il vaudrait presque autant se pendre. Plût au ciel que tu fusses venu sous de plus heureux auspices ! Toutefois, ne crains pas qu'on t'arrache violemment de l'autel avec ces enfants. Toi, retourne à Argos, et reporte mes paroles à Eurysthée ; ajoute que, s'il a quelque grief contre ces

étrangers, il obtiendra justice : pour eux, tu ne les emmèneras jamais.

COPRÉE. Quoi ! si ma cause est juste, et que je te convainque par mes raisons ?

DÉMOPHON. Peut-il être juste d'emmener un suppliant de force ?

COPRÉE. La honte, après tout, sera pour moi, et tu ne souffriras aucun dommage.

DÉMOPHON. Il y aura, certes, dommage pour moi, si je permets que tu les entraînes de force.

COPRÉE. Jette-les hors de ce territoire, après quoi nous les emmènerons.

DÉMOPHON. Voyez le sot, qui se croit plus sage qu'un dieu.

COPRÉE. C'est ici, paraît-il, que les méchants doivent se réfugier.

DÉMOPHON. L'autel des dieux est un refuge ouvert à tous.

COPRÉE. A Mycènes, on ne sera pas de cet avis.

DÉMOPHON. Ne suis-je donc pas le maître à Marathon ?

COPRÉE. A condition que tu aies la sagesse de ne point faire tort à Mycènes.

DÉMOPHON. Qu'il lui soit fait tort, pourvu que je n'outrage pas les dieux.

COPRÉE. Je ne désire pas que tu sois en guerre avec les Argiens.

DÉMOPHON. Ni moi non plus ; mais je ne renverrai pas ces suppliants.

COPRÉE. Et moi je mettrai la main sur eux, parce qu'ils m'appartiennent.

DÉMOPHON. Alors tu auras de la peine à revenir à Argos.

COPRÉE. Je le saurai bientôt pour en avoir fait l'expérience.

DÉMOPHON. Si tu les touches, tu t'en repentiras, et ce ne sera pas long.

LE CHŒUR. Au nom des dieux, garde-toi de frapper un héraut.

DÉMOPHON. Oui, s'il apprend à se montrer raisonnable.

LE CHŒUR (au héraut). Va-t'en; et toi, prince, ne le touche pas.

COPRÉE. Je pars; car, à combattre seul, on est sans force. Mais je reviendrai ici, amenant avec moi une armée nombreuse d'Argiens tout couverts d'airain : dix mille guerriers m'attendent, commandés par le roi Eurysthée en personne; il reste sur l'extrême frontière d'Alcathos[1], attendant l'issue de ma démarche. Quand il apprendra ton insolence, il apparaîtra terrible à toi-même, à tes citoyens, à cette terre et à ses productions. C'est en vain que nous posséderions à Argos une jeunesse aussi nombreuse, si nous te laissions impuni.

DÉMOPHON. Va-t'en à la malheure! Je ne crains pas ton Argos. Aussi bien ne devais-tu pas, en me déshonorant, emmener d'ici ces malheureux par la force : car je suis roi d'une ville libre et non sujette d'Argos.

LE CHŒUR. Le moment est venu d'aviser, avant que l'armée d'Argos s'approche de nos frontières : ses guerriers sont vifs et ardents, et, après ce qui s'est passé, ils le seront plus encore; car les hérauts ont tous l'habitude de grossir et d'exagérer les faits. Je te laisse à penser tout ce qu'il va dire au roi, qu'il a subi d'indignes traitements et qu'il a été en danger, ou peu s'en faut, de perdre la vie.

IOLAS. Il n'est pas de plus précieux avantage pour les

1. Ce nom désigne la ville de Mégare elle-même, fondée par Alcathus, fils de Pélops.

enfants que d'être nés d'un père honnête et vertueux, et de s'allier à d'honnêtes familles; celui qui, vaincu par l'amour, s'est uni à des méchants, je ne l'approuverai pas de laisser l'opprobre à ses enfants en cédant à l'attrait de la volupté. Une noble origine nous protége mieux contre l'infortune qu'une basse naissance. C'est ainsi que, tombés au dernier degré du malheur, nous avons rencontré ces amis et ces parents, qui, seuls parmi tant de peuples grecs, nous ont prêté leur appui. Donnez, ah ! donnez-leur la main, mes enfants; et vous, donnez-la à ces enfants; approchez-vous les uns des autres. O mes enfants, vous venez de mettre leur amitié à l'épreuve. Que si vous revoyez jamais votre patrie, si vous rentrez en possession des demeures et des honneurs paternels, regardez-les toujours comme des sauveurs et des amis; ne tournez jamais une lance hostile contre ce pays; mais que cette ville, en souvenir de ce bienfait, soit pour vous la plus chère de toutes. Ils méritent que vous les honoriez, eux qui, vous voyant proscrits et errants, ne vous ont point livrés ni rejetés de leur sein, mais se sont attiré pour vous défendre l'inimitié d'un pays si puissant et du peuple pélasgique. Pour moi, vivant et mort, je te comblerai de mes louanges; après mon trépas, j'irai trouver Thésée, et je réjouirai son cœur en lui disant que tu nous as bien accueillis, que tu as défendu la postérité d'Hercule, que, fils bien né, tu soutiens en Grèce la gloire paternelle, et que, sorti de nobles parents, tu ne te montres point, comme tant d'autres, inférieur à ton père. Car à peine trouverait-on un homme sur mille qui n'ait point dégénéré de son père.

LE CHŒUR. Notre patrie est toujours prête à secourir les malheureux, quand leur cause est juste. Aussi avons-nous déjà soutenu pour nos amis des travaux sans

nombre, et maintenant voici un nouvel assaut à livrer.

DÉMOPHON. Tu as bien parlé, vieillard, et je prétends que tels seront les devoirs de ces enfants : ils garderont le souvenir de ce bienfait. — Je vais convoquer l'assemblée des citoyens, et prendre des mesures pour recevoir avec des forces considérables l'armée des Argiens. Je commencerai par envoyer des éclaireurs pour qu'elle ne tombe pas sur nous à l'improviste : car tout guerrier d'Argos est rapide à la course; puis, je réunirai les devins et sacrifierai. Toi, quitte l'autel de Jupiter et entre avec ces enfants dans le palais; tu y trouveras, en mon absence, des gens pour veiller sur toi. Allons, entre dans le palais, vieillard.

IOLAS. Je ne quitterai pas cet autel; nous demeurons en suppliants sur ces degrés, attendant ici l'heureux succès de tes armes; quand tu seras sorti vainqueur de cette lutte, nous entrerons dans le palais. Les dieux qui combattent pour nous, prince, ne sont point inférieurs à ceux des Argiens : Junon, l'épouse de Jupiter, tient pour eux, et Minerve pour nous. Or, je prétends que c'est aussi un élément de succès que d'avoir pour soi des divinités plus puissantes : car Minerve ne se laissera point dérober la victoire.

LE CHŒUR. Tu as beau te vanter, étranger venu d'Argos, on ne s'inquiète pas plus de toi pour cela; et, malgré ta jactance, tu n'effraieras point mon cœur; tu ne saurais émouvoir Athènes, la grande cité aux beaux chœurs de danses. Vous êtes insensés, toi et le tyran d'Argos, fils de Sthénélus. Entré dans une ville étrangère, qui ne le cède point à Argos, tu veux emmener par la force des suppliants, des proscrits! et cela, en dépit de nos rois, sans rien dire qui justifie cette violence! Où trouver un homme sensé pour approuver cette conduite? Certes, j'aime la paix; mais, si tu marches contre notre

ville, ô monarque insensé, tu n'atteindras pas le but que tu poursuis : la lance et le bouclier d'airain ne sont pas à toi seul; cependant je n'ai pas de goût pour la guerre. Ne viens pas, le fer en main, porter le trouble dans une cité où règnent les Grâces; modère-toi plutôt.

IOLAS. O mon fils, pourquoi vois-je la tristesse empreinte sur ton visage? As-tu du nouveau à nous apprendre sur le compte des ennemis ? Se préparent-ils ou sont-ils déjà sous nos murs? Qu'as-tu appris ? Sans doute, le langage du héraut n'est pas trompeur. Leur chef, que la fortune a favorisé jusqu'à ce jour, marchera, je le sais bien, contre Athènes, rempli d'orgueilleuses pensées. Mais Jupiter châtie l'insolente fierté des mortels.

DÉMOPHON. L'armée argienne s'avance avec son roi Eurysthée : c'est moi-même qui l'ai vue; quiconque, en effet, prétend savoir l'art de commander, ne doit pas emprunter les yeux d'autrui pour observer l'ennemi. Il n'a pas encore lancé ses troupes sur nos plaines; mais il a pris position sur une colline escarpée, d'où il examine dans quel ordre de bataille il fera avancer son armée, et sur quel point de ce territoire il campera le plus sûrement. De mon côté, j'ai pris toutes les dispositions convenables : la ville est en armes; les victimes qu'on doit immoler aux dieux sont prêtes, et les devins font les sacrifices propres à repousser l'ennemi et à sauver notre cité. De plus, j'ai réuni tous les interprètes d'oracles, et j'ai examiné les anciennes prédictions, publiques ou secrètes, qui intéressent le salut de ce pays. Grande est la diversité de ces oracles sous d'autres rapports; mais tous s'accordent clairement en un point : ils m'ordonnent d'immoler à la fille de Cérès une vierge née d'un père illustre. Tu vois combien est grand le zèle que je montre pour vous servir; mais je ne tuerai pas

mon enfant, et je ne forcerai personne de mes sujets à sacrifier la sienne malgré lui: quel homme a perdu le sens, au point de livrer volontairement à la mort ce qu'il a de plus cher? Maintenant des groupes animés se forment dans la ville : les uns disent qu'il est juste de secourir des hôtes suppliants, les autres m'accusent de folie. Si je poursuis mon dessein, c'est la guerre civile que j'allume parmi nous. Vois donc, et avise avec moi aux moyens d'assurer votre salut et celui de ce pays, sans m'exposer au blâme de mes concitoyens. Car je n'exerce pas ici le pouvoir que les rois ont sur les Barbares, et c'est à la condition d'être juste que je serai traité avec justice.

LE CHŒUR. Ainsi le ciel s'oppose à ce que notre cité, quelque désir qu'elle en ait, prête à ces étrangers l'assistance qu'ils réclament!

IOLAS. O mes enfants! nous ressemblons à des navigateurs, qui, échappés à la fureur de la tempête et touchant presque déjà au port, se sont vus repoussés du rivage et relancés au large par les vents contraires. De même, nous sommes rejetés loin de cette terre, quand nous y avions déjà mis le pied et nous croyions sauvés. Hélas! pourquoi, cruelle espérance, as-tu charmé mon cœur, puisque tu ne devais pas tenir tes promesses? Néanmoins, il ne faut pas en vouloir à ce prince, s'il refuse d'immoler les enfants de ses sujets; je loue également le zèle de cette cité; et, si les dieux ont décidé que tel fût mon sort, ma reconnaissance ne t'est pas moins acquise pour cela. Chers enfants! je ne sais comment pourvoir à votre salut? De quel côté nous tourner? Car est-il un dieu que nous n'ayons pas couronné de nos rameaux suppliants? une terre, où nous ne soyons pas venus chercher un refuge? Nous périrons, mes enfants; nous tomberons assurément aux mains de notre ennemi. Pour

moi, s'il faut mourir, je ne le regrette qu'à cause du plaisir que ma mort causera à nos ennemis. Mais vous, enfants, je pleure sur vous, et je plains la vieille Alcmène, la mère de votre père. Malheureuse femme, d'avoir tant vécu ! Malheureux que je suis moi-même, d'avoir pris tant de peine en vain ! Fallait-il donc que, tombés aux mains d'un implacable ennemi, nous subissions un trépas honteux et cruel ! Mais tu peux faire encore quelque chose pour moi, et je n'ai point perdu toute espérance de sauver ces enfants. Livre-moi aux Argiens à leur place; assure par là et ton repos et le salut de ces malheureux; je n'ai pas lieu de tenir à la vie; j'en fais le sacrifice. C'est de moi surtout qu'Eurysthée voudrait s'emparer pour humilier le compagnon d'Hercule : car cet homme a perdu l'esprit. Le sage doit souhaiter de rencontrer dans son ennemi la sagesse, et non un sot orgueil; alors, s'il est malheureux, il sera traité avec de grands égards.

LE CHŒUR. O vieillard, n'accuse pas maintenant notre ville : s'il y a profit pour nous, la honte est grande néanmoins à trahir des hôtes suppliants.

DÉMOPHON. Ce que tu dis part d'un noble cœur, mais est impossible. Ce n'est pas parce que tu lui fais faute qu'Eurysthée conduit son armée contre nous : quel avantage reviendrait à ce prince de ta mort ? C'est la postérité d'Hercule qu'il veut anéantir; un ennemi ne voit pas sans terreur grandir des fils généreux, pleins du souvenir des injures faites à leur père : voilà à quoi Eurysthée doit pourvoir. Si tu connais une autre voie de salut plus praticable, mets-toi à l'œuvre : car je ne sais que faire, et les oracles que j'ai entendus m'ont rempli d'effroi.

MACARIE. Étrangers, si je suis sortie de ce temple, ne me reprochez pas ma hardiesse; c'est la première grâce

que je vous demanderai : le silence et la modestie sont les plus beaux ornements d'une femme, et son rôle est de se tenir tranquille dans l'intérieur de la maison. Mais j'ai entendu tes lamentations, Iolas, et je suis sortie, sans avoir reçu aucune mission de ma famille; toutefois, j'y suis autorisée par le tendre intérêt que je porte à mes frères; et, dans mon propre intérêt, je désire savoir si quelque infortune nouvelle est venue s'ajouter à nos anciens maux et déchirer ton cœur.

IOLAS. Ma fille, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai lieu de te louer entre tous les enfants d'Hercule. Nous croyions le salut de sa famille assuré, et la voilà retombée dans un inextricable péril. Ce prince, en effet, annonce que les oracles ordonnent d'immoler, non point un taureau ou une génisse, mais une vierge issue d'un noble sang, si nous voulons assurer et notre salut et celui de cet État. Juge de notre anxiété : car Démophon se refuse à immoler ses propres enfants ou ceux d'un de ses sujets. Et, s'il ne me dit clairement, il me fait entendre que, faute de trouver un expédient, nous devrons chercher ailleurs un asile, attendu qu'il veut sauver son pays.

MACARIE. C'est à cette condition que nous attachons notre salut?

IOLAS. A cette condition : du reste, tout va bien pour nous.

MACARIE. Ne crains plus désormais les lances d'Argos. De moi-même, ô vieillard, et avant d'y être contrainte, je suis prête à mourir et j'offre ma tête au fer. Pourrions-nous, en effet, quand cette ville brave volontairement pour nous les plus grands dangers, laisser la peine aux autres, et, pouvant assurer notre salut, nous soustraire à la mort? Non, certes; nous deviendrions justement la risée d'autrui, si, prosternés en suppliants au pied

des autels, nous nous montrions lâches, nous, la postérité d'un tel père. En quel lieu les honnêtes gens approuveraient-ils cette conduite? Peut-être ferais-je mieux d'attendre que, cette ville étant prise, ce qu'aux dieux ne plaise, je tombasse moi-même aux mains de l'ennemi, afin qu'ayant subi ses outrages, moi, la fille d'un héros, je n'en finisse pas moins par aller voir Pluton? Mais si, chassée de cette terre, je reprends ma vie errante, ne rougirai-je pas de honte, lorsque j'entendrai dire : « Que venez-vous chercher ici avec vos rameaux de suppliants, êtres pusillanimes? Sortez d'ici : ce n'est point à des lâches que nous accordons notre appui. Je n'ai pas même, s'ils périssent et que je me sauve seule, l'espoir d'un heureux avenir. Qui voudra prendre pour épouse une fille abandonnée, et la rendre mère? Mieux vaut donc mourir que d'être réduite à un sort indigne de moi et fait plutôt pour une autre femme de race moins illustre. Conduisez-moi où il faut que je meure; ceignez mon front de bandelettes et prenez les auspices, si telle est votre envie, et triomphez de vos ennemis. Je vous abandonne ma vie, volontairement et sans contrainte, et je me déclare prête à mourir pour mes frères et pour moi-même. L'existence a pour moi peu de prix, et j'ai trouvé la plus belle occasion d'en sortir avec gloire.

LE CHŒUR. Ciel! comment ne pas applaudir aux généreuses paroles de cette jeune vierge qui veut mourir pour ses frères? Quel homme pourrait tenir un plus noble langage ou se conduire plus noblement?

IOLAS. O mon enfant, tu ne démens pas ton origine; tu es bien la fille d'Hercule, une émanation de son essence divine; mais, si je ne désapprouve pas tes paroles, je déplore ta fortune. Ce que veut la justice, je vais te le dire : appelle ici toutes tes sœurs, et que celle-là meure

pour les siens, que le sort aura désignée; il n'est pas juste que tu meures sans l'avoir consulté.

MACARIE. Je ne veux point mourir, si le hasard en décide : car, alors, où est le mérite? N'en parle plus, vieillard. Mais si vous m'acceptez et que vous consentiez à mettre à profit mon dévoûment, je donne ma vie volontairement pour ces enfants; je ne veux pas être forcée de le faire.

IOLAS. Ah ! voilà des paroles plus nobles encore que les premières, bien qu'on ne pût mieux parler; tu te surpasses en courage et en générosité. Toutefois, je ne veux, ma fille, ni t'ordonner ni te défendre de mourir : en mourant tu seras utile à tes frères.

MACARIE. C'est sagement parler. Ne crains pas que mon sang retombe sur ta tête : c'est librement que je meurs. Suis-moi, vieillard : car je veux mourir dans tes bras : voilà pour cacher mon corps avec mes vêtements : car je vais me présenter au coup fatal, en digne fille du héros que je nomme mon père.

IOLAS. Je ne saurais être témoin de ton trépas.

MACARIE. Obtiens du moins de cet étranger que j'exhale ma vie loin du regard des hommes, entre les mains des femmes.

LE CHŒUR. Il sera fait ainsi, vierge infortunée : il serait honteux pour moi, et pour plusieurs raisons, de ne point te traiter avec honneur; ta grandeur d'âme et la justice m'en font surtout une loi : tu es la plus courageuse femme que j'aie vue. Mais, si tu veux parler à tes frères et à ce vieillard, le moment est venu de leur adresser tes derniers adieux.

MACARIE. Adieu, vieillard, adieu ! Charge-toi d'élever ces enfants, de les rendre en tout sages comme toi-même, rien de plus; c'est assez pour eux. Tâche de les conserver, et pour cela ne te hâte point de mourir;

nous sommes tes enfants; c'est de tes mains que nous fûmes nourris. Moi-même, tu le vois, dans la saison de l'hymen, je leur donne ma vie, je meurs pour eux. Et vous, mes frères, qui vous pressez autour de moi, soyez heureux, et puissiez-vous jouir de tous les biens que mon trépas doit vous assurer par avance. Ce vieillard, cette femme chargée d'années, réfugiée dans ce temple, Alcmène, la mère de mon père, honorez-la; honorez ces étrangers. Quand vous serez, grâce aux dieux, sortis de vos épreuves et rentrés dans votre patrie, n'oubliez pas de donner à celle qui vous aura sauvés la sépulture, une sépulture magnifique : cela est juste, car je ne vous ai point failli, je meurs pour les miens. Ce tombeau me tiendra lieu d'enfants et d'hyménée, s'il reste sous la terre quelque sentiment. Ah! plutôt qu'il n'en reste aucun! car si les mortels, une fois morts, doivent encore souffrir là-bas, où chercher alors un refuge? La mort passe, en effet, pour être le souverain remède à tous les maux.

IOLAS. O toi, dont la grandeur d'âme jette le plus vif éclat, nous t'honorerons, sache-le, entre toutes les femmes, et pendant ta vie et après ta mort. Adieu! je crains de blesser par de mauvaises paroles la déesse, fille de Cérès, à qui ton corps est consacré. O mes enfants! je me meurs, mes membres sont brisés par la douleur; soutenez-moi et asseyez-moi sur ces degrés en m'enveloppant de ce vêtement. Le sacrifice qui s'apprête me désole, et pourtant nous n'aurions pu vivre sans l'accomplissement de l'oracle; si ce malheur est grand, un plus grand désastre nous menaçait.

LE CHŒUR. Nul mortel, sans la volonté des dieux, ne goûte le bonheur et ne connaît l'infortune; on ne voit point la même maison jouir d'une constante prospérité, et le sort change pour nous sans cesse. Tel est précipité

du faîte au plus bas degré; tel autre passe de l'obscurité à une fortune brillante. Impossible d'échapper aux décrets du destin; on ne peut s'y soustraire par la sagesse; l'essayer, c'est s'imposer toujours un vain travail. Pour toi, Iolas, au lieu de te prosterner, accepte les arrêts des dieux, et ne te désole pas outre mesure. C'est un trépas glorieux que celui de l'infortunée qui meurt pour ses frères et pour cette cité, et un brillant renom l'attend parmi les hommes. La vertu marche à travers les souffrances. Un pareil dévoûment est digne d'Hercule, digne d'un si noble sang. Si tu honores la mort des gens de bien, je me joins à toi.

UN SERVITEUR. Jeunes enfants, salut! Où trouverai-je le vieil Iolas et la mère de votre père, absents de ces lieux?

IOLAS. Me voici; autant du moins que ma présence est possible.

LE SERVITEUR. Pourquoi te vois-je gisant et l'air désespéré?

IOLAS. Il m'est survenu un chagrin domestique auquel je succombais.

LE SERVITEUR. Lève-toi donc et redresse la tête.

IOLAS. Je suis vieux et n'ai plus aucune vigueur.

LE SERVITEUR. Je t'apporte cependant un grand sujet de joie.

IOLAS. Qui es-tu? où t'ai-je rencontré? Je ne m'en souviens plus.

LE SERVITEUR. Je suis un serviteur d'Hyllus: se peut-il que tu n'aies pas reconnu mes traits?

IOLAS. O cher ami, viens-tu nous délivrer des maux qui nous accablent?

LE SERVITEUR. Oui; et j'ajoute que tout va bien pour toi en ce moment.

IOLAS. O mère d'un héros, Alcmène, sors et viens

entendre la plus heureuse nouvelle. Car, tourmentée depuis longtemps du sort de tes enfants, tu te désolais à la pensée qu'ils ne reviendraient pas.

ALCMÈNE. Pourquoi remplir tout ce temple de tes cris, Iolas? Est-il encore venu d'Argos un héraut qui te fait violence? Mes forces sont usées par l'âge; mais sache bien, étranger, que, moi vivante, tu n'emmèneras point ces enfants, ou je consens qu'on ne m'appelle plus la mère d'Hercule. Si tu les touches seulement de la main, il te faudra lutter, et la gloire sera mince, avec deux vieillards.

IOLAS. Rassure-toi, Alcmène; ne crains rien : il n'est venu d'Argos aucun héraut, porteur de paroles menaçantes.

ALCMÈNE. Alors, pourquoi as-tu poussé ces cris effrayants?

IOLAS. Pour que tu sortisses du temple et vinsses près de moi.

ALCMÈNE. J'ignorais qu'il en fût ainsi. Mais quel est cet homme?

IOLAS. Il annonce l'arrivée de ton petit-fils.

ALCMÈNE. Oh! merci pour cette bonne nouvelle! Mais pourquoi, s'il a mis le pied dans ce pays, ne le vois-je point en ce moment? Quel motif l'arrêtait et l'empêchait de réjouir mon cœur par sa présence?

LE SERVITEUR. Il est occupé à placer et à ranger l'armée qu'il amène.

ALCMÈNE. Il ne m'appartient pas de prolonger cet entretien.

IOLAS. Tu en as le droit; mais il m'importe, à moi, de te questionner.

LE SERVITEUR. Que veux-tu savoir de moi sur ce qui s'est fait?

IOLAS. Amène-t-il avec lui un grand nombre d'alliés?

LE SERVITEUR. Un grand nombre; du reste, je ne saurais en dire le chiffre.

IOLAS. Les généraux athéniens en sont instruits, je suppose.

LE SERVITEUR. Ils le savent; il a déjà pris place à l'aile gauche.

IOLAS. L'armée est-elle déjà disposée en ordre de bataille?

LE SERVITEUR. Les victimes sont même déjà emmenées hors des rangs.

IOLAS. A quelle distance se trouve l'armée des Argiens?

LE SERVITEUR. Assez près pour qu'on voie distinctement le général.

IOLAS. Que fait-il? est-il occupé à mettre ses soldats en ligne?

LE SERVITEUR. Je le suppose, sans l'avoir entendu. Mais je pars; je ne veux pas, pour ma part, que mes maîtres en viennent aux mains avec l'ennemi sans moi.

IOLAS. Je suivrai tes pas; nous sommes d'accord, à ce qu'il semble, pour assister nos amis par notre présence.

LE SERVITEUR. Tu as tort de tenir ce langage inconsidéré.

IOLAS. Et j'aurais tort de ne point partager avec mes amis les périls de la lutte.

LE SERVITEUR. On ne blesse point avec les yeux, quand le bras est impuissant.

IOLAS. Eh quoi! ne puis-je pas frapper, moi aussi, dans la mêlée?

LE SERVITEUR. Tu peux frapper, mais auparavant tu tomberas mort.

IOLAS. Nul parmi les ennemis ne soutiendra mon regard.

LE SERVITEUR. Tu n'as plus, mon cher, ta vigueur d'autrefois.

IOLAS. Mais, du moins, je combattrai contre des guerriers non moins nombreux.

LE SERVITEUR. Tu apportes un faible appoint à tes amis.

IOLAS. Ne m'arrête pas : je suis prêt à agir.

LE SERVITEUR. Tu es incapable d'agir, bien que tu le veuilles peut-être.

IOLAS. Tu peux dire tout ce que tu voudras, je ne resterai pas.

LE SERVITEUR. Et comment te présenteras-tu désarmé à des hommes en armes?

IOLAS. Le temple renferme des armes enlevées à l'ennemi; j'en ferai usage, et je les rendrai, si j'échappe à la mort; si je succombe, le dieu ne me les redemandera pas. Entre, détache et apporte-moi au plus vite une armure complète. Honte à qui garde la maison et se tient coi par lâcheté quand les autres combattent!

LE CHŒUR. Le temps n'a point encore abattu ton courage; il est dans toute sa force, mais ton corps est impuissant. Pourquoi prendre une peine inutile? Ton zèle te perdra et sera d'un faible secours à notre ville. Il faut faire l'aveu de ta faiblesse et ne pas tenter l'impossible. N'espère pas recouvrer ta jeunesse.

ALCMÈNE. Pourquoi, dans le transport qui t'égare, me laisser dans l'abandon avec mes enfants?

IOLAS. Le rôle des hommes est de combattre; le tien est de veiller sur ces orphelins.

ALCMÈNE. Et comment, si tu péris, serai-je sauvée?

IOLAS. Les enfants de ton fils qui survivront y pourvoiront.

ALCMÈNE. Mais si, ce qu'aux dieux ne plaise, il leur arrive malheur?

IOLAS. Ces étrangers ne t'abandonneront pas, ne crains rien.

ALCMÈNE. C'est là mon unique assurance, je n'en ai pas d'autre.

IOLAS. Jupiter aussi, je le sais, s'intéresse à tes infortunes.

ALCMÈNE. Ah! je ne médirai point de Jupiter; il sait bien lui-même s'il est juste à mon égard.

LE SERVITEUR. Tu vois cette armure complète : hâte-toi d'en revêtir ton corps. L'heure du combat approche, et Mars hait par-dessus tout les traînards. Si tu redoutes le poids de ces armes, mets-toi en marche maintenant sans les revêtir : tu t'armeras sur le champ de bataille; je les porterai jusque-là.

IOLAS. Tu as raison : prends ces armes et tiens-les à ma portée. Donne-moi la lance et soutiens mon bras gauche en guidant mes pas.

LE SERVITEUR. Faut-il donc conduire un guerrier comme un enfant?

IOLAS. Pour prévenir un sinistre présage il importe de marcher sans broncher.

LE SERVITEUR. Ah! pourquoi tes forces ne sont-elles pas égales à ton ardeur?

IOLAS. Hâte-toi : je suis perdu si j'arrive après le combat.

LE SERVITEUR. Ce n'est pas moi, c'est toi qui es lent quand tu crois avancer.

IOLAS. Ne vois-tu pas comme mes jambes font diligence?

LE SERVITEUR. Je vois que tu as l'air de courir plutôt que tu ne cours.

IOLAS. Tu parleras autrement, quand tu me verras là-bas.

LE SERVITEUR. Quoi faire? Je voudrais te voir faire des prouesses.

IOLAS. Tu me verras frapper l'ennemi dans la mêlée.

LE SERVITEUR. Oui, si nous arrivons jusque-là : je ne suis pas rassuré là-dessus.

IOLAS. Hélas! que ne peux-tu me seconder, ô mon bras, et déployer cette vigueur que tu possédais, je m'en souviens, lorsque tu dévastais Sparte avec Hercule! Tu mettrais en fuite Eurysthée : car il est trop lâche pour soutenir le choc des lances. On a le tort de mesurer la bravoure sur la puissance et de croire que l'homme heureux sait tout à fond.

LE CHŒUR. O terre! ô lune, astre des nuits! et toi, soleil, dont les rayons étincelants éclairent les mortels! répandez la nouvelle; que vos voix la portent au ciel jusqu'au trône du maître des dieux, dans le séjour de la glauque Minerve. Pour avoir accueilli des suppliants, je dois repousser avec le fer brillant, repousser le péril qui menace ma patrie et mes foyers. Il est dangereux qu'une cité florissante, comme Mycènes, et fameuse par la gloire des armes, nourrisse contre mon pays un ressentiment fatal; mais il eût été honteux, ô mes concitoyens, d'obéir aux ordres d'Argos et de livrer des hôtes suppliants. Jupiter combat pour nous, je n'ai rien à craindre; Jupiter me sait justement gré de ma conduite. Jamais je ne verrai les dieux vaincus par des mortels. Mais toi, auguste déesse (car ce sol t'appartient; tu es la mère, la souveraine, la gardienne de cette terre), éloigne celui qui, au mépris de la justice, mène contre nous l'armée des Argiens; car il n'est pas juste que, pour prix de ma piété, je sois chassé de mes foyers. Nous t'honorons toujours par de nombreux sacrifices; le jour où le mois finit, ni les chants des jeunes gens, ni les jeux et les danses ne te font défaut; et sur la colline[1] battue des vents

1. L'Acropole où s'élevait le temple de Minerve.

retentissent, la nuit, les cris joyeux des jeunes vierges qui frappent la terre en cadence.

LE SERVITEUR. Maîtresse, je t'apporte une nouvelle qui réjouit mon cœur et que tu apprendras en quelques mots : nous sommes vainqueurs, et l'on dresse des trophées avec toutes les armes prises sur tes ennemis.

ALCMÈNE. Cher ami, je veux t'affranchir en ce jour pour prix de la nouvelle que tu m'annonces. Mais il est une inquiétude dont tu ne m'as point encore soulagée; vivent-ils, ceux que je souhaite de voir sains et saufs[1].

LE SERVITEUR. Ils vivent, et se sont couverts de gloire dans l'armée.

ALCMÈNE. Et le vieil Iolas existe-t-il encore?

LE SERVITEUR. Oui, et, les dieux aidant, il a fait merveille.

ALCMÈNE. Eh quoi! s'est-il signalé par quelque exploit?

LE SERVITEUR. Il est redevenu jeune homme de vieillard qu'il était.

ALCMÈNE. Ce que tu dis est prodigieux; mais je veux que tu me racontes d'abord l'heureux dénoûment du combat qu'ont livré nos amis.

LE SERVITEUR. Mon récit te fera tout connaître. Lorsque les deux armées, développant leurs lignes, eurent pris position en face l'une de l'autre, Hyllus descendit de son char, s'arrêta dans l'espace intermédiaire, puis il dit : « O prince, venu d'Argos, pourquoi ne pas ménager le sang de ce peuple? Mycènes n'éprouvera non plus aucun dommage de la perte d'un homme. Combattons donc seul à seul : si tu m'immoles, tu emmèneras les enfants d'Hercule; si tu succombes, je rentrerai en possession des honneurs et de la maison de

1. Hyllus et ses frères.

mon père. » L'armée applaudit à cette proposition qui mettait fin à nos malheurs et témoignait d'un grand cœur. Mais Eurysthée, sans égard pour le sentiment de ceux qui l'avaient entendue, sans crainte qu'on l'accusât de lâcheté, lui, un général ! n'osa pas affronter la lance de son vaillant adversaire. Cet homme n'était qu'un lâche, et pensait toutefois réduire en esclavage la postérité d'Hercule ! Hyllus se retira donc parmi les siens, et les devins, n'espérant plus qu'un combat singulier mît fin à la guerre, immolèrent sans tarder plus longtemps les victimes humaines, et firent jaillir de leur gorge un sang de favorable augure. Les uns montaient sur leurs chars, les autres se pressaient dans les rangs, couverts de leurs boucliers ; et le chef des Athéniens adressa à son armée des paroles dignes d'un brave : « O mes concitoyens, c'est maintenant qu'il faut que vous secouriez chacun la terre qui vous nourrit et qui vous a engendrés. » Le chef ennemi, de son côté, suppliait ses alliés de ne pas déshonorer Argos et Mycènes. Lorsque l'éclatant signal de la trompette tyrrhénienne eut retenti, et que le combat fut engagé, avec quel bruit penses-tu que résonnèrent les boucliers, les cris de joie et de détresse tout ensemble ? D'abord le choc de l'armée argienne nous rompit ; ensuite, ils reculèrent à leur tour : pied contre pied, homme contre homme, on combattit longtemps avec acharnement. Beaucoup tombaient, et de part et d'autre se faisaient entendre ces exhortations : « O vous qui ensemencez les champs d'Athènes, le sol d'Argos, ne défendrez-vous pas votre patrie contre la honte ? » Enfin, à grand'peine, après de longs efforts, nous mîmes en fuite l'armée des Argiens. Cependant le vieil Iolas, voyant Hyllus s'élancer à la poursuite de l'ennemi, étendit la main et le pria de le prendre sur son char ; puis, saisissant les rênes, il poussa vers Eu-

rysthée. Ce qui suivit, je le raconterai d'après autrui; tout le reste je l'ai vu de mes yeux. Comme ils passaient par le bourg de Pallène, consacré à la divine Minerve, Iolas, apercevant le char d'Eurysthée, invoqua Hébé et Jupiter, leur demandant de rajeunir pour un seul jour et de tirer vengeance de ses ennemis. Tu vas entendre une merveille : deux astres s'arrêtèrent sur le char d'Hyllus et le couvrirent d'un nuage épais : c'étaient, ont pensé les plus sages, ton fils avec Hébé. Quand Iolas sortit du nuage, il fit paraître la vigueur de ses jeunes années. Il atteignit près des rochers de Sciron les coursiers d'Eurysthée, s'en empara, chargea leur maître de chaînes, et ramena captif ce prince jusque-là si prospère. Par sa disgrâce, il adresse à tous les mortels cette grande leçon, qu'il ne faut point porter envie à l'homme qui paraît heureux, avant de l'avoir vu mort : car la fortune n'a qu'un jour.

LE CHŒUR. O Jupiter, qui donnes la victoire, il m'est permis désormais de voir le jour, exempt d'une terrible crainte.

ALCMÈNE. O Jupiter, tu n'as que bien tard jeté un regard sur mes maux; néanmoins je te suis reconnaissante de ce que tu as fait pour moi : je ne croyais pas jusqu'ici que mon fils habitât avec les dieux; maintenant j'en ai la preuve certaine. O mes enfants, vous voilà délivrés de vos souffrances, délivrés du misérable Eurysthée : vous reverrez la ville de votre père, vous rentrerez en possession de son héritage, et vous sacrifierez à ces dieux de la patrie que votre existence errante et misérable ne vous permettait pas d'honorer. Mais dis-moi dans quelle pensée secrète Iolas a ménagé les jours d'Eurysthée; pour moi, je ne juge pas prudent d'épargner un ennemi qu'on tient entre ses mains.

LE SERVITEUR. C'est par égard pour toi, afin que tu

le visses en ta possession et soumis à tes lois. D'ailleurs Eurysthée a dû se plier, malgré lui, au joug de la nécessité; car il ne voulait pas paraître vivant à ta vue et subir son châtiment. Réjouis-toi donc, vénérable Alcmène, et rappelle-toi ce que tu as dit tout d'abord, quand je commençais mon récit : affranchis-moi. Dans une pareille conjoncture, il sied aux personnes bien nées de ne pas promettre en vain.

LE CHŒUR. J'aime la danse, quand les sons harmonieux de la flûte embellissent un festin; Vénus a aussi des charmes pour moi; mais il est agréable également d'assister au bonheur de ses amis jusqu'alors humiliés. La Parque, qui mène toute chose à sa fin, et le Temps, fils de Saturne, sont féconds en résultats. Tu suis la voie de la justice, ô ma patrie (il ne faut jamais t'en écarter), en honorant les dieux : quiconque le nie s'égare jusqu'à la folie; ce que nous voyons ici le prouve. Oui, dieu nous avertit par d'éclatants exemples en confondant sans cesse l'orgueil de l'homme injuste. Ton fils, vénérable Alcmène, habite au ciel, et dément ceux qui le disent descendu dans le séjour de Pluton, lorsque la flamme dévorante eut consumé son corps; il partage la couche de l'aimable Hébé dans le palais doré des dieux. O Hyménée, tu as dignement uni deux enfants de Jupiter. Que de rapprochements à faire! Pallas fut, dit-on, l'auxiliaire du père de ces enfants; et c'est la cité, le peuple que protége cette déesse, qui ont sauvé ces enfants et réprimé l'insolence de cet homme violent qui sacrifiait la justice à sa fureur. Que jamais l'orgueil et l'insatiable passion n'entrent dans mon cœur!

LE MESSAGER. Maîtresse (tu le vois, et néanmoins je le dirai), nous t'amenons Eurysthée : jouis d'un spectacle qui surpasse nos espérances autant qu'il trompe les siennes : car il ne s'attendait pas à tomber entre tes

mains, lorsqu'il partait de Mycènes avec une armée aguerrie, nourrissant l'orgueilleux et injuste projet de détruire Athènes. Mais les dieux ont donné à son entreprise une issue toute contraire. Hyllus et le brave Iolas ont élevé une statue triomphante à Jupiter qui donne la victoire, et ils m'ont chargé de t'amener ce captif, dans la pensée de réjouir ton cœur. Rien de plus doux, en effet, que de voir son ennemi précipité du bonheur dans l'infortune.

ALCMÈNE. Te voilà, monstre ! enfin la justice a mis la main sur toi. Tourne d'abord ton visage de mon côté, et ose regarder tes ennemis en face : car tu es devenu esclave, de maître que tu étais. Est-ce bien toi, scélérat, je veux le savoir, qui n'as pas craint d'accabler d'outrages mon fils, aujourd'hui compagnon des dieux ? car il n'est pas de mauvais traitement que tu lui aies épargné ? Tu l'as même forcé à descendre vivant aux enfers, et tu le chargeais de détruire les hydres et les lions. Je ne parle pas des autres cruautés que tu as imaginées ; le récit en serait trop long. Là ne s'est pas arrêtée ta fureur ; de toute la Grèce tu nous chassais, moi et ces enfants, assis en suppliants aux autels des dieux, les uns courbés par l'âge, les autres encore enfants. Mais tu as trouvé des hommes et une cité libre qui n'ont pas tremblé devant toi. Il faut que tu meures misérablement. Ce sera tout profit pour toi : car tu as mérité mille morts, après les nombreux forfaits que tu as commis.

LE MESSAGER. Il ne t'est pas possible de le mettre à mort.

ALCMÈNE. Alors c'est en vain que nous l'avons fait prisonnier. Quelle loi interdit de le mettre à mort ?

LE MESSAGER. Les maîtres de ce pays s'y opposent.

ALCMÈNE. Qu'est-ce à dire ? n'est-il pas glorieux pour eux de tuer un ennemi ?

LE MESSAGER. Non, s'ils l'ont pris vivant dans le combat.

ALCMÈNE. Et Hyllus a souscrit à cet arrêt?

LE MESSAGER. Il fallait, je pense, qu'il désobéît aux lois de ce pays?

ALCMÈNE. Il fallait que ce monstre périt et ne vît plus la lumière.

LE MESSAGER. On lui a fait tort pour la première fois en ne lui donnant pas la mort.

ALCMÈNE. Il est donc encore à propos de le punir.

LE MESSAGER. Il n'y a personne qui puisse le tuer.

ALCMÈNE. Je suis là, et je prétends compter pour quelqu'un.

LE MESSAGER. Tu encourras de graves reproches, si tu le fais.

ALCMÈNE. J'aime cette ville, je n'y contredis pas; mais, puisque ce monstre est tombé entre mes mains, nul parmi les mortels ne saurait me l'arracher. Après cela, permis à qui voudra de me trouver hardie et plus osée qu'il ne sied à une femme; cet acte, je l'accomplirai.

LE CHŒUR. La haine qui t'anime contre cet homme est violente et excusable, ô femme, je ne l'ignore pas.

EURYSTHÉE. Sache bien, femme, que je ne te flatterai pas, et que je ne dirai rien pour sauver mes jours qui puisse me faire accuser de lâcheté. C'est malgré moi que je vous ai persécutés : je savais bien que j'étais ton cousin et uni par le sang à ton fils Hercule; mais que je le voulusse ou non, Junon (car c'est une déesse qu'il faut accuser) m'a soufflé ces sentiments haineux. Dès que je devins l'ennemi d'Hercule et que je sus quelle lutte j'avais à soutenir, j'inventai mainte épreuve pénible, et je passais les nuits à rêver aux moyens de repousser et d'anéantir mes ennemis pour vivre désormais à l'abri

de la crainte, sachant bien que ton fils n'était pas un être vulgaire, mais vraiment un homme : car, quoiqu'il ait été mon ennemi, je lui rendrai hommage parce que ce fut un héros. Débarrassé de lui, ne devais-je pas, me sachant haï de ces enfants, héritiers de la haine paternelle, tout machiner, tout mettre en œuvre pour les tuer et les proscrire ? Ma sûreté était à ce prix. Toi-même, à ma place, n'aurais-tu pas poursuivi sans pitié ces nourrissons odieux d'un lion terrible, ou, plus modérée, les aurais-tu laissés habiter Argos ? C'est ce que tu ne feras croire à personne. Aujourd'hui qu'ils ne m'ont pas tué malgré mon ardeur guerrière, ma mort, d'après les lois de la Grèce, sera une souillure pour celui qui m'aura tué, et Athènes a fait sagement en me laissant aller; elle respecte plus les dieux que votre haine. A ce que tu as dit, voilà ma réponse : il me reste à invoquer le dieu protecteur des suppliants et des braves. Toutefois, pour que tu saches où j'en suis, je ne désire pas mourir, mais je quitterai la vie sans regret.

LE CHŒUR. Je veux te donner un petit conseil, Alcmène : laisse aller cet homme, puisque tel est le sentiment de la ville.

ALCMÈNE. Mais, s'il meurt sans que nous désobéissions à la ville ?

LE CHŒUR. Rien de mieux; comment donc la chose est-elle possible ?

ALCMÈNE. Je te l'apprendrai facilement : je tuerai mon ennemi, puis je donnerai son cadavre aux amis venus pour le réclamer : ainsi, pour ce qui est de son corps, je ne désobéirai point aux lois de ce pays; et lui, par sa mort, me donnera satisfaction.

EURYSTHÉE. Tue-moi, je ne te demande pas la vie; mais cette ville qui m'a épargné et a refusé de me faire périr, je la récompenserai par un vieil oracle d'Apollon,

qui lui servira un jour plus qu'on ne pense. Vous enterrerez mon corps au lieu fixé par le destin, à l'entrée du temple de la vierge Pallas. Sous cette terre où je reposerai quoique étranger, je serai pour vous et pour cette ville un ami, un sauveur; je serai pour les descendants des Héraclides un ennemi implacable, lorsque, oubliant votre bienfait, ils viendront ici avec une armée nombreuse: voilà les hôtes que vous avez couverts de votre protection. Comment se fait-il que, sachant cela, je sois venu ici, et n'aie point redouté l'oracle du dieu? Je croyais que Junon, plus puissante que des oracles, ne m'abandonnerait pas. Mais gardez-vous de m'offrir des libations et de verser du sang sur mon tombeau; en récompense, je donnerai à vos ennemis un funeste retour. Ma mort vous sera donc doublement profitable; j'assure en périssant votre salut et leur ruine.

ALCMÈNE. Pourquoi balancer, après cette déclaration, a le sacrifier, puisqu'il doit assurer le salut de cette ville et de vos descendants? Il vous montre la voie la plus sûre : vivant, il est votre ennemi; mort, votre protecteur. Emmenez-le, esclaves, et, après l'avoir tué, livrez son cadavre aux chiens. Car n'espère plus m'échapper et me proscrire encore de ma terre natale.

LE CHŒUR. J'approuve ce langage. Allez, serviteurs. Car, pour ce qui nous concerne, nos rois n'auront pas de meurtre à expier.

HERCULE FURIEUX

PERSONNAGES :

AMPHITRYON.

MÉGARE, femme d'Hercule.

LE CHŒUR, composé de vieillards Thébains.

LYCUS, tyran de Thèbes.

IRIS.

LYSSA.

UN MESSAGER.

HERCULE.

THÉSÉE.

La scène est à Thèbes, à l'entrée du palais d'Hercule, sur une place où s'élève un autel consacré à Jupiter.

HERCULE FURIEUX

AMPHITRYON. Est-il un mortel qui ne connaisse celui dont Jupiter partagea la couche nuptiale, l'argien Amphitryon, qu'engendra jadis Alcée, fils de Persée, et qui fut père d'Hercule? Le héros habita cette ville de Thèbes, où sortit du sein de la terre une moisson de guerriers dont Mars ne sauva qu'un petit nombre. C'est eux dont la postérité peupla la ville de Cadmus; c'est d'eux que naquit Créon, fils de Ménœcée et roi de ce pays. Or, Créon est le père de Mégare que Thèbes entière accueillit jadis par un joyeux hyménée, soutenu des sons de la flûte, le jour où l'illustre Hercule l'épousa et la conduisit dans ma demeure. Mais quittant Thèbes, où je m'étais transporté, et Mégare, et sa nouvelle famille, mon fils a désiré habiter Argos, la ville bâtie par les Cyclopes, d'où je suis exilé pour avoir tué Electryon [1]. Voulant adoucir mes infortunes et me voir rentrer dans ma patrie, il entreprit de pacifier l'univers (c'était payer chèrement à Eurysthée mon retour), soit que Junon l'eût percé de son aiguillon, soit que tel fût l'arrêt du destin. Il a heureusement accompli ses autres travaux; mais descendu, comme dernière épreuve, par l'ouverture du Ténare jusque dans le royaume de Pluton, pour amener

1. Électryon était frère d'Alcée et par conséquent oncle paternel d'Amphitryon.

à la lumière le chien à triple corps[1], il n'en est point revenu. Or les Thébains publient, et c'est une antique tradition, qu'un certain Lycus, époux de Dircé, gouverna autrefois la ville aux sept tours, avant le règne des deux fils de Jupiter aux blancs coursiers, Amphion et Zéthus. Un descendant de ce Lycus, qui s'appelle comme son père et n'est point Thébain, mais originaire de l'Eubée, a tué Créon et règne sur ce pays, dont il a surpris la capitale en proie à la sédition. La parenté qui nous unit à Créon est pour nous, à ce qu'il paraît, la source des plus grands malheurs. Car, tandis que mon fils est dans les entrailles de la terre, ce Lycus, l'illustre roi de cette contrée, veut anéantir la postérité d'Hercule en tuant à la fois, pour effacer le meurtre par le meurtre, et son épouse et moi-même, inutile vieillard qui ne compte plus parmi les hommes : il craint qu'un jour ces enfants, devenus hommes, ne lui demandent compte du meurtre de leur oncle maternel. Et moi, qu'Hercule, mon fils, a laissé dans ce palais pour garder et élever ses enfants, lorsqu'il descendit dans les ténèbres souterraines, je viens avec leur mère, pour les dérober au trépas, m'asseoir à l'autel que mon noble fils a élevé à Jupiter libérateur en souvenir de sa glorieuse victoire sur les Myniens. Nous restons dans cet asile, dénués de tout, d'aliments, de boisson, de vêtements, couchés sur la terre nue : car, chassés de nos foyers, c'est le désespoir qui nous a conduits en ce lieu. Parmi nos amis, je vois que les uns ne sont pas sûrs, et que les autres, restés fidèles, ne peuvent nous venir en aide. Tel est l'effet de l'adversité; et puisse celui-là même qui ne me veut que peu de bien n'en faire jamais l'expérience! elle est l'épreuve la plus sûre de l'amitié.

1. Cerbère.

MÉGARE. O vieillard, qui renversas jadis la ville des Taphiens et commandais glorieusement l'armée Thébaine : rien de ce qui vient des dieux n'est sûr pour les mortels. C'est ainsi que, du côté paternel, la fortune m'avait bien traitée : Créon était fier autrefois de son opulence et exerçait cette royauté que l'on jalouse et que l'assaut des lances ennemies dispute à leurs heureux possesseurs; il avait des enfants et me donna en mariage à ton fils Hercule, qui trouvait en moi une illustre épouse. Aujourd'hui tous ces biens ne sont plus, ils se sont envolés. Je vais périr avec toi, vieillard, avec les enfants d'Hercule que j'abrite sous mes ailes, comme un oiseau fait sa tendre couvée. Ils se pressent à l'envi autour de moi pour m'interroger : « Mère, disent-ils, en quel lieu de la terre notre père est-il parti? que fait-il? quand viendra-t-il? » Trompés par l'innocence de leur âge, ils demandent leur père. Et moi, je leur réponds par des paroles évasives, et, quand la porte résonne, je demeure saisie; tous s'élancent, dans la pensée qu'ils vont embrasser les genoux de leur père. Maintenant donc, vieillard, quelle espérance, quelle voie de salut s'offre à tes yeux : car c'est vers toi que je tourne mes regards. Nous ne saurions franchir, sans être aperçus, les limites de cet État; des gardes, plus forts que nous, ferment tous les passages : nous ne devons pas non plus compter pour nous sauver sur le secours de nos amis. Dis-moi donc, vieillard, quelle est ta pensée : gardons-nous, tandis que la mort s'apprête pour nous, et faibles comme nous sommes, de traîner le temps en longueur.

AMPHITRYON. Ma fille, il est difficile et malaisé d'atteindre le but que tu poursuis en montrant un zèle inconsidéré.

MÉGARE. Que manque-t-il à ton infortune? ou bien aimes-tu à ce point la lumière?

AMPHITRYON. Elle m'est chère et je tiens à mes espérances?

MÉGARE. J'y tiens aussi; mais il ne faut pas, vieillard, se flatter de l'impossible.

AMPHITRYON. Les remèdes à nos maux viennent des délais.

MÉGARE. L'attente est cruelle et me déchire le cœur.

AMPHITRYON. Peut-être, ma fille, un vent favorable soufflera-t-il, après les maux qui nous accablent l'un et l'autre; peut-être verrons-nous venir mon fils, ton époux. Allons! calme-toi; arrête ces flots de larmes que versent tes enfants, console leur douleur par de douces paroles, trompe-les par d'adroits mensonges, cruel artifice! je le sais bien. L'infortune elle-même finit par se lasser; les vents ne soufflent pas toujours avec la même violence, et les heureux ne sont pas toujours heureux; toutes choses changent et prennent un autre cours. L'homme de cœur est celui qui se confie jusqu'au bout à l'espérance; désespérer est d'un lâche.

LE CHŒUR. J'ai pris mon chemin, appuyé sur un bâton, vers le toit qui abrite Amphitryon et le lit où repose sa vieillesse, et j'entonne un chant plaintif, comme le cygne au blanc plumage; je n'apporte que des paroles, une ombre fugitive, semblable aux visions des songes, et une voix tremblante mais que le zèle anime. O enfants, qui n'avez plus de père! ô vieillard! ô malheureuse mère qui pleure un époux disparu dans le royaume de Pluton! Ne vous fatiguez pas à mouvoir vos pieds et vos membres appesantis par l'âge, comme ce coursier qui gravit sous le joug la pente d'un rocher et qui succombe à l'effort. Prends ma main, attache-toi à mes vêtements, si le pied trop faible t'a manqué; vieillard, conduis un vieillard, comme autrefois, jeunes gens, nous avons uni nos lances dans les travaux de la

guerre, pour l'honneur de notre glorieuse patrie. Voyez les éclairs qui jaillissent de leurs yeux : comme ils ressemblent à leur père! Sa beauté revit en eux, et son infortune ne les a point quittés depuis l'enfance. O Grèce, de quels défenseurs tu seras privée en les perdant! — Mais je vois le souverain de ce pays, Lycus, qui s'approche de ce temple.

LYCUS. Je veux interroger, si j'en ai le droit, le père et l'épouse d'Hercule; or, j'ai ce droit, puisque je suis votre maître, de vous questionner à mon gré. Jusqu'à quel terme prétendez-vous prolonger votre vie? quel espoir, quel secours s'offre à vos yeux, qui vous défende contre la mort? Croyez-vous que le père de ces enfants reviendra des enfers où il est enseveli? Parce qu'il faut que vous mouriez, vous vous livrez à un désespoir peu digne de vous, toi qui te vantes sottement par toute la Grèce que Jupiter t'a rendue mère d'un nouveau dieu, toi, qui fus appelée l'épouse du plus vaillant héros. Et qu'a donc fait de si glorieux cet époux, en tuant l'hydre de Lerne ou le lion de Némée? Il l'a pris dans ses filets et a prétendu l'avoir étouffé dans ses bras. Voilà avec quelles armes vous luttez contre moi? Voilà pourquoi les enfants d'Hercule doivent échapper au trépas? Hercule a passé pour un héros, et c'était un homme de rien : bon pour combattre les animaux, incapable d'autres exploits, on ne le vit point armer son bras gauche du bouclier, affronter de près la lance; mais tenant en main son arc, la plus lâche des armes, il était toujours prêt à fuir. Or, le courage du guerrier se montre, non pas à lancer des flèches, mais à mesurer de l'œil, sans broncher à son rang, le sillon rapide que trace la lance. Ma conduite, vieillard, n'est pas inspirée par la cruauté, mais par la prudence : je le sais pour avoir tué Créon, le père de cette femme, et m'être emparé de son trône. Je

ne veux point épargner ces enfants, pour que, devenus grands, ils s'érigent en vengeurs et me punissent de ce que j'ai fait.

AMPHITRYON. Que Jupiter se montre Jupiter en défendant son fils; pour ce qui est de moi, il m'appartient, Hercule, de confondre en ta faveur la sottise de cet homme : car je ne dois pas souffrir que ta réputation soit attaquée. Je veux d'abord te laver d'un reproche tout nouveau (car c'est pour moi chose nouvelle, Hercule, que ta lâcheté), et j'en appelle au témoignage des dieux, et j'interroge la foudre de Jupiter et ce char attelé de quatre coursiers, du haut duquel tu enfonças tes traits ailés dans les flancs des géants, fils de la Terre : glorieux triomphe que tu célébras avec les dieux. Et ces insolents quadrupèdes, cette race des Centaures, va-t'en sur le mont Pholoë[1], ô le plus détestable des rois, et demande-leur s'ils donnent la palme du courage à un autre qu'à mon fils dont tu nies la vaillance. Si tu interrogeais Dirphys[2], en Eubée, où tu fus élevé, elle ne te louerait point : car pour aucun exploit glorieux tu ne saurais invoquer le témoignage de ta patrie. Quant aux armes de l'archer, cette merveilleuse invention à laquelle tu fais le procès, écoute-moi et profite de la leçon. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure; et, s'il se trouve en compagnie de gens sans bravoure, il périt lui-même, victime de la lâcheté de ses voisins. Qu'il vienne à briser sa lance, laquelle est son unique défense, il n'a plus de quoi repousser la mort qui le menace. Mais celui dont le bras est habile à décocher la flèche jouit d'un avantage sans égal : c'est qu'après avoir lancé mille traits, il lui en reste d'autres pour se garantir contre la mort. A distance, il exerce sa vengeance en

1. Montagne d'Arcadie.
2. Montagne de l'Eubée.

blessant par d'aveugles traits des ennemis clairvoyants; il ne livre point son corps à ses adversaires, et se tient à couvert de leurs coups. Or, pour qui combat, la sagesse consiste surtout à faire du mal à l'ennemi sans exposer sa personne et se mettre dans la dépendance de la fortune. Telles sont les raisons par lesquelles je combats ton opinion sur le sujet qui nous occupe. Mais ces enfants, pourquoi veux-tu les tuer? Que t'ont-ils fait? Je te trouve sage en un point seulement, c'est que, lâche comme tu es, tu crains la postérité d'un héros. Toutefois, il est cruel pour nous de mourir victimes de ta lâcheté, tandis que c'est nous, qui valons mieux que toi, qui devrions te donner la mort, si Jupiter était animé à notre égard de justes sentiments. Si donc tu veux rester le maître de ce royaume, laisse-nous, pauvres exilés, sortir du pays; n exerce contre nous aucune violence, ou tu en subiras à ton tour, lorsque le vent de la fortune aura tourné contre toi. Hélas! ô terre de Cadmus (car je me tournerai vers toi, en t'adressant des paroles de reproche), est-ce ainsi que tu défends Hercule et ses enfants? C'est lui, pourtant, qui marchant au combat, seul contre tous les Myniens, permit à Thèbes de lever au ciel un regard libre. Je ne puis louer la Grèce, ni me résigner à taire jamais la vérité, quand je la trouve si ingrate envers mon fils : elle devait accourir, apportant à ces jeunes enfants du feu, des lances, des armes, et s'acquitter envers celui dont les travaux ont purifié la mer et le continent. Voilà ce que ni la ville de Thèbes ni la Grèce ne font pour vous, et vos regards se tournent vers moi, faible auxiliaire, qui n'ai d'autre arme qu'une langue sonore. La force que j'avais autrefois m'a abandonné, mes genoux tremblent par l'effet des ans et ma vigueur est éteinte. Si j'étais jeune encore et en possession de moi-même, je saisirais une lance et

j'ensanglanterais les blonds cheveux de ce misérable, si bien qu'il s'enfuirait de peur au delà des bornes atlantiques.

LE CHŒUR. Les hommes vertueux ne trouvent-ils pas matière à d'éloquents discours, lors même qu'ils sont lents à parler?

LYCUS. Débite contre nous d'orgueilleux discours : j'y répondrai par un acte rigoureux. (Aux gens de sa suite.) Allez, vous sur l'Hélicon, vous dans les vallons du Parnasse, et ordonnez aux bûcherons de couper les troncs des chênes; dès qu'ils les auront transportés dans la ville, entassez ce bois à droite et à gauche autour de l'autel, mettez-y le feu et brûlez les corps de tous ces criminels, afin qu'ils sachent que ce n'est point Créon défunt qui règne sur ce pays, mais que moi seul commande ici maintenant. Pour vous, vieillards, qui vous montrez contraires à mes desseins, vous n'aurez pas seulement à gémir sur le sort des enfants d'Hercule, mais encore sur les malheurs de votre maison, quand elle sentira l'effet de ma colère, et vous vous rappellerez que vous êtes les esclaves de mon sceptre.

LE CHŒUR. O fils de la terre, que Mars fit naître jadis en semant les dents arrachées des mâchoires du vorace dragon! ne lèverez-vous pas ces bâtons, appuis de votre main, pour ensanglanter la tête impie de ce détestable tyran, de cet étranger, qui n'est pas de la race de Cadmus et commande à la jeunesse thébaine? Mais, à moi du moins, tu ne feras pas la loi impunément; tu ne t'empareras pas de ces biens que j'ai conquis par de pénibles travaux; retourne aux lieux d'où tu viens exercer ton insolence : car, moi vivant, tu ne tueras jamais les enfants d'Hercule : ce héros, en quittant ses enfants, n'est pas si profondément enseveli dans les entrailles de la terre. Toi, tu as perdu cette terre que tu gouvernes;

et lui, qui en fut le défenseur, n'a pas le sort qu'il mérite; et après cela je fais l'empressé, parce que je sers un ami dans le tombeau, où plus qu'ailleurs on a besoin d'amis! O mon bras, comme tu brûles de saisir la lance! mais la faiblesse ne te permet pas de satisfaire ce désir; sans quoi, je t'aurais empêché de m'appeler esclave, et nous habiterions glorieusement cette ville de Thèbes, où tu jouis de ton bonheur : c'est que la cité, en proie à la sédition et aux mauvais conseils, a perdu le sens; autrement, elle ne t'aurait jamais pris pour maître.

MÉGARE. Vieillards, je loue votre vertu; c'est ainsi que des amis doivent ressentir en faveur de leurs amis un juste courroux; mais je ne veux pas qu'en vous irritant à cause de nous contre votre maître, vous attiriez sur vous le malheur. Écoute-moi, Amphitryon, et vois si mon avis mérite qu'on s'y arrête. Je chéris mes enfants; et comment n'aimerais-je pas des êtres que j'ai enfantés dans la douleur? Je n'envisage pas le trépas sans effroi, mais j'estime que lutter contre la nécessité, c'est folie pour les mortels. Puisqu'il faut que nous mourions, ce n'est point consumés par le feu que nous devons mourir et en prêtant à rire à nos ennemis, ce qui est un mal pire pour moi que la mort, car la noblesse de notre origine nous impose de grands devoirs. Le renom glorieux que tu t'es acquis à la guerre ne te permet pas de mourir lâchement; et mon illustre époux n'a-t-il pas témoigné qu'il ne voudrait pas sauver ces enfants au prix de leur honneur? car les mortels généreux souffrent de la honte que s'attirent leurs enfants; et je ne dois pas rejeter l'exemple d'un époux. Considère aussi ce que je pense de l'espérance que tu conçois. Crois-tu que ton fils sortira du sein de la terre? Les morts sont-ils jamais revenus des enfers? Mais peut-être pourrons-nous fléchir Lycus par nos discours? Non, non : un ennemi insensé,

il faut le fuir; s'il est sage et généreux, s'abandonner à lui : car on obtient plus facilement des égards par la douceur et la soumission. Déjà m'est venue la pensée de solliciter l'exil pour ces enfants; mais il est cruel encore d'assurer leur salut en les condamnant à la pauvreté : un hôte, dit-on, n'a pour son ami exilé de regards bienveillants que pour un jour seulement. Ose donc mourir avec nous, puisque aussi bien tu ne peux échapper à la mort. Nous faisons appel à ton cœur généreux, ô vieillard. Quiconque lutte contre les arrêts des dieux se livre à un travail insensé : ce qui doit arriver nécessairement, nul ne l'empêchera jamais d'arriver.

LE CHŒUR. Si quelqu'un t'avait fait injure, au temps où mes bras étaient vigoureux, je l'eusse facilement réprimé; aujourd'hui je ne suis plus rien; à toi désormais, Amphitryon, d'aviser aux moyens de repousser les coups du sort.

AMPHITRYON. Ce n'est assurément ni la frayeur, ni l'amour de la vie, qui m'empêchent de chercher la mort; mais je désire conserver à mon fils ses enfants; d'ailleurs, j'ai bien l'air de courir après l'impossible. Tiens, je te livre ma tête : perce-moi du glaive, égorge-moi, jette-moi du haut d'un rocher; accorde-nous seulement une faveur, prince, nous t'en supplions : tue-moi, tue cette infortunée avant ces enfants : que nous ne les voyions pas, spectacle impie! rendre l'âme, appeler leur mère et le père de leur père; pour tout le reste, agis à ton gré : car nous sommes sans défense contre le trépas.

MÉGARE. Et moi je te supplie d'ajouter à cette faveur une faveur nouvelle; à toi seul tu obligeras doublement deux infortunés. Permets que je pare ces enfants de voiles funèbres, et pour cela ouvre-moi ce palais d'où nous sommes exclus aujourd'hui; que les enfants d'Her-

cule obtiennent du moins cette part de l'héritage paternel.

LYCUS. Soit. — Esclaves, ouvrez les portes. Entrez et parez-vous : je ne vous refuse pas les voiles que vous demandez. Aussitôt que vous aurez revêtu ces ornements, je reviendrai pour vous précipiter dans la nuit infernale.

MÉGARE. Enfants, suivez les pas de votre malheureuse mère jusque dans le palais paternel; si notre avoir est aux mains d'un autre, notre nom y subsiste encore.

AMPHITRYON. O Jupiter, c'est donc en vain que tu as partagé ma couche nuptiale, en vain que je t'appelais le père de mon fils! Tu étais donc moins notre ami que tu paraissais l'être! Tout mortel que je suis, je l'emporte en vertu sur un grand dieu : car je n'ai point trahi les enfants d'Hercule. Toi, tu as su te glisser furtivement dans ma couche et usurper des droits qu'on ne t'avait point cédés; et tu ne sais point sauver ceux qui te sont chers! Tu n'es qu'une divinité aveugle ou tu ne connus jamais la justice.

LE CHŒUR. Apollon entonne un hymne avec des accents joyeux, en frappant de son archet d'or sa lyre harmonieuse; et moi, je veux célébrer celui qui est descendu sous la terre, dans la nuit infernale, qu'il faille l'appeler fils de Jupiter ou rejeton d'Amphitryon : mes louanges seront la couronne de ses travaux. Les éloges décernés à de généreux exploits sont la parure des morts. D'abord il purgea le bois de Jupiter du lion qui l'habitait et s'enveloppa de sa fauve dépouille en cachant sa blonde tête derrière la terrible gueule du monstre. Il perça de ses traits sanglants la race sauvage des Centaures, habitants des montagnes, qui tombèrent sous ses flèches ailées. J'en atteste le Pénée au cours limpide, et les plaines vastes et stériles qu'il ar-

rose, et les vallées du Pélion, et les cavernes voisines de l'Homolas d'où ils arrachaient des pins pour armer leurs bras et dompter dans leurs courses équestres le pays des Thessaliens. Il tua la biche aux cornes dorées, au dos tacheté, fléau des campagnes, et en fit hommage à la déesse d'Œnoé, habile à tuer les bêtes sauvages. Il monta sur le char et soumit au frein les coursiers indomptés de Diomède, qui, dans leurs crèches homicides, broyaient sous leurs dents des chairs sanglantes : horrible festin, où ils dévoraient avec joie des membres humains. Il pénétra au delà des ondes argentées de l'Èbre, afin d'accomplir le travail prescrit par le tyran de Mycènes, et sur la plage qui s'étend au pied du Pélion, près des bouches de l'Anaurus. Il perça de ses flèches Cycnus, le meurtrier des étrangers, l'hôte insociable d'Amphanée. Il entra dans le jardin reculé que les vierges d'Hespérie font retentir de leurs chants, pour cueillir la pomme d'or sur les rameaux chargés de fruits, en tuant le dragon au dos couleur de feu qui s'enroulait autour de l'arbre et en défendait l'approche. Il descendit dans les profondeurs de la mer écumante, et les mortels purent dès lors sillonner tranquillement les flots. Arrivé à la demeure d'Atlas, il porta les mains au milieu de la voûte du ciel, et sa force invincible soutint le palais étoilé, séjour des dieux. Il traversa les flots de l'Euxin, et, non loin du Palus-Méotis, ce réservoir de cent fleuves divers, il attaqua l'escadron guerrier des Amazones. Combien de héros grecs l'amitié ne réunit-elle pas autour de lui, lorsqu'il allait conquérir l'insigne doré qui brillait sur la robe de la fille de Mars, ce baudrier fatal à ses ennemis ! La Grèce reçut les dépouilles fameuses de la vierge barbare, et Mycènes en garda le dépôt. Il brûla l'hydre de Lerne, monstre à mille têtes qui faisait de nombreuses victimes, et trempa

dans son venin les flèches dont il perça le berger d'Érythie au triple corps. Après avoir conquis dans d'autres courses des palmes glorieuses, et pour terminer ses travaux, il vogua vers Pluton qui fait couler tant de larmes : c'est là que le malheureux a fini sa vie; il n'en est pas revenu; sa maison est vide d'amis, et la barque de Caron attend ses enfants condamnés par une sentence impie, injuste, à faire ce voyage, le dernier que font les vivants. Ta famille tourne vers toi les yeux, et tu n'es pas là! Ah! si j'avais la force de la jeunesse, si je pouvais brandir la lance dans les combats, avec les Thébains de mon âge je porterais secours à tes enfants; mais l'heureuse jeunesse a fui loin de moi. — Mais j'aperçois les fils de celui qui fut jadis le grand Hercule parés de voiles funèbres; je vois son épouse chérie traînant sur ses pas ses enfants et le vieux père d'Hercule. Malheureux que je suis! je ne puis retenir les flots de larmes qui coulent de mes yeux ridés par les ans.

MÉGARE. Eh bien! où est le prêtre, le sacrificateur, qui doit égorger ces infortunés et trancher le cours de ma déplorable vie? Voilà les victimes; elles sont prêtes; qu'on les conduise chez Pluton! O mes enfants, voyez attachés sous le même joug et traînés ensemble à la mort, un vieillard, des enfants, une mère! Cruelle destinée que la mienne et celle de ces enfants, sur qui mes yeux s'arrêtent pour la dernière fois. Je vous ai enfantés, je vous ai élevés pour être à mes ennemis un objet d'outrage, de risée, de meurtre. Ah! combien ont été déçues les espérances que m'avait fait concevoir jadis le langage de votre père! A toi, ce père qui n'est plus destinait Argos; tu devais habiter le palais d'Eurysthée et régner sur la terre fertile des Pelasges; il voulait couvrir ton front de la dépouille du lion féroce dont lui-même était armé. Et toi, tu devais être le roi de Thèbes,

la ville amie des chars, et posséder à titre d'héritier le territoire qui m'a vue naître; ainsi Hercule l'avait stipulé avec l'auteur de mes jours; dans ta main passait la massue secourable, présent trompeur de Dédale. A toi enfin il avait promis de donner Œchalie qu'il renversa jadis de ses traits inévitables. C'est ainsi qu'un père, fier de son mâle courage, vous élevait tous trois sur autant de trônes. Et moi, je choisissais les plus nobles épouses pour les unir à votre sort; je les demandais à Athènes, à Sparte, à Thèbes, afin qu'assurée contre l'orage, votre vie eût un cours prospère. Tous ces projets se sont évanouis; la fortune a changé : pour épouses elle vous donne les Parques, et à moi, malheureuse, des larmes en place du bain nuptial. C'est chez Pluton, dont vous serez les gendres, que votre aïeul célébrera la triste fête de votre hymen. Ah! lequel de vous dois-je presser le premier ou le dernier contre mon sein? auquel donnerai-je un baiser? lequel serrerai-je dans mes bras? Que ne puis-je, comme l'abeille aux ailes diaprées, recueillir vos pleurs à tous et en former comme une source pour alimenter mes larmes! Cher Hercule! si la voix des mortels peut se faire entendre jusque chez Pluton, je m'adresse à toi : ton père meurt ainsi que tes fils; je péris moi-même, moi que les mortels proclamaient heureuse à cause de toi. Secours-nous, viens, parais, ne fusses-tu qu'une ombre. Rien que ta présence pourrait nous sauver. Ceux qui veulent tuer tes fils sont sans force contre toi.

AMPHITRYON. Toi, ma fille, fais les apprêts de notre descente aux enfers; pour moi, les mains tendues vers le ciel, je t'invoque, ô Jupiter, pour que tu secoures ces enfants, si tu dois leur prêter quelque assistance : car bientôt tu ne leur serviras de rien. Aussi bien t'avons-nous invoqué plus d'une fois; peine inutile! il faut ab-

solument mourir, à ce qu'il semble. A vous, vieillards, je dirai : la vie est courte, faites en sorte de la passer aussi agréablement que possible, sans connaître le chagrin ni le jour ni la nuit. Le temps ne sait point sauver les espérances : il fait son œuvre et s'envole. Voyez! j'attirais naguère les regards des mortels par l'éclat de ma fortune; le destin m'a ravi ces biens en un jour : ils ont fui comme l'oiseau qui prend son vol dans les airs. Il n'est personne qui jouisse d'une fortune ou d'une gloire assurées. Adieu! vous voyez aujourd'hui pour la dernière fois, vieillards, un vieillard qui fut votre ami.

MÉGARE. Ah! ne vois-je pas l'être qui m'est le plus cher, ô vieillard? ou me trompé-je?

AMPHITRYON. Je ne sais, ma fille : moi-même, je suis tout interdit.

MÉGARE. C'est lui, c'est le héros qu'on nous disait descendu sous la terre, à moins que nous ne soyons en plein jour le jouet d'un songe. Que dis-je? quel songe abuse mon esprit troublé? Non, ce n'est pas un autre que ton fils, vieillard. Venez, mes enfants : attachez-vous aux vêtements de votre père; allez, hâtez-vous, ne le quittez pas : car il ne vaut pas moins pour vous que Jupiter libérateur.

HERCULE. Je te salue, palais, et toi, seuil de mes foyers! Que je suis heureux de vous revoir en revenant à la lumière!... Hein! qu'est-ce à dire? Je vois mes enfants, à l'entrée de ma demeure, la tête couronnée de voiles funèbres, et mon épouse entourée d'une foule de vieillards, et mon père déplorant quelque malheur. Allons, approchons-nous, pour savoir quel événement nouveau est survenu dans cette maison.

AMPHITRYON. O le plus chéri des hommes, apparu comme un astre tutélaire aux yeux de ton père : te

voilà, tu es sain et sauf, et tes amis te retrouvent à propos.

HERCULE. Que dis-tu, et dans quel trouble sommes-nous tombés, mon père?

MÉGARE. Nous allions périr (pardonne-moi, vieillard, si je t'ai devancé et ai fait à Hercule la réponse qu'il t'appartenait de lui adresser; mais les femmes sont en quelque sorte plus dignes de pitié que les hommes); mes enfants étaient condamnés à mourir, et leur mère avec eux.

HERCULE. Par Apollon! tu débutes par de sinistres paroles.

MÉGARE. Mes frères sont morts ainsi que mon vieux père.

HERCULE. Que dis-tu? Qu'ont-ils fait, ou quel ennemi les a percés de sa lance?

MÉGARE. C'est l'illustre Lycus, le roi de ce pays, qui les a tués.

HERCULE. A-t-il marché contre eux les armes à la main, ou la ville était-elle en proie à la sédition?

MÉGARE. C'est à la faveur d'une sédition qu'il exerce le souverain pouvoir dans Thèbes aux sept portes.

HERCULE. Et pourquoi la frayeur s'est-elle emparée de toi et de ce vieillard?

MÉGARE. Lycus allait faire périr ton père, tes enfants et moi.

HERCULE. Comment cela? qu'avait-il à redouter de mes enfants orphelins?

MÉGARE. Il craignait qu'ils ne vengeassent la mort de Créon.

HERCULE. Mais que signifient ces voiles, cet appareil de mort?

MÉGARE. Nous sommes déjà couverts de la parure du tombeau.

HERCULE. Et vous alliez mourir victimes de la violence? Infortuné que je suis!

MÉGARE. Nous n'avions plus d'amis : on nous disait que tu n'étais plus.

HERCULE. Comment aviez-vous perdu toute espérance?

MÉGARE. Ainsi l'annonçaient les messagers d'Eurysthée.

HERCULE. Pourquoi avez-vous abandonné ma demeure et mon foyer?

MÉGARE. Ton père a été arraché par force du lit où il couchait.

HERCULE. Et l'on a pu sans pudeur outrager sa vieillesse?

MÉGARE. La pudeur habite loin de la violence.

HERCULE. L'absence nous a-t-elle ravi tous nos amis?

MÉGARE. En est-il donc pour l'homme malheureux?

HERCULE. Et les combats que j'ai soutenus contre les Minyens, ils en ont fait fi?

MÉGARE. Le malheur, je te le répète, n'a pas d'amis.

HERCULE. Jetez ces bandelettes funèbres qui ceignent vos cheveux; que vos yeux regardent avec joie cette clarté du jour que vous échangez contre les ténèbres infernales. Pour moi (car c'est à mon bras d'agir maintenant), je vais tout d'abord renverser le palais du nouveau tyran, couper sa tête impie et la jeter en pâture aux chiens. Ceux des Thébains que j'ai trouvés perfides envers leur bienfaiteur, je les abattrai sous les coups de cette arme victorieuse; je disperserai les autres avec mes flèches ailées; et l'Isménus regorgera de morts et de carnage, et les eaux limpides de Dircé seront teintes de sang. Et qui donc dois-je défendre plutôt que mon épouse, mes enfants et ce vieillard? Périssent mes travaux! c'est en vain que je les ai accomplis, si je n'a-

cnève celui-ci. Je dois même mourir pour la défense de ces enfants, puisqu'ils allaient mourir pour leur père. D'ailleurs, comment me justifier, si, après avoir combattu l'hydre et le lion pour obéir aux ordres d'Eurysthée, je ne travaille point à sauver mes enfants de la mort? On ne m'appellera plus, comme auparavant, Hercule le victorieux.

LE CHŒUR. Il est juste qu'un père défende ses enfants, un fils son vieux père, un époux la compagne de sa vie.

AMPHITRYON. Il te sied, mon fils, de montrer cet attachement à tes amis, cette haine pour tes ennemis; mais ne te hâte pas trop.

HERCULE. En quoi montré-je, mon père, plus d'empressement qu'il ne convient ?

AMPHITRYON. Le roi a pour appui une foule d'hommes, pauvres en effet, riches en apparence, qui ont excité la sédition et perdu l'État dans le but de dépouiller leurs concitoyens et de remplacer le patrimoine qu'ils ont dissipé par leurs dépenses et par leur oisiveté. On t'a vu t'avancer vers la ville et, comme on t'a vu, prends garde de rallier tes ennemis et de succomber contre ton attente.

HERCULE. La ville tout entière m'eût-elle vu, peu m'importe; mais j'ai vu un oiseau de mauvais présage, j'ai compris qu'un malheur avait fondu sur ma maison, et je suis à dessein entré secrètement sur cette terre.

AMPHITRYON. Fort bien. Avance maintenant et salue ton foyer et laisse le palais de tes pères jouir de ta vue: car il viendra en personne pour traîner au supplice ton épouse et tes enfants et pour m'immoler moi-même, prince. Si tu attends là, tout ira bien, et tu y gagneras de mettre tes jours en sûreté. Ne jette point le trouble

dans la ville, mon fils, avant d'avoir bien pris tes mesures.

HERCULE. Je suivrai tes sages avis. Je vais entrer dans ce palais. Revenu après un long temps du séjour ténébreux qu'habitent sous la terre Pluton et Proserpine, je ne dédaignerai pas de saluer les dieux tutélaires de cette demeure.

AMPHITRYON. Es-tu réellement descendu dans le royaume de Pluton, mon fils.

HERCULE. Oui, et j'ai traîné à la lumière le monstre à trois têtes.

AMPHITRYON. Est-ce la force qui t'en a rendu maître, ou la faveur de la déesse?

HERCULE. La force; et j'ai eu le bonheur de voir les mystères des initiés.

AMPHITRYON. Le monstre est-il dans le palais d'Eurysthée?

HERCULE. Le bois de Cérès et la cité d'Hermione[1] le possèdent.

AMPHITRYON. Eurysthée ignore-t-il que tu es revenu sur la terre?

HERCULE. Il l'ignore: j'ai voulu savoir d'abord ce qui se passait en ces lieux.

AMPHITRYON. Et comment es-tu resté si longtemps sous la terre?

HERCULE. Je m'y suis attardé pour ramener Thésée des Enfers.

AMPHITRYON. Où donc est ce héros? est-il retourné dans sa terre natale?

HERCULE. Il s'en est allé à Athènes, heureux de s'être échappé des Enfers. Mais, suivez-moi, mes enfants, suivez votre père à la maison. Vous y rentrez plus heureu-

1. Ville du Péloponèse.

sement que vous en êtes sortis. Ayez bon courage et cessez de répandre des flots de larmes. Et toi, chère épouse, reprends tes esprits et ne tremble plus. Lâchez mes vêtements : je n'ai point d'ailes et ne songe point à fuir ceux qui m'aiment. Mais voyez! ils ne me lâchent pas, et ne s'en attachent que davantage à mes vêtements. Étiez-vous donc à ce point sur le bord du précipice? Eh bien ! je vais les prendre et les conduire par la main, comme un vaisseau remorque de légères barques : car je ne me refuse pas au doux service de mes enfants. En cela tous les hommes sont égaux : les plus illustres, comme les gens de rien, aiment leurs enfants; inégalement favorisés de la fortune, les uns sont riches, les autres ne le sont pas; à tous, leurs enfants sont chers.

LE CHŒUR. La jeunesse a des charmes pour moi; la vieillesse, plus lourde que les rochers de l'Etna, pèse sur ma tête et a étendu sur mes paupières un voile ténébreux. L'opulence des monarques de l'Asie, des palais remplis d'or, je ne les échangerais pas contre la jeunesse, belle dans l'opulence, belle dans la pauvreté. Mais je hais la triste, la cruelle vieillesse. Qu'elle disparaisse dans les flots! elle n'aurait jamais dû entrer dans les demeures et les cités des mortels; qu'elle s'envole plutôt à jamais dans les airs! Si les dieux étaient doués de prudence et de sagesse à la façon des hommes, une double jeunesse échoirait en partage, comme un sceau manifeste de vertu, à tous ceux qui ont fait le bien : après leur mort ils reparaîtraient à la lumière du soleil pour fournir une seconde fois la carrière de la vie; les méchants, au contraire, n'auraient qu'une seule vie. A ce signe, on connaîtrait les bons et les méchants, comme les nautonniers comptent les astres au sein des nuages. Aujourd'hui les dieux ne permettent de distinguer par aucune marque certaine les bons d'avec les méchants;

et une existence agitée n'a pour effet que d'accroître les richesses. Je ne cesserai point d'unir les Grâces aux Muses : union charmante! Puissé-je ne jamais rester étranger aux Muses, mais vivre toujours au milieu des couronnes! Oui, le poëte vieillissant célèbre encore Mnémosyne. Moi, je chanterai encore l'hymne triomphal d'Hercule, en compagnie de Bacchus, dispensateur du vin, aux accents de la lyre aux sept cordes et de la flûte libyenne. Je ne tairai pas non plus les bienfaits des Muses qui m'ont appris à former des chœurs. Les vierges de Délos chantent le Pæan, et célèbrent aux portes de son temple le glorieux fils de Latone, qui préside aux chœurs sacrés. Et moi, poëte à la tête chauve, tel qu'un cygne chargé d'ans, j'entonnerai des hymnes devant ton palais. Car le fils de Jupiter fournit une ample matière à mes chants : surpassant la noblesse de sa naissance par l'éclat de ses vertus, il a, par ses travaux et en détruisant des monstres terribles, assuré aux mortels une vie exempte d'orages.

LYCUS. Tu sors à propos du palais, Amphitryon : car il y a longtemps déjà que vous êtes occupés à vous parer de voiles et d'ornements funèbres. Allons, invite les enfants et l'épouse d'Hercule à paraître hors de cette demeure ; tenez l'engagement que vous avez pris de vous offrir de vous-mêmes à la mort.

AMPHITRYON. Prince, tu poursuis un vieillard que l'infortune accable, et tu te montres insolent parce que mon fils est mort. Tu devrais, quel que soit ton pouvoir, montrer moins d'empressement à hâter notre supplice. Mais, puisque tu exiges absolument que nous mourions, il faut céder à la nécessité et nous soumettre à ta volonté.

LYCUS. Où donc est Mégare? Où sont les enfants du fils d'Alcmène?

AMPHITRYON. Autant que j'en puis juger du dehors, je crois la voir...

LYCUS. Sur quoi se fonde ton opinion?

AMPHITRYON. Assise en suppliante près de l'autel domestique.

LYCUS. Demandant en vain qu'on lui laisse la vie.

AMPHITRYON. Elle invoque aussi en vain son époux qui n'est plus.

LYCUS. Cet époux est absent et ne reviendra jamais.

AMPHITRYON. Jamais, à moins qu'un dieu ne le ressuscite.

LYCUS. Va la trouver, et fais-la sortir du palais.

AMPHITRYON. Ce serait m'associer au meurtre que d'agir ainsi.

LYCUS. C'est nous, puisque ce scrupule t'arrête, nous qui n'avons rien à craindre, qui amènerons les enfants avec la mère. Esclaves, suivez-moi, afin que la joie et le repos succèdent à nos angoisses. (Il entre dans le palais.)

AMPHITRYON. Va donc, et cours où le destin t'appelle: un autre sans doute pourvoira au reste; mais attends-toi, puisque tu fais le mal, à être maltraité à ton tour. O vieillards! il entre à propos pour se prendre au piége meurtrier, le scélérat qui espérait faire périr les autres. J'irai le voir tomber sous le coup mortel: elle n'est pas sans charmes la mort d'un ennemi qui porte la peine de ses crimes.

DEMI-CHŒUR. Le vent du malheur a tourné; celui qui naguère était un roi puissant va prendre à son tour le chemin des Enfers. O justice! ô retour de la volonté divine!

DEMI-CHŒUR. Te voilà enfin à l'heure fatale où tu expieras par ta mort les outrages dont tu accablais ceux qui valaient mieux que toi.

DEMI-CHŒUR. La joie fait couler des larmes de mes

yeux. Ce à quoi le roi ne crut jamais qu'il pût être exposé est arrivé contre son attente.

DEMI-CHŒUR. Mais, ô vieillard, voyons aussi dans l'intérieur du palais si l'on a le sort que je souhaite.

LYCUS (dans le palais). Ah! ah!

DEMI-CHŒUR. Il commence, ce chant si doux à mon oreille et fait retentir le palais : la mort n'est pas loin. Le roi, gémissant, crie le prélude du trépas.

LYCUS. O terre de Cadmus! je péris victime de la trahison.

DEMI-CHŒUR. C'est que d'autres ont péri par tes mains; résigne-toi à subir un châtiment mérité, et acquitte le prix de tes forfaits.

DEMI-CHŒUR. Quel mortel, souillant les dieux par un injuste blasphème, a lancé d'imprudentes paroles contre les fortunés habitants du ciel et accusé les dieux d'impuissance?

DEMI-CHŒUR. Vieillards, il n'est plus cet homme impie. Le palais est silencieux. Songeons à former des chœurs; car nos amis jouissent du bonheur que je leur souhaitais.

LE CHŒUR. Les chœurs, les chœurs et les festins, voilà ce qui occupe la ville sacrée de Thèbes. Un heureux changement a tari nos larmes et provoqué des chants de joie. Le nouveau roi a péri, et le sceptre est aux mains de notre ancien maître, qui a quitté le port de l'Achéron. L'espérance a lui contre notre attente. Les dieux, les dieux attentifs ont l'œil ouvert sur les impies et sur les justes L'or et la prospérité égarent l'esprit des mortels en fondant un injuste pouvoir. Nul n'ose songer aux vicissitudes du temps quand il a violé la loi; et, s'abandonnant à l'iniquité, il brise le char éclatant du bonheur. Isménus, charge-toi de couronnes! habitants de la ville aux sept portes, formez dans les rues des chœurs joyeux!

Dircé, qui roules de belles eaux, et vous, nymphes de l'Asopus, quittez l'onde paternelle, et unissez vos voix pour chanter le combat victorieux d'Hercule. O rocher boisé de Delphes, séjour des Muses de l'Hélicon, célébrez ma patrie par de joyeux accents; célébrez les murs où surgit du sol cette race d'hommes, ce bataillon de guerriers armés de boucliers d'airain, qui transmirent cet État aux enfants de leurs enfants, lumière sacrée des Thébains. O couche nuptiale que se partagèrent deux époux, un mortel et Jupiter que la petite fille de Persée[1] reçut dans son lit : je croyais déjà et depuis longtemps à ton alliance, ô Jupiter; mais aujourd'hui elle s'est manifestée au delà de mes espérances, et le temps a révélé la valeur éclatante d'Hercule sorti des entrailles de la terre et du royaume souterrain de Pluton. Oui, tu es à mes yeux un roi supérieur à ce tyran dégénéré; et l'on peut juger, à voir le résultat de cette lutte meurtrière, si la justice est toujours agréable aux dieux.

(Une furie paraît dans les airs, conduite par Iris.)

Ah! ah! partagez-vous mon effroi, vieillards, à la vue de ce spectre que j'aperçois sur le palais? Fuyez, fuyez, pressez vos pas tardifs, éloignez-vous. O puissant Apollon, détourne les maux qui nous menacent!

IRIS. Rassurez-vous, vieillards, en voyant Lyssa[2], fille de la Nuit, et Iris, la messagère des dieux : car nous ne venons pas perdre cette cité; nous ne poursuivons qu'une famille, celle du héros qu'on dit fils de Jupiter et d'Alcmène. Avant qu'il eût achevé ses pénibles travaux, le destin le protégeait, et Jupiter, son père, ne nous permettait, ni à Junon, ni à moi, de le persécuter. Maintenant qu'il est quitte des rudes épreuves que lui imposait Eurysthée, Junon veut qu'il verse le sang de victimes

1. Alcmène, fille d'Électryon, père de Persée.
2. Lyssa, c'est-à-dire la Rage.

nouvelles et soit le meurtrier de ses enfants; et ce qu'elle veut, je le veux aussi. Va donc, fille de la sombre Nuit, vierge étrangère à l'hymen; et, armée d'un cœur inexorable, souffle, inspire à ce héros la démence, l'égarement homicide, les bonds furieux; enveloppe-le dans des lacs de sang; qu'il égorge de sa propre main et fasse passer l'Achéron à cette jeune et belle famille qui l'entoure, afin qu'il connaisse quel est le courroux de Junon et quel est le mien. Les dieux ne seront comptés pour rien, et les mortels seront grands, si Hercule n'est point puni.

LYSSA. Je suis née d'un noble père et d'une noble mère; fille du Ciel et de la Nuit, la charge que je remplis ici, mes amis n'en seront point jaloux, et c'est à regret que je persécute ceux que j'aime. Je veux donc vous exhorter, Junon et toi, avant de vous voir faire fausse route, à prêter l'oreille à mes discours. L'homme, dans la maison duquel vous m'envoyez, n'est obscur ni sur la terre ni chez les dieux. Après avoir ramené la paix dans des contrées inaccessibles et sur le sauvage Océan, seul il a rétabli dans leurs honneurs les dieux outragés par des impies : aussi je ne te conseille pas de t'attirer de grands malheurs.

IRIS. Abstiens-toi de combattre les résolutions de Junon et les miennes.

LYSSA. Je veux te ramener de la mauvaise voie dans la bonne.

IRIS. L'épouse de Jupiter ne t'a point envoyée ici pour faire étalage de modération.

LYSSA. Que le soleil me soit témoin que j'agis contre ma volonté. Mais, s'il faut absolument obéir à Junon et à toi, s'il faut courir et s'élancer à votre suite, comme le chien suit le chasseur, j'irai : ni la mer, aux flots mugissants, ni les secousses de la terre ébranlée, ni la chute

rapide de la foudre, féconde en douleurs, n'égaleront l'impétuosité de Lyssa envahissant le cœur d'Hercule : je briserai les murs de son palais, et je renverserai l'édifice, après avoir tout d'abord fait périr ses enfants; l'assassin ne saura pas qu'il tue ceux auxquels il a donné l'être, avant que je l'aie délivré de mes transports. Regarde : il secoue déjà la tête pour commencer, et roule en silence des yeux égarés, farouches; il ne peut retenir son souffle, comme un taureau qui s'apprête à bondir, et il pousse des mugissements terribles en invoquant les Furies du Tartare. Bientôt j'exciterai en lui de plus violents transports, et je le frapperai de crainte. Va, noble Iris, et reporte tes pas vers l'Olympe; moi, je pénétrerai, invisible, dans le palais d'Hercule.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! gémis, cité malheureuse! on moissonne la fleur de tes guerriers, le fils de Jupiter. O Grèce infortunée! tu vas perdre ton bienfaiteur en proie aux sombres fureurs de Lyssa. Elle est montée sur son char, la Furie qui fait couler tant de larmes; elle presse ses coursiers de l'aiguillon et s'apprête à faire le mal, la fille de la nuit, la Gorgone, avec ses vipères aux cent têtes, aux horribles sifflements, Lyssa, dont le regard pétrifie. Un dieu renverse en un instant l'homme heureux; en un instant les enfants expireront sous les coups de leur père. Malheureux que je suis! O Jupiter, ton fils sans rejeton va succomber aux atteintes vengeresses d'une furie cruelle. O palais! elle commence cette danse que n'animent point les tambours et que désavouent les prêtres de Bacchus armés du thyrse : c'est pour verser le sang, et non pour répandre des libations avec la liqueur de Bacchus. Fuyez, enfants, fuyez : c'est un chant de mort, un chant de mort qui retentit; le chasseur s'élance et poursuit sa proie. Les transports furieux de Lyssa ne resteront pas sans effet. O malheur!

hélas! hélas! je pleure sur un père chargé d'ans, sur une tendre mère qui a en vain donné le jour à des enfants. Voici la tempête qui ébranle le palais, le toit qui s'écroule. Ah! ah! que fais-tu, fils de Jupiter? Comme Pallas précipitant Encélade[1], tu portes en ce palais le désordre et l'horreur du Tartare.

UN MESSAGER. O vieillards blanchis par les ans!

LE CHŒUR. Pourquoi ces cris, et que me veux-tu?

LE MESSAGER. L'horreur règne dans le palais.

LE CHŒUR. Je n'ai pas besoin d'appeler un devin.

LE MESSAGER. Les enfants sont morts.

LE CHŒUR. Hélas! hélas!

LE MESSAGER. Pleurez, car c'est un déplorable malheur. Meurtre cruel!

LE CHŒUR. Cruelles aussi les mains paternelles!

LE MESSAGER. Quoi qu'on dise, on dira moins que nous n'avons souffert.

LE CHŒUR. Raconte-nous cette déplorable catastrophe où les enfants sont les victimes et le père le bourreau. Dis-nous comment ces malheurs sont venus fondre du ciel sur ce palais; dis-nous le sort cruel de ces enfants.

LE MESSAGER. Les victimes étaient devant l'autel de Jupiter, pour purifier la maison hors de laquelle Hercule avait jeté le corps du tyran égorgé; en cercle se tenaient rangés le chœur gracieux de ses fils, et son père, et Mégare; la corbeille sacrée circulait autour de l'autel; nous gardions un silence religieux. Au moment où le fils d'Alcmène allait de sa main droite prendre un tison sur l'autel pour le plonger dans l'eau lustrale, il s'arrêta en silence; et, comme il tardait, ses fils le regardèrent. Il n'était déjà plus le même; il tournait ses yeux hagards; ses prunelles sanglantes s'élançaient hors de leurs or-

1. Dans la guerre des géants contre les dieux, Encélade fut écrasé par la ruine de la Sicile et enseveli sous l'Etna.

bites, et l'écume dégouttait sur sa barbe touffue. En même temps il s'écria avec un rire d'insensé : « Pourquoi, mon père, allumer le feu lustral, avant d'avoir tué Eurysthée? Pourquoi m'imposer double peine, quand je peux tout faire en une fois? Lorsque j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée, je purifierai mes mains de deux meurtres. Répandez cette eau, jetez loin de vous cette corbeille. Qu'on me donne mon arc, et la massue qui arme mon bras : je vais partir pour Mycènes. Il faut emporter des leviers, des hoyaux, pour renverser les murs construits avec la règle et le ciseau par les Cyclopes. » Alors se mettant en marche et s'imaginant avoir un char quand il n'en avait pas, il s'élance en idée sur le siége, et fouette comme s'il avait un aiguillon dans la main. Ses serviteurs riaient et tremblaient tout ensemble; ils se regardaient l'un l'autre et disaient : « Notre maître se joue de nous, ou il a perdu la raison. » Et lui, parcourait en tous sens sa demeure; arrivé à l'appartement des hommes, il croit voir la ville de Nisus [1], il croit y entrer, s'y étendre sur le sol et y prendre de la nourriture; puis, repartant après un moment de relâche, approcher du bois épais de l'isthme. Là, se dépouillant de ses vêtements, il lutte contre un ennemi imaginaire, et se proclame lui-même vainqueur, en ordonnant à la foule absente de prêter l'oreille. Puis, se croyant à Mycènes, il fait entendre de terribles menaces contre Eurysthée. Son père alors, touchant sa main puissante, lui adresse ces mots : « Mon fils, que t'arrive-t-il? Que signifie cet égarement? Le trépas de ceux que tu viens d'immoler a-t-il troublé ta raison. » Hercule croit que c'est le père d'Eurysthée, qui, tremblant pour un fils, touche sa main en suppliant; il le repousse et prépare son carquois et

1. Mégare.

son arc, pour s'en servir contre ses propres enfants qu'il croit ceux d'Eurysthée. Ceux-ci, saisis de frayeur, s'enfuient et cherchent un refuge, l'un sous le voile de sa mère, l'autre derrière une colonne, un autre, comme l'oiseau timide, près de l'autel. La mère s'écrie : « Malheureux père, que fais-tu? tu vas tuer tes enfants. » Le même cri est poussé par le vieillard et par la foule des serviteurs. Pour lui, il poursuit un enfant autour de la colonne, gagne sur lui de vitesse, et s'arrêtant en face de lui, d'un trait il lui perce le foie. L'enfant tombe à la renverse, et, en expirant, arrose le marbre de son sang. Hercule pousse un cri de joie, et d'une voix triomphante : « Voilà, dit-il, un des fils d'Eurysthée étendu mort à mes pieds : son trépas me venge de la haine de son père. » Alors il tend son arc contre celui des enfants qui, tapi contre l'autel, se croyait à l'abri. L'infortuné s'élance d'abord aux genoux de son père, lève une main suppliante vers son menton et son cou : « Mon père chéri, s'écrie-t-il, ne me tue pas; je suis à toi, je suis ton fils : ce n'est pas le fils d'Eurysthée que tu vas frapper. » Hercule roulait les yeux farouches d'une gorgone; et, comme l'enfant se tenait en deçà de l'arc, il lève sa massue au-dessus de sa tête, comme un forgeron qui bat le fer, la laisse retomber sur la tête blonde de l'enfant, et lui brise le crâne. Deux de ces fils tués, il s'apprête à faire une troisième victime; mais la malheureuse mère le prévient, et emporte son enfant dans l'intérieur de la maison où elle s'enferme. Lui, se croyant alors sous les murs des Cyclopes, sape, ébranle les portes, en fait sauter les battants, et d'un même coup abat sa femme avec son fils. Alors il s'élançait pour immoler son vieux père lorsque, visible à tous les yeux, apparut Pallas, brandissant dans sa main une lance armée d'un fer pointu. D'une pierre lancée contre la poitrine d'Hercule, elle arrêta le héros

prêt à commettre cet horrible forfait, et elle le plongea dans un sommeil profond. Il tomba sur le sol, heurtant de l'épaule une colonne qui s'était brisée dans l'écroulement de la maison et gisait renversée sur sa base. Renonçant dès lors à fuir, nous avons aidé le vieillard à l'attacher à la colonne, afin qu'il ne puisse, à son réveil, commettre de nouveaux forfaits. Il dort, l'infortuné! d'un bien triste sommeil, teint du sang de ses enfants et de sa femme. Je ne sache pas, pour moi, qu'il y ait un mortel plus malheureux.

LE CHŒUR. Le meurtre, que la terre d'Argos vit commettre par les filles de Danaüs, a été naguère le plus fameux, le plus étonnant dont la Grèce ait été témoin; mais les coups frappés par Hercule surpassent et font oublier cet attentat. Je pourrais citer Procné, égorgeant son malheureux fils, son fils unique : cruel sacrifice, offert aux Muses! Mais toi, infortuné, en proie à un destin furieux, tu as immolé les trois enfants dont tu étais le père. A qui offrir de préférence le tribut de mes gémissements et de mes larmes? pour qui entonner le chant des morts, l'hymne funèbre de Pluton? Ah! ah! voyez, les portes du palais élevé s'ouvrent à deux battants. Hélas! voyez les malheureux enfants couchés devant leur malheureux père; il dort d'un sommeil effrayant, à distance des cadavres. Des liens assujettis par mille nœuds entrelacés entourent le corps d'Hercule et l'attachent aux colonnes du palais. Tel qu'un oiseau qui gémit sur la perte de sa tendre couvée, voyez ce vieillard qui poursuit d'un pas lent sa marche douloureuse : le voilà près de nous.

AMPHITRYON. Vieillards thébains, silence! silence! Laissez Hercule oublier ses maux dans les bras du sommeil.

LE CHŒUR. Je pleure sur toi, vieillard, et sur ces en-

fants, et sur cette tête que tant de victoires ont couronnée.

AMPHITRYON. Éloignez-vous; ne faites pas de bruit, craignez par vos cris de réveiller le malheureux qui sommeille et repose.

LE CHŒUR. Dieux! quel horrible carnage!

AMPHITRYON. Ah! ah! vous allez me perdre.

LE CHŒUR. Il soulève son corps de terre.

AMPHITRYON. Ne pouvez-vous gémir en silence, vieillards; gardez, s'il s'éveille, qu'il ne brise ses liens, ne ruine cette ville, n'égorge son père et ne renverse ce palais.

LE CHŒUR. Impossible, impossible de me contraindre.

AMPHITRYON. Tais-toi, que j'écoute sa respiration; allons, je vais prêter l'oreille.

LE CHŒUR. Dort-il?

AMPHITRYON. Oui, il dort d'un funeste sommeil, meurtrier de son épouse, meurtrier de ses enfants que les traits partis en sifflant de son arc ont percés.

LE CHŒUR. Pleure donc...

AMPHITRYON. Je pleure.

LE CHŒUR. Le trépas de ces enfants.

AMPHITRYON. O douleur!

LE CHŒUR. Pleure aussi sur ton fils.

AMPHITRYON. Ah! ah!

LE CHŒUR. O vieillard!

AMPHITRYON. Tais-toi, tais-toi! il s'éveille et se retourne de l'autre côté. Allons, je vais mettre ma personne à l'abri dans le palais.

LE CHŒUR. Rassure-toi, la nuit couvre les paupières de ton fils.

AMPHITRYON. Regardez, regardez. Accablé par le malheur, je ne songe point, hélas! à me dérober à la mort; mais s'il tue son père, il ajoutera encore à ses

maux, et les Furies lui demanderont compte du parricide.

LE CHŒUR. Tu aurais dû mourir le jour où tu vengeas le meurtre des frères de ton épouse, en renversant la citadelle des Taphiens baignée par les flots.

AMPHITRYON. Fuyez, fuyez, vieillards, bien loin de ce palais, fuyez le héros furieux qui s'éveille. Bientôt assurément, entassant meurtre sur meurtre, il bouleversera la ville de Cadmus.

LE CHŒUR. O Jupiter, pourquoi ta haine a-t-elle poursuivi ton fils avec tant de fureur? pourquoi l'as-tu plongé dans cet abîme de maux?

HERCULE. Oh! je respire, je vois encore ce que je dois voir, le ciel, la terre, ces traits brillants du soleil; mais un orage terrible a fondu sur moi et troublé mon âme, et mon souffle brûlant s'échappe de mes poumons haletant, inégal. Pourquoi ces liens qui attachent, comme le navire au rivage, ma poitrine et mes bras vigoureux à cette colonne brisée? pourquoi ces cadavres près de la place que j'occupe? Sur le sol gisent épars mon arc et ces flèches ailées qui, toujours dans mes mains, me défendaient et que je savais défendre. Ne suis-je point par hasard redescendu, par ordre d'Eurysthée, dans le royaume infernal d'où j'étais revenu? Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Cérès. Je reste stupéfait, je cherche en vain où je suis... Holà! n'y a-t-il pas, près ou loin d'ici, quelqu'un de mes amis qui veuille éclairer mon ignorance? car je ne reconnais aucun des objets auxquels mes sens sont accoutumés.

AMPHITRYON. Vieillards, approcherai-je de l'auteur de mes maux?

LE CHŒUR. Je t'accompagnerai, je ne trahirai point l'infortune.

HERCULE. Mon père, pourquoi pleurer et voiler tes yeux, en te tenant éloigné d'un fils qui t'est si cher?

AMPHITRYON. O mon fils : car tu es mon fils, bien que tu sois malheureux.

HERCULE. Quel malheur est le mien, pour que tu verses des larmes?

AMPHITRYON. Un dieu même gémirait, s'il en éprouvait un pareil.

HERCULE. Voilà de grands mots; mais tu ne m'expliques pas encore ce qui m'est arrivé.

AMPHITRYON. C'est que tu le vois de tes propres yeux, si tu jouis de ta raison.

HERCULE. Dis si tu as quelque reproche à m'adresser.

AMPHITRYON. Je le dirai, si tu n'es plus un ministre de Pluton.

HERCULE. Ciel ! quel soupçon insinues-tu encore à mots couverts ?

AMPHITRYON. J'observe si tu as bien repris possession de ta raison.

HERCULE. Mais je n'ai pas souvenir d'avoir eu l'esprit égaré.

AMPHITRYON. Vieillards, briserai-je les liens qui enchaînent mon fils ? que dois-je faire?

HERCULE. Dis-moi aussi qui m'a attaché : car j'en ai honte.

AMPHITRYON. Borne-toi à connaître cette partie de tes maux; ne t'inquiète pas des autres.

HERCULE. Le silence suffit-il pour m'apprendre ce que je veux savoir?

AMPITRYON. O Jupiter, vois-tu ces fléaux partis du trône de Junon ?

HERCULE. Ai-je donc eu à souffrir de sa haine?

AMPHITRYON. Laisse là cette déesse, et occupe-toi de tes propres maux.

HERCULE. Je suis perdu. Quel malheur vas-tu m'annoncer?

AMPHITRYON. Eh bien! contemple les cadavres de tes enfants.

HERCULE. Ciel! quel spectacle s'offre à ma vue!

AMPHITRYON. Tu as fait, ô mon fils, une guerre impie à tes enfants.

HERCULE. Que parles-tu de guerre? quel est l'auteur de leur mort?

AMPHITRYON. Toi, tes flèches, et la divinité qui a conduit ton bras.

HERCULE. Quoi? comment? quels malheurs tu m'annonces, mon père!

AMPHITRYON. Dans un accès de fureur : c'est un cruel récit que tu me demandes.

HERCULE. Suis-je donc aussi le meurtrier de mon épouse?

AMPHITRYON. Ta main seule a été l'instrument de tous ces forfaits.

HERCULE. Hélas! hélas! un nuage de deuil m'environne.

AMPHITRYON. Voilà pourquoi je déplore tes malheurs.

HERCULE. J'ai sans doute mis en pièces mon palais dans le transport qui m'agitait?

AMPHITRYON. Je ne sais qu'une chose, c'est que ton infortune est complète.

HERCULE. Où cette fureur s'est-elle emparée de moi? où m'a-t-elle conduit à ma perte?

AMPHITRYON. Lorsqu'auprès de l'autel tu purifiais tes mains avec le feu.

HERCULE. Ciel! pourquoi donc épargner ma vie, après avoir été le meurtrier de mes enfants chéris? Pourquoi

tardé-je à m'élancer du haut d'un roc glissant, ou à me percer le foie de mon glaive, pour expier le meurtre de mes enfants? Pourquoi ne pas consumer mes chairs dans le feu, afin d'échapper à l'infamie qui m'attend. Mais, pour mettre obstacle à mes projets de mort, je vois s'avancer Thésée, mon parent et mon ami. Il va me voir; l'abominable infanticide paraîtra aux yeux du plus cher de mes hôtes! Hélas! que faire? où isoler mes malheurs, en m'envolant dans les airs ou en descendant sous la terre? Allons, voilons ma tête, car je rougis des forfaits que j'ai commis, et, pour m'être souillé d'un meurtre qui crie vengeance, je ne veux point faire tort à des innocents.

THÉSÉE. Je viens, suivi d'une troupe de guerriers athéniens qui m'attendent sur les bords de l'Asopus, prêter à ton fils, ô vieillard, le secours de ma lance. Car le bruit s'est répandu, dans la terre d'Erechthée, que Lycus s'est emparé du sceptre de ce pays et s'apprête à vous faire la guerre. Voulant témoigner ma reconnaissance à Hercule, qui m'a ramené sain et sauf des Enfers, je viens mettre à votre service, vieillard, mon bras et mes amis... Hein! pourquoi le sol est-il jonché de ces cadavres? Suis-je en retard, et des malheurs récents ont-ils précédé mon arrivée? Qui a tué ces enfants? quel est l'époux de cette femme que je vois? Sans doute ces enfants ne prennent point part aux combats, et je suis sur la trace de quelque autre malheur extraordinaire.

AMPHITRYON. O prince, qui règnes sur la colline féconde en oliviers.

THÉSÉE. Que signifie ce lugubre début?

AMPHITRYON. Les dieux nous ont fait éprouver de cruelles infortunes.

THÉSÉE. Qui sont ces enfants sur qui tu verses des larmes?

AMPHITRYON. C'est mon malheureux fils qui les a engendrés; c'est lui, l'auteur de leurs jours, qui les a tués et s'est souillé de leur sang.

THÉSÉE. Prononce des paroles de bon augure.

AMPHITRYON. Je ne demanderais pas mieux.

THÉSÉE. Ce que tu dis là est atroce.

AMPHITRYON. Nous sommes perdus, anéantis, disparus.

THÉSÉE. Que dis-tu ? Comment a-t-il commis cet attentat?

AMPHITRYON. Dans un transport de fureur, avec ses flèches teintes du venin de l'hydre à cent têtes.

THÉSÉE. Le coup part de Junon. Mais dis-moi, vieillard, quel est cet homme étendu au milieu des morts?

AMPHITRYON. C'est mon fils, mon fils célèbre par tant de travaux, qui suivit les dieux dans les plaines de Phlégra[1], et, couvert du bouclier, soutint avec eux cette lutte fatale aux géants.

THÉSÉE. Hélas! hélas! fut-il jamais un mortel aussi malheureux?

AMPHITRYON. Non, tu ne saurais voir chez un autre plus d'infortune et plus d'égarement.

THÉSÉE. Pourquoi voile-t-il sa tête infortunée?

AMPHITRYON. Parce que ta vue, l'amitié fraternelle, le meurtre de ses fils le remplissent de confusion.

THÉSÉE. Mais je suis venu pour m'associer à sa douleur : découvre-le.

AMPHITRYON. Mon fils, écarte, rejette le voile qui couvre tes yeux; montre ta face au soleil. L'amitié doit peser dans la balance autant que tes larmes. Je t'en supplie, par ce menton, par ces genoux, par cette main

1. Lieu fabuleux, placé, suivant les traditions locales, à Pallène, en Macédoine; en Thessalie; en Arcadie; à Cumes, en Campanie, mais toujours à l'Occident et dans des régions volcaniques.

que j'embrasse, par ces larmes que verse ton vieux père. O mon enfant, modère ce cœur de lion sauvage; crains de céder à un transport homicide, sacrilége, et d'ajouter de nouveaux malheurs, mon fils, aux malheurs qui t'accablent.

THÉSÉE. Écoute-moi, infortuné, qui t'obstines à garder cette triste attitude, et laisse voir ton visage à tes amis. Il n'est point, en effet, de ténèbres assez noires pour cacher ton malheur. Pourquoi étendre la main et me montrer cette scène de carnage? Crains-tu pour moi le contact pernicieux de tes paroles? Ah! il ne m'en coûte pas de m'associer à ta peine. Car j'ai été heureux naguère, et je dois me reporter au temps où tu m'as tiré des enfers et ramené à la lumière. Je hais ces faux amis chez qui vieillit la reconnaissance, qui veulent bien avoir leur part de bonheur, mais refusent, le malheur venu, de continuer le voyage avec leurs amis. Allons, lève-toi, découvre cette tête malheureuse, jette les yeux sur nous. Un mortel généreux doit supporter, doit accepter les maux que les dieux lui envoient.

HERCULE. Thésée, tu as vu le massacre que j'ai fait de mes enfants?

THÉSÉE. On me l'a dit, et le malheur dont tu me parles est sous mes yeux.

HERCULE. Pourquoi donc m'as-tu forcé de montrer ma face au soleil?

THÉSÉE. Pourquoi ne la montrerais-tu pas? Mortel, profanes-tu la divinité?

HERCULE. Fuis, malheureux, le contact impur d'un criminel.

THÉSÉE. Un ami n'a rien à craindre de la part d'un ami.

HERCULE. Je t'approuve, et ne me repens point de t'avoir rendu service.

THÉSÉE. Et moi, que tu as obligé naguère, je te plains aujourd'hui.

HERCULE. Oui, je suis bien à plaindre d'avoir tué mes enfants.

THÉSÉE. Je pleure sur le changement de fortune qui t'accable.

HERCULE. En connais-tu qui soient en proie à de plus grands malheurs?

THÉSÉE. Ton infortune s'étend de la terre jusqu'au ciel.

HERCULE. Aussi suis-je prêt à mourir.

THÉSÉE. Crois-tu que les dieux s'inquiètent de tes menaces?

HERCULE. Ils me bravent, je veux les braver.

THÉSÉE. Arrête. Crains que ce langage arrogant n'aggrave tes maux.

HERCULE. Mes maux, j'en regorge : il n'y a plus place pour d'autres.

THÉSÉE. Que veux-tu faire? Où se laisse emporter ton âme?

HERCULE. Je veux mourir et retourner sous la terre d'où je viens.

THÉSÉE. Tu tiens le langage d'un homme vulgaire.

HERCULE. Il t'est facile de me reprendre, hors de l'infortune, comme tu es.

THÉSÉE. Est-ce Hercule qui parle ainsi, lui qui supporta tant d'épreuves!

HERCULE. Je n'en subis jamais d'aussi grandes, si la souffrance doit se mesurer.

THÉSÉE. Le bienfaiteur des mortels, leur ami dévoué!

HERCULE. Ils ne peuvent rien pour moi, et Junon l'emporte.

THÉSÉE. La Grèce ne souffrira pas que tu meures pour expier ton aveuglement.

HERCULE. Écoute les raisons que j'oppose à tes conseils; je t'expliquerai comment la vie n'est pas plus supportable pour moi aujourd'hui que par le passé. D'abord, je suis né d'un père qui, meurtrier de son aïeul maternel et souillé de son sang, épousa cette même Alcmène de qui j'ai reçu le jour. Quand les fondements d'une race sont mal assurés, les descendants sont voués nécessairement au malheur. Jupiter, quel que soit le dieu qu'on appelle de ce nom, m'a condamné en me donnant l'être à la haine de Junon... Ne t'offense pas de mes paroles, vieillard : car c'est toi, et non Jupiter, que je regarde comme mon père. J'étais encore à la mamelle que l'épouse de Jupiter envoya dans mon berceau d'horribles serpents pour me faire périr. Lorsque l'âge eut développé mon corps et mes forces, est-il besoin de rappeler les travaux que j'ai supportés? les luttes victorieuses que j'ai soutenues contre les lions, les Typhons au triple corps, les géants et les Centaures, cette armée de guerriers quadrupèdes? Après avoir tué l'hydre, ce monstre aux mille têtes toujours renaissantes, j'ai accompli une multitude d'autres travaux, et je suis descendu chez les morts pour amener à la lumière, par ordre d'Eurysthée, le gardien du royaume de Pluton, le chien à trois têtes. Enfin, pour couronner ces épreuves cruelles, j'ai égorgé mes enfants et mis le comble aux maux qui affligent ma maison. Voici à quelle nécessité je suis réduit : il ne m'est plus permis d'habiter Thèbes, cette ville si chère à mon cœur; ou, si j'y reste, dans quel temple irai-je, dans quelle réunion d'amis? Mes malheurs ne permettent pas qu'on m'adresse la parole. Irai-je à Argos? Le puis-je, quand je suis exilé de ma patrie? Eh bien! transportons-nous dans quelque autre ville, pour que, à peine reconnu, on nous lance des regards obliques et l'on nous poursuive

d'injurieux brocards : « N'est-ce pas là ce fils de Jupiter qui a tué ses enfants et son épouse ? Qu'il aille subir ailleurs le châtiment qu'il mérite. » Pour l'homme, appelé heureux jadis, les revers sont cruels; celui qui fut toujours malheureux ne souffre pas, voué qu'il est dès sa naissance à l'infortune. Ah! je sais où aboutira l'excès de mes maux : la terre élèvera la voix, m'interdisant de la fouler; la mer, les fleuves me défendront de les sillonner, et je serai pareil à Ixion qui tourne enchaîné sur sa roue. Ce qu'il y a de plus avantageux pour moi, c'est que je ne paraisse point aux yeux de ces Grecs qui furent témoins de mes succès et de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je vive? Quel avantage trouverai-je à conserver une vie inutile et chargée d'impiété? Que l'illustre épouse de Jupiter danse, que son pied joyeux frappe en cadence le sol de l'Olympe; elle a atteint, en effet, le but qu'elle poursuivait : elle a abattu, renversé de fond en comble, l'homme qui tenait le premier rang dans la Grèce! Qui pourrait adresser ses vœux à cette déesse, qui, en haine d'une femme, et pour se venger de l'amante de Jupiter, a perdu le bienfaiteur de la Grèce, auquel elle n'avait rien à reprocher?

THÉSÉE. Non, le coup ne part point d'une autre divinité : c'est l'épouse de Jupiter qui te frappe; tu l'as bien compris. [Je sais qu'il est plus aisé de donner des avis que de souffrir.] Point d'hommes à qui ne se fassent sentir les atteintes de la fortune; point de dieux même, si les récits des poëtes ne sont pas menteurs. N'ont-ils pas formé entre eux des unions que nulle loi n'autorise? N'ont-ils pas, pour régner, chargé leurs pères de liens honteux? Et cependant ils continuent d'habiter l'Olympe, et les fautes qu'ils ont commises ne leur pèsent point. Eh bien! que diras-tu, toi qui es mortel, si tu supportes impatiemment les coups du sort, tandis

que les dieux s'y résignent? Quitte donc Thèbes, puisque la loi t'y oblige, et suis-moi dans la cité de Pallas. Là, quand tu auras purifié tes mains du sang qui les souille, je te donnerai une place à mon foyer, une part de ma fortune; et les présents que je tiens de mes concitoyens pour avoir tué le taureau de Crète et sauvé la vie à quatorze adolescents, je te les offrirai. Sur tous les points du pays, des lots de terre m'ont été attribués : ils porteront désormais ton nom tant que tu vivras; lorsque tu seras descendu chez Pluton, la cité d'Athènes tout entière t'offrira des sacrifices dans des temples élevés en ton honneur. C'est une belle récompense pour des citoyens que d'obtenir de la gloire auprès des Grecs en servant un grand homme. Et moi, je m'acquitterai ainsi avec mon sauveur : car c'est maintenant que tu as besoin d'amis. Tant que les dieux honorent un mortel, à quoi bon les amis? L'appui des dieux lui suffit, quand ils veulent le servir.

HERCULE. Hélas! ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Pour moi, je n'ai jamais cru et ne croirai jamais que les dieux se plaisent à des unions que la loi réprouve, qu'ils se chargent de chaînes, et que l'un commande en maître à l'autre. Un dieu, s'il est toutefois réellement dieu, n'a besoin de personne : ce sont les poëtes qui tiennent ces détestables discours. J'ai considéré que, tout malheureux que je suis, j'encourrais le reproche de lâcheté, si je fuyais la clarté du jour. Quiconque, né mortel, ne sait pas comment il faut supporter les revers, ne pourra pas non plus résister au trait d'un ennemi. J'attendrai la mort de pied ferme; j'irai dans ta cité, et je te suis infiniment reconnaissant de tes dons... Ah! j'ai passé par des épreuves sans nombre; jamais je n'ai reculé, ni trempé mes yeux de larmes; et je ne pensais pas que je dusse être réduit à

verser des pleurs. Maintenant, à ce qu'il semble, il faut que je sois l'esclave de la fortune. Soit. Vieillard, tu vois que je pars en exil; tu vois aussi que je suis le meurtrier de mes propres enfants. Que leurs corps soient par toi ensevelis et portés au tombeau; honore-les de tes larmes : car la loi ne me permet pas de remplir ces devoirs. Replace-les sur le sein, dans les bras de leur mère; rétablis ces liens que j'ai brisés, hélas! sans le vouloir. Quand tu auras déposé leurs corps dans le sein de la terre, fixe-toi dans cette ville : le séjour en sera douloureux sans doute, mais enfin résigne-toi à supporter mes malheurs. O mes enfants! celui qui vous a fait naître, l'auteur de vos jours, votre père vous a tués; vous n'avez pas recueilli le fruit de ses travaux, ni joui de cette gloire qu'il vous préparait au prix de tant de peines. Et toi, épouse infortunée, je t'ai fait périr, payant d'un cruel retour ta fidélité à ma couche, le long et pénible exercice des vertus domestiques. Ah! malheureuse épouse! malheureux enfants! malheureux moi-même! Sort cruel! je vais donc m'arracher à vous. Douceur amère de ces derniers embrassements! Amère nécessité de vivre en compagnie de ces armes! Je ne sais si je dois les emporter ou les laisser; en retombant sur mon flanc, elles me diront sans cesse : « Par nous tu as fait périr tes enfants et ta femme; tu portes en nous leurs meurtriers. » Et ma main les reprendrait? Et pourquoi? Pourtant, me dépouiller de ces armes, avec lesquelles j'ai accompli tant de hauts faits dans la Grèce, c'est me livrer à mes ennemis, m'exposer à une mort honteuse. Non, il ne faut pas les quitter; je les garderai, bien qu'à regret. Il est un service que le malheureux Hercule réclame de toi, Thésée : viens à Argos réclamer avec moi le prix qui m'est dû pour avoir amené Cerbère; je crains que, seul et livré à la douleur,

il ne m'arrive malheur. O terre de Cadmus! ô peuple de Thèbes! rasez vos têtes, mêlez vos larmes, allez au tombeau de ces enfants, pleurez-les et moi avec eux; nous sommes tous morts à la fois, frappés du même coup par l'impitoyable Junon.

THÉSÉE. Lève-toi, malheureux : c'est assez de larmes.

HERCULE. Je ne puis : mes membres refusent de se mouvoir.

THÉSÉE. C'est que le malheur abat même les plus forts.

HERCULE. Ah! que ne puis-je devenir pierre et perdre ainsi le souvenir de mes maux!

THÉSÉE. Calme-toi, et donne la main à un ami qui est tout à ton service.

HERCULE. Crains seulement que je ne tache de sang tes vêtements.

THÉSÉE. Essuie ce sang, tu le peux; je ne m'en mets point en peine.

HERCULE. Je n'ai plus d'enfants, et tu me tiens lieu de fils.

THÉSÉE. Passe ton bras autour de mon cou, je guiderai tes pas.

HERCULE. Vrai couple d'âmes! mais l'un d'eux est bien malheureux. O vieillard, c'est ainsi qu'il faut avoir un ami.

AMPHITRYON. Heureuse est la patrie qui lui a donné le jour.

HERCULE. Thésée, retournons sur nos pas, pour que je voie mes enfants.

THÉSÉE. Si tu goûtes cette consolation, en seras-tu plus léger?

HERCULE. Je veux les voir et les presser contre mon sein paternel.

AMPHITRYON. Les voilà : car ton désir s'accorde avec le mien.

THÉSÉE. Ainsi tu perds le souvenir de tes travaux.

HERCULE. Tous mes maux passés n'égalaient pas ceux que je souffre aujourd'hui.

THÉSÉE. Si l'on te voit montrer cette faiblesse, on te blâmera.

HERCULE. En vivant, je m'abaisse à tes yeux; mais autrefois tu me jugeais autrement.

THÉSÉE. Qu'est devenu le grand Hercule?

HERCULE. Qu'étais-tu toi-même, au temps de ton malheur, dans les Enfers?

THÉSÉE. Si tu veux connaître l'état de mon cœur, j'étais le plus faible des hommes.

HERCULE. Pourquoi dire alors que je succombe à mes malheurs?

THÉSÉE. Avance.

HERCULE. Adieu, vieillard!

AMPHITRYON. Adieu, mon fils!

HERCULE. Ensevelis, comme je te l'ai dit, mes enfants.

AMPHITRYON. Et moi, mon fils, qui m'ensevelira?

HERCULE. Moi.

AMPHITRYON. Quand seras-tu de retour?

HERCULE. Quand tu auras enseveli mes enfants.

AMPHITRYON. Comment?

HERCULE. Je te ferai venir de Thèbes à Athènes. Mais donne la sépulture à ces corps : douloureux office! et moi, qui par d'infâmes attentats ai ruiné ma maison, je suivrai Thésée comme un navire désemparé. Quiconque désire posséder la richesse ou la puissance plutôt qu'un ami fidèle est mal inspiré.

LE CHŒUR. Nous partons, vieillards misérables et gémissants, après avoir perdu les meilleurs des amis.

HIPPOLYTE

PERSONNAGES :

VÉNUS.

HIPPOLYTE.

SUIVANTS D'HIPPOLYTE.

UN SERVITEUR.

LA NOURRICE DE PHÈDRE.

LE CHŒUR, composé de femmes de Trézène.

THÉSÉE.

UN MESSAGER.

DIANE.

La scène est à Trézène, devant le palais, à l'entrée duquel on voit deux images, l'une de Diane, l'autre de Vénus.

HIPPOLYTE

VÉNUS. Je suis la déesse Vénus, dont la gloire et le renom sont grands parmi les mortels et dans le ciel. Du Pont-Euxin aux bornes atlantiques, quiconque vit et voit la lumière du soleil m'est soumis : je comble d'honneur ceux qui respectent ma puissance, et j'abats ceux qui me traitent avec orgueil. Car les dieux aussi ont la faiblesse de prendre plaisir aux honneurs que leur rendent les hommes. Je démontrerai bientôt la vérité de ces paroles. Ainsi le fils de Thésée, Hippolyte, ce rejeton de l'Amazone, ce nourrisson du chaste Pitthée[1], seul entre tous les citoyens de Trézène, prétend que je suis la plus détestable des divinités : il repousse l'amour et fuit le mariage. Il honore et regarde comme la plus grande des divinités la sœur de Phébus, Diane, fille de Jupiter. Sans cesse en compagnie de la vierge, dans la verte forêt, il poursuit avec ses chiens agiles et détruit les bêtes sauvages. Sied-il à un mortel de fréquenter les dieux à ce point? Je n'en suis point jalouse : que m'importe? Mais je punirai aujourd'hui Hippolyte des torts qu'il a eus envers moi : j'ai préparé mon plan depuis longtemps, ma vengeance sera facile. Lorsqu'il vint naguère de la demeure de Pitthée dans la demeure de Pandion, pour assister à la célébration des

1. Pitthée de Trézène, aïeul de Thésée, passait pour l'un des plus anciens sages de la Grèce.

sacrés mystères[1], Phèdre, la noble épouse de son père, le vit et s'éprit pour lui d'un violent amour que j'allumai à dessein dans son cœur. Avant de venir en ces lieux, à Trézène, elle fonda, sur la roche même de Pallas, un temple de Vénus, d'où l'on découvre ce pays, et qui rappelait l'objet absent de son amour. A l'avenir, cet édifice, consacré à la déesse, portera le nom d'Hippolyte. Mais depuis que Thésée eut quitté la terre de Cécrops, pour se purifier du sang des Pallantides[2], et eut abordé avec son épouse sur ce rivage où il se résignait à subir un exil d'un an, dès lors, la malheureuse Phèdre, gémissante et percée des traits de l'amour, dépérit en silence, sans que personne dans la maison ait connaissance du mal qui la tue. Mais il ne faut pas que cet amour demeure stérile; j'instruirai Thésée de la vérité; elle éclatera à ses yeux; et mon jeune ennemi périra victime des imprécations de son père, auquel Neptune, le souverain des mers, a promis de ratifier trois de ses vœux[3]. Phèdre mourra non sans gloire, mais elle mourra : je ne serai point assez sensible à son malheur pour renoncer à tirer de mes ennemis la vengeance qui doit me satisfaire. — Mais je vois le fils de Thésée, Hippolyte, qui revient après une chasse laborieuse. Sortons de ces lieux. Sur ses pas marche une troupe nombreuse de serviteurs qui crient et chantent en l'honneur de Diane. Il ne sait pas que les portes de Pluton sont ouvertes pour lui, et qu'il voit la lumière pour la dernière fois.

1. Les mystères d'Eleusis.

2. Pallas était fils de Pandion et frère d'Égée. Ses fils ayant conspiré pour détrôner Thésée, ce prince les fit tous périr. C'est pour expier ce meurtre, qu'il s'exila d'Athènes pendant un an.

3. Thésée avait invoqué Neptune trois fois : 1° pour sortir des enfers; 2° pour sortir du Labyrinthe; 3° pour se venger d'Hippolyte.

HIPPOLYTE. Suivez-moi, suivez-moi en chantant la céleste Diane, la fille de Jupiter, l'objet de notre culte.

LES SUIVANTS. Auguste déesse, déesse auguste et vénérable, fille de Jupiter, je te salue, ô Diane, fille de Latone et de Jupiter, de beaucoup la plus belle des vierges, qui habites, dans le vaste ciel, la cour de ton glorieux père, le palais doré de Jupiter. Salut, Diane, la plus belle, la plus belle des vierges de l'Olympe !

HIPPOLYTE. Je t'apporte, ô ma souveraine, cette couronne que mes mains ont tressée : j'en ai cueilli les fleurs dans une prairie vierge, où le berger n'ose conduire ses troupeaux, et que le fer n'a point encore entamée; l'abeille seule y parcourt, au printemps, l'herbe pure de toute atteinte. La Pudeur la nourrit de la rosée des sources vives, pour que puisse y butiner quiconque ne doit rien à l'étude, mais a appris de la nature la sagesse en toute chose; l'accès en est interdit aux pervers. Reçois donc d'une main pieuse, ô ma chère souveraine, cette couronne faite pour orner ta chevelure dorée. Seul entre tous les mortels, j'ai droit de te l'offrir : car j'habite avec toi, je m'entretiens avec toi, et j'entends ta voix, si je n'aperçois pas ton visage. Puissé-je finir ma vie comme je l'ai commencée !

UN SERVITEUR. Prince (car aux dieux seuls convient le nom de maîtres), voudrais-tu recevoir de moi un bon conseil ?

HIPPOLYTE. Oui, certes; autrement, je me piquerais en vain de sagesse.

LE SERVITEUR. Sais-tu quelle loi régit les mortels?

HIPPOLYTE. Je l'ignore : pourquoi me faire cette question?

LE SERVITEUR. Haïr le faste et ce qui ne plaît pas à tous.

HIPPOLYTE. Fort bien : peut-on être orgueilleux, en effet, sans être déplaisant?

LE SERVITEUR. Et l'affabilité n'a-t-elle pas quelque charme?

HIPPOLYTE. Beaucoup, assurément ; et l'avantage qu'elle procure coûte peu de peine.

LE SERVITEUR. Penses-tu que les mêmes maximes aient cours parmi les dieux?

HIPPOLYTE. Oui, s'il est vrai que nous autres mortels nous empruntions aux dieux leurs lois.

LE SERVITEUR. Pourquoi donc n'invoques-tu pas une déesse vénérable?

HIPPOLYTE. Laquelle? Prends garde que ta langue ne s'égare.

LE SERVITEUR. Celle qui est placée aux portes de ton palais, Vénus.

HIPPOLYTE. Chaste comme je suis, je la salue de loin.

LE SERVITEUR. C'est pourtant une déesse auguste et célèbre parmi les mortels.

HIPPOLYTE. Chacun a ses dieux et ses amis préférés.

LE SERVITEUR. Puisses-tu être heureux, si tu as les sentiments que tu dois avoir!

HIPPOLYTE. Je n'aime pas les divinités qu'on adore la nuit.

LE SERVITEUR. Les dieux, jeune homme, ont droit à nos hommages.

HIPPOLYTE. Allez, compagnons, et, rentrés à la maison, préparez le repas : une table bien garnie plaît au retour de la chasse; et puis, il faut panser les chevaux: je veux, quand je serai rassasié, les atteler à mon char et les exercer à d'utiles évolutions. Pour ta Vénus, je lui dis un long adieu.

LE SERVITEUR. Mais nous (car il ne faut pas imiter les jeunes gens), animés des sentiments qui conviennent

aux esclaves, nous adorons tes images, ô puissante Vénus! Pardonne à la fougue de l'âge des paroles inconsidérées, et feins de ne pas les entendre : il sied aux dieux de se montrer plus sages que les hommes.

LE CHŒUR. On cite une roche qui distille l'eau du fleuve Océan, et dont la cime lance une onde assez abondante pour y plonger les urnes. Là, une de mes amies trempait dans le courant du ruisseau des vêtements de pourpre qu'elle étendait sur le penchant du rocher, aux rayons ardents du soleil. C'est elle qui m'apprit tout d'abord que la reine restait enfermée dans son palais, attachée sur un lit de douleur, et que des tissus légers voilaient sa tête blonde. Depuis trois jours, dit-on, le fruit de Cérès n'a point approché de sa bouche divine; et la malheureuse, atteinte d'un mal secret, veut hâter le terme de sa vie. La fureur qui t'agite, femme infortunée, est sans doute l'œuvre d'une divinité, de Pan, ou d'Hécate, ou des vénérables Corybantes, ou de Cybèle[1] qui erre sur les montagnes. Peut-être expies-tu par ces tourments une offense faite à Dictynne[2] chasseresse, que tu auras frustrée de gâteaux sacrés. Car elle court aussi à travers les flots en franchissant l'humide étendue de l'onde amère. Ton noble époux, le chef des Erechthéides, s'est-il laissé prendre aux charmes d'une rivale qu'il reçoit secrètement dans sa couche au mépris de la foi conjugale? ou bien quelque matelot, parti de Crète, a-t-il abordé au port hospitalier d'Athènes, apportant à la reine une nouvelle fâcheuse qui l'attriste et la tient clouée dans son lit? Les femmes sont d'humeur difficile et sujettes, à l'heure de l'enfantement, à un malaise

1. Pan, Hécate, les Corybantes, Cybèle, sont les divinités qui frappent les mortels de démence.

2. C'est le nom sous lequel Diane était adorée en Crète, la patrie de Phèdre.

cruel qui égare leur raison. Ce trouble, je l'ai jadis ressenti dans mon sein; et j'invoquai la céleste Diane qui préside aux accouchements, la déesse habile à manier l'arc; et, toujours vénérée par moi, elle marche au nombre des dieux. — Mais voici la vieille nourrice de Phèdre: elle transporte sa maîtresse devant les portes du palais; et le nuage qui voilait son front s'est encore obscurci. Je suis impatiente de connaître le mal qui consume le corps flétri de la reine.

LA NOURRICE. O maux des mortels! Tristes maladies! Que ferai-je, que ne ferai-je pas pour toi? Voilà cette lumière brillante, ce ciel, après quoi tu soupirais; ton lit de douleur est maintenant hors du palais. Car tu ne parlais que de venir en ces lieux; et bientôt tu auras hâte de rentrer dans ton appartement. Tu es prompte à changer d'avis, et rien ne te satisfait; le présent ne te plaît pas, et à ce que tu as tu préfères ce que tu n'as pas. Mieux vaut souffrir que soigner ceux qui souffrent. Le malade souffre, et voilà tout; à le servir, il y a peine pour le cœur et fatigue pour le corps. La vie des humains n'est qu'un enchaînement de douleurs; il n'y a pas de relâche à leurs maux. Il est un autre bien préférable à la vie; mais les épaisses ténèbres qui l'enveloppent le cachent à nos yeux. Nous nous montrons follement épris du vain éclat de cette existence terrestre, parce que nous n'avons pas l'expérience d'une autre vie, et que nous ne savons rien de ce qui se passe sous la terre : nous sommes dupes de fables qui nous égarent.

PHÈDRE. Soulevez mon corps, redressez ma tête; je sens mes membres brisés se dissoudre, mes amies... Esclaves, prenez ces belles mains... Que ce voile est pesant sur mon front! Ôte-le, laisse flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE. Courage, mon enfant! Ne déplace pas

impatiemment ton corps. Tu supporteras plus aisément ton mal en demeurant tranquille et noblement résignée : souffrir est une nécessité pour les mortels.

PHÈDRE. Hélas! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une onde pure qui me désaltère! Que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer dans une prairie touffue!

LA NOURRICE. O mon enfant, que dis-tu? Garde-toi de tenir devant la foule ce langage insensé.

PHÈDRE. Conduisez-moi sur la montagne. J'irai à la forêt, au milieu des pins, où courent les chiens meurtriers à la poursuite des cerfs tachetés. Dieux! je brûle d'animer les chiens de la voix et d'approcher de mes blonds cheveux le javelot de Thessalie, la main armée d'un dard acéré.

LA NOURRICE. Où s'égare ta pensée, mon enfant? Pourquoi t'inquiéter aussi de chasse? Quel est ce désir de boire l'eau des fontaines? De la colline attenant au palais jaillit une onde propre à te désaltérer.

PHÈDRE. Diane, souveraine de la plage de Limné[1], toi qui présides à ce gymnase où retentit le pied des coursiers, que ne suis-je dans les plaines qui te sont consacrées, occupée à dompter des poulains Vénètes!

LA NOURRICE. Quelle parole t'est encore échappée dans ta folie? Tout à l'heure tu gravissais la montagne, emportée par le désir de la chasse; et maintenant, tu désires guider de jeunes coursiers sur le sable de l'arène : bien habile serait le devin qui saurait quelle divinité t'agite et trouble tes sens, ma fille.

PHÈDRE. Malheureuse, qu'ai-je fait? Où ai-je laissé s'égarer ma raison? J'ai perdu l'esprit; j'ai subi l'ién

1. Plage voisine de Trézène, où se trouvait un gymnase consacré à Ἄρτεμις Λιμνᾶτις.

fluence d'une divinité cruelle. Hélas! hélas! infortunée que je suis! Nourrice, voile de nouveau ma tête : car j'ai honte des paroles que j'ai prononcées. Cache-moi : les larmes me coulent des yeux, et le rouge me monte au visage. Recouvrer la raison est douloureux pour moi; la folie est chose cruelle; mais il vaut mieux mourir sans connaître son mal.

LA NOURRICE. Je te cache; et moi, quand la mort cachera-t-elle mon corps? A vivre longtemps j'ai beaucoup appris : c'est que l'amitié qui unit les mortels entre eux devrait être mesurée et ne pas absorber leur âme tout entière; le lien qui les attache devrait être assez souple pour qu'on pût le rompre et le resserrer au besoin. Qu'un seul être souffre pour deux, comme je souffre pour elle, c'est un fardeau insupportable. On dit que des principes rigoureux appliqués à la conduite de la vie offrent plus de périls que de charmes et font obstacle à la santé de l'âme. A mon sens « Rien de trop » vaut mieux que « Trop », et les sages partageront mon sentiment.

LE CHŒUR. Vieille et fidèle nourrice de Phèdre, notre reine : nous sommes témoins des cruelles souffrances qui l'accablent; mais nous ignorons quelle est la nature de son mal, et nous voudrions l'apprendre de ta bouche.

LA NOURRICE. Je l'ignore : j'ai beau l'interroger, elle ne veut rien dire.

LE CHŒUR. Tu ne sais pas non plus quelle est la cause de ces souffrances?

LA NOURRICE. J'ignore l'une et l'autre; elle garde le silence sur tout cela.

LE CHŒUR. Comme son corps est faible et flétri!

LA NOURRICE. Le moyen qu'il en soit autrement! Voilà trois jours qu'elle ne prend aucun aliment.

LE CHŒUR. Est-ce l'effet du délire ou est-elle résolue à mourir?

LA NOURRICE. Elle veut mourir, et jeûne jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de la vie.

LE CHŒUR. Il est étrange que son époux souscrive à ce projet.

LA NOURRICE. C'est qu'elle cache sa souffrance et nie être malade.

LE CHŒUR. Et il ne devine pas la vérité en regardant ses traits?

LA NOURRICE. Non : car il se trouve absent de ces lieux.

LE CHŒUR. Mais toi, que n'emploies-tu la violence, t'efforçant de connaître sa maladie et la cause de son délire?

LA NOURRICE. J'ai essayé de tous les moyens et n'en suis pas plus avancée. Toutefois, je ne veux pas me relâcher encore de mon zèle, afin que tu sois témoin et que tu juges toi-même de l'intérêt que je porte à mon infortunée maîtresse. — Allons, ma chère fille, oublions l'une et l'autre ce que nous avons dit : deviens plus traitable; éclaircis ce front attristé, et renonce à ta résolution; pour moi, j'abandonnerai la voie mauvaise où je m'étais engagée, et je te parlerai un meilleur langage. Si tu es atteinte de quelque mal secret, voici des femmes prêtes à te soulager avec moi; si ta souffrance est de celles qu'on peut révéler à des hommes, parle, afin qu'on instruise du fait les médecins. Eh bien! pourquoi garder le silence? Au lieu de te taire, mon enfant, tu devrais ou me réfuter, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison... Réponds-moi, regarde de ce côté... O malheureuse que je suis! Femmes, nous prenons une peine inutile. Nous ne sommes pas plus avancées qu'auparavant : alors, elle ne se laissait pas fléchir; maintenant, elle refuse d'obéir.

Sache toutefois (dussent mes paroles te rendre plus impitoyable que la mer) que, si tu meurs, tu trahiras tes enfants [1] et les chasseras de la maison paternelle : j'en atteste cette reine des Amazones qui a donné un maître à tes enfants, un bâtard dont les sentiments sont dignes d'un homme libre; tu le connais bien, Hippolyte...

PHÈDRE. Hélas!

LA NOURRICE. Ce reproche te touche?

PHÈDRE. Tu me fais mourir, nourrice. Je t'en supplie au nom des dieux, ne me parle plus de cet homme.

LA NOURRICE. Vois : tu es dans ton bon sens, et, malgré cela, tu refuses de servir tes enfants en conservant tes jours!

PHÈDRE. J'aime mes enfants; mais un autre malheur m'accable.

LA NOURRICE. Tes mains, ô ma fille, sont pures de sang?

PHÈDRE. Mes mains sont pures, mais mon cœur est souillé.

LA NOURRICE. Es-tu victime du maléfice de quelque ennemi?

PHÈDRE. Un ami m'a perdue malgré lui et malgré moi.

LA NOURRICE. Thésée a-t-il eu quelque tort envers toi?

PHÈDRE. Puisse-t-on ne jamais me voir l'offenser!

LA NOURRICE. Quel crime as-tu donc commis qui te force à mourir?

PHÈDRE. Que t'importe ma faute? ce n'est pas envers toi que je suis coupable.

LA NOURRICE. Si je n'arrive pas au but, ce n'est pas moi, c'est toi qui en seras cause.

1. Ils se nommaient Acamas et Démophon.

PHÈDRE. Que fais-tu? pourquoi me faire violence en me saisissant la main?

LA NOURRICE. Je ne lâcherai pas non plus tes genoux.

PHÈDRE. Tu apprendras ton malheur, infortunée, en apprenant le mien.

LA NOURRICE. Est-il un plus grand malheur pour moi que de te perdre?

PHÈDRE. Tu en mourras; et pourtant cet aveu fait ma gloire.

LA NOURRICE. Et tu me caches une chose qui t'honore, malgré mes prières!

PHÈDRE. C'est que je suis dans la honte et que je cherche à en sortir noblement.

LA NOURRICE. Tu n'en seras donc que plus honorée, si tu parles.

PHÈDRE. Va-t'en, au nom des dieux, et laisse ma main.

LA NOURRICE. Non pas, puisque tu me refuses la grâce qui m'était due.

PHÈDRE. Tu seras satisfaite : car ta main suppliante est sacrée pour moi.

LA NOURRICE. Je ne dirai plus rien : c'est à toi maintenant de parler.

PHÈDRE. O ma mère[1], ô déplorable mère! de quel amour tu as brûlé!

LA NOURRICE. Celui qu'elle éprouva pour un taureau? Mais pourquoi réveiller ce souvenir?

PHÈDRE. O sœur infortunée[2], épouse de Bacchus...

LA NOURRICE. Ma fille, que fais-tu? tu insultes ta famille.

PHÈDRE. Et moi, je meurs la troisième et la plus misérable.

1. Pasiphaé, fille du Soleil et femme de Minos, roi de Crète.
2. Ariane.

LA NOURRICE. Je suis stupéfaite : où aboutira ce discours ?

PHÈDRE. C'est de là que vient mon malheur ; il n'est pas récent.

LA NOURRICE. Je n'en ignore pas moins ce que je veux savoir.

PHÈDRE. Hélas ! comment me dirais-tu ce qu'il faut que je dise ?

LA NOURRICE. Je ne suis pas un devin pour pénétrer ce mystère.

PHÈDRE. Quel est ce sentiment qu'on appelle l'amour chez les mortels ?

LA NOURRICE. Le plus doux, ma fille, et le plus amer tout ensemble.

PHÈDRE. Moi, je n'en ai éprouvé que l'amertume.

LA NOURRICE. Que veux-tu dire ? tu aimes ? et qui ?

PHÈDRE. Le fils de l'Amazone, quel qu'il soit après tout.

LA NOURRICE. Hippolyte, dis-tu ?

PHÈDRE. C'est toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA NOURRICE. Ciel ! qu'entends-je ? me voilà perdue ! Femmes, cet aveu est intolérable. Non, je ne puis supporter la vie : le jour m'est odieux, la lumière m'est odieuse. Je vais rejeter, sacrifier mon corps, et me débarrasser par la mort du poids de l'existence. Adieu, c'est fait de moi ! Les sages, paraît-il, sont entraînés au crime malgré eux et fatalement. Vénus n'est donc pas une déesse ; il faut qu'elle soit plus encore, pour avoir perdu Phèdre, et moi-même, et toute sa maison.

LE CHŒUR. Tu as entendu la reine, hélas ! tu as recueilli l'aveu de ces maux déplorables que l'oreille se refuse à croire. Puissé-je mourir, chère princesse, avant d'arriver jusqu'au délire où ta pensée s'est égarée ! Infortunée, combien tu souffres ! O douleur, compagne or-

dinaire des mortels! C'est fait de toi; tu as révélé ta honte. Et cette journée, avant de finir, que te réserve-t-elle? Ce palais sera témoin de quelque catastrophe. Je vois clairement où te conduira le sort que Vénus t'a jeté, ô malheureuse fille de la Crète!

PHÈDRE. Femmes de Trézène, qui habitez cette extrémité de la terre de Pélops, j'ai déjà réfléchi jadis, sans raison, durant la longueur des nuits, aux causes qui corrompent la vie des mortels. Leurs fautes ne sont pas, je crois, l'effet de la constitution naturelle de leur esprit : car beaucoup ont la sagesse en partage. Voici comment il faut raisonner : nous voyons et connaissons le bien; mais nous ne le pratiquons pas, les uns par lâcheté, les autres préférant le plaisir à la vertu. Et combien de plaisirs nous charment! les longs entretiens, l'oisiveté, mal plein d'attraits, et la honte : or, il y a deux sortes de hontes, l'une qui sied, l'autre qui est le fléau des familles. Si l'on savait avoir honte à propos, le même nom ne désignerait pas deux sentiments opposés. Lors donc que j'eus reconnu ces vérités, nul charme ne dut les effacer de mon esprit, de manière à m'entraîner à des pensées contraires. Je vais te révéler la route que mon cœur a suivie. Quand je me sentis blessée par l'amour, je cherchai le moyen d'en supporter le mieux possible les atteintes. Je commençai dès lors à taire et à cacher mon mal. On ne saurait, en effet, se fier à la langue, qui, capable de corriger les pensées d'autrui, s'attire une foule de maux par sa faute. Ensuite, je résolus de résister noblement à ce fol amour et d'en triompher à force de sagesse. Enfin, comme, en dépit de mes efforts, je ne parvenais pas à vaincre Vénus, il me sembla que le meilleur parti était de mourir : personne ne blâmera ma résolution. Puisse ma gloire éclater à tous les yeux, et ma honte n'avoir pas de témoins! D'ailleurs,

je connaissais l'infamie de ma passion, et je savais, de plus, que j'étais femme, et partant odieuse à tous. Ah! périsse, et de la mort la plus cruelle, l'épouse qui, la première, souilla sa couche par un commerce adultère! Ce sont les plus nobles maisons qui ont donné aux femmes ce mauvais exemple : car, lorsque le crime est en honneur auprès des grands, il ne tarde certes pas à séduire le vulgaire. Je hais également ces femmes, modestes dans leur langage, honteusement hardies dans le secret. De quel front, ô Vénus, déesse de la mer, regardent-elles en face leur époux? Comment ne redoutent-elles pas l'obscurité, leur complice? Ne craignent-elles pas que les voûtes de leur maison n'élèvent la voix contre elles? Ce qui me décide à mourir, chères amies, c'est la crainte de déshonorer mon époux et les enfants que j'ai mis au monde : je veux qu'ils vivent dans l'illustre ville d'Athènes, libres, jouissant de leur franc parler, et glorieux de leur mère. Un homme, fût-il né plein d'audace, n'est plus qu'un esclave, dès qu'il a conscience des opprobres de sa mère ou de son père. Il n'est qu'un bien, dit-on, aussi précieux que la vie, c'est une âme juste et droite. Le temps dévoile, à son heure, la méchanceté des mortels, comme le miroir reproduit les traits de la jeune vierge : puissé-je n'être jamais comptée au nombre des méchants!

LE CHŒUR. Oh! comme la modestie est belle en toute chose et recueille de glorieux hommages parmi les mortels!

LA NOURRICE. Maîtresse, ton malheur m'a causé tout à l'heure, il est vrai, un effroi subit et terrible; mais je fais réflexion maintenant que j'avais tort : chez les mortels, le second mouvement est ordinairement le plus raisonnable. Et, de fait, il ne t'est rien arrivé de singulier ni d'extraordinaire : le courroux d'une déesse s'est ap-

pesanti sur toi. Tu aimes ? faut-il s'en étonner ? Tu as cela de commun avec bien des mortels. Et tu irais, à cause de cet amour, renoncer à la vie! Le beau profit pour ceux qui aiment ou aimeront leurs semblables, s'il faut qu'ils meurent. Vénus est irrésistible, lorsqu'elle nous attaque avec violence. Lui cède-t-on ? sa poursuite est moins vive ; rencontre-t-elle une âme rebelle et fière ? je te laisse à penser comme elle s'en empare et la torture. Vénus parcourt les airs, elle habite les flots de la mer ; elle est la source de toutes choses ; c'est elle qui fait naître et nourrit l'amour, d'où nous sommes issus, nous tous qui vivons sur la terre. Quiconque possède les écrits des anciens et entretient avec les Muses un commerce assidu, sait que Jupiter brûla jadis pour Sémélé [1] ; il sait aussi que l'Aurore au brillant éclat enleva parmi les dieux Céphale [2] dont elle était éprise ; et cependant ils habitent dans le ciel et ne fuient pas l'abord des dieux ; mais ils cèdent docilement à leur destinée. Et toi, tu ne te soumettras pas à la tienne ! Ton père aurait dû à ce compte t'engendrer à des conditions déterminées et te donner d'autres dieux pour maîtres, si tu n'acceptes pas les lois établies. Combien d'époux, et d'un grand sens, voyant l'opprobre de leur lit, font semblant de ne rien voir! Combien de pères ferment les yeux sur les faiblesses amoureuses de leurs fils! Car la sagesse humaine consiste à ignorer ce qui est honteux. Il ne faut pas prétendre ici-bas à une trop grande perfection, pas plus qu'on ne saurait donner une exacte précision au toit qui couronne un édifice. Comment penses-tu que tu pourrais sortir de l'abîme où tu es tombée ? Si pour toi le bien l'emporte sur le mal, tu

1. Bacchus fut le fruit de cet amour.
2. Fils de Mercure et d'Hersé, enlevé au ciel par l'Aurore éprise de sa beauté.

dois certes t'estimer fort heureuse pour une mortelle. Renonce donc, chère enfant, à de coupables pensées; fais trêve à tes outrages : car n'est-ce pas outrager les dieux que de prétendre leur être supérieure? Aie le courage d'aimer, puisqu'un dieu l'a voulu ; et si tu souffres du mal d'amour, ménage à ton mal une heureuse issue. Il y a des enchantements et des paroles magiques : on trouvera un remède à ta maladie. Certes, les hommes n'arriveraient jamais à inventer des expédients, si nous autres femmes n'en trouvions pas.

LE CHŒUR. Phèdre, le langage de cette femme est sans doute plus utile dans ta situation présente; mais c'est ta résolution que j'approuve. Et cette approbation est plus déplaisante et plus pénible pour toi à entendre que ses discours.

PHÈDRE. Ce qui ruine les États les mieux constitués, ce qui perd les familles, ce sont les discours décevants. Il ne faut point parler pour charmer nos oreilles, mais pour nous exciter à la gloire.

LA NOURRICE. A quoi bon ce fier langage? Ce ne sont pas de beaux discours qu'il te faut, mais l'homme que tu aimes. Je veux connaître au plus vite ses dispositions, en lui déclarant ta flamme sans détours. Si ta vie ne courait pas les plus grands dangers et que ta raison ne fût pas égarée, je ne t'aurais jamais entraînée jusque-là pour satisfaire tes désirs amoureux; maintenant il s'agit de sauver tes jours, et ma conduite est à l'abri du blâme.

PHÈDRE. Ah! l'abominable langage! Ferme la bouche et mets un terme à ces honteux discours.

LA NOURRICE. Ils sont honteux, mais plus utiles pour toi que tes belles maximes. La réalité, puisqu'elle doit te sauver, vaut mieux que le vain nom pour lequel tu te feras gloire de mourir.

PHÈDRE. Je t'en supplie au nom des dieux : puisque ton langage est honteux, quoique habile, ne va pas plus loin : car j'ai soumis honnêtement mon cœur à l'amour; mais si tu caches des conseils honteux sous de belles paroles, je retomberai pour ma perte dans la faute que je veux éviter.

LA NOURRICE. Si telle est ta pensée, il ne fallait pas faillir; mais puisque tu as failli, écoute-moi : c'est une seconde faveur que je te demande. J'ai chez moi des philtres propres à charmer l'amour (je viens d'y songer), et qui guériront ta maladie, si tu n'es point lâche, sans faire tort ni à ton honneur ni à ta raison. Il me faut quelque signe de l'objet aimé, une parole, un morceau de ses vêtements, pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÈDRE. Est-ce un philtre à étendre sur le corps ou à boire?

LA NOURRICE. Je l'ignore : laisse-toi servir, et n'exige pas qu'on t'instruise.

PHÈDRE. Je tremble que tu ne te montres trop habile.

LA NOURRICE. Sache qu'à ce compte tu aurais peur de tout. Mais que crains-tu ?

PHÈDRE. Que tu ne révèles quelque chose au fils de Thésée.

LA NOURRICE. Laisse-moi faire, ma fille, j'arrangerai tout comme il faut. Daigne seulement, ô Vénus, déesse de la mer, me prêter ton secours! Pour le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le palais. (Elle sort.)

LE CHŒUR. Amour, amour, qui verses par les yeux le poison du désir et répands une douce volupté dans l'âme de ceux contre lesquels tu as pris les armes, puisses-tu ne jamais égarer ma raison et te ruer sur moi sans mesure! Car ni le feu, ni les astres du ciel ne lancent des

traits comparables à ceux de Vénus, partis des mains de l'Amour, fils de Jupiter. C'est en vain, en vain que la Grèce multiplie les hécatombes et sur les bords de l'Alphée et dans le temple d'Apollon Pythien[1], si nous ne révérons pas le fils de Vénus, ce maître souverain des hommes, ce gardien des chambres nuptiales, qui perd et conduit aux derniers malheurs les mortels, lorsqu'il fond sur eux dans Œchalie[2]. Vénus arracha du foyer paternel et entraîna sur mer une jeune fille[3], vierge encore et étrangère au joug de l'hymen, pour l'unir au fils d'Alcmène, comme une bacchante des enfers, parmi le sang et le feu, au son des cris de mort. Infortunée, quel hymne nuptial! O murs sacrés de Thèbes! ô source de Dircé! vous pourriez attester toute la violence de Vénus. C'est elle qui consuma des feux de la foudre la mère de Bacchus[4], unie à Jupiter par un hymen sanglant. Elle souffle avec véhémence sur tous les êtres, et vole çà et là comme une abeille.

PHÈDRE. Femmes, taisez-vous : je suis perdue.

LE CHŒUR. Que se passe-t-il donc d'étrange, Phèdre, dans ton palais?

PHÈDRE. Arrêtez, que je distingue ce que l'on dit dans l'intérieur.

LE CHŒUR. Je me tais : ce début est de mauvais augure.

PHÈDRE. Que je suis malheureuse! Hélas! hélas! cruelles souffrances!

LE CHŒUR. Quelle parole prononces-tu? Pourquoi pousser ce cri? Dis-nous, femme, quelle nouvelle accablante te remplit d'effroi.

1. C'est-à-dire à Olympie et à Delphes.
2. Ville de Thessalie.
3. Iole.
4. Sémélé.

PHÈDRE. C'est fait de moi. Approchez de cette porte et écoutez quel bruit éclate dans la maison.

LE CHŒUR. Tu es près de la porte: c'est toi qu'intéressent les paroles qui nous arrivent du palais. Parle, dis-moi quel malheur est survenu?

PHÈDRE. Le fils de l'Amazone, amie des coursiers, Hippolyte, crie et profère contre mon esclave de terribles injures.

LE CHŒUR. J'entends bien une voix, mais je ne puis dire nettement quelles sont les paroles; à travers la porte elles doivent arriver jusqu'à toi.

PHÈDRE. Or, voici qu'il l'accuse clairement d'être une infâme entremetteuse, de trahir le lit de son maître.

LE CHŒUR. Malheur à moi! chère princesse, tu es trahie. Quel conseil te donnerai-je? Le mystère est dévoilé; te voilà perdue...

PHÈDRE. Ah! ciel!

LE CHŒUR. Trahie par ton amie.

PHÈDRE. Elle m'a perdue en révélant mes souffrances; elle voulait me guérir, mais son amitié l'a mal inspirée.

LE CHŒUR. Que vas-tu faire pour sortir de cet abîme de maux?

PHÈDRE. Je ne sais qu'un moyen : mourir au plus tôt est le seul remède aux malheurs qui m'accablent.

HIPPOLYTE. O terre vénérable! ô soleil dont l'œil est ouvert sur le monde! quel abominable langage j'ai entendu!

LA NOURRICE. Tais-toi, mon enfant, de peur qu'on n'entende tes cris.

HIPPOLYTE. Le moyen que je me taise, après les horreurs que j'ai entendues!

LA NOURRICE. Oui, je t'en conjure, par cette belle main que je presse.

HIPPOLYTE. Garde-toi d'avancer la main et de toucher mes vêtements.

LA NOURRICE. Par tes genoux que j'embrasse, ne me perds pas.

HIPPOLYTE. Et comment te perdrai-je, puisque tu n'as rien dit de criminel, à t'entendre?

LA NOURRICE. Mon fils, de tels aveux ne sont pas faits pour être publiés.

HIPPOLYTE. Il est plus beau, certes, de dire publiquement ce qui est honnête.

LA NOURRICE. O mon enfant, ne manque pas à ton serment.

HIPPOLYTE. Ma langue a juré, mon cœur n'a point fait le serment.

LA NOURRICE. O mon fils, que vas-tu faire? tu causeras la perte de tes amis.

HIPPOLYTE. Arrière de tels amis! je n'en compte pas parmi les méchants.

LA NOURRICE. Pardonne, mon enfant : il est naturel aux hommes de se tromper.

HIPPOLYTE. O Jupiter, pourquoi as-tu produit à la lumière du soleil les femmes, cette funeste engeance, née pour le malheur des hommes? Si tu voulais propager la race des mortels, tu n'aurais pas dû attribuer ce rôle aux femmes; les hommes, en te consacrant dans tes temples de l'airain, du fer ou de l'or, auraient acheté de quoi engendrer une postérité, chacun en raison de la valeur de son offrande; et, sans femmes, ils auraient vécu libres au sein de leurs demeures. Maintenant, pour introduire ce fléau dans nos foyers, nous commençons par épuiser notre patrimoine. Or, voici qui prouve que la femme est un fléau funeste. Le père qui a engendré et élevé une fille paye une dot pour l'établir dans une maison étrangère et s'en débarrasser. D'autre part, ce-

lui qui a reçu chez lui cette engeance funeste se plaît à parer de beaux ornements cette vilaine idole, et, pour la vêtir richement, l'infortuné dépense peu à peu tout son avoir. Il y a nécessité pour lui, s'il s'est allié à de nobles parents, à garder, par égard pour eux, une femme désagréable; s'il a pris une femme vertueuse dont les parents sont sans ressources, à oublier le mal en faveur du bien. Ce qu'on peut souhaiter de mieux, c'est de voir figurer à son foyer une femme nulle et inutile par sa simplicité. Je hais la savante, et je souhaite de n'avoir jamais une épouse dont les idées aillent au delà de ce qui sied à son sexe. Car ce sont les savantes que Vénus pervertit de préférence, tandis que la femme dont l'esprit est borné ne forme pas de désirs impudiques. Les femmes ne devraient pas avoir non plus de servante qui les approche, mais vivre dans la compagnie d'animaux muets, afin qu'elles ne pussent parler à personne, ni entendre la parole de personne. Mais maintenant les femmes perverses forment de coupables projets au dedans, et leurs suivantes les produisent au dehors. C'est ainsi, misérable, que toi aussi tu es venue pour trafiquer du lit sacré de mon père. Tes paroles ont souillé mes oreilles : je veux effacer cette souillure en me lavant dans une onde limpide. Comment donc serais-je criminel, puisqu'il m'a suffi de t'entendre pour me croire impur? C'est ma piété, sache-le bien, femme, qui te sauve. Si je ne m'étais pas lié sans y penser par un serment fait aux dieux, je n'aurais pu m'empêcher de révéler la vérité à mon père. Maintenant je vais m'exiler de ce palais, tant que durera l'absence de Thésée, et je resterai bouche close. J'observerai, en revenant avec mon père, de quel front vous l'aborderez, toi et ta maîtresse. Quant à ton impudence, à toi, j'en aurai déjà un avant-goût. Malédiction sur vous! Je ne

me lasserai pas de haïr les femmes, dût-on m'accuser de le répéter sans cesse, parce qu'elles ne se lassent pas non plus d'être perverses. Qu'on leur apprenne donc à être vertueuses, ou qu'on me permette de me déchaîner toujours contre elles.

LE CHŒUR. Malheureuses femmes, combien votre destin est triste! Que faire maintenant ou que dire, pour rompre le nœud qui nous enlace?

PHÈDRE. J'ai mérité mon sort, ô terre! ô lumière! Où fuir pour échapper au malheur? Comment cacher ma honte, amies? Quel dieu voudra me secourir? Qui voudra parmi les hommes, en me prêtant son aide, s'associer à mon crime? Le malheur qui accable ma vie est irréparable. Je suis la plus infortunée des femmes.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, maîtresse. Les artifices de ta suivante n'ont pas réussi : te voilà perdue.

PHÈDRE. O monstre et fléau de tes amis, vois où tu m'as réduite. Puisse Jupiter, auteur de ma race, t'anéantir en te frappant du feu céleste! Ne t'avais-je pas dit (car j'avais deviné ta pensée) de taire le secret qui fait maintenant ma honte? Mais tu n'as pas su te contenir, et je mourrai perdue d'honneur Il me faut donc recourir à de nouveaux expédients. Car Hippolyte, l'âme enflammée de colère, dénoncera, pour nous perdre, ta faute à son père; il contera aussi mes malheurs au vieux Pitthée, et sèmera par tout le pays les bruits les plus injurieux. Meurs donc, et périsse comme toi quiconque est prompt à rendre à ses amis, malgré eux, des services déshonnêtes!

LA NOURRICE. Maîtresse, je suis coupable, et tu as le droit de m'accuser : car le dépit l'emporte chez toi sur le jugement; mais je puis te répondre, si tu veux m'écouter. Je t'ai nourrie et te suis dévouée. En cherchant

des remèdes à ton mal, j'en ai trouvé que je n'aurais pas voulu employer. Si j'avais réussi, je serais comptée au nombre des sages; c'est sur l'événement qu'on mesure notre talent.

PHÈDRE. Puis-je trouver juste et suffisant qu'après m'avoir perdue ta bouche en fasse l'aveu?

LA NOURRICE. Nous perdons le temps en paroles : j'ai été imprudente; mais il est encore possible, ma fille, de te tirer de ce mauvais pas.

PHÈDRE. Tais-toi, car tu m'as donné jusqu'ici de funestes conseils, et tu m'as engagée dans une mauvaise voie. Sors de ma présence, et songe à toi-même; pour moi, je saurai bien pourvoir à ma destinée. Quant à vous, nobles filles de Trézène, l'unique faveur que je vous prie de m'accorder, c'est de garder le silence sur ce que vous avez entendu ici.

LE CHŒUR. J'en jure par l'auguste Diane, fille de Jupiter : jamais je ne révélerai tes maux.

PHÈDRE. Fort bien. Pour moi, j'ai trouvé, après réflexion, un remède à mon malheur : par là, j'assure à la fois l'honneur de mes enfants et mon propre salut, autant qu'il est possible après ce coup du sort. Car jamais je ne déshonorerai la Crète qui m'a vue naître, pour sauver mes jours; jamais je n'affronterai le regard de Thésée après l'acte honteux que j'ai commis.

LE CHŒUR. Quelle résolution extrême veux-tu donc prendre?

PHÈDRE. Je veux mourir; comment? c'est à moi d'y aviser.

LE CHŒUR. Point de parole sinistre!

PHÈDRE. Et toi, donne-moi de bons conseils. En quittant la vie aujourd'hui, je réjouirai Vénus qui m'a perdue; je succomberai aux blessures de l'amour. Mais du moins ma mort sera funeste à un autre et lui apprendra

à ne pas tirer vanité de mon malheur; je veux qu'il ait sa part du mal qui me tue et devienne ainsi plus modeste. (Elle sort.)

LE CHŒUR[1]. Que ne suis-je enfermée dans des cavernes profondes, ou transformée par un dieu en un oiseau rapide et mêlée à la troupe des habitants de l'air! Je prendrais mon vol au-dessus des flots de la mer Adriatique et des eaux de l'Eridan, où des vierges trois fois malheureuses versent dans l'onde azurée de leur père[2] les larmes brillantes comme l'ambre que leur arrache le sort de Phaéton. Je me transporterais sur la plage où mûrissent les pommes des harmonieuses Hespérides, aux lieux où le souverain de la mer empourprée ferme la route aux matelots, limite extrême occupée par Atlas dont la tête touche au ciel; où les sources de l'ambroisie sortent du palais témoin de l'hymen de Jupiter, et où la terre féconde en célestes trésors ajoute à la félicité des dieux. O vaisseau de Crète, aux blanches voiles, qui transportas ma souveraine à travers les flots de la mer retentissante, lorsqu'elle quitta sa demeure fortunée pour ce funeste hymen qui lui promettait le bonheur! c'est sous de mauvais auspices que tu partis des deux pays, ou du moins de la Crète, pour voler vers l'illustre Athènes, et que les matelots attachèrent au rivage de Munychium les bouts tressés des câbles et descendirent sur le continent. Voilà pourquoi elle a eu le cœur brisé par un mal terrible, par un amour criminel que lui souffla Vénus; voilà pourquoi, succombant au malheur qui l'accable, elle suspendra au toit de la chambre nuptiale un lacet enroulé autour de son cou :

1. « Pour échapper au spectacle de ces malheurs, il voudrait descendre au fond de la terre, ou s'élever dans les airs : double vœu familier aux poëtes grecs. » H. WEIL.

2. Le soleil se couche dans la mer d'Occident.

respectant ainsi une divinité farouche, préférant à la honte une bonne renommée, et délivrant son cœur d'un amour funeste.

UN MESSAGER. Holà! holà! accourez tous, vous qui êtes dans le voisinage du palais. Notre maîtresse, l'épouse de Thésée, s'est pendue.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! c'en est fait, notre reine a cessé d'exister : son cou est pris dans un lacet fatal.

LE MESSAGER. Hâtez-vous! qu'on apporte un glaive à deux tranchants pour couper le nœud qui l'attache.

DEMI-CHŒUR. Amies, que devons-nous faire? Faut-il entrer dans le palais et débarrasser la reine de la corde serrée autour de son cou?

DEMI-CHŒUR. Et pourquoi? n'y a-t-il pas là de jeunes serviteurs? Se mêler de tout est chose dangereuse en ce monde.

LE MESSAGER. Redressez, en les étirant, les membres de ce triste cadavre que mon maître va retrouver au lieu de la gardienne de sa maison.

LE CHŒUR. La malheureuse femme est morte, si j'en crois mes oreilles : ce n'est plus qu'un corps inanimé.

THÉSÉE. Femmes, que veulent dire ces cris dont retentit le palais? Les voix bruyantes des serviteurs ont frappé mes oreilles. Quoi! j'arrive d'un pieux voyage, et nul dans la maison, en m'ouvrant les portes, ne me salue de joyeuses paroles. Serait-il arrivé malheur au vieux Pitthée? Sa vie est sans doute fort avancée; et cependant je ne le verrais point partir sans de vifs regrets.

LE CHŒUR. Le malheur que tu redoutes, Thésée, n'a point frappé un vieillard; c'est une jeune victime qui fera couler tes pleurs.

THÉSÉE. Ciel! quelqu'un de mes enfants m'a-t-il été ravi?

LE CHŒUR. Ils sont vivants; mais leur mère a péri par le plus triste destin.

THÉSÉE. Que dis-tu? Mon épouse est morte? et comment?

LE CHŒUR. Elle s'est pendue en attachant une corde au plafond.

THÉSÉE. Est-ce le chagrin qui l'a consumée? Quel événement a causé sa mort?

LE CHŒUR. Je n'en sais pas davantage : car je viens d'arriver au palais pour pleurer tes malheurs.

THÉSÉE. Ah! pourquoi donc ai-je ceint ma tête de cette guirlande de feuilles, puisque je devais consulter les dieux pour mon malheur[1]! Esclaves, retirez les verrous, ouvrez les portes à deux battants, afin que je voie, ô spectacle douloureux! le corps d'une épouse dont la perte me tue.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! infortunée, quels maux t'accablent! Tel est l'acte dont tu fus la victime et l'auteur, qu'il a bouleversé cette maison. Je déplore cette résolution hardie, cette mort violente où t'a réduite un destin impie, et dont ta malheureuse main a été l'instrument. Quel dieu, infortunée, a donc éteint le flambeau de tes jours?

THÉSÉE. Ô douleur! De tous les maux que j'ai soufferts, malheureux que je suis! voici le plus grand. O fortune, ton bras s'est appesanti cruellement sur ma famille et sur moi; c'est une souillure inattendue qu'un mauvais Génie a imprimée sur mon front, la ruine et le fléau de ma vie. Tel est l'abîme de maux où je suis plongé, que je ne pourrai jamais en sortir ni surmonter les flots de l'adversité. Quel langage employer, malheureux que

1. Ceux qui rapportaient de l'oracle une réponse favorable se couronnaient de laurier.

je suis! de quel nom appeler ton cruel destin, chère épouse, pour rencontrer la vérité? Tu es partie, comme l'oiseau échappé des mains de l'oiseleur, et d'un vol rapide tu t'es élancée chez Pluton. Hélas! hélas! cruels, bien cruels sont les maux que j'endure. Mon infortune a sans doute une cause lointaine, et j'expie les fautes qu'un de mes ancêtres a commises envers les dieux.

LE CHŒUR. Prince, tu n'es pas seul en butte à de pareils malheurs; beaucoup d'autres ont perdu comme toi une épouse chérie.

THÉSÉE. Je veux mourir, malheureux que je suis! et descendre sous la terre, dans la nuit infernale, puisque je suis privé de ta société si douce: car tu m'as perdu plutôt que tu n'as péri toi-même. Qui donc m'apprendra, chère épouse, pourquoi la mort a glacé ton cœur? Quelqu'un me dira-t-il ce qui s'est passé, ou est-ce en vain que ma demeure royale abrite une foule de serviteurs? Ah! que tu me rends malheureux! Dans quel deuil je vois ma maison plongée, deuil insupportable, et que la parole ne saurait rendre! Oui, je suis perdu. Ma maison est déserte et mes enfants sont orphelins.

LE CHŒUR. Tu nous a quittées, tu nous a quittées, femme chérie entre toutes les femmes, la meilleure de celles qu'éclairent la lumière du soleil et la lune, flambeau des nuits. Ah! malheureux! quelle calamité pour ta maison! Ton infortune remplit mes yeux de larmes, et je tremble depuis longtemps qu'un nouveau malheur ne s'ajoute à celui-ci.

THÉSÉE. Ah! ah! que signifient ces tablettes suspendues à une main chérie? Vont-elles m'annoncer quelque nouveau malheur? L'infortunée m'a-t-elle écrit pour m adresser une prière relative à notre union et à nos enfants? Rassure-toi, malheureuse: nulle femme n'entrera dans la demeure ni dans le lit de Thésée. Mais j'aperçois

l'empreinte de l'anneau d'or porté par celle qui n'est plus. Allons, déroulons le cordon fixé par le cachet, et voyons ce que ces tablettes m'annoncent.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! voici qu'un nouveau malheur s'ajoute à ceux que les dieux nous envoient coup sur coup. Quand je considère ce qui s'est accompli, la vie qui pourrait m'échoir en partage me serait insupportable. Oui, la maison de mes maîtres est ruinée, hélas! elle est anéantie. O destin, ne détruis pas cette maison, s'il est possible! Écoute ma prière: car, telle qu'un devin, je vois dans les regards de quelqu'un un sinistre présage.

THÉSÉE. Ciel! quelle autre infortune vient s'ajouter à mes maux, infortune que je ne puis ni supporter, ni exprimer! Ah! malheureux que je suis!

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il? Parle, s'il m'est permis de connaître la vérité.

THÉSÉE. Elle crie, elle crie, cette lettre, d'exécrables attentats. Où fuir le poids de mes maux? Je suis mort, anéanti, quand j'entends la voix terrible qui sort de ces tablettes.

LE CHŒUR. Ah! ce langage annonce des calamités.

THÉSÉE. Non, ma bouche ne tiendra pas plus longtemps secret ce malheur irréparable, ce funeste attentat. O Trézène! ô citoyens! Sans respect pour l'œil auguste de Jupiter, Hippolyte a osé souiller mon lit par la violence. O Neptune, ô mon père! tu m'as promis jadis d'accomplir trois de mes vœux: daigne en exaucer un en faisant périr mon fils; que ce jour soit témoin de son châtiment, si tes promesses doivent se réaliser.

LE CHŒUR. Prince, révoque cette prière, au nom des dieux: car tu reconnaîtras plus tard ton erreur; crois-moi.

THÉSÉE. Non, non; loin de là, je veux le chasser de ce

pays. Il n'échappera pas à cette alternative fatale : ou Neptune, sensible à mes prières, le fera périr et le précipitera chez Pluton, ou, banni de cette contrée et errant sur une terre étrangère, il y traînera une douloureuse existence.

LE CHŒUR. Mais voici ton fils Hippolyte, en personne, qui arrive à propos. Modère ce funeste courroux, roi Thésée, et avise le mieux possible aux intérêts de ta maison.

HIPPOLYTE. J'ai entendu tes cris, mon père, et je suis venu en toute hâte. J'ignore la cause de tes gémissements, et je voudrais l'apprendre de ta bouche. Eh bien, que se passe-t-il? Je vois ton épouse morte, et j'en demeure justement étonné : elle que je viens de quitter, elle qui, naguère encore, voyait la clarté du jour! Que lui est-il arrivé? Comment a-t-elle péri? Je désire l'apprendre de toi, mon père... Tu te tais? Faible ressource dans les maux que le silence. Le cœur humain, qui désire tout savoir, est avide même de mauvaises nouvelles. D'ailleurs est-il juste, mon père, de cacher tes infortunes à ceux qui sont tes amis, et plus encore que tes amis?

THÉSÉE. O mortels, sujets à tant d'erreurs! à quoi bon enseigner des milliers d'arts? pourquoi toutes ces inventions, toutes ces découvertes, puisque vous ignorez et méconnaissez encore le moyen d'apprendre la sagesse à ceux que la raison n'éclaire pas?

HIPPOLYTE. C'est un maître habile, sans doute, que l'homme capable de forcer à être sages ceux qui ne le sont pas. Mais à voir comme tu raisonnes subtilement hors de propos, je crains que ta langue ne se laisse égarer par le malheur.

THÉSÉE. Ah! pourquoi les mortels ne peuvent-ils pas à des marques certaines reconnaître leurs amis et discerner leurs sentiments, pour savoir qui les aime et qui

les trompe? Tous les hommes devraient avoir deux langages, l'un sincère, l'autre tel quel : l'équité du premier réfuterait l'injustice du second, et nous ne serions pas abusés.

HIPPOLYTE. Quelqu'un de tes amis m'aurait-il calomnié auprès de toi, et serais-je soupçonné malgré mon innocence? Non, je ne reviens pas de ma surprise : et tes discours, d'où la raison est bannie, me frappent de stupeur.

THÉSÉE. Ciel! où s'arrêtera l'esprit humain? Quel sera le terme de son audace et de sa témérité? Si elles croissent de génération en génération, et que la perversité des enfants l'emporte sur celle des pères, il faudra que les dieux ajoutent au monde que nous habitons une autre terre pour contenir les hommes injustes et méchants. Jetez les yeux sur ce perfide, qui, tout né de moi qu'il est, a déshonoré ma couche, et que le témoignage de ce corps inanimé convainc manifestement de scélératesse. Ose, puisque tu n'as pas reculé devant ce crime, regarder ton père en face. Et tu as commerce avec les dieux, comme un homme supérieur? Tu es sage, et le vice n'a jamais souillé ta pureté? Pour moi, tes fanfaronnades ne me persuaderont jamais de manquer de sens en attribuant aux dieux un tel aveuglement. Sois fier désormais, et trompe le vulgaire en t'abstenant de la chair des animaux; donne-toi pour un disciple d'Orphée[1], pour un initié, et repais-toi de la fumée d'une vaine science : te voilà pris sur le fait. Tes pareils, je recommande à tous de les fuir : car ils séduisent par de beaux discours et machinent de honteux desseins. Phèdre n'est plus, et tu crois que sa mort te sauvera : c'est cela même qui achève

1. Ces lignes sont à l'adresse des Orphiques du temps d'Euripide. Il les présente comme des hypocrites qui font parade d'une piété exagérée pour cacher les vices les plus honteux.

de te confondre, scélérat. Quels serments, en effet, quels discours seraient assez forts pour démentir ce cadavre et te justifier? Tu diras qu'elle te haïssait, et que les bâtards sont naturellement odieux aux enfants légitimes? Elle ne savait donc pas, à t'entendre, à quel prix il faut vendre sa vie, si, par haine pour toi, elle a sacrifié ce que nous avons de plus cher? Mais, diras-tu, les hommes n'ont pas de ces désirs impurs si naturels aux femmes. Pour moi, je sais qu'il ne faut pas plus se fier aux jeunes gens qu'aux femmes, quand Vénus a troublé leur cœur ardent; la qualité d'homme est un prétexte qu'ils font valoir. Mais pourquoi réfuté-je ainsi maintenant tout ce que tu pourrais dire, en présence de ce cadavre, de ce témoin irrécusable? Va-t'en, fuis au plus vite loin de cette terre, et ne remets les pieds ni dans Athènes, fondée par les dieux, ni sur les limites de l'empire soumis à mon sceptre. Si Thésée, après un pareil outrage, n'était vengé, Sinis[1], le brigand de Corinthe, pourrait dire que je ne l'ai jamais tué, et que je me vante d'une victoire mensongère; les rochers de Sciron[2], voisins de la mer, ne proclameraient plus que je suis le fléau des méchants.

LE CHŒUR. Je ne vois pas comment je pourrais appeler aucun mortel heureux : car les plus grandes réputations sont renversées de fond en comble.

HIPPOLYTE. Mon père, les transports de ton cœur irrité sont terribles; mais la cause que tu plaides, si elle prête à de beaux discours, n'est pas belle, à l'examiner de près. Pour moi, je suis sans art pour parler à

1. Sinis habitait l'isthme de Corinthe, et tuait les voyageurs dont il s'emparait en les attachant à la cime d'un sapin qu'il pliait et laissait ensuite se redresser violemment.

2. Sciron habitait entre l'Attique et la Mégaride : il détroussait les voyageurs et les précipitait dans la mer.

la multitude[1], mais plus habile en présence d'un petit nombre d'auditeurs et d'hommes mes égaux. A chacun sa part d'éloquence : car les plus habiles à parler à la foule sont méprisés des vrais sages. Il faut pourtant, dans le malheur qui m'accable, rompre le silence. Je commencerai par où tu as commencé toi-même l'attaque, dans la pensée que tu me confondrais et me fermerais la bouche. Vois-tu ce ciel et cette terre? Il n'est point ici-bas, quoi que tu puisses dire, d'homme plus chaste que moi. Je sais d'abord honorer les dieux, et prendre pour amis des hommes qui, loin de chercher à faire le mal, ont assez de pudeur pour ne rien demander à leurs amis de déshonnête, ni s'acquitter envers eux en leur rendant un service honteux. Je ne médis pas de mes compagnons; qu'ils soient présents ou absents, je suis le même pour eux. Le reproche même, par lequel tu crois m'avoir confondu, ne m'atteint pas : car jusqu'à ce jour mon corps est resté chaste. Je ne connais l'amour que de nom et en peinture : encore suis-je peu disposé à regarder de pareilles images, car j'ai la virginité de l'âme. Mais peut-être n'es-tu pas convaincu de ma chasteté : il te faut donc démontrer comment j'ai été corrompu. Ton épouse était-elle donc pourvue de plus d'attraits que toutes les autres femmes? ou bien ai-je pu espérer, en la séduisant, régner après toi dans ta maison? J'eusse été sot assurément; que dis-je, entièrement privé de sens. Est-ce à dire que le pouvoir ait des charmes pour les sages? Non certes; le pouvoir suprême n'est envié que de ceux dont il a corrompu le cœur. Pour moi, je voudrais obtenir le premier rang dans les concours de la Grèce, et n'occuper dans ma cité que la seconde place, en possession du bonheur et de

1. Allusion à la présence du chœur et de la suite du roi.

l'amitié des honnêtes gens. On peut ainsi vivre heureux, et l'absence des périls procure une plus douce jouissance que la royauté. Il est un point sur lequel je n'ai rien dit; tu sais tout le reste. Si j'avais un témoin pour dire quel je suis, et que je me défendisse en présence de Phèdre vivante, tu reconnaîtrais les coupables par l'examen des faits. Et maintenant, j'en jure, par Jupiter, gardien des serments, et par cette terre qui nous porte : je n'ai jamais porté la main sur ton épouse; je ne l'aurais pas voulu, je n'en aurais jamais conçu la pensée. Oui, que je meure sans gloire, sans nom, sans patrie, sans maison, errant et fugitif en tous lieux; que ni la mer, ni la terre ne reçoivent mon corps inanimé, si je suis coupable! Quant à la reine, si la crainte l'a poussée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore : il ne m'est pas permis d'en dire davantage. Phèdre fut chaste, n'ayant pas eu l'occasion de manquer à la chasteté; moi qui l'eus, je n'en ai pas abusé.

LE CHŒUR. Tu as suffisamment réfuté l'accusation qui pèse sur toi : le serment que tu as fait aux dieux n'est pas une faible garantie de ton innocence.

THÉSÉE. Voyez ce fourbe, cet imposteur, qui compte me fléchir par sa feinte douceur, après avoir déshonoré son père!

HIPPOLYTE. Ta conduite aussi, mon père, me cause une grande surprise. Si tu étais mon fils et que je fusse ton père, je t'aurais tué, au lieu de te condamner à l'exil, si tu avais osé faire violence à mon épouse.

THÉSÉE. Combien cet arrêt est juste! Tu ne mourras pas ainsi simplement en vertu de la loi que tu t'es imposée toi-même : car un prompt trépas est doux pour le malheureux; mais, errant dans l'exil loin de ton pays natal, tu traîneras une vie douloureuse sur la terre étrangère : telle est la peine réservée à l'impiété.

HIPPOLYTE. Hélas! que vas-tu faire? Sans attendre que le temps ait découvert la vérité, tu veux me chasser de cette terre?

THÉSÉE. Je te chasserais au delà des mers et des bornes atlantiques, si je pouvais, tant ta personne m'est odieuse.

HIPPOLYTE. Tu me banniras sans jugement? Tu n'examineras ni serment, ni preuve, ni réponses des devins?

THÉSÉE. Ces tablettes, où ne sont pas consignés les sorts des devins, t'accusent manifestement; quant aux oiseaux qui passent au-dessus de nos têtes, peu m'importe leur témoignage.

HIPPOLYTE. O dieux! pourquoi tiendrais-je ma langue captive, quand je péris par toi que j'honore?... Mais non: quoi que je fasse, je ne persuaderais pas celui qu'il faudrait convaincre, et je violerais en vain le serment qui me lie.

THÉSÉE. Ah! que ta feinte vertu me lasse! Fuis au plus vite loin de ces lieux.

HIPPOLYTE. De quel côté tournerai-je mes pas, malheureux que je suis? Sous quel toit hospitalier entrera l'exilé, après l'accusation qui pèse sur lui?

THÉSÉE. Va trouver ceux qui se plaisent à accueillir les corrupteurs de femmes et les artisans de crimes.

HIPPOLYTE. Ah! mon cœur se déchire, les larmes me coulent presque des yeux, à la pensée que je suis soupçonné, que je parais criminel à tes yeux.

THÉSÉE. C'est quand tu as osé insulter l'épouse de ton père que tu aurais dû gémir et réfléchir d'avance.

HIPPOLYTE. O murs de ce palais, que ne pouvez-vous prendre la parole en ma faveur et témoigner de mon innocence!

THÉSÉE. Tu as recours à des témoins muets: eh bien!

celui-ci[1], tout muet qu'il est, dénonce clairement ton crime.

HIPPOLYTE. Ah! que je voudrais me trouver placé en face de moi-même, pour pleurer sur les maux que j'endure!

THÉSÉE. Tu as eu assurément beaucoup plus à cœur le culte de ta propre personne que le respect de ton père, comme c'était ton devoir.

HIPPOLYTE. O mère infortunée! ô funeste naissance! Je ne souhaiterai jamais à aucun de mes amis d'être un bâtard.

THÉSÉE. Arrachez-le d'ici, esclaves! N'avez-vous pas entendu l'arrêt d'exil que j'ai prononcé depuis longtemps contre lui?

HIPPOLYTE. Malheur à celui d'entre eux qui mettra la main sur moi. A toi-même, si telle est ton envie, de me chasser de ce pays.

THÉSÉE. Oui, je le ferai, si tu n'obéis pas à mes ordres : car ton exil ne m'inspire aucune pitié. (Il rentre dans le palais.)

HIPPOLYTE. L'arrêt est irrévocable, je le vois. Malheureux que je suis! Je sais la vérité, et je n'ose la révéler. O fille de Latone, la plus chère à mon cœur de toutes les divinités, toi qui vivais avec moi, qui chassais avec moi, je vais donc fuir l'illustre Athènes! Adieu, ville et terre d'Erechthée! O sol de Trézène, qui offres tant d'attraits à la jeunesse, adieu! car je te vois et te parle pour la dernière fois. Et vous, mes jeunes compagnons en ces lieux, faites-moi vos adieux, et conduisez mes pas hors de ce pays : car vous ne trouverez jamais, quoi que puisse penser mon père, un cœur plus chaste que le mien.

LE CHŒUR. Certes, quand j'y pense, je trouve une

1. Il montre le corps inanimé de Phèdre.

grande consolation dans l'idée d'une divine providence; mais cette foi en la providence m'abandonne, quand je considère les destinées et les actions des mortels. Car les événements se suivent sans se ressembler, et la vie des mortels est sujette à de continuelles vicissitudes. Puissent les dieux accorder à mes vœux une existence fortunée et un cœur exempt de chagrins! Je veux une renommée qui ne soit ni trop éclatante ni trop obscure, et cette facilité de mœurs qui, en se prêtant aux circonstances, assure mon bonheur. J'ai perdu le calme de l'âme, et mon espérance est déçue, depuis que j'ai vu l'astre le plus éclatant de la ville de Minerve banni par un père en courroux. O sables du rivage de la patrie! ô chênaie de la montagne où il poursuivait avec ses chiens agiles et tuait les bêtes sauvages en compagnie de la chaste Diane! Tu ne monteras plus sur ton char attelé de chevaux Vénètes, gouvernant la marche de tes coursiers exercés dans la carrière de Limné. Les cordes de ta lyre, toujours éveillée naguère, ne vibreront plus dans le palais de ton père; et, sur le gazon épais, les autels où s'arrête la fille de Latone seront sans couronnes. Ton exil met fin aux rivalités des vierges qui se disputaient ton hymen. Pour moi, sensible à ton malheur, j'achèverai dans les larmes ma triste destinée. O mère infortunée, c'est en vain que tu as enfanté. Ah! je suis indignée contre les dieux. O Grâces, vous qui savez concilier les cœurs, pourquoi laissez-vous partir hors de sa patrie et loin du foyer paternel ce malheureux qui n'a commis aucun crime? — Mais j'aperçois un compagnon d'Hippolyte : il a l'air abattu et précipite ses pas vers le palais.

UN MESSAGER. Où dois-je aller, femmes, pour trouver Thésée, le roi de ce pays? Si vous le savez, dites-le-moi. Est-il dans l'intérieur de ce palais?

LE CHŒUR. Le voici précisément qui sort du palais.

LE MESSAGER. Thésée, je t'apporte une nouvelle douloureuse et pour toi et pour ceux qui habitent la ville d'Athènes et le territoire de Trézène.

THÉSÉE. Qu'y a-t-il? Un nouveau malheur a-t-il frappé ces deux villes voisines?

LE MESSAGER. Hippolyte n'est plus, pour le dire en un mot. S'il voit le jour, un rien peut lui ôter la vie.

THÉSÉE. Qui l'a frappé? serait-ce un ennemi, dont il aura violé l'épouse, comme il a fait de celle de son père?

LE MESSAGER. Il a péri, victime de ses propres coursiers et des imprécations que ta bouche a proférées contre ton fils, en invoquant ton père, le souverain des mers.

THÉSÉE. O dieux! et toi, Neptune, tu étais donc vraiment mon père, puisque tu as entendu mes imprécations. Mais dis comment il a péri; comment le glaive de la justice a-t-il frappé le perfide qui m'avait outragé?

LE MESSAGER. Assis près du rivage battu par les flots, nous passions le peigne dans la crinière de ses chevaux, et nous pleurions : car on était venu nous annoncer qu'Hippolyte ne séjournerait plus dans cette contrée, d'où tu l'avais banni par un arrêt cruel. Il vint nous trouver sur le rivage, mêlant ses larmes aux nôtres : une foule nombreuse d'amis de son âge suivait ses pas. Enfin, il fit trêve à sa douleur et nous dit : « Pourquoi me désespérer ainsi? Il faut obéir à la volonté d'un père. Esclaves, attelez ces coursiers à mon char: car il n'est plus de Trézène pour moi. » Aussitôt donc chacun s'empresse, et, plus vite qu'on ne saurait dire, nous amenons à notre maître l'attelage tout préparé. Il prend en main les rênes accrochées au bord du char, après avoir placé ses pieds dans les empreintes mêmes destinées à les recevoir. Et d'abord il s'adressa aux dieux, les main

étendues : « Jupiter, dit-il, que je meure, si je suis un pervers! Puisse mon père, soit que je périsse ou que je voie la lumière, reconnaître quel indigne traitement il m'inflige! » A ces mots, il prit l'aiguillon et le fit sentir à ses chevaux; et nous, serviteurs, marchant à côté du char, près des rênes, nous suivions la route qui mène directement à Argos et au pays d'Épidaure. A peine étions-nous entrés dans le désert, qu'un rivage s'offre à nous, hors des limites de cette contrée et longeant le golfe Saronique. De là, partit un bruit semblable au tonnerre souterrain de Jupiter : c'était un gémissement sourd, horrible à entendre. Les chevaux dressèrent vers le ciel la tête et les oreilles, et une violente terreur s'empara de nous qui cherchions la cause de ce bruit. Nous tournâmes les yeux vers le rivage battu par les flots, et nous vîmes monter vers le ciel une vague énorme qui dérobait à nos regards les rochers de Sciron, et nous cachait l'isthme et le roc d'Esculape. Puis elle s'enfla, et, lançant avec bruit à l'entour une écume abondante, produite par le bouillonnement de la mer, elle s'avança vers le rivage où était le char d'Hippolyte. Là, elle creva comme une trombe et vomit un taureau, monstre sauvage, dont les mugissements horribles firent retentir toute la plage : spectacle effrayant dont on ne pouvait soutenir la vue. Aussitôt les chevaux sont saisis d'épouvante; leur maître, rompu aux manœuvres équestres, saisit les rênes des deux mains et les ramène en arrière, comme un matelot fait la rame, et il se suspend aux brides de tout le poids de son corps; mais les coursiers mordent à belles dents leur frein d'acier, et s'emportent avec rage, ne connaissant plus ni la main de leur guide, ni les rênes, ni le char. Hippolyte, les guides en main, les dirigeait-il du côté de la plaine? le monstre se présentait devant eux et les faisait reculer en les affolant

de terreur; si, dans leur fureur, ils s'emportaient vers les rochers, le taureau se glissait le long du char et les suivait en silence, jusqu'à ce qu'enfin la roue heurta contre un rocher, où le char échoué se renversa. Ce fut alors un mélange confus et de moyeux et de chevilles qui volaient en éclats. L'infortuné lui-même, embarrassé dans les rênes et pris dans des nœuds inextricables, est traîné par ses chevaux, la tête brisée contre les roches, les chairs déchirées, et poussant des cris pitoyables. « Arrêtez, disait-il, coursiers nourris à mes râteliers; épargnez votre maître. O funeste imprécation de mon père! qui voudra s'approcher et sauver un innocent? » Plus d'un parmi nous voulait le secourir; mais nous tardions à le faire et restions en arrière. Pour lui, débarrassé je ne sais comment des liens qui le retenaient, il tombe conservant encore un souffle de vie. Les chevaux et le taureau, ce monstre funeste, avaient disparu je ne sais à quel endroit de la montagne. Pour moi, prince, je ne suis qu'un esclave attaché à ta maison; mais je ne consentirai jamais à croire que ton fils soit criminel; non, dût toute la race des femmes se pendre, dussent les pins de l'Ida se transformer en tablettes accusatrices : car je reste convaincu de son innocence.

LE CHŒUR. Hélas! voilà un nouveau malheur accompli. Impossible de se soustraire au destin et à la nécessité.

THÉSÉE. Par haine de la victime je m'étais réjoui à ce récit; mais maintenant, par égard pour les dieux et pour lui, qui est né de moi, je ne me réjouis ni ne m'afflige de son malheur.

LE MESSAGER. Qu'ordonnes-tu? Faut-il le transporter ici? ou que devons-nous faire de ce malheureux pour te plaire? Songes-y; mais, si tu m'en crois, tu ne te montreras pas cruel envers ton malheureux fils.

THÉSÉE. Qu'on le transporte en ces lieux : je veux

voir ce fils qui niait avoir souillé mon lit pour le confondre et par mes paroles et par le châtiment que les dieux lui ont envoyé.

LE CHŒUR. C'est toi, Vénus, qui gouvernes le cœur inflexible des dieux et des mortels, et, avec toi, l'enfant aux plumes variées, dont le vol rapide embrasse l'univers; il plane sur la terre et sur la mer retentissante. Ce dieu ailé, brillant de l'éclat de l'or, charme tous les êtres dont il a envahi le cœur en délire, et les animaux qui vivent sur les montagnes, et ceux qui peuplent la mer ou que nourrit la terre éclairée par les feux du soleil; il charme aussi les hommes: sur eux tous, ô Vénus, tu règnes seule en souveraine.

DIANE. Noble fils d'Égée, je t'invite à m'écouter. C'est la fille de Latone, c'est Diane qui t'adresse la parole. Malheureux Thésée, as-tu lieu de te réjouir, quand tu as fait périr ton fils injustement, en ajoutant foi aux discours mensongers de ton épouse? Le crime était imaginaire, et ta ruine est certaine! Que ne peux-tu cacher ta honte dans les entrailles de la terre, ou, t'élevant dans les airs sur des ailes, te soustraire au désastre qui est ton ouvrage? Car tu n'as plus le droit d'être compté au nombre des hommes vertueux. Apprends, Thésée, l'étendue de tes maux: à défaut d'autre profit, j'aurai du moins l'avantage de t'affliger. Or, je suis venue ici pour te révéler l'innocence de ton fils, afin qu'il meure avec honneur, et les fureurs de ton épouse ou ce qu'on pourrait appeler son généreux courage. Blessée par les aiguillons de la déesse que nous haïssons le plus, nous toutes qui chérissons la virginité, elle s'est éprise de ton fils. Elle s'efforça d'armer sa raison contre l'amour; mais elle périt, malgré elle, victime des artifices de sa nourrice, qui révéla la passion de Phèdre à ton fils, sous la foi du serment. Hippolyte, comme de

juste, ne prêta pas l'oreille à ces discours, et poussa le respect des dieux jusqu'à ne pas violer non plus la foi du serment, malgré les mauvais traitements dont tu l'avais accablé. Pour Phèdre, craignant de se voir convaincue, elle écrivit ces tablettes mensongères, et tenta de perdre ton fils par ses ruses; et pourtant elle réussit à te persuader.

THÉSÉE. Hélas!

DIANE. Ce récit t'afflige, Thésée. Toutefois calme-toi, et tu gémiras plus encore, quand tu sauras la suite. Ne sais-tu pas que ton père t'avait promis de ratifier trois de tes vœux? Tu en as fais tomber un sur ton fils, barbare, quand tu pouvais frapper un ennemi. Ton père, le souverain des mers, a fait pour toi ce que lui dictait son affection, puisqu'il a tenu sa promesse; mais toi, tu t'es rendu coupable à ses yeux et aux miens, toi qui, sans attendre de preuves ni consulter les devins, sans rien examiner, sans laisser au temps le soin de t'éclairer, t'es trop hâté de lancer contre ton fils des imprécations qui ont causé sa mort.

THÉSÉE. Déesse, que je meure!

DIANE. Ton crime est atroce; toutefois tu peux encore en obtenir le pardon. Car Vénus a voulu qu'il en fût ainsi pour satisfaire son ressentiment. Or, telle est la loi établie parmi les dieux, que, loin de nous opposer au dessein arrêté de l'un d'entre eux, nous nous effaçons toujours devant lui. Car, sache-le bien : si je ne craignais Jupiter, je ne me serais jamais résignée à la honte de laisser mourir celui des mortels que je chéris le plus. Cependant ta faute a d'abord pour excuse l'ignorance; ensuite la mort de ton épouse a fait disparaître les preuves orales qui pouvaient porter la conviction dans ton esprit. Maintenant donc c'est toi surtout que ces maux accablent; mais j'ai aussi ma part de chagrin. Car les dieux ne se

réjouissent pas de voir mourir les hommes pieux, tandis que nous exterminons les méchants, eux, leur postérité et leur race.

LE CHŒUR. Mais voici l'infortuné qui s'avance : son jeune corps est en lambeaux, sa tête blonde meurtrie O maison déplorable! un double deuil a frappé ce palais par la volonté des dieux.

HIPPOLYTE. Ah! ah! malheureux que je suis, victime de l'injuste arrêt d'un père injuste! Je suis mort, infortuné! Hélas! hélas! des douleurs me traversent la tête, des convulsions agitent mon cerveau. Arrête, que je repose mon corps défaillant. Ah! ah! funeste attelage, coursiers que j'ai nourris de mes mains, vous m'avez perdu, vous m'avez tué. Hélas! hélas! au nom des dieux, esclaves, touchez doucement mes membres ulcérés. Qui se tient à droite près de mon flanc? Soulevez-moi convenablement ; traînez d'un pas égal et régulier un malheureux, maudit par son père abusé. O Jupiter, Jupiter! sois témoin de mon sort : vois cet Hippolyte, si austère et si religieux, le plus chaste de tous les mortels, dévoué à une mort certaine et précipité sous la terre. C'est en vain que je me suis acquitté envers les hommes des devoirs pénibles de la piété. Hélas! hélas! je sens maintenant les atteintes de la douleur. Laissez un infortuné ; et puisse la mort apporter un remède à mes maux! Achevez-moi, tuez un malheureux. Qui me donnera un glaive aiguisé pour trancher le fil de mes jours et m'endormir du sommeil de la mort? O funeste imprécation de mon père! La malédiction, lancée par mes parents[1], noyés dans le sang, et par mes antiques ancêtres, n'a pas tardé à s'accomplir : c'est moi qu'elle atteint, et pourquoi, puisque je suis innocent de tous ces malheurs?

1. Les Pallantides tués par Thésée.

Hélas! Que dire? Comment m'affranchirai-je de cette souffrance impitoyable? Puissent mes maux s'endormir dans la nuit infernale, au sein de la sombre mort!

DIANE. Infortuné, à quelles calamités tu as été condamné! La noblesse de ton âme t'a perdu.

HIPPOLYTE. O souffle divin! quoique en proie aux douleurs, je t'ai senti, et mon corps en a été soulagé. La déesse Diane est en ces lieux.

DIANE. Oui, c'est elle, infortuné! ta divinité chérie.

HIPPOLYTE. Vois-tu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis?

DIANE. Je le vois; mais les larmes sont interdites à mes yeux.

HIPPOLYTE. Tu n'as plus ton chasseur, ni ton serviteur...

DIANE. Non : tu péris, toi qui m'étais si cher.

HIPPOLYTE. Ni le conducteur de tes coursiers, ni le gardien de tes images.

DIANE. C'est la perfide Vénus qui a tout conduit.

HIPPOLYTE. Hélas! je reconnais la déesse qui m'a perdu.

DIANE. Elle a été blessée de tes dédains; elle haïssait ta sagesse.

HIPPOLYTE. C'est elle seule, je m'en aperçois, qui nous perd tous les trois.

DIANE. Ton père, toi et l'épouse de ton père.

HIPPOLYTE. Je déplore donc aussi les malheurs de mon père.

DIANE. Il a été trompé par les desseins de la déesse.

HIPPOLYTE. Que tu es malheureux de cet événement, ô mon père!

THÉSÉE. C'est fait de moi, mon enfant. La vie n'a plus de charmes pour moi.

HIPPOLYTE. Je déplore ton erreur plus que mon sort.

THÉSÉE. Que ne puis-je mourir à ta place, mon enfant!

HIPPOLYTE. O dons amers de ton père Neptune!

THÉSÉE. Ma bouche eût-elle dû jamais les réclamer?

HIPPOLYTE. Qu'importe! tu m'aurais tué, tant tu étais alors irrité.

THÉSÉE. En effet les dieux avaient égaré ma raison.

HIPPOLYTE. Ah! s'il était permis aux mortels de maudire aussi les dieux!

DIANE. Sois tranquille : non, dans les ténèbres mêmes des enfers, les dieux ne laisseront pas sans vengeance ton corps frappé arbitrairement par la colère de Vénus : c'est le prix dû à ta piété et à ta vertu : armée de ces traits inévitables, je châtierai de ma propre main celui des mortels qui lui est le plus cher[1]. Et toi, infortuné, en retour de tes malheurs, je t'attribuerai dans la ville de Trézène les plus grands honneurs. Les jeunes vierges, avant leurs noces, couperont leur chevelure en ton honneur, et, pendant de longs siècles, tu recueilleras le tribut de leur deuil et de leurs larmes. Tu seras l'éternel sujet de leurs plaintives chansons, et jamais l'amour que te porta Phèdre ne tombera dans le silence et dans l'oubli. Pour toi, fils du vieil Égée, prends ton fils dans tes bras, et presse-le sur ton cœur. Car c'est malgré toi que tu l'as fait périr; et il est naturel que les hommes se trompent, quand les dieux les aveuglent. Toi, Hippolyte, je t'exhorte à ne point haïr ton père : c'est le destin qui est cause de ta mort. Adieu : car il ne m'est pas permis de voir les morts, ni de souiller mes regards par de funèbres exhalaisons; et déjà je te vois approcher du moment fatal.

HIPPOLYTE. Salut à toi aussi, vierge bienheureuse; et puisses-tu quitter sans peine notre longue intimité! Je fais ma paix avec mon père, puisque tu le veux : car j'ai

1. Il s'agit sans doute d'Adonis, victime de la colère de Diane.

obéi jusqu'ici à tes paroles. Hélas! les ténèbres se répandent déjà sur mes yeux. Prends-moi, mon père, et redresse mon corps.

THÉSÉE. Ah! mon enfant, que fais-tu de ton malheureux père!

HIPPOLYTE. Je meurs, et déjà je vois les portes des enfers.

THÉSÉE. Veux-tu en me quittant laisser mon âme souillée?

HIPPOLYTE. Non certes, puisque je t'absous de ce meurtre.

THÉSÉE. Quoi! tu me décharges du sang versé?

HIPPOLYTE. J'en atteste Diane et son arc invincible.

THÉSÉE. Cher enfant, que tu te montres généreux envers ton père!

HIPPOLYTE. Adieu, mon père; mille fois adieu!

THÉSÉE. Oh! que ton âme est bonne et pieuse!

HIPPOLYTE. Demande aux dieux des fils légitimes qui me ressemblent.

THÉSÉE. Ne m'abandonne pas encore; fais un effort, mon enfant.

HIPPOLYTE. Je suis à bout d'efforts; j'expire, mon père. Hâte-toi de voiler mon visage.

THÉSÉE. O terre illustre d'Athènes et de Minerve, de quel homme tu vas être privée! Malheureux que je suis! Je me souviendrai longtemps, ô Vénus, des maux que tu m'as causés.

LE CHŒUR. Ce deuil est commun à tous les citoyens et les frappe inopinément. Il y aura bien des larmes de répandues : car les grands hommes dignes d'être pleurés laissent un souvenir plus durable.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE	1
Alceste	1
Andromaque	43
Les Bacchantes	85
Le Cyclope	131
Électre	159
Hécube	207
Hélène	251
Les Héraclides	311
Hercule furieux	347
Hippolyte	393

Impr. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE
D'EURIPIDE

II

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE
D'EURIPIDE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
ACCOMPAGNÉE DE NOTES EXPLICATIVES

ET

Suivie des notes de J. RACINE sur le Théâtre d'Euripide

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX
TRADUCTEUR D'HOMÈRE ET DE SOPHOCLE

DEUXIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SECOND

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1878

ION

PERSONNAGES.

MERCURE.

ION.

LE CHŒUR, composé de femmes esclaves de Créuse.

XUTHUS.

UN VIEILLARD.

UN SERVITEUR DE CRÉUSE.

LA PYTHIE.

MINERVE.

La scène est à l'entrée du temple de Delphes.

ION

MERCURE. Atlas, qui soutient sur ses épaules d'airain le ciel, antique séjour des dieux, rendit mère une déesse[1] et eut d'elle Maia, à qui je dois le jour, moi Mercure, le serviteur de Jupiter, roi de l'Olympe. Me voici arrivé sur le sol de Delphes, au centre de la terre, où Phébus siége et de sa voix prophétique dévoile aux mortels le présent et l'avenir. Il est en Grèce une ville fameuse, à laquelle Pallas, qui porte une lance d'or, a donné son nom : c'est là que Phébus surprit Créuse, fille d'Érechthée, et lui fit violence au pied de la colline consacrée à Pallas, dans cette partie du territoire athénien où sont ces rochers tournés au nord que les habitants de l'Attique appellent rochers de Macra. Son père ignora la vérité (car telle était la volonté du dieu), tant que dura sa grossesse; et, lorsque son heure fut venue, elle accoucha d'un fils qu'elle transporta dès sa naissance dans la même grotte où elle s'était unie au dieu; elle l'y déposa, comme s'il était voué à la mort, dans les flancs arrondis d'une corbeille d'osier, en se conformant à l'usage suivi pour son ancêtre Erichthonius[2], le fils de la Terre. Or, la fille de Jupiter, en confiant son enfant à la garde des filles d'Aglaure[3], avait placé près de

1. Pléione, fille de l'Océan et de Téthys.
2. Fils de Minerve et de Vulcain.
3. Femme d'Érechthée. Ses trois filles se nommaient Aglaure, Hersé et Pandrose.

lui deux serpents pour le défendre. De là, sans doute, l'usage pratiqué par les descendants d'Érechthée d'entourer de serpents d'or le berceau des nouveau-nés. Quant à la jeune mère, elle attacha au cou de son fils les bijoux qu'elle possédait et les lui laissa, comme s'il allait mourir. Là-dessus, Apollon m'adresse cette prière : « O mon frère, va-t-en chez le peuple autochthone de l'illustre Athènes (tu connais bien la ville de Minerve) ; dans le creux d'un rocher tu trouveras un enfant nouveau-né : prends-le avec la corbeille où il repose, avec les langes qui l'enveloppent, porte-le à Delphes, dans le temple où je rends mes oracles, et dépose-le à l'entrée même de mon sanctuaire. Quant au reste (car il est bon que tu saches que cet enfant est mon fils), j'y pourvoirai. » Pour moi, désireux d'obliger Apollon, mon frère, j'emportai le panier d'osier tressé, et je le déposai avec l'enfant sur les marches de ce temple, après avoir entr'ouvert la corbeille, pour qu'on aperçût l'enfant. A l'heure où le char du soleil commence son tour, la prophétesse, en entrant dans le temple du dieu, arrêta ses regards sur le jeune enfant, et demeura interdite à la pensée qu'une fille de Delphes eût osé exposer dans la demeure du dieu le fruit d'un amour criminel. Elle voulait le jeter hors du sacré parvis; mais la pitié fit place en son cœur à la cruauté, et le dieu, qui travaillait pour son fils, l'empêcha de lui fermer cet asile. Elle le prit donc et l'éleva; elle ignore qu'Apollon est son père; elle ne sait point quelle est sa mère, et l'enfant ne connaît point non plus ses parents. Durant ses premières années, nourri des dons offerts sur les autels, il jouait et courait çà et là; mais, parvenu à l'âge viril, les Delphiens l'ont établi gardien des trésors du dieu, son fidèle intendant, et il a mené jusqu'à ce jour dans le temple d'Apollon une existence honorable. Or, Créuse,

la mère du jeune homme, a épousé Xuthus dans les circonstances suivantes. Le feu de la guerre s'était allumé entre les Athéniens et les Chalcodontides[1], habitants de l'Eubée. Xuthus, qui avait pris part à la lutte et dont les armes avaient contribué à la victoire, reçut en récompense la main de Créuse, quoiqu'il fût étranger, issu d'Eole, fils de Jupiter, et Achéen d'origine. Leur union, bien qu'elle date de loin, est demeurée stérile, et le désir d'avoir une postérité les amène aujourd'hui à l'oracle d'Apollon. C'est le dieu qui a conduit ces événements, et il ne s'est pas abusé, à ce qu'il semble. Quand Xuthus sera entré dans ce temple, Apollon lui donnera son propre fils, et dira qu'il est né de ce prince : l'enfant, rentré ainsi dans le giron maternel, sera reconnu par Créuse, aura une existence assurée, et la paternité d'Apollon demeurera secrète. Le dieu fera en sorte qu'on l'appelle en Grèce Ion, fondateur des colonies asiatiques. Mais je vais entrer dans ces bosquets de laurier pour apprendre ce qui aura été décidé au sujet de cet enfant. Car je vois le fils d'Apollon qui sort du temple pour en purifier le seuil avec des rameaux de laurier : ce nom d'Ion qu'il doit porter, c'est moi qui le premier des dieux le lui donne.

ION[2]. Déjà le soleil fait briller son char au-dessus de la terre; les astres du ciel fuient, devant ses rayons, dans le sein de la nuit sacrée, et les inaccessibles sommets du Parnasse, tout à coup éclairés, reçoivent les premiers cette lumière qui charme les mortels. Cependant la fumée de la myrrhe vole vers la voûte du temple; et la prêtresse, assise sur le trépied sacré, va faire

1. Les habitants de l'Eubée s'appelaient ainsi de Chalcodon, un de leurs rois, qui fut vaincu par Amphitryon et les Thébains.

2. La traduction du morceau suivant est empruntée à M. Patin, *Etudes sur les tragiques grecs*.

entendre aux Grecs les chants prophétiques que lui dicte Apollon. O vous, citoyens de Delphes, ministres du dieu, allez vers la source argentée de Castalie, et, après vous être lavés dans ses eaux pures, entrez dans le temple. Que votre bouche s'abstienne de toute parole sinistre; qu'elle ne s'ouvre que pour annoncer de favorables oracles à ceux qui veulent interroger le dieu. Moi, je m'occuperai des soins qui depuis mon enfance sont commis à mon zèle. Purifier avec des branches de laurier le seuil de cette sainte demeure, le décorer de guirlandes, y répandre une fraîche rosée, mettre en fuite avec mes flèches les troupes d'oiseaux qui profanent la sainteté des offrandes, voilà mon office; orphelin de père et de mère, je sers humblement le temple qui m'a nourri. Viens, nouvel ornement de la terre, superbe laurier, viens me prêter ton ministère pour effacer les souillures de ce sol révéré. O rameaux cueillis près du temple, dans les jardins du dieu, en ce lieu où, entretenue par de célestes rosées, une source éternelle arrose la chevelure sacrée du myrte, c'est avec vous que je balaie ce vestibule d'Apollon, tous les jours, au premier essor de l'aile rapide du soleil, empressé de remplir ma tâche accoutumée. O Pæan, ô Pæan, béni, béni sois-tu, fils de Latone! Le noble emploi, ô Phébus, de veiller ainsi à ta porte, d'honorer le siége de tes oracles! De quel juste orgueil ils me remplissent, ces devoirs serviles que rendent mes mains, non pas aux hommes, mais aux dieux, aux dieux immortels! Oui, un tel travail fait ma gloire; jamais je ne m'en lasserai. Phébus, ne suis-je pas ton fils? Ne te dois-je pas des jours que tu soutiens? Après tant de bienfaits, il m'est bien permis d'appeler du nom de père le dieu qu'on adore en ce temple. O Pæan, ô Pæan, béni, béni sois-tu, fils de Latone! Mais cessons de traîner ces branches de laurier. Il faut main-

tenant, sorti pur de ma couche, épancher de ces vases d'or, qu'a remplis la fontaine de Castalie, d'humides libations. Oh! que puissent mes jours s'écouler ainsi tout entiers au service d'Apollon! Puissé-je ne le quitter du moins que sous d'heureux auspices! Mais quoi! déjà accourent, déjà quittent leurs retraites les oiseaux du Parnasse. Je vous défends, oiseaux, d'approcher du faîte, de pénétrer dans ce sanctuaire étincelant d'or. Mes flèches t'atteindront, héraut de Jupiter, dont la gent ailée fuit les serres recourbées. Et toi, cygne, qui vogues comme en ramant vers le sanctuaire, porte ailleurs tes pieds de pourpre; ta lyre, émule de celle d'Apollon, ne te déroberait point à mes traits. Porte plus loin ton vol, gagne les marais de Délos; sinon, ton sang étouffera tes chants harmonieux. Et cet autre oiseau qui s'approche, que veut-il? Suspendre à la voûte un lit de chaume pour sa jeune famille? Mon arc, en sifflant, va te chasser. N'obéiras-tu pas? Va sur les bords de l'Alphée, ou dans les bosquets de Corinthe, faire éclore tes petits, et ne souille pas les offrandes et la demeure de Phébus. J'ai honte de vous frapper, vous qui nous apportez les paroles et la volonté des dieux; mais je dois remplir auprès de Phébus le ministère auquel je suis attaché, et je ne cesserai pas de servir le dieu qui me nourrit.

DEMI-CHŒUR. Ce n'est pas seulement dans la ville sacrée d'Athènes que les demeures des dieux sont ornées de belles colonnes et que le culte d'Agyée[1] est en honneur : le temple de Loxias, fils de Latone, brille aussi, sur sa double face, d'un éclat radieux.

DEMI-CHŒUR. Vois, regarde l'hydre de Lerne que le fils de Jupiter moissonne de sa faux dorée; arrête, amie, tes yeux sur cette image.

1. Surnom d'Apollon, protecteur des rues (ἀγυιά).

DEMI-CHŒUR. Je vois; et, à côté de lui, un autre guerrier tient une torche ardente. Quel est-il? N'est-ce pas celui dont nous nous entretenons en filant la toile, l'écuyer Iolas, qui partagea les pénibles travaux du fils de Jupiter?

DEMI-CHŒUR. Considère aussi ce héros[1] monté sur un cheval ailé : il tue le monstre à trois corps qui vomit des flammes[2].

DEMI-CHŒUR. Je promène mes yeux de toutes parts.

DEMI-CHŒUR. Vois sur ces murs de pierre le combat des Géants.

DEMI-CHŒUR. Nous regardons de ce côté, amies.

DEMI-CHŒUR. Eh bien! vois-tu la déesse qui secoue sa terrible égide contre Encélade?

DEMI-CHŒUR. Je vois Pallas, ma déesse tutélaire.

DEMI-CHŒUR. Vois-tu encore ces carreaux étincelants, terribles, que Jupiter tient dans ses mains qui frappent de loin?

DEMI-CHŒUR. Je vois le dieu qui réduit en cendre le farouche Mimas; et Bacchus armé de son thyrse pacifique tue un autre des fils de la Terre.

LE CHŒUR. Dis-nous, toi qui te tiens à l'entrée de ce temple, s'il est permis de franchir le seuil et de pénétrer dans le sanctuaire.

ION. Cela n'est point permis, étrangères.

LE CHŒUR. Ne répondras-tu pas non plus à mes questions?

ION. Que désires-tu savoir?

LE CHŒUR. Le temple d'Apollon occupe-t-il réellement le centre de la terre?

ION. Oui, certes, et il est orné de couronnes et entouré par les Gorgones.

1. Bellérophon.
2. La Chimère.

LE CHŒUR. Ainsi le publie également la renommée.

ION. Si vous avez offert un sacrifice à la porte du temple, et que vous vouliez interroger Apollon, l'accès des autels vous est permis; mais, si vous n'avez pas immolé de brebis, vous ne pouvez pénétrer dans le sanctuaire.

LE CHŒUR. J'ai compris. Nous ne violons pas le rite divin; nous prendrons plaisir à regarder les dehors du temple.

ION. Regardez tout à loisir : vous en avez le droit.

LE CHŒUR. Nos maîtres nous ont permis de contempler ce portique.

ION. Quel est le nom de la famille que vous servez?

LE CHŒUR. La ville où Pallas a élu domicile est le lieu que mes maîtres habitent. Voici devant toi celle qui fait l'objet de tes questions.

ION. Tu es de noble condition, et, qui que tu sois, femme, on devine à ton air quels sont tes sentiments. A voir l'extérieur d'un homme, on reconnaît le plus souvent s'il a le cœur généreux. Mais que vois-je? Je suis saisi d'étonnement en te voyant fermer les yeux et tremper de larmes tes nobles joues, quand tu as vu l'oracle sacré d'Apollon. D'où te vient cette tristesse, ô femme? Quand tous les mortels se réjouissent à la vue de ce temple, toi, tu répands des pleurs.

CRÉUSE. Étranger, je comprends que tu sois étonné de me voir verser des larmes. Mais à l'aspect de cette demeure d'Apollon, un souvenir lointain s'est offert à mon esprit; présente ici, je me transportais par la pensée dans ma patrie. O femmes infortunées! ô forfaits des dieux! A quel juge en appellerons-nous, si nous sommes victimes de l'injustice de nos maîtres souverains?

ION. D'où te vient, femme, ce désespoir mystérieux?

CRÉUSE. Rien; je n'irai pas plus loin; sur le reste je me tais; et toi, ne cherche pas à en savoir davantage.

ION. Qui es-tu? de quel pays viens-tu? quelle patrie t'a donné naissance, et de quel nom dois-je t'appeler?

CRÉUSE. Mon nom est Créuse, je suis fille d'Érechthée, et ma patrie est la ville d'Athènes.

ION. Oh! comment ne pas te révérer, femme, toi qui habites une ville si illustre, toi la fille d'un si noble père?

CRÉUSE. Mon bonheur s'arrête là, étranger, et ne va pas plus loin.

ION. Au nom des dieux, est-il vrai, comme le publient les mortels...

CRÉUSE. Que me demandes-tu, étranger? je désire le savoir.

ION. Est-il vrai que l'aïeul de ton père naquit de la Terre?

CRÉUSE. Oui, c'est Érichthonius. A quoi me sert une illustre origine?

ION. Minerve n'a-t-elle point aussi reçu l'enfant à sa naissance?

CRÉUSE. Elle le prit dans ses mains virginales, quoiqu'elle ne lui eût point donné le jour.

ION. Le remit-elle à d'autres, ainsi que le représente ordinairement la peinture?

CRÉUSE. Les filles de Cécrops devaient le garder, sans le voir.

ION. J'ai entendu dire qu'elles avaient ouvert la corbeille de la déesse.

CRÉUSE. Aussi teignirent-elles, en mourant, le rocher de leur sang.

ION. Bien. Mais encore, ce qu'on raconte, est-il vrai ou faux?

CRÉUSE. Que veux-tu savoir? Parle : cet entretien ne m'est point à charge.

ION. Érechthée, ton père, a-t-il sacrifié tes sœurs?

CRÉUSE. Il osa les immoler pour sauver son pays.

ION. Et comment échappas-tu seule au sort de tes sœurs?

CRÉUSE. Enfant nouveau-née, j'étais dans les bras de ma mère.

ION. Est-il vrai que la terre se soit entr'ouverte et ait englouti ton père?

CRÉUSE. Il périt sous les coups du trident de Neptune.

ION. Et Macra est le nom qu'on a donné à cet endroit?

CRÉUSE. Que me demandes-tu là? Tu as réveillé en moi un cruel souvenir.

ION. Apollon, à l'arc étincelant, honore ce lieu.

CRÉUSE. Ce qu'il honore ne mérite pas d'être honoré. Plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu!

ION. Eh quoi! tu hais ce que le dieu chérit à ce point?

CRÉUSE. Non pas, mais je sais un acte honteux commis dans cet antre.

ION. Quel est celui des Athéniens qui t'a prise pour épouse?

CRÉUSE. Ce n'est pas un citoyen, mais un étranger.

ION. Son nom? il a sans doute une illustre origine?

CRÉUSE. C'est Xuthus, fils d'Éole issu de Jupiter.

ION. Et comment un étranger est-il devenu l'époux d'une Athénienne?

CRÉUSE. L'Eubée est une contrée voisine d'Athènes.

ION. Dont elle est séparée, dit-on, par un bras de mer.

CRÉUSE. Xuthus la soumit avec les Athéniens auxquels il associa ses armes.

ION. Et après avoir été leur allié, il t'obtint pour épouse?

CRÉUSE. Je servis de dot à la guerre et fus le prix de sa valeur.

ION. Es-tu venue à Delphes seule ou avec ton époux?

CRÉUSE. Mon époux m'accompagne : il s'est arrêté à l'antre de Trophonius.

ION. Est-ce pour le visiter ou pour interroger l'oracle?

CRÉUSE. Il veut consulter l'un et l'autre oracle sur un seul et même objet.

ION. S'agit-il des fruits de la terre, ou venez-vous leur parler de vos enfants ?

CRÉUSE. Nous sommes sans postérité, quoique notre union soit déjà ancienne.

ION. Quoi! tu n'as jamais été mère, et tu es sans enfants?

CRÉUSE. Apollon sait si je suis stérile.

ION. O infortunée! bien partagée pour tout le reste, tu n'es pas heureuse néanmoins.

CRÉUSE. Mais toi, qui es-tu? J'envie le bonheur de celle qui t'a donné le jour.

ION. On m'appelle, et je suis, ô femme, le serviteur du dieu.

CRÉUSE. Lui as-tu été donné par la ville, ou bien vendu comme esclave?

ION. Je ne sais qu'une chose, c'est que j'appartiens à Apollon.

CRÉUSE. Je te plains à mon tour, ô étranger.

ION. Oui, car je ne connais ni quelle mère m'a donné le jour, ni de quel père je suis né.

CRÉUSE. Habites-tu ce temple, ou as-tu ailleurs une demeure?

ION. Ma maison est celle du dieu, partout où m'y surprend le sommeil.

CRÉUSE. Étais-tu enfant ou adolescent, quand tu es venu dans ce temple?

ION. Ceux qui croient le savoir disent que je venais de naître.

CRÉUSE. Quelle est parmi les femmes de Delphes celle qui t'a nourri de son lait?

ION. Jamais femme ne m'offrit sa mamelle; mais celle qui m'a élevé...

CRÉUSE. Qui donc, infortuné? Comme son malheur ressemble au mien!

ION. La prêtresse d'Apollon me tient lieu de mère.

CRÉUSE. Où as-tu trouvé ta subsistance pour arriver à l'âge d'homme?

ION. Ces autels m'ont nourri, ainsi que les étrangers qui affluent en ce lieu.

CRÉUSE. Malheureuse, quelle qu'elle soit, celle qui t'a enfanté!

ION. Peut-être eut-elle à rougir de ma naissance?

CRÉUSE. As-tu des moyens d'existence? car tes vêtements sont élégants.

ION. Je les dois au dieu que je sers.

CRÉUSE. N'as-tu point cherché à découvrir tes parents?

ION. Je ne puis m'aider d'aucun indice.

CRÉUSE. Hélas! je sais une autre femme dont le sort est pareil à celui de ta mère.

ION. Laquelle? Ah! je serais heureux de la voir s'associer à mon malheur.

CRÉUSE. C'est pour elle que je suis venue ici et que j'ai devancé mon époux.

ION. Dans quel dessein? car je veux te prêter mon aide.

CRÉUSE. Pour obtenir d'Apollon une secrète réponse.

ION. Parle : pour tout le reste, je te seconderai.

CRÉUSE. Écoute-moi donc, mais j'ai honte de parler.

ION. Alors tu n'avanceras à rien : car la honte est une déesse qui n'agit pas.

CRÉUSE. Une de mes amies prétend avoir eu commerce avec Apollon.

ION. Avec Apollon! une mortelle! Ne dis pas cela, étrangère.

CRÉUSE. Et elle eut du dieu un fils à l'insu de son père.

ION. Cela n'est pas possible; c'est du crime d'un homme qu'elle avait à rougir.

CRÉUSE. Elle le nie, et elle fut bien malheureuse.

ION. Malheureuse! comment? l'épouse d'un dieu?

CRÉUSE. Elle exposa l'enfant qu'elle avait mis au jour.

ION. Cet enfant exposé, où est-il? voit-il la lumière?

CRÉUSE. Nul ne le sait : c'est ce que je viens demander à l'oracle.

ION. S'il n'existe plus, comment a-t-il péri?

CRÉUSE. Elle croit que l'infortuné a été la proie des bêtes sauvages.

ION. Sur quels indices fonde-t-elle cette opinion?

CRÉUSE. Arrivée à l'endroit où elle l'avait exposé, elle ne l'a pas retrouvé.

ION. Vit-elle sur le sol quelques gouttes de sang?

CRÉUSE. Non; et pourtant elle a parcouru l'endroit en tous sens.

ION. Combien de temps s'est écoulé depuis que cet enfant a disparu?

CRÉUSE. S'il vivait, son âge serait égal au tien.

ION. Le dieu a été injuste envers elle, et je plains la pauvre mère.

CRÉUSE. Depuis elle n'a pas donné le jour à un autre enfant.

ION. Qu'importe, si Apollon a recueilli celui-là et l'élève en secret.

CRÉUSE. Il n'est point juste en jouissant seul d'un bien qui appartient à tous les deux.

ION. Hélas ! comme cette destinée se rapporte à mon infortune !

CRÉUSE. Toi aussi, étranger, je suppose que tu regrettes ta malheureuse mère.

ION. Ah ! ne réveille pas en mon cœur une douleur que j'avais oubliée.

CRÉUSE. Je me tais; toi, réponds jusqu'au bout aux questions que je t'adresse.

ION. Sais-tu qu'il y a dans ton récit une circonstance malheureuse ?

CRÉUSE. Est-il une infortune qui manque à cette malheureuse femme ?

ION. Comment le dieu répondra-t-il sur un fait qu'il veut tenir caché ?

CRÉUSE. Le trépied sur lequel il siége n'est-il pas commun à toute la Grèce ?

ION. Il rougit de sa faute : ne l'interroge pas.

CRÉUSE. Et la victime déplore sa destinée.

ION. Non, il n'est personne qui puisse répondre à tes questions. Apollon, convaincu d'un crime dans son propre temple, frapperait d'un juste châtiment celui qui te rendrait un oracle en son nom. Retire-toi, femme. Il ne faut pas demander au dieu des oracles qui lui sont contraires. Ce serait le comble de la sottise que de prétendre forcer les dieux à parler, lorsqu'ils s'y refusent, soit en immolant des brebis sur leurs autels, soit en observant le vol des oiseaux. Les biens que nous arrachons aux dieux par la violence et malgré eux sont sans valeur; ceux qu'ils nous donnent de leur plein gré nous profitent.

LE CHŒUR. Bien des malheurs frappent la race des mortels, et l'infortune revêt des formes diverses; il n'est

guère d'homme vivant sur la terre qui jouisse d'une félicité constante.

CRÉUSE. O Apollon! aujourd'hui, comme autrefois, tu n'es point juste envers celle qui, bien qu'absente, te parle par ma bouche. Tu n'as pas sauvé ce fils que tu devais sauver; et ta voix prophétique ne se fera point entendre à sa mère, qui voudrait, s'il a cessé de vivre, lui rendre les honneurs funèbres, et, s'il est encore vivant, jouir enfin du bonheur de le voir. Mais laissons cela, puisque le dieu nous empêche de connaître ce que nous voulons savoir. Quant à toi, étranger (car je vois mon noble époux Xuthus qui s'approche; il a quitté l'antre de Trophonius), ne lui dis rien de notre entretien : je craindrais que la révélation de ce secret ne tournât à ma honte, et qu'on n'attribuât à mes paroles un sens que je ne leur ai point donné. Les femmes sont dans une situation difficile vis-à-vis des hommes : les bonnes, confondues avec les mauvaises, encourent leur haine. Ah! nous sommes bien à plaindre.

XUTHUS. Au dieu, d'abord, l'hommage de mes premières paroles; et à toi, femme, salut. En tardant si longtemps à venir, ne t'ai-je point causé quelque crainte?

CRÉUSE. Non, tu arrives au moment même où j'allais m'inquiéter. Mais dis-moi quelle réponse tu apportes de l'antre de Trophonius, et comment nous pourrons procréer des enfants.

XUTHUS. L'oracle n'a pas voulu parler avant que le dieu se fût prononcé; il a dit seulement que nous ne retournerions pas sans enfant dans notre patrie.

CRÉUSE. Auguste mère d'Apollon, puissions-nous être venus sous d'heureux auspices! Puisse le lien qui nous unit jadis à ton fils amener de plus heureux effets!

XUTHUS. Ton vœu sera exaucé. Mais quel est le prophète du dieu ?

ION. Moi, le dehors me regarde; l'intérieur du temple est confié à d'autres, qui siégent près du trépied sacré, ô étranger! ce sont les principaux citoyens de Delphes, que le sort a désignés.

XUTHUS. Fort bien. Je sais tout ce que je voulais savoir. Entrons : car c'est aujourd'hui, d'après ce que j'entends dire, qu'il est permis à tous sans distinction d'interroger l'oracle devant le temple; je veux en ce jour (car il est propice) consulter le dieu. Pour toi, femme, au pied de ces autels, des branches de laurier dans les mains, demande aux dieux que je rapporte du sanctuaire d'Apollon un oracle qui m'assure une postérité.

CRÉUSE. Il sera fait comme tu dis. Si Apollon veut, aujourd'hui du moins, réparer ses torts d'autrefois, il ne sera peut-être pas complétement mon ami; mais si peu qu'il veuille faire pour moi (car il est dieu), je l'accepterai.

ION. Que signifient ces allusions injurieuses que cette étrangère adresse au dieu à mots couverts? Est-ce par attachement à la personne pour laquelle elle consulte l'oracle? ou cache-t-elle une de ces aventures qu'il convient de taire? Mais pourquoi m'inquiéter de la fille d'Erechthée, puisqu'elle ne m'est rien? Allons plutôt avec ces aiguières dorées verser de l'eau dans les arrosoirs. Je dois toutefois blâmer Apollon : pourquoi abandonner une vierge après lui avoir fait violence? Pourquoi livrer à la mort l'enfant auquel il a donné l'être? Conduite indigne! Puisque tu es tout-puissant, sois fidèle à la vertu. Quiconque parmi les mortels est pervers, les dieux le punissent. Est-il donc juste que vous qui avez donné des lois aux mortels, vous soyez

précisément accusés de les violer ? S'il vous faut (ce qui ne sera pas, mais je puis tenir ce langage) paraître au tribunal des hommes et subir la peine de vos unions criminelles, Neptune, Jupiter, roi du ciel, et toi, Apollon, vous épuiserez les trésors de vos temples à payer la rançon de vos violences. En courant après le plaisir, au lieu de veiller sur les mortels, vous êtes coupables. Non, il n'est plus juste d'appeler les hommes pervers, si nous imitons les vices des dieux et pratiquons les exemples qu'ils nous donnent.

LE CHŒUR. O toi, qui n'as jamais connu les douleurs de l'enfantement, Minerve, ma déesse, je t'invoque; toi que le Titan Prométhée fit sortir de la tête de Jupiter, auguste Victoire[1], quitte les palais dorés de l'Olympe et prends ton vol vers le temple de Delphes, où Phœbus a sa demeure, située au centre de la terre, et rend ses oracles près du trépied sacré que les chœurs religieux entourent. Je vous invoque, toi et la fille de Latone, toutes deux déesses, toutes deux vierges, augustes sœurs d'Apollon : demandez à ce dieu, ô chastes divinités, d'accorder par des oracles non équivoques à l'antique maison d'Érechthée cette postérité qu'elle attend depuis longtemps. Ils jouissent d'une félicité parfaite et qui repose sur une base inébranlable ceux qui voient grandir près du foyer domestique une jeunesse florissante, qui recueillera l'héritage paternel pour le transmettre à son tour à d'autres enfants. C'est un rempart dans l'adversité, une joie au sein de la prospérité, et, dans la guerre, une force, un gage de salut pour la patrie. La richesse et l'alliance des rois ne sont rien à mes yeux auprès du bonheur d'élever des enfants vertueux. Sans enfants, l'existence me paraît haïssable, et je

1. Minerve avait sous ce nom un temple à Athènes.

blâme quiconque pense autrement; puissé-je, avec une fortune médiocre, vivre entourée d'une belle postérité! O séjour de Pan, grotte voisine des rochers de Macra, où les trois filles d'Agraule foulent en cadence les prairies qui s'étendent devant le temple de Pallas, tandis que dans les antres où tu fais ta demeure, ô Pan, tu tires de la syrinx des accents variés! C'est là qu'une jeune fille, ô l'infortunée! séduite par Apollon, mit au monde le fruit honteux d'une funeste union, et exposa son jeune enfant pour qu'il fût la proie des oiseaux et la pâture sanglante des bêtes sauvages. Ni dans les dessins tracés sur la toile, ni dans les récits de la renommée, je n'ai appris que les enfants nés de l'union des dieux avec les mortelles aient joui du bonheur.

ION. Femmes, qui faites sentinelle sur le seuil de ce temple sacré et attendez votre maître, dites-moi si Xuthus a quitté le trépied et l'oracle, ou s'il est encore dans le sanctuaire à consulter le dieu sur la stérilité de son hymen.

LE CHŒUR. Il est dans le temple, étranger : il n'en a pas encore franchi le seuil..... Mais, comme s'il allait sortir, j'entends les portes résonner; voici mon maître qui s'avance, il est devant tes yeux.

XUTHUS. O mon fils, sois heureux! car j'ai le droit de commencer par ces mots.

ION. Je suis heureux; toi, reste dans ton bon sens, et tout ira bien pour nous deux.

XUTHUS. Laisse-moi baiser ta main, serrer ton corps dans mes bras.

ION. As-tu ta raison, étranger, ou un dieu t'a-t-il frappé de démence?

XUTHUS. Je suis dans mon bon sens, en retrouvant l'objet le plus cher à mon cœur, de vouloir l'embrasser.

ION. Arrête! crains, en me touchant, de briser avec ta main les bandelettes du dieu.

XUTHUS. Je te toucherai : je n'use point de violence, je retrouve un être chéri.

ION. Retire-toi, ou ma flèche va te percer le cœur.

XUTHUS. Pourquoi me fuir, quand tu as reconnu celui qui t'est le plus cher?

ION. Je n'aime point ramener à la raison des étrangers ineptes et en délire.

XUTHUS. Tue-moi, brûle-moi : c'est de ton père, si tu me frappes, que tu seras le meurtrier.

ION. Toi, mon père? et comment? Puis-je t'entendre sans rire?

XUTHUS. Ne ris pas; laisse-moi poursuivre, et je t'expliquerai ce mystère.

ION. Et que me diras-tu?

XUTHUS. Je suis ton père, et tu es mon fils.

ION. Qui dit cela?

XUTHUS. Apollon qui t'a élevé, toi, mon enfant.

ION. Tu n'as d'autre témoin que toi-même.

XUTHUS. C'est l'oracle du dieu qui m'a appris la vérité.

ION. Tu as été dupe de sa réponse énigmatique.

XUTHUS. N'ai-je donc pas bien entendu?

ION. Quelles sont les paroles de Phébus?

XUTHUS. Que le premier qui s'offrirait à mes regards...

ION. Dans quelle circonstance?

XUTHUS. Quand je sortirais de la demeure du dieu...

ION. Que lui arriverait-il?

XUTHUS. Était mon fils.

ION. Un fils né de toi, ou simplement adoptif?

XUTHUS. Un fils adoptif, quoiqu'il soit né de moi.

ION. C'est donc moi que tu as rencontré d'abord?

XUTHUS. Toi-même, ô mon fils!

ION. O coup étrange de la fortune!

XUTHUS. Je partage ton étonnement.

ION. Ah! et quelle est la mère à qui je dois le jour?

XUTHUS. Je ne saurais le dire.

ION. Phébus ne l'a-t-il point nommée?

XUTHUS. Dans ma joie, je ne le lui ai point demandé.

ION. J'ai donc eu la terre pour mère?

XUTHUS. Les enfants ne naissent pas du sol.

ION. A quel titre puis-je donc t'appartenir?

XUTHUS. Je l'ignore : c'est l'affaire du dieu.

ION. Eh bien! passons à d'autres raisonnements.

XUTHUS. Cela vaut mieux, mon enfant.

ION. N'as-tu point formé d'union illégitime?

XUTHUS. Oui, dans l'emportement de la jeunesse.

ION. Avant d'épouser la fille d'Érechthée?

XUTHUS. Oui ; depuis, jamais.

ION. Est-ce donc alors que tu m'as engendré?

XUTHUS. Le temps s'accorde avec ton âge.

ION. Et ensuite comment suis-je venu ici?

XUTHUS. Je l'ignore.

ION. Car le trajet est long.

XUTHUS. Voilà ce qui m'embarrasse aussi.

ION. As-tu déjà visité le rocher de Delphes?

XUTHUS. Oui, j'y suis venu pour les fêtes de Bacchus.

ION. Chez quel proxène es-tu descendu?

XUTHUS. Celui-là m'adjoignit aux jeunes Delphiennes.

ION. Pour les chœurs sacrés? n'est-ce pas là ce que tu veux dire?

XUTHUS. Et aux Ménades de Bacchus?

ION. Avais-tu ta raison ou étais-tu pris de vin?

XUTHUS. L'ivresse accompagne les plaisirs de Bacchus.

ION. Voilà dans quelles circonstances je fus engendré.

XUTHUS. C'est le destin qui les a créées, mon enfant.

ION. Mais comment suis-je arrivé dans ce temple?

XUTHUS. Peut-être y as-tu été exposé par la jeune fille.

ION. J'ai échappé par là à l'esclavage.

XUTHUS. Reconnais aujourd'hui ton père, mon fils.

ION. Il convient de ne pas désobéir au dieu.

XUTHUS. C'est fort bien raisonner.

ION. Et puis-je vouloir autre chose...

XUTHUS. Tu vois maintenant comme il faut voir.

ION. Que d'être fils du fils de Jupiter.

XUTHUS. C'est précisément ce qui t'arrive.

ION. Je pourrai donc enfin toucher celui à qui je dois la vie?

XUTHUS. Tu n'as qu'à t'en rapporter au dieu.

ION. Salut à toi, mon père!

XUTHUS. Douce parole que j'accueille avec joie.

ION. Le jour qui m'éclaire...

XUTHUS. M'a rendu bien heureux.

ION. O ma mère chérie! quand me sera-t-il donné de contempler tes traits? Qui que tu sois, je désire maintenant, plus qu'auparavant, te voir. Mais peut-être es-tu morte, et nous ne pourrons arriver à rien.

LE CHŒUR. Certes, je m'associe au bonheur de ceux que je sers. Toutefois, j'aurais voulu que ma maîtresse et la famille d'Érechthée ne restassent pas sans postérité.

XUTHUS. O mon fils, reconnais la sagesse du dieu qui a permis que je te découvrisse; il t'a rapproché de moi, et toi, tu as retrouvé un père chéri que tu ne connaissais pas. Quant au désir bien naturel qui te possède, je l'éprouve également; si tu es impatient de retrouver ta mère, je le suis de connaître la mère de mon fils. Laissons faire au temps, et peut-être éclaircirons-nous

ce mystère. Mais quitte ce temple et l'existence misérable que tu mènes; et, docile aux vœux paternels, viens à Athènes où t'attendent le sceptre glorieux de ton père et de grandes richesses; là, bien que tu sois mal partagé du côté maternel, on ne te reprochera ni ta basse naissance, ni ta pauvreté; au contraire, tu seras noble et opulent. Mais tu gardes le silence? Pourquoi tenir tes yeux attachés sur la terre? Pourquoi alarmer ton père par cet air soucieux, et passer ainsi de la joie à la tristesse?

ION. Les choses n'ont pas le même aspect lorsqu'elles sont encore loin ou qu'on les voit de près. Sans doute je rends grâces à l'heureuse fortune qui m'a fait retrouver un père; toutefois, écoute les réflexions que je fais à ce sujet. On dit que l'illustre Athènes est fille du sol, et ne doit à aucun autre peuple son origine; et moi, j'y paraîtrai avec une double tache, un père étranger et une naissance illégitime. Chargé de cet opprobre, si je m'efface, on me traitera d'homme de rien; si au contraire j'aspire au premier rang dans la cité et que je prétende être quelque chose, j'encourrai la haine des petits, qui détestent quiconque s'élève au-dessus d'eux. Quant aux honnêtes gens, aux sages qui se taisent quand ils pourraient parler et ne s'élancent pas dans l'arène politique, ils riront de moi et m'accuseront de folie, parce que je ne reste point en repos et loin du tumulte des affaires publiques. Si j'acquiers du crédit et que je me place parmi les hommes d'État, je serai plus en butte à la malignité des jugements. Car les choses se passent ordinairement ainsi, mon père. Ceux qui ont les charges, les honneurs, voient leurs rivaux de très-mauvais œil. Entrerai-je dans une maison étrangère, auprès d'une femme privée d'enfants, qui, après avoir partagé ta disgrâce, n'aura point de part à ton bonheur, et déplo-

rera en secret son infortune? Comment pourrai-je éviter sa haine, lorsqu'elle me verra assis à tes pieds et contemplera amèrement ton fils, elle qui n'aura point d'enfants? Ou tu m'abandonneras pour t'attacher à ton épouse, ou, en me donnant la préférence, tu mettras le trouble dans ta maison. Que de fois déjà par le fer ou le poison des femmes ont hâté la mort de leurs maris! D'ailleurs, je plains ta compagne, mon père, qui vieillit dans la stérilité; elle ne méritait pas, fille de si nobles parents, de rester sans postérité. Pour la royauté, c'est à tort qu'on la vante: les dehors en sont séduisants, mais au dedans elle est triste. Est-on heureux, en effet, quand on passe sa vie dans la crainte et dans les soupçons? J'aime mieux vivre dans une condition privée, avec le bonheur en partage, que d'être roi, si le plaisir d'un roi est d'avoir les méchants pour amis et de haïr les bons, par crainte de mourir. Tu diras sans doute que l'or triomphe de tous ces ennuis, et que la richesse est agréable. Il ne me plaît pas, pour conserver mon opulence, d'avoir un mauvais renom et de me consumer en soins. Puissé-je vivre dans la médiocrité, mais exempt de soucis! Apprends, mon père, de quels biens je jouissais ici: j'avais d'abord le repos, si cher aux hommes, et peu de tracas. Jamais nul méchant ne me détourna de mon chemin; jamais je n'ai été réduit à l'odieuse nécessité de céder le pas à qui vaut moins que moi. C'est au culte des dieux, au commerce des mortels satisfaits, que je consacrais mes instants. Je congédiais les uns, d'autres arrivaient, en sorte que j'étais nouveau pour eux, comme ils étaient nouveaux pour moi. Ce que les hommes doivent souhaiter, voulussent-ils le contraire, la loi, d'accord avec la nature, m'obligeait à me présenter juste devant la divinité. Quand je fais ces réflexions, je trouve mon sort plus heureux ici que là-

bas. Laisse-moi vivre pour moi-même : à se complaire dans la grandeur et à se réjouir de la médiocrité, le bonheur est égal.

LE CHŒUR. Tu as bien parlé, si toutefois ton langage doit faire le bonheur de ceux que j'aime[1].

XUTHUS. Cesse de tenir ce langage, et sache être heureux. Je veux, puisque je t'ai retrouvé, mon fils, m'asseoir à table avec toi dans un festin offert à tous, et célébrer ta naissance par les sacrifices que je n'ai point faits jusqu'à ce jour. Pour le moment, je te conduirai dans ma demeure et t'y régalerai à titre d'hôte ; je t'emmènerai à Athènes pour visiter soi-disant le pays, et non comme mon fils. Car je ne veux point attrister Créuse, qui n'a point d'enfant, en étalant mon bonheur. Le temps me fournira l'occasion de la décider à te voir sans regret en possession de mon sceptre. Je t'appelle Ion, d'un nom qui convient à la circonstance, puisque c'est toi qui t'es offert le premier à mes regards, lorsque je sortais du temple du dieu. Mais rassemble tes amis dans un joyeux festin qui suivra le sacrifice, et prends congé d'eux puisque tu vas quitter la ville de Delphes. Quant à vous, femmes, je vous ordonne de vous taire : la mort vous attend, si vous révélez la vérité à Créuse.

ION. Je pars, mais il manque une chose à mon bonheur. Si je ne retrouve pas celle qui m'a mis au monde, la vie me sera insupportable, mon père. Ah ! s'il m'est permis de former un vœu, je voudrais que ma mère fût d'Athènes, pour tenir d'elle le droit de lui parler librement. Si un étranger tombe dans une ville où la population n'est pas mélangée, fût-il citoyen de nom, son langage reste servile et il n'a point son franc-parler.

1. C'est Créuse que le chœur désigne en ces termes obscurs.

LE CHŒUR. Je vois ma maîtresse pleurer, se lamenter, éclater en gémissements, quand elle verra son époux heureux père, tandis qu'elle-même est stérile et sans enfants. O fils prophétique de Latone, quel oracle as-tu rendu? D'où vient cet enfant qui a été élevé, qui a grandi dans ton temple? à quelle mère doit-il la vie? Je crains que cet oracle ne cache quelque artifice; je tremble qu'il n'amène une catastrophe. Car, si la réponse du dieu est de bon augure, elle est étrange assurément. Cet enfant doit son heureuse fortune à un mensonge, il est né d'un autre sang. Qui ne sera point d'accord avec nous, là-dessus? Amies, révélerons-nous la vérité à notre maîtresse? lui dirons-nous à l'oreille la conduite de cet époux qui était tout pour elle, en qui reposaient ses espérances, l'infortunée! Il prospère, tandis qu'elle vieillira et terminera ses jours dans le malheur. Ceux qui nous aiment mépriseront ce malheureux époux, admis, quoique étranger, dans notre maison et qui n'a pas su conserver l'opulente fortune à laquelle il était associé. Périsse, périsse celui qui a trompé ma maîtresse! puissent les dieux ne point agréer la victime qu'il livrera aux flammes sur leurs autels....[1] Déjà le fils et son nouveau père s'apprêtent à un nouveau festin, aux lieux où se dresse la cime du Parnasse avec ses rochers qui touchent le ciel: c'est là que Bacchus, agitant des torches enflammées, court et bondit la nuit, en compagnie des Bacchantes. Ah! que cet enfant ne vienne jamais dans ma patrie! qu'il meure plutôt dans le cours de sa jeunesse! Athènes déplorerait justement l'intrusion de ces étrangers. C'est assez de notre antique monarque, le roi Érechthée.

CRÉUSE. O vieillard, qui veillas jadis sur l'enfance de

1. Il y a ici une lacune dans le texte.

mon père Érechthée, traîne-toi jusqu'à l'oracle d'Apollon, afin de te réjouir avec moi, si le dieu a rendu un oracle qui m'assure une postérité. Il est doux, en effet, d'associer ses amis à son bonheur, et si, ce qu'aux dieux ne plaise, on éprouve quelque revers, on aime à porter ses regards sur un mortel bienveillant. Pour moi, bien que je sois ta maîtresse, je t'honore à l'égal d'un père, comme tu honoras jadis Erechthée.

LE PÉDAGOGUE. Ma fille, tu montres des sentiments dignes de tes nobles ancêtres, et tu ne déshonores pas les héros autochthones, auteurs de ta race. Traîne-moi, traîne-moi jusqu'à la demeure du dieu, et sois mon guide : car le siége de l'oracle est escarpé : en soutenant mes pas, tu remédieras à ma vieillesse.

CRÉUSE. Suis-moi donc, et regarde bien où tu poses le pied.

LE PÉDAGOGUE. Vois! mon pied est lent, mais mon cœur est prompt.

CRÉUSE. Appuie-toi sur ton bâton dans les détours de ce sentier.

LE PÉDAGOGUE. Mon bâton est aveugle autant que ma vue est courte.

CRÉUSE. Tu as raison; mais ne succombe pas à la fatigue.

LE PÉDAGOGUE. Ce sera malgré moi, je ne suis pas maître de ce qui me fait défaut.

CRÉUSE. Servantes fidèles, dont la navette ourdit ma toile, apprenez-moi quelle réponse mon époux a rapportée de ce temple où nous sommes venus demander au dieu une postérité. Si vous m'annoncez une bonne nouvelle, vous n'obligerez pas une ingrate maîtresse.

LE CHŒUR. O destin!

LE PÉDAGOGUE. Voilà un début de mauvais augure.

LE CHŒUR. O malheureuse!

LE PÉDAGOGUE. Ai-je donc lieu de m'affliger de l'oracle rendu à mon maître ?

LE CHŒUR. Eh bien ! que faire en cette occurrence, où il s'agit pour nous de la mort ?

CRÉUSE. Quel est ce langage, et d'où naissent tes craintes ?

LE CHŒUR. Devons-nous parler ou nous taire ? A quoi nous résoudre ?

CRÉUSE. Parle : tu as sans doute quelque malheur à m'annoncer.

LE CHŒUR. Oui, je parlerai, dussé-je mourir deux fois. Il t'est interdit, chère maîtresse, de tenir jamais des enfants dans tes bras et de les appuyer contre ton sein.

CRÉUSE. Ah ! que je meure !

LE PÉDAGOGUE. Ma fille !

CRÉUSE. Infortunée que je suis ! au malheur qui m'accable, à la douleur que je ressens, je succombe, mes amies.

LE PÉDAGOGUE. Nous sommes perdus, ma fille.

CRÉUSE. Hélas ! hélas ! je me sens percée jusqu'au fond du cœur par ce coup douloureux.

LE PÉDAGOGUE. Suspends tes gémissements....

CRÉUSE. J'ai lieu pourtant de gémir.

LE PÉDAGOGUE. Jusqu'à ce que nous sachions....

CRÉUSE. Que puis-je apprendre encore ?

LE PÉDAGOGUE. Si ton époux a le même sort que toi et partage ton malheur, ou si tu es seule à plaindre.

LE CHŒUR. Apollon a donné un fils à Xuthus, ô vieillard ; il est heureux d'un bonheur auquel Créuse n'a point part.

CRÉUSE. Ce que tu dis met le comble à mes maux et redouble mon désespoir.

LE PÉDAGOGUE. Et cet enfant dont tu parles, l'oracle

a-t-il annoncé de quelle femme il devait naître, ou s'il a déjà reçu la naissance?

LE CHŒUR. Le fils qu'Apollon a donné à Xuthus n'est pas à naître; c'est un jeune homme dans la force de l'âge: je l'ai vu.

CRÉUSE. Que dis-tu? ce que tu racontes me semble inouï, incroyable.

LE PÉDAGOGUE. Et à moi aussi. Mais explique-moi plus clairement comment l'oracle s'est accompli, et quel est cet enfant.

LE CHŒUR. Le dieu a donné pour fils à Xuthus la première personne qu'il rencontrerait en sortant du temple.

CRÉUSE. O ciel! Ainsi je suis condamnée à rester stérile, et à vivre au fond de ma demeure dans la solitude et le vide!

LE PÉDAGOGUE. Quel est donc celui que l'oracle a désigné? Quel mortel a rencontré l'époux de la malheureuse Créuse? Comment et en quel lieu s'est-il offert à sa vue?

LE CHŒUR. Tu connais, chère maîtresse, le jeune homme qui balayait ce temple? voilà le fils de Xuthus.

CRÉUSE. Que ne puis-je m'envoler à travers l'air humide, loin du sol de la Grèce, jusqu'aux astres du couchant, si cruelle est la douleur qui m'accable!

LE PÉDAGOGUE. Quel nom son père lui a-t-il donné? Le sais-tu, ou ce nom a-t-il été tenu secret?

LE CHŒUR. Il l'appelle Ion, parce que c'est lui qu'il a rencontré tout d'abord.

LE PÉDAGOGUE. Quelle est sa mère?

LE CHŒUR. Je l'ignore. Et, pour que tu saches tout ce que j'ai à dire, ô vieillard, j'ajouterai que Xuthus est parti pour offrir aux dieux le sacrifice d'hospitalité et de naissance: il va dans les tentes sacrées, à l'insu de la

reine, s'asseoir à un banquet en compagnie de son jeune fils.

LE PÉDAGOGUE. Maîtresse, nous sommes trahis (car je m'associe à ta douleur), nous sommes trahis par ton époux; on nous outrage de propos délibéré, on nous chasse du palais d'Érechthée. Ce n'est point par haine pour ton époux que je parle ainsi, mais parce que je t'aime plus que lui. Il t'a épousée, bien qu'il fût étranger, a pris place dans ta patrie et dans ta maison, a recueilli tout ton héritage, et le voilà convaincu d'avoir eu secrètement des enfants d'une autre femme! Ce mystère, je vais te l'expliquer. Quand il a reconnu que tu étais stérile, au lieu de faire comme toi et de partager ton infortune, il a entretenu un commerce clandestin avec une esclave; l'enfant qu'elle lui a donné a été séparé de sa mère et confié aux soins d'un Delphien; et c'est dans le temple du dieu qu'on l'a élevé pour cacher sa naissance. Lorsque Xuthus a su que son fils était devenu un jeune homme, il t'a persuadée de venir à Delphes pour consulter l'oracle sur ta stérilité. Ce n'est point le dieu qui t'a trompée, c'est ton époux qui élevait depuis longtemps cet enfant et ourdissait cette trame perfide: si la fraude eût été découverte, son fils, aurait-il dit, était consacré au dieu; restait-elle secrète, il devait réparer le temps perdu en lui conférant la royauté. Ion est un nom nouveau forgé à loisir, comme si le jeune homme s'était trouvé par hasard sur son passage. Ah! j'ai toujours haï ces hommes pervers, qui cachent leurs injustes desseins sous un masque décevant. Je préfère l'amitié d'un homme naïf, mais honnête, à celle d'un méchant, fût-il plus éclairé. De tous ces maux, le plus cruel à supporter pour toi, c'est d'introduire dans ta maison et d'avoir pour maître un homme qui n'a pas de mère, un être méprisable, le fils d'une esclave. Tu

serais simplement malheureuse, si ton époux, avec ton consentement et sous prétexte que tu ne lui as pas donné d'enfant, eût installé dans ta maison le fils d'une femme de noble condition ; et, si tu n'avais pu t'y résoudre, le devoir l'obligeait à choisir une épouse dans la famille d'Éole. Après de telles injures, il faut prendre une résolution digne de ton sexe, saisir un glaive ou te débarrasser, soit par la ruse, soit par le poison, de ton époux et de son fils, avant qu'eux-mêmes ne te donnent la mort. Si tu acceptes le sort qui t'est fait, tu perdras la vie; quand deux ennemis habitent sous le même toit, il faut que l'un ou l'autre succombe. Pour moi, je suis prêt à seconder ta vengeance, et je t'aiderai à immoler ce jeune homme, en pénétrant dans la maison où le repas s'apprête ; je veux payer à mes maîtres la nourriture qu'ils m'ont donnée en mourant pour eux ou jouir avec eux de la clarté du jour. L'esclavage n'a de honteux que le nom ; l'esclave d'ailleurs n'est pas inférieur à l'homme libre, lorsqu'il a le cœur généreux.

LE CHŒUR. Moi aussi, chère maîtresse, associée à ta fortune, je veux mourir pour toi ou vivre avec honneur.

CRÉUSE. O mon âme, garderai-je le silence? ou, surmontant ma pudeur, révélerai-je un amour clandestin? Eh! pourquoi me contraindre encore? Contre qui ai-je à soutenir une lutte de vertu? Mon époux ne m'a-t-il pas trahie? Je n'ai plus de maison, plus d'enfant; elles sont évanouies, ces espérances que je me flattai vainement de conduire à une fin heureuse, en taisant une fatale union, un déplorable enfantement. Non, j'en jure par le trône étoilé de Jupiter, par la déesse [1] qui réside sur les rochers de ma patrie, et par le rivage sacré du marais de Triton. Je ne cacherai plus ma faute : mon cœur,

1. Pallas-Minerve.

soulagé de ce secret, en sera plus léger. Mes yeux fondent en larmes, mon âme est déchirée, quand je me vois en butte aux attaques perfides des hommes et des dieux, qui trahissent et oublient, je le prouverai, l'objet de leur amour. O toi, qui maries ta voix aux sons de la lyre à sept cordes, et chantes les hymnes harmonieux des Muses, je te reprocherai ton crime, ô fils de Latone, à la clarté du ciel. Tu vins à moi, brillant de l'éclat de ta chevelure dorée, lorsque je remplissais les plis de ma robe d'une brillante moisson de fleurs, pour m'en parer; et puis, tu t'emparas de mes blanches mains, et, tandis que je criais et appelais ma mère, tu m'entraînas au fond d'un antre, dieu sans pudeur, où tu satisfis ta flamme amoureuse. Malheureuse! je donne le jour à un fils; et, par crainte de ma mère, je le dépose dans cet antre, où tu t'es uni par un triste hyménée à une triste mortelle. Hélas! hélas! il n'est plus, les oiseaux l'ont déchiré; mon malheureux fils est devenu leur pâture; et toi, cependant, tu fais résonner ta lyre en chantant des péans! Holà! c'est à toi que je m'adresse, fils de Latone, qui, dans ce temple, situé au centre de la terre, dispenses sur ton trône d'or tes oracles aux mortels; ma voix parviendra jusqu'à ton oreille. Oh! perfide amant, tu donnes un fils à mon époux qui n'a point mérité cette faveur; et mon fils, qui est aussi le tien, a péri sans connaître ses parents, emporté par les vautours, débarrassé des langes dont sa mère l'avait enveloppé. Tu es odieux à Délos, ainsi qu'à ce laurier dont les branches, mariées au feuillage délicat du palmier, abritèrent Latone, lorsqu'elle t'enfanta, glorieux rejeton de Jupiter.

LE CHŒUR. Hélas! quel abîme de maux se découvre à mes yeux! à cette vue, qui pourrait retenir ses larmes?

LE PÉDAGOGUE. Ma fille, je ne puis me lasser de contempler ton visage, et ma raison s'égare en t'écoutant. A

peine échappé aux maux qui m'avaient assailli, je sens, aux paroles que tu as prononcées, un orage nouveau fondre sur ma tête. Quelle est cette voie nouvelle où tu t'engages, où d'autres infortunes s'ajoutent aux maux présents? Que veux-tu dire? De quel crime accuses-tu Apollon? Quel est cet enfant dont tu fus mère? En quel lieu l'as-tu exposé pour être la pâture des bêtes sauvages? Reprends, je te prie, ce récit.

CRÉUSE. Quelque honte que j'éprouve, ô vieillard, je parlerai néanmoins.

LE PÉDAGOGUE. Je sais compatir aux maux de ceux que j'aime.

CRÉUSE. Écoute donc : connais-tu dans le rocher de Cecrops un antre exposé au nord, auquel nous donnons le nom de Macra?

LE PÉDAGOGUE. Je le connais : il y a tout près le sanctuaire de Pan et un autel.

CRÉUSE. Eh bien! j'y fus victime d'un cruel attentat.

LE PÉDAGOGUE. Comment? à tes paroles les larmes me viennent aux yeux.

CRÉUSE. Je formai, malgré moi, avec Apollon, une union fatale.

LE PÉDAGOGUE. O ma fille, est-ce donc là ce que j'avais soupçonné?

CRÉUSE. Je ne sais; mais, si tu dis la vérité, je ne feindrai pas avec toi.

LE PÉDAGOGUE. Alors que tu gémissais à la dérobée, en proie à un mal secret.

CRÉUSE. Ce mal était celui que je révèle aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE. Et ensuite comment as-tu caché ton union avec Apollon?

CRÉUSE. Je devins mère. Écoute-moi patiemment, vieillard.

LE PÉDAGOGUE. Où, et qui t'assista à l'heure de l'enfantement? As-tu souffert seule et sans assistance?

CRÉUSE. J'étais seule et dans l'antre où le dieu m'a fait violence.

LE PÉDAGOGUE. Où est-il cet enfant, pour que tu ne sois plus sans famille?

CRÉUSE. Il est mort, vieillard, exposé à la dent des bêtes sauvages.

LE PÉDAGOGUE. Il est mort? Apollon, le cruel! ne lui a prêté aucun secours?

CRÉUSE. Aucun, et c'est dans le royaume de Pluton qu'il est élevé.

LE PÉDAGOGUE. Qui donc l'a exposé? car ce n'est pas toi assurément.

CRÉUSE. Moi-même, dans l'ombre de la nuit, après l'avoir enveloppé de langes.

LE PÉDAGOGUE. Et personne autre que toi n'a connu l'exposition de cet enfant?

CRÉUSE. Je n'eus pour témoins que mon malheur et le mystère.

LE PÉDAGOGUE. Et comment as-tu pu abandonner ton fils dans un antre?

CRÉUSE. Ce n'est pas sans avoir proféré bien des plaintes dignes de pitié.

LE PÉDAGOGUE. Ah! tu montras un cœur barbare; mais le dieu fut plus barbare que toi.

CRÉUSE. Si tu avais vu l'enfant me tendre les mains?

LE PÉDAGOGUE. Cherchait-il ton sein ou voulait-il venir dans tes bras?

CRÉUSE. Oui, dans mes bras où j'étais injuste de ne pas le porter.

LE PÉDAGOGUE. Mais quel espoir t'engagea à exposer ton enfant?

CRÉUSE. Je me flattais que le dieu sauverait sa progéniture.

LE PÉDAGOGUE. Hélas! comme la maison d'Érechthée est battue par la tempête!

CRÉUSE. Pourquoi, vieillard, verses-tu des larmes en te voilant la tête?

LE PÉDAGOGUE. Parce que je vous vois, ton père et toi, accablés par le malheur.

CRÉUSE. C'est le sort des mortels; rien de stable ici-bas.

LE PÉDAGOGUE. Cessons maintenant, ma fille, de nous abandonner aux lamentations.

CRÉUSE. Que faut-il que je fasse? Le malheur est irrésolu.

LE PÉDAGOGUE. Venge-toi d'abord du dieu qui t'a outragée.

CRÉUSE. Et comment, simple mortelle, aurai-je raison de sa puissance?

LE PÉDAGOGUE. Embrase le temple auguste d'Apollon.

CRÉUSE. Je n'ose. Assez d'infortunes m'accablent déjà.

LE PÉDAGOGUE. Ose donc ce qui est en ton pouvoir, et tue ton époux.

CRÉUSE. Je respecte les liens qui nous unissaient au temps où il était innocent.

LE PÉDAGOGUE. Immole du moins ce fils qui a surgi contre toi.

CRÉUSE. Comment? Si la chose était possible, je le ferais volontiers.

LE PÉDAGOGUE. Mets une épée aux mains des gens de la suite.

CRÉUSE. Je marcherai avec eux; mais où le frapper?

LE PÉDAGOGUE. Dans les tentes sacrées, où il donne un festin à ses amis.

CRÉUSE. Un meurtre fait de l'éclat, et la vigueur fait défaut aux esclaves.

LE PÉDAGOGUE. Hélas! tu mollis. Allons! prends toi-même un parti.

CRÉUSE. Eh bien! je tiens un moyen à la fois sûr et secret.

LE PÉDAGOGUE. Par la ruse comme par la force je suis prêt à te servir.

CRÉUSE. Écoute donc : tu connais le combat des Géants?

LE PÉDAGOGUE. Celui que les Géants livrèrent aux dieux à Phlégra; je sais.

CRÉUSE. C'est alors que la Terre enfanta un monstre terrible, la Gorgone.

LE PÉDAGOGUE. C'était pour être l'auxiliaire de ses fils contre les dieux?

CRÉUSE. Oui; et la fille de Jupiter, la déesse Pallas la tua.

LE PÉDAGOGUE. Quelle était l'apparence de ce monstre sauvage?

CRÉUSE. Elle avait pour armure une vipère enroulée autour de sa cuirasse.

LE PÉDAGOGUE. Est-ce là ce que j'ai entendu raconter autrefois?

CRÉUSE. Minerve couvrit sa poitrine de la dépouille du monstre.

LE PÉDAGOGUE. On l'appelle l'égide, la parure de Pallas?

CRÉUSE. C'est le nom qu'elle reçut, quand la déesse prit part au combat des dieux.

LE PÉDAGOGUE. En quoi donc, ma fille, peut-elle nuire à tes ennemis?

CRÉUSE. Tu connais Erichthonius, à n'en pas douter, vieillard?

LE PÉDAGOGUE. Le premier auteur de votre race, sorti du sein de la terre?

CRÉUSE. Il venait de naître, quand Pallas lui donna...

LE PÉDAGOGUE. Que lui donna-t-elle? Tu tardes bien à achever ta pensée.

CRÉUSE. Deux gouttes du sang de la Gorgone.

LE PÉDAGOGUE. Quelle en est la vertu sur l'homme?

CRÉUSE. L'une produit la mort, l'autre guérit les maladies.

LE PÉDAGOGUE. Comment les fixa-t-elle sur le corps de l'enfant?

CRÉUSE. Avec des chaînes d'or; Erichthonius les donna à mon père.

LE PÉDAGOGUE. Et après sa mort, tu en as hérité?

CRÉUSE. Oui; je les porte dans la jointure du bras et de la main.

LE PÉDAGOGUE. Comment fait-on usage du double don de la déesse?

CRÉUSE. Le sang qui a coulé de la veine cave...

LE PÉDAGOGUE. A quoi sert-il? quelle en est la propriété?

CRÉUSE. Il détourne les maladies et entretient la vie.

LE PÉDAGOGUE. Et l'autre goutte, dont tu parles, quel effet a-t-elle?

CRÉUSE. Elle tue : c'est le venin des serpents de la Gorgone.

LE PÉDAGOGUE. Les portes-tu mêlées ou séparées?

CRÉUSE. Séparées. Le bon ne se mêle pas avec le mauvais.

LE PÉDAGOGUE. O ma chère fille, tu as tout ce qu'il te faut.

CRÉUSE. Voilà le poison qui tuera l'enfant; c'est toi qui le verseras.

LE PÉDAGOGUE. Où et comment? à toi de commander, à moi d'agir.

CRÉUSE. A Athènes, quand il sera entré dans ma maison.

LE PÉDAGOGUE. Tu blâmais mon projet, et moi je désapprouve le tien.

CRÉUSE. Comment? Devines-tu la pensée qui me vient à l'esprit?

LE PÉDAGOGUE. Tu passeras pour avoir fait périr l'enfant, même si tu ne le tues point.

CRÉUSE. Tu as raison : on dit qu'une belle-mère hait les enfants d'un autre lit.

LE PÉDAGOGUE. Tue-le ici même où tu nieras le crime.

CRÉUSE. Ah! je goûte d'avance le plaisir de la vengeance.

LE PÉDAGOGUE. Et tu tromperas ton époux comme il cherche lui-même à te tromper.

CRÉUSE. Sais-tu ce qu'il faut faire? Prends cette capsule d'or, antique ouvrage de Minerve, et rends-toi au lieu où mon époux offre un sacrifice secret; quand le repas sera terminé, et qu'ils s'apprêteront à faire des libations aux dieux, tire le poison de dessous tes vêtements et verse-le dans la coupe du jeune homme. Ce breuvage n'est pas destiné à tous les convives; réserve-le pour celui qui est appelé à régner en maître dans ma maison. S'il le boit, il ne mettra jamais le pied dans l'illustre Athènes, et trouvera ici son tombeau.

LE PÉDAGOGUE. Rends-toi maintenant à la demeure des Proxènes[1]; moi, je vais remplir la mission qui m'est confiée. Allons! vieillard, retrouve pour agir cette vi-

1. C'était à Delphes un office public que celui de l'hospitalité; on appelait *Proxènes* ceux qui en étaient revêtus; ils étaient chargés du soin de recevoir les étrangers qui venaient consulter l'oracle. PRÉVOST.

gueur juvénile que l'âge te refuse. Marche d'accord avec ta maîtresse contre son ennemi; qu'il périsse et débarrasse la maison. Il est beau, dans la prospérité, d'honorer la piété; mais, lorsqu'on veut nuire à ses ennemis, il n'est pas de loi qui doive faire obstacle.

LE CHŒUR. Déesse des carrefours[1], ô fille de Cérès, qui présides aux excursions de la nuit et du jour, guide les pas de celui que mon auguste maîtresse envoie pour remplir la coupe empoisonnée avec le sang qui coula de la gorge entr'ouverte de la Gorgone, et la servir à celui qui envahit la maison d'Érechthée: que le sceptre d'Athènes n'appartienne jamais à un étranger, et reste aux mains des descendants d'Érechthée. Si le coupable échappe à la mort, et que les efforts de ma maîtresse soient vains; si l'occasion d'accomplir son hardi projet lui échappe et frustre l'espoir qu'elle a conçu, alors elle plongera dans sa gorge un glaive acéré, ou serrera son cou dans un lacet fatal; et, mettant à ses douleurs un terme douloureux, elle échangera cette existence contre une autre: jamais l'héritière de cette noble famille ne supportera, vivante, dans sa maison un maître étranger. J'en rougis pour le Dieu[2] que nous célébrons dans nos champs, si, près des sources de Callichore[3], ses yeux que ne ferme point le sommeil voient les torches qui éclairent la pompe des Icades[4], alors que l'éther constellé de Jupiter mène le chœur des astres, que la Lune entre en danse, et que les cinquante filles de Nérée, au fond de la mer et dans les gouffres des fleuves éternels, forment des rondes en l'honneur de la vierge[5]

1. Hécate.
2. Bacchus.
3. Voyez CALLIMAQUE, *Hymne à Cérès*, 16.
4. On appelait de ce nom le vingtième jour et suivants des fêtes de Cérès et de Bacchus.
5. Proserpine.

à la couronne d'or et de sa mère[1] vénérée : c'est là qu'espère régner et s'emparer des biens acquis par d'autres un vagabond que protége Apollon. Vous tous, qui exercez votre verve médisante à chanter nos infidélités et nos unions adultères, voyez combien nous surpassons en piété l'injuste libertinage des hommes. Que votre muse change de sujet et flétrisse l'incontinence des hommes. Voyez ce prince, issu du sang de Jupiter, oublier les bienfaits qu'il a reçus, parce que son union avec ma maîtresse est demeurée stérile; il a cherché dans les bras d'une autre le bonheur d'être père et acquis ainsi un fils illégitime.

UN SERVITEUR. Femmes, où trouverai-je l'illustre fille d'Érechthée, ma maîtresse? Je l'ai cherchée partout à travers la ville, sans pouvoir la rencontrer.

LE CHŒUR. De quoi s'agit-il, compagnon de notre esclavage? Pourquoi cette marche précipitée, et quelles nouvelles apportes-tu?

LE SERVITEUR. On nous poursuit; et les magistrats de cette cité cherchent Créuse pour la précipiter du haut d'une roche.

LE CHŒUR. O ciel! que veux-tu dire? A-t-on par hasard découvert le projet que nous avions formé secrètement de faire périr le jeune homme?

LE SERVITEUR. Tu as deviné; et tu ne seras pas des dernières à partager le supplice de la reine.

LE CHŒUR. Mais comment a-t-on surpris notre secret.

LE SERVITEUR. Les dieux, qui ne veulent pas être outragés, n'ont pas permis que l'injustice triomphât de la justice.

LE CHŒUR. Comment cela? Je te supplie, en grâce, de

1. Cérès.

t'expliquer. Quand nous saurons la vérité, la lumière nous paraîtra plus douce, et, s'il faut que nous mourions, nous mourrons plus volontiers.

LE SERVITEUR. Lorsque l'époux de Créuse eut quitté l'oracle du dieu, il partit avec le fils qu'il venait de retrouver, pour apprêter le festin et le sacrifice qu'il voulait offrir aux dieux. Xuthus se rendit à l'endroit[1] où le feu brille en l'honneur de Bacchus, afin d'arroser du sang des victimes la double cime de la montagne et de remercier le ciel de lui avoir fait voir son fils : « Toi, mon enfant, dit-il, demeure, et confie à des ouvriers le soin d'élever une tente solidement construite. Si je tarde trop à revenir, après le sacrifice offert aux dieux qui président à la naissance, donne à tes amis présents un brillant festin. » Et il partit, emmenant les victimes. Le jeune homme fit élever une tente magnifique, dont l'enceinte n'était pas close et que soutenaient de hauts piliers; il prit soin qu'elle fût garantie contre les ardeurs du midi et les derniers feux du soleil; elle avait la forme carrée et l'étendue d'un plèthre, et mesurait dix mille pieds de surface, pour parler le langage des connaisseurs, comme si tout le peuple de Delphes eût été invité au festin. Pour la fermer, il prit dans les trésors sacrés des tissus admirables à voir. Il couvrit d'abord le toit de la dépouille des Amazones, que le fils de Jupiter, Hercule, avait consacrée au dieu. On voyait représenté sur ce tissu le Ciel, rassemblant les étoiles dans la voûte éthérée; le Soleil, animant ses coursiers sur la fin de leur carrière et traînant après lui Hespérus brillant d'un vif éclat. La Nuit, couverte d'un voile sombre, pressait son attelage, que n'assujettit aucun joug, et les étoiles suivaient la déesse. Les Pléiades s'avançaient dans le milieu de l'é-

1. Le Parnasse.

ther, avec Orion ceint de son épée; au-dessus, l'Ourse enroulait sa queue autour du pôle doré. Dans la région supérieure, la Lune, qui divise les mois, brillait dans son plein, ainsi que les Hyades, signe infaillible pour les nautoniers, et l'Aurore, messagère du jour, chassant les astres devant elle. Sur les murs, Ion étendit d'autres tapisseries représentant et des vaisseaux barbares aux prises avec les Grecs, et des monstres moitié hommes moitié bêtes, et des chasseurs à cheval, poursuivant des cerfs et des lions farouches. A la porte de la tente on voyait Cécrops, se repliant en spirale[1], et ses filles près de lui : c'était une offrande faite au dieu par un Athénien. Ion fit placer des coupes d'or au milieu de la salle du festin; et un héraut, marchant sur la pointe des pieds, invita à haute voix tous les Delphiens qui le voudraient à prendre part à la fête. Quand la tente fut remplie, les convives, une couronne sur la tête, se livrèrent à la bonne chère. Leur appétit commençait à se calmer, lorsqu'un vieillard entra soudain, s'avança jusqu'au milieu de la salle, et excita la gaieté des convives par le zèle qu'il mettait à les servir. Avec une aiguière, il leur versait de l'eau pour se laver les mains, et il brûlait le suc de la myrrhe, et il présidait à la distribution des coupes d'or, ministère qu'il s'était imposé lui-même. Lorsqu'on en vint aux joueurs de flûte et à la coupe commune[2], le vieillard prit la parole : « Il faut enlever ces petites coupes, dit-il, et en apporter de grandes, afin de hâter la joie des convives. » Et ses esclaves, travaillant à l'envi, apportèrent des vases ciselés d'argent et d'or. Lui, choisissant le plus beau, comme pour faire honneur à son nouveau maître, le lui présenta tout plein,

1. « Cécrops, qui était moitié homme, moitié serpent, régna le premier sur l'Attique. » Apollodore, III, 13.

2. Elle circulait dans la salle et tous y buvaient à la ronde.

après avoir mêlé au vin le poison violent que lui a donné, dit-on, notre maîtresse, pour faire périr le jeune homme. Personne ne s'en était aperçu; mais, comme il tenait la coupe dans sa main et allait faire avec les autres convives la libation accoutumée, un des serviteurs prononça une parole de mauvais augure. Le jeune homme élevé dans le temple, au milieu d'habiles devins, vit là un mauvais présage, et ordonna qu'on remplît une coupe nouvelle; il répandit à terre le vin qu'il offrait auparavant au dieu, et invita ses convives à suivre son exemple. Alors, au milieu d'un profond silence, nous remplissons les coupes sacrées d'une onde pure mêlée au nectar de Byblos[1]. Tandis que nous étions occupés de ce soin, une troupe de colombes ailées se précipite dans la tente : car ces oiseaux habitent en sûreté dans le temple d'Apollon. Pressées par la soif, elles plongent leur bec dans le vin qu'ont répandu les convives, et la liqueur descend dans leur gorge emplumée. Pour toutes les autres ce breuvage fut inoffensif; mais celle qui s'était arrêtée à l'endroit où le nouveau fils de Xuthus avait fait la libation n'eut pas plutôt goûté le vin, qu'elle battit des ailes, s'agita convulsivement, et poussa en gémissant des sons inarticulés. L'assemblée entière considère avec étonnement les souffrances de la colombe; et l'oiseau, palpitant, meurt en allongeant ses pattes purpurines. Alors le jeune homme à qui l'oracle d'Apollon vient de donner un père déchire sa tunique, se jette nu sur la table et s'écrie : « Qui donc voulait ma mort? Parle, vieillard : car ton empressement m'est suspect, et c'est de ta main que j'ai reçu la coupe. » Et, saisissant le bras du vieillard, il le presse de questions pour constater le flagrant délit. La vérité se découvrit, et il dut

1. Vin célèbre de Thrace.

avouer, non sans peine, le crime de Créuse et sa trame odieuse. Aussitôt le jeune serviteur d'Apollon sort avec ses convives, se présente devant les notables Pythiens et leur dit : « O cité sainte, une étrangère de la famille d'Érechthée a tenté de nous empoisonner. » Les magistrats de Delphes ont condamné à l'unanimité notre maîtresse à être précipitée du haut d'un rocher pour avoir voulu tuer une personne sacrée et avoir préparé le meurtre dans un temple. Toute la cité cherche l'infortunée qui termine si malheureusement un voyage malheureux : le désir d'avoir des enfants l'avait fait venir à l'oracle d'Apollon ; et elle s'est perdue en même temps qu'elle perdait l'espoir d'une postérité.

LE CHŒUR. Je ne puis, non, je ne puis, infortunée! détourner la mort qui me menace (car tout est découvert maintenant), pour avoir mélangé le venin mortel de la rapide vipère à la liqueur de Bacchus offerte en libation. Ma vie condamnée au malheur, ma maîtresse périssant sous une pluie de pierres, voilà les offrandes faites aux dieux infernaux. Où fuir pour me dérober au trépas? M'envolerai-je dans les airs ou me cacherai-je dans le sein ténébreux de la terre? Dois-je monter sur un rapide quadrige ou prendre place à la poupe d'un navire? Nul ne peut rester caché, à moins qu'un dieu ne le dérobe aux regards. Et toi, mon infortunée maîtresse, à quel supplice es-tu réservée! Le mal que nous voulions faire à autrui, nous le souffrirons nous-mêmes; et c'est justice.

CRÉUSE. Fidèles esclaves, on me poursuit pour me livrer à la mort : l'arrêt des Delphiens m'a condamnée, et mon supplice est résolu.

LE CHŒUR. Nous sommes instruites, infortunée, de ton malheureux sort.

CRÉUSE. Où fuir alors? C'est à peine si j'ai pu quitter

à temps ma demeure, pour me dérober au trépas : et je suis arrivée furtivement jusqu'ici en échappant à mes ennemis.

LE CHŒUR. Où te réfugier ailleurs qu'à cet autel?

CRÉUSE. Que gagnerai-je à cela?

LE CHŒUR. Il n'est pas permis de tuer une suppliante.

CRÉUSE. Mais la loi me condamne à mourir.

LE CHŒUR. Oui, si l'on met la main sur toi.

CRÉUSE. Eh bien! vois ces cruels champions de la loi qui s'avancent en ces lieux, l'épée nue.

LE CHŒUR. Serre-toi donc contre l'autel. Et, si tu meurs à cette place, tes meurtriers devront expier ta mort; il faut supporter les coups du sort.

ION. O Céphise, fleuve auguste à face de taureau, quelle est cette vipère sortie de ton sein, ce dragon, dont les yeux lancent une flamme homicide? C'est un monstre capable de tous les attentats, et son venin n'est pas moins pernicieux que celui de la Gorgone avec lequel elle a voulu me tuer. Saisissez-la, afin que les longues tresses de sa chevelure labourent la cime du Parnasse où elle se brisera en rebondissant sur les rochers. Certes, j'ai eu une chance heureuse, avant d'arriver dans la ville d'Athènes et de tomber sous l'autorité d'une marâtre; car au milieu d'amis prêts à me défendre j'ai pu juger de tes sentiments et voir quel fléau tu es pour moi et combien tu me hais. Si j'étais entré dans ton palais, tu m'aurais anéanti et précipité chez Pluton. Mais ni cet autel, ni le temple d'Apollon ne te sauveront de la mort. Cette pitié que tu implores, nous y avons droit plutôt, ma mère et moi : car, si je suis privé de la présence de ma mère, je puis toujours invoquer son nom. Voyez cette méchante femme qui a ourdi ruse sur ruse; voyez-la serrer, toute tremblante, l'autel du dieu, comme si elle ne devait pas subir la peine due à ses forfaits.

CRÉUSE. Je te défends de me tuer, en mon propre nom, comme au nom du dieu dont j'embrasse l'autel.

ION. Qu'y a-t-il de commun entre Apollon et toi?

CRÉUSE. Je consacre ma personne au dieu et lui en fais l'abandon.

ION. Et pourtant tu voulais tuer par le poison celui qui appartient à ce dieu.

CRÉUSE. Tu n'appartenais plus à Phébus, mais à ton père.

ION. Mais j'ai été le fils d'Apollon : car il m'aimait comme un père.

CRÉUSE. Tu lui étais consacré alors; moi, je le suis aujourd'hui, et tu ne l'es plus.

ION. Toi, tu es impie, et moi j'étais pieux.

CRÉUSE. J'ai voulu tuer en toi l'ennemi de ma famille.

ION. Je ne suis pas venu en armes sur tes terres.

CRÉUSE. Tu as fait plus : tu embrasais le palais d'Érechthée.

ION. Où sont les torches, où est la flamme que j'ai allumée?

CRÉUSE. Tu allais t'emparer malgré moi de mon bien.

ION. Un père me donnait le sol qu'il a conquis.

CRÉUSE. Quels droits un descendant d'Éole a-t-il sur la ville de Pallas?

ION. Il l'a délivrée par les armes, et non par des paroles.

CRÉUSE. Pour avoir secouru le pays, il n'en est pas le maître.

ION. Ainsi tu voulais me tuer dans la crainte que je ne prisse ton bien?

CRÉUSE. C'était pour ne pas mourir, si tu ne devenais pas mon maître.

ION. Tu es jalouse, toi qui n'as point d'enfant, que mon père m'ait retrouvé.

CRÉUSE. Ainsi tu t'empareras de l'héritage de ceux qui n'ont pas d'enfants?

ION. N'aurai-je pas du moins une part des biens paternels?

CRÉUSE. Prends son bouclier et son épée : voilà tout ton avoir.

ION. Quitte l'autel et cette place consacrée au dieu.

CRÉUSE. Va chercher ta mère pour lui donner tes conseils.

ION. Quoi! tu ne seras pas punie, toi qui voulais me tuer?

CRÉUSE. A moins que tu ne veuilles m'égorger dans l'intérieur du temple.

ION. Quel plaisir trouves-tu à mourir au milieu des guirlandes du dieu?

CRÉUSE. Nous affligerons quelqu'un de ceux qui nous ont affligée.

ION. Ah! il est vraiment fâcheux que les dieux aient établi pour les mortels des lois qui ne sont ni justes ni raisonnables. Les méchants devraient être chassés des autels, au lieu d'y trouver place. Il ne convient pas que l'homme pervers touche les dieux; l'homme juste, au contraire, victime d'une injustice, devrait s'asseoir dans les lieux sacrés : mais pourquoi les dieux accordent-ils le même refuge, le même avantage, à l'innocent et au coupable?

LA PYTHIE. Arrête, mon fils! j'ai quitté le trépied fatidique et franchi l'enceinte de ce temple, moi, la prêtresse d'Apollon, choisie entre toutes les femmes de Delphes pour garder les rites antiques du trépied sacré.

ION. Je te salue, ô ma mère chérie ; oui, ma mère, quoique tu ne m'aies pas donné le jour.

LA PYTHIE. Eh bien ! appelle-moi ainsi ; ce titre ne me déplaît pas.

ION. Tu as appris que cette femme voulait me faire périr par ses artifices ?

LA PYTHIE. Je le sais ; et toi, tu as tort de te montrer cruel.

ION. Ne fallait-il pas donner la mort à qui voulait me tuer ?

LA PYTHIE. Une épouse est toujours mal disposée pour les enfants d'un autre lit.

ION. Et moi, pour une belle-mère qui conspire ma perte.

LA PYTHIE. Fi donc ! quitte ce temple et pars pour ta patrie.

ION. Que dois-je faire en suivant tes avis ?

LA PYTHIE. Qu'Athènes te reçoive, les mains pures et sous de bons auspices.

ION. Il a toujours les mains pures, celui qui a tué ses ennemis.

LA PYTHIE. N'en fais rien, et prête l'oreille à mes paroles.

ION. Parle, tout ce que tu diras te sera dicté par la bienveillance.

LA PYTHIE. Vois-tu ce coffre que je porte sous mon bras ?

ION. Je vois une corbeille antique, ornée de bandelettes.

LA PYTHIE. C'est dans cette corbeille que je te reçus jadis enfant nouveau-né.

ION. Que dis-tu ? ce langage est nouveau pour moi.

LA PYTHIE. Je te révèle un fait que je tenais secret.

ION. Pourquoi me cachais-tu la vérité, depuis le temps que tu m'as recueilli?

LA PYTHIE. Le dieu voulait que tu le servisses dans son temple.

ION. Maintenant ne le veut-il plus? A quoi dois-je reconnaître sa volonté?

LA PYTHIE. Il a nommé ton père et t'envoie hors de ce pays.

ION. Est-ce par son ordre, ou pour un autre motif que tu gardes ce dépôt?

LA PYTHIE. Apollon m'a fait promettre....

ION. De quoi faire? parle, achève ta pensée.

LA PYTHIE. De garder cette corbeille jusqu'à l'heure présente.

ION. Que puis-je gagner ou perdre à cela?

LA PYTHIE. Tu y trouveras renfermés les langes dans lesquels tu étais enveloppé.

ION. Ce sont pour moi des indices de celle qui m'a donné le jour.

LA PYTHIE. Le dieu te les fournit aujourd'hui, auparavant il s'y refusait.

ION. Oh! que de révélations heureuses pour moi ce jour amène!

LA PYTHIE. Prends donc ces objets et enquiers-toi de celle à qui tu dois le jour. Parcours l'Europe entière et les contrées de l'Asie, et cherche toi-même à la découvrir. C'est à cause du dieu que je t'ai élevé, mon enfant, et que je te rends ce dépôt qu'il a voulu que je reçusse et gardasse librement: pourquoi le voulait-il? je ne puis le dire. Nul parmi les mortels ne savait que j'eusse ces objets en ma possession, ni en quel lieu ils étaient cachés. Adieu donc, car je t'aime comme si tu étais mon fils. Mets-toi à l'œuvre; vois d'abord si ta mère n'est pas une jeune fille de Delphes, qui, après t'avoir mis au

monde, t'aura exposé dans ce temple ; cherche ensuite parmi les femmes de la Grèce. Voilà ce que j'avais à te dire en mon nom et de la part d'Apollon, qui a été mêlé à ces événements.

ION. Hélas ! hélas ! mes yeux fondent en larmes, quand ma pensée se reporte au jour où ma mère abandonna furtivement le fruit d'une secrète union et me refusa son sein ; enfant inconnu, j'exerçais dans le temple du dieu un ministère servile. Apollon a été bon pour moi, mais la fortune m'a été cruelle ; car le temps où, dans les bras maternels, j'aurais dû recevoir ces caresses qui font le charme de la vie, j'ai été privé des soins d'une tendre mère. Elle aussi, je la plains d'avoir, par une disgrâce pareille, perdu les joies de la maternité. Et maintenant cette corbeille qui m'est rendue, je vais l'offrir au dieu, pour ne pas faire une triste découverte. Car si je me trouve être le fils d'une esclave, je serai plus malheureux de connaître ma mère que d'abandonner en silence toute recherche. O Phébus ! je consacre ce berceau dans ton temple. Mais que fais-je ? Je résiste à la volonté du dieu qui m'a conservé ce dépôt pour m'aider à retrouver une mère. Il faut montrer du courage et ouvrir cette corbeille ; je ne puis fuir ma destinée. Pourquoi me fûtes-vous si longtemps cachées, saintes bandelettes, liens chéris qui protégiez mon corps ? Comme cette corbeille arrondie est restée fraîche, par un miracle divin ! ce tissu d'osier n'a point moisi ; et cependant bien des années ont passé sur ce dépôt.

CRÉUSE. Quel spectacle inattendu frappe mes yeux !

ION. Tais-toi : tu as su déjà me taire bien des choses.

CRÉUSE. Comment me tairais-je, quand c'est de moi qu'il s'agit : cesse de me conseiller. Ce coffre est celui où je te déposai, ô mon fils, à l'heure de ta naissance, dans

l'antre de Cécrops et les rochers de Macra. Dussé-je mourir, j'abandonnerai cet autel.

ION. Saisissez-la : un dieu l'a frappée de folie, et, d'un bond, elle a quitté l'autel ; chargez ses bras de chaînes.

CRÉUSE. Ne cesserez-vous pas de me torturer ? Je ne lâcherai point cette corbeille, ni toi-même, ni les biens ici renfermés.

ION. O comble d'audace ! elle prétend s'emparer de moi par ses artifices.

CRÉUSE. Non, mais je t'aime et je retrouve en toi un être aimé.

ION. Moi, aimé de toi ! et pourtant tu allais me tuer perfidement.

CRÉUSE. Tu es mon fils, ce que des parents ont de plus cher au monde.

ION. Renonce à la ruse ; je saurai bien te convaincre.

CRÉUSE. Puissé-je en venir là : c'est le but que je poursuis, mon enfant.

ION. Ce coffre est-il vide, ou que renferme-t-il ?

CRÉUSE. Les vêtements avec lesquels je t'exposai jadis.

ION. Diras-tu leurs noms avant de les avoir vus ?

CRÉUSE. Si je ne les décris, je consens volontiers à mourir.

ION. Parle, car ton assurance me confond.

CRÉUSE. Examine ce tissu que j'ourdis quand j'étais toute jeune.

ION. Dans quel genre ? car les jeunes filles font bien des tissus.

CRÉUSE. Il est inachevé : la navette n'a fait qu'ébaucher l'ouvrage.

ION. Que représente-t-il ? car je ne veux pas qu'on m'abuse.

CRÉUSE. Au milieu du tissu l'on voit la Gorgone.

ION. O Jupiter! quel destin nous poursuit?

CRÉUSE. Le bord est entouré de serpents, comme l'égide de Pallas.

ION. Prends : voici le tissu et les bandelettes, telles que je les trouve.

CRÉUSE. O antique ouvrage de mes mains virginales!

ION. Y a-t-il quelque chose de plus? ou n'as-tu bien deviné que sur ce point?

CRÉUSE. Deux serpents, dont les mâchoires d'or massif brillent d'un vif éclat.

ION. Présent de Minerve, qui veut ces bijoux dans le berceau des enfants.

CRÉUSE. A l'imitation de l'antique Érichthonius.

ION. Dans quel but? Dis-moi à quel usage sert cet ornement d'or.

CRÉUSE. L'enfant nouveau-né le porte à son cou, mon fils.

ION. Il y est; et le troisième objet, je désire le connaître.

CRÉUSE. Je posai sur ta tête une couronne d'olivier, prise sur l'arbre que Minerve fit naître tout d'abord sur le rocher de Cécrops. Si elle est encore là, elle n'a point perdu sa fraîcheur, et est verte encore, car l'olivier qui l'a fournie est immortel.

ION. O ma mère chérie! avec quelle joie je te retrouve et baise tes joues que la joie colore!

CRÉUSE. O mon enfant! ô ma vie! toi qui m'es plus cher que la lumière du soleil (j'en demande pardon à ce dieu)! Je serre dans mes bras ce fils que je retrouve contre toute espérance, et que je croyais habiter sous la terre avec les Mânes et Proserpine.

ION. Oui, mère chérie, tes bras pressent ce fils mort et vivant tout ensemble.

CRÉUSE. O vastes espaces de l'éther brillant! Quelles paroles, quels cris dois-je faire entendre? D'où me vient ce bonheur inattendu, cette joie ineffable?

ION. J'aurais pensé naguère que tout m'arriverait plutôt que d'être reconnu pour ton fils.

CRÉUSE. Je tremble encore de crainte.

ION. Est-ce de ne pas me posséder, quand tu me possèdes?

CRÉUSE. J'avais rejeté bien loin toute espérance. Dis-moi, femme, dis-moi qui a remis mon enfant entre tes bras, et qui l'a porté dans le temple d'Apollon.

ION. C'est l'ouvrage du dieu. Jouissons désormais du bonheur que nous apporte la fortune : elle ne nous a point favorisés jusqu'à ce jour.

CRÉUSE. Mon fils, tu m'as coûté bien des larmes en naissant; et ce n'est pas sans gémir que ta mère s'est séparée de toi; maintenant je respire, ma joue contre la tienne, et je jouis de la félicité la plus douce.

ION. Les sentiments que tu exprimes, mon cœur les ressent comme le tien.

CRÉUSE. Je ne suis plus stérile et sans postérité; ma maison trouve un appui, ma patrie un maître; je vois revivre Erechthée; la race des enfants de la Terre n'est plus ensevelie dans la nuit du tombeau; elle revoit la lumière du soleil.

ION. Que mon père vienne par sa présence s'associer à la joie que je vous ai causée, ma mère.

CRÉUSE. Que dis-tu, mon fils? A quel aveu me vois-je condamnée!

ION. Comment?

CRÉUSE. Un autre, un autre fut ton père.

ION. Ciel! ma naissance est illégitime.

CRÉUSE. Ni flambeaux ni danses n'ont accompagné l'hymen auquel tu dois la vie.

ION. Ah! ma naissance est vile! mais à qui la dois-je?

CRÉUSE. J'en atteste celle qui tua la Gorgone.

ION. Que veux-tu dire?

CRÉUSE. Et qui réside parmi les rochers de ma ville natale, sur cette colline fertile en oliviers...

ION. Tu me parles un langage obscur et que je ne comprends pas.

CRÉUSE. Près de la roche fréquentée des rossignols, Apollon...

ION. Pourquoi nommer Apollon?

CRÉUSE. S'unit furtivement à moi.

ION. Achève; ce que tu diras fait ma gloire et mon bonheur.

CRÉUSE. Et lorsque fut révolu le dixième mois, je donnai en secret un fils à Apollon.

ION. O paroles douces à mon cœur, si tu dis la vérité!

CRÉUSE. Ta mère enveloppa ton corps de ce tissu que sa main avait ourdie en se jouant, lorsqu'elle était jeune fille. Elle n'osa ni t'allaiter, ni te laver; et, au lieu de te nourrir en t'approchant de son sein, elle t'abandonna dans un antre désert, victime dévouée à Pluton, pour être déchiré et dévoré par les oiseaux.

ION. O ma mère, combien tu te montras cruelle!

CRÉUSE. En sacrifiant ta vie, je cédai à la crainte qui me possédait, et je te tuai contre le vœu de mon cœur.

ION. Moi aussi, je fus impie en demandant ta mort.

CRÉUSE. Ah! notre sort fut cruel autrefois, et il n'était pas moins affreux aujourd'hui; nous passons par des alternatives de malheur et de bonheur; les vents sont changeants. Qu'ils se fixent enfin; c'est assez de nos maux passés; aux orages succède maintenant un souffle favorable, ô mon fils.

LE CHŒUR. Que personne, en voyant ce qui se passe aujourd'hui, ne désespère de l'avenir.

ION. O Fortune, qui as changé cent fois le sort des mortels, les plongeant dans le malheur pour leur rendre ensuite la prospérité, à quelle extrémité nous as-tu réduits! J'allais tuer ma mère et subir moi-même une mort imméritée! Hélas! en accomplissant sa révolution, le Soleil ne nous rend-il pas témoins chaque jour d'événements semblables? Je t'ai retrouvée, ma mère, heureuse découverte! et je n'ai pas lieu de me plaindre de ma naissance. Mais il est d'autres questions que je veux t'adresser à toi seule. Approche, car je désire te parler à l'oreille et jeter un voile sur ces faits. Crains, ma mère, après avoir failli comme il arrive aux jeunes filles et succombé à de secrètes amours, de rejeter la faute sur un dieu; crains, pour me dérober à la honte, d'attribuer à Phébus une paternité qui n'est point le fait d'un dieu.

CRÉUSE. Non, j'en jure par Minerve la victorieuse, qui combattit sur son char aux côtés de Jupiter contre les Géants : tu n'as point pour père un mortel, mon fils; ton père est Apollon qui t'a élevé.

ION. Comment a-t-il donné son fils à un autre, et prétend-il que je suis né de Xuthus?

CRÉUSE. Il ne dit pas que tu sois né de Xuthus, il dispose de toi, son fils, en faveur de Xuthus. Un ami peut donner à son ami son propre fils pour être l'héritier de ses biens.

ION. Que le dieu soit véridique ou prononce de vains oracles, il jette mon esprit dans un trouble bien naturel.

CRÉUSE. Ecoute maintenant, mon enfant, ce qui m'est venu à la pensée. Apollon, qui te veut du bien, t'introduit dans une noble maison; s'il t'avait déclaré son fils, cette famille dont tu deviens l'unique héritier, ce nom que te donne un père, tu ne les aurais point. Était-ce possible, quand moi-même je cachais mon union et tentais secrètement de te tuer?

ION. Je ne m'en tiens pas à des preuves aussi légères. Je vais entrer dans le temple et savoir d'Apollon si je suis le fils d'un mortel ou de ce dieu... Mais quelle divinité, apparaissant au-dessus du sanctuaire divin, montre sa face radieuse à l'égal du soleil? Fuyons, ma mère; craignons de contempler les dieux, quand il ne nous est pas permis de les voir.

MINERVE. Ne fuyez pas : je ne suis pas votre ennemie; ici, comme dans Athènes, je vous veux du bien. J'ai quitté la contrée qui porte mon nom et je suis accourue en ces lieux de la part d'Apollon : il n'a pas voulu paraître en votre présence, de peur qu'on lui reprochât publiquement le passé, et il m'envoie pour vous dire en son nom que tu es fils de Créuse et d'Apollon, et qu'en te donnant à Xuthus, il ne t'a point donné à ton père, mais a voulu t'introduire dans la plus noble famille. Mais lorsque la vérité eut été découverte, craignant que le fils ne périt par les embûches de la mère et que la mère ne tombât sous les coups du fils, il a sauvé tes jours par ses habiles conseils. Or, le dieu avait résolu de taire son dessein et de ne vous faire connaître l'un à l'autre que lorsque vous seriez arrivés à Athènes. Mais laissez-moi achever mon œuvre, et écoutez les oracles que vous étiez venus chercher dans le temple du dieu. Prends ton fils, Créuse, et pars avec lui pour la terre de Cécrops, et place-le sur le trône royal : né du sang d'Érechthée, il est juste qu'il règne sur la contrée que je chéris. Il sera fameux par toute la Grèce. Quatre fils, issus de lui et sortis d'une même souche, donneront leurs noms aux tribus que formeront les peuples qui vivent sur mes rochers. Téléon sera le premier; les Hopletes, les Argades et les Ægicores, dont le nom rappelle mon égide, formeront les trois autres tribus. Au temps marqué par le Destin, leurs descendants peupleront les villes

des Cyclades et les côtes voisines, qui font la force de mon peuple; ils habiteront les deux continents opposés de l'Asie et de l'Europe, et deviendront fameux sous le nom d'Ioniens, qu'ils emprunteront d'Ion. De ton union avec Xuthus naîtront deux fils : Dorus, à qui la Doride devra sa gloire, et, sur la terre de Pélops, Achéus, qui régnera sur la côte voisine de Rhios [1], où s'illustrera le peuple auquel il donnera son nom. Apollon a tout conduit avec sagesse : d'abord il t'a fait accoucher sans douleur, pour que ta mère ignorât la vérité; et, lorsque tu eus mis au monde ton enfant et que tu l'eus enveloppé dans ses langes, il ordonna à Mercure de le prendre dans ses bras et de le transporter en ces lieux; là, il pourvut à ses besoins et veilla sur ses jours. Maintenant donc ne dis pas que ce fils est le tien; laisse à Xuthus sa douce illusion, et pars avec le bien qui t'appartient. Adieu; vous êtes au terme de vos souffrances, et je vous promets une heureuse destinée.

ION. O Pallas, fille du grand Jupiter! nous n'accueillerons point tes paroles avec incrédulité : je suis persuadé que je suis le fils d'Apollon et de Créuse; même auparavant, le fait ne me semblait pas incroyable.

CRÉUSE. Écoute-moi maintenant : je loue Phébus que je ne louais pas auparavant, parce que ce fils qu'il a délaissé jadis il me le rend aujourd'hui. Les portes du temple, l'oracle du dieu qui m'étaient odieux naguère, me semblent beaux maintenant; c'est avec joie que je suspends mes mains à ces marteaux et que je salue ces portes.

MINERVE. Je t'approuve d'avoir changé de sentiment et de glorifier Apollon. Les dieux sont lents parfois à agir, mais à la fin ils manifestent leur puissance.

1. Promontoire de l'Achaïe.

CRÉUSE. O mon fils, partons pour notre patrie

MINERVE. Partez, je vous suivrai.

ION. Voilà un guide glorieux pour nous.

CRÉUSE. Et qui aime notre cité.

MINERVE. Assieds-toi sur le trône de tes pères.

CRÉUSE. C'est un bien qui a du prix à mes yeux.

LE CHŒUR. Apollon, fils de Jupiter et de Latone, salut! Quiconque voit sa maison accablée par le malheur doit prendre courage, s'il honore les dieux : car les bons finissent par recevoir le prix de leur vertu ; mais les méchants ne sauraient jamais prospérer; ils ne sont pas nés pour être heureux.

IPHIGÉNIE A AULIS

PERSONNAGES :

AGAMEMNON.

UN VIEILLARD, serviteur d'Agamemnon.

LE CHŒUR, composé de femmes de Chalcis.

MÉNÉLAS.

UN MESSAGER.

CLYTEMNESTRE.

IPHIGÉNIE.

LE PETIT ORESTE.

ACHILLE.

La scène est à Aulis, ville et port de Béotie, devant la tente d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE A AULIS

AGAMEMNON. Vieillard, sors de cette tente, et viens.

LE VIEILLARD. Me voici. Que médites-tu de nouveau, roi Agamemnon?

AGAMEMNON. Tu le sauras.

LE VIEILLARD. Je me hâte : aussi bien, malgré la vieillesse, je ne succombe pas au sommeil et j'ai l'œil vif.

AGAMEMNON. Quelle est cette étoile qui passe au-dessus de nos têtes?

LE VIEILLARD. Sirius : il s'élance près de la Pléiade aux sept voies, et n'est encore qu'au milieu de son cours.

AGAMEMNON. On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent sur l'Euripe[1].

LE VIEILLARD. Et pourquoi donc sors-tu de ta tente, roi Agamemnon? Tout repose encore ici dans Aulis, et les gardes des remparts ne sont pas relevés. Rentrons.

AGAMEMNON. Je te porte envie, ô vieillard! je porte envie à quiconque achève paisiblement ses jours, obscur et ignoré; mais ceux qui vivent dans les honneurs, je n'en suis pas jaloux.

LE VIEILLARD. C'est là pourtant qu'est le brillant de la vie.

1. L'Euripe, détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie.

AGAMEMNON. Éclat trompeur et qui séduit l'ambition; chose douce, il est vrai, mais amère à l'user. Tantôt les dieux, pour n'avoir pas bien accompli leurs cérémonies, bouleversent notre existence; tantôt les opinions diverses des hommes, si difficiles à satisfaire, nous déchirent le cœur.

LE VIEILLARD. Je n'aime pas ce langage dans la bouche d'un prince. Atrée ne t'a pas engendré, Agamemnon, pour un bonheur sans mélange. Il faut que tu éprouves et de la joie et de la douleur : car tu es né mortel; que tu le veuilles ou non, les dieux l'ont ainsi ordonné. Je t'ai vu raviver la clarté d'un flambeau, écrire sur ces tablettes que tu tiens encore dans tes mains, puis effacer les caractères que tu avais tracés, y mettre le sceau et le rompre ensuite, et jeter à terre tes tablettes en versant des larmes abondantes : telle est ton irrésolution, qu'on te prendrait pour un homme en démence. Qu'as-tu? que souffres-tu? que t'est-il arrivé de nouveau, prince? Allons, fais-moi part de ton secret : c'est à un homme honnête et dévoué que tu vas parler. Car Tyndare m'a donné autrefois à ton épouse, comme une partie de sa dot, comme le digne serviteur de la jeune mariée.

AGAMEMNON. Léda, fille de Thestius, eut trois filles, Phœbé, Clytemnestre, ma femme, et Hélène. Celle-ci fut recherchée par les jeunes gens les plus fortunés de la Grèce. Les prétendants proféraient de terribles menaces et se préparaient à s'entr'égorger, s'ils n'obtenaient pas la main de la jeune fille. Tyndare, son père, incertain s'il devait la donner ou la refuser, cherchait le moyen d'arriver au meilleur denoûment. Voici à quoi il s'arrêta : les prétendants durent se lier par des serments réciproques, se donner mutuellement la main droite, verser des libations sur la chair brûlante des victimes, et promettre avec imprécations de secourir tous ensem-

ble l'époux de la fille de Tyndare, quel qu'il fût, si l'on venait arracher Hélène du foyer et du lit conjugal; ils marcheraient contre le ravisseur et détruiraient sa ville, qu'elle fût grecque ou barbare. Dès qu'ils eurent engagé leur foi, et que le vieux Tyndare les eut adroitement pris au piége, il donna à sa fille la liberté de choisir celui des prétendants vers qui la porterait le tendre souffle de Vénus, et elle choisit... plût au ciel qu'il ne l'eût jamais épousée!... elle choisit Ménélas. Bientôt vint à Lacédémone ce berger phrygien, qui, dit-on, jugea les déesses, vêtu de riches habits, resplendissant d'or, et dans toute la magnificence barbare. Il aima Hélène, s'en fit aimer, et, profitant de l'absence de Ménélas, il s'enfuit avec elle vers les pâturages de l'Ida. Ménélas, courant alors par toute la Grèce et attestant le serment fait autrefois à Tyndare, s'écrie qu'il faut secourir l'offensé. Alors donc les Grecs ont saisi leurs lances, revêtu leurs armures, et ils sont venus ici, sur la plage resserrée d'Aulis, avec une multitude de vaisseaux, de boucliers, de chevaux et de chars; et c'est moi, comme frère de Ménélas, qu'ils ont élu chef de l'expédition. Plût au ciel que ce titre eût été donné à un autre qu'à moi! Mais, l'armée une fois rassemblée, nous sommes retenus à Aulis par l'impossibilité de naviguer. Le devin Calchas, que nous consultâmes dans notre embarras, a répondu qu'il fallait immoler à Diane, déesse de cette contrée, Iphigénie, ma propre fille; qu'au prix de ce sacrifice nous obtiendrions une heureuse navigation et la ruine des Phrygiens: sinon, que l'une et l'autre nous seraient refusées. A peine eus-je entendu ces mots, que j'ordonnai à Talthybius de proclamer à haute voix que je congédiais toute l'armée, attendu que je ne me résoudrais jamais à tuer ma fille; jusqu'à ce qu'enfin mon frère, en employant toute espèce de raisons, arra-

cha mon consentement à cet acte cruel. J'écrivis donc à ma femme d'envoyer ici ma fille, comme pour la donner en mariage à Achille; et, exaltant le mérite de ce héros, j'ajoutai qu'il se refusait à faire voile avec nous, s'il ne possédait à Phthie une épouse de notre maison : car je n'avais qu'un moyen de persuader Clytemnestre, c'était de prétexter l'hymen imaginaire de ma fille. Seuls entre tous les Grecs, Calchas, Ulysse, Ménélas et moi, nous savons la vérité. Mais la décision que j'avais eu le tort de prendre naguère, je la révoque avec raison dans cette lettre que tu m'as vu ouvrir et fermer cette nuit, vieillard. Eh bien! va, prends cette lettre et pars pour Argos. Je vais te dire de vive voix tout ce que renferment les plis de ces tablettes : car tu es dévoué à mon épouse et à ma maison.

LE VIEILLARD. Parle, explique-toi, afin que mon langage s'accorde avec ce que tu as écrit.

AGAMEMNON (lisant). « Je t'adresse cette nouvelle lettre, fille de Léda, pour que tu n'envoies pas ta fille sur cette plage sinueuse de l'Eubée, où s'ouvre, à l'abri des flots, le port d'Aulis : son hymen est remis à la saison prochaine. »

LE VIEILLARD. Crois-tu donc qu'Achille, frustré de cet hymen, ne fera point éclater sa bouillante colère contre toi et contre ton épouse? Voilà aussi ce qu'il faut craindre. Dis-moi ta pensée.

AGAMEMNON. Achille ne fait ici que nous prêter son nom. Il ignore ce mariage et tout ce que nous faisons; il ne sait pas que j'ai parlé de lui donner ma fille, et de la remettre entre ses bras pour partager sa couche

LE VIEILLARD. L'entreprise est hardie, roi Agamemnon, après avoir promis d'unir ta fille au fils de Thétis, de l'amener pour l'immoler aux Grecs!

AGAMEMNON. Malheureux que je suis! j'avais perdu

l'esprit. Hélas! hélas! dans quel abîme suis-je tombé! Mais va, presse ta marche et ne succombe point à la vieillesse.

LE VIEILLARD. Je me hâte, roi.

AGAMEMNON. Ne va pas t'asseoir près des sources ombragées, ni céder aux charmes du sommeil.

LE VIEILLARD. Que tes paroles soient de meilleur augure.

AGAMEMNON. Quand tu franchiras le point où deux routes se croisent, jette les yeux de tous côtés, et garde qu'un char ne t'échappe entraîné par sa course rapide et emportant ma fille vers les vaisseaux des Grecs. Si tu la rencontres avec son escorte, fais retourner les coursiers en arrière, et dirige-les, en secouant les rênes, vers les remparts qu'ont bâtis les Cyclopes.

LE VIEILLARD. Tu seras obéi.

AGAMEMNON. Franchis les portes au plus vite.

LE VIEILLARD. Mais comment mes paroles trouveront-elles créance auprès de ta fille et de ton épouse?

AGAMEMNON. Conserve le sceau que tu portes sur ces tablettes. Va : déjà l'aube blanchit, et les coursiers brillants du Soleil ramènent la lumière. Prends part à mes souffrances. Nul parmi les mortels n'est heureux et prospère jusqu'à la fin; l'homme n'est point né pour être à l'abri de la douleur. (Agamemnon et le vieillard sortent.)

LE CHŒUR. Je suis venue sur la grève sablonneuse d'Aulis, à travers les flots resserrés de l'Euripe, après avoir quitté Chalcis, ma patrie, d'où jaillissent dans la mer les eaux de la célèbre Aréthuse; j'ai voulu voir l'armée des Grecs et les rapides navires de cette vaillante jeunesse : car nos époux nous ont raconté que le noble Agamemnon et le blond Ménélas les conduisent vers Troie sur mille vaisseaux, pour reprendre cette Hélène que le berger Pâris enleva sur les rives de l'Eu-

rotas, fécondes en roseaux. Vénus la lui avait donnée, le jour où près d'une source jaillissante elle disputait à Junon et à Pallas le prix de la beauté. J'ai traversé à la hâte, les joues teintes d'une rougeur virginale, le bois sacré de Diane, témoin de nombreux sacrifices, impatiente de contempler le camp où se retranchent les guerriers couverts du bouclier, et les tentes remplies d'armes, et la multitude des chevaux. J'ai vu les deux Ajax assis à côté l'un de l'autre, le fils d'Oïlée et le fils de Télamon, honneur de Salamine; j'ai vu, sur des siéges, Protésilas et Palamède, petit-fils de Neptune, prendre plaisir aux combinaisons variées du jeu d'échecs : et Diomède, s'amusant à lancer le disque; et, près de lui, Mérion, rejeton de Mars, objet d'admiration pour les mortels; et le fils de Laerte, venu de son île rocheuse; et Nérée, le plus beau des Grecs. Et celui dont la course rapide égale celle des vents, Achille, enfanté par Thétis, élevé par Chiron, je l'ai vu courir tout armé sur les cailloux du rivage; à pied, il luttait de vitesse avec un quadrige et disputait la victoire. Le conducteur du char, Eumélus, petit-fils de Phérès, criait et pressait de l'aiguillon ses magnifiques coursiers, ornés de freins d'or : ceux du milieu, attachés au joug, étaient tachetés de blanc; ceux de volée, opposant leurs efforts, dans les détours de la course, avaient le poil couleur de feu, et la jambe, au-dessus du sabot, bigarrée de diverses couleurs : à côté d'eux, près de la rampe et de l'essieu du char, bondissait, couvert de son armure, le fils de Pélée. Je suis venue voir aussi la multitude des vaisseaux, afin de satisfaire (il n'est pas de plaisir plus doux) ma curiosité de femme par ce spectacle imposant. A l'aile droite de la flotte, étaient les guerriers de Phthie et les Myrmidons avec cinquante navires impétueux : sur le haut de la poupe, des figures d'or représentaient les déesses

Néréides, signe distinctif des vaisseaux d'Achille. Près de là étaient les vaisseaux argiens, pourvus d'un nombre égal de rames : ils avaient pour chef le fils de Mécistée, auquel son aïeul Talaüs tint lieu de père, et, avec lui, Sthénélus, fils de Capanée. A la suite stationnait le fils de Thésée qui avait amené soixante vaisseaux portant pour emblème la déesse Pallas, montée sur un char ailé, symbole propice pour les matelots. J'ai vu aussi l'armement des Béotiens et leurs cinquante vaisseaux ornés d'emblèmes : c'était Cadmus, tenant un dragon d'or, qui se dressait à la poupe; Léitus, fils de la Terre, commandait cette armée navale. Il y avait aussi des navires venus de la Phocide; ceux des Locriens, égaux en nombre, obéissaient au fils d'Oïlée, parti de l'illustre ville de Thronium. Le fils d'Atrée amenait de Mycènes, la cyclopéenne, les matelots réunis de cent navires. Avec lui, comme un ami qui ne se sépare point de son ami, commandait Ménélas, pour que la Grèce revendiquât l'épouse fugitive qui s'était éprise d'un Barbare. J'ai vu aussi les vaisseaux que Nestor de Gérénia avait amenés de Pylos et qui portaient pour emblème une figure aux pieds de taureau, image de l'Alphée qui baigne ses États. Les Éniens avaient douze navires, conduits par le roi Gunée. Près d'eux étaient les chefs de l'Élide, que les peuples appellent Épéens; ils obéissaient à Eurytus. Plus loin l'armée taphienne, aux blanches rames, commandée par son roi Mégès, fils de Phylée, parti des îles Échinades, l'effroi des navigateurs. Et Ajax, le nourrisson de Salamine, stationnait avec douze vaisseaux très-faciles à manœuvrer à l'extrémité de l'aile gauche qu'il réunissait à l'aile droite. Telle on m'avait décrit, telle j'ai vu cette armée navale, qui ne laisse aux pirogues barbares assez hardies pour se mesurer avec elle aucun espoir de retour : tant est formidable cet appareil naval.

Voilà quelle est l'armée rassemblée en ces lieux : j'en avais entendu parler dans mes foyers, et j'en conserverai le souvenir.

LE VIEILLARD. Ménélas, ce que tu oses faire est indigne, et tu n'as pas le droit d'agir ainsi.

MÉNÉLAS. Va-t'en ! tu es trop fidèle à tes maîtres.

LE VIEILLARD. Voilà du moins un reproche qui m'honore.

MÉNÉLAS. Malheur à toi, si tu fais ce que tu ne dois pas faire.

LE VIEILLARD. Tu ne devais pas ouvrir la lettre que je portais.

MÉNÉLAS. Ni toi, porter un message fatal à toute la Grèce.

LE VIEILLARD. Fais cette querelle à d'autres; et laisse-moi cette lettre.

MÉNÉLAS. Je ne te la rendrai pas.

LE VIEILLARD. Et moi, je ne veux point te la laisser.

MÉNÉLAS. Je vais te mettre la tête en sang avec ce sceptre.

LE VIEILLARD. Aussi bien il est glorieux de mourir pour ses maîtres.

MÉNÉLAS. Laisse-moi : tu en dis bien long pour un esclave.

LE VIEILLARD. O mon maître ! on nous maltraite. Ta lettre, il me l'a prise des mains par force, et il ne veut point écouter la justice.

AGAMEMNON (au vieillard). Eh bien ! quel est ce bruit à notre porte, et pourquoi ces paroles inconvenantes ?

MÉNÉLAS. C'est moi qui ai qualité pour parler le premier, et non pas lui.

AGAMEMNON. Mais quel motif as-tu d'entrer en querelle avec cet homme, et d'user de violence ?

MÉNÉLAS. Regarde-moi en face : voilà par où je veux commencer.

AGAMEMNON. Crois-tu donc que le fils d'Atrée ait peur de lever les yeux ?

MÉNÉLAS. Vois-tu cette lettre confidente des plus détestables pensées?

AGAMEMNON. Je la vois; mais commence par me la rendre.

MÉNÉLAS. Non pas avant d'en avoir montré le contenu à tous les Grecs.

AGAMEMNON. Tu sais donc ce que tu devrais ignorer? Tu as donc brisé le cachet?

MÉNÉLAS. Oui, pour ton malheur, j'ai découvert les méfaits que tu as préparés en secret.

AGAMEMNON. Et où l'as-tu prise? Quelle impudence! grands dieux!

MÉNÉLAS. J'attendais que ta fille arrivât d'Argos à l'armée.

AGAMEMNON. Et de quel droit épies-tu mes actions! N'est-ce pas le comble de l'impudence?

MÉNÉLAS. Parce que je l'ai voulu ainsi : je ne suis pas ton esclave.

AGAMEMNON. Mais, c'est une indignité! On ne me laissera pas gouverner ma maison?

MÉNÉLAS. C'est que ta conduite est oblique; ce que tu penses aujourd'hui tu ne le pensais pas hier, et demain tu changeras encore de sentiment.

AGAMEMNON. Tu fais le beau parleur : c'est un fléau qu'une langue habile à semer la haine.

MÉNÉLAS. Rien de plus inique aussi qu'un esprit irrésolu, rien de moins sûr pour des amis. Mais je veux te confondre, et que la colère ne te fasse pas rejeter la vérité; de mon côté, je n'insisterai pas trop vivement. Tu te souviens du temps où tu briguais le commandement

des Grecs armés contre Ilion; ne le désirant pas, en apparence, mais, au fond, brûlant de l'obtenir. Comme tu étais humble! On te voyait toucher la main de tout le monde, ouvrir ta porte au premier citoyen venu, donner à tous indistinctement la faculté de t'aborder, n'en eût-on pas envie, et chercher par tes manières affables à conquérir l'objet de ton ambition. Puis, lorsqu'une fois tu fus en possession du commandement, tu changeas de conduite; tu ne témoignais plus d'amitié, comme auparavant, à tes amis d'autrefois; inabordable et renfermé dans ta maison, tu ne te montrais que rarement. L'honnête homme, lorsqu'il arrive aux grandeurs, ne doit pas changer de mœurs; il doit, au contraire, se montrer d'autant plus attaché à ses amis, que la prospérité le met plus en état de leur être utile. Je t'ai attaqué d'abord par l'endroit où je t'ai d'abord trouvé vulnérable. Lorsqu'ensuite tu fus arrivé à Aulis avec toute l'armée des Grecs, tu fus comme anéanti sous le coup dont te frappaient les dieux en te refusant un vent favorable : les Grecs répétaient partout qu'il fallait congédier la flotte et ne pas se consumer vainement à Aulis. Comme tu avais l'air malheureux! comme tu étais confus à l'idée que, commandant à mille vaisseaux, tu n'aurais pas fait étinceler sous les lances la plaine de Priam! Et tu m'appelais auprès de toi : « Que ferai-je? disais-tu. Comment sortir de cette impasse? Faut-il perdre le commandement et renoncer à une si belle gloire? » Lorsqu'ensuite Calchas, dans un sacrifice, eut déclaré qu'en immolant ta fille à Diane, tu assurerais le départ des Grecs, tu te réjouis dans ton cœur, et tu promis avec empressement de sacrifier ton enfant. Et tu envoies à ton épouse, de ton propre mouvement (ne va pas dire qu'on t'y força), l'ordre de faire venir ta fille, sous prétexte de la marier à Achille. Et puis, après tu es revenu sur ta résolution, et

l'on t'a surpris à écrire une autre lettre où tu déclares que tu ne seras pas le meurtrier de ta fille. Fort bien! Mais c'est ce même ciel qui a entendu de ta bouche ta première promesse. Il en arrive autant à la plupart des hommes politiques. Ils se donnent volontairement beaucoup de peine pour arriver aux affaires, puis ils en sortent honteusement, les uns victimes de la sottise de leurs concitoyens, les autres parce qu'ils sont réellement incapables de pourvoir au salut de l'État. Pour moi, c'est la Grèce surtout dont je déplore le malheur; elle voulait accomplir une œuvre glorieuse; et les Barbares, ces hommes de néant, elle les laissera impunis, et deviendra leur risée, à cause de toi et de ta fille. Jamais je n'aurai égard à la richesse dans le choix d'un roi ou d'un général d'armée; c'est du sens qu'il faut demander au chef de l'État : tout homme est capable de commander, s'il a de l'intelligence.

LE CHŒUR. Terribles sont les altercations et les luttes entre frères, lorsqu'il leur arrive de se quereller.

AGAMEMNON. Je veux te dire de dures vérités, en peu de mots, sans montrer ni hauteur ni impudence, mais avec modération, comme il convient à l'égard d'un frère; car l'homme de bien respecte ordinairement les convenances. Dis-moi, d'où vient la fureur qui t'anime? Pourquoi ce regard sanglant? Qui te fait tort? Que demandes-tu? Désires-tu rencontrer une épouse vertueuse? Il n'est point en mon pouvoir de te la donner. Tu as mal gouverné celle que tu possédais; et je porterais la peine de tes fautes, moi qui n'ai point failli! Est-ce mon ambition qui te blesse? Non; mais tu brûles d'avoir dans tes bras une femme charmante, et cela sans consulter la raison ni l'honneur : de honteux plaisirs sont la marque d'un homme sans valeur. Suis-je fou, parce qu'après avoir pris un mauvais parti, j'ai sagement changé de résolu-

tion? C'est toi plutôt qui, délivré d'une méchante femme par la faveur des dieux, veux la reprendre. Les prétendants d'Hélène, désireux d'obtenir sa main, prêtèrent imprudemment le serment imposé par Tyndare; mais l'espérance est, ce me semble, une déesse, et c'est elle, plutôt que toi et ta puissance, qui leur dicta ce serment. Prends-les donc, et va faire la guerre; tu reconnaîtras, je pense, ta folie: car la divinité n'est pas dépourvue de sens, mais capable d'apprécier les serments sans valeur et arrachés par la contrainte. Quant à moi, je ne tuerai pas mes enfants, et il ne sera pas dit que tu auras pleine satisfaction par le châtiment d'une indigne épouse, tandis que je me dessécherai les jours et les nuits dans les larmes pour avoir violé les lois divines et humaines envers mon propre sang. Voilà ce que j'avais à te dire, en peu de mots, clairement et sans détour. Si tu ne veux pas être sensé, moi je suivrai les conseils de la raison.

LE CHŒUR. Ce langage est bien différent de ce que nous avons entendu précédemment; mais c'est bien d'épargner la vie de ses enfants.

MÉNÉLAS. Hélas! hélas! malheureux! je n'ai donc pas d'amis!

AGAMEMNON. Tu en as, si tu ne veux pas les perdre.

MÉNÉLAS. Et quand montreras-tu que tu es issu du même père que moi?

AGAMEMNON. Sois sage, et je le serai avec toi; mais je ne m'associerai point à ton délire.

MÉNÉLAS. Un ami doit compatir aux maux de son ami.

AGAMEMNON. Conseille-moi pour faire mon bien et non pour m'affliger.

MÉNÉLAS. N'es-tu donc point d'avis d'aider la Grèce dans son entreprise?

AGAMEMNON. La Grèce et toi vous êtes frappés de vertige par quelque divinité.

MÉNÉLAS. Sois donc fier de ton sceptre, après avoir trahi ton frère! Pour moi, j'aurai recours à d'autres moyens et à d'autres amis.

UN MESSAGER. O chef de tous les Grecs, Agamemnon, me voici amenant avec moi ta fille que tu appelais dans Argos du nom d'Iphigénie; sa mère, Clytemnestre, l'accompagne avec ton fils Oreste. Il te sera doux de les revoir, depuis si longtemps que tu es éloigné de ta maison. Comme elles ont fait une longue route, elles rafraîchissent près d'une claire fontaine leurs pieds délicats; les chevaux aussi se reposent; nous les avons lâchés dans l'herbe de la prairie, pour qu'ils y prissent quelque nourriture. Et moi, je les devance, afin que tu te prépares à les recevoir: car l'armée est instruite de l'arrivée de ta fille: le bruit s'en est promptement répandu, et toute la foule des soldats s'empresse et court pour voir ton enfant: car, entre tous les mortels, les grands de la terre sont illustres et attirent les regards. On dit: « S'agit-il d'hyménée? ou que va-t-on faire? Ou bien le roi Agamemnon, regrettant l'absence de sa fille, l'a-t-il fait venir? » A d'autres on entend dire : « Ils veulent présenter la jeune fille à l'autel de Diane, souveraine d'Aulis; mais qui doit l'épouser? » Eh bien! prépare, il en est temps, la corbeille sacrée. Couronnez vos têtes; et toi, roi Ménélas, prépare le chant nuptial; que dans le palais résonne la flûte ainsi que le bruit des danses : car ce jour est un jour heureux pour la jeune vierge.

AGAMEMNON. Il suffit. Mais entre dans la tente : la fortune aidant, le reste ira bien. — Hélas! que dire, infortuné? Par où commencer? Dans quels liens la fatalité m'a-t-elle enlacé! Un dieu m'a tendu un piége, et son astuce a facilement déjoué toutes mes ruses. Combien une naissance obscure a d'avantages! A ceux-là il est permis de pleurer et de tout dire; mais les larmes ne

conviennent pas à la haute fortune de l'homme bien né : l'orgueil est l'arbitre de notre existence, et nous sommes esclaves de la multitude : car si j'ai honte de verser des pleurs, il m'en coûte aussi de ne pas pleurer, infortuné! dans l'abîme de maux où je suis tombé. Soit. Mais que dire à mon épouse? Comment l'accueillir? Comment rencontrer son regard? car elle m'a perdu, elle a encore ajouté aux malheurs qui m'accablaient, en venant ici sans mon ordre... Il était naturel cependant qu'elle accompagnât sa fille, au moment de la marier, de donner ce qu'elle a de plus cher; et c'est alors qu'elle découvrira notre perfidie. Et la malheureuse vierge (que dis-je vierge? Pluton, je pense, la prendra bientôt pour épouse), que je la plains! Je crois l'entendre me supplier en ces mots : « O mon père, tu veux donc me tuer? Ah! puisses-tu célébrer un pareil hymen, toi et tous ceux qui te sont chers! » A côté d'elle, Oreste poussera des cris inintelligibles (car il est encore un petit enfant), mais dont je comprendrai le sens. Hélas! hélas! combien m'a été fatale l'union d'Hélène et du fils de Priam, auteur de tout ce mal!

LE CHŒUR. Et moi aussi, je suis saisie de pitié, autant qu'il convient à une femme étrangère de déplorer les infortunes des rois.

MÉNÉLAS. Frère, donne-moi ta main, que je la touche.

AGAMEMNON. La voici, car tu l'emportes, et moi je suis malheureux.

MÉNÉLAS. J'en jure par Pélops, qui fut le père de ton père et du mien, et par Atrée, l'auteur de nos jours! Je vais t'ouvrir mon cœur et te dire franchement, sans aucun artifice, ce que je pense. En voyant les larmes qui coulaient de tes yeux, j'ai été ému de pitié, et moi-même j'ai pleuré à mon tour sur ton sort. Ce que j'ai dit na-

guère, je le désavoue; je ne veux plus être cruel envers toi. J'entre maintenant dans tes sentiments, et je t'engage à ne pas tuer ton enfant, à ne pas sacrifier ton intérêt au mien. Il n'est pas juste, en effet, que tu gémisses et que je sois dans la joie, que les tiens périssent et que les miens voient la lumière : car, que demandé-je? Ne trouverai-je point ailleurs une autre épouse distinguée, s'il m'en faut une? Mais irai-je perdre un frère, qui doit m'être cher par dessus tout, pour recouvrer Hélène, un mal pour un bien! Je parlais sans réflexion, en jeune homme; mais, en regardant les choses de près, j'ai vu ce que c'était que de tuer ses enfants. Et puis, je me suis senti ému de pitié, en songeant aux liens de famille qui m'unissent à la malheureuse vierge qui doit être immolée à cause de mon hymen. Et qu'y a-t-il entre Hélène et ta fille? Que l'armée soit licenciée et quitte Aulis; et toi, cesse de tremper tes yeux de larmes et de faire couler les miennes. S'il existe quelque oracle qui concerne ta fille, je ne veux pas m'en inquiéter, et je te cède tous mes droits. Mais, dira-t-on, j'ai rétracté de cruelles paroles : rien de plus naturel, j'ai changé de sentiment parce que je chéris mon frère. Il est dans le caractère de l'homme droit d'adopter toujours le meilleur parti.

LE CHŒUR. Généreuses paroles et dignes de Tantale, fils de Jupiter! tu ne déshonores pas tes ancêtres.

AGAMEMNON. Je te loue, Ménélas, d'être revenu, contre mon attente, à des sentiments sages et dignes de toi. Ce qui divise les frères, c'est l'amour et le désir d'agrandir leur maison; j'ai toujours eu horreur de cette fraternité funeste à l'un comme à l'autre. Mais je n'en suis pas moins réduit à la nécessité d'accomplir le meurtre sanglant de ma fille.

MÉNÉLAS. Comment? Et qui te forcera de tuer ton enfant?

AGAMEMNON. L'armée entière des Grecs rassemblés en ces lieux.

MÉNÉLAS. Non, si tu la renvoies à Argos.

AGAMEMNON. Je cacherai peut-être son départ; mais il est une chose que je ne pourrai cacher.

MÉNÉLAS. Laquelle? Il ne faut pas trop craindre la multitude.

AGAMEMNON. Calchas révélera les oracles à l'armée.

MÉNÉLAS. Non, s'il meurt auparavant, et cela est facile.

AGAMEMNON. Toute cette engeance des devins est une peste ambitieuse.

MÉNÉLAS. Et sa présence n'est bonne, n'est utile à rien.

AGAMEMNON. Et ne redoutes-tu pas cet autre danger auquel je songe?

MÉNÉLAS. Si tu ne parles, comment le devinerais-je?

AGAMEMNON. Le fils de Sisyphe est instruit de tout.

MÉNÉLAS. Il n'est rien en quoi Ulysse puisse nuire à toi ou à moi.

AGAMEMNON. C'est un homme rusé et toujours du parti de la multitude.

MÉNÉLAS. Il est vrai que l'ambition le possède, et c'est un mal terrible.

AGAMEMNON. Crois bien que, debout au milieu des Grecs, il publiera les oracles que Calchas a prononcés; il dira que j'avais d'abord promis de l'offrir en sacrifice à Diane, et que j'ai menti ensuite à ma parole. Il entraînera l'armée par ses discours et excitera les Grecs à immoler ma fille, après nous avoir massacrés tous les deux. Que si je fuis à Argos, ils m'y suivront, m'arracheront avec les murs bâtis par les Cyclopes, et saccageront le pays. Voilà les maux qui m'accablent. Infortuné que je suis! dans quelle perplexité les dieux m'ont jeté! Veille

seulement, Ménélas, une fois de retour au camp, à ce que Clytemnestre ne soit pas instruite de la vérité avant que j'aie livré ma fille à Pluton : épargne-moi du moins quelques larmes dans mon malheur! Et vous, étrangères, gardez le silence.

LE CHŒUR. Heureux les chastes époux qui jouissent avec mesure des faveurs de Vénus, dans un calme que n'altèrent pas de furieux transports, lorsque l'amour, à la chevelure d'or, tend le double arc de la volupté, l'un pour dispenser le bonheur, l'autre pour troubler la vie. Écarte celui-ci de notre couche, belle Cypris. Puissé-je posséder de modestes attraits et brûler de feux légitimes! Puissé-je connaître Vénus, mais en ignorer l'ivresse! Divers sont les caractères des mortels, diverses leurs mœurs; mais le naturel vraiment droit se révèle toujours; la culture de l'éducation contribue beaucoup aussi à nous rendre vertueux : car c'est être sage que d'avoir de la pudeur. Mais l'avantage le plus précieux est de discerner le devoir par les lumières de la raison; il y a lieu de croire alors que nous obtiendrons une gloire impérissable. C'est un grand bien d'aspirer à la vertu : pour les femmes, elle consiste à éviter l'amour clandestin; chez les hommes, la modération, avec ses innombrables avantages, rend une cité plus florissante. Tu es venu, Pâris, aux lieux où, simple bouvier, tu grandis au milieu des blanches génisses de l'Ida, imitant sur ton chalumeau les airs qu'Olympus avait composés pour la flûte phrygienne. Tu faisais paître tes génisses aux pendantes mamelles, lorsque le jugement des déesses te rendit fou et t'amena en Grèce, devant ces palais incrustés d'ivoire, où tes regards inspirèrent à Hélène un amour dont tu fus toi-même pénétré. C'est de là que vint la querelle, la terrible querelle, qui entraîne la Grèce avec ses lances et ses vaisseaux contre les tours d'Ilion. — Ah! grandes

sont les félicités des grands : regardez la fille du roi, Iphigénie, ma souveraine, et la fille de Tyndare, Clytemnestre; issues de nobles aïeux, elles sont arrivées au comble de la prospérité. Ce sont des dieux que les grands et ceux qui ont reçu une haute fortune, pour les mortels moins favorisés du sort. Arrêtons-nous, enfants de Chalcis, et recevons la reine à la descente du char, pour que son pied ne glisse pas. Que nos mains soient discrètes dans leur empressement, pour ne pas effrayer, à son arrivée au milieu de nous, l'illustre fille d'Agamemnon. Étrangères, ne causons ni trouble ni effroi aux étrangères d'Argos.

CLYTEMNESTRE. Nous regardons comme un favorable présage et ta bonté et tes bienveillantes paroles; et c'est pour un heureux hymen, j'en ai l'espérance, que j'amène la jeune fiancée. (S'adressant aux femmes de sa suite.) Vous, sortez de ce char les cadeaux de noces que j'apporte pour la jeune fille, et transportez-les avec précaution dans le palais; et toi, mon enfant, quitte cet attelage et pose à terre ton pied tendre et délicat. Et vous, jeunes filles, recevez-la dans vos bras et aidez-la à descendre. Que l'une de vous aussi me prête l'appui de sa main, afin que je descende sans accident. Vous autres, tenez-vous à la tête des coursiers : le cheval, qu'on ne calme point par de douces paroles, est prompt à s'effaroucher. Prenez aussi cet enfant, le fils d'Agamemnon, Oreste : car il est encore tout petit. Tu dors, mon enfant, assoupi par le mouvement du char? Réveille-toi pour l'heureux hymen de ta sœur : car, noble toi-même, tu vas t'allier à un illustre héros, le fils de Thétis, égal aux dieux. Viens ici, à mes côtés, ma fille; place-toi près de ta mère, Iphigénie; montre à ces étrangères, en te rapprochant de moi, combien je suis heureuse. Allons, salue ton père chéri. O mortel que je vénère par dessus tout,

roi Agamemnon, nous avons obéi à tes ordres, et nous voici.

IPHIGÉNIE. O ma mère, laïsse-moi prendre les devants, sans te fâcher, et presser contre mon sein le sein de mon père. [Oui, mon père, je veux prendre les devants et t'embrasser après une longue absence; je suis impatiente de te voir : ne te fâche pas.]

CLYTEMNESTRE. Eh bien! satisfais ton impatience, ma fille : tu es de tous mes enfants celui qui a toujours le mieux aimé son père.

IPHIGÉNIE. O mon père, que je suis heureuse de te revoir enfin!

AGAMEMNON. Je suis heureux comme toi : ce que tu dis s'applique à tous les deux.

IPHIGÉNIE. Salut! Tu as bien fait de m'appeler auprès de toi, mon père.

AGAMEMNON. Ai-je bien ou mal fait? je ne sais, mon enfant.

IPHIGÉNIE. Hélas! pourquoi ce regard soucieux, si tu as du plaisir à me voir?

AGAMEMNON. Bien des soins préoccupent un roi, un chef d'armée.

IPHIGÉNIE. Sois tout à moi maintenant, et oublie tes soucis.

AGAMEMNON. Mais je t'appartiens tout entier maintenant : je n'ai point d'autres pensées.

IPHIGÉNIE. Alors déride ton front, et laisse tomber sur moi un regard affectueux.

AGAMEMNON. Aussi bien suis-je joyeux en te voyant comme je dois l'être, mon enfant.

IPHIGÉNIE. Et pourtant des larmes coulent de tes yeux.

AGAMEMNON. C'est qu'une longue absence va nous séparer.

IPHIGÉNIE. Je ne sais, non, je ne sais ce que tu veux dire, mon père bien-aimé.

AGAMEMNON. Ton langage sensé ajoute encore à mon attendrissement.

IPHIGÉNIE. Ah! je consens à déraisonner, si je dois ainsi t'égayer.

AGAMEMNON. Grands dieux! je n'ai pas la force de me taire... c'est bien.

IPHIGÉNIE. Reste, mon père, dans tes foyers, auprès de tes enfants.

AGAMEMNON. Je le voudrais; mais je ne puis le vouloir, et j'en gémis.

IPHIGÉNIE. Périssent les combats et les maux causés par Ménélas!

AGAMEMNON. Ils en tueront d'abord d'autres, et c'est là ce qui me tue.

IPHIGÉNIE. Comme tu es resté longtemps dans le golfe profond d'Aulis!

AGAMEMNON. Et maintenant encore il est un obstacle qui arrête le départ de l'armée.

IPHIGÉNIE. Où dit-on qu'habitent les Phrygiens, mon père?

AGAMEMNON. Où n'eût jamais dû habiter Pâris, le fils de Priam.

IPHIGÉNIE. Tu me quittes, mon père, pour un long voyage.

AGAMEMNON. Et toi aussi, ma fille, tu pars, comme ton père, pour un long voyage.

IPHIGÉNIE. Ah! que ne puis-je, sans que nous blessions les convenances, m'embarquer avec toi!

AGAMEMNON. Il te reste aussi à faire une traversée où tu te souviendras de ton père.

IPHIGÉNIE. M'embarquerai-je avec ma mère ou partirai-je seule?

AGAMEMNON. Seule et séparée de ton père et de ta mère.

IPHIGÉNIE. Tu vas peut-être m'établir dans une autre maison, mon père?

AGAMEMNON. Laissons cela : ce sont choses que doivent ignorer les jeunes filles.

IPHIGÉNIE. Hâte-toi, mon père, de revenir de Phrygie, après l'heureux succès de ton entreprise.

AGAMEMNON. Je dois auparavant faire ici un sacrifice.

IPHIGÉNIE. Eh bien! il faut régler avec les prêtres la cérémonie religieuse.

AGAMEMNON. Tu en seras instruite : car tu auras ta place près des eaux lustrales.

IPHIGÉNIE. Formerons-nous des danses autour de l'autel, mon père?

AGAMEMNON. Heureuse ignorance, que je te porte envie! — Mais rentre dans la tente pour te montrer à tes compagnes; donne-moi d'abord un baiser, amer baiser; donne-moi ta main : car tu seras séparée pour longtemps de ton père. O poitrine, ô joues, ô blonds cheveux! quelle douleur nous causent la ville des Phrygiens et Hélène!... Je cesse de parler : car je sens, en te caressant, que des larmes vont bientôt mouiller mes yeux. Entre dans la tente. Et toi, fille de Léda, pardonne-moi, si je me suis attendri à ce point, au moment de donner ma fille à Achille. Une telle séparation est heureuse sans doute; cependant un père souffre à voir passer dans une maison étrangère l'enfant qui lui a coûté tant de soins.

CLYTEMNESTRE. Je ne suis point déraisonnable à ce point; loin de te blâmer, je partagerai ta douleur, crois-le bien, quand ma fille me quittera au milieu des chants d'hyménée; mais l'usage et le temps avec lui atténueront ces regrets. Eh bien! puisque je sais le nom de celui

à qui tu l'as promise, je désire connaître sa famille et son pays.

AGAMEMNON. Égine était fille d'Asopus.

CLYTEMNESTRE. Qui la prit pour épouse? Un mortel ou un dieu?

AGAMEMNON. Jupiter : elle donna le jour à Éaque, roi d'OEnone.

CLYTEMNESTRE. Et quel enfant d'Éaque hérita de ses domaines?

AGAMEMNON. Pélée : or, Pélée épousa la fille de Nérée.

CLYTEMNESTRE. Est-ce un dieu qui la lui donna, ou la prit-il malgré les dieux?

AGAMEMNON. Jupiter la promit, et Nérée, dont elle dépendait, la donna.

CLYTEMNESTRE. Où l'épousa-t-il? Est-ce au sein des mers?

AGAMEMNON. Aux lieux où Chiron réside, au pied sacré du Pélion.

CLYTEMNESTRE. Où l'on dit qu'habite la race des Centaures?

AGAMEMNON. C'est là que les dieux célébrèrent les noces de Pélée.

CLYTEMNESTRE. Achille fut-il élevé par Thétis ou par son père?

AGAMEMNON. Par Chiron, pour le préserver du contact des mortels vicieux.

CLYTEMNESTRE. Sage était celui qui l'a élevé, sage celui qui l'a confié à de plus sages.

AGAMEMNON. Tel est l'époux destiné à ta fille.

CLYTEMNESTRE. Glorieuse alliance! Quelle ville de la Grèce habite-t-il?

AGAMEMNON. Près du fleuve Apidanus, sur le territoire de Phthie.

CLYTEMNESTRE. C'est là qu'il emmènera notre fille?

AGAMEMNON. C'est à celui qui la possédera d'en décider.

CLYTEMNESTRE. Ah! puissent-ils être heureux! Et quel jour aura lieu l'hymen?

AGAMEMNON. Quand la pleine lune répandra sa propice lumière.

CLYTEMNESTRE. As-tu déjà offert à la déesse[1] le sacrifice préliminaire?

AGAMEMNON. Je vais le faire : c'est le soin qui nous occupe maintenant.

CLYTEMNESTRE. Et tu donneras ensuite le repas nuptial?

AGAMEMNON. Oui, après avoir offert aux dieux le sacrifice que je leur dois.

CLYTEMNESTRE. Et nous, où dresserons-nous le festin réservé aux femmes?

AGAMEMNON. Ici, près des vaisseaux des Grecs.

CLYTEMNESTRE. Fâcheuse nécessité; puisse toutefois la chose tourner à bien!

AGAMEMNON. Sais-tu, femme, ce qu'il faut faire? Écoute-moi.

CLYTEMNESTRE. De quoi s'agit-il? aussi bien suis-je accoutumée à t'obéir.

AGAMEMNON. C'est en ces lieux, où se trouve le jeune époux, que nous...

CLYTEMNESTRE. Comment ferez-vous, sans moi, ce qu'une mère seule doit faire?

AGAMEMNON. Nous marierons ta fille en présence des Grecs.

CLYTEMNESTRE. Et nous, où faut-il que nous soyons pendant ce temps-là?

AGAMEMNON. Retourne en Argos, et prends soin de tes filles.

1. Junon ou Diane.

CLYTEMNESTRE. Que je quitte mon enfant! Et qui portera le flambeau nuptial?

AGAMEMNON. C'est moi qui tiendrai le flambeau devant les jeunes époux.

CLYTEMNESTRE. Tel n'est point l'usage; ce point est sans doute indifférent à tes yeux.

AGAMEMNON. Il ne convient pas que tu sois confondue dans la foule des soldats.

CLYTEMNESTRE. Je suis mère, et il convient que je remette ma fille aux mains de son époux.

AGAMEMNON. Il convient également que tes filles ne soient pas seules à la maison.

CLYTEMNESTRE. Elles sont en sûreté dans de solides gynécées.

AGAMEMNON. Obéis.

CLYTEMNESTRE. Non, par la déesse souveraine d'Argos! Va régler les choses du dehors; celles de la maison me regardent, et c'est à moi de pourvoir aux soins que réclament les jeunes époux. (Elle sort.)

AGAMEMNON. Hélas! inutiles efforts! me voilà déçu dans l'espoir que j'avais conçu d'écarter mon épouse. C'est en vain que je ruse et m'ingénie à tromper ce que j'ai de plus cher : j'échoue de tous côtés. Cependant je vais consulter le devin Calchas sur le mal dont souffre la Grèce, sur ce désir de la déesse si cher à son cœur et si cruel au mien. Il faut avoir à la maison, quand on est sage, une femme soumise et douce, ou il n'en faut point avoir. (Il sort.)

LE CHŒUR. Elle viendra sur les bords du Simoïs, qui roule en tournoyant ses ondes argentées, l'armée confédérée de la Grèce; elle viendra, avec ses vaisseaux et ses armes, à Ilion, sur le sol de Troie, bâtie par Apollon, où l'on dit que Cassandre, le front ceint du laurier au vert feuillage, laisse flotter ses blonds cheveux, quand

elle subit le joug impérieux du dieu qui l'inspire. Les Phrygiens, debout sur les tours et le long des murailles de Troie, verront l'armée navale, hérissée de boucliers d'airain, approcher, sous l'effort de la rame, du lit du Simoïs, impatiente de reprendre à Priam Hélène, la sœur des Dioscures, les célestes jumeaux, et de la ramener en Grèce : telle sera l'œuvre des boucliers et des lances belliqueuses des Achéens. Mars entourera Pergame, la ville des Phrygiens, et ses tours de pierre d'un cercle de lances homicides, fera rouler les têtes détachées du tronc, et renversera de fond en comble la cité troyenne : source abondante de larmes pour les filles et pour l'épouse de Priam. La fille de Jupiter, Hélène, restera noyée dans les pleurs pour avoir abandonné son époux. Que ni moi, ni les enfants de mes enfants n'éprouvent cette cruelle attente où seront les opulentes Lydiennes et les femmes des Phrygiens, lorsque, près de leurs toiles tendues, elles se diront les unes aux autres : « Qui donc, me traînant cruellement par les belles tresses de mes cheveux, m'arrachera de ma patrie en ruines, à cause de toi, fille du cygne au long cou : s'il est vrai, comme le publie la renommée, que Léda se soit unie à cet oiseau dont Jupiter avait pris la forme; peut-être aussi que ce fait consigné dans les tablettes des poëtes a été répandu parmi les hommes mal à propos et sans raison.

ACHILLE. Où trouverai-je celui qui commande ici l'armée des Grecs? Lequel de ses serviteurs l'avertira que le fils de Pélée, Achille, le demande à sa porte? Car, sur ces bords, notre position à tous n'est pas la même. Les uns, libres du joug de l'hymen, campent sur ces rivages, ayant laissé leur maison déserte; les autres ont quitté femme et enfants : tant la Grèce s'est éprise de cette expédition, d'accord avec les dieux! A moi de dire ce qui me touche personnellement; à chacun, suivant le

besoin, de parler pour soi. J'ai quitté la terre de Pharsale et Pélée, et me voilà arrêté près de l'Euripe à peine agité par le vent, ayant peine à contenir les Myrmidons qui me pressent sans cesse et disent : « Achille, pourquoi ces retards? Combien de temps faut-il encore attendre jusqu'au départ pour Ilion? Si tu veux agir, agis tout de suite, ou ramène l'armée dans ses foyers, sans t'arrêter aux lenteurs des Atrides. »

CLYTEMNESTRE. O fils de la Néréide, j'ai entendu tes paroles de l'intérieur de cette tente, et je suis sortie.

ACHILLE. O sainte Pudeur, quelle est cette femme que je vois, douée d'une éclatante beauté?

CLYTEMNESTRE. Rien d'étonnant que tu ne me reconnaisses pas, puisque tu ne m'as point encore vue : je te loue de respecter la pudeur.

ACHILLE. Qui es-tu, et pourquoi es-tu venue dans le camp des Grecs, faible femme au milieu de guerriers armés du bouclier?

CLYTEMNESTRE. Je suis la fille de Léda; je m'appelle Clytemnestre, et le roi Agamemnon est mon époux.

ACHILLE. Tu as bien dit en peu de mots ce qu'il convenait de dire. Mais il n'est pas décent que je converse avec des femmes.

CLYTEMNESTRE. Reste; pourquoi me fuir? Mets ta main dans la mienne, prélude heureux de l'hymen qui s'apprête.

ACHILLE. Que dis-tu? Ma main dans la tienne? Je rougirais devant Agamemnon, si je touchais ce qu'il ne m'est pas permis de toucher.

CLYTEMNESTRE. Tu le peux assurément, puisque l'hymen va t'unir à ma fille, ô fils de la déesse des mers.

ACHILLE. De quel hymen parles-tu? Je demeure interdit, mais peut-être dois-je attribuer à un égarement de ta raison cet étrange langage.

CLYTEMNESTRE. Cette réserve est naturelle à tous les hommes, en présence d'amis nouveaux et qui leur parlent d'hymen.

ACHILLE. Jamais je n'ai recherché ta fille, et il n'a point été question d'hymen entre les Atrides et moi.

CLYTEMNESTRE. Que croire alors? Étonne-toi encore une fois de mon langage : car les paroles qui sortent de ta bouche sont un sujet d'étonnement pour moi.

ACHILLE. Fais tes conjectures : nous pouvons en faire là-dessus l'un et l'autre : car nous avons été abusés tous deux également.

CLYTEMNESTRE. Ah! m'a-t-on indignement trompée! Je prétends à un hymen, qui n'a rien de réel, à ce qu'il semble : j'ai honte de ma conduite.

ACHILLE. Sans doute on s'est raillé de toi et de moi. Mais ne t'en mets pas en peine et n'y attache pas d'importance.

CLYTEMNESTRE. Adieu : car je n'ose plus te regarder en face, après les paroles mensongères que j'ai prononcées et le rôle indigne qu'on m'a fait jouer.

ACHILLE. Je t'en dirai tout autant. Je vais entrer dans cette tente pour y chercher ton époux.

UN VIEILLARD[1]. O étranger, rejeton d'Éaque, demeure : c'est à toi que je parle, fils de Thétis, et à toi, fille de Léda.

ACHILLE. Qui donc appelle par cette porte entr'ouverte? Comme sa voix est troublée!

LE VIEILLARD. Un esclave : je ne suis pas fier de ce titre. La fortune ne me le permet pas.

ACHILLE. A qui es-tu? tu ne m'appartiens pas : rien de commun entre Agamemnon et moi.

1. C'est celui avec lequel s'entretient Agamemnon au commencement de la pièce.

LE VIEILLARD. J'appartiens à celle que tu vois devant cette tente et je lui fus donné par Tyndare son père

ACHILLE. Nous attendons: dis, si tu veux, pour quel motif tu m'as arrêté.

LE VIEILLARD. Êtes-vous tous deux seuls, devant cette porte?

CLYTEMNESTRE. Tu peux parler, nous sommes seuls; mais sors de la tente royale.

LE VIEILLARD. O fortune! ô ma prévoyance! sauve ceux que je veux sauver.

ACHILLE. Ce langage annonce quelque événement prochain et provoque la crainte.

CLYTEMNESTRE. Par cette main que je presse, n'hésite pas à parler, si tu as quelque chose à dire.

LE VIEILLARD. Tu me connais et tu sais mon attachement pour toi et tes enfants.

CLYTEMNESTRE. Je sais que tu es un vieux serviteur de ma maison.

LE VIEILLARD. Et que je faisais partie de la dot que te donna Agamemnon.

CLYTEMNESTRE. Tu vins en Argos avec nous, et de tout temps tu fus à moi.

LE VIEILLARD. Rien n'est plus vrai; et, si je te veux du bien, j'en veux moins à ton époux.

CLYTEMNESTRE. Explique-nous donc enfin ce que tu as à dire.

LE VIEILLARD. Ta fille... son père, l'auteur de ses jours, s'apprête à la tuer de sa propre main.

CLYTEMNESTRE. Comment! ton langage, vieillard, me fait horreur. Non, tu n'es pas dans ton bon sens.

LE VIEILLARD. Il plongera son glaive dans le cou blanc de l'infortunée.

CLYTEMNESTRE. Malheureuse que je suis! mon époux est-il atteint de folie?

LE VIEILLARD. Il a toute sa raison, mais vis-à-vis de toi et de ta fille sa conduite est insensée.

CLYTEMNESTRE. Pour quel motif? Quel mauvais Génie le pousse?

LE VIEILLARD. Un oracle, à ce que dit Calchas, pour que l'armée puisse partir.

CLYTEMNESTRE. Où cela? Malheureuse que je suis! malheureuse aussi celle que son père veut égorger!

LE VIEILLARD. Vers les murs de Dardanus, afin que Ménélas recouvre Hélène.

CLYTEMNESTRE. La perte d'Iphigénie était donc attachée au retour d'Hélène!

LE VIEILLARD. Tu sais tout. C'est à Diane que le père immolera sa fille.

CLYTEMNESTRE. Et le mariage qui m'a fait partir de la maison, quel motif avait-il?

LE VIEILLARD. C'était pour que tu amenasses volontiers ta fille, heureuse de la marier à Achille.

CLYTEMNESTRE. O ma fille! c'est pour notre perte que nous sommes venues, toi et ta mère.

LE VIEILLARD. Votre sort à toutes deux est digne de pitié, et la conduite d'Agamemnon est indigne.

CLYTEMNESTRE. C'est fait de moi, malheureuse! je suis impuissante à retenir mes larmes.

LE VIEILLARD. Si toutefois pour une mère privée de ses enfants c'est une douleur de pleurer.

CLYTEMNESTRE. Mais d'où sais-tu cela, vieillard? Qui te l'a appris?

LE VIEILLARD. J'étais en chemin, t'apportant une lettre différente de celle qui avait été écrite précédemment.

CLYTEMNESTRE. Pour m'empêcher ou pour m'ordonner d'amener ma fille à la mort?

LE VIEILLARD. Pour t'en empêcher: ton époux était alors revenu à de bons sentiments.

CLYTEMNESTRE. Et après, puisque tu portais la lettre, comment ne me l'as-tu pas remise?

LE VIEILLARD. Ménélas me l'a prise : c'est lui qui est cause de tout le mal.

CLYTEMNESTRE. O fils de Thétis, rejeton de Pélée, entends-tu ce qu'il dit?

ACHILLE. J'entends que tu es malheureuse, et pour moi, je ressens vivement l'injure qui m'est faite.

CLYTEMNESTRE. Ils tueront ma fille, après nous avoir abusés par ton hymen.

ACHILLE. Moi aussi j'en veux à ton époux, et cet outrage ne me laisse point du tout indifférent.

CLYTEMNESTRE. Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux, et d'implorer, simple mortelle, le fils d'une déesse. Aussi bien ai-je le droit d'être fière? et à qui dois-je m'intéresser plus qu'à mon enfant? Viens donc en aide, ô fils d'une déesse, à une mère infortunée, et à celle qui fut à tort, il est vrai, mais qui fut néanmoins appelée ton épouse. C'est pour toi que je l'avais parée, je l'amenais pour l'unir à toi; et maintenant je la conduis à la mort; la honte sera pour toi qui ne l'auras pas défendue : car si l'hymen ne vous a point unis, du moins tu as été appelé l'époux chéri de cette vierge infortunée. Par ta barbe, par ta main droite, par ta mère, je te supplie : car c'est ton nom qui m'a perdue, quand il aurait dû être notre sauvegarde. Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux, point d'amis qui soit à ma portée. Tu connais le dessein cruel et atroce d'Agamemnon; et, comme tu le vois, je suis arrivée, faible femme, au milieu d'une armée de marins indisciplinés et hardis au mal, il est vrai, mais capables de bien, quand ils le veulent. Si tu consens à étendre ton bras sur moi, nous sommes sauvées; sinon, c'est fait de nous.

LE CHŒUR. Étrange chose que la maternité ! c'est un philtre puissant, qui pousse tous les êtres à souffrir pour leurs enfants.

ACHILLE. Mon cœur généreux s'émeut à tes paroles : il sait compatir au malheur avec mesure, comme aussi se réjouir modérément de ce que les mortels exaltent ; les hommes de ce caractère, instruits par la réflexion, règlent sagement leur vie sur les conseils de la raison. Il est des circonstances où l'on aime à ne pas trop écouter la prudence ; il en est d'autres où il est utile de se montrer prudent. Pour moi, nourri sous les yeux de Chiron, le plus religieux des hommes, j'ai appris la franchise à son école. Si les ordres des Atrides sont justes, je leur obéirai ; sinon, je n'obéirai pas ; mais ici, comme à Troie, gardant mon indépendance, je ferai honneur à Mars avec ma lance, autant qu'il sera en moi. Quant à toi, si indignement traitée par les êtres les plus chers, je te témoignerai toute la pitié, tout l'intérêt que comporte ma jeunesse. Jamais ta fille ne sera immolée par son père, puisqu'elle a été nommée ma fiancée : car je ne laisserai pas ton époux se servir de ma personne pour ourdir ses trames : c'est mon nom, en effet, bien qu'il n'ait pas levé le fer sur la tête de ton enfant, c'est mon nom qui la tuera. Ton époux est l'auteur de sa mort ; mais ma vie n'est plus sans tache, si elle périt à cause de moi et de mon hymen, cette vierge infortunée, victime d'un attentat cruel, intolérable, du plus étonnant, du plus indigne outrage. Certes, je suis le plus vil des Grecs, un être de rien, et Ménélas compte parmi les hommes ; ce n'est plus Pélée, mais un Génie malfaisant, l'auteur de ma naissance, si mon nom sert de bourreau à ton époux. Non, j'en jure par le dieu nourri au sein des flots humides, Nérée, le père de Thétis à qui je dois le jour : le roi Agamemnon ne touchera pas à ta fille ; il n'en viendra

pas même à effleurer du doigt ses longs voiles; ou Sipyle[1], bourgade barbare, qui a vu naître les chefs de cette armée, sera une cité puissante, tandis que le nom de Phthie ne sera cité nulle part. Amères seront pour Calchas les prémices et les libations qu'il va préparer. Qu'est-ce qu'un devin après tout? Un homme qui, parmi beaucoup de mensonges, dit quelques vérités, s'il rencontre bien; mais, si le hasard ne le sert pas, il n'est plus question de lui. Ce n'est point en raison de cet hymen que je parle ainsi : car des milliers de jeunes filles recherchent mon alliance; mais le roi Agamemnon m'a outragé. Il fallait qu'il me demandât à moi-même de se servir de mon nom pour attirer sa fille. Si Clytemnestre eût consenti volontiers à me la donner pour épouse, j'aurais permis aux Grecs de se servir de mon nom, en supposant que leur départ pour Ilion eût dépendu de mon consentement; je n'aurais pas refusé de servir ainsi les intérêts de mes compagnons d'armes. Mais maintenant je ne suis rien aux yeux des chefs de l'armée, et peu leur importe d'agir bien ou mal avec moi. C'est ce que saura bientôt ce glaive, que souilleront des taches de sang, avant que j'arrive à Troie, si l'on tente de m'arracher ta fille. Mais tranquillise-toi : je t'ai apparu comme un dieu tout-puissant; je ne le suis pas, mais le deviendrai pour toi.

LE CHŒUR. Ton langage, fils de Pélée, est digne de toi et de la reine des mers, auguste divinité.

CLYTEMNESTRE. Ah! comment te louerai-je sans dépasser la mesure ou sans perdre ta bienveillance si je n'en dis pas assez? Car les cœurs généreux haïssent en quelque sorte ceux qui les louent, quand l'éloge est outré. Je rougis de me répandre en plaintes, quand je

1. Ville lydienne, située au pied de la montagne du même nom et qui passait pour la résidence de Tantale, aïeul d'Atrée.

suis seule à souffrir et que tu ne souffres point de mes maux; mais il est beau pour l'homme de bien de secourir les malheureux, n'eût-il point part à leur infortune. Aie donc pitié de nous, car notre sort est pitoyable : d'abord j'ai été déçue dans l'espérance que j'avais conçue de t'avoir pour gendre; et puis, la mort de ma fille serait pour ton futur hymen un mauvais présage, contre lequel tu dois te prémunir. Mais tu as bien dit en commençant, bien dit en finissant : car si tu le veux, ma fille sera sauvée. Veux-tu qu'elle vienne en suppliante embrasser tes genoux? cela siérait mal à une jeune vierge; elle viendra toutefois, si tu le désires, son noble regard voilé par la pudeur. Ou bien, sans qu'elle paraisse, obtiendrai-je ton appui?

ACHILLE. Qu'elle reste dans la maison : car sa réserve est digne de respect.

CLYTEMNESTRE. Cependant la réserve ne convient qu'autant que les circonstances le permettent.

ACHILLE. Non, n'amène point ta fille en ma présence, femme, et ne nous exposons pas à un reproche grossier. Une armée nombreuse et libre des soucis domestiques se plaît aux propos méchants et calomnieux. Que vous imploriez ou non mon assistance, vous arriverez absolument au même résultat, car j'ai résolu de tout faire pour vous sauver. Reçois seulement de ma bouche cette assurance que ma promesse ne sera pas vaine. Que je meure, si je mens et me joue de toi; mais que je ne meure pas, si je sauve ta fille!

CLYTEMNESTRE. Sois heureux, consolateur constant des affligés.

ACHILLE. Écoute maintenant, pour que notre entreprise réussisse.

CLYTEMNESTRE. Qu'as-tu dit là? Mon devoir n'est-il pas de t'écouter?

ACHILLE. Essayons encore de ramener le père à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE. C'est un lâche, et il craint trop l'armée.

ACHILLE. Mais les raisons triomphent des raisons.

CLYTEMNESTRE. C'est là une faible espérance; mais que dois-je faire? Parle.

ACHILLE. Supplie-le d'abord de ne pas tuer ses enfants; s'il résiste, viens me trouver. Du moment qu'il aura fait ce que tu souhaites, mon intervention est inutile. Alors le salut de ta fille est assuré; je me conduirai mieux envers un ami, et l'armée n'aura rien à me reprocher, si je procède par le raisonnement plutôt que par la force. Que l'entreprise réussisse, le succès n'en sera pas moins agréable à tes amis et à toi pour avoir été obtenu sans moi.

CLYTEMNESTRE. Comme tu parles avec sagesse! Il faut faire ce que tu proposes. Si nous n'atteignons pas le but que je poursuis, où te reverrons-nous? Où faudra-t-il, mère infortunée, que je vienne trouver ton bras secourable?

ACHILLE. Gardiens vigilants, nous veillerons sur toi partout où il le faut. Que personne ne te voie courir effarée à travers l'armée des Grecs; ne déshonore point la maison de ton père: Tyndare ne mérite pas que son nom soit diffamé: car il est grand parmi les Grecs.

CLYTEMNESTRE. Il en sera comme tu dis. Commande; à moi de t'obéir en esclave. S'il est des dieux, juste comme tu l'es, tu seras comblé de biens; s'il n'en est pas, à quoi bon prendre de la peine?

LE CHŒUR[1]. Quel chant d'hyménée retentit, soutenu de la flûte lydienne, de la cithare amie des danses et de la

1. La traduction de ce chant lyrique est empruntée, sauf de légères corrections, à M. STIÉVENART, édit. class. de l'*Iphigénie*.

syrinx aux roseaux sonores, alors que, sur le Pélion, les Piérides à la belle chevelure, présentes au banquet des dieux, frappèrent la terre de leurs sandales d'or; venues aux noces de Pélée, elles chantèrent de leur voix mélodieuse Thétis et le fils d'Éaque sur la montagne des Centaures et dans la forêt du Pélion. Le rejeton de Dardanus, le Phrygien Ganymède, délices de Jupiter, puisa le nectar dans les flancs des cratères d'or, et, sur le sable brillant, les cinquante filles de Nérée, formant des rondes, dansèrent les danses de l'hymen. Il vint aussi, appuyé sur des sapins[1] et couronné de gazon, le joyeux escadron des Centaures prendre part au banquet des dieux et boire à la coupe de Bacchus. « Merveille, ô fille de Nérée, » s'écrièrent les jeunes Thessaliennes; « astre brillant, » s'écria Phébus, le dieu des oracles; et Chiron qui connaît les générations des Muses désigna par son nom le héros qui, à la tête des Myrmidons, armés de lances et de boucliers, ira dévaster par la flamme l'illustre terre de Priam, le corps revêtu d'une armure d'or, œuvre de Vulcain et don de la divine Thétis qui enfanta ce favori du sort. Alors les dieux consacrèrent l'union de Pélée avec la noble fille de Nérée. Mais toi, Iphigénie, les Grecs couronneront les belles boucles de tes cheveux, comme on couronne la génisse tachetée amenée pure des antres rocailleux de la montagne, et ils plongeront dans ta gorge un couteau sanglant; et pourtant tu ne fus pas nourrie au son du chalumeau ni aux cris perçants des bouviers, mais sous les yeux d'une mère pour revêtir un jour la robe de fiancée et être unie à l'un des enfants d'Inachus. La pudeur et la vertu peuvent-elles encore exercer quelque empire, quand l'impiété règne, et que les hommes tournent le dos à la vertu et la négligent,

1. Les sapins du Pélion sont les lances gigantesques des Centaures.

quand l'injustice triomphe des lois et que les mortels n'unissent point leurs efforts pour conjurer le courroux des dieux?

CLYTEMNESTRE. Je suis sortie, cherchant des yeux mon époux : voilà longtemps qu'il est absent et a quitté cette demeure. Ma pauvre enfant est dans les larmes et s'abandonne aux gémissements, depuis qu'elle sait le projet homicide que son père a conçu. — Mais je parlais d'Agamemnon, et il était là, près de moi, ce père barbare, qui sera bientôt convaincu d'attentats impies contre ses propres enfants.

AGAMEMNON. Fille de Léda, je te trouve à propos hors de la tente, pour te dire, en l'absence d'Iphigénie, des choses que ne doivent pas entendre celles qui se marient.

CLYTEMNESTRE. Qu'y a-t-il, que l'occasion amène si heureusement pour toi?

AGAMEMNON. Fais sortir ta fille de la maison et remets-la aux mains de son père : car les libations sont prêtes, et les grains d'orge à jeter dans le feu lustral, et les génisses qui doivent, avant l'hymen, tomber à l'autel de Diane et l'inonder des flots d'un sang noir.

CLYTEMNESTRE. Tu parles, certes, un beau langage; mais tes actes, je ne sais de quel nom les appeler. Viens ici, ma fille (car tu n'ignores pas ce que ton père s'apprête à faire), et sous tes voiles apporte ton frère Oreste, mon enfant. — Vois, elle vient docilement à ton appel. Maintenant à moi de parler pour elle et pour moi.

AGAMEMNON. Ma fille, pourquoi pleures-tu? Ton regard n'est plus joyeux, et, les yeux baissés vers la terre, tu te caches derrière ton voile?

CLYTEMNESTRE. Hélas! par où commencer à parler de mes maux? Tous peuvent être le commencement, la fin ou le milieu de mon discours.

AGAMEMNON. Qu'est-ce donc? Comme vous voilà tous également l'air bouleversé, le regard éperdu!

CLYTEMNESTRE. Réponds franchement, Agamemnon, à ce que je vais te demander.

AGAMEMNON. Il est inutile de me recommander la franchise. Interroge-moi : je le veux bien.

CLYTEMNESTRE. Cette enfant, ta fille et la mienne, est-il vrai que tu veux la tuer?

AGAMEMNON. Ah! ce que tu dis est horrible, et tu soupçonnes ce que tu ne dois pas soupçonner.

CLYTEMNESTRE. Sois calme, et fais d'abord une autre réponse à ce que je t'ai demandé.

AGAMEMNON. Fais-moi des questions raisonnables, et les réponses seront raisonnables.

CLYTEMNESTRE. Je ne demande pas autre chose, ne me réponds pas autre chose.

AGAMEMNON. O Destin auguste! ô Fortune! ô Génie d'Agamemnon!

CLYTEMNESTRE. Il est le mien aussi, et le sien, le même pour nous trois infortunés!

AGAMEMNON. De quoi te plains-tu?

CLYTEMNESTRE. Tu le demandes? A force d'être fin, tu montres peu de finesse.

AGAMEMNON. (A part.) Je suis perdu. On a trahi mon secret.

CLYTEMNESTRE. Je sais tout, et j'ai appris ce que tu veux faire. Ton silence même et tes soupirs répétés sont un aveu. Ne te fatigue pas à parler.

AGAMEMNON. Tu le vois, je me tais. A quoi bon, en effet, ajouter par des mensonges l'impudence au malheur?

CLYTEMNESTRE. Écoute donc maintenant : car je parlerai clairement et n'emploierai ni détours ni équivoques. D'abord, et pour commencer par ce premier reproche, tu m'as épousée malgré moi, tu m'as prise par

force, après avoir massacré mon premier époux, Tantale[1], et brisé contre le sol le fils que j'allaitais et que tu arrachas violemment de mon sein. Alors les deux fils de Jupiter, mes frères[2], montés sur leurs blancs coursiers, s'armèrent contre toi; mais le vieux Tyndare, mon père, ému de tes prières, te sauva de la mort, et tu rentras en possession de ton épouse. Dès lors, réconciliée avec toi, tu me rendras ce témoignage que je fus pour toi et pour ta maison une femme irréprochable, chaste, augmentant ton patrimoine, de sorte que tu te félicitais en rentrant au logis et que tu en franchissais le seuil avec joie. C'est une chance rare pour un homme de rencontrer une pareille femme; il n'est pas rare au contraire d'en avoir une mauvaise. Je t'ai donné ce fils[3], outre trois filles, et tu vas cruellement m'en ravir une. Que si l'on te demande pourquoi tu veux la tuer, parle, que diras-tu? ou faut-il que je réponde pour toi? C'est pour rendre Hélène à Ménélas. Le bel usage, vraiment, de donner nos enfants pour la rançon d'une méchante femme! Nous achèterons ce qu'il y a de plus odieux au prix de ce que nous avons de plus cher. Mais dis, si tu pars pour la guerre en me laissant à la maison, et que ton absence se prolonge, quels sentiments, crois-tu, aurai-je au cœur, quand je verrai tous vides les siéges où elle s'asseyait, vide aussi son appartement, quand je demeurerai seule toute en larmes et pleurant sur elle sans relâche : « L'auteur de ta mort, mon enfant, est ton propre père; c'est lui qui t'a tuée, lui-même et non de la main d'un autre; voilà comme il récompense la tendresse de sa famille! » Certes, il ne faudrait qu'un léger prétexte, à moi et aux enfants que tu auras laissés

1. Tantale, fils de Thyeste.
2. Castor et Pollux.
3. Clytemnestre montre Oreste que porte Iphigénie.

vivre, pour te faire, à ton retour, l'accueil que tu mérites. Oh! non, par les dieux, ne me force pas à être cruelle pour toi, et ne le sois pas toi-même. Eh bien, soit : tu immoleras ta fille; mais quelles prières prononceras-tu alors? quel bien demanderas-tu aux dieux, en égorgeant ton enfant? Un funeste voyage sans doute, puisqu'un acte honteux aura signalé ton départ. Et moi, quel bien puis-je te souhaiter justement? Ne serait-ce pas croire les dieux insensés que de former des vœux pour des parricides? De retour à Argos, iras-tu embrasser tes enfants? Tu n'en auras pas le droit. Qui d'entre eux lèvera les yeux sur toi qui auras immolé leur sœur de propos délibéré? As-tu déjà songé à tout cela? ou bien as-tu seulement à cœur de te promener le sceptre en main et de commander l'armée? Voici le langage que tu devais tenir aux Grecs : « Vous voulez faire voile pour la Phrygie? Que le sort désigne celui dont l'enfant doit mourir. » Voilà qui était juste, et non que ta fille fût choisie entre toutes et livrée aux Grecs pour être leur victime; ou bien encore il fallait que Ménélas immolât Hermione, la fille pour la mère : c'était son affaire à lui. Mais maintenant c'est moi, ta fidèle épouse, qui serai privée de mon enfant, tandis que celle qui a failli, gardant sa fille à Sparte sous le toit domestique, jouira de son bonheur. Réponds-moi, si je n'ai pas raison; mais si ce que j'ai dit est juste, ne tue pas ta fille et la mienne, et tu seras sensé.

LE CHŒUR. Laisse-toi persuader : car il est beau que les parents unissent leurs efforts pour sauver leurs enfants : nul parmi les mortels ne saurait y contredire.

IPHIGÉNIE. Si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ô mon père, pour me faire suivre des rochers et adoucir qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon refuge. Mais pour toute science je t'apporte mes larmes : voilà

tout ce que je peux. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps : car il est doux de voir la lumière; ne me force pas à voir les abîmes souterrains. La première je t'ai nommé mon père et tu m'appelas ta fille; la première, assise avec abandon sur tes genoux, je t'ai donné de douces caresses et j'en ai reçu de toi. Tu me disais alors : « O ma fille, te verrai-je dans la maison d'un puissant époux, vivre heureuse et florissante, comme il est digne de toi? » Et moi je disais, suspendue à ton cou et pressant ta barbe que je touche encore : « Quand tu seras vieux, ô mon père, te recevrai-je dans la douce hospitalité de ma maison, en te payant les soins pénibles de l'éducation? » Je garde la mémoire de ces paroles; mais tu les as oubliées, et tu veux me faire mourir. Ne le fais pas, par Pélops, par Atrée, ton père, au nom de ma mère qui souffre maintenant une douleur égale à celle de l'enfantement. Qu'y a-t-il entre moi et l'hymen d'Hélène et de Pâris? D'où est-il venu pour ma perte? Tourne les yeux vers moi, donne-moi un regard et un baiser, afin que j'emporte du moins ce souvenir de toi en mourant, si tu n'es pas fléchi par mes paroles. Et toi, mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis; pleure cependant avec moi, et supplie ton père de ne pas tuer ta sœur. Il y a jusque dans les enfants l'intelligence du malheur. Vois : sans parler, il te supplie, ô mon père. Eh bien! épargne-moi, prends pitié de ma jeunesse. Oui, nous t'implorons par ta barbe, tous deux chers à ton cœur, l'un tout petit encore, l'autre déjà grande. Un seul mot l'emportera sur tout ce que l'on peut dire : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour; nul ne souhaite la nuit infernale; insensé qui veut mourir! Une vie misérable vaut mieux qu'une belle mort.

LE CHŒUR. O malheureuse Hélène! c'est toi, c'est ton hymen qui suscite ce terrible débat entre les Atrides et leurs enfants.

AGAMEMNON. Je sais quand il faut céder à la pitié, et quand il ne le faut pas; j'aime mes enfants; autrement, je serais insensé. S'il m'en coûte de me résoudre à ce sacrifice, il m'en coûte aussi d'y résister : car il est nécessaire. Voyez cette nombreuse armée navale, et tous ces princes de la Grèce, revêtus de leurs armes d'airain, pour qui le chemin d'Ilion est fermé, si je ne t'immole, ainsi que le déclare le devin Calchas, et qui ne peuvent qu'à ce prix renverser les illustres fondements de Troie. Une irrésistible passion pousse l'armée des Grecs à s'embarquer au plus tôt pour la terre des Barbares et à mettre un terme au rapt de nos femmes. Ils tueront mes filles restées à Argos, ils vous tueront ainsi que moi, si je n'obéis pas à l'oracle de la déesse. Ce n'est pas Ménélas qui m'a parlé en maître; je n'ai pas cédé à sa volonté, mais à celle de la Grèce, à qui je dois t'immoler bon gré mal gré : la raison d'État est plus forte que nous. Il faut que la Grèce soit libre, autant qu'il dépend de toi, ma fille, et de moi, et que des Grecs ne se voient pas ravir de force leurs épouses par des Barbares.

CLYTEMNESTRE. O mon enfant! ô étrangères! Malheureuse que je suis de ta mort! Ton père te fuit en te livrant à Pluton.

IPHIGÉNIE. Malheureuse que je suis! ô ma mère, ô ma mère! car les mêmes plaintes nous conviennent à l'une et à l'autre. Ni la lumière, ni l'éclat du soleil ne sont plus faits pour moi. Hélas! hélas! Bois neigeux de Phrygie, montagne de l'Ida, où Priam exposa jadis un tendre enfant arraché à sa mère et destiné à périr, ce Pâris, qu'on appelait dans la ville de Troie le berger de l'Ida! Plût au ciel que cet Alexandre, ce bouvier nourri

au milieu des bœufs, n'eût jamais habité autour de ces eaux limpides, aux lieux où sont les sources des Nymphes, et cette prairie émaillée de fraîches fleurs, roses et jacinthes, dignes d'être cueillies par les déesses. C'est là que vinrent un jour et Pallas, et l'artificieuse Cypris, et Junon, et Mercure, messager de Jupiter (Cypris, fière de ses attraits, Pallas de sa lance, et Junon de la couche royale du puissant Jupiter) pour un débat funeste, une lutte de beauté; et pour ma mort, qui sera une source de gloire pour les descendants de Danaüs, ô jeunes filles, et par laquelle Diane veut qu'on inaugure le départ des Grecs pour Ilion. Et celui qui m'a donné le jour, infortunée que je suis ! il s'en est allé, ô ma mère, ma mère, et me laisse dans l'abandon. Malheureuse Iphigénie! j'ai vu la funeste Hélène, cette Hélène de malheur, et je suis égorgée, et je péris par le meurtre impie d'un père dénaturé. Pourquoi Aulis a-t-elle, pour ma perte, reçu dans son port ces vaisseaux à l'éperon d'airain, cette flotte qui doit voguer contre Ilion? Pourquoi Jupiter a-t-il soufflé sur l'Euripe un vent contraire, lui qui dispense à son gré les vents aux mortels, en sorte qu'on voit les uns se réjouir, les autres s'affliger, ceux-ci demeurer immobiles, ceux-là s'élancer sur les flots, tels plier leurs voiles, tels attendre dans le port. Ah! bien des maux accablent les hommes, et la nécessité est chose cruelle à endurer. Hélas! hélas! la fille de Tyndare apporte aux Grecs de grandes souffrances, d'amères douleurs.

LE CHŒUR. Je gémis sur l'infortune qui t'accable et que tu n'aurais jamais dû éprouver.

IPHIGÉNIE. O ma mère, j'aperçois une troupe d'hommes qui s'approchent.

CLYTEMNESTRE. C'est le fils de la déesse, mon enfant, celui pour qui tu es venue ici.

IPHIGÉNIE. Ouvrez-moi les portes, esclaves, que je me cache à tous les yeux.

CLYTEMNESTRE. Pourquoi fuir, ma fille?

IPHIGÉNIE. Je rougis de paraître aux yeux d'Achille.

CLYTEMNESTRE. Et pourquoi?

IPHIGÉNIE. La malheureuse issue de mon hymen me remplit de confusion.

CLYTEMNESTRE. Ta situation ne comporte pas tant de délicatesse; la fierté n'est pas de mise, lorsque nous sommes dans la douleur.

ACHILLE. O femme infortunée, fille de Léda!

CLYTEMNESTRE. Tu ne dis que trop vrai.

ACHILLE. Des cris terribles sont poussés par les Grecs.

CLYTEMNESTRE. Pourquoi ces cris, dis-moi?

ACHILLE. Au sujet de ta fille.

CLYTEMNESTRE. Tu commences ton récit par un mot de mauvais augure.

ACHILLE. Ils disent qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE. Et personne ne combat leur projet?

ACHILLE. Moi-même j'ai couru quelque danger.

CLYTEMNESTRE. Lequel, étranger?

ACHILLE. J'ai failli être lapidé.

CLYTEMNESTRE. En voulant sauver ma fille?

ACHILLE. Tu l'as dit.

CLYTEMNESTRE. Mais qui donc eût osé porter la main sur toi?

ACHILLE. Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE. N'avais-tu pas là l'armée des Myrmidons?

ACHILLE. Ils se sont tournés les premiers contre moi.

CLYTEMNESTRE. Nous sommes perdues, ma fille.

ACHILLE. Ils m'appelaient l'esclave de l'hymen.

CLYTEMNESTRE. Et qu'as-tu répondu?

ACHILLE. De ne pas tuer celle qui est destinée à ma couche...

CLYTEMNESTRE. Rien de plus juste.

ACHILLE. Et que son père m'a promise...

CLYTEMNESTRE. Et qu'il a fait venir d'Argos.

ACHILLE. Mais les clameurs couvraient ma voix.

CLYTEMNESTRE. La multitude, en effet, est un monstre terrible.

ACHILLE. Quoi qu'il en soit, nous te défendrons.

CLYTEMNESTRE. Tu combattras seul contre tous?

ACHILLE. Vois-tu ces hommes portant mes armes?

CLYTEMNESTRE. Puisses-tu être récompensé de ce dévoûment!

ACHILLE. Oui, nous le serons.

CLYTEMNESTRE. Ainsi ma fille ne sera pas immolée?

ACHILLE. Non pas du moins de mon aveu.

CLYTEMNESTRE. Et viendra-t-on pour mettre la main sur ma fille?

ACHILLE. Ils viendront mille, conduits par Ulysse.

CLYTEMNESTRE. Qui, le descendant de Sisyphe?

ACHILLE. Lui-même.

CLYTEMNESTRE. Pour son propre compte ou par ordre de l'armée?

ACHILLE. Chargé d'une mission qui s'accorde avec sa volonté.

CLYTEMNESTRE. Triste mission que de se souiller d'un meurtre!

ACHILLE. Mais je l'arrêterai.

CLYTEMNESTRE. L'emmènera-t-il malgré elle et par la force?

ACHILLE. En la traînant par ses blonds cheveux.

CLYTEMNESTRE. Et moi, que faudra-t-il que je fasse?

ACHILLE. Attache-toi à ta fille.

CLYTEMNESTRE. S'il ne tient qu'à cela, elle ne périra pas.

ACHILLE. Sache néanmoins qu'on en viendra à cette extrémité.

IPHIGÉNIE. Ma mère, écoutez tous deux mes paroles : car c'est à tort, je le vois, que tu t'emportes contre ton époux; s'obstiner à faire l'impossible est chose malaisée pour nous. Il est juste de remercier cet étranger de son zèle; mais il faut aussi prendre garde que tu ne te fasses tort auprès de l'armée, et que, sans aucun profit pour nous, nous n'attirions le malheur sur lui. Or écoute, ma mère, à quelles résolutions je me suis arrêtée après avoir réfléchi. Puisque je suis condamnée à mourir, je veux mourir avec gloire et repousser loin de moi de lâches sentiments. Considère avec moi, ma mère, combien j'ai raison. La Grèce tout entière a maintenant les yeux fixés sur moi; de moi dépend le départ des vaisseaux et la ruine des Phrygiens; il dépend de moi qu'à l'avenir les Barbares n'osent plus arracher les femmes du sol fortuné de la Grèce, quand ils auront expié le rapt d'Hélène, enlevée par Pâris. Voilà les heureux résultats de ma mort; et ma gloire, pour avoir affranchi la Grèce, deviendra immortelle. Aussi bien ne dois-je pas tenir à la vie : car tu m'as enfantée pour la Grèce entière, et non pour toi seule. Eh quoi! des milliers d'hommes, couverts du bouclier, des milliers d'autres, la rame en main, oseront se mesurer contre les ennemis et mourir pour la Grèce; et ma vie, la vie d'une seule femme, arrêtera ce noble élan! Est-il juste qu'il en soit ainsi? Le moyen de soutenir le contraire! Autre considération : il ne faut pas que ce guerrier entre en lutte avec tous les Grecs et meure à cause d'une femme : la vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes. Si Diane a voulu prendre ma vie, irai-je, simple mortelle, résister

à une déesse? Non, c'est impossible. Je me donne à la Grèce, immolez-moi, renversez Troie : voilà les monuments éternels de mon sacrifice; voilà mes enfants, mon hymen et ma gloire.. Il est juste que les Grecs commandent aux Barbares, ma mère, et non les Barbares aux Grecs : car ceux-là sont esclaves, ceux-ci sont libres.

LE CHŒUR. Ton âme, ô jeune fille, est généreuse; mais la Fortune et la déesse sont cruelles.

ACHILLE. Fille d'Agamemnon, un dieu eût fait mon bonheur, si je fusse devenu ton époux. Le sort de la Grèce et le tien sont également dignes d'envie : car ton langage est noble et digne de la patrie. Renonçant à lutter contre la divinité, plus forte que toi, tu as considéré ce qui est utile et nécessaire. Je désire plus vivement te posséder, depuis que j'ai vu ton caractère : car tu es une noble fille. Vois pourtant : car je veux te servir et t'emmener dans mes foyers; et je ne puis me résoudre, j'en atteste Thétis, à ne point te sauver en luttant contre les Grecs. Réfléchis : la mort est un terrible mal.

IPHIGÉNIE. Je parle ici sans aucune arrière-pensée. La fille de Tyndare a causé par sa beauté assez de combats et de meurtres; toi, étranger, je ne veux pas que tu meures pour moi, ni que tu ôtes la vie à personne. Laisse-moi sauver la Grèce, si je puis.

ACHILLE. O noble résolution! Je n'ai plus rien à dire, puisque tu le veux ainsi; tes sentiments sont généreux : car pourquoi ne pas dire la vérité? néanmoins tu changeras peut-être d'idée. Sache donc ce que tu peux attendre de moi : je viendrai placer près de l'autel ces hommes armés, pour ne pas permettre, pour empêcher que tu meures. Toi aussi, tu suivras peut-être mes avis, quand tu verras le glaive approcher de ton cou. Je ne te laisserai donc pas mourir pour n'avoir pas assez réflé-

chi; je vais avec mes soldats au temple de la déesse, où j'attendrai ta présence. (il sort.)

IPHIGÉNIE. Ma mère, pourquoi mouiller tes yeux de larmes en silence?

CLYTEMNESTRE. Ma fille, je n'ai que trop sujet d'être affligée.

IPHIGÉNIE. Cesse tes plaintes et n'affaiblis pas mon courage; mais consens à ce que je vais te demander.

CLYTEMNESTRE. Parle, ma fille : tu n'essuieras de ma part nul refus injuste.

IPHIGÉNIE. Eh bien! ne coupe pas les boucles de tes cheveux, ne couvre pas ton corps de noirs vêtements.

CLYTEMNESTRE. Que dis-tu là, ma fille? quand je t'ai perdue?

IPHIGÉNIE. Non, tu ne m'as pas perdue; je suis sauvée et ma gloire rejaillira sur toi.

CLYTEMNESTRE. Eh quoi? il ne faut pas que je pleure ta vie?

IPHIGÉNIE. Non, non : car on ne m'élèvera pas de tombeau.

CLYTEMNESTRE. Comment? A quiconque est mort, ne doit-on pas suivant l'usage un tombeau?

IPHIGÉNIE. L'autel de la déesse, fille de Jupiter, sera mon tombeau.

CLYTEMNESTRE. Eh bien, ma fille, je ferai ce que tu dis : car tu as raison.

IPHIGÉNIE. Oui, puisque mon sort est heureux et que je sauve la Grèce.

CLYTEMNESTRE. Et tes sœurs, que leur annoncerai-je de ta part?

IPHIGÉNIE. N'enveloppe pas non plus leurs épaules de voiles noirs.

CLYTEMNESTRE. Leur dirai-je en ton nom quelque parole amicale?

IPHIGÉNIE. Dis-leur d'être heureuses; pour Oreste, élève-le pour qu'il devienne un homme.

CLYTEMNESTRE. Embrasse-le : c'est la dernière fois que tu le vois.

IPHIGÉNIE. Cher enfant, tu as servi tes amis, autant que tu le pouvais.

CLYTEMNESTRE. De retour à Argos, que puis-je faire qui te soit agréable ?

IPHIGÉNIE. Ne hais point mon père, qui est en même temps ton époux.

CLYTEMNESTRE. Il aura de rudes assauts à soutenir à cause de toi.

IPHIGÉNIE. C'est malgré lui qu'il m'a sacrifiée pour la Grèce.

CLYTEMNESTRE. Sa conduite a été perfide, lâche et indigne d'Atrée.

IPHIGÉNIE. Qui viendra me conduire, avant qu'on m'entraîne par les cheveux ?

CLYTEMNESTRE. Moi; j'irai avec toi...

IPHIGÉNIE. Non pas toi : c'est mal parler.

CLYTEMNESTRE. En m'attachant à tes vêtements.

IPHIGÉNIE. Crois-moi, ma mère, reste : cela vaut mieux pour toutes deux. Qu'un des serviteurs de mon père me conduise à la prairie de Diane, où je serai immolée.

CLYTEMNESTRE. O ma fille, tu pars ?

IPHIGÉNIE. Pour ne plus revenir.

CLYTEMNESTRE. Tu quittes ta mère ?

IPHIGÉNIE. Comme tu le vois, sans l'avoir mérité.

CLYTEMNESTRE. Arrête, ne m'abandonne pas.

IPHIGÉNIE. Je ne veux pas que tu pleures. Et vous, jeunes filles, chantez l'hymne de mon sacrifice, les louanges de Diane, fille de Jupiter; que les descendants de Danaüs n'entendent que des paroles de bon

augure. Apprêtez les corbeilles sacrées; consumez dans le feu l'orge lustrale, et que mon père fasse le tour de l'autel en se dirigeant vers la droite : car je pars pour donner aux Grecs le salut et la victoire. Conduisez-moi, conduisez celle qui causera la ruine d'Ilion et des Phrygiens; donnez, apportez des couronnes pour ceindre mon front (voici ma chevelure prête à les recevoir), et l'eau pour les libations. Rendez honneur à Diane, à Diane souveraine et bienheureuse, en dansant autour de son temple et de son autel, afin que par mon sang et mon sacrifice je satisfasse, s'il le faut, à l'oracle. O ma vénérable, ma vénérable mère, je te donnerai maintenant mes larmes : car, près de l'autel, il ne sied pas de pleurer. O jeunes filles, chantez avec moi Diane, qui règne sur la plage opposée à Chalcis[1], là où stationne la flotte guerrière retenue à cause de moi dans la rade étroite d'Aulis. O terre qui m'enfantas, terre des Pélasges[2]! Mycènes, séjour de mon enfance!

LE CHŒUR. Tu invoques la ville de Persée, qu'ont bâtie les mains des Cyclopes[3] ?

IPHIGÉNIE. Tu m'as nourrie pour être le flambeau de la Grèce, et je ne refuse pas de mourir.

LE CHŒUR. Non, car tu jouiras d'une gloire immortelle.

IPHIGÉNIE. Io! io! Flambeau du jour! Lumière de Jupiter! Une autre existence, une autre destinée sera mon partage. Douce lumière, adieu!

LE CHŒUR[4]. Io! io! Voyez celle qui causera la ruine

1. Chalcis était située de l'autre côté de l'Euripe, en face d'Aulis.

2. On croyait que les premiers habitants d'Argos avaient été Pélasges.

3. Persée, abandonnant Argos, fit bâtir par les Cyclopes une capitale nouvelle, Mycènes.

4. Le chant du chœur accompagne et suit le départ d'Iphigénie.

d'Ilion et des Phrygiens! Elle s'avance, la tête couronnée, arrosée de l'eau lustrale; et, sur l'autel de Diane, dégouttant d'une rosée sanglante, elle va mourir, son beau cou déchiré par le fer. Ton père est là, qui t'attend pour répandre l'eau lustrale, et l'armée des Grecs est impatiente de partir pour Ilion. Invoquons donc la fille de Jupiter, Diane, reine des dieux, pour que le sort nous soit propice. O déesse auguste, daigne accueillir favorablement ce sacrifice humain et conduire l'armée grecque dans le pays des Phrygiens, sur le sol perfide de Troie! permets à Agamemnon d'attacher aux armes grecques la plus glorieuse couronne et de ceindre sa propre tête d'une gloire impérissable!

UN MESSAGER[1]. O fille de Tyndare, Clytemnestre, sors de ma demeure, afin de prêter l'oreille à mes paroles.

CLYTEMNESTRE. J'ai entendu ta voix et je suis arrivée tremblante, éperdue. Viens-tu m'annoncer un nouveau malheur outre celui qui m'accable?

LE MESSAGER. Non, mais je veux t'apprendre au sujet de ta fille des choses étranges, merveilleuses.

CLYTEMNESTRE. Hâte-toi donc, et parle au plus vite.

LE MESSAGER. Eh bien, chère maîtresse, tu sauras tout clairement. Je raconterai les faits depuis le commencement, à moins que la mémoire ne me trahisse et ne jette quelque confusion dans mon récit. A peine étions-nous arrivés avec ta fille au bois sacré de Diane et au pré fleuri où l'armée grecque était rassemblée, que les Argiens se pressèrent en foule autour de nous. Quand le roi Agamemnon vit sa fille s'avancer vers le bois pour y être immolée, il gémit, détourna la tête et se voila le visage pour dissimuler ses larmes. Mais elle,

1. Ce messager est l'un des serviteurs d'Agamemnon qui ont conduit Iphigénie à l'autel de Diane.

s'approchant de son père, lui dit ces mots : « Me voici, mon père; je donne volontiers ma vie pour ma patrie et pour toute la Grèce : conduisez-moi à l'autel de la déesse et immolez-moi, puisque l'oracle le veut ainsi. Puissiez-vous être heureux, en tant qu'il dépend de moi, voir vos armes victorieuses, et rentrer dans votre patrie! Ainsi donc, qu'aucun des Grecs ne me touche : je présenterai le cou en silence et sans peur. » Elle n'en dit pas plus long, et chacun, en l'écoutant, admira la magnanimité et le courage de la jeune vierge. Debout au milieu, Talthybius, chargé de ce ministère, commanda à l'armée le recueillement et le silence. Le devin Calchas plaça dans la corbeille d'or un glaive aigu qu'il avait tiré du fourreau, et il couronna la tête de la jeune fille. Alors le fils de Pélée, ayant pris la corbeille et l'eau lustrale, aspergea tout autour l'autel de la déesse, et dit : « O fille de Jupiter, Diane chasseresse, qui roules dans la nuit ton lumineux flambeau, accepte le sacrifice que nous t'offrons, l'armée des Grecs et le roi Agamemnon; reçois le sang pur qui jaillit du cou de cette belle vierge; accorde à nos vaisseaux une heureuse navigation, et fais que nos armes renversent les tours de Troie! » Les Atrides et toute l'armée se tenaient immobiles, les yeux baissés vers la terre. Puis, le sacrificateur, ayant pris le glaive, invoqua les dieux et chercha l'endroit de la gorge où il porterait le coup; et moi, l'âme saisie d'une vive douleur, j'étais debout, la tête baissée. Alors, ô prodige soudain! chacun de nous avait entendu distinctement le bruit du coup; mais la jeune fille avait disparu sous la terre, sans que personne vit en quel endroit. Le prêtre poussa un cri, auquel toute l'armée répondit, à la vue d'un prodige inattendu, œuvre de quelque divinité et que les yeux se refusaient à croire : à terre gisait palpitante une biche d'une grande

taille et d'une rare beauté, dont le sang arrosait à flots l'autel de la déesse. Là dessus, Calchas s'écria, je te laisse à penser avec quelle joie : « Chefs de l'armée confédérée de la Grèce, voyez, contemplez la victime que la déesse a fait paraître sur son autel, cette biche des montagnes. Elle l'agrée de préférence à la jeune fille, pour ne pas souiller son autel d'un sang aussi généreux. Elle a reçu cette offrande avec plaisir, et nous accorde un vent favorable et l'assaut d'Ilion. Ainsi, que chacun de vous, soldats de la flotte, prenne confiance et coure à son navire : car il faut, en ce jour, quitter le golfe profond d'Aulis et traverser la mer Égée. » Quand la flamme eut consumé la victime tout entière, Calchas prononça les prières convenables, pour assurer à l'armée un heureux retour. — Agamemnon m'envoie pour te faire part de cet événement et te dire quelle heureuse destinée, quelle gloire impérissable dans la Grèce les dieux lui ont accordée. Moi qui étais là et qui ai tout vu, je te l'affirme : ta fille, à n'en pas douter, s'est envolée au séjour des dieux. Bannis donc ta douleur, et calme ton ressentiment contre ton époux. Les desseins des dieux sur les mortels sont inattendus, et ils sauvent ceux qu'ils aiment : car un même jour a vu ta fille morte et vivante.

LE CHŒUR. Avec quel plaisir j'ai entendu le récit de ce messager! Ta fille vit, a-t-il dit, et habite avec les dieux.

CLYTEMNESTRE. O mon enfant, quel dieu t'a ravie à ma tendresse? Quel nom te donner? Dois-je croire que ces discours m'abusent par de vaines consolations, afin de tromper ma douleur amère?

LE CHŒUR. Mais voici le roi Agamemnon : il va te tenir le même langage.

AGAMEMNON. Femme, félicitons-nous du sort de notre

fille : elle jouit évidemment du commerce des dieux. Toi, il faut prendre ce jeune enfant et retourner en Argos : car l'armée se dispose à partir. Adieu : plus tard, à mon retour de Troie, nous reprendrons cet entretien. Va et sois heureuse !

LE CHŒUR. Arrive heureux sur le sol phrygien, fils d'Atrée; reviens-en heureux, me rapportant de Troie de magnifiques dépouilles !

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

PERSONNAGES :

IPHIGÉNIE.

ORESTE

PYLADE.

LE CHŒUR, composé de femmes grecques.

UN BERGER.

THOAS.

UN MESSAGER.

MINERVE.

Le lieu de la scène est dans la Tauride, devant le temple de Diane

IPHIGENIE EN TAURIDE

IPHIGÉNIE. Pélops, fils de Tantale, venu à Pise avec ses rapides cavales, épousa la fille d'Œnomaüs[1]; celle-ci fut mère d'Atrée, lequel engendra Ménélas et Agamemnon; je naquis de celui-ci et de la fille de Tyndare[2], et je m'appelle Iphigénie : c'est moi que, sur la plage où l'Euripe tourbillonne sans cesse sous le souffle impétueux des vents et bouleverse la mer azurée, mon père croit avoir immolée pour la cause d'Hélène, sur l'autel de Diane, dans le port fameux d'Aulis. En effet, le roi Agamemnon avait rassemblé là une flotte grecque de mille vaisseaux, voulant assurer aux Achéens par la chute d'Ilion une glorieuse couronne, et être agréable à Ménélas en vengeant l'époux outragé. Mais, trahi par les vents qui s'opposaient à son départ, il interrogea les entrailles des victimes, et Calchas lui adressa ces paroles : « Chef suprême de l'expédition des Grecs, Agamemnon : tu n'emmèneras point tes vaisseaux de ce rivage, avant que Diane n'ait reçu pour victime ta fille Iphigénie : car tu as fait vœu de sacrifier à la déesse de la lune ce que l'année aurait vu naître de plus beau[3]. Or, ton épouse

1. Hippodamie.
2. Clytemnestre.
3. Agamemnon s'était attiré la colère de Diane en se vantant d'être meilleur archer que la déesse. Voyez SOPHOCLE, *Electre*.

Clytemnestre a donné le jour dans son palais à une fille (il m'attribuait ainsi le prix de la beauté) : c'est elle qu'il faut sacrifier. » Et, grâce aux artifices d'Ulysse, ils m'arrachèrent des bras de ma mère, sous prétexte de m'unir à Achille. Lorsque je fus arrivée à Aulis, infortunée! on m'enleva pour me placer sur le bûcher, et j'allais périr par le glaive, lorsque Diane me déroba aux Grecs en me substituant une biche, et me transporta à travers l'éther brillant dans la Tauride, où règne sur un peuple barbare un prince barbare comme eux, Thoas, qui doit son nom à son agilité comparable au vol de l'oiseau. La déesse m'a établie prêtresse de ce temple : voilà pourquoi je pratique les usages, chers à Diane, d'une fête dont le nom seul est beau; je me tais sur le reste, par crainte de la déesse. Car j'immole, suivant une coutume en vigueur dans ce pays avant mon arrivée, tout Grec que le sort amène en ces lieux. Je consacre la victime; à d'autres est commis le soin d'achever l'horrible sacrifice dans l'intérieur du temple de la déesse. J'ai eu cette nuit une vision étrange, que je raconterai à l'air, si je puis trouver là un remède à mon effroi [1]. Il me semblait, dans mon sommeil, que j'avais quitté cette terre, que j'habitais Argos, que je dormais au milieu de mes femmes, et qu'un tremblement subit ébranlant le sol, je fuyais, et du dehors voyais le toit tomber, le palais lui-même s'écrouler sur la terre. Une colonne restait seule, à ce qu'il me semblait, de la demeure paternelle, et de son chapiteau descendait une chevelure blonde, et je l'entendais prendre une voix humaine. Et moi, m'acquittant religieusement de l'emploi que j'exerce ici, celui

1. « Les Anciens racontaient au soleil les songes inquiétants qu'ils avaient pu faire pendant la nuit, afin de détourner les malheurs dont ils se croyaient menacés. Voyez SOPHOCLE, *Electre*. C'est que la lumière du jour dissipe les terreurs de la nuit. » H. WEIL.

de tuer les étrangers, je l'arrosais d'eau lustrale en pleurant, comme on fait celui qui va mourir. Or, voici comment j'interprète ce songe : Oreste est mort; c'est la victime que je consacrais. Les enfants mâles sont les colonnes de leur maison; et ils meurent ceux sur qui j'ai répandu l'eau lustrale. Il m'est impossible d'appliquer ce songe à d'autres amis : car Strophius [1] n'avait pas de fils, lorsque je fus condamnée à périr. Je veux donc aujourd'hui répandre des libations pour ce frère dont je suis séparée : c'est tout ce que je puis faire pour lui, assistée des femmes grecques que le roi a attachées à mon service. Mais pour quel motif ne sont-elles pas ici? Je rentre dans la demeure que j'habite près de ce temple. (Elle sort.)

ORESTE. Regarde, observe, de peur qu'il ne se trouve quelqu'un sur la route.

PYLADE. Je regarde, j'examine en promenant les yeux de tous côtés.

ORESTE. Pylade, te semble-t-il que ce soit là le temple de la déesse, qui a été le but de notre voyage à travers la mer en quittant Argos?

PYLADE. Je le crois, Oreste; et tu dois le croire comme moi.

ORESTE. N'est-ce pas l'autel qui dégoutte du sang des Grecs?

PYLADE. Du moins les bords en sont rouges de sang.

ORESTE. Vois-tu des dépouilles suspendues au mantelet même du mur?

PYLADE. Oui, ce sont les têtes des étrangers égorgés.

ORESTE. Eh bien, observe avec soin, en promenant les regards autour de toi. O Phébus! est-ce donc un nouveau piége où tu m'as entraîné par ton oracle, après que j'ai

1. Strophius, roi de la Phocide et père de Pylade.

eu vengé le meurtre de mon père en tuant ma mère? Sorti de ma patrie, je me vis assiégé par les Furies qui me poursuivaient à tour de rôle, et je portai en tous sens mes pas errants. Je vins à toi et te demandai comment j'arriverais au terme de cet égarement sans repos ni trêve, comment cesseraient les épreuves cruelles que je subissais dans ma course à travers la Grèce. Tu m'ordonnas d'aller en Tauride, où Diane, ta sœur, a des autels, et de prendre la statue de la déesse que les habitants de ce pays disent être tombée du ciel dans ce temple; maître de la statue par la ruse ou par une chance heureuse, et sorti vainqueur de cette entreprise périlleuse, je devais en faire don au peuple d'Athènes. C'est là tout, et tu ne m'as rien ordonné de plus; ce travail accompli, je devais respirer après tant de souffrances. Docile à tes ordres, me voici arrivé ici, sur une terre inconnue, inhospitalière. Je te le demande, Pylade, puisque tu as voulu t'associer à mes périls: que ferons-nous? Car les murs qui environnent le temple sont élevés: faut-il, en montant par des échelles, en atteindre le sommet? Mais le moyen de monter sans être aperçus? Faut-il enfoncer avec des leviers les portes d'airain, et entrer ainsi dans l'enceinte? Mais si nous sommes surpris à ouvrir les portes ou à tenter l'escalade, nous mourrons. Eh bien! avant de mourir, fuirons-nous vers le vaisseau qui nous a conduits sur ces bords?

PYLADE. Fuir n'est pas tolérable, et nous ne sommes pas habitués à la fuite; il ne faut pas abandonner par lâcheté l'oracle du dieu. Laissons là le temple, et cachons-nous dans les antres que la sombre mer couvre d'une humide rosée; tenons-nous à distance de notre navire, de peur qu'en voyant le bateau, on n'avertisse les chefs de ce pays, et que nous ne soyons ensuite saisis et emmenés de force. Quand paraîtra l'œil de la nuit ob-

scure, il faut par tous les moyens essayer d'enlever du temple la statue de la déesse. Vois : il est possible de se glisser par les vides qui séparent les triglyphes. Les braves osent affronter le péril; les lâches ne sont nulle part bons à rien. Nous avons fait avec la rame une trop longue traversée, pour retourner au point de départ.

ORESTE. C'est bien parler, et je dois t'obéir. Il faut nous retirer en un endroit du pays où nous puissions nous dérober aux regards. Ce n'est pas moi qui serai cause que l'oracle du dieu reste sans effet. Ayons de l'audace : la jeunesse est sans excuse pour se soustraire à la tâche qui lui est imposée.

LE CHŒUR. Faites silence, ô vous qui habitez les deux rochers qui ferment l'entrée du Pont-Euxin! O fille de Latone, Diane, qui te plais sur les montagnes, je me rends à ta demeure; je porte religieusement vers ton temple aux superbes colonnes, aux lambris dorés, mon pied virginal; esclave dévouée d'une sainte prêtresse, j'ai quitté les villes fortifiées de la Grèce aux beaux coursiers et les pâturages boisés de l'Europe, séjour de mes pères. Me voici : qu'y a-t-il de nouveau? quel souci t'agite? pourquoi m'as-tu fait venir au temple, ô fille de ce roi qui vint sous les remparts de Troie avec une flotte de mille vaisseaux et les innombrables soldats des illustres Atrides?

IPHIGÉNIE. Ah! chères compagnes, je m'abandonne à de tristes lamentations; ma voix n'a point ces accents joyeux que la lyre accompagne; hélas! hélas! en proie au deuil et au désespoir, je déplore les infortunes qui m'accablent, et le sort de mon frère, privé de la vie, si j'en crois la vision que j'ai eue cette nuit. Je suis perdue, je suis perdue; la maison de mon père n'existe plus! ma famille est éteinte! que de malheurs ont fondu sur Argos! Ah! cruel destin, qui me ravis mon unique frère

en le précipitant chez Pluton! C'est pour lui que je vais répandre ces libations funèbres et verser sur la terre le cratère des morts où sont mélangés et le lait fourni par les génisses des montagnes, et la liqueur de Bacchus, et le travail des abeilles dorées, doux présents par lesquels on apaise les Mânes. Donne-moi donc le vase doré et la libation consacrée à Pluton. O rejeton d'Agamemnon, descendu sous la terre, je t'adresse cette offrande à toi qui n'es plus : reçois-la : car je ne porterai à ta tombe ni ma blonde chevelure, ni le tribut de mes larmes; je suis trop éloignée de ta patrie et de la mienne, où l'on me croit tombée sous le couteau du sacrificateur.

LE CHŒUR. Mes accents répondront aux tiens; je te chanterai, maîtresse, un hymne asiatique, aux sons barbares, dont la mélodie plaintive est agréable aux morts et que Pluton inspire, un hymne qui contraste avec le joyeux Péan. Hélas! l'éclat du sceptre de la maison des Atrides a disparu! c'en est fait de la maison de ton père! A qui appartient le trône des monarques fortunés d'Argos? Les malheurs s'enchaînent aux malheurs, du jour où détournant ses coursiers rapides et quittant sa station céleste, le Soleil voila son regard pur et lumineux; la maison de Pélops voit la douleur succéder à la douleur, à cause de l'agneau d'or, le meurtre succéder au meurtre, le deuil au deuil; dès lors le châtiment s'appesantit sur la famille des Tantalides autrefois trépassés, et un Génie fatal te condamne au malheur.

IPHIGÉNIE. Depuis le commencement il a été fatal pour moi, le Génie qui présidait à l'hymen de ma mère et à la nuit où s'accomplit cet hymen; depuis le commencement, les Parques qui présidaient à ma naissance me destinèrent à grandir dans la souffrance. Premier fruit de l'hymen de la malheureuse fille de Léda, je fus enfantée, élevée par elle pour être immolée dans un horrible

sacrifice à l'aveuglement d'un père, conduite en char sur la plage sablonneuse d'Aulis, moi, la fiancée, déplorable fiancée, hélas ! du fils de la Néréide, et vouée à la mort. Maintenant, étrangère en ces lieux, j'habite les bords odieux de cette mer inhospitalière, sans époux, sans enfants, sans patrie, sans amis, moi, dont les Grecs ont brigué l'alliance; au lieu de chanter Junon, la déesse d'Argos, au lieu de promener à travers la toile la navette sonore pour y représenter l'image de Minerve et des Titans, j'arrose les autels du sang des étrangers par un détestable sacrifice, et mon cœur s'émeut à les entendre crier, à voir couler leurs larmes. Mais j'oublie aujourd'hui tous ces maux pour pleurer mon frère mort à Argos, et que j'ai laissé jeune enfant, encore à la mamelle, tendre rejeton, entre les bras et sur le sein de sa mère, Oreste enfin, destiné à porter le sceptre d'Argos.

LE CHŒUR. Voici un berger venu du rivage de la mer pour t'annoncer quelque chose de nouveau.

LE BERGER. Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, entends la nouvelle que je t'apporte.

IPHIGÉNIE. Qu'y a-t-il pour qu'il interrompe le cours de mes pensées?

LE BERGER. Deux jeunes gens, échappés aux Symplégades, ont débarqué sur cette terre, victimes destinées à Diane, et dont le sacrifice sera agréable à la déesse. Hâte-toi de préparer l'eau lustrale et les initiations.

IPHIGÉNIE. Qui sont-ils? Quel nom porte la patrie de ces étrangers?

LE BERGER. Ils sont Grecs, je n'en sais pas plus long.

IPHIGÉNIE. Ne sais-tu pas le nom de ces étrangers pour l'avoir entendu?

LE BERGER. Pylade est le nom que l'un d'eux donnait à l'autre.

IPHIGÉNIE. Et comment s'appelait son compagnon?

LE BERGER. Nul ne le sait: car je ne l'ai point entendu prononcer.

IPHIGÉNIE. Comment les avez-vous vus, atteints et saisis?

LE BERGER. Sur le rivage même de cette mer inhospitalière...

IPHIGÉNIE. Et qu'a de commun la mer avec des bergers?

LE BERGER. Nous étions venus baigner nos bœufs dans l'onde amère.

IPHIGÉNIE. Reviens à ma question : comment et par quel moyen les avez-vous pris? C'est là ce que je veux savoir. Ils viennent quand depuis longtemps l'autel de la déesse n'a point été arrosé du sang des Grecs.

LE BERGER. Nous avions fait entrer nos troupeaux habitués à paître sur la montagne dans le bras de mer qui sépare les Symplégades. Il y avait là un rocher escarpé et creusé par le choc répété des flots, qui sert d'abri aux pêcheurs de coquillages à pourpre. Un berger d'entre nous y aperçut deux jeunes hommes, et soudain il recula en posant la pointe du pied sur ses premières traces : « Ne voyez-vous pas? dit-il, ce sont des dieux. » Un autre, par un mouvement de piété, leva les mains, et les contemplant avec respect leur adressa cette prière : « O fils de la marine Leucothée, gardien des vaisseaux, puissant Palémon, sois-nous propice; ou plutôt, si c'est vous que nous voyons assis sur ce rivage, ô Dioscures, ou vous encore, glorieux rejeton de Nérée, qui fit naître l'illustre chœur des Néréides. » Un autre, esprit léger et que l'incrédulité avait rendu audacieux, se moqua de notre prière et assura que c'étaient des naufragés, qui s'étaient cachés par crainte dans l'antre, sachant que nous étions dans l'usage de sacrifier les étrangers. La plupart d'entre nous jugèrent qu'il avait

raison, et se mirent en devoir de donner la chasse à ces victimes dues à la déesse. Cependant l'un des étrangers quitta le rocher; il secouait la tête en tous sens, il gémissait en agitant les bras, en proie à un délire furieux, et il criait comme un chasseur : « Pylade, vois-tu celle-ci ? et cette autre encore? Il veut me tuer, ce monstre de l'enfer, en tournant contre moi les terribles vipères dont il est armé. Et celle-ci, respirant la flamme et le sang, dirige son vol autour de la falaise, portant ma mère dans ses bras, afin de la jeter sur moi. Hélas! elle va me tuer. Où fuir? » On ne pouvait voir les figures qu'il décrivait ainsi; mais il confondait les mugissements des génisses et les aboiements des chiens avec les cris que poussent, dit-on, les Furies. Pour nous, accroupis et nous attendant à mourir, nous restions silencieux et immobiles; mais lui, tirant son glaive et se jetant ainsi qu'un lion au milieu de nos taureaux, les frappe avec le fer, leur perce les flancs, dans la pensée qu'il repousse ainsi les Furies, au point que les flots se couronnèrent d'une écume sanglante. Alors, à la vue des troupeaux renversés et mis en pièces, il n'est aucun de nous qui ne s'arme, soufflant dans sa conque pour rassembler les habitants : car, contre ces étrangers jeunes et vigoureux nous pensions que des bergers n'étaient pas de force à combattre. En peu de temps nous nous trouvâmes réunis en grand nombre. Cependant l'accès de rage auquel était en proie l'étranger s'apaise; il tombe, la bouche dégouttante d'écume. En le voyant à terre, chacun met à profit l'instant favorable : on lui lance des traits, on le frappe, tandis que l'autre essuie la bouche écumante de son compagnon, veille sur sa personne, lui fait un rempart de son manteau, observe et détourne les coups qui le menacent, s'acquitte enfin de tous les soins de l'amitié. L'étranger, revenu à lui,

se relève et voit quel flot d'ennemis les presse, quelle mort prochaine les menace, et il gémit. Nous ne cessions cependant pas de les charger, de les inquiéter de toutes parts. C'est alors que nous l'avons entendu encourager son ami par ces terribles paroles : « Pylade, nous mourrons; mais mourons noblement. Suis-moi, le glaive en main. » A peine vîmes-nous briller les deux épées de nos ennemis, que nous gagnâmes en fuyant l'épaisseur des bois. Mais si les uns fuyaient, les autres tenant bon leur lançaient des traits : ceux-ci étaient-ils repoussés, les fuyards, revenant sur leurs pas, faisaient de nouveau voler les pierres. Mais, chose incroyable ! nul parmi tant d'assaillants n'atteignit les victimes réservées à la déesse. Si nous mîmes la main sur eux, ce ne fut pas aisément et par un coup de hardiesse, mais en les enveloppant, en les forçant sous une grêle de pierres à lâcher leurs épées : épuisés de fatigue, ils fléchirent le genou et tombèrent. Nous les avons conduits au roi de ce pays qui s'est empressé de te les envoyer pour être consacrés par l'eau lustrale et immolés. Souhaite, ô jeune prêtresse, d'avoir des victimes pareilles à ces étrangers; si tu égorges des étrangers tels que ceux-ci, la Grèce expiera ta mort, et sera punie de t'avoir sacrifiée à Aulis.

LE CHŒUR. Tu as raconté des choses étonnantes de cet étranger, quel qu'il soit, qui est venu de la Grèce sur cette mer inhospitalière.

IPHIGÉNIE. C'est bien. Va et amène les étrangers. Quant au reste, nous y pourvoirons. O malheureuse Iphigénie! autrefois ton cœur était toujours tendre et compatissant pour les étrangers, et tu donnais des larmes à tes compatriotes, toutes les fois que des Grecs tombaient entre tes mains. Mais aujourd'hui, après le songe qui m'a aigrie en me représentant Oreste mort,

vous me trouverez, qui que vous soyez, animée contre vous de sentiments malveillants. C'est une vérité (je le sais par expérience, amies), que le bonheur d'autrui blesse les malheureux, par cela seul que le sort leur est contraire. Mais jamais vent favorable envoyé par Jupiter, jamais vaisseau, traversant les Symplégades, n'a conduit ici cette Hélène, ce Ménélas, qui m'ont perdue : je me serais vengée d'eux, et ils eussent retrouvé ici une autre Aulis, pareille à celle où les Grecs, mettant la main sur moi, m'égorgèrent comme une génisse, où le sacrificateur fut mon père, l'auteur de mes jours. Hélas! car je n'ai pas perdu le souvenir de ces malheurs, que de fois j'ai porté les mains au menton de mon père! Attachée à ses genoux, je disais : « O mon père, à quel affreux hymen tu me condamnes! et ma mère, tandis que tu m'immoles, et les femmes d'Argos chantent l'hyménée, et tout le palais retentit des sons de la flûte, et cependant je péris par tes mains. C'était donc Pluton, et non le fils de Pélée, que tu m'avais annoncé pour époux! C'était pour un sanglant hymen que par une feinte cruelle tu me fis monter sur le char! » Et moi, le regard voilé par de fins tissus, je ne soulevai pas dans mes bras ce frère qui n'est plus; je n'osai par pudeur donner un baiser à ma sœur, comme si j'allais dans la maison de Pélée; je renvoyai à un autre temps bien des caresses, dans la pensée que je reviendrais à Argos. Infortuné! si tu es mort, Oreste, quel sort brillant tu as perdu, quelle fortune digne d'envie, léguée par un père! Je ne saurais approuver les subtilités de la déesse qui repousse des autels, comme impur, quiconque parmi les mortels a commis un meurtre, ou même a mis la main à un accouchement, a touché un cadavre, tandis qu'elle se plaît aux sacrifices humains. Non, il est impossible que l'épouse de Jupiter, Latone, ait en-

fanté un être si déraisonnable. Je ne crois pas que les dieux, assis au festin servi par Tantale, se soient repus avec joie de la chair d'un enfant; ce sont les habitants de ce pays, altérés de sang humain, qui attribuent à la divinité leurs instincts barbares. Je ne puis penser qu'aucun des dieux soit méchant.

LE CHŒUR. Cyanées[1], roches cyanées, qui fermez la mer que traversa Io, lorsqu'elle passa d'Europe en Asie, fuyant devant le taon ailé qui la poursuivait depuis Argos jusqu'au détroit de l'Euxin : qui sont ces étrangers? Ont-ils quitté les bords du limpide Eurotas et ses verts roseaux, ou le cours sacré de Dircé[2], pour aborder sur cette terre inhospitalière, où le sang des mortels rougit les autels et le temple superbe consacré à la vierge, fille de Jupiter. Ont-ils lancé leur navire sur les flots, battant l'onde également avec leurs rames sonores, et déployant leur voile au souffle des vents, afin d'accroître l'opulence de leur maison? C'est pour la perte des mortels que le doux espoir du gain charme ces hommes insatiables qui amassent de grandes richesses à errer de mer en mer, à parcourir des contrées barbares pour satisfaire une vaine gloire. La passion de l'or, outrée chez les uns, garde chez les autres une juste mesure. Comment ont-ils franchi les Symplégades, et la côte tempêteuse de Phinée[3], dépassant dans leur course à travers les vagues retentissantes le rivage où le chœur des cinquante Néréides se plaît à danser en rond? Comment, tandis que le vent gonflait la voile, et qu'à la poupe le mobile gouvernail sifflait au vent du sud ou à la brise du zéphyr, ont-ils atteint cette terre peuplée d'oiseaux, cette île aux blancs contours, située dans le Pont-

1. Les Cyanées ou Symplégades.
2. Eurotas est mis pour Sparte; Dircé, pour Thèbes.
3. La côte de Phinée ou de Salmydesse.

Euxin, et témoin des courses brillantes d'Achille[1]? Plût aux dieux que, suivant le vœu de ma maîtresse, Hélène, la fille chérie de Léda, arrivât ici en quittant la ville de Troie, afin que, les cheveux arrosés d'eau lustrale, et dévouée à la mort, elle périt de la main d'Iphigénie, en expiation des maux qu'elle lui a causés! Que je serais heureuse d'apprendre qu'un navigateur, venu de la Grèce, a débarqué ici pour mettre fin à mon triste esclavage! Puisse-t-il m'arriver, conformément à mes rêves, de prendre part, dans la maison et dans la cité de mes pères, à ces chants joyeux, et de goûter ce plaisir dont les heureux jouissent en commun!—Mais voici les étrangers qui s'avancent les mains chargées de chaînes, nouvelles victimes réservées à la déesse. Silence, amies! car les Grecs destinés au sacrifice s'approchent du temple, et le berger n'avait pas apporté une nouvelle mensongère. Auguste Diane! s'il est vrai que cette ville te fasse une offrande qui te soit agréable, accepte ce sacrifice que les lois de notre patrie déclarent impie.

IPHIGÉNIE. C'est bien. Je dois pourvoir d'abord au culte de la déesse. Déliez les mains des étrangers : ils sont consacrés, ils ne doivent plus porter de chaînes. Vous, entrez dans le temple et faites pour la circonstance les préparatifs nécessaires et conformes à l'usage. Hélas! quelle mère vous a donné le jour? Quel est votre père? Et votre sœur, si toutefois vous en avez une, de quels frères elle sera privée! Nul ne peut savoir à qui un malheur pareil est réservé : car les conseils des dieux marchent à leur terme, enveloppés d'ombres épaisses; nul ne sait ce qui l'attend; la fortune a dérobé à nos yeux l'issue des choses. D'où venez-vous, ô mal-

1. L'île Leucé ou l'île Blanche aujourd'hui, dit-on, l'île des Serpents. Une vieille légende en avait fait le séjour de l'ombre d'Achille.

heureux étrangers? Vous avez fait un long voyage pour venir dans ce pays, et vous serez longtemps absents de ce pays dans le séjour des morts.

ORESTE. Qui que tu sois, ô femme, pourquoi te lamenter et ajouter ces regrets importuns aux maux qui nous attendent? Il n'est point sage, à mon avis, celui qui, sur le point de mourir, veut triompher de la crainte de la mort en excitant la pitié; on ne l'est pas davantage de déplorer un trépas prochain, quand il ne reste aucun espoir de salut. C'est ajouter un mal à un autre et encourir le reproche de folie : car on n'en meurt pas moins. Laissons donc faire la fortune. Ne te lamente pas sur nous. Nous savons vos usages, nous connaissons les sacrifices qui se font en ces lieux.

IPHIGÉNIE. Lequel de vous deux se nomme Pylade? Voilà ce que je veux d'abord savoir.

ORESTE. C'est lui, si tu tiens à l'apprendre.

IPHIGÉNIE. Dans quelle contrée de la Grèce est-il né?

ORESTE. Que gagneras-tu, femme, à le savoir?

IPHIGÉNIE. Êtes-vous frères, et fils de la même mère?

ORESTE. Nous sommes frères par l'amitié, sinon par la naissance?

IPHIGÉNIE. Et toi, quel nom t'a donné l'auteur de tes jours?

ORESTE. On pourrait justement me donner le nom de malheureux.

IPHIGÉNIE. Ce n'est pas là ce que je demande : ton malheur est le fait de la fortune.

ORESTE. Si je meurs sans qu'on sache mon nom, j'échapperai aux railleries.

IPHIGÉNIE. Pourquoi refuser de me répondre? Pousses-tu donc si loin l'orgueil?

ORESTE. C'est mon corps que tu immoleras, et non pas mon nom.

IPHIGÉNIE. Ne diras-tu pas au moins quelle est ta patrie?

ORESTE. Que gagnerais-je à te l'apprendre, puisque je vais mourir?

IPHIGÉNIE. Quel motif t'empêche de me faire cette grâce?

ORESTE. J'ai pour patrie l'illustre pays d'Argos, et je m'en fais gloire.

IPHIGÉNIE. Au nom des dieux, dis-tu vrai, ô étranger?

ORESTE. Oui, je suis de Mycènes, ville autrefois heureuse.

IPHIGÉNIE. Est-ce l'exil, ou une autre disgrâce, qui t'a fait quitter ta patrie?

ORESTE. Un exil involontaire, en quelque sorte, et pourtant volontaire.

IPHIGÉNIE. Répondras-tu encore aux questions que je désire t'adresser?

ORESTE. Oui, ce sera un léger surcroît à mon malheur.

IPHIGÉNIE. Certes, je me réjouis que tu sois venu d'Argos en ces lieux.

ORESTE. Moi, je ne m'en réjouis pas; vois si tu as lieu de t'en réjouir.

IPHIGÉNIE. Peut-être connais-tu Troie, dont on parle en tous lieux.

ORESTE. J'aurais voulu ne jamais la connaître, même en songe.

IPHIGÉNIE. On dit qu'elle n'est plus, qu'elle a été détruite par les armes.

ORESTE. Il est vrai, et la renommée ne t'a point trompée.

IPHIGÉNIE. Hélène est-elle revenue chez Ménélas?

ORESTE. Oui, et pour le malheur de l'un des miens.

IPHIGÉNIE. Où est-elle? car elle me doit réparation pour le mal qu'elle m'a fait.

ORESTE. Elle réside à Sparte avec son premier époux.

IPHIGÉNIE. O femme odieuse à toute la Grèce, et non pas à moi seule!

ORESTE. Moi aussi j'ai ressenti l'effet de ses noces.

IPHIGÉNIE. Et le retour des Grecs a-t-il eu lieu, comme on le publie?

ORESTE. Pourquoi me presser de tant de questions à la fois?

IPHIGÉNIE. C'est que je veux me satisfaire, avant que tu ne meures.

ORESTE. Interroge-moi, puisque tu le désires : je répondrai.

IPHIGÉNIE. Le devin Calchas est-il revenu de Troie?

ORESTE. Il est mort[1], à ce qu'on disait à Mycènes.

IPHIGÉNIE. C'est justice, auguste déesse! Qu'est devenu le fils de Laerte?

ORESTE. Il n'est point encore rentré dans ses foyers; mais il est vivant, dit-on.

IPHIGÉNIE. Ah! puisse-t-il périr et ne jamais revoir sa patrie!

ORESTE. Ne lui souhaite pas de mal; sa maison est dans un triste état.

IPHIGÉNIE. Et le fils de la Néréide Thétis vit-il encore?

ORESTE. Il n'est plus : c'est en vain qu'on célébra son hymen à Aulis.

IPHIGÉNIE. Hymen trompeur! ceux qui en ont souffert ne le savent que trop.

ORESTE. Mais qui es-tu donc? Comme tu m'interroges curieusement sur les choses de la Grèce?

1. Calchas mourut, en revenant de Troie, dans le bois d'Apollon, près de Colophon.

IPHIGÉNIE. J'y suis née, et encore tout enfant j'ai été arrachée à ma famille.

ORESTE. Je comprends alors que tu désires savoir ce qui s'y est passé, femme.

IPHIGÉNIE. Qu'est devenu ce général que l'on dit si heureux?

ORESTE. Qui donc? car celui que je connais n'est pas du nombre des heureux.

IPHIGÉNIE. Je parle du fils d'Atrée, du roi Agamemnon.

ORESTE. Je ne sais : cesse de m'interroger sur ce point, femme.

IPHIGÉNIE. Au nom des dieux, parle, étranger, pour réjouir mon cœur.

ORESTE. Il est mort, l'infortuné! et il a perdu quelqu'un avec lui.

IPHIGÉNIE. Il est mort? et comment? Malheureuse que je suis!

ORESTE. Pourquoi gémis-tu ainsi? Était-il donc de ta famille?

IPHIGÉNIE. Je pleure en songeant à son ancienne fortune.

ORESTE. Il a péri misérablement, égorgé par sa femme.

IPHIGÉNIE. O meurtre déplorable et déplorable victime!

ORESTE. C'est assez; ne m'interroge plus.

IPHIGÉNIE. Un seul mot. Vit-elle encore, l'épouse de ce malheureux?

ORESTE. Elle n'est plus : son fils, son propre fils l'a tuée.

IPHIGÉNIE. O maison ruinée! Et que voulait-il?

ORESTE. Venger la mort de son père assassiné.

IPHIGÉNIE. Ah! il s'est fait justice, une justice cruelle.

ORESTE. Mais les dieux ne lui ont pas donné le bonheur, bien qu'il ait été juste.

IPHIGÉNIE. Agamemnon a-t-il laissé un autre enfant?

ORESTE. Une fille seulement, Électre.

IPHIGÉNIE. Mais parle-t-on de sa fille qui fut immolée?

ORESTE. On n'en dit rien, sinon qu'elle est morte et ne voit plus la lumière.

IPHIGÉNIE. Malheureuse elle fut, malheureux son père qui l'a fait périr.

ORESTE. Elle est morte pour une femme perfide, cause indigne d'un tel sacrifice.

IPHIGÉNIE. Mais le fils du roi mort est-il dans Argos?

ORESTE. Il est, l'infortuné! à la fois partout et nulle part.

IPHIGÉNIE. Songes trompeurs, adieu! vous n'étiez qu'illusion.

ORESTE. Ces dieux que nous appelons sages ne sont pas moins trompeurs que les songes ailés. Grande est la confusion qui règne dans les choses divines comme dans les choses humaines : un seul fait est regrettable, c'est que, pour avoir écouté les paroles des devins, un homme qui ne manquait pas de sens soit tombé dans un abîme dont peuvent témoigner ceux qui en sont instruits.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! Et nous, qu'avons-nous à apprendre? Nos parents vivent-ils, ou ne sont-ils plus? Qui nous le dira?

IPHIGÉNIE. Écoutez : dans le désir de vous être utile ainsi qu'à moi-même, j'ai conçu un projet, lequel ne peut tourner à bien qu'à la condition d'obtenir l'approbation de tous. Veux-tu, si je sauve tes jours, te charger d'un message pour Argos et porter à mes amis de là-bas cette lettre qu'un prisonnier qui plaignait mon sort a écrite? Il pensait que ma main était innocente du sang qu'elle versait, et que, s'il périssait, c'était en vertu

d'une loi que la déesse déclarait juste. Car je n'avais personne qui retournât sain et sauf à Argos, pour y donner de mes nouvelles et porter une lettre de moi à quelqu'un de mes amis. Toi donc, qui es, à ce qu'il semble, de bonne naissance, toi qui connais Mycènes et ceux auxquels je m'adresse, sauve tes jours ; accepte en échange de ces légères tablettes le salaire précieux que je t'offre, ton salut. Quant à lui, puisque nos lois l'exigent, qu'il se sépare de toi et soit offert en sacrifice à la déesse.

ORESTE. J'approuve tout ce que tu as dit, étrangère, hors ce point : son trépas chargerait trop ma conscience. Sur cet océan de malheurs où je navigue, il m'accompagne par égard pour mon infortune. Il n'est donc pas juste que je le perde pour t'obliger, et que je me dérobe ainsi à mes maux. Faisons mieux : remets-lui ta lettre, il la portera à Argos, pour contenter ton envie. Moi, je me livre à qui voudra me tuer. Car il n'est rien de plus honteux que d'assurer son salut en précipitant ses amis dans le malheur. Pylade est mon ami : ses jours ne me sont pas moins précieux que les miens.

IPHIGÉNIE. O cœur généreux! que tu es issu d'une noble souche et ami dévoué de tes amis! Plaise aux dieux que le seul reste de ma famille te ressemble! Car moi aussi, étrangers, j'ai un frère, malheureuse seulement de ne pas le voir. Eh bien! puisque tu le veux, je le chargerai de porter ma lettre ; et toi, tu mourras, puisque tu es possédé d'un si vif désir de mourir.

ORESTE. Qui me sacrifiera? qui aura ce barbare courage?

IPHIGÉNIE. Moi : car j'ai la fonction d'apaiser ainsi la déesse.

ORESTE. Fonction peu digne d'envie, ô jeune fille, et qui n'a rien d'heureux.

IPHIGÉNIE. C'est une nécessité à laquelle j'ai été réduite : je dois obéir.

ORESTE. Toi, une femme, tu égorges des hommes avec un glaive?

IPHIGÉNIE. Non; mais je répandrai l'eau lustrale sur tes cheveux.

ORESTE. Et le sacrificateur, quel est-il? s'il m'est permis de t'adresser cette question.

IPHIGÉNIE. Ceux que regarde ce soin sont dans l'intérieur du temple.

ORESTE. Quel tombeau me recevra, quand je serai mort?

IPHIGÉNIE. Le feu sacré qui brûle au fond d'un gouffre béant.

ORESTE. Ah! si la main d'une sœur pouvait m'ensevelir!

IPHIGÉNIE. Vain souhait! ô étranger, qui que tu sois ; ta sœur habite loin de cette terre barbare. Toutefois, puisque tu es d'Argos, je ne manquerai à aucun des devoirs que je puis te rendre. Je jetterai dans la flamme nombre d'ornements précieux; je verserai l'huile blonde sur ton corps brûlant, et je répandrai sur ton bûcher la liquide rosée que l'abeille dorée exprime sur la montagne du suc des fleurs. Mais je vais entrer dans le temple et en rapporter la lettre; cependant ne conçois contre moi aucune pensée de haine. Gardes, veillez sur eux sans les enchaîner. Je vais adresser à quelqu'un de mes amis d'Argos, à celui que j'aime le plus, un message inespéré sans doute; et ma lettre, en lui apprenant que ceux qu'il croyait morts sont vivants, lui apportera une joie inattendue.

LE CHŒUR. Je pleure sur toi qui es dévoué aux sanglantes aspersions de l'eau lustrale.

ORESTE. Il n'y a pas lieu de gémir; réjouissez-vous plutôt, étrangères.

LE CHŒUR. Pour toi, jeune homme, qui vas retourner dans ta patrie, nous te félicitons de ton bonheur.

PYLADE. Triste bonheur pour un ami, s'il voit périr son ami.

LE CHŒUR. O fatale mission, hélas! auquel des deux es-tu le plus funeste? Mon cœur incertain flotte entre deux partis : est-ce toi ou toi que je dois plaindre de préférence?

ORESTE. Pylade, au nom des dieux, partages-tu mes sentiments?

PYLADE. Je ne sais : à ta question je ne puis rien répondre.

ORESTE. Quelle est cette jeune vierge? Comme elle nous interrogeait en vraie fille de la Grèce sur les travaux endurés à Ilion, sur le retour des Grecs, sur le devin Calchas et sur Achille! comme elle s'apitoyait sur le malheureux Agamemnon, et s'informait de sa femme et de ses enfants! Cette étrangère est sans doute originaire d'Argos : autrement, elle n'y enverrait pas de lettre, et ne nous questionnerait pas de la sorte, en personne qui prend sa part de bonheur, si Argos est prospère.

PYLADE. Tu m'as seulement prévenu; tu dis ce que j'aurais dit moi-même, à cela près que les infortunes des princes sont connues de tous ceux qui ont eu quelque commerce avec les hommes. Mais j'ai encore fait un autre raisonnement.

ORESTE. Lequel? en le communiquant, tu le comprendras sans doute mieux.

PYLADE. Il est honteux pour moi de voir la lumière, si tu meurs; avec toi j'ai navigué, avec toi je dois mourir. On m'appellera lâche et pusillanime à Argos et dans les vallées de la Phocide; je passerai aux yeux du plus grand nombre (car les méchants sont nombreux) pour être revenu sain et sauf dans mes foyers en te trahis-

sant; ou bien même on dira qu'à l'affût d'une maison en ruines, j'ai tramé ta mort, afin de m'emparer de ton sceptre en épousant ta sœur, devenue héritière. Voilà ce que je crains, voilà ce qui me fait rougir; et il faut de toute nécessité que j'expire avec toi, que je sois immolé et consumé par le feu comme toi, s'il est vrai que je suis ton ami et que je crains le blâme.

ORESTE. Parle mieux, Pylade : c'est à moi de porter mes maux; je ne me chargerai pas du poids de deux infortunes, quand je puis n'en porter qu'une. La douleur et la honte dont tu parles, elles tomberont sur moi, si je te fais périr, toi qui partages mes malheurs. Pour ce qui me touche, je ne suis pas à plaindre, dans la situation où les dieux m'ont jeté, d'être débarrassé de la vie; toi, tu es heureux; ta maison est pure et fortunée, tandis que la mienne est coupable et malheureuse. Échappé à la mort, tu auras des enfants de ma sœur que je t'ai destinée pour épouse; tu pourras perpétuer mon nom, et la maison de mon père ne s'éteindra pas sans postérité. Pars donc, vis, et habite la maison de mon père. Quand tu seras de retour en Grèce, et dans Argos, la nourrice des nobles coursiers, je t'en conjure par cette main que je presse : élève-moi un tombeau qui perpétue ma mémoire, et que ma sœur y porte le tribut de ses larmes et de sa chevelure. Annonce comment j'ai péri de la main d'une femme Argienne, après avoir été purifié et dévoué à la mort sur l'autel de Diane. N'abandonne jamais ma sœur, en voyant dans quel abandon se trouvent la famille où tu t'allies et la maison de mon père. Adieu donc, toi en qui j'ai trouvé l'ami le plus dévoué, mon compagnon de chasse et mon camarade d'enfance, toi qui as porté constamment le fardeau de mes malheurs! Apollon, tout prophète qu'il est, nous a trompés : usant d'artifice, il nous a relégués le plus

loin qu'il a pu de la Grèce, honteux qu'il était de ses premiers oracles[1]. Et moi qui me suis confié entièrement à lui, qui ai obéi à ses paroles, j'ai tué ma mère, et aujourd'hui je péris à mon tour.

PYLADE. Tu auras un tombeau, et, fidèle époux, je n'abandonnerai pas ta sœur, ô malheureux! car, mort, tu ne me seras pas moins cher que vivant. Cependant l'oracle du dieu ne t'a pas encore perdu, quoique tu sois près de la mort; mais de l'excès de l'infortune naissent parfois, dans l'occasion, de singulières révolutions.

ORESTE. Tais-toi; les oracles d'Apollon ne me servent de rien : car voici la prêtresse qui sort du temple.

IPHIGÉNIE. Retirez-vous[2], et, rentrés dans le temple, préparez les choses nécessaires à ceux qui sont préposés au sacrifice. — Voici, étrangers, la lettre plusieurs fois pliée; écoutez, à ce propos, ce que j'attends de vous. L'homme n'est pas le même sous le coup d'un danger, et lorsque, libre de crainte, il a repris confiance. Je crains donc qu'une fois sorti de ce pays, celui de vous qui doit porter ma lettre à Argos ne tienne aucun compte de mon message.

ORESTE. Que veux-tu donc ? De quoi t'embarrasses-tu ?

IPHIGÉNIE. Qu'il me jure de porter ces tablettes à Argos et de les rendre aux amis auxquels je les destine.

ORESTE. Et toi, lui rendras-tu serment pour serment?

IPHIGÉNIE. Que dois-je m'engager à faire ou à ne pas faire? parle.

ORESTE. Promets de renvoyer Pylade sain et sauf de cette terre barbare.

1. L'oracle qui ordonnait à Oreste de tuer sa mère.
2. Elle s'adresse aux hommes qui ont gardé les prisonniers en son absence.

IPHIGÉNIE. C'est juste : comment pourrait-il porter mon message ?

ORESTE. Le tyran y consentira-t-il ?

IPHIGÉNIE. Je l'y déciderai, et moi-même je ferai monter Pylade à bord d'un vaisseau.

ORESTE (à Pylade). Jure; (à Iphigénie) et toi, dicte-lui un serment qui soit pieux.

IPHIGÉNIE. Qu'il dise : « Je rendrai cette lettre à tes amis. »

PYLADE. Je remettrai cet écrit à tes amis.

IPHIGÉNIE. Et moi, je t'aiderai à franchir sain et sauf les roches Cyanées.

PYLADE. Quelle divinité invoques-tu comme garant et témoin de ce serment ?

IPHIGÉNIE. Diane, dans le temple de laquelle je remplis un office honorable.

PYLADE. Et moi, le roi du ciel, Jupiter auguste.

IPHIGÉNIE. Et si, négligeant ton serment, tu me faisais tort ?

PYLADE. Que je ne revoie pas ma patrie! Et toi, si tu ne me sauves pas ?

IPHIGÉNIE. Que je ne pose jamais le pied, vivante, sur le sol d'Argos !

PYLADE. Mais écoute un point dont nous avons oublié de parler.

IPHIGÉNIE. Il n'est jamais déplacé de parler d'une chose qui est bonne à dire.

PYLADE. Fais-moi cette concession que, si le vaisseau fait naufrage, si la lettre disparaît dans les flots avec tous les biens et que je ne sauve que ma personne, je cesserai dès lors d'être lié par mon serment.

IPHIGÉNIE. Eh bien, sais-tu ce que je ferai ? car on ne réussit qu'à force de précautions. Je te chargerai de redire de vive voix à mes amis tout ce qui est contenu

dans les plis de ces tablettes. Ainsi le succès est sûr. Si tu sauves la lettre, les caractères muets que j'ai tracés parleront pour moi; si elle disparaît dans la mer, en sauvant ta personne, tu sauveras le dépôt des paroles que je t'aurai confiées.

PYLADE. Tu as bien parlé dans ton intérêt comme dans le mien. Mais apprends-moi à qui je dois porter cette lettre dans Argos, et ce qu'il faut dire de ta part.

IPHIGÉNIE. Redis à Oreste, fils d'Agamemnon, ceci : « Celle qui t'écrit est Iphigénie, immolée à Aulis, et qui est vivante, bien qu'elle ne vive plus pour vous... »

ORESTE. Où est-elle? Morte, elle revoit la lumière?

IPHIGÉNIE. C'est elle que tu vois; ne me trouble pas par tes paroles. « Ramène-moi dans Argos, ô mon frère, avant que je meure; arrache-moi de cette terre barbare, à ces sacrifices sanglants où mon office est d'immoler des étrangers à la déesse... »

ORESTE. Pylade, que dire? Où nous trouvons-nous?

IPHIGÉNIE. « Ou je serai pour ta maison une cause de malédiction, Oreste. » (A Pylade.) Je répète ce nom, pour que tu le retiennes.

ORESTE. O dieux!

IPHIGÉNIE. Pourquoi invoques-tu les dieux dans une affaire qui ne touche que moi?

ORESTE. Rien. Poursuis. Mon esprit était distrait.

IPHIGÉNIE. Peut-être qu'en te questionnant il rencontrera des choses incroyables. Dis-lui que Diane me sauva en me substituant une biche que mon père immola, croyant plonger dans mon sein un glaive acéré, et que la déesse me transporta dans cette contrée. Telle est ma lettre; tels sont les mots tracés sur ces tablettes.

PYLADE. Ah! tu m'as lié par un serment facile à tenir, et tu as pris toi-même un heureux engagement. Je n'aurai pas longtemps à attendre pour tenir le serment que

j'ai prêté. Tiens, je t'apporte, Oreste, et te remets cette lettre de la part de ta sœur.

ORESTE. Je la prends, mais je renonce à la lire, pour jouir d'un plaisir plus réel. O ma sœur chérie! malgré l'étonnement où me plongent les faits incroyables, merveilleux, que je viens d'apprendre, je veux goûter la joie de te serrer dans mes bras.

LE CHŒUR. Étranger, crains de souiller la prêtresse de Diane en étendant les mains sur ces voiles qu'il n'est pas permis de toucher.

ORESTE. O ma sœur, ô fille d'Agamemnon, ton père et le mien, ne te détourne pas de moi, quand tu retrouves un frère que tu croyais ne revoir jamais.

IPHIGÉNIE. Toi, mon frère? cesse de tenir ce langage. C'est en Argos et à Nauplie qu'il habite.

ORESTE. Infortunée! ton frère n'est point aux lieux que tu nommes.

IPHIGÉNIE. Est-ce donc la fille de Tyndare qui t'a donné le jour?

ORESTE. Et je suis issu du petit-fils de Pélops.

IPHIGÉNIE. Eh quoi! peux-tu prouver ce que tu avances?

ORESTE. Je le puis : interroge-moi sur la maison de mon père.

IPHIGÉNIE. Soit; c'est à toi de parler, à moi d'écouter.

ORESTE. Je dirai d'abord ce que j'ai appris pour l'avoir entendu dire à Électre : sais-tu que la discorde éclata entre Atrée et Thyeste?

IPHIGÉNIE. J'en ai ouï parler : ce fut au sujet de la toison d'or.

ORESTE. Sais-tu que tu as brodé cette histoire sur un beau tissu?

IPHIGÉNIE. O cher ami! tu rencontres ma pensée.

ORESTE. Et cette image tracée sur la toile, le Soleil sortant de sa voie ordinaire?

IPHIGÉNIE. C'est moi encore qui ourdis la trame délicate où il était représenté.

ORESTE. As-tu reçu de ta mère à Aulis l'eau destinée à te purifier[1]?

IPHIGÉNIE. Je m'en souviens; un hymen heureux ne me l'a point fait oublier.

ORESTE. Et encore, te rappelles-tu que tu as donné ta chevelure pour qu'on la portât à ta mère?

IPHIGÉNIE. Oui, comme un souvenir à déposer sur le tombeau qui ne renfermait pas mon corps.

ORESTE. Voici d'autres preuves tirées de choses que j'ai vues de mes yeux. L'antique lance de Pélops, conservée dans le palais de ton père, et que ton aïeul brandissait dans sa main lorsqu'il conquit Hippodamie, à Pise, en tuant Œnomaüs, je l'ai vue cachée dans ton appartement de jeune fille.

IPHIGÉNIE. O frère chéri! quel autre nom te donner? car tu m'es cher par dessus tout. Je te retrouve, Oreste, si tendrement chéri, loin du sol natal, loin d'Argos? Ô cher Oreste!

ORESTE. Et moi, je retrouve une sœur que l'on croit morte. Des larmes, de douces larmes, des pleurs mêlés de joie mouillent tes yeux et les miens.

IPHIGÉNIE. Tu étais encore tout jeune, tout enfant, quand je te laissai dans la maison paternelle, entre les bras de ta nourrice. Oh! mon sort est plus heureux que je ne saurais l'exprimer. Que dirai-je? Les événements

1. « Il était d'usage que l'épouse, ainsi que l'époux, se purifiât par un bain dans la matinée du jour des noces. L'eau de ce bain était puisée dans une source particulièrement consacrée à cet usage. L'hymen d'Iphigénie devait être célébré à Aulis; mais sa mère voulait que les eaux d'une source d'Argos suivissent la jeune fille pour lui servir le jour de son mariage. » H. WEIL.

qui viennent de s'accomplir sont prodigieux et dépassent tout ce qu'on pourrait dire.

ORESTE. Puissions-nous vivre heureux désormais en compagnie l'un de l'autre !

IPHIGÉNIE. J'ai ressenti une joie extraordinaire, mes amies; mais je crains que mon frère ne s'échappe de mes bras pour s'envoler dans les airs. O murs bâtis par les Cyclopes! ô ma patrie, chère Mycènes, je te remercie d'avoir donné la vie, d'avoir fait grandir ce frère que tu as nourri pour être la gloire de notre maison.

ORESTE. Heureux pour notre race, ô ma sœur, mais accablés par le malheur, nous avons mené une triste existence.

IPHIGÉNIE. Je l'ai bien éprouvé, infortunée! lorsqu'un père barbare appuya le glaive sur mon cou.

ORESTE. Ciel! je crois te voir là, bien que je n'y fusse pas.

IPHIGÉNIE. Frustrée de l'hymen d'Achille, ô mon frère, on feignait de me conduire dans la chambre nuptiale; et autour de l'autel il n'y avait que larmes et lamentations. Ah! quelles ablutions m'attendaient là !

ORESTE. Moi aussi, j'ai déploré l'attentat commis par mon père.

IPHIGÉNIE. Non, mon père ne m'a point traitée en père. Les malheurs se succèdent...

ORESTE. Si tu avais tué ton frère, malheureuse...

IPHIGÉNIE. En subissant l'influence de quelque divinité! Oh! quel horrible attentat! Ce que j'ai osé est horrible, horrible, ô mon frère; et tu as échappé à peine à ce trépas impie que mes mains te préparaient. Quelle sera désormais la fin de nos maux? Quelle fortune m'est réservée? Quel moyen imaginer pour t'arracher de ce pays et te renvoyer sain et sauf dans Argos, ta patrie, avant que le glaive ne se teigne de

ton sang? C'est à toi, infortuné, de décider si tu veux fuir d'une course rapide par terre, plutôt que par mer, et affronter la mort à travers des peuplades barbares et par des chemins sans issue. D'autre part, franchir l'étroit passage que ferment les roches Cyanées est un trajet long et pénible pour un vaisseau fugitif. Malheureuse, malheureuse que je suis! Quel dieu, quel mortel, quel heureux hasard frayant la voie à des événements inattendus, mettra fin aux maux des deux seuls survivants de la race d'Atrée?

LE CHŒUR. Au nombre des choses merveilleuses et que la parole ne saurait rendre, en voilà que j'ai vues de mes yeux et n'ai point recueillies de la bouche d'autrui.

PYLADE. Que des amis qui se retrouvent se livrent à de mutuels embrassements, rien de plus naturel, Oreste; toutefois, il faut maintenant laisser les pleurs et aviser aux moyens d'assurer notre salut et de fuir de cette terre barbare. Car il sied aux hommes sages de ne pas s'écarter de la voie favorable que leur ouvre la fortune pour courir après de vains plaisirs.

ORESTE. Tu as raison; mais la fortune y pourvoira, je crois, avec nous. Si l'homme montre du zèle, il est naturel que les dieux fassent mieux sentir leur puissance.

IPHIGÉNIE. Rien ne m'empêche du moins, et ces questions ne seront pas hors de propos, de m'informer du sort d'Électre : car tous les miens me sont chers.

ORESTE. Elle est l'épouse de mon ami, et mène une vie heureuse.

IPHIGÉNIE. Et lui, d'où est-il, et quel est son père?

ORESTE. Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE. La fille d'Atrée est sa mère[1], et le sang nous unit?

1. La fille d'Atrée (Anaxybie) était, suivant les uns, la mère, suivant les autres, l'aïeule de Pylade.

ORESTE. Oui, Pylade est ton cousin, et mon fidèle, mon unique ami.

IPHIGÉNIE. Il n'était pas né, quand mon père voulut me faire périr.

ORESTE. Non : Strophius resta quelque temps sans enfant.

IPHIGÉNIE. Salut à toi, époux de ma sœur!

ORESTE. Et mon sauveur en même temps qu'il est mon parent.

IPHIGÉNIE. Et comment as-tu pu te porter à de pareilles extrémités sur ta mère?

ORESTE. Ne parlons pas de cela : je voulais venger mon père.

IPHIGÉNIE. Quelle raison avait-elle pour tuer son époux?

ORESTE. Laisse là les crimes de ta mère : et il ne convient pas non plus que tu en entendes le récit.

IPHIGÉNIE. Je me tais. Le destin d'Argos est maintenant entre tes mains?

ORESTE. Ménélas règne; moi, je suis exilé de ma patrie.

IPHIGÉNIE. Est-ce un outrage fait par notre oncle à une famille en détresse?

ORESTE. Non; mais la crainte des Furies m'a chassé de mon pays.

IPHIGÉNIE. Voilà sans doute pourquoi ici même, sur le rivage, tu t'abandonnas, m'a-t-on dit, à de violents transports.

ORESTE. On m'a déjà vu plus d'une fois en proie à ces funestes accès.

IPHIGÉNIE. Je comprends. Les déesses te poursuivaient à cause de ta mère.

ORESTE. Au point que je sentais sur moi leur haleine sanglante.

IPHIGÉNIE. Mais pourquoi as-tu mis le pied dans ce pays?

ORESTE. J'y suis venu pour obéir aux ordres d'Apollon.

IPHIGÉNIE. Que te commandait-il? peux-tu le dire ou dois-tu le taire?

ORESTE. Je le dirai : aussi bien ces ordres ont-ils été pour moi la source de nombreux malheurs. Lorsque ma mère eut subi le châtiment dû à ces crimes sur lesquels je me tais, les Furies, acharnées à ma poursuite, me forcèrent de m'exiler. D'Argos, Apollon m'envoya à Athènes pour donner satisfaction aux déesses dont on n'ose prononcer le nom. Il y a là, en effet, un tribunal sacré[1] que Jupiter établit pour juger Mars dont les mains étaient souillées de sang. Lorsque j'arrivai dans cette ville, on me regarda comme un être haï des dieux, et nul ne me donna l'hospitalité de bon cœur; ceux qui n'osaient me repousser me dressèrent à part une table hospitalière, dans la pièce même où ils prenaient leur repas; en gardant le silence, ils me forcèrent à rester silencieux, ainsi qu'à boire et à manger séparément, tandis que chacun d'eux avait sa coupe, d'égale grandeur pour tous, et se livrait au plaisir de la table. Et moi, je n'osais adresser de reproches à mes hôtes; mais je m'affligeais en silence, feignant de n'y pas prendre garde, et je gémissais profondément d'avoir été le meurtrier de ma mère. J'ai appris que mes malheurs ont été l'origine d'une fête chez les Athéniens, et que l'usage subsiste encore parmi le peuple de Pallas de célébrer le repas des conges[2]. Quand je fus arrivé sur la

1. L'Aréopage. Mars avait souillé ses mains du sang d'Halirrothius, fils de Neptune, coupable d'avoir outragé la fille de Mars, Alcippe.

2. Dans le repas public qui se faisait à Athènes le second jour de

colline de Mars, en présence du tribunal, je me plaçai sur l'un des siéges, et l'autre fut occupé par la plus vieille des Furies. Lorsqu'Apollon eut dit et entendu ce qui concernait le parricide, il me sauva par son témoignage; Pallas compta avec la main les suffrages, égaux de part et d'autre, et je sortis victorieux de l'accusation d'homicide. Celles des Furies qui souscrivirent à ce jugement convinrent qu'elles auraient un temple près du lieu même où avait été rendu l'arrêt; mais celles qui n'acceptèrent pas la décision me poursuivirent sans repos ni trève, jusqu'à ce qu'enfin, revenu sur le sol sacré d'Apollon, je me couchai devant le sanctuaire, épuisé par le jeûne, et je jurai de m'y donner la mort, si Apollon qui m'avait perdu ne consentait pas à me sauver. Alors la voix du dieu, sortant du trépied d'or, m'ordonna de venir en ces lieux pour enlever la statue tombée du ciel et la transporter à Athènes. Eh bien! cette voie de salut que le dieu m'a ouverte, entres-y avec moi : car, si nous nous emparons de l'idole, je serai délivré de ma folie, et je t'emmènerai sur une barque rapide pour te ramener à Mycènes. Allons! ma sœur, tête qui m'est si chère, sauve la maison paternelle, sauve-moi : car je suis perdu et toute la race des Pélopides avec moi, si nous n'enlevons pas la statue céleste de la déesse.

LE CHŒUR. La colère des dieux s'est acharnée sur la famille de Tantale, et la fait passer par une suite d'épreuves cruelles.

IPHIGÉNIE. Ce que je souhaitais avant ta venue, je le tiens : je puis revenir à Argos et jouir de ta vue, ô mon frère; mais je veux, comme toi, mettre un terme à tes souffrances, et, sans garder de ressentiment contre celui

la fête des Anthestéries, on servait à chaque convive un vase contenant un conge de vin.

qui m'a sacrifiée, relever les ruines de la maison paternelle. Car je ne serai pas condamnée à t'immoler, et je sauverai notre maison. Mais je crains de ne pouvoir surprendre la déesse et tromper le roi, lorsqu'il trouvera vide le socle de pierre qui supportait la statue. Comment alors échapperai-je à la mort? Quelle raison faire valoir? Si l'une et l'autre chose se font en même temps, que tu enlèves la statue et que tu m'emmènes sur ton solide navire, l'entreprise sera périlleuse, mais belle; mais si ces deux choses ne peuvent se concilier, je suis perdue, il est vrai, mais toi, tu seras en sûreté et reverras ta patrie. Cependant, pourvu que je sauve tes jours, je ne refuse pas même de mourir, s'il le faut. Car la perte d'un homme dans une famille est regrettable, celle d'une femme ne compte pour rien.

ORESTE. Non, je ne serai pas ton meurtrier, après avoir été celui de ma mère. C'est assez de son sang. Je veux associer ma vie à la tienne, et, si tu meurs, partager ton sort. Je t'emmènerai, si je réussis à m'échapper d'ici, ou j'y resterai pour mourir avec toi. Mais écoute ma pensée : si la chose devait déplaire à Diane, comment l'oracle d'Apollon m'aurait-il ordonné d'emporter la statue de la déesse dans la ville de Pallas[1]..... et de contempler ton visage? Quand je rapproche tous ces faits, j'espère un heureux retour.

IPHIGÉNIE. Comment donc réussirons-nous à éviter la mort et à obtenir ce que nous voulons? Car voilà ce qui compromet notre retour dans la patrie. C'est là-dessus que nous avons à délibérer.

ORESTE. Ne pourrions-nous pas tuer le tyran?

IPHIGÉNIE. Des étrangers massacrer leur hôte! ce que tu proposes est horrible.

1. Il y a ici une lacune dans le texte.

ORESTE. Mais si notre salut est à ce prix, il faut essayer.

IPHIGÉNIE. Non, je ne saurais m'y résoudre; toutefois je loue ton courage.

ORESTE. Eh bien, si tu me cachais secrètement dans ce temple?

IPHIGÉNIE. Pour nous sauver à la faveur des ténèbres?

ORESTE. Car la nuit est favorable à la fraude, comme la lumière à la vérité.

IPHIGÉNIE. Il y a des gardes à l'intérieur du temple et nous ne tromperons pas leurs regards.

ORESTE. Hélas! notre perte est assurée; comment sauver nos jours?

IPHIGÉNIE. Je crois avoir trouvé un expédient nouveau.

ORESTE. Lequel? Communique-moi ton idée, afin que je la connaisse.

IPHIGÉNIE. Je me servirai de tes malheurs comme d'artifices.

ORESTE. C'est que les femmes sont habiles à ourdir des ruses.

IPHIGÉNIE. Je dirai que tu es un parricide venu d'Argos.

ORESTE. Sers-toi de mes malheurs, si tu dois en tirer avantage.

IPHIGÉNIE. J'ajouterai qu'il n'est pas permis de t'immoler à la déesse.

ORESTE. Quelle raison en donneras-tu? je m'en doute quelque peu.

IPHIGÉNIE. Que tu n'es pas pur, et que je ne livrerai au sacrificateur qu'une victime purifiée.

ORESTE. Comment donc la statue de la déesse sera-t-elle par là plus facilement enlevée?

IPHIGÉNIE. Je voudrai te purifier dans les eaux de la mer...

ORESTE. Je vois encore dans le temple cette idole que nous sommes venu chercher sur ces bords.

IPHIGÉNIE. Et que je dois la laver, comme si tu l'avais touchée.

ORESTE. Où veux-tu la porter? Est-ce près de ce promontoire humide?

IPHIGÉNIE. A l'endroit où ton vaisseau est attaché par des cordes de lin.

ORESTE. Qui portera la statue dans ses bras? Est-ce toi?

IPHIGÉNIE. Moi : car il n'est permis qu'à moi de la toucher.

ORESTE. Et Pylade, quel sera son rôle dans cette entreprise?

IPHIGÉNIE. On dira que ses mains sont souillées d'un crime pareil au tien.

ORESTE. Est-ce à l'insu du roi ou de son aveu que tu agiras?

IPHIGÉNIE. J'obtiendrai son consentement : car je ne puis tromper ses regards.

ORESTE. Et puis, notre vaisseau est pourvu de bons rameurs.

IPHIGÉNIE. A toi de veiller à ce que le reste marche bien.

ORESTE. Un point seul est important, c'est que ces femmes nous gardent le secret. Supplie-les donc, et trouve des paroles propres à les persuader : la femme a le talent d'exciter la pitié. Tout le reste aura, je pense, une heureuse issue.

IPHIGÉNIE. Chères compagnes, tout mon espoir est en vous; il dépend de vous que je sois heureuse ou perdue, et privée d'une patrie, d'un frère chéri et d'une sœur

non moins chère. Nous sommes femmes (car c'est par là que je veux commencer mon discours), et une sympathie mutuelle rapproche les femmes, dévouées mieux que personne à la défense de leurs intérêts communs. Gardez-nous le secret et travaillez avec nous à notre fuite : la discrétion est une précieuse qualité. Une même fortune est commune à trois êtres tendrement unis : il s'agit pour eux de retourner dans la patrie ou de mourir. Sauvée, je veux t'associer à ma fortune et te ramener en Grèce. Oui, je t'en conjure par cette main que je presse, et toi, et toi aussi, reçois ma prière, et toi, par cette joue, par ces genoux, par ce que tu as de plus cher dans ta maison, au nom de ton père, de ta mère, de tes enfants, s'il en est une parmi vous à qui le ciel en a donné. Que dites-vous ? Qui de vous consent ou refuse ? Parlez. Si vous n'acquiescez pas à mes paroles, c'en est fait de moi et de mon malheureux frère.

LE CHŒUR. Rassure-toi, chère maîtresse, et songe uniquement à ton salut. Je te promets, pour ma part, un silence absolu sur tout ce que tu m'as confié : que le grand Jupiter soit témoin de mon serment !

IPHIGÉNIE. Merci de vos paroles et puissiez-vous être heureuses ! (A Oreste et Pylade.) Quant à vous, il est temps que vous entriez dans le temple : car le roi de ce pays ne tardera pas à venir, pour s'informer si le sacrifice des étrangers est accompli. Auguste déesse, qui, dans la vallée d'Aulis, m'arrachas des mains homicides d'un père, sauve-moi et sauve-les; ou, par ta faute, les hommes cesseront d'ajouter foi aux oracles d'Apollon. Propice à nos vœux, quitte cette terre barbare pour Athènes : il ne convient pas que tu restes en ces lieux, quand tu peux habiter une cité heureuse.

LE CHŒUR. Alcyon, tendre oiseau, qui fais retentir de lugubres accents les rochers qui bordent la mer, et dont

la voix est comprise de ceux qui, instruits de la vérité, savent que tu ne cesses de pleurer un époux[1] : je compare mes chants plaintifs aux tiens; moi, oiseau sans ailes, regrettant la compagnie des Grecs, et Diane, secourable aux mères, qui habite près du mont Cynthus[2], et le palmier au feuillage délicat, et le laurier touffu, et les rameaux verdoyants de l'olivier sacré, témoin des douleurs de Latone, et le lac circulaire[3] où le cygne mélodieux rend hommage aux Muses. Quels flots de larmes, tombées de mes yeux, ont inondé mes joues, le jour où, les murs de ma patrie renversés, je fus embarquée en compagnie de matelots et de soldats. Vendue pour de l'or, je vins dans ce pays barbare où je suis attachée au service de la prêtresse de Diane, la fille d'Agamemnon, et entretiens ces autels qu'arrose le sang des Grecs. Ah! j'envie le sort de celui qui fut toujours malheureux : le joug de la nécessité est lourd, non pour qui l'a porté depuis son enfance, mais pour celui qui l'échange contre le bonheur; subir le malheur après la prospérité, voilà pour les mortels un sort pénible. Et toi, chère maîtresse, un vaisseau argien, pourvu de cinquante rames, te portera dans ta patrie; les sons aigus de la flûte de Pan, dieu des montagnes, stimuleront le zèle des rameurs, et le devin Apollon, faisant vibrer les sept cordes de sa lyre, accompagnera ton heureux retour sur le sol fertile d'Athènes. Tandis que je resterai dans ces lieux, tu seras emportée par le mouvement impétueux des rames; les cordages du rapide navire tendront la voile, qui, gonflée par le vent, se déploiera en avant au-dessus de l'extrémité de la proue. Que ne puis-je parcourir la carrière brillante où resplendissent

1. Sur la fable d'Alcyon, voyez OVIDE, *Métamorphoses*, XI.
2. Dans l'île de Délos.
3. Dans l'île de Délos. Voyez *Hérodote*, II, 170.

les rayons du soleil, et arrêter mon vol aérien au-dessus de la maison paternelle! Que ne puis-je former des chœurs de danse aux lieux où, vierge, destinée à un noble hymen et assise aux côtés de ma mère, je la quittai pour me joindre à la troupe joyeuse de mes compagnes, pour leur disputer le prix de la grâce et rivaliser avec elles par le luxe de ma coiffure, les joues voilées par un voile richement brodé et par les boucles de mes cheveux!

THOAS. Où est la femme grecque, gardienne de ce temple? A-t-elle déjà consacré les victimes, et les corps des étrangers sont-ils livrés aux flammes dans le sacré sanctuaire?

LE CHŒUR. La voici: elle te dira tout clairement, prince.

THOAS. Que vois-je? pourquoi tenir dans tes bras, fille d'Agamemnon, la statue de la déesse, arrachée de sa base immuable?

IPHIGÉNIE. Prince, arrête-toi ici, sous les piliers du portique.

THOAS. Que se passe-t-il de nouveau dans le temple, Iphigénie?

IPHIGÉNIE. Une chose abominable: je le dis pour me conformer à un pieux usage.

THOAS. Que signifie cet étrange début? Explique-toi clairement.

IPHIGÉNIE. Les victimes sur lesquelles vous avez mis la main sont impures.

THOAS. Qui te l'a dit? ou d'où te vient cette opinion?

IPHIGÉNIE. La statue de la déesse a remué et a détourné le visage.

THOAS. D'elle-même ou par l'effet d'un tremblement de terre?

IPHIGÉNIE. D'elle-même, et ses yeux se sont fermés.

THOAS. Pour quel motif? est-ce parce que les étrangers sont entachés d'une souillure?

IPHIGÉNIE. Oui, c'est l'unique raison; et, en effet, ils ont commis un forfait atroce.

THOAS. Ont-ils égorgé quelqu'un des barbares sur le rivage?

IPHIGÉNIE. Ils sont venus ici chargés d'un crime domestique.

THOAS. Lequel? je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE. Ils ont assassiné leur mère de complicité.

THOAS. Par Apollon! un barbare, même, reculerait devant un pareil crime.

IPHIGÉNIE. Ils ont été poursuivis et chassés de toute la Grèce.

THOAS. Et voilà pourquoi tu emportes dehors la statue de la déesse?

IPHIGÉNIE. Je l'emporte à l'air pur, afin de la soustraire à la contagion du meurtre.

THOAS. Et comment as-tu reconnu le crime qui souille les deux étrangers?

IPHIGÉNIE. Je leur en ai arraché l'aveu, quand la statue de la déesse s'est détournée en arrière.

THOAS. La Grèce t'a élevée dans la sagesse; on le voit à la sagacité que tu as montrée.

IPHIGÉNIE. Eux ont rempli aujourd'hui mon cœur d'une bien douce joie.

THOAS. En t'apportant d'Argos une heureuse nouvelle?

IPHIGÉNIE. En m'apprenant qu'Oreste, mon unique frère, est heureux.

THOAS. Afin que tu les sauvasses pour prix de cette bonne nouvelle!

IPHIGÉNIE. Et que mon père vit et jouit d'une heureuse fortune.

THOAS. Et toi, tu as justement oublié ta joie pour t'occuper de la déesse.

IPHIGÉNIE. Oui, car je hais toute la Grèce qui m'a perdue.

THOAS. Eh bien! que ferons-nous, dis-moi, de ces deux étrangers?

IPHIGÉNIE. Il faut absolument respecter la loi établie.

THOAS. L'eau lustrale et le glaive sont-ils préparés?

IPHIGÉNIE. Je veux d'abord purifier les victimes par de saintes ablutions.

THOAS. Avec l'eau d'une source ou dans les flots de la mer?

IPHIGÉNIE. La mer efface toutes les souillures des hommes.

THOAS. Le sacrifice, du moins, sera plus agréable à la déesse.

IPHIGÉNIE. Et mes affaires n'en iront que mieux[1].

THOAS. Les flots ne baignent-ils pas le pied même du temple?

IPHIGÉNIE. Il faut de la solitude; et puis, d'autres soins nous occuperont.

THOAS. Va où tu veux; je n'aime point à voir ce qu'il est interdit de connaître.

IPHIGÉNIE. Il me faut aussi purifier la statue de la déesse.

THOAS. S'il est vrai que la tache du parricide l'ait souillée.

IPHIGÉNIE. Autrement, je ne l'aurais jamais emportée hors de son temple.

THOAS. Ta piété, ton zèle sont dignes d'éloges; et c'est avec raison que toute la cité t'admire.

IPHIGÉNIE. Sais-tu maintenant ce qu'il faut faire?

1. Mots à double entente : Iphigénie songe à ses projets de fuite.

THOAS. A toi de me l'indiquer.

IPHIGÉNIE. Enchaîne les étrangers.

THOAS. Où veux-tu qu'ils s'enfuient?

IPHIGÉNIE. Les Grecs sont sans foi aucune.

THOAS. Gardes, allez les enchaîner.

IPHIGÉNIE. Qu'ils fassent aussi sortir et amènent les étrangers.

THOAS. Tu seras obéie.

IPHIGÉNIE. Après leur avoir voilé la tête.

THOAS. Pour ne point souiller la lumière du soleil.

IPHIGÉNIE. Envoie quelques-uns de tes gardes avec moi.

THOAS. Ceux-ci t'accompagneront.

IPHIGÉNIE. Dépêche à la ville un héraut qui ordonnera à tous...

THOAS. De quoi faire?

IPHIGÉNIE. De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS. Pour ne point rencontrer les meurtriers?

IPHIGÉNIE. Car c'est un spectacle abominable.

THOAS (*à un garde*). Va et porte cet ordre.

IPHIGÉNIE (*au garde*). Que personne ne paraisse en leur présence.

THOAS. C'est montrer pour la cité une louable sollicitude.

IPHIGÉNIE. Et pour des amis[1] auxquels je m'intéresse surtout.

THOAS. C'est à moi que ces mots s'appliquent.

IPHIGÉNIE. Quant à toi, attendant ici, devant le temple de la déesse....

THOAS. Que ferai-je?

IPHIGÉNIE. Purifie le séjour de Diane avec une torche enflammée.

1. Elle désigne, à mots couverts, Oreste et Pylade.

THOAS. Afin que tu le trouves pur à ton retour.

IPHIGÉNIE. Quand les étrangers en sortiront...

THOAS. Que devrai-je faire?

IPHIGÉNIE. Étends ta robe devant tes yeux.

THOAS. Pour échapper à la contagion du crime.

IPHIGÉNIE. Si je te semble tarder trop longtemps...

THOAS. Quel terme me prescris-tu?

IPHIGÉNIE. N'en sois pas étonné.

THOAS. Acquitte-toi à loisir de tes devoirs envers la déesse.

IPHIGÉNIE. Puisse cette expiation avoir l'heureux résultat que j'en attends!

THOAS. Je forme le même vœu.

IPHIGÉNIE. Voici les étrangers qui sortent déjà du temple; je vois et les précieux atours de la déesse, et les tendres agneaux dont le sang doit laver un meurtre abominable, et les torches brillantes, et tout ce que j'ai prescrit pour purifier les étrangers et l'idole. J'ordonne aux citoyens de se tenir éloignés de ces mortels que le crime a souillés : vous, gardiens du temple, qui conservez aux dieux des mains pures, et vous qui allez serrer les liens de l'hymen, et vous, femmes, sur le point d'être mères, fuyez, retirez-vous, de peur de contracter quelque souillure. O déesse, fille de Jupiter et de Latone! si j'expie le crime de ces hommes et que je sacrifie où je dois sacrifier[1], tu habiteras un séjour pur, et nous serons heureux. Je me tais sur le reste; mais je le laisse à entendre aux dieux qui en savent plus long, et à toi, déesse.

LE CHŒUR. Chantons le noble fils de Latone, Apollon aux cheveux d'or, habile à jouer de la cithare, fier de son adresse à manier l'arc, et dont la naissance enrichit les ravins de Délos. A peine était-il né, que sa mère

1. C'est-à-dire en Grèce.

quittant l'île rocheuse, témoin de ses couches glorieuses, le transporta sur la cime du Parnasse, mère d'eaux abondantes[1], théâtre de l'ivresse bachique, où un dragon[2] au dos tacheté, aux yeux sanglants, monstre enfanté par la terre et cachant ses écailles d'airain sous le feuillage touffu d'un laurier, gardait un oracle souterrain. Tu n'étais encore qu'un jeune enfant, ô Phébus, tu sautais encore dans les bras de ta mère chérie; et pourtant tu tuas le dragon et entras en possession des oracles divins; tu siéges sur un trépied d'or, sur un trône véridique, et, du fond de ton sanctuaire, tu fais entendre aux mortels ta voix prophétique, près de la fontaine Castalie, dans un temple situé au centre même de la terre. Lorsque le fils de Latone eut dépossédé Thémis de son oracle souterrain, la Terre enfanta les visions nocturnes, qui décelaient le passé et l'avenir à beaucoup de mortels étendus pour dormir dans de sombres cavernes; et, vengeant ainsi l'injure faite à sa fille, elle ravit à Apollon le privilége de rendre des oracles. Alors le dieu s'élançant d'un bond vers l'Olympe enlaça ses mains enfantines autour du trône de Jupiter, le suppliant d'écarter du temple pythien la colère de la Terre et les voix nocturnes. Jupiter rit de voir que son fils accourait vers lui pour s'assurer des hommages qui feraient affluer l'or dans son temple; et il secoua sa chevelure en signe d'assentiment. Il supprima les voix nocturnes, arracha les mortels à la stupeur où les jetaient les visions de la nuit, rendit à Apollon ses premiers honneurs; et l'on eut foi dans les chants prophétiques partis de ce trépied autour duquel se presse la multitude des étrangers.

UN MESSAGER. Gardiens du temple, et vous, qui veillez sur l'autel, dites-moi où est parti le roi Thoas; faites

1. La fontaine Castalie et la rivière Plisthus.
2. Le dragon Pithon, fils de la Terre.

tourner les portes sur leurs gonds, et appelez hors du palais le souverain de ce pays.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, si toutefois il m'est permis de parler, sans y avoir été invitée.

LE MESSAGER. Les deux jeunes gens sont partis de complicité avec la fille d'Agamemnon: ils fuient loin de ces bords, emportant avec eux sur leur vaisseau la statue de la déesse.

LE CHŒUR. Voilà qui est incroyable! Mais le roi que tu veux voir est sorti du temple.

LE MESSAGER. Où est-il allé? car il faut qu'il sache ce qui se passe.

LE CHŒUR. Nous l'ignorons; va, cours après lui, et, quand tu l'auras rencontré, tu lui annonceras cette nouvelle.

LE MESSAGER. Voyez quelle perfide engeance que les femmes! car vous n'êtes point étrangères à ce qui vient d'arriver.

LE CHŒUR. Es-tu fou? que nous importe la fuite de ces étrangers? Cours donc au plus vite aux portes du palais.

LE MESSAGER. Je n'irai point qu'on ne m'ait dit expressément si le roi est dedans ou dehors. Holà! ouvrez les portes (je parle à ceux qui sont dans le temple), et annoncez à votre maître que je l'attends sur le seuil, chargé du poids d'une nouvelle accablante.

THOAS. Qui pousse ainsi des cris près du sanctuaire de la déesse, ébranlant les portes et répandant l'épouvante à l'intérieur?

LE MESSAGER. Ces femmes mentaient, paraît-il, et voulaient m'éloigner, sous prétexte que tu étais dehors, tandis que tu étais dans le temple.

THOAS. Que gagnaient-elles à cela? dans quel but?

LE MESSAGER. Je te dirai leur fait plus tard; entends

le plus pressé ; la jeune fille, la prêtresse de Diane, Iphigénie, a fui avec les étrangers, en emportant la statue vénérable de la déesse; les purifications n'étaient qu'une ruse.

THOAS. Que dis-tu? A quel mobile a-t-elle obéi?

LE MESSAGER. Elle voulait sauver Oreste; car voilà ce qui t'étonnera.

THOAS. Oreste? qui? celui à qui la fille de Tyndare a donné le jour?

LE MESSAGER. Et que la déesse s'est fait consacrer sur ces autels.

THOAS. O merveille! car il n'est pas de nom plus fort qui convienne à cet événement.

LE MESSAGER. Ne tourne pas tes idées de ce côté; mais écoute-moi; entends et considère nettement les faits, et avise aux moyens de reprendre les fugitifs.

THOAS. Parle, car tu as raison ; le trajet que les fugitifs ont à faire n'est pas assez court pour qu'ils échappent à mes armes.

LE MESSAGER. Lorsque nous fûmes arrivés à l'endroit du rivage où le vaisseau d'Oreste avait abordé secrètement, la fille d'Agamemnon nous fit signe de lâcher les chaînes des deux étrangers que nous accompagnions par ton ordre et de nous tenir à distance, comme si elle allait allumer le feu d'un sacrifice mystérieux et procéder aux purifications qu'elle était impatiente d'accomplir. Pour elle, tenant dans ses mains les chaînes des deux étrangers, elle marchait derrière eux. Cela parut suspect à tes serviteurs, prince; néanmoins ils ne s'y opposèrent pas. Enfin, pour avoir l'air de faire quelque chose de plus important, elle poussa des cris, chanta des hymnes barbares, et se livra à des opérations magiques, sous prétexte d'expier le meurtre. Après être restés longtemps immobiles, l'idée nous vint que les étran-

gers, débarrassés de leurs liens, pourraient tuer la prêtresse et prendre la fuite; mais la crainte d'assister à des choses qu'il n'est pas permis de voir nous fit demeurer silencieux. Enfin, nous résolûmes d'un avis unanime d'aller où ils étaient, quoiqu'on nous l'eût défendu. Là, nous vîmes le vaisseau grec, et cinquante rameurs, assis sur les bancs et tenant les rames, et les jeunes gens délivrés de leurs chaînes. A la poupe du navire, les marins s'empressaient de ramasser les amarres, d'autres avec des perches maintenaient la proue; ceux-ci suspendaient l'ancre aux béliers; ceux-là baissaient l'échelle vers la mer à l'intention des deux étrangers. Pour nous, oubliant toute réserve, quand nous voyons cette machination perfide, nous essayons de saisir l'étrangère et les amarres, et nous cherchons à nous emparer des gouvernails à travers l'ouverture du solide vaisseau. Des propos s'échangeaient : « Pourquoi enlevez-vous furtivement d'ici la statue et la prêtresse? Qui es-tu et quel est ton père, toi qui emmènes cette femme? » Il nous répond : « Je suis son frère, Oreste, fils d'Agamemnon, si tu veux le savoir; j'ai retrouvé ma sœur que j'avais perdue, et je la ramène en sa patrie. » Nous n'en persistons pas moins à retenir l'étrangère, et nous tâchons de la forcer à nous suivre auprès de toi. De là, des coups terribles portés à la figure; car eux, non plus que nous, n'étaient armés du fer; mais les deux jeunes gens à la fois nous frappaient si bien de leurs poings et de leurs jambes dans les flancs et sur le foie, que, la lutte à peine engagée, nos membres se fatiguaient aussitôt. Portant les traces cruelles de la mêlée, nous fuyons sur la falaise, avec de sanglantes blessures, les uns à la tête, les autres aux yeux. Postés sur la hauteur, nous combattions plus sûrement et lancions des pierres; mais des archers, debout à la poupe, nous tenaient en respect

avec leurs traits et nous forçaient à reculer. Alors, comme le flot jetait violemment le vaisseau vers le rivage, Oreste, craignant de mouiller les pieds de la jeune fille, la plaça sur son épaule gauche, s'avança dans la mer, et, s'élançant sur l'échelle, il déposa sa sœur dans le navire, ainsi que la statue de Diane tombée du ciel. Du milieu du vaisseau une voix forte se fit entendre : « Matelots de la Grèce, saisissez l'aviron, et que les flots blanchissent sous la rame : car nous possédons le trésor pour lequel nous avons navigué sur le Pont-Euxin et franchi les Symplégades. » Ceux-ci, répondant par un murmure joyeux, battirent l'onde amère. Le vaisseau avança, tant qu'il fut dans l'intérieur du port; mais, comme il en franchissait l'entrée, il se heurtait contre un flot impétueux qui le secouait avec force : car un vent violent qui souffla tout à coup poussait le navire battant l'eau de ses deux rangées de rames comme de deux ailes, et le rejetait en arrière; les rameurs tenaient bon, en luttant contre les vagues; mais le flot en reculant les ramenait vers la terre. Alors la fille d'Agamemnon, se levant, fit cette prière : « O fille de Latone, sauve-moi, sauve ta prêtresse, conduis-moi de cette terre barbare dans la Grèce, et pardonne-moi mon larcin. Toi aussi, déesse, tu aimes ton frère; crois que j'aime également ceux qui me sont unis par le sang. » Les matelots répondirent aux prières de la jeune fille par un joyeux pæan, et, les bras nus jusqu'à l'épaule, ils pesèrent sur les rames en s'exhortant mutuellement. Le vaisseau s'avançait de plus en plus vers les rochers : l'un de nous entra dans la mer; un autre attacha des amarres au rivage; pour moi, j'ai été sur-le-champ dépêché vers toi, prince, pour te faire part de ce qui se passe là-bas. Pars donc, et emporte des chaînes et des lacets : car, si la mer ne se calme point, il n'y a pour les étrangers aucun espoir de

salut. Le dieu des mers, l'auguste Neptune, s'intéresse à Troie et veut du mal aux Pélopides : il te livrera sans doute aujourd'hui, à toi et à tes sujets, le fils d'Agamemnon et sa sœur qui oublie qu'elle a failli périr à Aulis et qui trahit la déesse sa bienfaitrice.

LE CHŒUR. O malheureuse Iphigénie, tu vas retomber aux mains de tes maîtres et mourir avec ton frère !

THOAS. Vous tous, habitants de cette terre barbare, bridez vos jeunes coursiers, volez au rivage, saisissez le vaisseau grec jeté à la côte, et, avec l'aide de la déesse, hâtez-vous de capturer ces hommes impies. Que d'autres lancent à la mer de rapides navires, afin que, poursuivis par terre et par mer, et devenus nos prisonniers, ils soient précipités d'une roche escarpée, ou que leurs corps soient percés par un bois acéré. Quant à vous, femmes, complices de leur dessein, je vous châtierai plus tard, lorsque j'en aurai le loisir ; tout entier à la tâche qui me réclame en ce moment, je ne demeurerai point oisif en ces lieux.

MINERVE. Où donc, roi Thoas, où conduis-tu cette expédition ? Écoute la voix de Minerve ici présente. Cesse de poursuivre les fugitifs et de presser l'élan de tes soldats. C'est pour obéir aux oracles d'Apollon, interprètes du destin, qu'Oreste est venu en ces lieux, fuyant la colère des Furies, prêt à ramener sa sœur en Argos et à transporter la statue sacrée dans ma ville favorite : il trouvera là une consolation à ses infortunes présentes. Or, voici ce que j'ai à te dire : tu prétendais t'emparer d'Oreste, grâce à l'agitation des flots, et le mettre à mort : mais Neptune, en ma faveur, a calmé la surface de la mer et guide la marche du navire. Quant à toi, Oreste, docile à mes ordres (car tu entends la voix de la déesse, quoique tu ne sois pas présent), poursuis ta route en compagnie de ta sœur et de la statue. Quand tu seras ar-

rivé sur le sol divin d'Athènes, sache qu'il y a sur les extrêmes frontières de l'Attique un lieu sacré, voisin du promontoire de Carystos[1], et que mon peuple appelle Hales : là, tu bâtiras un temple et tu y placeras la statue, qui empruntera son nom à la Tauride et aux épreuves cruelles que tu as subies, alors que tu errais à travers la Grèce, poursuivi par les Furies. Désormais les mortels chanteront Diane, la déesse taurique. Établis, de plus, la loi suivante : Quand le peuple célébrera sa fête, que le sacrificateur, comme pour payer la rançon de ton salut, approche le glaive du cou d'un homme et en fasse jaillir le sang, afin de s'acquitter d'un devoir religieux et rendre honneur à la déesse. Quant à toi, Iphigénie, tu seras la prêtresse de cette déesse, sur les hauteurs sacrées de Brauron[2]; tu y seras enterrée après ta mort, et sur ta tombe seront déposés comme offrandes les riches tissus qu'auront laissés dans leur demeure les femmes mortes en couches. Je t'invite à emmener ces femmes grecques hors de ce pays en récompense de leur dévoûment; et, comme je t'ai sauvé naguère en t'attribuant l'égalité des suffrages, au tribunal de l'Aréopage, je veux, qu'en conformité de cette règle, quiconque aura obtenu l'égalité des suffrages soit absous. Allons! emmène ta sœur hors de ce pays, fils d'Agamemnon; et toi, Thoas, apaise ton courroux.

THOAS. Auguste Minerve, quiconque se montre indocile aux ordres des dieux est un insensé. Je n'en veux ni à Oreste, pour être parti avec la statue de la déesse, ni à sa sœur : qu'y a-t-il de beau à lutter contre les dieux tout-puissants? Qu'ils aillent donc avec la statue de la déesse dans ta ville chérie, et qu'ils y consacrent l'idole

1. Dans l'île d'Eubée; le petit bourg attique de Hales était situé sur la côte opposée à ce promontoire.

2. Une des douze cités de l'ancienne confédération attique.

sous d'heureux auspices : je renverrai ces femmes dans la Grèce fortunée, ainsi que tu me l'ordonnes; j'arrêterai l'armée que j'allais conduire contre ces étrangers, ainsi que ma flotte, puisque telle est ta volonté, ô déesse.

MINERVE. C'est bien : car le destin triomphe de toi et des dieux. Soufflez, vents, et conduisez à Athènes le vaisseau qui porte le fils d'Agamemnon : je serai du voyage, et veillerai sur la statue vénérée de ma sœur.

LE CHŒUR. Allez et prospérez, heureux mortels dont le salut est assuré. O Pallas-Minerve, également vénérée des dieux et des hommes ! nous ferons ce que tu ordonnes : si douce et inespérée est la nouvelle qui est arrivée à nos oreilles ! O très-vénérable Victoire, préside toujours à ma vie et ne cesse pas de la couronner.

MÉDÉE

PERSONNAGES :

LA NOURRICE DE MÉDÉE.

LE GOUVERNEUR DES ENFANTS DE MÉDÉE.

MÉDÉE.

LE CHŒUR, composé de femmes de Corinthe.

CRÉON, roi de Corinthe.

JASON.

ÉGÉE, roi d'Athènes.

UN MESSAGER.

LES DEUX ENFANTS DE MÉDÉE.

La scène est à Corinthe, devant le palais de Créon.

MÉDÉE

LA NOURRICE. Plût au ciel que le navire Argo n'eût jamais volé vers la terre de Colchide, à travers les Symplégades[1]; que jamais pin ne fût tombé sous la hache dans les forêts du Pélion, et n'eût armé de rames la main des héros qui allèrent pour Pélias conquérir la toison d'or! car alors ma maîtresse Médée n'eût point navigué vers les tours d'Iolchos, le cœur blessé par l'amour de Jason; après avoir persuadé aux filles de Pélias d'égorger leur père, elle n'habiterait pas cette terre de Corinthe avec son époux et ses enfants. Elle plut d'abord aux habitants du pays où elle avait cherché un refuge, et vécut dans un parfait accord avec Jason : or, la meilleure sauvegarde du mariage, c'est l'union entre les deux époux. Mais aujourd'hui elle a tout le monde pour ennemi, et se voit délaissée par le plus cher objet de sa tendresse. C'est que Jason, trahissant et ses enfants et ma maîtresse, prend place dans une couche royale, et a épousé la fille de Créon qui règne sur cette contrée. La malheureuse Médée, ainsi outragée, crie au parjure, rappelle cette union des mains, gage sacré de fidélité, et prend les dieux à témoin de quel retour Jason paye son amour. Elle se refuse la nourriture, s'abandon-

1. Les Symplégades ou Cyanées fermaient, croyait-on, le Pont Euxin.

nant à la douleur et se consumant sans cesse dans les larmes, depuis qu'elle connaît la perfidie de son époux; la tête baissée, elle ne quitte point la terre des yeux; semblable à un rocher ou à la vague marine, elle écoute les consolations de ses amis; parfois aussi inclinant son cou blanc comme la neige, elle pleure en elle-même son père chéri, et sa patrie, et sa maison qu'elle a quittée pour suivre l'homme qui la méprise aujourd'hui. L'infortunée a appris à l'école du malheur ce qu'on gagne à ne point abandonner le sol natal. Elle hait ses enfants, et leur vue ne réjouit plus son cœur. Je tremble qu'elle ne médite quelque coup imprévu : car elle est d'un caractère violent, incapable de supporter une injure : je la connais, et je crains qu'entrant sans rien dire dans l'appartement où son lit est dressé, elle ne plonge un fer acéré dans son propre sein, ou ne tue la fille du roi et son époux, et ne s'attire ainsi de plus grandes calamités : car elle est emportée, et quiconque aura encouru sa haine ne chantera pas facilement victoire. — Mais voilà ses enfants qui reviennent de courir dans le gymnase; ils ne songent point aux malheurs de leur mère : le cœur, dans un âge si tendre, ne connaît pas la douleur.

LE GOUVERNEUR. Vieille esclave de la maison de ma maîtresse, que fais-tu là, solitaire, devant cette porte, à repasser en toi-même tes chagrins? Comment Médée consent-elle à être privée de ta présence?

LA NOURRICE. O vieillard, gardien des enfants de Jason, les revers qui accablent les maîtres sont un malheur pour les bons serviteurs et leur déchirent le cœur. Pour moi, tel est l'excès de mon chagrin, que l'envie m'a prise de venir ici raconter à la terre et au ciel les infortunes de ma maîtresse.

LE GOUVERNEUR. Ainsi la malheureuse n'a point encore cessé de gémir?

LA NOURRICE. Heureux homme! Elle ne fait que de commencer, et n'a point encore souffert la moitié de ce qu'elle souffrira.

LE GOUVERNEUR. L'insensée! s'il est permis de parler ainsi de ses maîtres; elle ne sait rien des nouveaux malheurs qui la menacent.

LA NOURRICE. Qu'y a-t-il, ô vieillard? ne refuse pas de m'en instruire.

LE GOUVERNEUR. Rien : je regrette ce que je viens de dire.

LA NOURRICE. Ah! je t'en supplie par ta barbe : ne cache rien à ta compagne d'esclavage; je saurai, s'il le faut, te garder le secret.

LE GOUVERNEUR. Je m'étais approché du lieu où l'on joue aux dés, et où les vieillards se rassemblent d'ordinaire, près de la fontaine sacrée de Pirène; là, j'ai entendu dire à quelqu'un, sans avoir l'air d'entendre, que Créon, le maître de ce pays, allait chasser du territoire de Corinthe ces deux enfants avec leur mère..... J'ignore si ce bruit est fondé; je voudrais qu'il n'en fût rien.

LA NOURRICE. Et Jason souffrira-t-il que l'on traite ainsi ses enfants, bien qu'il soit en querelle avec leur mère?

LE GOUVERNEUR. On sacrifie volontiers les anciennes alliances aux nouvelles, et Créon ne veut pas de bien à cette famille.

LA NOURRICE. C'est fait de nous, si au malheur ancien s'ajoute un malheur nouveau, avant que nous soyons quittes du premier.

LE GOUVERNEUR. Pour toi, sache qu'il n'est pas temps d'instruire notre maîtresse. Reste tranquille et garde-moi le secret.

LA NOURRICE. Chers enfants, vous entendez comme votre père se conduit avec vous? Je ne souhaite pas sa

mort, car il est mon maître; mais il se montre méchant pour ceux qu'il devrait aimer.

LE GOUVERNEUR. N'est-ce pas là le fait de tous les mortels? Ne savais-tu pas depuis longtemps que tout homme s'aime plus que son prochain (égoïsme légitime chez les uns, intéressé chez les autres), et ne l'as-tu appris qu'en voyant ce père délaisser ses enfants pour complaire à sa femme?

LA NOURRICE. Entrez dans la maison, enfants, tout ira bien. Toi, vieillard, aie soin de les tenir à part, et ne les laisse pas à la portée d'une mère irritée : car je l'ai déjà vue attacher sur eux des regards furieux, comme si elle nourrissait quelque secret dessein; son courroux, j'en suis sûre, ne s'apaisera pas avant d'avoir fait quelque victime. Puisse-t-il tomber sur ses ennemis, et non sur ses amis!

MÉDÉE. (On l'entend sans la voir.) Hélas! malheureuse que je suis! Cruelles souffrances! Ah! ah! Que ne puis-je mourir!

LA NOURRICE. Je le disais bien, chers enfants : votre mère est bouleversée, la colère bouillonne en son sein. Hâtez-vous de rentrer; gardez-vous de paraître à ses yeux et de l'approcher; redoutez l'humeur farouche, craignez les terribles accès de ce cœur intraitable. Allez donc et partez au plus vite. Ce nuage de lamentations qui s'élève en commençant crévera bientôt, je le prévois, avec plus de fureur. A quels excès se portera cette âme passionnée, implacable, déchirée par le malheur?

MÉDÉE (dans le palais). Hélas! hélas! infortunée! que de larmes il faudrait pour pleurer les maux que j'ai soufferts! Mourez, enfants maudits d'une mère odieuse, mourez avec votre père, et que toute notre maison périsse!

LA NOURRICE. Ah! malheureuse que je suis! En quoi

tes fils sont-ils coupables du crime de leur père? Pourquoi les hais-tu? Pauvres enfants, je crains fort qu'il ne vous arrive malheur. Terribles sont les passions des rois : obéissant peu, commandant beaucoup, ils ont peine à déposer leur colère. Mieux vaut être accoutumé à vivre au sein de l'égalité. Pour moi, je souhaite de vieillir sinon dans les grandeurs, du moins dans la sécurité. O médiocrité, ton nom, d'abord, l'emporte sur tous les autres; et, dans la pratique, tu es pour les mortels le bien le plus précieux. Une fortune trop élevée n'est d'aucun profit aux hommes; et, quand les dieux s'irritent, elle attire sur les familles de plus grandes infortunes.

LE CHŒUR. J'ai entendu la voix, j'ai entendu les cris de la malheureuse reine de Colchos : elle ne s'est point encore apaisée. Nourrice, dis-moi ce qui se passe : car du vestibule je l'ai entendue se lamenter à l'intérieur du palais. Or, je suis loin de me réjouir des malheurs de cette maison : car elle m'est devenue chère.

LA NOURRICE. Cette maison n'est plus, elle est anéantie. L'hymen unit Jason au sang des rois, et ma maîtresse se consume dans son appartement, sans que les paroles d'aucun de ses amis puissent la consoler.

MÉDÉE (dans le palais). Hélas! hélas! Puisse le feu du ciel tomber sur ma tête! Que gagnerai-je à prolonger mes jours? Ah! vienne la mort me délivrer d'une existence odieuse!

LE CHŒUR. O Jupiter! ô Terre! ô Lumière! as-tu entendu les accents lamentables d'une épouse infortunée? Pourquoi donc désires-tu ce sommeil dont on n'ose approcher, insensée que tu es? La mort ne viendra que trop vite : garde-toi de l'appeler par tes vœux. Si ton époux s'engage dans de nouveaux liens, il ne faut pas t'emporter contre lui; mais laisse à Jupiter le soin de ta

vengeance; ne te consume pas à pleurer ton époux.

MÉDÉE (dans le palais). O puissante Thémis! ô vénérable Diane! vous voyez comme il me traite, cet exécrable époux que je m'étais attaché par les plus grands serments. Puissé-je le voir, lui et la nouvelle épouse, mis en pièces avec ce palais pour prix de l'outrage qu'ils osent m'infliger les premiers. O mon père, ô ma patrie, que j'ai abandonnés honteusement après avoir égorgé mon frère!

LA NOURRICE. Vous entendez ce qu'elle dit, et comme elle invoque Thémis, gardienne des vœux, et Jupiter que les hommes regardent comme le dépositaire des serments. Il n'est pas possible qu'une légère vengeance apaise la colère de ma maîtresse.

LE CHŒUR. Je voudrais qu'elle vînt en ma présence et échangeât des paroles avec moi! Peut-être réussirais-je à fléchir sa colère, à calmer l'emportement de son cœur. Mon zèle du moins ne fera pas défaut à ceux que j'aime. Va donc, nourrice, fais-la sortir du palais, et annonce-lui qu'elle trouvera ici des amis. Hâte-toi, avant qu'elle ait maltraité les hôtes de ce palais: car elle s'abandonne à un violent désespoir.

LA NOURRICE. Je le ferai; mais je crains de ne pas persuader ma maîtresse: je prendrai néanmoins cette peine pour te plaire. Comme une lionne qui vient de mettre bas, elle lance des regards farouches à ses serviteurs, quand l'un d'eux s'approche pour lui adresser la parole. Les mortels qui nous ont précédés étaient sots et mal avisés, on peut le dire sans se tromper: ils ont inventé ces hymnes, ces accents mélodieux qui charment les oreilles dans les fêtes, les banquets et les festins; mais nul n'a trouvé le moyen de dissiper par la musique et par les accords de la lyre les noirs chagrins des mortels, d'où naissent les meurtres et les terribles infortunes qui

ruinent les familles. Il y avait pourtant profit à guérir de pareils maux par le chant; mais à quoi bon enfler sa voix au milieu d'un festin bien servi? Le plaisir de la table a suffisamment d'attraits par lui-même pour les mortels.

LE CHŒUR. J'ai entendu retentir ses plaintes et ses gémissements. Elle pousse des cris perçants et lamentables contre un mauvais époux, traître à la foi conjugale. Victime d'un injuste abandon, elle invoque la fille de Jupiter, Thémis, gardienne des serments, qui l'a entraînée en Grèce, à l'opposé de sa patrie, et l'a conduite à travers une mer ténébreuse jusqu'aux barrières qui ferment l'entrée du Pont-Euxin.

MÉDÉE. Femmes de Corinthe, je suis sortie du palais pour ne point encourir vos reproches: car je sais que beaucoup de mortels, les uns que j'ai vus de mes yeux, les autres parmi les étrangers, se sont renfermés dans une réserve orgueilleuse, et, par leur répugnance à paraître en public, ont acquis une mauvaise réputation et ont passé pour dédaigneux. C'est que la justice ne réside point dans les yeux des hommes qui, avant de connaître sûrement le caractère de leur semblable, le haïssent à première vue et sans avoir reçu de lui aucune injure. Il faut aussi qu'un étranger s'accommode aux mœurs de la ville qu'il habite; et je n'approuve pas non plus l'indigène qui, en se montrant dédaigneux, devient, par ignorance, odieux à ses concitoyens. Pour moi, le coup inattendu qui me frappe a brisé mon âme; c'en est fait, la vie n'a plus de charmes pour moi, et je veux mourir, mes amies. Celui qui était tout pour moi, il ne le sait que trop, mon époux est devenu le plus méchant des hommes. Parmi toutes les créatures qui respirent et qui sentent, nous autres femmes nous sommes les plus malheureuses. D'abord, il nous faut acheter un époux à prix

d'or, et nous remettre aux mains d'un maître : or, le pire des deux maux est encore celui-ci; et le péril est grand à le prendre mauvais ou bon : car il n'est point honorable pour une femme de divorcer, et il lui est impossible de répudier son mari. Celle qui change ainsi d'existence et subit des lois nouvelles doit posséder l'art des devins pour savoir, puisque ses propres lumières sont insuffisantes, ce que sera l'homme auquel elle unit sa destinée. Si cette épreuve nous réussit, et qu'un mari fidèle porte sans impatience le joug de l'hymen, notre sort est digne d'envie; sinon, il faut mourir. L'homme à qui déplaît le foyer domestique est libre de sortir et de soulager l'ennui de son cœur dans la société d'un ami ou des personnes de son âge; mais nous, la nécessité nous contraint à ne voir personne autre que notre époux. Ils disent que nous vivons à l'abri du péril au sein de nos maisons, tandis qu'ils combattent la lance en main: erreur! J'aimerais mieux prendre part à trois combats que d'enfanter une seule fois. Mais ce que je dis de moi ne s'applique pas à vous : patrie, maison paternelle, bien-être de la vie, commerce de l'amitié, vous avez tout cela, tandis que moi, abandonnée, proscrite, je suis outragée par l'homme qui m'a arrachée à une terre étrangère; et je n'ai ni mère, ni frère, ni parent auprès de qui je puisse trouver un refuge contre la tempête. Je ne vous demande donc qu'une grâce : si je trouve un expédient, un moyen de me venger sur mon époux des maux qu'il m'a causés, de punir l'homme qui lui a donné sa fille, et celle qui l'a épousé, gardez le silence. La femme est d'ordinaire timide, peu faite pour la lutte et incapable de soutenir la vue du fer; mais, lorsqu'elle a été outragée dans ses droits d'épouse, il n'y a pas d'âme plus avide de sang.

LE CHŒUR. Je ferai ce que tu demandes, Médée : car

tu as raison de te venger de ton époux ; et je ne m'étonne pas que tu déplores tes malheurs. Mais je vois Créon, le roi de ce pays, qui s'avance et va nous faire part de résolutions nouvelles.

CRÉON. C'est à toi que j'en ai, Médée, à toi qui roules des yeux farouches et t'emportes contre un époux : je t'ordonne de sortir de cette terre et de partir en exil avec tes deux enfants, et cela sans plus tarder : car je veillerai moi-même à l'exécution de cet ordre, et ne rentrerai point au palais avant de t'avoir chassée hors des frontières de ce pays.

MÉDÉE. Hélas! malheureuse que je suis ! ma ruine est complète. Mes ennemis courent sur moi à toutes voiles, et je ne trouve nulle part un abri contre la tempête. Néanmoins, tout opprimée que je suis, je te demanderai Créon, pourquoi tu me chasses de ce pays.

CRÉON. Je crains (à quoi bon déguiser ma pensée?) que tu ne te portes sur ma fille à quelque violence sans remède, et j'ai plusieurs raisons de craindre : tu es artificieuse, tu possèdes de dangereuses connaissances, et tu déplores la perte d'un époux. J'entends dire, on me l'a rapporté, du moins, que tu menaces de te venger sur celui qui marie sa fille, et sur l'époux, et sur l'épousée. Je veux donc prendre mes précautions et te prévenir. J'aime mieux encourir ta haine, femme, que de montrer une mollesse dont je me repentirais plus tard cruellement.

MÉDÉE. Hélas! hélas ! ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, mais plusieurs fois déjà, Créon, que ma réputation m'a nui et m'a attiré de grands malheurs. Quiconque est bien avisé ne doit pas pousser trop loin l'instruction de ses enfants : car, outre le désœuvrement qu'on leur reproche, ils s'attirent l'envie et la haine de leurs concitoyens. Fais part aux ignorants de découvertes savantes,

tu passeras pour n'être bon à rien, et non pour savant; et, comme on te jugera supérieur aux gens réputés habiles, tu deviendras suspect à tes concitoyens. Moi-même j'éprouve un sort pareil : ma science me rend odieuse aux uns et est un sujet de scandale pour les autres, et pourtant je ne suis pas savante à l'excès. Et toi, tu me redoutes; crains-tu que je ne commette une faute envers toi? N'appréhende rien, Créon : je ne suis pas dans une situation qui me permette de m'attaquer à des princes. Après tout, quel tort m'as-tu fait? Tu as donné ta fille à qui t'agréait; mais c'est mon époux que je hais; toi, tu as fait sagement, je pense, d'agir ainsi : je ne suis point jalouse de te voir prospérer. Mariez-vous, soyez heureux; mais laissez-moi habiter cette terre. Je cède à de plus forts, et je supporterai l'injustice en silence.

CRÉON. Tes paroles sont douces à entendre; mais je crains que tu ne trames au fond du cœur quelque méchant projet contre moi; aussi, ai-je moins de confiance en toi qu'auparavant : car il est plus facile de se mettre en garde contre une femme irascible (et j'en dis autant des hommes) que contre celle qui garde un silence calculé. Pars donc au plus vite et cesse de vains discours. C'est une chose résolue; tu ne réussiras point à rester ici, puisque tu es mon ennemie.

MÉDÉE. Ah! par tes genoux que j'embrasse, au nom de ta fille, la jeune épousée!

CRÉON. Inutiles paroles! n'espère pas me fléchir.

MÉDÉE. Ainsi, tu me chasseras, et tu n'auras point égard à mes prières?

CRÉON. C'est que je t'aime moins que ma famille.

MÉDÉE. O ma patrie! comme en cet instant mon cœur est plein de ton souvenir!

CRÉON. Après mes enfants, ma patrie est ce que j'ai de plus cher au monde.

MÉDÉE. Hélas! l'amour est un grand fléau pour les mortels.

CRÉON. Cela dépend, je crois, des circonstances.

MÉDÉE. O Jupiter! puisse l'auteur de ces maux ne point échapper à tes regards!

CRÉON. Va-t'en, insensée, et délivre-moi des peines que tu me causes.

MÉDÉE. C'est moi qui ai des peines, et les peines ne me font pas défaut.

CRÉON. Tu vas te faire expulser de force par la main de mes serviteurs.

MÉDÉE. Garde-t'en bien. Mais j'ai une prière à t'adresser, Créon.

CRÉON. Tu vas, je crois, femme, me créer des embarras.

MÉDÉE. Je partirai en exil, et je ne te demande pas de révoquer ta sentence.

CRÉON. Pourquoi donc me faire violence et ne pas quitter cette terre?

MÉDÉE. Permets-moi de rester aujourd'hui encore, afin que je délibère et choisisse le lieu de mon exil, et que je pourvoie au sort de mes fils, puisque le père ne daigne pas s'occuper de ses enfants. Aie pitié d'eux : toi aussi, tu as des enfants, et ton cœur doit être bienveillant. Condamnée à l'exil, ce n'est pas de moi que je m'inquiète : c'est le sort de ces infortunés que je pleure.

CRÉON. Je n'ai point l'humeur d'un tyran, et la pitié m'a déjà fait commettre bien des fautes. Aujourd'hui encore j'ai tort, je le vois, femme; et pourtant je ferai droit à ta prière. Je te le déclare donc : si l'astre du jour, en se levant demain, vous voit, toi et tes enfants, dans les limites de mes États, tu mourras; et cette parole ne restera pas sans effet. Maintenant, s'il faut que

tu restes, demeure pour un seul jour : car tu ne saurais exécuter aucun des funestes projets qui m'effrayent.

LE CHŒUR. O femme infortunée! hélas! quelles douleurs t'accablent! Où tourneras-tu tes pas? Quelle demeure, quelle terre hospitalière trouveras-tu pour te sauver du malheur? Les dieux t'ont jetée, Médée, au milieu d'un océan de maux sans rivage.

MÉDÉE. Tout m'accable à la fois, on ne saurait le nier; mais ne croyez pas que les choses se passent de la sorte : il est encore des combats réservés aux nouveaux époux, de terribles épreuves pour ceux qui les ont unis. Penses-tu par hasard que j'aurais jamais flatté cet homme, si je n'avais pas eu intérêt à le faire pour le dessein que je médite? Non, je ne lui aurais point parlé, mes mains n'auraient point pressé ses genoux. Mais il est fou à ce point que, pouvant ruiner mes projets en me chassant du pays, il m'a permis de rester ce jour encore, et aujourd'hui je tuerai le père, la fille et mon époux. Bien des moyens de leur donner la mort s'offrent à moi, et je ne sais auquel donner la préférence, mes amies : dois-je embraser le palais des jeunes époux ou plonger dans leur cœur un glaive acéré, en me glissant secrètement dans la chambre où est dressé le lit nuptial? Mais j'y vois une difficulté : qu'on me surprenne mettant le pied dans les appartements et préparant ma vengeance, je deviendrai par ma mort la risée de mes ennemis. Le plus sûr est de suivre, sans détour, la voie où nous excellons naturellement nous autres femmes, et de les faire périr par le poison. Soit : les voilà morts. Quelle ville, alors, me recevra? Est-il une contrée qui me servira de refuge, un hôte qui m'ouvrira sa maison et mettra mes jours en sûreté? Il n'en est pas. J'attendrai donc encore un peu; et, s'il s'offre à moi quelque retraite assurée, c'est par la ruse

et en silence que je consommerai le meurtre; mais, si je ne puis me soustraire à la fatalité qui me poursuit, je m'armerai d'un glaive, et dussé-je périr, j'oserai recourir à la force ouverte et je les tuerai. Non, j'en jure par ma souveraine, par la divinité que j'honore entre toutes et que j'ai choisie pour auxiliaire, par Hécate qui habite au fond de mon foyer : nul d'entre eux n'aura déchiré mon cœur impunément. Je veux que cet hymen soit funeste et triste pour eux, que cette alliance soit funeste pour Créon, comme aussi l'arrêt de mon exil. Allons! Médée, mets tout ton savoir en œuvre; prépare et ourdis tes trames; ose braver le péril : ce jour est l'épreuve de ton courage. Tu vois ce qui t'arrive : il ne faut pas que l'hymen de la postérité de Sisyphe et de Jason te condamne à servir de risée, toi, le rejeton d'un père illustre, la fille du Soleil. N'as-tu pas la science pour toi? et, de plus, nous autres femmes, impuissantes pour le bien, nous machinons le mal avec une habileté sans égale.

LE CHŒUR. Les fleuves sacrés remontent vers leurs sources, la justice n'est plus, le cours de toutes choses est interverti. La perfidie est l'apanage des hommes, et la foi jurée aux dieux est rompue. La renommée changera de langage et comblera mon sexe de louanges; les femmes seront en honneur; un mauvais renom ne pèsera plus sur elles. Les Muses cesseront de célébrer, comme dans leurs anciens chants, notre perfidie. Si Phébus, l'arbitre de la poésie, nous eût enseigné les divins accords de la lyre, nous aurions chansonné à notre tour la race des hommes : car la suite des temps fournit bien des choses à dire sur leur compte comme sur le nôtre. Pour toi, dans le délire de la passion, tu as fui la maison paternelle et franchi les mers en passant par les doubles rochers du Pont-Euxin; tu habites sur une

terre étrangère, trahie par un époux qui laisse ta couche solitaire; et tu pars en exil, chassée ignominieusement de ce pays. La sainteté des serments a disparu; la pudeur a quitté le sol glorieux de la Grèce et a pris son vol vers le ciel. Tu n'as plus la maison de ton père, infortunée, pour t'abriter contre la tempête; une autre reine a paru, qui t'a chassée du lit de ton époux et commande dans la maison.

JASON. Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais plus d'une fois déjà, que j'ai reconnu les funestes effets d'une aveugle colère. Tu pouvais habiter ce pays et ce palais, en te résignant aux volontés de tes maîtres, et voilà que des paroles insensées te font bannir! Peu m'importe à moi que tu répètes sans cesse que Jason est le plus méchant des hommes; mais, après les propos que tu tiens contre les princes, je t'estime heureuse d'en être quitte pour l'exil. Moi, j'essayais toujours d'apaiser la colère d'un monarque irrité, et je voulais que tu restasses à Corinthe; mais ta folie ne se calme pas, et tu continues d'injurier tes maîtres : aussi, seras-tu chassée de cette terre. Ne crois pas toutefois que j'aie renoncé à te servir : c'est ton intérêt, femme, qui m'amène; c'est la crainte que tu ne partes avec tes enfants dans l'indigence et la détresse. L'exil entraîne bien des maux après soi; et, bien que tu me haïsses, je ne me résoudrai jamais à te vouloir du mal.

MÉDÉE. O scélérat! car, pour flétrir ta lâcheté, ma bouche peut proférer le plus sanglant outrage : tu oses paraître devant moi, quand tu m'es odieux à ce point! Non, il n'y a ni hardiesse, ni courage à regarder en face les ennemis qu'on a trahis; c'est de l'impudence, la pire des maladies du cœur humain. Au reste, tu as bien fait de venir; car je soulagerai mon cœur en t'accablant de reproches, et tu souffriras à les entendre. Mais commen-

çons par le commencement[1]. Je t'ai sauvé la vie, comme le savent tous ceux des Grecs qui s'embarquèrent avec toi sur le navire Argo, lorsqu'on t'envoya pour soumettre au joug les taureaux au souffle de feu, et pour ensemencer le champ fatal; et ce dragon, qui couvrait la toison d'or de ses replis tortueux, et la gardait sans jamais succomber au sommeil, je le tuai, et par sa mort j'assurai ton salut. Ensuite j'abandonnai mon père et ma maison pour te suivre dans Iolcos, au pied du Pélion, avec plus d'empressement que de prudence; et je fis périr Pelias, de la mort la plus cruelle, par la main de ses propres filles, et je t'affranchis de toute crainte. Voilà ce que j'ai fait pour toi, ô le plus méchant des hommes! et tu m'as trahie, et tu as contracté un nouvel hymen, quand tu as des enfants! car, si tu n'en avais pas, on te pardonnerait de rechercher une nouvelle union. Mais la foi jurée n'existe plus pour toi, et je ne saurais dire si tu crois que les dieux d'alors ne règnent plus aujourd'hui, ou que de nouvelles lois ont cours maintenant parmi les hommes, puisque tu as conscience d'avoir manqué à mon égard à tes serments. Ah! cette main droite, tu l'as pressée bien des fois; ces genoux, je les ai laissé embrasser en vain par le perfide qui a déçu mes espérances! Allons! je vais te parler comme si je t'étais encore chère, et bien que je n'attende rien de bon d'un homme tel que toi, n'importe! mes questions feront mieux ressortir ta bassesse. Où porter mes pas aujourd'hui? Irai-je dans la maison de mon père, quand je l'ai quittée ainsi que ma patrie pour te suivre en ces lieux? Irai-je trouver les malheureuses filles de Pélias? Elles me feraient un bel accueil, à moi qui ai tué leur père? Car il n'est que trop vrai : je me suis rendue odieuse

1. Voyez Sénèque, *Médée*, 467.

aux miens, et ceux que je n'avais pas de motif pour outrager, je me les suis aliénés pour te plaire. Certes, bien des femmes, en Grèce, estimeront que tu m'as amplement récompensée de ces bienfaits; et j'ai trouvé en toi un époux admirable et fidèle, moi qu'un arrêt d'exil chasse de ce pays, seule, sans amis, avec mes enfants seuls comme leur mère! Belle gloire assurément pour ce nouvel époux, de laisser ses fils errer en mendiant leur pain avec celle qui lui a sauvé la vie! O Jupiter, pourquoi as-tu fourni aux mortels des indices certains pour reconnaître si l'or est faux, tandis que l'homme ne porte sur le corps aucun signe à quoi l'on devine sa méchanceté?

LE CHŒUR. La colère est terrible et difficile à calmer, quand la discorde met aux prises ceux qui sont faits pour s'aimer.

JASON. J'ai besoin, je crois, de savoir manier la parole, et je dois, comme un habile pilote, serrer mes voiles, pour me soustraire à la tempête que ta bouche, ô femme, déchaîne contre moi. Sache donc, puisque tu exaltes outre mesure tes bienfaits, que j'attribue à Vénus seule parmi les dieux et les hommes le succès de mon expédition. Tu as, certes, l'esprit subtil; mais il est odieux de raconter comment l'amour t'a forcée par ses traits inévitables de sauver ma personne. Aussi bien je ne veux pas insister sur ce point. Quant aux services que tu m'as rendus, je ne me plains pas. Toutefois tu as reçu pour prix de mon salut plus que tu n'as donné, comme je vais te l'apprendre. D'abord tu habites la Grèce au lieu d'un pays barbare; tu as appris à connaître la justice et à préférer l'action des lois à l'emploi arbitraire de la force. Tous les Grecs ont reconnu ton savoir, et tu as acquis de la gloire, tandis que, si tu habitais aux dernières limites du monde, on ne parlerait point de toi. Ah! je

ne voudrais ni posséder des trésors, ni chanter d'une voix plus mélodieuse qu'Orphée, si cette heureuse fortune devait rester inconnue. Mais j'en ai dit assez sur mes travaux : aussi bien est-ce toi qui m'as provoquée à parler. Quant à l'alliance royale que tu m'as reprochée, je te prouverai qu'en cela je me suis montré sage, prudent, et ami dévoué de toi et de mes enfants. — Mais sois calme. — Après avoir quitté Iolchos pour venir en ces lieux, traînant après moi une longue suite de malheurs inextricables, pouvais-je rencontrer une chance plus heureuse, exilé comme je l'étais, que d'épouser la fille d'un roi? Ce n'est pas, comme ta jalousie le suppose, que notre union me pèse et que je brûle de posséder une nouvelle épouse, ni que j'aie l'ambition d'accroître ma postérité : les fils qui me sont nés me suffisent, et je n'ai pas lieu de me plaindre; ce que j'ai voulu avant tout, c'est que notre existence fût heureuse et à l'abri du besoin : car je sais que la pauvreté éloigne tous les amis; j'ai voulu élever mes fils d'une manière digne de leur maison, et, si je donnais des frères aux enfants qui sont nés de toi, traiter les uns et les autres avec une égale tendresse, et mettre mon bonheur à confondre les deux races. D'ailleurs tu n'as pas besoin d'autres enfants, et il y a intérêt pour moi à donner ceux qui naîtront pour appui à ceux qui vivent. Ai-je donc été mal inspiré? Tu n'oserais le dire, si tu n'étais blessée de mon nouvel hymen. Car vous en êtes venues, vous autres femmes, à vous croire en possession du parfait bonheur, quand le ménage va bien; mais que le lit conjugal reçoive la moindre atteinte, ce qu'il y a de meilleur et de plus beau vous devient odieux. Que n'est-il possible aux mortels d'avoir des enfants par une autre voie, et de se passer des femmes! Les hommes vivraient ainsi exempts de maux.

LE CHŒUR. Jason, tu as donné à ton langage une bril-

lante parure; toutefois je dirai, dussé-je aller contre ton sentiment, qu'en abandonnant ton épouse, tu n'as point agi justement.

MÉDÉE. Certes, je ne ressemble guère à beaucoup de mortels : car, selon moi, l'homme injuste qui possède le talent de la parole mérite le plus sévère châtiment. Comme il se flatte de pouvoir cacher ses torts sous de belles paroles, il ose faire le mal; mais cette fausse habileté ne réussit pas. Cesse donc, toi aussi, de m'opposer des discours spécieux et habiles : car un seul mot va te renverser. Tu devais, si tu n'étais pas un perfide, me convaincre avant de conclure cette union, et ne point la cacher à tes amis.

JASON. Tu te serais, je suppose, merveilleusement prêtée à mon projet, si je t'avais prévenue de ce mariage, toi qui, même aujourd'hui, ne peux te résoudre à calmer le vif ressentiment de ton cœur.

MÉDÉE. Ce n'est pas là ce qui te préoccupait; mais tu aurais cru déshonorer ta vieillesse en restant l'époux d'une femme barbare.

JASON. Sache bien qu'en épousant une princesse, comme je l'ai fait, ce n'est point la femme que j'ai eue en vue; j'ai voulu, je te l'ai déjà dit, te sauver et assurer ma maison en donnant à mes enfants des rois pour frères.

MÉDÉE. Ah! je ne veux point d'une félicité que le chagrin accompagne, ni de richesses qui déchirent mon cœur.

JASON. Sais-tu que tu devrais former d'autres vœux, afin de paraître plus sage? Souhaite que les biens ne te semblent jamais des maux, et qu'au sein du bonheur tu ne te croies pas malheureuse.

MÉDÉE. Insulte-moi : car tu as un asile, tandis que seule et dans l'abandon je vais fuir de cette terre.

JASON. C'est toi qui l'as voulu; n'en accuse personne.

MÉDÉE. Qu'ai-je fait pour cela ? Ai-je pris une autre femme et trahi ta foi?

JASON. Tu as lancé contre le roi des malédictions impies.

MÉDÉE. Et je suis devenue pour ta maison aussi une cause de malédiction.

JASON. Je ne discuterai pas plus longtemps avec toi sur ce point. Mais, si tu veux que je puise dans mes richesses de quoi alléger pour tes enfants et pour toi-même les rigueurs de l'exil, parle : je suis prêt à le faire d'une main libérale, comme à envoyer des symboles[1] à mes hôtes qui te feront bon accueil. Si tu refuses mes offres, femme, tu feras preuve de folie ; mais tu ne peux que gagner à renoncer à ta colère.

MÉDÉE. Non, je n'userai pas de l'hospitalité de tes amis, et je ne recevrai rien de toi : les dons d'un méchant ne portent point de profit.

JASON. Pour moi, je prends les dieux à témoin que je suis disposé à tout faire pour toi et pour tes enfants ; mais, insensible au bien qu'on veut te faire, tu repousses tes amis avec arrogance : tu te prépares ainsi de nouveaux chagrins.

MÉDÉE. Va ! car tu brûles de rejoindre ta nouvelle épouse, et le temps te paraît long hors du palais. Cours achever ton hymen. Peut-être, s'il plaît aux dieux, tel sera ce mariage que tu retireras ta parole.

LE CHŒUR. Lorsque l'amour s'abat sur nous avec violence, il ne nous laisse en possession ni de l'honneur ni de la vertu ; mais si Vénus exerce son empire avec mesure, il n'est pas de divinité plus aimable. O puissante déesse ! que jamais ton arc doré ne lance contre moi ces

1. C'était une petite tablette que le maître de la maison remettait à l'hôte qui le quittait ; on la brisait en deux morceaux, et chacun des deux en gardait une moitié.

traits inévitables, trempés dans le poison du désir! Puisse la chasteté, le don le plus beau des dieux, me sourire! Puisse la redoutable Vénus ne me susciter jamais des contestations violentes, des querelles inépuisables, en transportant mon cœur d'un amour illicite; puisse-t-elle, honorant les unions paisibles, choisir avec tact des époux assortis! O ma patrie! ô ma maison! puissé-je ne connaître jamais l'exil et passer dans la détresse une existence difficile : c'est le plus déplorable des malheurs. Ah! que la mort me frappe, avant que je voie le jour de l'exil! Non, il n'est pas de malheur plus grand que d'être privée de sa terre natale. Nous l'avons vu; ce ne sont point les récits d'autrui qui nous l'ont appris. Tu n'as rencontré ni cité, ni ami qui ait pitié du sort cruel auquel tu es condamnée. Périsse douloureusement quiconque n'est pas prêt à honorer ses amis en laissant voir le fond d'un cœur pur! Jamais celui-là ne sera de mes amis.

ÉGÉE. Médée, réjouis-toi : car il n'est pas de plus beau préambule pour adresser la parole à ses amis.

MÉDÉE. Réjouis-toi également, Egée, fils du sage Pandion. De quel lieu viens-tu dans cette contrée?

ÉGÉE. Je viens de consulter l'antique oracle d'Apollon.

MÉDÉE. Pourquoi t'es-tu rendu dans ce lieu prophétique, placé au centre de la terre?

ÉGÉE. Pour m'enquérir des moyens d'avoir des enfants.

MÉDÉE. Au nom des dieux, as-tu donc vécu jusqu'à ce jour sans postérité?

ÉGÉE. Je n'ai point d'enfant : ainsi l'a voulu quelque divinité ennemie.

MÉDÉE. As-tu une épouse ou vis-tu dans le célibat?

ÉGÉE. L'hymen m'a soumis à ses lois.

MÉDÉE. Comment Phébus a-t-il répondu à la demande que tu lui adressais d'avoir des enfants?

ÉGÉE. En termes dont le sens est au-dessus de l'intelligence humaine.

MÉDÉE. M'est-il permis de connaître l'oracle du dieu?

ÉGÉE. Assurément: car il demande un esprit pénétrant.

MÉDÉE. Dis-moi donc quel il est, s'il m'est permis de l'entendre.

ÉGÉE. Il ne veut pas que je délie le pied qui sort de l'outre...

MÉDÉE. Que dois-tu faire auparavant? Dans quelle contrée te rendre?

ÉGÉE. Avant d'être rentré dans mes foyers.

MÉDÉE. Et dans quel but as-tu fait voile pour ce pays?

ÉGÉE. Tu connais Pitthée, roi de Trézène?

MÉDÉE. Cet homme si pieux, fils, dit-on, de Pélops.

ÉGÉE. Je veux lui faire part de l'oracle du dieu.

MÉDÉE. Il est sage, en effet, et expert en ces matières.

ÉGÉE. Et, c'est aussi de tous mes hôtes celui que je chéris le plus.

MÉDÉE. Puisses-tu donc réussir et obtenir ce que tu souhaites!

ÉGÉE. Mais pourquoi ces regards, et cet abattement peint sur ton visage?

MÉDÉE. Egée, sache que j'ai le plus détestable des époux.

ÉGÉE. Que dis-tu? Conte-moi tes peines sans rien céler.

MÉDÉE. Jason m'outrage, quoique je ne lui aie donné aucun sujet de plainte.

ÉGÉE. Qu'a-t-il fait? Explique-toi plus clairement.

MÉDÉE. Il a pris une autre femme qui commande en maîtresse dans la maison.

ÉGÉE. Quoi ! il a osé commettre un acte aussi honteux?

MÉDÉE. Oui, sache-le bien; et nous qu'il aimait naguère, il nous méprise.

ÉGÉE. Te hait-il, ou s'est-il épris d'amour?

MÉDÉE. Oui, et d'un violent amour; il n'a point été fidèle à ses amis.

ÉGÉE. Malheur à lui, s'il est coupable, comme tu le dis.

MÉDÉE. Il a conçu le désir de s'allier à une maison royale.

ÉGÉE. Et qui lui donne sa fille? achève...

MÉDÉE. Créon, qui règne sur la terre de Corinthe.

ÉGÉE. Certes, tu avais bien raison, femme, de déplorer ton sort.

MÉDÉE. Je suis perdue; et, de plus je me vois chassée de ce pays.

ÉGÉE. Par qui? quel est ce nouveau malheur qui t'accable?

MÉDÉE. Créon me chasse hors du territoire de Corinthe.

ÉGÉE. Et Jason le souffre? Honte à lui encore une fois!

MÉDÉE. Sa bouche ne me renvoie pas, mais son cœur souhaite que je parte. Eh bien! je t'en conjure par ce menton que je touche, par tes genoux que j'embrasse en suppliante; aie pitié, aie pitié d'une malheureuse; ne me laisse pas vivre dans l'abandon et dans l'exil; ouvre-moi ton royaume et reçois-moi sous ton toit hospitalier. A ce prix, puisses-tu obtenir des dieux cette postérité que tu souhaites, et mourir toi-même comblé d'heur! Sais-tu ce que tu gagneras à m'assister? Grâce à moi ton hymen cessera d'être stérile, et tu deviendras père : je sais pour cela des philtres infaillibles.

ÉGÉE. Pour plusieurs raisons, femme, je suis disposé

à céder à ta prière : je le ferai, d'abord pour les dieux, ensuite parce que tu promets de me rendre père. Or, cette pensée m'absorbe depuis longtemps tout entier. Voici à quoi je m'arrête : si tu mets le pied dans mes États, je m'efforcerai de protéger ta personne, comme c'est mon devoir; souviens-toi toutefois de ceci : je ne veux pas t'emmener hors de ce pays; mais, si tu viens de toi-même dans mes foyers, tu y trouveras un asile inviolable, et je ne te livrerai à qui que ce soit. A toi de quitter spontanément le territoire de Corinthe : car moi aussi je ne veux point que mes hôtes aient rien à me reprocher.

MÉDÉE. Soit; si tu m'engageais ta parole, je n'aurais plus rien à te demander.

ÉGÉE. Ne te fies-tu point à moi? Et que crains-tu, d'ailleurs?

MÉDÉE. J'ai confiance en toi; mais je songe à la famille de Pélias et à Créon. Lié par des serments, tu ne souffriras pas qu'ils m'arrachent à cet asile que tu m'offres dans ton royaume; mais, s'il n'y a entre nous que des paroles, sans foi jurée, tu pourrais bien te laisser fléchir et céder à leurs réclamations : car je ne suis qu'une faible femme, tandis que mes ennemis ont la puissance et sont assis sur le trône.

ÉGÉE. Tu montres, femme, une rare prévoyance; mais, si tel est ton désir, je ne refuse pas d'y accéder. Car c'est une sûreté de plus pour moi de pouvoir opposer à tes ennemis une fin de non-recevoir, et ton salut en sera plus certain. Dicte-moi donc la formule du serment.

MÉDÉE. Jure par le sol de la Terre et par le Soleil, père de mon père, et par tous les dieux ensemble.

ÉGÉE. Que jurerai-je de faire ou de ne point faire? Parle.

MÉDÉE. Jure que tu ne me chasseras jamais de tes États, et que, si l'un de mes ennemis prétendait m'emmener, tu n'y consentirais point, tant que tu vivras.

ÉGÉE. Je jure par la Terre, par la clarté brillante du Soleil, par tous les dieux enfin, de rester fidèle à tout ce que tu me prescris.

MÉDÉE. Il suffit; et, si tu manques à ce serment, à quoi t'exposes-tu?

ÉGÉE. A tout ce que les dieux réservent aux impies.

MÉDÉE. Va et sois heureux : car tout marche à souhait. Pour moi, je ne tarderai pas à venir dans ton royaume, aussitôt que j'aurai terminé ce qui me reste à faire, et que mes vœux seront remplis.

LE CHŒUR. Que le fils de Maia, le conducteur céleste, te ramène dans tes foyers; et puisses-tu obtenir et accomplir ce que ton cœur médite! car j'ai reconnu en toi, Égée, un mortel généreux.

MÉDÉE. O Jupiter! ô Justice, fille de Jupiter! ô lumière du Soleil! A présent, mes amies, je triompherai glorieusement de mes ennemis : la voie où je suis entrée mène à la victoire; à présent, j'ai l'espoir que mes ennemis seront châtiés. Cet homme, à l'heure où la tempête allait engloutir mes projets, m'est apparu comme un port où j'attacherai le câble de mon navire, une fois arrivée dans la ville et la citadelle de Pallas. Je vais maintenant te faire part de tous mes desseins : écoute, car je parle sérieusement. J'enverrai une de mes femmes à Jason pour le prier de se rendre auprès de moi; je l'accueillerai alors avec de douces paroles; je lui dirai que j'approuve son hymen avec cette princesse pour qui le traître m'abandonne, que ce mariage est utile et sagement imaginé; je lui demanderai de permettre que mes fils demeurent ici : non que je veuille les laisser en pays ennemi, en butte aux outrages de ceux qui me

haïssent; mais c'est qu'ils me serviront à tendre à la fille du roi le piége où elle périra. Les mains chargées de présents, ils iront trouver de ma part la nouvelle épouse, et lui demanderont de ne pas les chasser de ce pays. Ils lui porteront un voile d'un fin tissu et une couronne enrichie d'or; et, si la malheureuse se pare de ces ornements, elle mourra d'une mort cruelle, et avec elle quiconque la touchera : si grande est la vertu des poisons dont ces présents seront imprégnés.—Mais c'est assez parler de ma rivale. Je frémis en songeant à l'acte qu'il me faut ensuite accomplir; car je tuerai mes enfants; nul ne pourra les dérober à ma fureur. Et quand j'aurai anéanti toute la maison de Jason, je quitterai cette terre, fuyant le meurtre de mes enfants et chargée du plus odieux forfait. Non, je ne saurais me résoudre à devenir la risée de mes ennemis. Aussi bien, que me sert de vivre? Je n'ai ni patrie, ni famille, ni refuge dans mon malheur. Ah! j'eus tort le jour où je quittai le foyer paternel, séduite par les discours de ce Grec que je châtierai, si les dieux me secondent. Il ne reverra plus vivants les fils qu'il eut de moi; jamais sa nouvelle épouse ne le rendra père : car la misérable est condamnée à périr misérablement, victime de mes poisons. Que personne ne me juge lâche, faible et pusillanime; tout autre est mon caractère : terrible pour mes ennemis, je suis bienveillante pour mes amis : la gloire ici-bas est à ce prix.

LE CHŒUR. Puisque tu nous as fait part de tes desseins, souffre que, dans ton intérêt et par respect pour les lois humaines, je te dissuade de les mettre à exécution.

MÉDÉE. Il en sera ainsi que je l'ai dit. J'excuse ton langage, parce que tu n'as pas essuyé les mêmes traitements que moi.

LE CHŒUR. Quoi! tu auras le courage de tuer tes enfants?

MÉDÉE. C'est le coup le plus cruel que je puisse porter à mon époux.

LE CHŒUR. Oui, mais tu seras la plus malheureuse des femmes.

MÉDÉE. C'en est fait : les discours sont désormais superflus. — Et toi[1], va et ramène Jason : car c'est à toi que je m'adresse pour les missions de confiance. Garde sur mes résolutions un silence absolu, si tu veux du bien à ta maîtresse et que tu sois femme.

LE CHŒUR. Heureux sont de toute antiquité les Érechthéides, fils des dieux fortunés, issus d'une terre sacrée et inexpugnable; ils se nourrissent des fruits glorieux de la sagesse et marchent avec délices au sein de l'éther brillant. C'est là que la blonde Harmonie donna le jour, dit-on, aux neuf Muses, aux chastes Piérides, sur les bords du beau Céphise, où Cypris puisa la douce fraîcheur qu'elle souffle sur le pays; et le front toujours ceint d'une guirlande de roses parfumées, elle envoie les Amours, ces compagnons de la Sagesse, ces auxiliaires de toutes les vertus. Comment donc cette ville aux fleuves sacrés, cette terre hospitalière pour ceux qu'elle aime, pourra-t-elle accueillir une mère qui a tué ses enfants, mère impie et retranchée du reste des humains? Représente-toi tes fils égorgés; considère le forfait dont tu te charges? Ah! nous embrassons tes genoux, nous t'en supplions de toute manière, ne tue point tes enfants. Où prendras-tu le courage de frapper tes enfants? Le cœur et la main ne te failliront-ils pas, en exécutant cet horrible dessein? Comment, en jetant les yeux sur tes fils, pourras-tu retenir les larmes dues

1. Elle s'adresse sans doute à la nourrice.

à leur malheur? Non, quand tes enfants tomberont à tes pieds en suppliants, tu n'auras pas le courage barbare de tremper tes mains dans leur sang.

JASON. Tu m'as mandé, me voici. Quelque indisposée que tu sois contre moi, je ne te refuserai pas cette grâce, et je veux savoir ce que tu as de nouveau à me demander.

MÉDÉE. Jason, je te prie d'oublier mes paroles : il est juste que tu excuses mes emportements, après les preuves d'affection que nous nous sommes données mutuellement. J'ai fait appel à ma raison, et je me suis adressé des reproches : « Malheureuse ! ai-je dit : pourquoi ces transports de colère et de haine contre ceux qui veulent mon bien? Pourquoi me rendre odieuse aux rois de ce pays et à mon époux, qui sert si bien nos intérêts en épousant une princesse et en donnant des frères à mes fils? Ne renoncerai-je point à mon courroux? Dois-je me plaindre, quand les dieux me traitent si bien? N'ai-je pas des enfants, et ne sais-je que nous sommes exilés de notre pays[1] et dépourvus d'amis? » Ces réflexions m'ont fait comprendre l'étendue de ma sottise et l'injustice de mon ressentiment. Maintenant donc j'approuve ta conduite; je trouve que tu as raison de contracter cette nouvelle alliance. Insensée que je suis! J'aurais dû m'associer à tes projets, concourir à ton union, et prendre plaisir à entourer de soins ta jeune épouse. Mais, nous autres femmes, je ne veux pas médire de nous, nous sommes ainsi faites. N'imite donc pas ce sexe faible, et ne réponds pas à la folie par la folie. Oui, j'en fais l'aveu : je confesse que j'avais tort alors; mais j'ai pris maintenant de meilleures résolutions. — O mes enfants, chers enfants! venez, quittez le palais, sortez

1. C'est de la Thessalie que Médée veut parler.

pour embrasser votre père et lui adresser la parole avec nous; abjurez, avec votre mère, la haine qu'elle nourrissait naguère contre un ami. Nous avons fait la paix, et notre ressentiment est apaisé. Prenez ma main. Ah! je frémis à la pensée des maux que cache l'avenir. Chers enfants, vivrez-vous encore longtemps pour me tendre ainsi vos petits bras? Ah! malheureuse! que j'ai les larmes faciles, et que je suis prompte à m'alarmer! En me réconciliant avec votre père, après de longs débats, j'ai trempé de larmes mon visage.

LE CHŒUR. Et moi aussi, j'ai versé des larmes abondantes. Puissent ces malheurs actuels n'en pas amener de plus grands!

JASON. Je te loue de tes sentiments présents, Médée, et ne t'en veux point du passé. Il est naturel qu'une femme soit irritée contre son époux, quand il contracte un nouvel hymen. Mais ton cœur est revenu à de meilleures idées, et tu as fini par adopter le plus sage parti: je reconnais à ce trait une femme prudente. Quant à vous, mes fils, vous recueillerez, s'il plaît aux dieux, les fruits de mes soins et de ma prévoyance. Je pense qu'un jour vous serez, dans Corinthe, assis au premier rang avec vos frères. Grandissez donc: aussi bien, votre père et quelque divinité propice ont su pourvoir au reste. Puissé-je vous voir, pleins de santé, parvenus à la fleur de l'âge et vainqueurs de mes ennemis! Et toi, Médée, pourquoi ces larmes qui baignent tes joues? Pourquoi cette pâleur, et ce visage qui se détourne de nous? N'es-tu point satisfaite de m'entendre ainsi parler?

MÉDÉE. Ce n'est rien: je songeais à ces enfants.

JASON. Aie confiance, car je veillerai sur eux.

MÉDÉE. Je veux t'obéir et croire à la sincérité de ton langage; mais la femme est un être faible et a les larmes faciles.

JASON. Pourquoi donc, infortunée, gémis-tu sur le sort de ces enfants?

MÉDÉE. Je suis leur mère; et, quand tu leur souhaitais une longue vie, je me suis demandé, le cœur ému de pitié, si ton vœu serait exaucé. — Mais je n'ai dit encore qu'une partie des choses dont je voulais t'entretenir; je vais aborder l'autre. Puisqu'il plaît au roi de ce pays de me bannir (et c'est le plus sage parti, je le reconnais volontiers, ma présence en ces lieux serait une gêne et pour toi et pour les maîtres de Corinthe : car je ne crois pas être bien vue céans), je quitterai cette terre et partirai en exil. Mais pour que mes fils soient élevés par tes soins, demande à Créon de ne pas les proscrire avec leur mère.

JASON. J'ignore si je le fléchirai; toutefois, il faut essayer.

MÉDÉE. Engage ta nouvelle épouse à le demander à son père.

JASON. Je le ferai, et j'espère l'y décider, si elle ressemble aux autres femmes.

MÉDÉE. Je veux t'aider moi-même dans cette entreprise. Je lui enverrai des présents qui surpasseront de beaucoup, je le sais, ce qui existe actuellement parmi les mortels: un voile d'un fin tissu et une couronne enrichie d'or: mes enfants les lui offriront. Eh bien! il faut qu'un des serviteurs se hâte d'apporter ici ces ornements. La jeune épouse sera heureuse, mille fois heureuse, et d'avoir rencontré pour époux un homme aussi distingué, et de posséder une parure que le Soleil, père de mon père, donna à sa postérité. Enfants, prenez dans vos mains ces offrandes nuptiales, et allez les porter à la jeune et heureuse princesse; de pareils présents ne sont certes pas à mépriser.

JASON. Et pourquoi, folle que tu es, faire l'abandon

de ces richesses ? Crois-tu que les voiles et que l'or soient rares dans le palais du roi ? Garde ces objets, au lieu de les donner. Si la princesse fait quelque état de moi, j'aurai plus de poids auprès d'elle, je le sais bien, que tous les trésors.

MÉDÉE. Ne dis pas cela : les présents fléchissent les dieux mêmes ; et l'or a plus de pouvoir sur les mortels que tous les discours du monde. La fortune sourit à la princesse, les dieux augmentent ses prospérités, la nouvelle épouse règne ! et pour sauver mes fils de l'exil, je donnerais plus que de l'or, je donnerais ma vie. Allez, mes enfants, entrez dans cette opulente demeure ; priez, suppliez la nouvelle épouse de votre père, ma souveraine ; obtenez d'elle, en lui offrant cette parure, de ne point quitter ce pays. Ce qui importe avant tout, c'est qu'elle reçoive elle-même ces présents. Hâtez-vous : puissiez-vous réussir et rapporter à votre mère la réponse qu'elle souhaite !

LE CHŒUR. Non, je ne conserve plus aucune espérance de voir la vie de ces enfants épargnée ; les voilà désormais sur le chemin de la mort. La jeune épouse acceptera, l'infortunée ! ce diadème d'or, instrument de son supplice ; elle prendra dans ses mains et attachera sur ses blonds cheveux ce fatal ornement, œuvre de Pluton. L'attrait et l'éclat divin de ce voile et de cette couronne enrichie d'or la décideront à s'en parer ; et la jeune épouse achèvera sa toilette chez les morts. Tel est le piége où elle tombera ; tel est le trépas qui lui est réservé ; l'infortunée n'échappera pas à ce sort fatal. Et toi, époux funeste, qui t'allies à la famille de nos princes, tu prépares, sans t'en douter, la perte de tes enfants, la mort déplorable de ton épouse. Malheureux ! combien tu t'aveugles sur le sort qui t'attend ! Je déplore aussi ton infortune, ô malheureuse mère, qui vas égorger tes enfants, afin

de venger la foi conjugale que ton perfide époux a violée pour entrer dans le lit d'une autre épouse.

LE GOUVERNEUR. Maîtresse, l'arrêt d'exil qui frappait tes fils est levé ; la fille du roi a reçu avec empressement les présents qu'ils lui apportaient : désormais, tes enfants peuvent vivre en paix.

MÉDÉE. Hélas !

LE GOUVERNEUR. D'où vient le trouble que tu ressens, quand tout marche à souhait ? Pourquoi détournes-tu le visage, et n'accueilles-tu pas avec joie mes paroles ?

MÉDÉE. Ah ! dieux !

LE GOUVERNEUR. Voilà qui s'accorde mal avec ce que je t'annonce.

MÉDÉE. Hélas ! encore une fois, hélas

LE GOUVERNEUR. T'ai-je annoncé par hasard, à mon insu, quelque événement fâcheux ? Me suis-je trompé, en croyant apporter un heureux message ?

MÉDÉE. Tu as dit ce que tu avais à dire : je ne t'adresse point de reproche.

LE GOUVERNEUR. Pourquoi donc baisses-tu les yeux et verses-tu des larmes ?

MÉDÉE. J'y suis bien forcée, vieillard, après la résolution que les dieux et une mauvaise inspiration m'ont fait prendre.

LE GOUVERNEUR. Aie courage : toi aussi, tu rentreras un jour dans ce pays, grâce à tes enfants.

MÉDÉE. Auparavant j'en ferai descendre d'autres sous la terre.

LE GOUVERNEUR. Tu n'es pas la seule mère qui ait été séparée de ses enfants. Mortelle, tu dois supporter les malheurs avec résignation.

MÉDÉE. J'y tâcherai. Mais rentre dans le palais, et prépare à mes enfants ce qui leur est nécessaire chaque jour. — O mes enfants, mes enfants ! vous avez donc une

ville, une demeure[1], où vous habiterez pour toujours, séparés de votre malheureuse mère! Et moi, je vais partir en exil, sur une terre étrangère, avant d'avoir joui de vous, et de vous avoir vus heureux; avant d'avoir paré l'épouse, préparé la couche nuptiale et porté le flambeau de l'hymen[2]. Infortunée que je suis! voilà le prix de ma fierté! C'est donc en vain, mes enfants, que je vous ai nourris; en vain que j'ai pris tant de peines, enduré tant de fatigues, depuis le jour où je vous mis au monde avec de cruelles douleurs. Certes, j'avais placé en vous bien des espérances : vous deviez me nourrir dans ma vieillesse, m'ensevelir de vos propres mains à l'heure de ma mort, toutes choses enviées des mortels; c'en est fait aujourd'hui de ces douces pensées! Privée de vous, je passerai une vie triste et misérable; et vous, vous ne regarderez plus tendrement votre mère : car vous mènerez une existence nouvelle. Hélas! hélas! pourquoi attacher vos yeux sur moi, chers enfants? pourquoi me souriez-vous de ce dernier sourire? Ah! que faire? Le cœur me manque, ô femmes, quand je vois l'œil serein de ces enfants... Non, je ne puis. Adieu mon projet! j'emmènerai mes fils hors de ce pays. Faut-il donc, pour punir leur père, faire leur malheur, à eux, et me rendre moi-même deux fois plus malheureuse? Non certes, je ne le ferai pas. Adieu mon projet!... Mais, pourtant, à quoi pensé-je? Voudrai-je apprêter à rire en laissant mes ennemis impunis? Ayons de l'audace.... Ah! lâche que je suis! aller jusqu'à tenir ce langage pusillanime! Allez, mes fils, rentrez dans le palais. Libre à lui[3] de ne point assister au sacrifice que je prépare; ma main, à moi, ne faiblira pas... Ah! n'achève pas, cœur barbare! Laisse-

1. Paroles à double entente.
2. La mère portait un flambeau aux noces de son enfant.
3. Il faut sans doute entendre le dieu Soleil.

les, malheureuse! épargne tes enfants! En vivant avec toi, ils soulageront tes ennuis... Non, par les démons vengeurs, hôtes souterrains de Pluton, il ne sera pas dit que je laisserai mes fils en butte aux outrages de mes ennemis. Il faut absolument qu'ils meurent; et puisqu'il le faut, c'est moi qui les tuerai, moi qui les ai fait naître. L'arrêt est irrévocable; ils n'échapperont point à la mort... Et déjà la tête ceinte du bandeau, et revêtue du voile fatal, la jeune princesse expire; je le sais. Eh bien! puisque je vais entrer dans cette triste voie (plus triste encore est celle où je les conduirai), je veux adresser la parole à mes fils. Donnez, donnez, enfants, votre main: que votre mère la baise. O main chérie, tête chérie, aimable aspect, nobles traits de mes enfants! Soyez heureux, mais là-bas; ici, votre père vous a frustrés du bonheur. O délicieux embrassements! que leur peau est douce, et suave leur haleine! Allez, partez: je n'ai plus la force de vous regarder; je succombe à l'excès de mes maux. Oui, je comprends la grandeur du forfait auquel je m'apprête; mais la passion, cause ici-bas des plus grands crimes, l'emporte en moi sur les conseils de la raison.

LE CHŒUR. Souvent déjà j'ai discuté des questions plus subtiles et abordé des problèmes plus grands que ceux qu'il convient aux femmes de résoudre. C'est que nous aussi, nous avons une muse dans le commerce de laquelle nous apprenons la sagesse: non pas toutes, il est vrai: peut-être en trouverait-on une entre mille; mais parfois notre sexe n'est point étranger aux Muses. Je prétends que les mortels, qui n'ont pas contracté d'hymen et n'ont point engendré d'enfants, l'emportent en bonheur sur ceux qui sont devenus pères. Est-on sans enfants? on ignore si la paternité est chose douce ou pénible pour les mortels, et l'on est exempté de mille

souffrances. Mais ceux qui voient grandir dans leurs maisons de tendres rejetons sont accablés de continuels soucis. Pourront-ils, d'abord, les élever comme il faut? Leur laisseront-ils des moyens d'existence? Ensuite, ils ignorent s'ils travaillent pour des êtres vicieux ou pour des gens de bien. Enfin, il est un dernier malheur qui menace tous les mortels. Supposons qu'ils aient amassé une fortune suffisante, que les enfants soient arrivés à l'adolescence et soient devenus vertueux; eût-on cette heureuse chance, la mort les emporte et les précipite chez Pluton. Quel est donc le profit de la paternité, si, à tant d'autres chagrins que causent les enfants, les dieux ajoutent encore la douleur la plus cruelle?

MÉDÉE. Mes amies, j'attends depuis longtemps déjà que la fortune ait prononcé, et je suis impatiente de savoir ce qui adviendra là-bas. (Elle montre le palais.) — Mais voilà un des serviteurs de Créon qui s'avance : sa respiration haletante montre qu'il a quelque malheur nouveau à nous annoncer.

LE MESSAGER. Après l'horrible forfait que tu as accompli, Médée, fuis, fuis : qu'un navire ou un char t'emporte loin de ces lieux.

MÉDÉE. Que s'est-il passé pour que je mérite l'exil?

LE MESSAGER. La fille du roi vient de périr, ainsi que Créon, son père, victime de tes poisons.

MÉDÉE. Oh! l'heureuse nouvelle! je te compterai désormais au nombre de mes bienfaiteurs et de mes amis.

LE MESSAGER. Que dis-tu? as-tu perdu le sens et la raison, femme, pour te réjouir en apprenant la ruine de la maison royale, au lieu de trembler à cette nouvelle?

MÉDÉE. Je pourrais répondre à tes paroles; mais ne t'emporte point, ami; dis-moi plutôt comme ils ont péri : car le plaisir sera double pour moi, si leur mort a été terrible.

LE MESSAGER. Lorsque tes deux enfants, accompagnés de leur père, sont entrés dans l'appartement de la princesse, nous nous réjouîmes, nous autres serviteurs que tes malheurs affligeaient; et nous nous disions tous à l'oreille que ton mari et toi vous aviez oublié votre ancienne querelle. L'un baise les mains de tes fils, l'autre embrasse leur tête blonde; moi-même, transporté de joie, je les suivis jusque dans l'appartement des femmes. La maîtresse qui t'a remplacée, et que nous honorons aujourd'hui, n'avait pas encore aperçu tes deux enfants, et elle jetait un tendre regard à Jason; mais ensuite elle se couvrit le visage de son voile et détourna ses beaux yeux, ne pouvant supporter la présence de tes enfants. Ton époux s'efforçait de calmer l'émotion et la colère de la jeune femme : « N'aie point de haine, disait-il, pour ceux qui t'aiment; apaise-toi, et tourne la tête de ce côté; que les amis de ton époux soient les tiens : accepte ces présents, et obtiens de ton père qu'il dispense ces enfants de l'exil en ma faveur. » Pour elle, quand elle vit la parure, elle ne résista plus et promit tout à son époux; tes enfants et leur père n'étaient pas encore loin, qu'elle prend le voile brillant et s'en revêt, et, plaçant la couronne d'or sur sa tête, elle arrange sa chevelure devant un miroir poli, en souriant à sa propre image. Ensuite, elle quitte son trône, et parcourt l'appartement, posant avec grâce sur le sol son pied blanc comme l'albâtre; ravie de ces présents, elle se redresse et regarde à plusieurs reprises ses talons. Mais bientôt, ô spectacle horrible à voir ! elle change de couleur, elle recule, tremblant de tous ses membres, et c'est à peine si elle retombe assez tôt sur son trône pour ne point tomber par terre. Alors une vieille esclave, croyant sans doute que la fureur de Pan ou de quelque autre divinité s'était emparée d'elle, se mit à hurler jusqu'à ce qu'enfin elle voit

une écume blanche sortir de la bouche de la princesse, ses yeux se renverser et le sang se retirer de son corps. Alors, au lieu de hurlements, elle poussa des cris lamentables. Aussitôt l'une court à l'appartement du père, l'autre va trouver le nouvel époux de la princesse pour l'informer de ce malheur : le palais tout entier retentissait des pas des esclaves courant en tout sens. Déjà un agile coureur aurait parcouru deux fois les six plèthres du stade et atteint la borne, lorsque l'infortunée, retrouvant la parole et la vue, revint à elle et poussa un long gémissement : car elle était assaillie par deux maux à la fois : la couronne d'or qui ceignait sa tête lançait des jets prodigieux d'une flamme dévorante, et le fin tissu, présent de tes enfants, consumait la chair délicate de la malheureuse. Toute en feu, elle se lève de son siége et s'enfuit en secouant çà et là sa tête et ses cheveux : elle voudrait jeter sa couronne; mais l'ornement d'or était solidement assujetti, et le feu redoublait de violence, à mesure qu'elle secouait sa chevelure. Elle tombe enfin sur le sol, vaincue par la douleur et méconnaissable pour tout autre que pour un père. On ne distinguait plus ni la place de ses yeux ni les traits de son beau visage; des ruisseaux de sang et de feu coulaient du sommet de sa tête, et les chairs, broyées par la dent invisible du poison, se détachaient des os et tombaient comme les larmes du pin : spectacle horrible! Tous craignaient de toucher son cadavre : son sort était pour nous une leçon. Cependant le malheureux père, ignorant cette catastrophe, entre tout à coup dans la chambre : il se précipite sur le corps de sa fille en poussant des cris de douleur, la presse entre ses bras et la couvre de baisers : « O fille infortunée! s'écrie-t-il, quel dieu t'a frappée de ce trépas immérité? qui t'enlève à la tendresse d'un vieillard voisin de la tombe? Ah! que ne puis-je mourir avec toi, mon

enfant! » Quand il eut cessé de gémir et de se lamenter, il voulut relever son corps débile; mais il resta attaché au voile léger de la princesse, comme le lierre se colle aux rameaux du laurier. Alors commença une lutte épouvantable : voulait-il soulever un genou? elle le faisait retomber en arrière; avait-il recours à la force? les chairs du vieillard se détachaient et laissaient ses os à nu. Enfin le malheureux s'éteignit et rendit l'âme : car il ne pouvait plus résister à la souffrance. Ils gisent tous deux inanimés, le père à côté de sa fille, couple infortuné, bien digne de larmes. Pour ce qui te regarde, je ne veux rien dire : tu apprendras assez toi-même que le mal retombe sur son auteur. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les mortels me paraissent une ombre vaine; et je ne crains pas de dire que ceux qui se croient des sages et des penseurs profonds sont atteints de la plus grande folie. La félicité n'est pas le partage des humains; les dons de la fortune peuvent faire que l'un réussisse mieux que l'autre; mais il n'est point heureux.

LE CHŒUR. Le destin paraît accabler aujourd'hui Jason d'une foule de maux mérités. O fille infortunée de Créon, que je plains ton malheur, toi que l'hymen de Jason précipite aux enfers!

MÉDÉE. Amies, mon parti est pris; je vais tuer mes enfants sans plus tarder, avant de fuir de cette terre : je ne veux pas, en perdant le temps, les exposer à recevoir la mort d'une autre main plus barbare que la mienne. Il faut absolument qu'ils meurent; puisqu'ils ne peuvent éviter la mort, c'est moi qui les tuerai, moi qui les ai fait naître. Allons, mon cœur, arme-toi de courage. Pourquoi tardé-je à consommer ce forfait horrible, mais nécessaire? Va, que ta main, ta malheureuse main prenne le glaive; entre dans cette carrière de douleur qui s'ouvre pour toi; ne mollis point, perds le sou-

venir de tes enfants; oublie qu'ils te sont chers, que tu leur as donné le jour. Méconnais tes enfants durant le court espace de ce jour, et, après cela, lamente-toi. Car tu as beau les tuer, tu les chéris néanmoins, et tu es la plus malheureuse des femmes!

LE CHŒUR. O Terre! ô Soleil, qui éclaires tout de tes rayons! regardez, voyez cette femme barbare, avant qu'elle frappe ses enfants et verse son propre sang : car c'est de toi qu'ils tirent leur origine, et il est à craindre que les descendants d'un dieu ne périssent par une main mortelle. Arrête donc, astre brillant et divin, réprime, chasse du palais cette Furie atroce, sanguinaire, que poussent de mauvais Génies. C'est donc en vain que tu as souffert les douleurs de l'enfantement, en vain que tu as mis au monde ces êtres chéris, barbare, qui as franchi le détroit inhospitalier des bleuâtres Symplégades! Malheureuse! pourquoi ton cœur est-il possédé de cette fureur impie? Le meurtre suit et venge le meurtre. Terrible est l'expiation pour les mortels qui arrosent la terre du sang d'un parent : les dieux accablent de calamités égales au crime la maison du meurtrier.

PREMIER ENFANT. Malheur à moi! que faire? Où fuir les mains de ma mère?

SECOND ENFANT. Je ne sais, frère bien-aimé... Nous sommes perdus.

LE CHŒUR. Entends-tu, entends-tu les cris des enfants? O malheureuse femme! Entrerai-je dans la maison? Je veux soustraire ces enfants à la mort.

LES ENFANTS. Ah! secourez-nous, au nom des dieux : il en est temps; car voilà le fer suspendu sur nos têtes.

LE CHŒUR. Malheureuse! tu avais donc un cœur de pierre et de fer, pour tuer d'un bras parricide tes propres enfants, le fruit de tes entrailles! Une seule femme, dit-

on, une seule avant toi porta la main sur ses enfants, Ino, que les dieux avaient frappée de folie, lorsque l'épouse de Jupiter la chassa de sa demeure et la condamna à une vie errante. Mais la malheureuse se précipita du rivage élevé de la mer dans les flots, en expiation de ce meurtre impie, et la mort réunit la mère à ses deux enfants. Peut-on rien imaginer de plus affreux? Hymen, déplorable hymen! que de maux tu as déjà causés aux mortels!

JASON. Femmes, qui vous tenez près de ce palais, dites-moi si Médée, l'auteur de ces forfaits, est dans la maison, ou si elle s'est dérobée par la fuite au châtiment. Il lui faut ou se cacher dans les entrailles de la terre, ou prendre son vol dans les vastes plaines de l'air, si elle veut échapper à la juste vengeance de la maison royale. S'est-elle flattée qu'après avoir tué les maîtres de ce pays, elle pourrait s'enfuir impunément de ces lieux? Mais je me soucie moins d'elle que de mes enfants : ceux qu'elle a frappés la frapperont à leur tour; moi, je suis venu pour sauver les jours de mes fils, je crains que les parents du roi ne leur fassent expier le meurtre impie commis par leur mère.

LE CHŒUR. Infortuné Jason, tu ne connais pas l'étendue de ton malheur; sans quoi, tu n'aurais pas tenu ce langage.

JASON. Qu'y a-t-il? Songe-t-elle par hasard à me tuer moi-même?

LE CHŒUR. Tes fils sont morts de la main de leur mère.

JASON. Ah! que veux-tu dire? tu me fais mourir, femme.

LE CHŒUR. Tes enfants ne sont plus, songes-y bien.

JASON. Où donc les a-t-elle tués? est ce dans le palais ou dehors?

LE CHŒUR. Ouvre les portes, et tu verras leurs corps inanimés.

JASON. Esclaves, hâtez-vous de tirer les verrous et d'enlever les barres pour que je voie mon double malheur, mes fils privés de vie, et que je punisse l'auteur de leur mort.

MÉDÉE. Pourquoi ébranler et soulever ces portes? Tu cherche tes fils morts et celle qui les a fait périr? Épargne-toi cette peine. Si tu as besoin de moi, parle à ton gré; mais ton bras ne saurait m'atteindre. Le Soleil, mon père, m'a donné ce char pour me soustraire aux atteintes de mes ennemis.

JASON. O monstre, ô femme exécrable, en horreur aux dieux, à moi et à tout le genre humain, qui as osé enfoncer le fer dans le cœur de tes enfants, toi, leur mère! et as laissé dans le deuil un père infortuné : oses-tu bien, après un tel forfait, regarder en face le soleil et la terre? Puisse ta mort expier cet acte abominable! J'y vois clair maintenant; j'étais aveugle, alors que je t'emmenai d'un pays et d'une maison barbare pour te conduire en Grèce, furie perfide, qui as trahi ton père et la terre qui t'as nourrie. Mauvais Génie des tiens, tu es venue fatalement t'abattre sur moi. Avant de monter sur le beau navire des Argonautes, tu as égorgé ton frère au pied des autels. Voilà par quoi tu as commencé; devenue mon épouse, tu m'avais donné des enfants; et ces enfants, tu les as tués par dépit de mon nouvel hymen. Non, jamais une femme grecque n'aurait eu cette audace; et c'est toi que j'ai préférée, à qui j'ai uni mon sort, union fatale et qui a causé ma perte : car tu n'es pas une femme, mais une lionne, un monstre plus sauvage que la Tyrrhénienne Scylla. Eh bien! meurs (car, impudente comme tu es, les plus sanglantes injures te laisseraient insensible), meurs couverte de honte et souillée du sang de tes enfants.

Pour moi, je n'ai plus qu'à pleurer mon sort, et ce nouvel hymen, dont les joies me sont ravies, et ces enfants que j'avais engendrés et élevés et que je ne reverrai pas vivants : hélas ! ils ne sont plus.

MÉDÉE. J'en aurais long à dire en réponse à tes reproches, si Jupiter ne savait ce que j'ai fait pour toi, et comment tu m'as récompensée. Après avoir déshonoré ma couche, tu ne devais pas vivre au sein de la joie et insulter à mon malheur, non plus que la princesse; et l'auteur de cette alliance, Créon, ne pouvait me chasser impunément de cette terre. Après cela, appelle-moi lionne, si tu veux, ou Scylla, le fléau des champs Tyrrhéniens; j'ai rendu à ton cœur, c'était justice, la blessure qu'il m'a faite.

JASON. Tu souffres, certes, comme moi, et tu partages mes maux.

MÉDÉE. Oui, crois-le bien; mais je gagne à souffrir, si tu ne ris pas de ma douleur.

JASON. O mes enfants, quelle mauvaise mère le ciel vous a donnée !

MÉDÉE. O mes fils, vous périssez victimes de la perfidie d'un père !

JASON. Ce n'est pas mon bras, du moins, qui leur a porté le coup mortel.

MÉDÉE. Mais ce sont tes outrages et ton nouvel hymen.

JASON. Quoi ? pour venger tes droits d'épouse tu t'es résolue à les tuer?

MÉDÉE. Crois-tu donc que ce soit pour une femme un léger dommage?

JASON. Oui, si elle est sensée; mais toi, tout te rend malheureuse.

MÉDÉE. Ils ne sont plus : voilà ce qui te déchirera le cœur.

JASON. Tu as en eux des démons cruels qui s'acharneront sur ta tête.

MÉDÉE. Les dieux connaissent le premier auteur de leurs maux.

JASON. Ils connaissent, du moins, ton âme vile et méprisable.

MÉDÉE. Hais-moi : je déteste ta parole odieuse.

JASON. Et moi, je déteste la tienne; mais il nous est facile de rompre l'entretien.

MÉDÉE. Comment? Que faut-il faire? Je n'ai pas moi-même de plus vif désir.

JASON. Laisse-moi ensevelir mes enfants et les pleurer.

MÉDÉE. Non pas. Je veux les ensevelir de ma propre main, en les portant dans le bois sacré de Junon Acræa[1], afin qu'aucun ennemi ne viole leur sépulture. J'établirai aussi dans cette contrée où règna Sisyphe une fête auguste et des sacrifices solennels, en expiation de ce meurtre impie. Je vais partir pour la terre d'Érechthée[2], et me fixer auprès d'Égée, fils de Pandion. Pour toi, et c'est justice, tu périras misérablement, la tête écrasée par les débris du navire Argo, et tu recueilleras les fruits amers de ton nouvel hymen.

JASON. Et toi, que la Furie de tes enfants, que la justice vengeresse du meurtre te fassent périr!

MÉDÉE. Quelle divinité, quel Génie pourrait t'exaucer, toi qui as menti à tes serments et violé les droits de l'hospitalité?

JASON. Malheur à toi, monstre abominable, bourreau de tes enfants!

MÉDÉE. Rentre au palais et donne la sépulture à ta jeune épouse!

1. Junon avait un temple sur un promontoire (ἄκρα) situé à une certaine distance de Corinthe.

2. Athènes.

JASON. J'y vais, mais privé de mes deux enfants.

MÉDÉE. Tu ne sens pas encore leur perte; attends que la vieillesse soit venue.

JASON. O mes chers enfants!

MÉDÉE. Chers à leur mère et non à toi.

JASON. Et pourtant tu les as tués.

MÉDÉE. Pour te désespérer.

JASON. Hélas! que je voudrais, dans mon malheur, appuyer mes lèvres sur leurs lèvres chéries!

MÉDÉE. Tu n'as maintenant pour eux que de tendres paroles; et naguère tu les repoussais.

JASON. Laisse-moi, au nom des dieux, toucher le corps de mes enfants.

MÉDÉE. Cela est impossible, et tu parles en vain.

JASON. Jupiter, tu entends comme on rejette ma prière, et quel traitement je reçois de ce monstre exécrable, de cette mère souillée du sang de ses enfants? Mais je fais, du moins, ce qui dépend de moi; je pleure mes fils, et ma voix suppliante prend les dieux à témoin qu'après avoir tué mes enfants, tu m'empêches de les toucher et d'ensevelir leurs corps inanimés. Plût au ciel que je ne leur eusse pas donné l'être pour les voir égorgés par ta main!

LE CHŒUR. Jupiter, du haut de l'Olympe, règle le cours des événements. Bien des choses s'accomplissent contre notre attente par la volonté des dieux : ce qui semblait devoir arriver n'a pas lieu, et un dieu fraye la voie aux événements imprévus. Telle a été l'issue du drame auquel nous avons assisté.

ORESTE

PERSONNAGES :

ORESTE.

ÉLECTRE.

PYLADE.

MÉNÉLAS.

HÉLÈNE.

HERMIONE.

TYNDARE.

UN ESCLAVE PHRYGIEN.

UN MESSAGER.

APOLLON.

LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes.

La scène est à Argos, devant le palais des Atrides.

ORESTE

ÉLECTRE. Il n'est point de disgrâce, si terrible qu'on la conçoive, point de souffrance, point de malheur infligé par les dieux, dont la nature humaine ne porte le poids accablant. Ainsi l'heureux Tantale (je ne le dis pas pour insulter à son sort), Tantale, issu, dit-on, de Jupiter, demeure suspendu au milieu des airs, voyant avec effroi un rocher planer au dessus de sa tête ; et, s'il subit ce châtiment, c'est qu'ayant obtenu l'honneur, lui simple mortel, de s'asseoir à la même table que les dieux (ainsi le publie la renommée), il ne sut pas contenir sa langue, ce qui est la plus honteuse infirmité. Il engendra Pélops, lequel eut pour fils Atrée, que la Parque, en filant la trame de sa vie, destina à vivre en mésintelligence et mit aux prises avec Thyeste, son propre frère. Mais pourquoi m'arrêter sur des crimes que ma langue doit taire ? Atrée massacra les enfants de Thyeste, et les lui servit dans un festin. Du sang d'Atrée (je passe les événements intermédiaires) sortirent l'illustre Agamemnon, si toutefois il fut illustre, et Ménélas, qui eut pour mère une Crétoise du nom d'Érope [1]. Celui-ci épousa Hélène, objet de la haine des dieux ; le roi Agamemnon contracta avec Clytemnestre une alliance dont la renom-

1. Érope, épouse d'Atrée, était fille de Catrée, roi de Crète.

mée s'est répandue parmi les Grecs. De cette union naquirent trois filles, Chrysothémis, Iphigénie et moi, Électre, ainsi qu'un fils, Oreste, tous enfants de la plus impie des femmes, qui tua son époux après l'avoir enveloppé d'un vêtement sans issue : pourquoi? Il ne sied pas à une vierge de le dire; je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Faut-il accuser Apollon d'injustice? Aussi bien est-ce lui qui persuada à Oreste de tuer sa mère, celle qui l'a porté dans son sein, ce qui n'est pas glorieux aux yeux de tout le monde. Il l'a tuée cependant pour ne pas désobéir au dieu; et moi je pris part au meurtre, autant qu'une femme en est capable; et Pylade nous prêta le secours de son bras. Depuis lors, le malheureux Oreste est en proie à une maladie cruelle qui le mine; le voilà gisant sur son lit, où le sang de sa mère l'agite par de sombres fureurs : car je crains de nommer les déesses Euménides, qui lui font sentir les tourments de l'épouvante. Voilà six jours déjà que ma mère a été égorgée et que son corps a été purifié par le feu; durant tout ce temps, Oreste n'a pris aucune nourriture ni baigné son corps. Caché dans ses vêtements, quand le mal lui laisse quelque répit et qu'il a recouvré la raison, il pleure; parfois, il saute d'un bond rapide hors de son lit, comme un jeune coursier qui a secoué le joug. Défense a été faite aux Argiens de nous recevoir sous leurs toits, de nous admettre au partage du feu, de nous adresser la parole, car nous sommes parricides; et c'est aujourd'hui que la ville d'Argos prononcera si nous serons condamnés à périr lapidés ou à plonger dans notre gorge un glaive acéré. Nous conservons toutefois quelque espérance d'échapper au trépas : car Ménélas revient de Troie dans sa patrie, après avoir erré longtemps sur les mers, et son vaisseau, entré dans le port de Nauplie, mouille sur le rivage. Quant à Hélène, cause

de tant de larmes, Ménélas a choisi la nuit pour l'envoyer à notre palais, de peur qu'en la voyant passer quelqu'un de ceux dont les enfants ont péri sous Ilion n'en vînt à la lapider. Elle est là (montrant le palais), pleurant sa sœur et les malheurs de sa maison. Toutefois, elle n'est pas sans consolation dans sa douleur : la jeune Hermione, que Ménélas avait laissée à la maison lorsqu'il fit voile pour Troie, et qu'il amena de Sparte et confia aux soins de ma mère, Hermione fait la joie d'Hélène et l'aide à oublier ses maux. Je regarde de tous côtés si je verrai Ménélas arriver : bien faible, d'ailleurs, l'appui sur lequel nous nous reposons, s'il ne devient pas notre sauveur. C'est une triste chose qu'une maison accablée par le malheur!

HÉLÈNE. O fille de Clytemnestre et d'Agamemnon, Électre, restée vierge depuis si longtemps[1], comment avez-vous pu, ton frère, le malheureux Oreste, et toi, devenir les meurtriers de votre mère? car je ne crois pas me souiller en t'adressant la parole, attendu que je rejette le crime sur Apollon. Toutefois, je pleure sur le sort de Clytemnestre, ma sœur, que je n'ai point vue depuis le jour où je partis pour Ilion, comme j'y suis partie, par une fatalité des dieux; et je déplore l'abandon où sa mort m'a laissée.

ÉLECTRE. Que te dirai-je, Hélène? Regarde, et tu verras la postérité d'Agamemnon plongée dans le malheur. Moi, je veille, l'œil toujours ouvert, auprès de ce malheureux cadavre : car à peine un souffle léger anime-t-il son corps inanimé; et je ne veux point paraître insulter à ses maux; tandis que toi, heureuse Hélène, et ton heu-

1. « Nous croyons, dit M. Weil, que le poëte ne prête pas sans quelque malice un tel langage à la femme qui se donna à Déiphobe après avoir perdu Pâris, et qui semble avoir regardé comme le plus grand des malheurs de se passer d'époux. »

reux époux, vous venez trouver deux êtres également infortunés.

HÉLÈNE. Depuis combien de temps est-il étendu sur ce lit?

ÉLECTRE. Depuis qu'il a versé le sang maternel

HÉLÈNE. O malheureux! Malheureuse aussi sa mère, d'avoir ainsi péri!

ÉLECTRE. Telle est notre infortune, que j'ai perdu toute espérance.

HÉLÈNE. Au nom des dieux, veux-tu m'accorder une grâce?

ÉLECTRE. Autant que je le pourrai, occupée que je suis à veiller sur mon frère.

HÉLÈNE. Veux-tu te rendre au tombeau de ma sœur?

ÉLECTRE. De ma mère? A quelle fin?

HÉLÈNE. Pour y porter les prémices de mes cheveux et faire des libations.

ÉLECTRE. Ne t'est-il pas permis d'aller au tombeau d'une proche parente?

HÉLÈNE. Je rougis de me montrer aux Argiens.

ÉLECTRE. C'est raisonner sagement, quoique un peu tard, toi qui naguère quittas sans honte tes foyers.

HÉLÈNE. Ce que tu dis est juste, mais n'est pas aimable pour moi.

ÉLECTRE. Et pourquoi cette pudeur vis-à-vis des habitants de Mycènes?

HÉLÈNE. Je crains les pères de ceux qui sont morts sous Ilion.

ÉLECTRE. Tu es, en effet, fort décriée parmi les Argiens.

HÉLÈNE. Affranchis-moi de mes craintes, et rends-moi ce service.

ÉLECTRE. Je ne pourrais arrêter mes regards sur le tombeau de ma mère.

HÉLÈNE. Cependant, il est honteux de charger des esclaves de ces offrandes.

ÉLECTRE. Pourquoi n'y envoies-tu pas ta fille Hermione?

HÉLÈNE. Il n'est pas beau pour des jeunes filles de se montrer en public.

ÉLECTRE. Elle payera ainsi à la morte les soins qu'elle a reçus dans son enfance.

HÉLÈNE. Tu as raison, je suivrai tes avis et enverrai ma fille : car tu as parlé comme il faut. Hermione, ma fille, sors et viens devant le palais; prends dans tes mains ces offrandes funèbres et ces cheveux coupés sur ma tête. Rends-toi au tombeau de Clytemnestre, et répands-y du miel mélangé de lait et du vin mousseux; puis, tu monteras au sommet du monument et tu diras : « Hélène, ta sœur, t'offre ces libations; elle a craint d'approcher de ce tombeau parce qu'elle redoute la foule des Argiens. » Prie-la de nous être propice, à moi, à toi, à mon époux, et à ces deux infortunés qu'un dieu a perdus; tous les dons qu'on offre aux morts et qu'une sœur a droit d'attendre, promets-les en mon nom. Va, mon enfant, hâte-toi, et quand tu auras versé les libations sur le tombeau, reviens en ces lieux au plus vite. (Elle rentre dans le palais.)

ÉLECTRE. O naturel, que tu es funeste aux mortels, et combien tu leur es salutaire, s'ils sont bien partagés! Vous avez vu comme elle a coupé ses cheveux par le bout, afin de conserver sa beauté? Elle est toujours la même. Que les dieux te haïssent, aussi vrai que tu m'as perdue, moi, mon frère, la Grèce entière : ah! malheureuse que je suis! — Voici des amies qui viennent de nouveau s'associer à mes lamentations : peut-être vont-elles réveiller cet infortuné qui repose, et faire couler mes larmes, quand je verrai mon frère en proie au dé-

lire. O chères compagnes, marchez doucement, ne faites pas de bruit, qu'on ne vous entende pas. Votre zèle est affectueux, sans doute; mais l'éveiller sera un malheur pour moi.

LE CHŒUR. Silence! silence! posez légèrement la plante de vos pieds, ne faites pas de bruit.

ÉLECTRE. Allez de ce côté, loin, bien loin du lit.

LE CHŒUR. Voilà! j'obéis.

ÉLECTRE. Ah! parle-moi, chère amie, d'un ton aussi doux que le souffle du léger roseau agité par le vent.

LE CHŒUR. Vois comme ma voix arrive douce dans l'intérieur du palais.

ÉLECTRE. C'est cela : baisse, baisse le ton; avance doucement, doucement. Dis-moi le sujet qui t'amène: car il a fini par tomber sur ce lit et s'endormir.

LE CHŒUR. Comment va-t-il? Réponds-moi, chère amie.

ÉLECTRE. Que dirai-je de sa destinée, de son malheur? Il respire encore sans doute, mais il gémit faiblement.

LE CHŒUR. Que dis-tu? O l'infortuné!

ÉLECTRE. Tu le tueras, si, en l'éveillant, tu lui ravis le bienfait si doux du sommeil.

LE CHŒUR. Malheureux Oreste d'avoir commis sur l'ordre des dieux un détestable forfait! Que je plains tes souffrances!

ÉLECTRE. Injuste fut Apollon, injuste l'oracle qu'il prononça, lorsque, assis sur le trépied de Thémis, il ordonna le meurtre affreux de ma mère.

LE CHŒUR. Vois-tu? il vient de se mouvoir sous les vêtements qui le couvrent.

ÉLECTRE. C'est toi, malheureuse, qui l'as réveillé par tes cris répétés.

LE CHŒUR. J'ai cru qu'il dormait.

ÉLECTRE. Laisse-nous, et porte tes pas, sans bruit, hors du palais.

LE CHŒUR. Il sommeille.

ÉLECTRE. Tu dis vrai. Auguste déesse, Nuit auguste, qui dispenses le sommeil aux mortels accablés de travaux : sors de l'Érèbe; viens, viens d'une aile rapide dans la maison d'Agamemnon; en proie aux douleurs et à l'infortune, nous périssons, nous périssons! — Vous avez fait du bruit. Silence! silence! que ta bouche reste muette, chère amie; éloigne-toi donc du lit pour le laisser jouir en repos du sommeil.

LE CHŒUR. Dis, quelle sera la fin de ses maux?

ÉLECTRE. La mort; peut-il en être autrement? Il refuse de prendre aucune nourriture.

LE CHŒUR. Il périra donc certainement.

ÉLECTRE. Apollon nous a sacrifiés en nous livrant une malheureuse victime que nous n'aurions pas dû frapper, la mère qui tua notre père.

LE CHŒUR. Son trépas fut juste, mais impie.

ÉLECTRE. Tu as tué, tu as été tuée, ô toi qui m'as donné la vie! O ma mère, tu as fait périr et le père et ces enfants issus de ton sang; et nous, pareils à des morts, nous avons cessé d'être. Toi, mon frère, tu ne comptes plus parmi les vivants; et moi, la plus grande partie de ma vie se perd dans les lamentations, les gémissements et les larmes nocturnes. Infortunée! je traîne une vie misérable, privée à jamais d'époux et d'enfants.

LE CHŒUR. Approche, Électre, et regarde; je crains que ton frère ne soit mort à ton insu : car cette langueur si profonde m'inquiète.

ORESTE. O charme délicieux du sommeil, qui portes remède à la souffrance, que tu es venu à propos me faire sentir ta douceur! O vénérable oubli des maux, que tu es une divinité sage et bien digne d'être invoquée

par les malheureux! Mais où étais-je donc, et comment suis-je arrivé en ces lieux? Mon esprit a perdu la lucidité, et je ne me rappelle rien.

ÉLECTRE. Cher Oreste, avec quelle joie je t'ai vu t'assoupir! Veux-tu que je touche et soulève ton corps?

ORESTE. Oui, prends, prends-moi, et essuie l'écume figée sur mes lèvres et sur mes yeux.

ÉLECTRE. Voilà : l'office est doux à remplir, et la sœur ne refuse point à son frère malade les soins qu'il réclame.

ORESTE. Approche-moi de ton sein; écarte de mon front mes cheveux desséchés : car mes yeux ne voient que faiblement.

ÉLECTRE. O pauvre tête, sale et échevelée, que l'eau n'a point rafraîchie depuis longtemps, comme ton aspect est devenu sauvage!

ORESTE. Étends-moi de nouveau sur ce lit; quand la folie dont je souffre s'est calmée, j'ai les membres brisés et sans force.

ÉLECTRE. Voilà. Le lit est cher au malade; si le séjour en est triste, il est pourtant nécessaire.

ORESTE. Remets-moi sur mon séant, redresse mon corps : les malades sont difficiles à contenter, parce qu'ils ne savent que faire.

ÉLECTRE. Si tu posais le pied à terre et te remettais enfin à marcher? En toutes choses le changement plaît.

ORESTE. Oui : c'est l'apparence de la santé; et l'apparence a du bon où la réalité manque.

ÉLECTRE. Écoute maintenant, mon frère, tandis que les Furies te laissent l'usage de ta raison.

ORESTE. Tu as du nouveau à me dire? Si la nouvelle est bonne, je m'en réjouirai; s'il doit en résulter quelque dommage, j'ai bien assez de malheurs.

ÉLECTRE. Ménélas, le frère de ton père, est arrivé : ses vaisseaux ont mouillé dans le port de Nauplie.

ORESTE. Qu'as-tu dit? Vient-il apporter le salut à deux infortunés, lui qui est de notre sang et doit tant à notre père?

ÉLECTRE. Il vient, n'en doute pas; et, pour preuve, sache qu'il ramène Hélène des murs de Troie.

ORESTE. S'il eût échappé seul, son sort eût été plus digne d'envie; s'il ramène Hélène, il revient accompagné d'un grand fléau.

ÉLECTRE. Tyndare a mis au jour des filles illustres par le blâme qu'elles ont encouru, et qui ont acquis une triste renommée en Grèce.

ORESTE. Toi, ne ressemble pas à ces méchantes femmes : tu le peux. Que tes sentiments soient conformes à ton langage.

ÉLECTRE. Hélas! mon frère, ton œil se trouble; tout à l'heure plein de sens, tu passes vite à la rage.

ORESTE. O ma mère, je t'en conjure, ne lance point contre moi ces vierges à l'œil sanglant, à la chevelure de serpents. Les voici, les voici, qui bondissent près de moi.

ÉLECTRE. Reste, infortuné, reste tranquille sur ta couche. Car tu ne vois rien de ce que tu crois sûrement voir.

ORESTE. O Apollon, ils me tueront, ces monstres à l'œil de chien, au regard farouche, ces prêtresses des morts, ces terribles déesses!

ÉLECTRE. Je ne lâcherai pas, mais je veux t'entourer de mes bras et t'empêcher de te livrer à ces bonds furieux.

ORESTE. Lâche-moi : tu es une de mes Furies, et tu me tiens par le milieu du corps pour me précipiter dans le Tartare.

ÉLECTRE. Malheureuse que je suis ! Quel secours attendre, quand les dieux sont contre nous?

ORESTE. Donne-moi cet arc de corne, présent d'Apollon avec lequel ce dieu m'a dit de repousser les déesses, si elles m'épouvantaient de leur rage insensée.

ÉLECTRE. Un dieu sera-t-il blessé par une main mortelle?

ORESTE. Oui, s'il ne disparaît pas de mes yeux. N'entendez-vous pas? Ne voyez-vous pas les traits ailés partir de mon arc infaillible? Ah ! ah ! qu'attendez-vous? Prenez votre vol dans l'éther; allez accuser les oracles d'Apollon. Ah ! pourquoi suis-je épuisé et respiré-je si péniblement? Où donc, où me suis-je élancé hors de ma couche? Car je vois encore une fois le calme succéder à l'orage. Sœur, pourquoi pleures-tu, la tête cachée dans tes voiles? Je rougis de t'associer à mes peines et d'importuner une jeune fille des ennuis de ma maladie. Ne te consume pas ainsi pour des maux qui sont les miens. Car, si tu as donné ton assentiment, c'est moi qui ai consommé le parricide. C'est Apollon que j'accuse, lui qui, après m'avoir poussé à l'acte le plus impie, m'a consolé par des paroles et non par des secours efficaces. Je suppose que mon père, si j'avais pu le voir et lui demander: « Faut-il tuer ma mère? » eût étendu plus d'une fois vers moi des mains suppliantes et m'eût conjuré de ne pas plonger le glaive dans le sein qui m'enfanta, attendu qu'il ne devait point par là recouvrer la lumière et que je mettrais le comble à mes maux. Et maintenant, chère sœur, découvre-toi et sèche tes larmes, quoique notre situation soit déplorable. Lorsque tu me vois m'abandonner au désespoir, apaise et console l'horreur et le désordre de mes sens; et moi, quand tu gémis, moi je dois être là pour te reprendre tendrement: les amis se doivent cet échange mutuel de bons offices. Va donc,

infortunée, rentre dans le palais : étends-toi pour livrer au sommeil tes paupières fatiguées par l'insomnie; prends quelque nourriture et rafraîchis ton corps par le bain. Car, si tu viens à me manquer ou que ton assiduité te rende malade, c'est fait de nous : je n'ai que toi pour me secourir; les autres, tu le vois, m'ont abandonné.

ÉLECTRE. Non, non : avec toi je suis décidée à mourir comme à vivre : c'est tout un. Si tu meurs, que ferai-je, faible femme? Comment pourvoirai-je à mon salut, seule, sans frère, sans père, sans ami? Mais si tu le veux, il faut obéir. Eh bien! allonge-toi sur ton lit, et n'attache pas trop de créance aux terreurs qui te chassent de ta couche. Lors même qu'on n'est pas malade, il suffit qu'on croie l'être pour ressentir la fatigue et le trouble de la maladie. (Elle entre dans le palais.)

LE CHŒUR. Hélas! hélas! ô déesses du délire, au vol rapide, impétueux, dont la troupe échevelée, bien différente des Bacchantes, ne connaît que les larmes et les gémissements, noires Euménides, qui, déployant vos larges ailes dans l'éther, tirez vengeance du sang répandu et punissez l'homicide : écoutez, écoutez ma voix suppliante : laissez le fils d'Agamemnon oublier la rage, la fureur qui le transporte. Cruelles souffrances, que tu as recherchées, ô malheureux! et auxquelles tu succombes pour avoir satisfait à l'oracle que Phébus a prononcé du haut de son trépied dans ce sanctuaire situé, dit-on, au centre de la terre. O Jupiter! quelle lutte pitoyable et sanglante tu soutiens, malheureux Oreste, toi qu'un Génie malfaisant abreuve de larmes toujours nouvelles en te présentant jusque dans ce palais le sang de ta mère, lequel suscite ta démence? O douleur! ô désolation! une haute fortune n'a point de stabilité chez les mortels : un dieu l'ébranle, comme la voile d'un navire rapide, et la fait sombrer dans d'horribles malheurs, pareils aux flots

avides et funestes de la mer. Quelle maison, en effet, dois-je honorer plus que la maison de Pélops, issue d'un divin hyménée[1]? — Mais voici le roi Ménélas qui s'avance : à l'éclat de son costume on voit clairement qu'il est du sang de Tantale. O toi, qui lanças contre l'Asie une armée de mille vaisseaux, salut ! Une heureuse fortune t'accompagne, puisque tu as atteint, avec l'aide des dieux, le but que tu souhaitais.

MÉNÉLAS. O palais ! si j'éprouve de la joie à te retrouver à mon retour de Troie, je ne puis toutefois te voir sans gémir : car je ne sache pas qu'aucune autre maison ait été assaillie de toutes parts par de plus déplorables calamités. J'ai su le sort d'Agamemnon et comment il a péri de la main de son épouse; comme je faisais voile vers le cap Malée, le fils de Nérée, qui rend ses oracles aux nautoniers, le prophète Glaucus, le dieu véridique, sortit des flots et m'annonça cette nouvelle : « Ménélas, dit-il, en s'approchant de moi sous une forme visible, ton frère gît assassiné : il est tombé dans le bain suprême que lui a préparé son épouse. » A ces mots, mes matelots et moi nous fondîmes en larmes. Cependant j'abordai au rivage de Nauplie, et mon épouse s'apprêtait à partir pour se rendre en ces lieux; je croyais presser tendrement dans mes bras le fils d'Agamemnon et sa mère, que je supposais heureux et florissants, lorsque j'appris d'un pêcheur le meurtre impie de la fille de Tyndare. Et maintenant, jeunes Argiennes, dites-moi en quel lieu se trouve le fils d'Agamemnon, l'auteur de cet horrible forfait. Il était tout enfant et encore dans les bras de sa mère, lorsque je quittai mes foyers et partis pour Troie; aussi le verrais-je, que je ne le reconnaîtrais pas.

1. Pélops était né du mariage de Pélops avec Dioné, fille d'Atlas.

ORESTE. Tu vois, Ménélas, cet Oreste que tu cherches : je te ferai moi-même volontiers le tableau de mes malheurs. Laisse-moi tout d'abord toucher tes genoux en suppliant ; et, bien que je ne porte pas le rameau sacré, écoute la prière que ma bouche t'adresse : sauve-moi ; tu arrives à propos pour terminer mes maux.

MÉNÉLAS. O dieux ! que vois-je ? Quelle ombre inanimée s'offre à mes regards ?

ORESTE. Tu as raison : car je ne vis plus par l'excès de mes maux, si je vois encore la lumière.

MÉNÉLAS. Comme ces cheveux sales et négligés te donnent l'air farouche, infortuné !

ORESTE. Ce n'est pas l'apparence, mais la réalité qui fait mon supplice.

MÉNÉLAS. Quel effrayant regard lancent tes yeux desséchés !

ORESTE. Mon corps n'est plus ; mais mon nom[1] me reste.

MÉNÉLAS. Oh ! je ne m'attendais pas à trouver Oreste ainsi défiguré.

ORESTE. C'est moi l'assassin de ma malheureuse mère.

MÉNÉLAS. On me l'a dit : sois sobre de détails sur ce fatal événement.

ORESTE. Je serai sobre ; mais le destin est pour moi prodigue de misères.

MÉNÉLAS. Qu'éprouves-tu ? quel mal te consume ?

ORESTE. La conscience, parce que j'ai conscience de l'acte que j'ai commis.

MÉNÉLAS. Que veux-tu dire ? J'appelle sage ce qui est clair et non ce qui est obscur.

ORESTE. C'est la tristesse surtout qui me dévore...

1. Le nom de parricide.

MÉNÉLAS. Redoutable déesse ! toutefois on peut l'apaiser.

ORESTE. Et les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

MÉNÉLAS. Et quand cette rage a-t-elle commencé ? en quel jour ?

ORESTE. Le jour où j'enfermai dans le tombeau ma malheureuse mère.

MÉNÉLAS. Était-ce dans le palais ou près du bûcher ?

ORESTE. La nuit, comme j'épiais le moment de recueillir les ossements.

MÉNÉLAS. Avais-tu quelqu'un avec toi pour soutenir ton corps abattu ?

ORESTE. Pylade était là, Pylade qui eut part au meurtre et au sang de ma mère.

MÉNÉLAS. Et quels sont ces fantômes qui t'assiégent ?

ORESTE. Je crois voir trois filles semblables à la nuit.

MÉNÉLAS. Je sais qui tu veux dire ; mais je m'abstiendrai de les nommer.

ORESTE. Car elles sont terribles ; tu fais sagement de ne pas prononcer leur nom.

MÉNÉLAS. Ce sont elles qui t'agitent en punition de ton parricide ?

ORESTE. Oh ! je suis victime de leurs cruelles poursuites.

MÉNÉLAS. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'on souffre le mal, quand on a fait le mal ?

ORESTE. Mais j'ai pour excuser ma faute...

MÉNÉLAS. Ne parle pas de la mort de ton père : l'excuse n'est pas raisonnable.

ORESTE. Apollon, qui m'ordonnait de verser le sang de ma mère.

MÉNÉLAS. Certes il connaissait peu ce qui est beau et juste.

ORESTE. Je suis aux ordres des dieux, quels que soient les dieux.

MÉNÉLAS. Et après cela Apollon ne porte pas remède à tes maux ?

ORESTE. Il tarde à me secourir : ainsi font les dieux.

MÉNÉLAS. Depuis combien de temps ta mère a-t-elle rendu l'âme ?

ORESTE. Il y a trois jours : la cendre du bûcher est encore chaude.

MÉNÉLAS. Les déesses ont été bien promptes à te redemander le sang de ta mère !

ORESTE. J'ai été pour ceux qui m'ont été chers un ami, sinon sage, du moins sincère.

MÉNÉLAS. Quel fruit te revient-il d'avoir vengé ton père ?

ORESTE. Aucun jusqu'ici; et différer, pour moi, équivaut à ne rien faire.

MÉNÉLAS. Et comment la ville est-elle disposée à ton égard, après une pareille action ?

ORESTE. On me hait au point que nul ne m'adresse la parole.

MÉNÉLAS. N'as-tu pas purifié, suivant la loi, le sang qui souille tes mains ?

ORESTE. Non : je suis exclu de toutes les maisons où je me présente[1].

MÉNÉLAS. Quels sont les citoyens qui demandent ton exil ?

ORESTE. Œax[2], qui fait peser sur mon père la haine qu'il a conçue pour ce qui s'est passé devant Troie.

MÉNÉLAS. Je comprends : il se venge sur toi de la mort de Palamède.

1. Pour être purifié, il fallait se présenter en suppliant devant le foyer d'une autre maison.

2. Œax était frère de Palamède.

ORESTE. J'y suis resté étranger, et je péris pour les trois coupables [1].

MÉNÉLAS. Quel autre te poursuit encore? est-ce quelqu'un des amis d'Égisthe?

ORESTE. Ceux auxquels la ville obéit maintenant m'accablent d'outrages.

MÉNÉLAS. La cité te laisse-t-elle maître du sceptre d'Agamemnon?

ORESTE. Moi régner, quand ils ne veulent même pas me laisser vivre!

MÉNÉLAS. Que prétendent-ils faire que tu puisses me dire avec certitude?

ORESTE. Aujourd'hui même on votera contre moi.

MÉNÉLAS. Est-ce pour t'exiler ou pour décider si tu dois mourir ou vivre!

ORESTE. Si je dois mourir lapidé par mes concitoyens?

MÉNÉLAS. Et tu ne fuis pas au delà des frontières de ce pays?

ORESTE. Des hommes armés et cuirassés d'airain nous investissent de toutes parts.

MÉNÉLAS. Sont-ce tes ennemis, agissant en leur nom, ou la force publique d'Argos?

ORESTE. Ce sont tous les citoyens : ils veulent ma mort, pour tout dire en un mot.

MÉNÉLAS. Ah! malheureux! tu es tombé au dernier degré de l'infortune.

ORESTE. J'espère trouver en toi un refuge pour échapper au malheur. Toi que le bonheur accompagne, fais part de ta prospérité à tes amis que l'infortune accable; au lieu de garder pour toi seul les avantages dont tu jouis, associe-toi à ton tour à nos peines, et paye à qui de droit la dette de reconnaissance que tu as contractée

1. Ulysse, Diomède et Agamemnon.

envers mon père. C'est avoir d'un ami rien que le nom que d'abandonner ses amis dans le malheur.

LE CHŒUR. Je vois le spartiate Tyndare qui s'avance aussi vite que le permet sa vieillesse : ses vêtements noirs, sa tête rasée témoignent du deuil où le plonge la mort de sa fille.

ORESTE. Je suis perdu, Ménélas : c'est Tyndare qui s'approche, c'est celui dont je redoute surtout la présence après ce que j'ai fait. Car il prit soin de mon enfance, et ne se lassait point d'embrasser le fils d'Agamemnon qu'il promenait dans ses bras. Léda faisait de même, et tous deux me chérissaient à l'égal des Dioscures. Ah! malheureux que je suis! cœur dénaturé! de quel honteux retour j'ai payé leurs soins! N'est-il point de ténèbres où cacher mon visage? de quel nuage me couvrir pour échapper aux regards de ce vieillard?

TYNDARE. Où donc, où trouverai-je l'époux de ma fille, Ménélas? J'étais occupé à faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre, lorsque j'ai appris qu'il était arrivé sain et sauf à Nauplie avec son épouse après tant d'années d'absence. Conduisez-moi vers lui : car je veux me placer à sa droite et saluer un ami que je n'ai pas vu depuis longtemps.

MÉNÉLAS. Salut à toi, vieillard, dont Jupiter partagea la couche !

TYNDARE. Salut à toi aussi, Ménélas, mon gendre!... Ciel! qu'il est cruel de ne pas prévoir les événements! Ce meurtrier d'une mère, ce serpent qui me remplit d'horreur, lance à l'entrée de ce palais le feu impur de ses regards! Ménélas, oses-tu bien parler à ce monstre impie?

MÉNÉLAS. Pourquoi pas? c'est le fils d'un frère que je chérissais.

TYNDARE. Lui, son fils? un parricide?

MÉNÉLAS. Oui, son fils; s'il est malheureux, il faut le respecter.

TYNDARE. Tu es devenu Barbare, à force de vivre parmi les Barbares.

MÉNÉLAS. C'est le propre des Grecs de respecter celui auquel on est uni par les liens du sang.

TYNDARE. Comme aussi de ne pas prétendre s'élever au-dessus des lois.

MÉNÉLAS. Aux yeux des sages tout ce qui se fait par contrainte est servile.

TYNDARE. Que ce soit là ta maxime; ce ne sera pas la mienne.

MÉNÉLAS. La colère qui t'anime, jointe à la vieillesse, t'enlèvent toute sagesse.

TYNDARE. La sagesse a-t-elle rien à voir dans une discussion avec ce malheureux? Si tous distinguent clairement ce qui est beau de ce qui ne l'est pas, quel homme fut plus inintelligent que celui-ci, qui n'a point envisagé la justice, ni suivi la loi commune des Grecs? Quand Agamemnon eut perdu la vie, frappé à la tête par ma fille (forfait odieux, que je n'approuverai jamais), il devait poursuivre le crime, en demander la juste réparation et chasser sa mère de la maison; son malheur lui eût valu le renom de sage; il eût observé la loi et se fût montré pieux, tandis qu'aujourd'hui il est tombé dans le même excès que sa mère : car, en la jugeant à bon droit méchante, il est devenu plus méchant lui-même, en tuant celle qui lui a donné le jour. Laisse-moi, Ménélas, te poser une question : si une femme unie au sort de cet homme le faisait périr, que son fils, à son tour, fît périr sa mère, et qu'ensuite l'héritier du parricide vengeât le meurtre par le meurtre, quel serait le terme de ces forfaits? Nos pères établirent de sages lois à cet égard : ils ne permettaient pas à qui-

conque avait les mains souillées de sang de s'offrir aux regards ni à la rencontre d'autrui; ils voulaient qu'il se purifiât par l'exil, et non qu'il tuât à son tour: car il y eût toujours eu un homme dévoué au fer du meurtrier, pour avoir trempé, le dernier, ses mains dans le sang. Pour moi, je hais les femmes impies, et ma fille la première, parce qu'elle a tué son époux; je ne louerai pas non plus Hélène, ton épouse, ni ne lui adresserai la parole, et je ne t'approuve point d'avoir été à Troie pour la cause d'une méchante femme; mais je défendrai la loi, et ferai cesser cette coutume sauvage et sanguinaire qui perd toujours et les villes et les États. Ah! quels étaient tes sentiments, ô malheureux, lorsque ta mère découvrit son sein en te suppliant? Moi, qui ne fus pas témoin du crime, je sens, pauvre vieillard, des larmes mouiller mes yeux. Un fait suffit pour justifier mon langage : tu es haï des dieux; tes fureurs et les terreurs qui te poursuivent sont une satisfaction donnée à ta mère. Sache donc, Ménélas, que tu agis contre la volonté des dieux, en prétendant secourir ce malheureux. Laisse-le périr, lapidé par ses concitoyens, ou ne mets pas le pied sur le territoire de Sparte [1]. Ma fille, en périssant, a eu le sort qu'elle méritait; mais ce n'est pas de la main d'un fils qu'elle devait périr. A mes filles près, je suis pour tout le reste un heureux mortel; mais sous ce rapport la fortune ne m'a pas favorisé.

LE CHŒUR. Celui-là est digne d'envie qui est heureux dans ses enfants et n'a point eu à subir à cause d'eux d'éclatants malheurs.

ORESTE. O vieillard! je crains de parler devant toi, dans un cas où je dois affliger ton cœur. Que ta vieillesse qui glace ma langue se retire et laisse le champ

1. Sparte était la dot d'Hélène.

libre à mes paroles : alors j'irai droit devant moi; mais je redoute tes cheveux blancs. Oui, je suis impie, parce que j'ai tué ma mère; mais je suis pieux à un autre titre, parce que j'ai vengé mon père. Que fallait-il que je fisse? Mets-les tous les deux en regard l'un de l'autre : mon père m'a engendré, ta fille m'a mis au jour; tel un champ reçoit la semence d'une main étrangère; mais sans père, jamais enfant n'existerait. J'en ai conclu que je devais secourir le premier auteur de mon être plutôt que celle qui m'a donné la nourriture. Ta fille (que je crains d'appeler ma mère), ne prenant conseil que d'elle-même, a contracté une union coupable et est entrée dans le lit d'un autre : je me déshonore moi-même en l'accusant; je parlerai néanmoins. Égisthe était l'époux qu'elle cachait dans le palais; je le tuai, et avec lui j'immolai ma mère : acte impie, il est vrai, mais qui vengeait mon père. Écoute maintenant quel service j'ai rendu à toute la Grèce par cette conduite, pour laquelle il faut, dis-tu avec menaces, que je sois lapidé. Si telle doit être l'audace des femmes, qu'elles égorgent leurs maris et cherchent ensuite un refuge auprès de leurs enfants, en cherchant à exciter leur pitié par la vue du sein maternel, elles ne feront aucune difficulté de tuer leurs maris, pour peu qu'elles aient contre eux quelque grief. Par cet acte atroce, comme tu le dis complaisamment, j'ai coupé court à cet abus. J'ai tué ma mère que je haïssais justement, elle qui a trahi son époux parti en armes loin de ses foyers pour défendre la cause de la Grèce entière, et qui a souillé le lit conjugal. Comme elle se sentait coupable, elle ne s'est point punie elle-même, et, pour se soustraire à la vengeance de son époux, elle frappa et fit périr mon père. Au nom des dieux! (j'ai tort de nommer les dieux, en me justifiant d'un meurtre) si par mon silence j'avais

approuvé la conduite de ma mère, qu'aurait fait la victime? Ne m'aurait-il pas eu en horreur? N'aurait-il pas déchaîné contre moi les Furies? ou bien faut-il que ces déesses viennent en aide à ma mère et qu'elles délaissent celui qui a été plus cruellement traité? C'est toi, ô vieillard, qui, en donnant naissance à une fille perverse, as causé ma perte : son audace est cause que j'ai été privé d'un père et suis devenu parricide. Vois : Télémaque n'a pas tué l'épouse de son père; c'est qu'elle n'avait pas donné un successeur à son époux, et était restée fidèle à la foi conjugale. Vois : Apollon, dans le temple qu'il habite au centre de la terre, rend aux mortels ses oracles infaillibles; quoi qu'il ordonne, nous lui obéissons. Eh bien, c'est pour lui obéir que j'ai tué ma mère. Traitez-le donc d'impie et faites-le mourir : c'est lui, ce n'est pas moi qui fus coupable. Que devais-je faire? Le dieu, auquel je puis m'en référer n'est-il pas un garant capable de me laver de la souillure? Le moyen d'échapper, si celui qui a donné l'ordre ne me sauve pas de la mort? Ne dis donc pas que cet acte n'a point été juste; dis plutôt que le résultat n'a pas été heureux pour son auteur. Les mortels heureux dans le choix de leurs épouses sont assurés d'une existence fortunée; ceux qui n'ont pas bien choisi sont malheureux dans leurs foyers et au dehors.

LE CHŒUR. Les femmes entravent toujours les destinées des hommes et font obstacle à leur félicité.

TYNDARE. Puisque tu t'enhardis, et que, loin de baisser le ton, tu me réponds de manière à me déchirer le cœur, tu ne feras que m'encourager à hâter ton supplice : ce sera un bel accessoire aux travaux qui m'ont amené en ces lieux pour parer le tombeau de ma fille. J'irai trouver les Argiens assemblés, j'exciterai la cité, qu'elle le veuille ou non, contre ta sœur et contre toi, pour qu'elle

vous condamne à être lapidés. Électre mérite plus que toi de mourir : elle t'a exaspéré contre ta mère, en faisant sans cesse retentir à ton oreille des discours propres à t'aigrir, quand elle t'annonçait les songes envoyés par Agamemnon et cette union clandestine avec Égisthe (que puissent détester les dieux infernaux, aussi vrai qu'elle était odieuse sur la terre), jusqu'à ce qu'elle eût embrasé cette maison d'un feu que Vulcain n'a pas allumé. Pour toi, Ménélas, écoute ce que j'ai à te dire et ce que je ferai certainement : si tu comptes pour quelque chose mon inimitié et les liens qui nous unissent, ne cherche pas à le soustraire à la mort contre la volonté des dieux : laisse-le lapider par ses concitoyens, ou ne mets pas le pied sur le territoire de Sparte. Entends et retiens mes paroles, ne renonce pas à des amis pieux pour leur préférer des impies. Vous, esclaves, emmenez-moi loin de ce palais.

ORESTE. Pars, afin que, débarrassé de ta vieillesse, je puisse achever sans trouble mon entretien avec celui-ci. — Ménélas, pourquoi promener tes pas en tous sens, d'un air soucieux, l'esprit partagé entre deux sentiments opposés?

MÉNÉLAS. Laisse-moi; je réfléchis en moi-même et ne sais à quel parti m'arrêter.

ORESTE. Ne résous rien encore; écoute-moi d'abord, tu délibéreras ensuite.

MÉNÉLAS. Parle : tu as raison : il est des cas où le silence vaut mieux que la parole; il en est d'autres où la parole vaut mieux que le silence.

ORESTE. Je vais parler : un long discours l'emporte sur un langage trop bref et porte à l'esprit plus de clarté. Ne me donne rien, Ménélas, de ce qui est à toi; rends-moi ce que tu as reçu et que tu tiens de mon père. Je n'ai point parlé de richesses; si tu me sauves la vie,

tu sauveras celui de mes trésors auquel je tiens le plus. Si j'ai tort, je veux que, pour réparer le mal que m'attire ma faute, tu me défendes même contrairement à la justice. Car c'est injustement que mon père Agamemnon arma la Grèce entière contre Troie, sans avoir commis lui-même aucune faute, mais pour réparer les torts et le crime de ton épouse. Ce qu'il a fait pour toi, fais-le pour nous. Fidèle aux devoirs de l'amitié, il sacrifia réellement sa vie pour toi, en s'exposant sur le champ de bataille, afin que tu rentrasses en possession de ton épouse. Paye-moi donc le prix du dévouement qu'il t'a montré là-bas, et, pour assurer mon salut, expose-toi, je ne dis pas dix ans, mais un jour seulement. Quant au sacrifice de ma sœur, dont Aulis a reçu le sang, je te l'abandonne, et je n'exige pas que tu immoles Hermione. Car dans l'état où la fortune m'a réduit actuellement, je dois me montrer indulgent et te faire la part plus belle; mais accorde à mon malheureux père ma vie et celle de ma sœur qui vieillit dans le célibat. Car, si je meurs, je laisserai la maison paternelle sans postérité. Ce que je demande est impossible, diras-tu? c'est précisément en pareil cas que les amis doivent assister leurs amis malheureux. Quand la fortune est propice, quel besoin avons-nous d'amis? La faveur des dieux nous suffit. Tu passes aux yeux de tous les Grecs pour aimer ton épouse; et je ne dis pas cela pour te gagner par des paroles flatteuses : eh bien! c'est en son nom que je t'implore.... Ah! malheureux que je suis! à quoi suis-je réduit? Mais pour quel autre objet dois-je me résoudre à cette dure extrémité? c'est pour toute ma race que je fais cette prière. O mon oncle, ô frère de mon père, pense qu'Agamemnon trépassé m'entend du sein de la terre et que son ombre, voltigeant au-dessus de ta tête, te parle par ma bouche. C'est au sein des larmes, des gémissements, des calami-

tés, que je t'ai adressé ce discours et que j'ai réclamé ma délivrance, en poursuivant ce que tous les hommes recherchent comme moi.

LE CHŒUR. Moi aussi, je te supplie, toute femme que je suis, de secourir ceux qui sont dans la détresse, car tu le peux.

MÉNÉLAS. Oreste, j'honore ta personne et je veux prendre part à tes maux : car c'est un devoir de s'associer aux maux de nos parents, si le ciel nous en donne le pouvoir, soit en mourant, soit en donnant la mort à leurs adversaires; mais ce pouvoir, j'ai besoin que les dieux me l'accordent. Car j'arrive, n'ayant que ma lance, dépourvu de lances auxiliaires, après avoir essuyé mille traverses, et accompagné d'un petit nombre d'amis échappés à la mort. Nous ne saurions triompher par les armes d'Argos, l'antique cité des Pélasges ; nous en sommes réduits à l'espoir de la fléchir par de douces paroles. Comment, avec de faibles moyens, abattre une grande puissance? c'est folie que le vouloir. Quand la colère du peuple est dans toute sa force, elle est comme un feu trop impétueux pour être éteint; mais si l'on cède doucement à ses prétentions, en épiant le moment favorable, peut-être s'apaisera-t-il ; et, quand le souffle de sa colère est tombé, on obtient aisément de lui tout ce qu'on veut. Car il se livre tour à tour à la pitié et à l'emportement de la colère : mobilité précieuse pour qui sait attendre. Je vais donc m'efforcer de persuader à Tyndare et aux citoyens de cette ville de modérer à ton égard l'excès de leur courroux. Un navire, dont la voile est violemment tendue, disparaît dans les flots; il se relève, si on lâche les cordages. Dieu hait un zèle outré; il est odieux aux citoyens. Il faut donc (je ne parle pas à la légère) que je te sauve par la prudence, et non par une résistance ouverte à de plus forts que moi. Ce n'est point

par la force des armes, comme tu te l'imagines peut-être, que je te sauverai : car avec une seule lance il n'est pas facile de triompher des malheurs qui t'assiégent. Autrement je n'essayerais pas de gagner la cité d'Argos par la douceur; mais aujourd'hui la nécessité veut que nous soyons les esclaves dociles de la fortune.

(Il sort.)

ORESTE. Va, tu n'es bon qu'à mener une armée au combat pour le service d'une femme ! O le plus lâche des hommes quand il s'agit de venger des amis ! tu fuis et te détournes de moi ! Les bienfaits d'Agamemnon sont oubliés. O mon père ! tu n'as donc pas d'amis dans le malheur. Hélas ! je suis trahi, et j'ai perdu toute espérance d'échapper au supplice que me préparent les Argiens : car cet homme était mon unique ancre de salut. — Mais je vois le plus cher des mortels, Pylade, qui arrive en toute hâte du pays des Phocéens. Que sa présence m'est douce ! La vue d'un ami fidèle dans l'adversité a plus de charmes que n'en a pour les matelots un temps calme et serein.

PYLADE. J'ai traversé la ville avec plus de diligence qu'il ne convenait, à la nouvelle, confirmée bientôt par le témoignage de mes yeux, que les citoyens s'assemblaient à l'effet de vous faire périr sans délai, ta sœur et toi. Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est ta situation, ta fortune, ô le plus cher de mes compagnons d'âge, de mes amis et de mes parents ! car tu réunis pour moi tous ces titres.

ORESTE. Nous sommes perdus : ce peu de mots te découvrira mes infortunes.

PYLADE. Ta perte serait ma ruine : car tout est commun entre amis.

ORESTE. Ménélas a été pour ma sœur et pour moi le plus détestable des hommes.

PYLADE. Rien de plus naturel ; à méchante femme méchant époux.

ORESTE. Sa présence en ces lieux ne m'a pas plus servi que s'il n'était pas venu.

PYLADE. Est-il réellement arrivé dans ce pays?

ORESTE. Il a été long à revenir; mais un instant a suffi pour le montrer traître à ses amis.

PYLADE. Est-il revenu accompagné de sa perfide épouse?

ORESTE. Ce n'est pas lui qui la ramène, c'est elle qui ramène son époux.

PYLADE. Où est-elle cette femme qui seule a fait périr tant de Grecs?

ORESTE. Dans mon palais, s'il m'est permis de dire mon palais.

PYLADE. Et toi, qu'as-tu dit au frère de ton père?

ORESTE. De ne pas nous laisser périr, ma sœur et moi, de la main de nos concitoyens.

PYLADE. Au nom des dieux, qu'a-t-il répondu? car je désire le savoir.

ORESTE. Il s'est montré prudent, comme font d'ordinaire les faux amis.

PYLADE. A quel prétexte a-t-il eu recours? Que je le sache seulement, et je comprendrai tout.

ORESTE. Le père de ces vertueuses filles est venu nous trouver.

PYLADE. Tyndare, dis-tu : irrité sans doute contre le meurtrier de sa fille.

ORESTE. Tu as deviné; et Ménélas, entre deux parents, a préféré Tyndare à mon père.

PYLADE. Et il n'a point osé, témoin de ton malheur, embrasser ta défense?

ORESTE. Non, car il n'est pas belliqueux et n'a de courage qu'avec les femmes.

PYLADE. Ainsi ton infortune est à son comble, et rien ne peut te dérober au trépas.

ORESTE. Il faut que les citoyens se prononcent sur le crime d'homicide dont je suis accusé.

PYLADE. Quelle sera la sentence? dis-le-moi : car je tremble de frayeur.

ORESTE. La vie ou la mort : voilà peu de mots qui en disent beaucoup.

PYLADE. Fuis donc et quitte ce palais avec ta sœur.

ORESTE. Ne le vois-tu pas? des gardes nous surveillent de tous côtés.

PYLADE. J'ai vu les rues de la ville garnies d'hommes armés.

ORESTE. Nous sommes assiégés comme une ville assiégée par l'ennemi.

PYLADE. Veux-tu savoir maintenant ce qui m'arrive? moi aussi je suis perdu.

ORESTE. Par qui? c'est un nouveau malheur qui s'ajoute à mes maux.

PYLADE. Mon père Strophius, irrité, m'a chassé de la maison.

ORESTE. A-t-il contre toi quelque grief particulier, ou t'accuse-t-il d'un crime qui intéresse toute la cité?

PYLADE. Il me déclare impie, pour avoir trempé dans le meurtre de ta mère.

ORESTE. Infortuné! il paraît que mes maux retombent encore sur toi.

PYLADE. Je ne ressemble point à Ménélas : il faut se résigner.

ORESTE. Ne crains-tu pas que la ville d'Argos ne veuille te faire périr avec moi?

PYLADE. Ce n'est pas à ceux d'Argos, mais aux Phocéens qu'il appartient de me punir.

ORESTE. La multitude est redoutable, quand elle obéit à des chefs pervers.

PYLADE. Mais quand elle en rencontre d'honnêtes, elle prend toujours parti pour la vertu.

ORESTE. Soit. Il faut délibérer en commun.

PYLADE. Sur quel utile projet?

ORESTE. Si j'allais dire aux citoyens...

PYLADE. Que tu as agi justement?

ORESTE. En vengeant mon père.

PYLADE. Il est à craindre qu'ils ne s'emparent de toi volontiers.

ORESTE. Mais dois-je céder à la crainte et mourir en silence?

PYLADE. Ce serait faire une lâcheté.

ORESTE. Que faire alors?

PYLADE. As-tu, si tu restes ici, quelque chance de salut?

ORESTE. Je n'en ai pas.

PYLADE. Espères-tu, en allant à l'assemblée, échapper à tes maux?

ORESTE. C'est une chance que le hasard peut amener.

PYLADE. Alors mieux vaut cela que de rester.

ORESTE. Eh bien donc! j'irai.

PYLADE. Si tu meurs, ta mort sera plus honorable.

ORESTE. J'ai du moins une cause juste à défendre.

PYLADE. Souhaite seulement qu'elle semble telle.

ORESTE. Tu as raison : j'échappe ainsi au reproche de lâcheté.

PYLADE. Plutôt qu'en restant.

ORESTE. Peut-être quelqu'un sera-t-il ému de pitié...

PYLADE. Ta naissance est beaucoup.

ORESTE. Plaignant le sort de mon père.

PYLADE. Tout cela saute aux yeux.

ORESTE. Marchons : mourir sans gloire est indigne d'un homme.

PYLADE. Je t'approuve.

ORESTE. Instruirons-nous ma sœur de notre dessein?

PYLADE. N'en fais rien, au nom des dieux.

ORESTE. Il y aurait des larmes.

PYLADE. C'est un présage qui a son importance.

ORESTE. Mieux vaut se taire assurément.

PYLADE. Tu gagneras aussi du temps.

ORESTE. Je redoute seulement une chose.

PYLADE. Quel nouvel obstacle t'arrête?

ORESTE. Je crains que les déesses ne me remplissent de leurs fureurs.

PYLADE. J'aurai soin de toi.

ORESTE. Il est pénible de toucher un malade.

PYLADE. Pas pour moi, quand il s'agit de toi.

ORESTE. Crains de participer à ma rage.

PYLADE. Qu'il en advienne ce qui pourra.

ORESTE. Ainsi tu n'hésiteras pas?

PYLADE. L'hésitation est le plus grand fléau de l'amitié.

ORESTE. Va donc, et sois le pilote qui guide mes pas.

PYLADE. C'est un office qui réjouit mon cœur.

ORESTE. Conduis-moi au tombeau de mon père.

PYLADE. Qu'y veux-tu faire?

ORESTE. Le prier de me sauver.

PYLADE. C'est un devoir.

ORESTE. Puissé-je ne pas voir seulement le tombeau de ma mère!

PYLADE. Oui, car elle était ton ennemie. Mais hâte-toi d'arriver avant que les suffrages des Argiens t'aient condamné. Appuie sur mes flancs tes flancs affaiblis par la maladie : car je veux te porter à travers la ville, me souciant peu de la multitude et sans rougir d'un tel

fardeau. Où montrerai-je, en effet, que je suis ton ami, si je ne t'assiste pas dans des conjonctures aussi tristes?

ORESTE. On le dit avec raison : ayez des amis, et non des parents seulement. L'amitié d'un homme dont le cœur se confond avec le nôtre, nous fût-il étranger, vaut mieux que mille parents.

LE CHŒUR. La haute fortune et la gloire, qui faisaient dans la Grèce et sur les bords du Simoïs l'orgueil des fils d'Atrée, ont été détournées de leur cours prospère et refoulées en arrière sous l'influence de l'antique malheur qui poursuit cette famille, du jour où l'agneau d'or mit aux prises les fils de Tantale, où l'on vit d'exécrables festins et de nobles enfants égorgés; dès lors, le meurtre alterna avec le meurtre, et le sang rougit sans cesse la maison des deux Atrides. C'est un exploit peu glorieux que de trancher le corps d'un parent avec une main armée du fer, et d'offrir aux regards du Soleil un glaive noir de sang. Que dis-je! c'est un forfait impie et criminel; c'est l'acte insensé d'un esprit en délire. Dans les angoisses de la mort, la malheureuse fille de Tyndare s'écria : « Mon fils, tu commets un acte impie en tuant ta mère : crains, pour plaire à ton père, d'attirer sur toi une infamie éternelle. » Est-il sur la terre une calamité plus grande, un plus juste sujet de larmes et de pitié que le sang d'une mère versé par un fils? L'auteur d'un pareil forfait, le fils d'Agamemnon, est agité de transports furieux et court çà et là avec des yeux hagards, poursuivi par les Furies, vengeresses du crime. L'insensé! il a vu le sein maternel sortant de la robe tissue d'or, et il a égorgé sa mère pour venger le meurtre de son père!

ÉLECTRE. Femmes, dites-moi si le malheureux Oreste s'est élancé hors de ce palais dans un de ces accès de rage où le jettent les dieux.

LE CHŒUR. Non. Il s'est rendu à l'assemblée du peuple d'Argos, pour prendre part au débat où sa vie est en jeu et qui décidera si vous devez vivre ou mourir.

ÉLECTRE. Hélas! qu'a-t-il fait? qui lui a donné ce conseil?

LE CHŒUR. Pylade. — Mais voici un messager qui t'instruira bientôt du sort de ton frère.

UN MESSAGER. O malheureuse! ô fille infortunée du roi Agamemnon! Auguste Électre, écoute la triste nouvelle que je t'apporte.

ÉLECTRE. Ah! nous sommes perdus. Ton langage le montre clairement : c'est un malheur, à ce qu'il semble, que tu viens nous annoncer.

LE MESSAGER. L'arrêt des Argiens vous a condamnés aujourd'hui, ton frère et toi, à mourir.

ÉLECTRE. Ciel! voilà ce que je redoutais depuis longtemps, voilà ce que j'attendais en me consumant dans les larmes! Mais dis-moi quels débats et quels discours des Argiens ont provoqué la sentence de mort prononcée contre nous. Parle, ô vieillard : est-ce lapidée ou par le fer que je dois terminer ma vie, unie à mon frère par une commune destinée?

LE MESSAGER. Je sortais des champs et j'étais entré par hasard dans la ville, désireux de m'informer d'Oreste et de toi : car j'ai été dévoué de tout temps à ton père, et ta famille a nourri en moi un serviteur pauvre, mais prompt à servir ses amis. Je vois la foule arriver et prendre place sur la colline où l'on dit que Danaüs, le premier mis en cause par Egyptus, convoqua le peuple en assemblée générale. A la vue de ce concours, j'interrogeai un des citoyens : « Que se passe-t-il dans Argos? quelque nouvelle venue de l'ennemi a mis en émoi la ville de Danaüs. » — « Ne vois-tu pas, répondit-il, Oreste qui s'avance prêt à soutenir la lutte où sa vie est en jeu? »

Alors un spectacle inattendu s'offre à mes yeux, et plût aux dieux que je n'en eusse jamais été témoin ! Je vois Pylade et ton frère qui s'avançaient ensemble : l'un abattu, épuisé par la maladie; l'autre, semblable à un frère, affligé autant que son ami, prodiguant ses soins au malade et guidant ses pas. Quand la foule des Argiens fut au complet, un héraut se leva et dit : « Qui veut prendre la parole et décider s'il faut qu'Oreste vive ou meure après avoir tué sa mère ? » Là-dessus se lève Talthybius, qui accompagna votre père au sac de Troie. Toujours du parti de ceux qui ont le pouvoir en main, il parla un langage ambigu, exaltant ton père, mais sans louer ton frère, et, dans un discours où le blâme se mêlait à l'éloge, il l'accusa d'établir un précédent fâcheux contre les parents; cependant il ne cessait de lancer des regards de satisfaction aux amis d'Égisthe. Car la race des hérauts est ainsi faite : le succès les attire; leur ami, c'est l'homme puissant dans l'État et revêtu des dignités publiques. Après lui parla le roi Diomède : il ne voulait pas qu'on vous mît à mort, ni toi, ni ton frère, et proposait de satisfaire au devoir religieux en vous infligeant la peine de l'exil. Une grande agitation suivit ces paroles, applaudies par les uns, désapprouvées par les autres. Ensuite se leva un bavard effréné, puissant par son audace, Argien de mauvais aloi, entré de force dans la cité, qui compte sur le tumulte et sur l'intempérance de sa langue, et qui jettera vraisemblablement encore les Argiens dans quelques malheurs[1]. Car lorsqu'un homme, dont la parole est agréable et l'esprit animé de mauvais sentiments, persuade la multitude, c'est une grande calamité pour l'État. Mais ceux qui donnent d'honnêtes avis, inspirés

1. C'est le portrait, dit-on, d'un certain Cléophon, alors très-influent dans l'agora d'Athènes. Voy. ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 690.

par la sagesse, s'ils ne sont pas écoutés sur l'heure, sont du moins utiles plus tard à l'État. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger le chef du peuple : car il en est de l'orateur comme du médecin. Notre Argien donc fut d'avis de vous lapider, Oreste et toi; c'est Tyndare qui suggérait de pareils discours à quiconque vous condamnait à mort. Un autre citoyen s'est levé qui a soutenu la thèse opposée : disgracié de la nature, mais doué d'un cœur vaillant, fréquentant peu la ville et les assemblées publiques, c'était un de ces paysans qui seuls sauvent les États; habile d'ailleurs, quand il lui plaît, aux luttes oratoires, intègre et ayant toujours mené une vie irréprochable. Il proposa de couronner Oreste, fils d'Agamemnon, pour avoir voulu venger son père en tuant une femme méchante et impie, qui était cause que nul ne voudrait armer son bras ni partir en expédition loin de ses foyers, si ceux qui restent corrompent les gardiennes de la maison et souillent le lit conjugal. Les gens de bien approuvèrent ce discours, et personne dès lors ne prit la parole. Ton frère s'avança et dit : « Habitants de la terre d'Inachus, autrefois Pélasges et depuis Danaéens ! c'est votre défense que j'ai prise non moins que celle de mon père, en tuant ma mère. Car, s'il est permis aux femmes de tuer les hommes, vous ne tarderez pas à être tués ou vous serez forcément esclaves de vos épouses. Vous ferez le contraire de ce que vous devez faire. Maintenant celle qui a trahi la foi qu'elle devait à mon père a péri; mais si vous me condamnez à mort, vous détruirez le précédent que j'ai établi, et plus d'un parmi vous sera égorgé bientôt : car de tels attentats cesseront d'être rares. » Il semblait avoir raison, mais ne persuada pas le peuple, et la victoire resta au démagogue méchant qui proposa de vous mettre à mort tous les deux. A peine le malheureux

Oreste a-t-il obtenu de ne point périr lapidé : il a promis qu'aujourd'hui même il se donnerait la mort ainsi que toi. Pylade, tout en larmes, le ramène de l'assemblée; ses amis l'accompagnent pleurant et gémissant sur son sort. Un triste spectacle, une grande infortune va s'offrir à tes yeux. Prépare le glaive ou le lacet fatal : car il te faut quitter la lumière : la noblesse de la naissance ne t'a servi de rien, non plus qu'Apollon Pythien siégeant sur son trépied ; au contraire il t'a perdue.

LE CHŒUR. O vierge infortunée! l'air sombre, les yeux baissés vers la terre, tu demeures sans voix, comme si tu allais éclater en sanglots et en gémissements.

ÉLECTRE. Je commence les lamentations, ô terre des Pélasges, en laissant dans mes joues la trace sanglante de mes ongles, en frappant ma tête, suivant l'usage consacré par la jeune et belle déesse qui habite sous la terre, dans le royaume infernal. Que la terre des Cyclopes gémisse et fasse tomber sa chevelure sous le fer, en pleurant les malheurs de notre maison. Ces témoignages de pitié sont dus à ceux qui vont mourir et qui régnèrent sur la Grèce. Elle a disparu, disparu à jamais, la race entière des enfants de Pélops; elle n'est plus, cette maison à laquelle portaient envie autrefois les plus heureux : la jalousie des dieux l'a détruite, ainsi que l'arrêt odieux et sanguinaire des citoyens d'Argos. Oh! races éphémères, condamnées aux larmes et à la souffrance, voyez comme le sort se joue de nos espérances; le temps, dans son cours éternel, fait succéder les malheurs aux malheurs; toute la vie des mortels n'est qu'instabilité. Que ne puis-je m'élever jusqu'à cette pierre suspendue entre le ciel et la terre, à cette masse aérienne, attachée à l'Olympe par une chaîne d'or et qu'emporte un rapide tourbillon! Ma voix plaintive s'adresserait à Tantale, à cet auguste vieillard qui engendra les auteurs de ma mai-

son, témoin de tant de calamités, du jour où Pélops, pressant l'essor de ses coursiers ailés, traversa la mer sur son char, et précipita dans les flots le corps inanimé de Myrtile, près de Géreste, sur le rivage blanc d'écume où courait son attelage. De là, cette malédiction lamentable qui fondit sur notre maison, cet agneau à la toison d'or, prodige funeste suscité par le fils de Maïa dans les troupeaux d'Atrée aux superbes haras. De là, cette querelle qui changea la direction du char ailé du soleil, en attribuant à l'Aurore, montée sur un unique coursier, la partie du ciel où il se couchait autrefois; de là, cette voie nouvelle suivie par les sept Pléiades. Le repas auquel Thyeste a donné son nom, l'alliance d'Érope, cette perfide Crétoise, liée par un hymen perfide, font succéder les meurtres aux meurtres. A la fin, ces crimes nous ont atteints, mon père et moi, par une fatalité funeste à notre maison.

LE CHŒUR. Voici ton frère qui s'avance sous le coup de la sentence de mort. Pylade, le plus fidèle des hommes, l'accompagne, comme le ferait un frère; il dirige ses pas mal assurés, et marche à ses côtés avec une tendre sollicitude.

ÉLECTRE. Hélas! je gémis en te voyant, mon frère, aux portes du tombeau, au pied du bûcher funéraire. Encore une fois, hélas! en attachant sur toi mes regards pour la dernière fois, je sens ma raison qui s'égare.

ORESTE. Laisse aux femmes ces lamentations et résigne-toi en silence aux ordres du destin; ils sont cruels, mais il faut néanmoins supporter les maux présents.

ÉLECTRE. Et comment puis-je me taire? il ne nous est plus permis, infortunés que nous sommes, de contempler la lumière du soleil.

ORESTE. Ne me tue point par des plaintes : c'est assez

de mourir par le vote des Argiens; contente-toi des maux présents.

ÉLECTRE. Oh! que je plains ta jeunesse, Oreste, et ton destin, et cette mort prématurée! Tu meurs au moment où tu devrais vivre.

ORESTE. Au nom des dieux, ne me communique pas ta faiblesse; ne m'attendris pas par le tableau de nos infortunes.

ÉLECTRE. Nous allons mourir : comment ne pas pleurer notre malheur? Tous les hommes regrettent la douce existence.

ORESTE. C'est aujourd'hui le jour fatal : il faut attacher à notre cou le lacet fatal ou aiguiser le glaive.

ÉLECTRE. Tue-moi donc, mon frère, pour qu'aucun Argien, en me tuant, ne puisse attenter à la race d'Agamemnon.

ORESTE. C'est assez du sang de ma mère : je ne la tuerai pas, meurs de ta propre main et de la mort que tu voudras choisir.

ÉLECTRE. Soit; mon trépas suivra de près le tien. Mais je veux te serrer dans mes bras.

ORESTE. Jouis de ce vain plaisir, si c'est un plaisir pour ceux qui vont mourir de se livrer à ces embrassements.

ÉLECTRE. O cher Oreste! ô mon frère, nom le plus doux pour une sœur, toi qui n'es qu'une âme avec elle!

ORESTE. Tu vas me fendre le cœur : je veux te rendre ces tendres caresses. Et pourquoi en rougirais-je, infortuné? O sein d'une sœur! doux embrassements! ce dernier entretien nous tient lieu, dans notre malheur, de famille et d'hyménée.

ÉLECTRE. Ah! qu'un même fer, s'il est possible, nous immole tous deux; qu'un même tombeau, fait de bois de cèdre, nous renferme!

ORESTE. Rien ne serait plus doux; mais nous avons trop peu d'amis, tu le vois, pour espérer un tombeau commun.

ÉLECTRE. Et il n'a point parlé pour toi, il n'a point cherché à te soustraire à la mort, ce perfide Ménélas, l'homme qui a trahi mon père?

ORESTE. Il n'a même point paru; mais tournant vers le sceptre son espérance, il craignait de sauver les jours de ses amis. Eh bien! mourons avec courage et comme il convient aux enfants d'Agamemnon. Moi, je montrerai à mes concitoyens la noblesse de ma race, en me perçant le cœur de mon épée; toi, sache imiter ma fermeté. Pour toi, Pylade, sois juge de ce combat sanglant, rends à nos corps les honneurs funèbres et ensevelis-les l'un avec l'autre en les portant au tombeau de mon père. Adieu, je pars, comme tu le vois, pour exécuter mon dessein.

PYLADE. Arrête. J'ai tout d'abord un reproche à te faire, c'est d'avoir espéré que je consentirais à te survivre.

ORESTE. Pourquoi faut-il que tu meures avec moi?

PYLADE. Tu le demandes? Et pourquoi faut-il que je vive, privé de ton amitié?

ORESTE. Tu n'as pas tué ta mère, comme le malheureux Oreste.

PYLADE. J'y ai participé avec toi. Je dois donc partager ton sort.

ORESTE. Conserve-toi pour ton père; ne meurs point avec moi. Tu as une patrie, et il n'en est plus pour moi; tu as la maison paternelle et l'opulence, sûr abri contre le malheur. Puisque tu es frustré de l'alliance de cette infortunée, que je t'avais promise pour honorer l'amitié, il te faut prendre une autre épouse pour t'assurer une postérité; il n'existe plus désormais entre nous au-

cun lien de parenté. O toi, que j'appelle du doux nom d'ami, sois heureux! S'il n'y a plus de bonheur pour moi, il y en a pour toi : la joie n'est pas faite pour les morts.

PYLADE. Ah! que tu es loin de partager mes sentiments ! Puisse la terre féconde et l'éther brillant ne pas recevoir mon corps[1], si je te trahis jamais et t'abandonne en me dérobant au danger. J'ai pris part au meurtre, je ne le nierai point, et t'ai conseillé tout ce qui te fait punir aujourd'hui. Il faut donc que je meure avec toi et avec elle. Puisque j'ai agréé son hymen, je la regarde comme mon épouse légitime. Car, que dirai-je de spécieux pour ma défense, à mon retour sur le sol de Delphes, dans la capitale des Phocéens? J'aurai été votre ami avant que vous fussiez malheureux, et, du jour où la fortune t'est contraire, je cesse d'être ton ami ! Non, non ; je dois partager ton sort. Mais, puisqu'il nous faut mourir, concertons-nous, afin d'entraîner Ménélas dans notre ruine.

ORESTE. O le plus cher des mortels ! puissé-je voir cela avant de mourir!

PYLADE. Crois-moi donc, et ne hâte pas l'instant où il faudra te porter le coup mortel.

ORESTE. J'attendrai, si je dois me venger de mon ennemi.

PYLADE. Silence ! car je me fie peu aux femmes

ORESTE. Ne crains rien de leur part : elles nous sont toutes-dévouées.

PYLADE. Faisons périr Hélène, et causons par là une douleur amère à Ménélas.

1. « Pylade suit ici la doctrine qu'après la mort de l'homme les principes qui constituent son être iront se réunir aux éléments d'où ils étaient tirés, les principes terrestres à la terre, les principes éthérés à l'éther. » H. WEIL.

ORESTE. Comment? car j'y suis tout disposé, si la chose peut réussir.

PYLADE. En l'égorgeant. Elle est cachée dans ton palais.

ORESTE. Oui, et déjà les cachets[1] sont appliqués partout.

PYLADE. Mais ils seront brisés, quand elle aura Pluton pour époux.

ORESTE. Comment ferons-nous? car elle est entourée de gardes barbares.

PYLADE. Qui sont-ils? car ce n'est pas un Phrygien qui me fera trembler.

ORESTE. Ils sont ce que peuvent être des gens préposés au soin des miroirs et des parfums.

PYLADE. Elle rapporte donc ici le faste et la sensualité troyenne?

ORESTE. En sorte que la Grèce est pour elle une étroite et chétive demeure.

PYLADE. Un esclave n'est rien auprès d'un homme libre.

ORESTE. Que je réussisse, et je consens à mourir deux fois.

PYLADE. Et moi pareillement, pourvu que je te venge.

ORESTE. Explique ton dessein, et achève ce que tu as commencé.

PYLADE. Nous entrerons dans le palais, comme des gens qui vont mourir.

ORESTE. Je comprends jusque-là; mais je ne saisis pas le reste.

PYLADE. Nous déplorerons en sa présence notre malheureux sort.

1. On appliquait des cachets (qui tenaient lieu de serrures) aux chambres où l'on enfermait les objets de quelque valeur.

ORESTE. De manière à lui arracher des larmes, bien qu'elle se réjouisse au fond du cœur.

PYLADE. Et notre douleur sera sincère autant que la sienne.

ORESTE. Et ensuite, comment engagerons-nous la lutte?

PYLADE. Nous aurons des glaives cachés sous nos vêtements.

ORESTE. Comment lui donner la mort en présence des gardes?

PYLADE. Nous les écarterons en les enfermant de côté et d'autre dans le palais.

ORESTE. Si l'un d'eux refuse de se taire, il faut le tuer.

PYLADE. Une fois à l'œuvre, nous verrons comment il faut agir.

ORESTE. Périsse Hélène! je comprends ce que tu dis à demi-mot.

PYLADE. Tu m'as compris. Écoute maintenant combien le dessein que j'ai formé est beau. Sans doute, si nous tournions le fer contre une femme plus modeste, le meurtre serait odieux; mais sa mort vengera toute la Grèce, et ceux dont elle a fait périr les pères, et ceux qu'elle a privés de leurs enfants, et les jeunes femmes auxquelles elle a ravi leurs époux. Tous pousseront des cris de joie et embrasseront les autels des dieux, nous souhaitant à tous les deux mille prospérités pour avoir fait payer à cette femme perfide la dette du sang. On ne t'appellera plus le parricide, quand tu l'auras tuée; tu quitteras ce nom pour en prendre un plus beau : celui de meurtrier d'Hélène, qui causa la mort de tant de héros. Il ne faut pas, non, il ne faut pas que Ménélas vive heureux, et que ton père, ton frère et toi, vous mouriez... et ta mère... mais je passe là-dessus : car il ne

sied pas d'en parler; il ne faut pas que Ménélas possède ta maison, quand il a recouvré son épouse grâce à Agamemnon. Que je cesse de vivre, si je ne tire le glaive pour la frapper. Mais si nous ne parvenons pas à tuer Hélène, mourons après avoir embrasé ce palais. Que nous réussissions dans l'une ou l'autre de ces entreprises, et notre gloire est assurée : c'est avec honneur que nous périrons ou que nous serons sauvés.

LE CHŒUR. Toutes les femmes haïssent naturellement la fille de Tyndare, qui a déshonoré son sexe.

ORESTE. Ah! rien ne vaut un ami sûr, ni la richesse, ni la royauté; et préférer la faveur du peuple à un ami généreux, c'est faire un échange inconsidéré. Car c'est toi qui imaginas le moyen de surprendre Égisthe et qui m'assistas au moment du péril; aujourd'hui encore, tu livres mes ennemis à ma vengeance, et tu ne te tiens pas loin de moi. Mais je ne te louerai pas plus longtemps : car un éloge prolongé est pénible à entendre. Pour moi, prêt à rendre le dernier soupir, je souhaite de ne pas mourir sans avoir fait du mal à mes ennemis, afin que nous perdions à notre tour ceux qui m'ont trahi, et que nous arrachions des larmes à ceux qui ont causé mon malheur. Je suis le fils d'Agamemnon, qui fut jugé digne de commander à la Grèce, et qui, sans être roi absolu, exerça néanmoins la puissance d'un Dieu. Je ne le ferai point rougir en mourant de la mort d'un esclave : c'est en homme libre que je veux expirer, c'est en me vengeant de Ménélas. Que nous serions heureux, si nous réussissions, et que le salut, contre toute espérance, vînt luire à nos yeux, en donnant la mort sans la subir! Voilà l'objet de mes vœux. Car ce que je souhaite est agréable à dire, ne fût-ce que pour charmer mon esprit, sans qu'il m'en coûte, par des paroles ailées.

ÉLECTRE. Moi, je crois tenir ce que tu cherches,

mon frère : ton salut, celui de Pylade et le mien aussi.

ORESTE. La providence divine t'inspire. Mais quel est ce moyen de salut? car je sais que tu es douée de prudence.

ÉLECTRE. Écoute donc; et toi, Pylade, prête-moi ton attention.

ORESTE. Parle : car la perspective d'un bien n'est pas sans charme.

ÉLECTRE. Tu connais la fille d'Hélène : je te demande là ce que tu sais.

ORESTE. Je connais Hermione, que ma mère a élevée.

ÉLECTRE. Elle s'est rendue au tombeau de Clytemnestre.

ORESTE. Pourquoi faire? quelle espérance me suggères-tu?

ÉLECTRE. Pour faire des libations sur le tombeau de ma mère.

ORESTE. Eh bien, que vois-tu là qui puisse contribuer à notre salut?

ÉLECTRE. Retenez-la comme otage à son retour.

ORESTE. Quel remède peut-elle apporter aux maux des trois amis?

ÉLECTRE. Hélène morte, si Ménélas te menace, ou Pylade, ou moi (car tout ce faisceau d'amis ne fait qu'un), dis-lui que tu égorgeras Hermione: et il faut approcher ton glaive nu du cou de la jeune fille. Si Ménélas, voyant Hélène couchée dans le sang, te laisse la vie pour sauver les jours d'Hermione, conserve au père sa fille ; mais si, dans l'emportement de la colère, il veut te tuer, plonge le fer dans le cou de la jeune fille. D'ailleurs, je crois que, s'il arrive furieux tout d'abord, son cœur finira par s'amollir : car la nature ne l'a fait ni hardi ni vaillant. Voilà sur quoi je fonde notre salut. J'ai dit.

ORESTE. O toi, qui joins un cœur viril aux grâces qui te distinguent entre toutes les femmes, tu méritais bien de vivre plutôt que de mourir. Voilà l'épouse que tu perds, infortuné Pylade, et qui te promet, si tu vis, une heureuse union.

PYLADE. Puisse-t-il en être ainsi! puisse-t-elle entrer dans la ville des Phocéens, jugée digne d'un glorieux hyménée!

ORESTE. Quand Hermione viendra-t-elle au palais? car ton plan est de tout point magnifique, si nous réussissons à nous emparer de la fille d'un père impie.

ÉLECTRE. Je pense qu'elle n'est pas loin du palais maintenant: la durée de son absence autorise à le croire.

ORESTE. Fort bien. Toi, ma sœur, attends devant la maison l'arrivée de la jeune fille. Observe, jusqu'à ce que le meurtre soit consommé, s'il n'entre pas auparavant dans le palais quelque allié de notre ennemi ou le frère de notre père, et fais-toi entendre à l'intérieur, soit en heurtant à la porte, soit en parlant du dehors. Et nous, Pylade (car tu t'associes à mes travaux), entrons et armons nos bras du glaive pour soutenir la lutte suprême. O mon père, qui habites le séjour de la nuit ténébreuse, Oreste, ton fils, te conjure de nous secourir dans notre détresse. C'est pour toi que je souffre, ô malheureux! sans l'avoir mérité; j'ai été trahi par ton frère, quoique j'eusse agi justement: je veux m'emparer de son épouse et la tuer: sois notre auxiliaire dans cette entreprise.

ÉLECTRE. O mon père, viens à notre aide, si du fond de la terre tu entends tes enfants qui t'invoquent et qui meurent pour toi.

PYLADE. O toi, que la parenté unit à mon père[1], Aga-

1. Le père de Strophius (père de Pylade) avait épousé la fille d'Atrée.

memnon, entends aussi mes prières, et sauve tes enfants.

ORESTE. J'ai tué ma mère.

PYLADE. Moi, j'ai tenu le fer meurtrier.

ÉLECTRE. Et moi, je les ai encouragés, j'ai levé leurs scrupules.

ORESTE. Je t'ai vengé, mon père.

ÉLECTRE. Et moi, je ne t'ai pas trahi.

PYLADE. Sois donc sensible à ces plaintes, et sauve tes enfants.

ORESTE. Je t'offre mes larmes en libation.

ÉLECTRE. Et moi, mes plaintes.

PYLADE. C'est assez; mettons-nous à l'œuvre. Si les vœux des vivants pénètrent sous la terre, il nous entend. O Jupiter, auteur de ma race, et toi, Justice, divinité auguste, donnez un heureux succès à Oreste, à Électre et à moi : ce sont trois amis qui livrent un même combat, défendent une même cause, et qui sont condamnés à vivre ou à mourir tous ensemble.

ÉLECTRE. Femmes de Mycènes, ô mes amies, vous qui tenez le premier rang dans Argos, ville des Pélasges...

LE CHŒUR. Qu'as-tu à me dire, noble princesse : car ce titre te reste encore dans la ville de Danaüs.

ÉLECTRE. Placez-vous, les unes, sur cette route-ci que sillonnent les chars; les autres, sur ce chemin-là, afin de garder le palais.

LE CHŒUR. Pourquoi me donnes-tu cet ordre? dis-le-moi, chère amie.

ÉLECTRE. Je crains qu'un étranger, posté près du palais, ne découvre l'attentat sanglant et n'ajoute encore à nos infortunes.

DEMI-CHŒUR. Allez, hâtons-nous; moi j'aurai l'œil sur le sentier qui est tourné vers le soleil levant.

DEMI-CHŒUR. Et moi, je garderai celui-ci, qui regarde le couchant.

ÉLECTRE. Regarde obliquement ici, puis là, et ensuite en sens contraire.

DEMI-CHŒUR. Nous voilà placées comme tu l'ordonnes.

ÉLECTRE. Promenez maintenant les yeux autour de vous, et glissez un regard circulaire à travers les boucles de vos cheveux.

DEMI-CHŒUR. Voici quelqu'un sur le chemin. Attention! Quel est ce paysan qui rôde autour de ton palais?

ÉLECTRE. Nous sommes perdues, mes amies : il va découvrir à nos ennemis les embûches où le glaive les attend.

DEMI-CHŒUR. Rassure-toi : le sentier, chère amie, est désert, contrairement à ce que tu croyais.

ÉLECTRE. Et de ton côté, tout est-il en sûreté pour moi? Donne-moi une réponse favorable, si l'espace qui s'étend devant le palais est solitaire.

DEMI-CHŒUR. Tout va bien de mon côté; mais regarde du tien : car aucun Argien ne s'approche de nous.

DEMI-CHŒUR. Tu t'accordes avec nous; rien ne bouge non plus par ici.

ÉLECTRE. Eh bien, je vais appuyer mon oreille contre la porte.... Pourquoi tardez-vous à immoler la victime, tandis que rien ne vous trouble?... Ils ne m'entendent pas. Ah! malheureuse que je suis! Les épées se sont-elles émoussées en face de la beauté? Bientôt quelque Argien en armes pénétrera dans le palais pour lui porter secours.... Observez mieux encore; ce n'est pas le moment de vous reposer. Tournez-vous, les unes par ici, les autres par là.

LE CHŒUR. Je parcours des yeux le chemin et l'examine dans toute son étendue.

HÉLÈNE. O Argos Pélasgique ! je péris traîtreusement.

DEMI-CHŒUR. Entendez-vous ? les meurtriers sont à l'œuvre.

DEMI-CHŒUR. C'est Hélène qui se lamente, autant que je puis croire.

ÉLECTRE. O Jupiter ! ô puissance éternelle ! viens secourir nos amis.

HÉLÈNE. Ménélas ! je meurs ! tu es en ces lieux, et tu ne me secours point !

ÉLECTRE. Massacrez, tuez, frappez, percez de près avec vos glaives à deux tranchants celle qui abandonna son père et son époux et fit périr des milliers de Grecs tombés sous la lance ennemie sur les bords du Scamandre, où les traits armés d'un fer aigu ont fait couler tant de larmes.

LE CHŒUR. Silence ! taisez-vous ! J'ai entendu un bruit de pas sur le chemin qui conduit au palais.

ÉLECTRE. O chères amies ! voici Hermione qui arrive au milieu du carnage : cessons de crier, car elle vient à point pour tomber dans nos filets. Ce sera une belle proie, si nous la prenons. Recueillez-vous ; reprenez un air calme, et que rien dans vos traits ne révèle ce qui s'est passé. Moi, je vais donner à mon visage une expression de tristesse, comme si j'ignorais ce qui a été fait. (A Hermione.) O vierge, tu viens de couronner le tombeau de Clytemnestre et de faire des libations funèbres ?

HERMIONE. Je viens d'accomplir les rites expiatoires. Mais la peur m'a saisie en entendant de loin des cris retentir dans ce palais.

ÉLECTRE. Ah ! ce qui nous arrive ne justifie que trop ces lamentations.

HERMIONE. Point de paroles sinistres ! Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ?

ÉLECTRE. Cette ville a prononcé contre Oreste et contre moi une sentence de mort.

HERMIONE. Non, c'est impossible : mourir, vous qui m'êtes unis par les liens du sang !

ÉLECTRE. L'arrêt est prononcé : sur nous pèse le joug de la nécessité.

HERMIONE. Est-ce donc pour cela que des cris retentissent dans le palais?

ÉLECTRE. En effet, tombé en suppliant aux pieds d'Hélène, il crie.

HERMIONE. Qui? je ne puis le savoir, si tu ne t'expliques pas.

ÉLECTRE. Le malheureux Oreste, qui demande la vie pour lui et pour moi.

HERMIONE. Ah ! c'est pour un juste sujet que la maison est remplie de sinistres clameurs.

ÉLECTRE. Et qui pourrait avoir, pour élever la voix, de meilleures raisons ! Entre donc et joins tes supplications à celles de tes amis; tombe aux genoux de ton heureuse mère, et obtiens d'elle que Ménélas s'oppose à notre mort. Aie pitié de nous, toi que ma mère éleva entre ses bras, et soulage notre infortune. Va prendre part à la lutte; je te montrerai moi-même le chemin : en toi est notre dernier, notre unique espoir de salut.

HERMIONE. Eh bien ! je me hâte d'entrer dans le palais. Votre salut est assuré, s'il dépend de moi.

ÉLECTRE. O vous, qui dans l'intérieur de ce palais avez le glaive en main, emparez-vous de votre proie.

HERMIONE (entrant dans le palais). Ciel ! qui sont ces hommes?

ORESTE. Silence ! c'est pour notre salut, et non pour le tien, que tu viens en ces lieux.

ÉLECTRE. Saisissez-la, saisissez-la. Tenez le glaive appuyé contre son cou, et demeurez tranquilles, afin que

Ménélas sache que, s'il a été traité comme il faut traiter les lâches, c'est qu'il a rencontré des hommes, et non de lâches Phrygiens. Allons, mes amies, que le bruit de vos pas cadencés, joint aux éclats de votre voix, retentisse devant le palais, de peur que les Argiens, saisis d'effroi à la nouvelle du meurtre qui vient d'être commis, n'accourent au palais pour secourir nos ennemis, avant que je n'aie vu de mes yeux le cadavre d'Hélène couché sanglant sur le sol, ou qu'un des serviteurs ne m'ait raconté le fait : car si je connais l'événement en partie, il est des détails que j'ignore.

LE CHŒUR. La vengeance des dieux a frappé justement Hélène. Car elle a rempli toute la Grèce de larmes pour ce funeste et maudit berger de l'Ida, ce Pâris, qui amena les Grecs sous les murs d'Ilion. — Mais les portes du palais ont crié sur leurs gonds : taisez-vous, car je vois sortir un Phrygien qui nous apprendra ce qui se passe dans l'intérieur.

UN PHRYGIEN. Me voilà hors des atteintes mortelles du fer argien : avec mes chaussures phrygiennes j'ai franchi les appartements aux lambris de cèdre, aux triglyphes doriques, et fui loin, bien loin (ô terre, terre !) avec l'agilité d'un barbare. Hélas ! hélas ! où trouver un refuge, étrangères ? est-ce en prenant mon vol dans les espaces éthérés ou à travers la mer, qu'entoure de ses bras l'Océan, ce fleuve à tête de taureau, qui enveloppe la terre ?

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il, esclave d'Hélène, originaire de l'Ida ?

LE PHRYGIEN. Ilion ! Ilion ! hélas ! hélas ! capitale de la Phrygie, au sol fertile ! mont sacré de l'Ida, combien je déplore ta perte ! Je chante d'une voix barbare et sur un mode asiatique les malheurs causés par l'éclatante beauté d'Hélène, la fille de Léda et du cygne aux blan-

ches ailes, la furie de Pergame, de ces murs bâtis par Apollon. Hélas! hélas! malheureuse Dardanie! tu payes l'enlèvement de Ganymède, favori de Jupiter.

LE CHŒUR. Explique-nous en détail ce qui s'est passé dans le palais : quoique je ne connaisse pas bien les faits antérieurs, je puis m'en former une idée.

LE PHRYGIEN. Les Barbares chantent l'hymne funèbre, l'hymne de mort, hélas! helas! dans la langue de l'Asie, quand le sang des rois est répandu sur la terre par le fer homicide, instrument de Pluton. Dans le palais entrèrent (pour te raconter tout en détail) deux lions grecs, deux jumeaux : l'un avait pour père l'homme qui portait le nom de chef des armées; l'autre était le fils de Strophius, fourbe comme Ulysse, ourdissant ses ruses en silence, mais fidèle à ses amis, hardi dans l'action, exercé à la guerre, et tel qu'un dragon sanguinaire. Qu'il périsse, le scélérat, pour sa froide prudence! Ils s'avancèrent jusqu'au siége élevé où était assise celle qu'épousa l'archer Pâris; les yeux baignés de larmes, l'air humble, ils s'assirent, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, se tenant sur leurs gardes; puis, tous deux embrassèrent les genoux d'Hélène de leurs mains suppliantes. Les esclaves phrygiens accoururent en toute hâte; ils se parlaient l'un à l'autre, saisis de crainte, et redoutaient quelque ruse. Les uns étaient sans méfiance; les autres disaient que le serpent parricide enveloppait dans ses filets la fille de Tyndare.

LE CHŒUR. Où étais-tu donc alors? la peur t'avait-elle déjà mis en fuite?

LE PHRYGIEN. Suivant la mode phrygienne, j'étais en train d'éventer Hélène en agitant près de sa joue et dans les boucles de ses cheveux un faisceau de plumes disposées en cercle : c'est une coutume barbare. Elle roulait entre ses doigts le lin de son fuseau, et laissait pendre

les fils jusqu'à terre : elle voulait coudre ensemble des étoffes de pourpre, prises dans le butin troyen, pour les déposer comme offrandes sur le tombeau de Clytemnestre. Oreste s'adressa en ces termes à la reine de Sparte : « O fille de Jupiter, quitte ton siége, et, posant ton pied sur le sol, approche de l'antique foyer de ton aïeul, afin de prêter l'oreille à mes discours. » Ce disant, il l'emmène; et elle le suivait, ne prévoyant pas ce qu'il allait faire. Son complice, le perfide Phocéen, vaquait à d'autres soins : « Hors d'ici, lâches, toujours lâches Phrygiens! » et il les enferma tous séparément, ceux-ci dans les écuries, ceux-là dans les salles de réunion, et dispersa les autres çà et là, de manière à les isoler de leur maîtresse.

LE CHŒUR. Et quel événement s'est passé après cela!

LE PHRYGIEN. Déesse de l'Ida! mère puissante! puissante mère! hélas! hélas! quelle scène de meurtres, quels forfaits impies j'ai vus dans le palais des rois! Ils tirèrent leur glaive d'entre leurs vêtements de pourpre où ils le tenaient caché, et chacun d'eux promena ses regards d'un côté différent pour s'assurer s'ils étaient sans témoins; puis, tels que des sangliers des montagnes, ils vinrent se placer en face d'Hélène et lui dirent : « Tu vas mourir! tu vas mourir! c'est ton perfide époux qui te tue, en laissant lâchement périr à Argos le fils de son frère. » Elle alors s'écria : « Hélas! malheur à moi! » et, se frappant avec son bras blanc, elle se meurtrit le sein et la tête de coups redoublés, et elle s'enfuit en effleurant le sol de sa chaussure dorée; mais Oreste, avec ses fortes bottines de Mycènes, la poursuivit, la saisit aux cheveux, et, lui inclinant le cou sur l'épaule gauche, il s'apprêtait à plonger le glaive noir dans sa gorge.

LE CHŒUR. Et que firent pour la défendre les Phrygiens répandus dans le palais?

LE PHRYGIEN. A ses cris, nous fîmes sauter avec des leviers les portes et les cloisons des chambres où nous étions renfermés, et nous accourûmes à son aide de tous les points du palais, tenant dans les mains, qui des pierres, qui des javelines, qui une épée nue. A notre rencontre s'avança Pylade, invincible et pareil au Phrygien Hector, ou tel qu'Ajax, avec son casque à la triple aigrette, que j'ai vu jadis aux portes de Priam; et nous croisâmes le fer. Alors on vit clairement combien les Phrygiens sont inférieurs dans les combats aux guerriers grecs : l'un s'enfuyait, l'autre tombait inanimé; celui-ci était blessé; celui-là suppliait pour se dérober au trépas; à la faveur des ténèbres nous prîmes la fuite : les uns tombaient morts, les autres étaient mourants, d'autres gisaient sur le sol. Cependant la malheureuse Hermione entra dans le palais pour assister au trépas de sa mère infortunée : alors, tels que des bacchantes sans thyrse, les deux Grecs s'élancèrent, et la saisirent dans leurs bras, comme un faon des montagnes, puis ils se hâtèrent de frapper du coup mortel la fille de Jupiter; mais leur victime disparut de la chambre et du palais, ô Jupiter! ô terre! ô lumière! ô nuit! que des breuvages, ou des formules empruntées aux mages, ou la main des dieux l'ait dérobée à ses meurtriers. Ce qui s'est passé depuis, je l'ignore : car j'ai fui et mis le pied hors du palais. C'est donc en vain que Ménélas, après avoir enduré mille souffrances, a ramené de Troie son épouse.

LE CHŒUR. Mais voici qu'un événement se prépare après tant d'autres. Car je vois Oreste, le fer à la main, sortir du palais, l'air effaré.

ORESTE. Où est-il celui qui a fui hors du palais les atteintes de mon glaive?

LE PHRYGIEN. Je tombe à tes genoux, prince, et je t'adore suivant la coutume barbare.

ORESTE. Nous ne sommes pas ici à Ilion, mais sur la terre d'Argos.

LE PHRYGIEN. En tout pays, les hommes sensés aiment mieux vivre que mourir.

ORESTE. N'as-tu point crié par hasard pour qu'on vînt au secours de Ménélas?

LE PHRYGIEN. Non, mais pour qu'on te vînt en aide; car tu le mérites plus que lui.

ORESTE. Est-ce donc justement que la fille de Tyndare a péri?

LE PHRYGIEN. Très-justement; eût-elle eu trois gorges à percer.

ORESTE. Tu me flattes, parce que tu as peur; mais au fond tu n'es pas de cet avis.

LE PHRYGIEN. N'est-ce pas elle qui a perdu la Grèce en même temps que les Phrygiens?

ORESTE. Jure que tu ne parles pas ainsi pour me plaire; sinon, je vais te tuer.

LE PHRYGIEN. Je le jure par ma vie : c'est un serment que je tiendrai.

ORESTE. Est-ce ainsi qu'à Troie le fer était la terreur de tous les Phrygiens?

LE PHRYGIEN. Écarte ce glaive : de près il reluit de l'éclat terrible de la mort.

ORESTE. Crains-tu d'être pétrifié, comme si tu avais regardé la Gorgone?

LE PHRYGIEN. Je crains de mourir; mais je ne connais pas la tête de la Gorgone.

ORESTE. Tu es esclave, et tu crains Pluton qui te délivrera de tes maux?

LE PHRYGIEN. Tout homme, fût-il esclave, est heureux de voir la lumière.

ORESTE. Tu as raison : ton bon sens te sauve; mais rentre dans le palais.

LE PHRYGIEN. Ainsi, tu ne me tueras pas?

ORESTE. Je t'absous.

LE PHRYGIEN. Voilà qui est bien dit.

ORESTE. Mais nous changerons d'avis.

LE PHRYGIEN. Voilà qui n'est pas bien dit.

ORESTE. Tu es fou de croire que je me résoudrais à verser ton sang : car tu n'es pas né femme, et tu ne comptes pas parmi les hommes. Si je suis sorti du palais, c'est pour t'empêcher de crier : car Argos, entendant tes clameurs, serait bien vite sur pied. Quant à Ménélas, je ne crains pas de le rencontrer à la portée de mon épée : qu'il vienne tout fier de ses cheveux blonds flottant sur ses épaules; mais s'il se fait accompagner ici par les Argiens, pour venger le meurtre d'Hélène et qu'il refuse de me sauver, ainsi que ma sœur et Pylade qui a tout fait avec moi, il verra deux cadavres, sa fille et sa femme.

LE CHŒUR. O Fortune! un nouveau combat s'apprête, combat terrible pour la maison des Atrides.

DEMI-CHŒUR. Que faire? instruirons-nous la ville de ces événements ou garderons-nous le silence?

DEMI-CHŒUR. Nous taire, amies, est plus sûr.

DEMI-CHŒUR. Cette fumée qui s'élance et monte dans les airs, en avant du palais, annonce ce qui se passe.

DEMI-CHŒUR. Ils allument des torches comme pour embraser le palais de Tantale, et ne renoncent pas au meurtre.

LE CHŒUR. Un dieu retarde ou hâte à son gré la fin des mortels: une puissance souveraine, un mauvais génie s'est abattu sur cette maison et l'a remplie de meurtres, parce que Myrtile a été précipité du char de Pélops. — Mais je vois Ménélas qui s'avance vers le palais d'un pas rapide : sans doute il a été instruit de ce qui se passe. Atrides, qui êtes dans le palais, hâtez-

vous de barricader les portes. Un homme dans la prospérité est redoutable pour des malheureux comme toi, Oreste, que la fortune accable.

MÉNÉLAS. J'accours à la nouvelle des actes de cruauté et de violence commis par deux lions : car je ne leur donne pas le nom d'hommes. J'ai appris que mon épouse, si elle n'a point péri, a du moins disparu : telle est la fable ridicule que m'a contée un esclave transi de frayeur; mais ce n'est là qu'un artifice, une invention dérisoire du parricide. Qu'on ouvre le palais ! Esclaves, je vous ordonne d'enfoncer ces portes, pour que j'arrache au moins ma fille des mains de ces impies meurtriers, et que j'emporte le corps d'une épouse infortunée avec qui doivent mourir de ma main ceux qui l'ont assassinée.

ORESTE[1]. Holà! garde-toi de toucher à ces portes. C'est à toi que je m'adresse, Ménélas, à toi qui fais montre d'un si rare courage. Arrête, ou je brise ces antiques auvents, ouvrage d'un habile ouvrier, et avec ce créneau je te brise la tête. Les portes sont assujetties avec des leviers qui mettront obstacle à ce beau zèle et t'empêcheront de pénétrer dans le palais.

MÉNÉLAS. Ciel! que vois-je? des torches allumées, mes ennemis retranchés sur le toit du palais, un glaive suspendu sur la tête de ma fille !

ORESTE. Veux-tu m'interroger ou m'entendre ?

MÉNÉLAS. Je ne veux ni l'un ni l'autre; mais je suis forcé, paraît-il, de t'entendre.

ORESTE. Sache donc que je vais tuer ta fille.

MÉNÉLAS. Meurtrier d'Hélène, tu médites un nouveau meurtre !

1. Oreste, toujours accompagné de Pylade, se trouve sur le toit du palais. Il tient une épée nue au-dessus de la tête d'Hermione, sa captive.

ORESTE. Ah! si j'avais pu accomplir le meurtre d'Hélène, et que les dieux ne m'eussent pas dérobé ma victime!

MÉNÉLAS. Tu nies l'avoir tuée, et tu dis cela pour m'insulter.

ORESTE. Il m'en coûte de le nier : car, que n'ai-je pu...

MÉNÉLAS. Quoi faire? Tu me remplis d'épouvante.

ORESTE. Précipiter chez Pluton celle qui fut le fléau de la Grèce!

MÉNÉLAS. Rends-moi le corps de mon épouse, pour que je lui donne la sépulture.

ORESTE. Demande-la aux dieux; mais je vais tuer ta fille.

MÉNÉLAS. Le parricide médite meurtre sur meurtre.

ORESTE. Dis le vengeur d'un père, que tu as trahi et livré à la mort.

MÉNÉLAS. Le sang dont tu es souillé, le sang de ta mère, ne t'a donc pas suffi?

ORESTE. Je ne me lasserai pas de tuer des femmes perfides.

MÉNÉLAS. Et toi, Pylade, as-tu trempé dans ce meurtre?

ORESTE. Son silence est un aveu : il suffira que je parle pour lui.

MÉNÉLAS. Mais tu t'en repentiras, à moins que tu ne trouves des ailes pour fuir.

ORESTE. Nous ne fuirons pas; nous livrerons ce palais aux flammes.

MÉNÉLAS. Quoi! tu détruiras la demeure de tes pères?

ORESTE. Pour qu'elle ne t'appartienne pas; et ta fille sera égorgée dans l'incendie.

MÉNÉLAS. Eh bien! tue : ta mort du moins me vengera de tes crimes.

ORESTE. Soit.

MÉNÉLAS. Ah! par pitié! n'en fais rien.

ORESTE. Tais-toi, et sache te résigner à un malheur mérité.

MÉNÉLAS. Est-il donc juste que tu vives?

ORESTE. Et que je règne sur cette terre.

MÉNÉLAS. Où?

ORESTE. Dans Argos, la ville des Pélasges.

MÉNÉLAS. Certes, tu auras le droit de toucher aux vases d'eau lustrale!

ORESTE. Et pourquoi pas?

MÉNÉLAS. Et tu égorgeras les victimes avant la bataille.

ORESTE. Et toi, pourrais-tu bien le faire?

MÉNÉLAS. Oui, car j'ai les mains pures.

ORESTE. Mais ton cœur ne l'est pas.

MÉNÉLAS. Et qui t'adressera la parole?

ORESTE. Quiconque aime son père.

MÉNÉLAS. Et celui qui honore sa mère?

ORESTE. Celui-là est heureux.

MÉNÉLAS. Toi, tu ne l'es pas.

ORESTE. C'est que je n'aime point les femmes perfides

MÉNÉLAS. Écarte de ma fille ce fer menaçant.

ORESTE. Tu t'abuses.

MÉNÉLAS. Quoi! tu vas tuer ma fille?

ORESTE. Tu ne t'abuses plus.

MÉNÉLAS. Hélas! que ferai-je?

ORESTE. Va trouver les Argiens, et persuade-leur.....

MÉNÉLAS. Que leur persuaderai-je?

ORESTE. De ne pas nous faire périr.

MÉNÉLAS. Ou bien vous égorgerez ma fille?

ORESTE. La chose est résolue.

MÉNÉLAS. O malheureuse Hélène!

ORESTE. Moi aussi, ne suis-je pas malheureux?

MÉNÉLAS. Je t'ai amené de Phrygie une victime.

ORESTE. Plût aux dieux!

MÉNÉLAS. Après avoir supporté mille travaux.

ORESTE. Ce n'était pas à mon intention.

MÉNÉLAS. J'ai été traité cruellement.

ORESTE. Parce qu'alors tu me refusais ton secours.

MÉNÉLAS. Tu me tiens.

ORESTE. C'est toi-même qui t'es pris dans ta méchanceté. Allons! Électre, mets le feu au bas de ce palais, et toi, le plus sûr de mes amis, Pylade, embrase le faîte de ces murs.

MÉNÉLAS. O terre de Danaûs! ô fondateurs d'Argos équestre! ne viendrez-vous pas en armes à mon secours? Cet homme veut forcer les citoyens à le laisser vivre, malgré son parricide abominable.

APOLLON. Ménélas, calme l'ardeur de ton courroux : c'est Apollon, le fils de Latone, qui est près de toi, et te l'ordonne. Et toi qui menaces cette jeune fille du glaive dont ton bras est armé, Oreste, écoute les paroles que j'ai à t'adresser. Cette Hélène que tu brûlais d'immoler pour te venger de Ménélas, tu ne l'as pas atteinte; c'est elle que vous voyez dans les profondeurs du ciel, saine et sauve et échappée à tes coups. J'ai préservé ses jours et l'ai soustraite à ton glaive par l'ordre de mon père : fille de Jupiter, elle a droit à l'immortalité; elle siégera dans les profondeurs du ciel à côté de Castor et de Pollux, et sera la divinité tutélaire des matelots. Choisis et conduis dans ta demeure une autre femme, puisque les dieux se sont servis de la beauté d'Hélène pour mettre aux prises les Grecs et les Phrygiens, et provoquer ces carnages qui ont soulagé la terre du poids devenu trop lourd de mortels insolents. Voilà pour ce qui concerne Hélène; toi, Oreste, tu devras franchir les frontières de ce pays, et habiter le sol de Parrhasie

durant une année; en souvenir de ton exil, les Azaniens[1] et le reste de l'Arcadie l'appelleront Orestie. De là, tu te rendras dans la ville des Athéniens, où tu seras cité en justice par les trois Euménides pour crime de parricide; le tribunal des dieux, siégeant sur la colline de Mars, prononcera la plus équitable sentence, et tu sortiras vainqueur de cette épreuve. Cette Hermione, dont ton épée menace la tête, le destin te la réserve pour épouse; Néoptolème, qui se flatte de l'épouser, ne l'épousera jamais; son sort est de périr par le fer des Delphiens, en me demandant compte du trépas d'Achille, son père. Quant à Pylade, donne-lui ta sœur en mariage, comme tu la lui as promise : tous deux mèneront désormais une vie heureuse. Et toi, Ménélas, laisse Oreste régner dans Argos, et va commander sur la terre de Sparte, où tu posséderas la dot de cette épouse qui n'a cessé jusqu'à ce jour de te susciter mille traverses. Quant au démêlé d'Argos et d'Oreste, je saurai bien l'accommoder, moi qui l'ai forcé d'égorger sa mère.

ORESTE. O Apollon, dieu prophète! je vois bien que tes oracles, loin d'être trompeurs, étaient véridiques; et pourtant, je craignais d'entendre un mauvais Génie en croyant entendre ta voix. Mais tout se termine heureusement, et j'obéirai à tes ordres. Vois, je renonce à tuer Hermione et j'agrée ce mariage, du jour où son père me la donnera pour épouse.

MÉNÉLAS. Hélène, fille de Jupiter, salut! Je te félicite d'habiter la demeure fortunée des dieux. Oreste, je te promets ma fille, puisqu'Apollon l'a dit : puisse cet hymen, où l'épouse n'est pas de moins noble naissance que l'époux, tourner à bien pour toi comme pour moi qui te la donne!

1. Les Azaniens étaient une tribu des Arcadiens.

APOLLON. Allez donc chacun où mes ordres vous appellent, et faites trêve à vos discordes.

MÉNÉLAS. Il faut obéir.

ORESTE. J'ai les mêmes sentiments : je me réconcilie avec nos destinées, Ménélas, et avec tes oracles, Apollon.

APOLLON. Mettez-vous donc en route, et honorez la Paix, la plus belle des déesses. Moi, je transporterai Hélène dans le palais de Jupiter, en traversant le ciel parsemé d'astres brillants : là, placée près de Junon et d'Hébé, l'épouse d'Hercule, elle deviendra une déesse toujours honorée par les libations des mortels, et avec les Tyndarides, fils de Jupiter, elle veillera sur la mer au salut des matelots.

LE CHŒUR. O très-auguste Victoire, préside toujours à ma vie, et ne cesse pas de la couronner!

LES PHÉNICIENNES

PERSONNAGES :

JOCASTE.

LE PÉDAGOGUE.

ANTIGONE.

POLYNICE.

ÉTÉOCLE.

CRÉON, frère de Jocaste.

MÉNŒCÉE, fils de Créon.

TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

LE CHŒUR, composé de jeunes Phéniciennes.

DEUX MESSAGERS.

La scène est à Thèbes, devant le palais.

LES PHÉNICIENNES

JOCASTE. O Soleil, qui, monté sur ton char doré, te frayes une route à travers les astres du ciel et lances la flamme sur les pas de tes rapides coursiers! de quels sinistres rayons tu éclairas les Thébains, le jour où Cadmus mit le pied sur cette terre, après avoir quitté les rivages de la Phénicie! Devenu l'époux d'Harmonie, fille de Cypris, il engendra Polydore, lequel fut, dit-on, père de Labdacus qui donna le jour à Laius. Moi, je suis fille de Ménœcée, et j'ai pour frère Créon, né de la même mère que moi. On m'appelle Jocaste, du nom que mon père me donna. Laius devint mon époux; et, comme notre union était demeurée longtemps stérile, il alla consulter Apollon et lui demanda en même temps de le rendre père d'une postérité mâle. Le dieu lui répondit : « O roi des Thébains, habiles cavaliers, crains de procréer des enfants contre le gré des dieux. Car, si tu engendres un fils, ce fils te tuera, et toute ta maison s'éteindra dans le sang. » Mais lui, cédant à l'attrait du plaisir et aux suggestions de l'ivresse, me rendit mère; puis, à peine eus-je conçu, qu'il reconnut sa faute, et, se rappelant l'oracle du dieu, il remit l'enfant qui venait de naître à des bergers, pour l'exposer dans la prairie de Junon, sur la cime du Cithéron, après lui avoir traversé le milieu des talons avec des pointes de fer, d'où lui vient le nom

d'Œdipe que la Grèce lui donna. Des esclaves qui faisaient paître les chevaux de Polybe[1] recueillirent l'enfant, le portèrent au palais et le remirent aux mains de la reine. Celle-ci nourrit de son lait le fruit de mes entrailles et fit croire à son époux qu'elle en était la mère. Mon fils avait atteint l'âge d'homme et voyait déjà un léger duvet ombrager ses joues, lorsqu'il soupçonna la vérité ou l'apprit de la bouche d'autrui. Désireux de connaître les auteurs de ses jours, il partit pour le temple d'Apollon; Laius, mon époux, en fit autant, dans le but de s'informer si l'enfant qu'il avait exposé vivait encore. Tous deux se rencontrèrent en un carrefour de la Phocide. Alors, le cocher de Laius interpelle Œdipe : « Étranger, retire-toi, et cède le passage à tes rois. » Mais lui poursuit sa marche en silence et avec dédain. Cependant les chevaux lui heurtent les talons avec leurs sabots, et les rougissent de sang. Là-dessus.... mais pourquoi raconter des malheurs qui me sont étrangers? Le fils tue le père, s'empare de son char et le donne à Polybe. Alors que le Sphinx dépeuplait la ville et que mon époux n'était plus, Créon, mon frère, fait proclamer par le héraut qu'il donnerait ma main à celui qui aurait deviné l'énigme de la vierge artificieuse. Œdipe, mon fils, se trouve expliquer l'énigme du Sphinx, devient, par là, roi de ce pays et reçoit en récompense le sceptre de Thèbes. Le malheureux épouse, sans le savoir, sa mère, qui, elle aussi, reçoit à son insu son propre fils dans son lit. De cette union naissent deux fils, Étéocle et l'illustre Polynice, et deux filles : la plus jeune reçut de son père le nom d'Ismène, et j'appelai l'aînée Antigone. Lorsqu'il eut découvert qu'il avait épousé sa mère, Œdipe, accablé par l'excès de ses maux, éteint le feu de ses yeux en

1. Roi de Corinthe.

se déchirant la pupille avec des agrafes d'or. Lorsque mes fils eurent de la barbe au menton, ils tinrent leur père sous le verrou, pour effacer le souvenir d'événements que nul artifice ne saurait faire oublier. Il vit, enfermé dans le palais; mais, aigri par ses malheurs, il lance contre ses fils les imprécations les plus impies, souhaitant qu'ils se partagent son héritage à la pointe de l'épée. Pour eux, craignant que les dieux n'exauçassent ce vœu, s'ils demeuraient ensemble, ils sont convenus que Polynice, étant le plus jeune, s'exilerait volontairement de cette terre, et qu'Étéocle y resterait pour exercer le pouvoir royal, alternativement avec son frère, durant une année. Mais une fois assis au gouvernail, il refusa de céder le trône, et interdit à Polynice le retour dans sa patrie. Celui-ci est allé à Argos, et, devenu le gendre d'Adraste, il a rassemblé une nombreuse armée d'Argiens qu'il a conduite contre nous. Arrivé sous les murs de la ville aux sept portes, il réclame le sceptre de son père et sa part de royauté. Pour moi, désireuse de faire cesser leurs querelles, j'ai décidé mon fils à venir sur la foi des traités s'aboucher avec son frère, avant d'engager la lutte. Mon messager annonce son arrivée prochaine. O Jupiter, qui habites les profondeurs radieuses du ciel, sauve-nous et réconcilie nos enfants. Si tu as la sagesse en partage, tu ne dois pas permettre que le même mortel soit toujours condamné au malheur. (Elle sort.)

LE PÉDAGOGUE. Antigone, illustre rejeton d'une maison malheureuse, puisque ta mère, cédant à tes prières, t'a permis de quitter ta chambre virginale et de monter sur la terrasse qui domine le palais, pour regarder l'armée des Argiens, laisse-moi éclairer d'abord notre marche, de peur qu'un citoyen n'apparaisse sur le chemin que nous suivons : ce serait nous exposer, moi comme

JOCASTE. Cette union fait-elle ton bonheur ou ton malheur?

POLYNICE. Jusqu'à ce jour je n'ai point à regretter cet hymen.

JOCASTE. Comment as-tu décidé cette armée à te suivre en ces lieux?

POLYNICE. Adraste jura à ses deux gendres, à Tydée et à moi, qu'il nous ramènerait l'un et l'autre dans notre patrie, et qu'il commencerait par moi. Beaucoup d'hommes marquants d'Argos et de Mycènes m'accompagnent et me rendent un service nécessaire, mais cruel : car c'est contre ma patrie que je marche. Mais les dieux me sont témoins que c'est malgré moi que j'ai pris les armes contre des parents chers à mon cœur. Il t'appartient, ô ma mère, de mettre un terme à ces maux et de réconcilier des frères faits pour s'aimer : termine mes peines, les tiennes, celles de la ville entière. C'est une vieille maxime, souvent répétée, et que je citerai néanmoins : les richesses sont le bien le plus précieux pour les hommes; rien ici-bas n'a autant de pouvoir que les richesses. Voilà ce qui m'amène en ces lieux à la tête d'une armée nombreuse : le pauvre, fût-il de noble naissance, n'est rien.

LE CHŒUR. Voici Étéocle qui s'avance pour conférer avec son frère : c'est à toi, Jocaste, leur mère, de tenir un langage propre à réconcilier tes enfants.

ÉTÉOCLE. Ma mère, me voici : c'est pour te faire plaisir que je suis venu. Que faut-il faire? A lui d'abord de prendre la parole. Occupé à ranger les citoyens autour des remparts et des cohortes distribuées deux à deux, je me suis interrompu pour entendre de toi les conditions de notre accord, ces propositions pour lesquelles j'ai consenti, sur tes instances, à une trêve qui t'a permis de le recevoir dans ces murs.

habite aux environs du marais de Lerne : c'est le roi Hippomédon.

ANTIGONE. Oh! qu'il est fier! qu'il est terrible à voir! le ciel étoilé est peint sur son bouclier; on dirait un géant, fils de la terre; il ne ressemble pas à la race des mortels.

LE PÉDAGOGUE. Ne vois-tu pas aussi ce chef qui passe les eaux de Dircé?

ANTIGONE. Son armure, à lui, est toute différente. Quel est ce guerrier?

LE PÉDAGOGUE. C'est le fils d'Œnée, Tydée : il porte sur sa poitrine l'image du Mars étolien.

ANTIGONE. N'est-ce pas lui, ô vieillard, qui a épousé la belle-sœur de Polynice? Comme ses armes, moitié grecques, moitié barbares, offrent un bizarre assemblage!

LE PÉDAGOGUE. Tous les Étoliens, ma fille, portent le bouclier long, et leur javeline ne manque jamais le but.

ANTIGONE. D'où vient, ô vieillard, que tu es si bien instruit?

LE PÉDAGOGUE. J'ai vu et remarqué les emblèmes des boucliers, quand j'ai porté la convention à ton frère; et à leurs armures je reconnais les guerriers.

ANTIGONE. Quel est celui qui passe autour du tombeau de Zéthus[1], les cheveux bouclés, le regard farouche, avec l'air d'un jeune homme? C'est un chef, à voir la foule d'hommes armés qui suit ses pas et l'accompagne.

LE PÉDAGOGUE. C'est Parthénopée, le fils d'Atalante.

ANTIGONE. Ah! puisse Diane, qui parcourt les montagnes en compagnie de sa mère, le faire tomber sous ses flèches, lui qui est venu pour ruiner ma patrie!

1. Zéthus, frère jumeau d'Amphion, lequel bâtit les murs de Thèbes.

j'habite à mon tour la maison de mes pères, à lui laisser le sceptre pendant un temps égal; je renoncerai à ravager ma patrie et à donner l'assaut en appliquant des échelles contre ces remparts : mais voilà ce que j'essayerai de faire, si je n'obtiens pas justice. J'atteste ici les dieux, que la justice inspire tous mes actes, et que je suis privé de ma patrie injustement et au mépris des lois les plus saintes. J'ai dit la vérité pure et simple, ma mère, sans accumuler de subtiles raisons : je crois que ma cause paraîtra juste aux ignorants comme aux sages.

LE CHŒUR. Pour moi, bien que je n'aie pas été nourrie sur le sol de la Grèce, ton langage me semble dicté par la raison.

ÉTÉOCLE. Si tous les hommes étaient d'accord sur ce qui est beau et sage à la fois, il n'y aurait parmi eux ni contestation ni dispute; mais il n'est rien de pareil, rien d'égal aux yeux des mortels : ils s'entendent sur les noms, mais non sur les choses. Aussi bien ne dissimulerai-je pas ma pensée, ma mère : je monterais jusqu'au point du ciel où se lèvent les astres, je descendrais sous la terre, si j'en étais capable, pour posséder la royauté, la plus grande des divinités. Ce bien, ma mère, loin de vouloir le céder à un autre, je veux le garder pour moi : car c'est une lâcheté que de sacrifier le plus pour accepter le moins. Que dis-je! je rougirais si mon rival, venu en armes pour ravager ce pays, obtenait ce qu'il souhaite. Quel opprobre pour Thèbes, si la crainte des lances venues de Mycènes me faisait céder à celui-ci un sceptre qui m'appartient! Il ne devait pas se présenter les armes à la main pour traiter avec moi : car la raison éclaircit toutes les difficultés mieux que ne pourrait faire le fer des ennemis. D'ailleurs, s'il veut habiter cette terre, permis à lui; mais je ne consentirai jamais à lui obéir, quand

lui qui se vante de réduire en esclavage les femmes Thébaines que sa lance aura conquises et de les livrer à Mycènes et aux eaux de Lerne, à cette source d'Amymome[1] que Neptune fit jaillir d'un coup de son trident. Ah! que jamais un tel esclavage ne pèse sur moi! je t'en supplie, ô Diane aux boucles dorées, noble fille de Jupiter.

LE PÉDAGOGUE. Rentre dans le palais, mon enfant, et renferme-toi dans tes appartements de jeune fille, puisque tu as satisfait ta curiosité et assisté au spectacle que tu désirais voir. Voici qu'une troupe de femmes, en présence du trouble qui règne dans la ville, se dirige vers la demeure de nos rois. Ton sexe est enclin naturellement au blâme, et renchérit volontiers sur les moindres prétextes fournis à sa médisance : c'est un plaisir pour les femmes de tenir les unes sur les autres de malins propos. (Ils rentrent dans le palais.)

LE CHŒUR. J'ai quitté la mer qui baigne Tyr et les côtes de la Phénicie, captive réservée dans le butin à Loxias et attachée au service de son temple, et j'habiterai sous la cime neigeuse du Parnasse; j'ai traversé à force de rames la mer d'Ionie, tandis que Zéphyre courant au-dessus des plaines stériles qui baignent la Sicile faisait retentir le ciel de son souffle sonore. Choisie parmi les femmes de ma patrie comme une offrande agréable à Loxias, je suis venue sur la terre des Cadméens, illustres descendants d'Agénor; envoyée ici, dans les remparts de Laius, auquel m'unissent les liens du sang, je suis vouée, comme les statues d'or, au service de Phœbus. L'eau de la source de Castalie m'attend encore, pour y baigner cette chevelure, dont les jeunes

1. Lerne et Amymome sont deux noms d'une même source de l'Argolide. Neptune, amoureux d'Amymome, fille de Cadmus, l'enleva : à l'endroit où il s'unit à elle, il fit jaillir une source qui prit le nom de la jeune fille.

ce qui suffit à ses besoins. Les mortels ne possèdent pas les richesses en propre; c'est un dépôt que les dieux nous ont confié, et, quand il leur plaît, ils nous les reprennent. La fortune n'est pas stable, mais éphémère. Allons! si je te pose ces deux questions ensemble : « Veux-tu régner ou sauver ta patrie? » diras-tu que tu veux régner? Si ton frère est vainqueur et que les lances argiennes mettent en déroute l'armée des Thébains, tu verras la cité de Cadmus ruinée, tu verras une foule de jeunes filles réduites en captivité et entraînées de force par l'ennemi. Cette haute fortune que tu souhaites de posséder sera funeste aux Thébains, et tu passeras pour un ambitieux. Voilà ce que j'ai à te dire; toi, Polynice, écoute-moi : Adraste t'a rendu un service maladroit, et c'est follement que tu es venu pour saccager ta patrie. Voyons, si tu t'empares de cette ville, ce qu'aux dieux ne plaise, comment érigeras-tu un trophée de ta victoire? Comment oseras-tu, destructeur de ta patrie, consacrer les victimes? Écriras-tu sur les dépouilles, aux bords de l'Inachus : « Polynice, après avoir brûlé Thèbes, a consacré ces boucliers aux dieux? » Ah! que jamais il ne t'arrive, ô mon fils, de conquérir pareille gloire auprès des Grecs! Si au contraire tu es vaincu et que ton frère ait le dessus, comment retourneras-tu dans Argos, en laissant le sol jonché de morts? Et l'on dira : « O Adraste, auteur d'un funeste hyménée! les noces d'une seule princesse sont la cause de notre ruine entière. » Mon fils, tu cours au-devant d'un double péril; tu t'exposes à perdre les biens dont tu jouis, et à ne pas obtenir ceux que tu souhaites. Calmez, mes enfants, calmez l'excès de vos transports. Quand deux hommes s'accordent à montrer l'un et l'autre un fol entêtement, il n'est pas de fléau plus cruel.

LE CHŒUR. O dieux, détournez ces malheurs et four-

nissez aux fils d'Œdipe quelque moyen de se rapprocher.

ÉTÉOCLE. Ma mère, ce n'est pas le moment de discourir; cependant le temps se perd en propos inutiles, et ton zèle n'aboutit à rien : car nous ne pourrons nous entendre qu'aux conditions que j'ai posées, en sorte que je sois maître du sceptre et règne sur ce pays. Renonce donc à ces longues exhortations, et laisse-moi aller; et toi, sors de ces murs ou tu mourras.

POLYNICE. De quelle main? où est ce mortel invulnérable, qui, tirant le glaive contre moi, me donnera la mort sans la recevoir à son tour?

ÉTÉOCLE. Il est près de toi, sous tes yeux : vois-tu mon bras?

POLYNICE. Je le vois; mais la richesse est chose timide et qui tient à la vie.

ÉTÉOCLE. Et c'est avec de nombreux soldats que tu es venu combattre un adversaire qui ne compte pas?

POLYNICE. Mieux vaut un chef prudent qu'un chef téméraire.

ÉTÉOCLE. Tu triomphes de cette trêve qui te met à couvert de la mort.

POLYNICE. Pour la seconde fois je te redemande le sceptre et une part de la royauté.

ÉTÉOCLE. Tu n'as rien à réclamer : ce palais est à moi, et j'y habiterai.

POLYNICE. Tu prétends avoir plus que ta part?

ÉTÉOCLE. Je l'entends ainsi. Quitte cette terre.

POLYNICE. Autels sacrés de mes pères!...

ÉTÉOCLE. Que tu viens renverser?

POLYNICE. Écoutez-moi!

ÉTÉOCLE. Qui t'écouterait, toi qui t'es armé contre ta patrie?

POLYNICE. Temples des dieux aux blancs coursiers...

ÉTÉOCLE. Ils t'ont en horreur.

POLYNICE. On me chasse de ma patrie...

ÉTÉOCLE. C'est que tu es venu y porter la ruine.

POLYNICE. Bien injustement, ô dieux!

ÉTÉOCLE. Invoque les dieux à Mycènes, et non ici.

POLYNICE. Impie.

ÉTÉOCLE. Mais non, comme toi, ennemi de ma patrie.

POLYNICE. Tu me dépouilles et me chasses.

ÉTÉOCLE. Et, de plus, je te tuerai.

POLYNICE. O mon père, entends-tu comme on me traite?

ÉTÉOCLE. Il entend aussi ce que tu fais.

POLYNICE. Et toi, ma mère...

ÉTÉOCLE. Tu n'as pas le droit de prononcer ce nom sacré.

POLYNICE. O cité!

ÉTÉOCLE. Va-t-en dans Argos invoquer l'eau de Lerne?

POLYNICE. J'irai, ne t'en mets pas en peine; toi, ma mère, je te rends grâces.

ÉTÉOCLE. Sors de cette terre.

POLYNICE. Je pars; mais laisse-moi voir mon père.

ÉTÉOCLE. Je refuse.

POLYNICE. Que je voie du moins mes jeunes sœurs.

ÉTÉOCLE. Non, tu ne les verras jamais.

POLYNICE. O mes sœurs!

ÉTÉOCLE. Pourquoi les appeler, toi, leur plus grand ennemi?

POLYNICE. Ma mère, du moins, adieu! sois heureuse.

JOCASTE. Certes, mon sort est heureux, cher enfant!

POLYNICE. Je ne suis plus ton fils.

JOCASTE. A combien de peines étais-je donc destinée?

POLYNICE. Je suis en butte à ses outrages.

ÉTÉOCLE. Et moi, je subis les siens.

POLYNICE. Quel sera ton poste devant les tours?

ÉTÉOCLE. Pourquoi m'adresses-tu cette question?

POLYNICE. C'est que je m'y trouverai en face de toi, pour te tuer.

ÉTÉOCLE. Même envie me possède.

JOCASTE. Malheureuse que je suis! qu'allez-vous faire, ô mes enfants?

POLYNICE. L'événement le fera voir.

JOCASTE. N'éviterez-vous point les Furies de votre père?

ÉTÉOCLE. Périsse toute notre maison!

POLYNICE. Oui, mon épée, avide de sang, ne restera plus longtemps oisive. Je vous prends à témoin, terre qui m'a nourri, et vous, grands dieux, qu'on me chasse de ce pays, chargé d'outrages, indignement traité, comme un esclave, et non comme un des fils d'Œdipe. S'il t'arrive malheur, ô ma patrie, ce n'est pas moi, c'est lui que tu dois accuser: malgré moi, je suis venu t'attaquer; malgré moi, je suis repoussé de tes murs. Et toi, Apollon, gardien des rues, palais, compagnons de ma jeunesse, autels des dieux, qui recevez nos sacrifices, adieu! Je ne sais s'il me sera jamais donné désormais de vous adresser la parole. Cependant elles ne sont pas encore assoupies ces espérances qui me font croire qu'avec l'aide des dieux j'immolerai mon ennemi et régnerai sur le sol thébain.

ÉTÉOCLE. Sors de cette terre. Mon père, par une sorte de pressentiment divin, t'a donné justement le nom de Polynice, symbole de haine et de discorde.

LE CHŒUR. Cadmus, sorti de Tyr, vint dans cette contrée, conduit par une génisse, qui, accomplissant un oracle sacré, laissa choir sur le sol son corps indompté aux lieux où la volonté des dieux lui avait ordonné de se fixer, dans les plaines fertiles en blé des Aones, où les belles eaux de la fontaine de Dircé[1] arrosent des plaines

1. Source voisine de Thèbes.

fleuries et de fertiles guérets. C'est là que Sémélé, unie à Jupiter, enfanta Bromius[1], que le lierre s'enroula autour du dieu, encore tout enfant, et le couvrit de l'ombre bienfaisante de ses verts rameaux, attribut des vierges et des mères thébaines dans les danses joyeuses consacrées à Bacchus. Là, un dragon sanguinaire, né de Mars, veillait, farouche gardien, sur le courant du fleuve et sur ses humides prairies, promenant de tous côtés ses regards vigilants. Cadmus, venu pour puiser l'eau lustrale, s'arma d'un roc, le lança d'un bras vigoureux et écrasa la tête sanglante du monstre; puis, docile aux conseils de Pallas, la déesse qu'une mère n'a point fait naître, il sema les dents du dragon dans les sillons profonds, et de ces dents la Terre fit surgir à sa surface une légion de guerriers que le fer décima et rendit à la Terre qui les avait enfantés; et ils arrosèrent de leur sang cette Terre d'où ils étaient sortis pour respirer les tièdes haleines du ciel. Et toi, Épaphus, fils d'Io, l'aïeule de nos rois, rejeton de Jupiter, entends les accents barbares de ma voix suppliante, et viens sur cette terre que tes descendants ont fondée et qu'ont possédée deux déesses, Proserpine et la bienfaisante Cérès, reine de l'univers, et la Terre, nourrice de tous les êtres; envoie ces déesses, armées de leurs flambeaux, porter secours à cette cité: tout est facile aux dieux.

ÉTÉOCLE. Va et ramène le fils de Ménœcée, Créon, frère de ma mère Jocaste: dis-lui que je veux l'entretenir de mes propres affaires et du salut de l'État, avant de combattre et de mettre nos troupes en ligne. Mais son arrivée t'épargne une course pénible : car je le vois qui s'avance vers mon palais.

CRÉON. J'ai marché longtemps, Étéocle, dans le désir

1. Surnom de Bacchus.

de te voir; et, pour te rencontrer, j'ai fait le tour des remparts et visité tous les postes thébains.

ÉTÉOCLE. Moi aussi, Créon, je désirais te voir : après l'entrevue que je viens d'avoir avec Polynice, j'ai reconnu qu'une transaction n'était pas du tout acceptable.

CRÉON. On m'a dit que sa confiance dans l'alliance d'Adraste et dans son armée lui inspire un orgueil que Thèbes ne peut souffrir. Mais il faut s'en remettre là-dessus à la volonté des dieux : ce que j'ai à t'annoncer est d'un intérêt pressant.

ÉTÉOCLE. De quoi s'agit-il? J'ignore ce que tu veux dire.

CRÉON. Un transfuge est venu du camp des Argiens.

ÉTÉOCLE. Et que se passe-t-il de nouveau chez nos ennemis?

CRÉON. Il dit que l'armée argienne va bientôt déployer autour de la ville de Cadmus ses nombreux guerriers.

ÉTÉOCLE. Il faut donc que Thèbes porte ses armes au dehors.

CRÉON. Où cela? la jeunesse t'empêche-t-elle de voir ce que tu dois voir?

ÉTÉOCLE. Franchissons ces fossés pour combattre sur l'heure.

CRÉON. Thèbes a peu de soldats; ils en ont d'innombrables.

ÉTÉOCLE. Je sais qu'ils sont pleins d'audace en paroles.

CRÉON. Argos jouit d'un certain renom parmi les Grecs.

ÉTÉOCLE. Rassure-toi : sous peu j'abreuverai la plaine de leur sang.

CRÉON. Je le souhaite; mais je vois que la chose est bien difficile.

ÉTÉOCLE. Non, je ne tiendrai pas nos guerriers enfermés dans ces murs.

CRÉON. Cependant la victoire dépend entièrement de la prudence.

ÉTÉOCLE. Veux-tu donc que j'aie recours à d'autres moyens?

CRÉON. A tous, avant de tout risquer d'un seul coup.

ÉTÉOCLE. Si nous tombions de nuit sur l'ennemi, par surprise?

CRÉON. A condition qu'en cas d'échec tu reviennes ici sain et sauf.

ÉTÉOCLE. La nuit égalise les chances et est plus favorable à l'audace.

CRÉON. Les ténèbres sont un danger pour qui a échoué.

ÉTÉOCLE. Eh bien, je veux les attaquer au moment de leur repas.

CRÉON. Il y aura panique; mais il faut vaincre.

ÉTÉOCLE. L'eau de Dircé est profonde pour qui bat en retraite.

CRÉON. Il n'est rien qui ne le cède à de sages précautions.

ÉTÉOCLE. Eh bien! si nous attaquions avec de la cavalerie l'armée des Argiens?

CRÉON. Leur camp est retranché derrière une enceinte de chars.

ÉTÉOCLE. Que faire alors? Livrerai-je la ville à l'ennemi?

CRÉON. Non, certes; avise, dans ta sagesse.

ÉTÉOCLE. Et quel est le plus sage parti?

CRÉON. J'ai ouï dire que les Argiens ont fait choix de sept guerriers...

ÉTÉOCLE. Pour quoi faire? c'est là un chétif rempart.

CRÉON. Pour commander les bataillons qui attaqueront les sept portes.

ÉTÉOCLE. Que ferons-nous donc? car je n'attendrai pas que le mal soit sans remède.

CRÉON. Choisis, toi aussi, sept guerriers pour défendre les portes.

ÉTÉOCLE. A la tête de nos cohortes, ou pour combattre seul à seul?

CRÉON. A la tête de nos cohortes; et choisis les plus vaillants.

ÉTÉOCLE. J'entends : ils s'opposeront à l'assaut des remparts.

CRÉON. Partage avec eux le commandement : un seul homme ne peut tout voir.

ÉTÉOCLE. Aurai-je égard, dans mon choix, à l'audace ou à la prudence?

CRÉON. A toutes deux : car l'une ne vaut rien sans l'autre.

ÉTÉOCLE. Soit. Je vais aller dans la ville, et je placerai aux portes des chefs opposés, en nombre égal, aux chefs argiens. Te les nommer serait perdre un temps précieux, quand l'ennemi est au pied de nos remparts. J'y cours, pour que mon bras ne reste pas oisif. Puissé-je rencontrer mon frère en face de moi, en venir aux mains avec lui et le percer de ma lance! Si la fortune me trahit, je te commets le soin de marier ma sœur Antigone avec ton fils Hémon ; et je te renouvelle, au moment de partir, la promesse que je t'ai déjà faite. Tu es le frère de ma mère : à quoi bon de longs discours? Entoure-la des soins auxquels elle a droit, pour toi comme pour moi. Quant à mon père, victime de son aveugle fureur, il s'est crevé les yeux : je suis loin d'approuver sa conduite; et, le cas échéant, il nous perdra par ses malédictions. Il est un point que nous avons négligé, c'est de

nous informer auprès du devin Tirésias s'il a quelque oracle à nous révéler. Je chargerai ton fils Ménœcée, qui porte le même nom que ton père, de l'amener ici, Créon. Il aura volontiers un entretien avec toi; moi, il m'en veut, parce que j'ai critiqué en sa présence l'art divinatoire. Voici ce que je te recommande à toi, Créon, et à tous les citoyens: si mes armes sont victorieuses, que nul ne donne la sépulture à Polynice sur le sol thébain, et que la mort soit le châtiment de quiconque l'aura enterré, fût-il son ami le plus cher. Voilà ce que j'avais à te dire; vous, serviteurs, apportez-moi mes armes et tout mon équipage de guerre, afin que je coure au combat et que je triomphe au nom de la justice; et prions la Prudence, la plus secourable des déesses, de sauver cette cité.

LE CHŒUR. O Mars, divinité barbare! pourquoi te complaire dans le sang et la mort? pourquoi cette humeur si contraire aux fêtes de Bacchus? On ne te voit point, mêlé aux danses des jeunes filles, dans tout l'éclat de la beauté, et laissant flotter tes cheveux bouclés, entonner, aux accents de la flûte, des chansons pleines de grâce et de gaîté; mais, suivi de guerriers et poussant l'armée des Argiens contre le sang de Thébé[1], tu te livres à des ébats que n'anime pas le son de la flûte. On ne te voit point tourbillonner, en proie au délire bachique et paré d'une peau de faon; mais, monté sur ton char et secouant les rênes des coursiers solipèdes, tu foules les bords de l'Isménus et te livres à de furieuses courses équestres, soulevant contre la race de Cadmus les Argiens, chœur guerrier, armé de toutes pièces, menaçant nos remparts de pierre. C'est une barbare déesse que la Discorde, qui a préparé ces maux aux rois de ce

1. C'est de Thébé, fille d'Asopus et femme de Zéthus, que la ville de Thèbes avait pris son nom.

pays, les infortunés Labdacides. O bois sacré, au divin feuillage, tout peuplé de bêtes fauves, Cithéron, blanchi par la neige, délices de Diane! pourquoi as-tu laissé grandir le fils de Jocaste condamné à périr, cet Œdipe rejeté de la maison paternelle, reconnaissable aux traces qu'ont laissées les agrafes d'or? Plût au ciel que la vierge ailée, le Sphinx, ce monstre nourri sur les montagnes, ne fût point venu répandre le deuil dans cette contrée avec ses chants détestés des muses! Ce monstre infernal, envoyé contre les Thébains par Pluton, s'approchait de nos murs et emportait dans ses griffes les enfants de Cadmus jusqu'aux régions inaccessibles de la lumière. Une autre dissension, également funeste, s'élève entre les fils d'Œdipe et divise le palais et la cité. Car ce qui n'est pas honnête ne saurait devenir honorable; et ces enfants, dont la naissance est illégitime, sont un opprobre pour leur père et pour leur mère qui a contracté un hymen incestueux. O terre, fécondée par les dents d'un dragon nourri de bêtes sauvages et armé d'une crête sanglante, tu donnas naissance jadis (ainsi l'ai-je entendu raconter sur le sol barbare que j'habite), tu donnas naissance à une race d'hommes merveilleux, gloire et honneur pour Thèbes. Les habitants du ciel vinrent autrefois aux noces d'Harmonie[1]; au son de la cithare, aux accords du luth d'Amphion s'élevèrent les murs de Thèbes et la tour, voisine des deux fleuves[2], au milieu de cette vallée qu'embellit la fontaine de Dircé, dont les eaux abreuvent la vaste prairie qui s'étend en avant de l'Isménus. C'est d'Io, de la génisse Io[3], que sont issus les rois, descendants de Cadmus. Cette ville, qui a vu des biens sans nombre se succéder pour elle,

1. Harmonie, fille de Mars et de Vénus, épousa Cadmus.
2. L'Asopus et l'Isménus.
3. Allusion à la métamorphose d'Io en génisse.

est parvenue au comble de la gloire que procurent les armes.

TIRÉSIAS. Marche devant moi, ma fille : car tu es l'œil qui dirige mon pied aveugle, comme les astres guident les nautoniers; avance et mène-moi par un chemin uni, pour m'éviter un faux pas : car ton père est faible. Tiens et garde dans ta main virginale ces sorts que j'ai recueillis en observant le vol des oiseaux sur le siége sacré où j'interroge l'avenir. Dis-moi, Ménœcée, fils de Créon, combien il nous reste de chemin à faire par la ville pour arriver jusqu'à ton père; mes genoux sont fatigués, et, après ce long voyage, j'ai peine à aller plus avant.

CRÉON. Rassure-toi, Tirésias : te voilà au milieu de tes amis. Soutiens-le, mon fils : l'enfant, dont le pied est encore mal assuré, et le vieillard chancelant aiment à sentir l'appui d'une main étrangère.

TIRÉSIAS. Eh bien ! nous voici arrivés : pourquoi m'appeler en toute hâte, Créon ?

CRÉON. Je ne l'ai point encore oublié; mais rappelle tes forces, reprends haleine et remets-toi de la fatigue de la route.

TIRÉSIAS. Aussi bien suis-je épuisé de lassitude, étant arrivé hier de la terre des Erechthéides : ils étaient en guerre contre Eumolpe, et j'ai procuré la victoire aux enfants de Cécrops : je rapporte, comme tu vois, cette couronne d'or, que j'ai reçue comme les prémices des dépouilles enlevées à l'ennemi.

CRÉON. Cette couronne, symbole de victoire, je la prends pour un augure favorable. Car tu n'ignores pas que nous sommes en proie aux orages de la guerre, et qu'une grande lutte s'apprête entre les Thébains et les fils de Danaüs. Étéocle, notre roi, marche déjà, couvert de ses armes, contre les forces de Mycènes, et il

m'a chargé de te demander ce que nous devons faire pour sauver la ville.

TIRÉSIAS. Pour Étéocle, ma bouche resterait close, et je ne révélerais pas mes oracles ; à toi, qui désires m'interroger, je parlerai. Ce pays souffre depuis longtemps, Créon, du jour où Laius fut père en dépit des dieux, et où son fils, le malheureux Œdipe, devint l'époux de sa propre mère; la fureur qui l'a porté à noyer ses yeux dans le sang est un trait de la sagesse des dieux et un enseignement pour la Grèce. En prétendant ensevelir dans l'oubli la honte de leur père, comme s'ils pouvaient échapper aux dieux, les fils d'Œdipe se sont grossièrement trompés. En manquant au respect qu'ils lui doivent, en le tenant enfermé, ils ont aigri le malheureux vieillard, qui, malade et outragé, a lancé contre eux de terribles imprécations. Que n'ai-je point fait, que n'ai-je pas dit? Et je me suis attiré la haine des enfants d'Œdipe. L'heure est proche où ils périront de leur propre main, Créon; où les morts, entassés sur les morts et confondant les traits d'Argos et ceux de Thèbes, feront verser au pays thébain de cruels gémissements. Et toi, malheureuse cité, tu seras renversée en même temps, si l'on ne prête pas l'oreille à mes discours. Ce qu'il fallait avant tout, c'est qu'aucun des enfants d'Œdipe ne fût ni citoyen, ni roi de cet État, parce qu'ils sont poursuivis par le destin et causeront la ruine de cette cité. Mais, puisque le mal l'emporte sur le bien, il ne reste plus qu'une voie de salut. Mais il est peu sûr pour moi de parler, et il est cruel pour ceux que le sort désigne de fournir à la ville ce remède. Je pars : adieu! Je subirai, s'il le faut, et partagerai avec tant d'autres les hasards de l'avenir : le moyen de faire autrement?

CRÉON. Demeure, vieillard.

TIRÉSIAS. Ne me retiens pas.

CRÉON. Attends : pourquoi me fuir?

TIRÉSIAS. Ce n'est pas moi, c'est la fortune qui te fuit.

CRÉON. Apprends-moi le moyen de sauver les citoyens et la ville.

TIRÉSIAS. Tu veux le connaître, mais bientôt peut-être tu ne le voudras plus.

CRÉON. Et comment ne serai-je point disposé à sauver ma patrie?

TIRÉSIAS. Ainsi tu es désireux, impatient de m'entendre?

CRÉON. Est-il donc un autre objet plus digne de mon zèle?

TIRÉSIAS. Eh bien, prête l'oreille à mes oracles. Mais d'abord il faut que je sache avec certitude où est Ménécée qui m'a conduit ici.

CRÉON. Il n'est pas loin, mais tout près de toi.

TIRÉSIAS. Alors, qu'il s'en aille hors de la portée de mes oracles.

CRÉON. Le fils de Créon taira ce qui doit rester secret.

TIRÉSIAS. Veux-tu donc que je parle en sa présence?

CRÉON. Il sera heureux d'entendre de ta bouche le moyen de sauver Thèbes.

TIRÉSIAS. Apprends donc de quelle espèce sont mes oracles et comment vous assurerez le salut de la ville de Cadmus. Il te faut immoler à la patrie ton fils Ménœcée, puisque tu provoques toi-même la fortune.

CRÉON. Que dis-tu? quelle parole as-tu prononcée, vieillard?

TIRÉSIAS. A ce qui est fatal, tu dois te soumettre sans hésiter.

CRÉON. Ah! que de maux ta bouche a révélés en un instant!

TIRÉSIAS. Des maux pour toi, mais pour ta patrie la félicité et le salut.

CRÉON. Non, je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris. Qu'on ne me parle plus de Thèbes.

TIRÉSIAS. Cet homme n'est plus le même : le voilà qui change d'avis.

CRÉON. Pars et sois heureux. Je n'ai que faire de tes oracles.

TIRÉSIAS. La vérité ne subsiste-t-elle pas en dépit de ton malheur?

CRÉON. Ah! par tes genoux, par tes cheveux blancs...

TIRÉSIAS. Pourquoi embrasser mes genoux? Les maux que tu veux détourner sont inévitables.

CRÉON. Tais-toi, ne révèle pas ces oracles à la ville.

TIRÉSIAS. Tu veux que je commette une injustice. Je ne saurais me taire.

CRÉON. Que feras-tu donc? feras-tu périr mon fils?

TIRÉSIAS. A d'autres de prendre ce soin; moi, j'aurai parlé.

CRÉON. Comment ce malheur a-t-il fondu sur moi et sur mon fils?

TIRÉSIAS. Tu as raison de m'interroger et de discuter la sentence. Il faut que ton fils, égorgé dans l'antre qu'habitait le dragon, fils de la Terre, gardien des eaux de Dircé, offre à la Terre une libation de son sang pour apaiser l'ancien courroux de Mars qui venge le meurtre du dragon né de la terre. Ce faisant, vous aurez Mars pour auxiliaire. Fruit pour fruit, sang pour sang : à ce prix, vous obtiendrez la bienveillance de la Terre qui produisit jadis une moisson de guerriers au casque d'or. Or, il faut que la victime soit issue de ceux qui naquirent des dents du dragon. Tu es le dernier représentant de ce sang illustre, que ta mère et tes aïeux paternels t'ont transmis, à toi et à tes enfants, pur et sans mélange.

L'hymen d'Hémon ne permet pas qu'il soit immolé; car ce n'est pas un jeune garçon, et, bien que le mariage ne soit pas consommé, il n'en a pas moins une épouse. Mais si tu fais à la ville le sacrifice du jeune Ménœcée, il peut par sa mort sauver sa patrie, préparer un amer retour pour Adraste et les Argiens, en répandant sur leurs yeux les ombres du trépas, et rendre à jamais Thèbes illustre. Choisis entre ces deux sorts : sauve ou ton fils ou la ville. Tout ce que j'avais à dire, tu le sais ; reconduis-moi, ma fille, à la maison. Insensé quiconque pratique la divination ! s'il annonce des choses fâcheuses, il se rend odieux à ceux pour qui il interroge le sort; si la pitié le porte à conter des mensonges à ceux qui le consultent, il devient coupable envers les dieux. Phébus seul devrait rendre des oracles aux mortels, parce qu'il ne craint personne.

LE CHŒUR. Créon, pourquoi te taire? pourquoi la parole expire-t-elle sur tes lèvres? Moi aussi je suis, autant que toi, frappée de stupeur.

CRÉON. Que répondre, en effet? Ce que je dirais se devine. Car je n'en viendrai jamais à ce degré d'infortune, que je sacrifie à Thèbes la vie de mon enfant. Tous les hommes aiment leur progéniture, et nul ne livrerait son propre fils au trépas. Qu'on ne vienne pas faire mon éloge, quand on tue mes enfants. Mais, moi, qui ai atteint la maturité de l'âge, je suis prêt à mourir et à affranchir ma patrie. Eh bien, mon fils, avant que toute la ville en soit informée, sans t'arrêter aux insolentes prédictions des devins, fuis, au plus vite, loin de ces lieux : car il ira trouver les chefs des cohortes postés aux sept portes, et fera part de cet oracle aux magistrats et aux généraux. Si nous prenons les devants, ton salut est assuré; si tu tardes, c'est fait de nous et tu périras.

MÉNŒCÉE. Mais où fuir? en quelle ville, chez quel hôte?

CRÉON. Où tu seras le plus loin possible de ce pays.

MÉNŒCÉE. C'est à toi qu'il appartient de parler; mon rôle est d'obéir.

CRÉON. Traverse Delphes.

MÉNŒCÉE. Où faut-il que j'aille?

CRÉON. Dans le pays des Étoliens.

MÉNŒCÉE. Et de là où porterai-je mes pas?

CRÉON. Sur le sol de la Thesprotie.

MÉNŒCÉE. Au séjour sacré de Dodone?

CRÉON. Tu m'as compris.

MÉNŒCÉE. Et qui veillera à ma sûreté?

CRÉON. Le dieu qui conduira tes pas.

MÉNŒCÉE. Où trouverai-je les ressources nécessaires?

CRÉON. Je te fournirai de l'or.

MÉNŒCÉE. C'est bien, mon père. Laisse-moi donc; car je veux aller trouver ta sœur Jocaste, qui m'a d'abord nourri de son lait quand j'ai perdu ma mère et suis demeuré orphelin : je vais lui adresser un dernier adieu, après quoi je pourvoirai à mon salut. Allons, pars, et ne mets point, pour ta part, obstacle à mon dessein. — Femmes, voyez comme j'ai su dissiper les craintes de mon père, en l'abusant par mes paroles, afin de contenter mon envie. Il m'éloigne, et, par là, il prive Thèbes d'une chance heureuse et m'expose à passer pour un lâche. J'excuse cette faiblesse dans un vieillard; mais moi, je serais sans excuse si je trahissais la patrie à qui je dois le jour. Sachez donc que je pars pour la sauver et pour sacrifier ma vie à mon pays. Quoi! des hommes qui ne sont liés par aucun oracle, qui sont libres du joug des destins, n'hésiteront pas à mourir, fermes sous leurs boucliers, en combattant au pied des tours pour la patrie; et moi, trahissant mon père, mon frère et cette

ville, je fuirai comme un lâche hors de ce pays! Ce serait une honte et, en quelque lieu que je vive, je passerais pour un lâche. Non, par Jupiter qui règne dans les astres, par Mars, ce dieu sanguinaire, qui établit rois de ce pays les guerriers nés jadis des dents du dragon! Mais j'irai, et monté sur la crête des remparts, je me donnerai la mort dans cette sombre caverne du dragon, que le devin m'a désignée, et je sauverai ainsi ma patrie. Ma résolution est prise. Je pars donc pour faire à Thèbes par ma mort une offrande honorable, et je délivrerai mon pays du fléau qui l'accable. Si chacun, prenant en main le bien de la patrie, y travaillait dans la mesure de ses forces, les villes essuieraient de moindres calamités et seraient désormais florissantes. (Il sort.)

LE CHŒUR. Tu es venu, tu es venu, Sphinx ailé, fruit de la Terre et de l'infernale Échidna, ravisseur des fils de Cadmus, semant les larmes et le deuil, vierge informe, monstre cruel aux ailes furieuses, aux serres dévorantes! Des lieux qu'abreuve la source de Dircé, tu enlevais des jeunes gens pour leur chanter tes airs sauvages et exercer ta barbare fureur; et tu apportais à leur patrie le sang et la douleur. Oui, c'est un dieu sanguinaire que celui qui suscita ce monstre. Le deuil des mères, le deuil des vierges remplissait les maisons de cris lugubres, de chants lugubres; chacun avait sa douleur, et les lamentations se succédaient à travers la ville. Mais les gémissements et les cris éclataient pareils au tonnerre, toutes les fois que la vierge ailée faisait disparaître de la ville quelqu'un des habitants. Enfin arriva sur le sol thébain le malheureux Œdipe, envoyé par Apollon; Œdipe, qui fit alors la joie de Thèbes, et depuis sa douleur. Car l'infortuné, après avoir résolu victorieusement l'énigme, contracta avec sa mère un hymen infâme et souilla la ville; puis il la noya dans le sang, en précipitant ses

fils par ses imprécations dans une lutte abominable. Nous admirons, oui, nous admirons celui qui court à la mort pour sa patrie; il laisse à Créon le deuil et les larmes, mais il assurera à la ville aux sept tours une glorieuse victoire. Puissions-nous être mères à ce prix! puissions-nous avoir de nobles enfants, ô chère Pallas, qui consommas le meurtre du dragon tombé sous la pierre lancée par Cadmus dont tu stimulais l'ardeur: telle est l'origine du fléau dévastateur que les dieux ont déchaîné sur ce pays.

UN MESSAGER. Holà! y a-t-il quelqu'un aux portes du palais? Ouvrez, appelez Jocaste au dehors. Holà! encore une fois. Ne te presse pas, mais viens pourtant, illustre épouse d'Œdipe, et suspends pour m'entendre tes gémissements et tes larmes.

JOCASTE. Cher ami, viens-tu m'apprendre quelque malheur, le trépas d'Étéocle, à la gauche duquel tu marchais toujours, pour le défendre contre les traits de l'ennemi? Quelle nouvelle enfin m'apportes-tu? Mon fils est-il mort ou vivant? instruis-moi de la vérité.

LE MESSAGER. Il est vivant : et que cette assurance calme tes alarmes.

JOCASTE. Et les remparts qui ferment la ville aux sept tours, en quel état sont-ils?

LE MESSAGER. Ils demeurent inébranlables, et la ville n'a pas été emportée.

JOCASTE. Ont-ils essuyé le choc des lances argiennes?

LE MESSAGER. On en est venu aux mains; mais le Mars des Thébains a triomphé des armes de Mycènes.

JOCASTE. Dis-moi encore, au nom des dieux, si tu sais quelque chose du sort de Polynice : car j'ai à cœur de savoir aussi s'il voit la lumière.

LE MESSAGER. Tes deux fils sont encore vivants à cette heure.

JOCASTE. Sois heureux! Dis-moi comment, en combattant du haut des tours, vous avez repoussé des portes l'armée des Argiens ; parle, pour que j'aille réjouir par la nouvelle de notre délivrance le vieillard aveugle renfermé dans le palais.

LE MESSAGER. Après que le fils de Créon, donnant sa vie pour son pays, se fût percé la gorge de son épée, debout sur le sommet des remparts, pour assurer le salut de Thèbes, ton fils distribua sept cohortes avec leurs chefs aux sept portes de la ville, pour repousser l'armée d'Argos, opposant les cavaliers aux cavaliers, les fantassins aux fantassins, afin que nos guerriers pussent en un instant défendre la partie des murailles qui serait menacée. Du haut de la citadelle nous voyions l'armée des Argiens, avec leurs boucliers blancs, quitter le Teumesse[1], franchir la plaine en courant et arriver près du fossé qui enferme la ville de Cadmus. Alors le péan et les trompettes sonnèrent à la fois, et de leur côté et sur nos remparts. D'abord s'avança contre la porte de Néis[2], à la tête de sa cohorte toute hérissée de boucliers, Parthénopée, fils d'une mère chasseresse; il porte au milieu de son bouclier un emblème domestique, l'image d'Atalante perçant de ses traits inévitables le sanglier d'Étolie. Vers la porte de Prœtus[3] marchait le devin Amphiaraüs avec des victimes sur son char : il n'avait pas d'emblèmes arrogants et portait modestement des armes sans figures. Le roi Hippomédon s'avançait vers la porte d'Ogygès[4] : au milieu de son bouclier (comme on put le voir après sa mort) était peinte l'image d'Argus avec ses

1. Montagne voisine de Thèbes.
2. Fille de Zéthus ou d'Amphion.
3. Prœtus, chassé d'Argos par son frère Acrisius, s'était fixé à Thèbes.
4. Ogygès, père de Cadmus et roi de la Béotie.

yeux innombrables qui voient clair ou se ferment suivant que les astres se lèvent ou se couchent. A la porte d'Homoloée était posté Tydée, ayant sur son bouclier la dépouille d'un lion aux crins hérissés : tel que le géant Prométhée, il tenait une torche dans la main droite pour incendier la ville. Ton fils Polynice menait ses guerriers contre la porte de Crénée[1] : on voyait, figurées sur son bouclier, les rapides cavales de Potnies[2] qui se cabraient de frayeur, et qui, mues autour de l'anneau par un ressort intérieur, semblaient transportées de fureur. Non moins ardent au combat que Mars, Capanée marchait avec sa troupe contre la porte d'Électre : son bouclier de fer représentait un géant, fils de la Terre, portant sur ses épaules une ville entière, qu'il a arrachée de ses fondements avec des leviers : c'était nous avertir du sort qu'il réservait à notre cité. A la septième porte était Adraste : son bras gauche était armé d'un bouclier où l'on voyait peintes cent vipères, image de l'hydre dont Argos s'enorgueillit; les serpents enlevaient dans leurs gueules les enfants de Cadmus du milieu des remparts. Voilà ce que j'ai pu observer en détail, tandis que je portais le mot d'ordre aux chefs des cohortes. D'abord, nous combattîmes avec l'arc, et le javelot, et la fronde qui frappe de loin, et les rochers détachés des murailles; et, comme nous avions l'avantage, Tydée et ton fils s'écrièrent : « Enfants de Danaüs, avant d'être accablés sous ces projectiles, pourquoi hésitez-vous à vous élancer tous ensemble contre les portes, soldats armés à la légère, cavaliers et conducteurs de chars? » Il dit, et, à sa voix, nul ne resta oisif. Beaucoup de guerriers tombaient, la tête ensanglantée; plus d'un aussi parmi les nôtres était précipité des remparts sur le sol, et des

1. Crénée ou Dircé, fontaine de Béotie.
2. Ville de Béotie, à dix stades de Thèbes.

ruisseaux de sang arrosaient la terre desséchée. Le fils d'Atalante, un Arcadien (car il n'est pas d'Argos), s'élançant comme un ouragan contre la porte, demanda à grands cris du feu et une hache, comme s'il allait renverser la ville; mais le fils du dieu marin, Périclymène, réprima sa fureur en lui jetant sur la tête une pierre grosse à remplir un chariot, un créneau détaché des remparts : il fracassa la tête blonde de l'Arcadien et brisa la jointure des os; des flots de sang rougirent aussitôt ses joues, et sa mère, la nymphe du Ménale, habile à manier l'arc, ne le reverra point vivant. Ton fils, voyant que tout allait bien à cette porte, passa à une autre, et je suivis ses pas. Je vis Tydée et les Étoliens serrés autour de lui qui lançaient des traits au faîte découvert de nos tours, au point que les nôtres en déroute abandonnaient la crête des remparts; mais Étéocle, comme fait un chasseur, les rallia et les réintégra sur les tours. Ce danger une fois conjuré, nous courûmes à une autre porte. Comment te peindrais-je la fureur de Capanée? Il s'avançait tenant une longue échelle et s'écriait d'une voix arrogante que le feu sacré de Jupiter ne l'empêcherait pas de ruiner Thèbes de fond en comble. Tout en proférant ces menaces, il montait sous une grêle de pierres, le corps ramassé sous son bouclier, et gravissait l'un après l'autre les degrés polis de l'échelle. Il avait déjà atteint les créneaux du rempart, lorsque Jupiter le frappa de sa foudre : la terre ébranlée retentit, et tous furent saisis de crainte : ses membres, comme lancés avec la fronde, et séparés l'un de l'autre, volèrent loin de l'échelle; sa chevelure fut emportée vers le ciel, son sang coula sur la terre; ses mains et ses pieds tourbillonnèrent comme la roue d'Ixion, et son cadavre calciné tomba sur le sol. Lorsqu'Adraste vit que Jupiter se déclarait contre son armée, il établit les troupes argiennes

en deçà du fossé. Les nôtres, de leur côté, à la vue du présage favorable qui leur venait de Jupiter, franchirent les portes, chars, cavaliers, fantassins; et, fondant sur l'armée des Argiens, ils engagèrent la lutte : tous les maux les accablaient à la fois; ils périssaient, tombaient du haut des chars, les roues volaient en éclats, les essieux brisés gisaient pêle-mêle avec les cadavres entassés sur les cadavres. Ainsi donc nous avons prévenu la ruine de nos tours, au moins pour aujourd'hui : c'est aux dieux à pourvoir à la prospérité future de cette cité.

LE CHŒUR. Il est beau de vaincre; mais si les dieux avaient de plus sages pensées, je serais heureuse.

JOCASTE. Les dieux et la fortune nous sont favorables : mes fils sont vivants, et Thèbes est debout. Le malheureux Créon semble avoir porté la peine de mon mariage et des infortunes d'Œdipe, par la perte de son fils, qui sauve cette ville et déchire son cœur. Mais poursuis et apprends-moi ce que mes deux fils ont résolu après ces événements.

LE MESSAGER. Ne cherche point à en savoir davantage : car jusqu'ici ton bonheur est complet.

JOCASTE. Ce que tu dis là m'est suspect : je veux en savoir plus long.

LE MESSAGER. Que demandes-tu de plus, quand tes fils sont sains et saufs?

JOCASTE. Je demande à savoir si je suis heureuse pour tout le reste.

LE MESSAGER. Laisse-moi : ton fils, cependant, demeure sans écuyer.

JOCASTE. Il est un malheur que tu caches et enveloppes d'obscurité.

LE MESSAGER. Aux événements qui font ta joie je n'ajouterai pas l'annonce d'un malheur.

JOCASTE. Tu parleras, à moins que tu ne m'échappes en fuyant dans les airs.

LE MESSAGER. Hélas! pourquoi ne m'as-tu pas laissé partir après la bonne nouvelle que je t'apportais? pourquoi veux-tu que je t'annonce des malheurs? Tes deux fils sont sur le point, ô forfait odieux! d'en venir aux mains dans un combat singulier en dehors de toute l'armée : ils ont annoncé publiquement aux Argiens et aux Thébains ce dessein qu'ils n'auraient jamais dû former. Étéocle, debout au sommet d'une tour, a fait taire l'armée par la voix du héraut et a dit : « Chefs de la Grèce, princes des Argiens, qui êtes venus en ces lieux, et vous, peuple de Cadmus, n'exposez pas vos vies pour Polynice et pour moi. Car je veux vous affranchir de ce péril en combattant seul à seul avec mon frère. Si je le tue, je posséderai seul l'héritage paternel; vaincu, je lui abandonnerai le sceptre de Thèbes. Et vous, renonçant au combat, vous retournerez sur le sol argien et ne subirez point ici le trépas; assez de Thébains sont étendus sans vie. » Il dit, et ton fils Polynice s'élança hors des rangs et approuva le langage de son frère. Tous les Argiens, tout le peuple de Cadmus applaudirent à ce discours qui leur semblait inspiré par la justice. Là-dessus, on conclut un traité, et les chefs, s'avançant entre les deux armées, s'engagèrent par serment à s'y soumettre. Déjà les deux jeunes fils du vieil Œdipe, aidés de leurs amis, se revêtaient de leurs armes d'airain : les principaux d'entre les Thébains paraient notre roi, et les chefs argiens, Polynice. Debout, sous leur armure brillante, ils ne changèrent point de couleur, impatients de plonger leur fer dans le sein l'un de l'autre. Leurs amis se pressaient autour d'eux et les encourageaient en ces termes : « Polynice, à toi d'ériger en trophée la statue de Jupiter et de doter Argos d'un glorieux renom. » — « Étéocle, di-

saient-ils d'autre part, tu combats aujourd'hui pour ta patrie; sois victorieux aujourd'hui, et tu seras maître du sceptre. » Voilà ce qu'ils disaient pour les exciter au combat. Les devins immolaient des brebis et observaient l'émission de la flamme qui se rompt sous l'influence contraire de l'humidité et brille à son extrémité, double augure qui annonce à la fois la victoire et la défaite. Eh bien, si tu sais quelque remède, ou de sages paroles ou des charmes magiques, empêche ce terrible duel : car le péril est grand, et des larmes amères seront le prix du combat qui te privera de tes deux fils dans un même jour.

JOCASTE. Antigone, ma fille, sors et viens devant le palais : les dieux nous ont mis en tel état que les danses et les plaisirs des jeunes filles ne te sont plus permis. Deux braves guerriers, tes frères, cherchent la mort : il faut te joindre à ta mère pour les empêcher de périr de la main l'un de l'autre.

ANTIGONE. Que signifient, ô ma mère, ces cris effrayants que tu pousses encore une fois devant ce palais ?

JOCASTE. Ma fille, tes frères vont disparaître du nombre des vivants.

ANTIGONE. Que dis-tu ?

JOCASTE. Ils s'apprêtent à combattre en combat singulier.

ANTIGONE. Grands dieux! que m'annonces-tu, ma mère ?

JOCASTE. Une triste nouvelle, mais suis-moi.

ANTIGONE. Où irai-je, en quittant ma chambre virginale ?

JOCASTE. Au milieu de l'armée.

ANTIGONE. J'ai honte de paraître devant la foule.

JOCASTE. Il s'agit bien de honte en l'état où tu es!

ANTIGONE. Que ferai-je alors?

JOCASTE. Tu réconcilieras tes frères

ANTIGONE. En quoi faisant?

JOCASTE. En tombant avec moi à leurs genoux.

ANTIGONE. Conduis-moi au milieu des deux armées : il ne faut pas perdre de temps.

JOCASTE. Hâte-toi, ma fille, hâte-toi : car si je rejoins mes fils avant le combat, je consens à vivre; s'ils sont morts, je partagerai leur sort et mourrai avec eux.

(Elles sortent.)

LE CHŒUR. Hélas! hélas! mon cœur tremble, il frissonne d'horreur; je sens tout mon être saisi de pitié pour une mère infortunée. Deux fils!... lequel versera le sang de l'autre... O douleurs! ô Jupiter! ô Terre! coupera la gorge d'un frère, tranchera les jours d'un frère, au bruit des armes et du carnage? Ah! malheureuse, malheureuse que je suis! Quel est celui des deux dont j'arroserai le corps de mes larmes? O Terre! ô Terre! Pareils à deux bêtes féroces, le cœur altéré de sang, brandissant leur lance avec fureur, ils vont bientôt noyer dans le sang leurs cadavres ennemis. Malheureux, d'avoir conçu la pensée de ce combat singulier! D'une voix barbare, entrecoupée de larmes, je soupirerai l'hymne funèbre, agréable aux morts. L'heure fatale, l'heure du meurtre approche. Ce jour décidera de l'avenir. O meurtre déplorable, inspiré par les Furies! — Mais j'aperçois Créon qui s'avance vers le palais, le front voilé par la tristesse : faisons trêve à nos lamentations.

CRÉON. Hélas! que faire? Est-ce moi, dont je dois déplorer l'infortune? est-ce la ville qu'enveloppe un nuage si sombre qu'on la croirait engloutie dans l'Achéron? Mon fils a sacrifié ses jours pour son pays, acquérant par là un renom glorieux qui fait mon désespoir. Je

viens d'enlever son corps de cette caverne du dragon où il s'est donné la mort, et je l'ai emporté dans mes bras; tout le palais retentit de cris douloureux; et moi, pauvre vieillard, je viens chercher la vieille Jocaste, ma sœur, pour qu'elle lave et expose le corps de mon enfant : car c'est aux vivants à honorer les morts et à rendre hommage au dieu des enfers.

LE CHŒUR. Ta sœur est sortie du palais, Créon, accompagnée de sa fille Antigone.

CRÉON. En quel lieu? quel accident l'appelle? apprends-le-moi.

LE CHŒUR. Elle a su que ses deux fils allaient se disputer le sceptre dans un combat singulier.

CRÉON. Que dis-tu? Occupé des soins à rendre au cadavre de mon fils, je n'ai point été en mesure d'apprendre cet événement.

LE CHŒUR. Mais ta sœur est partie depuis longtemps; et je crois que le combat qui doit décider de la vie des enfants d'Œdipe est terminé depuis longtemps déjà.

CRÉON. Hélas! j'en vois la preuve dans l'air sombre et le visage abattu de ce messager qui va nous raconter tout ce qui s'est passé.

LE MESSAGER. Malheureux que je suis! quelles paroles prononcer? quel langage tenir?

CRÉON. C'est fait de nous! le début de ton discours n'annonce rien de bon.

LE MESSAGER. O malheureux! m'écrié-je encore une fois : car je viens annoncer de grands malheurs.

CRÉON. Après les infortunes que nous avons subies, qu'as-tu de nouveau à nous apprendre?

LE MESSAGER. Les fils de ta sœur, Créon, ne voient plus la lumière.

CRÉON. Ah! cruelle douleur pour moi et pour la ville!

LE MESSAGER. O palais d'Œdipe, entends-tu? ses deux fils ont péri victimes d'un même trépas.

LE CHŒUR. Oui, ces murs verseraient des pleurs, s'ils avaient le sentiment.

CRÉON. Ah! cruelle douleur! que de malheurs m'accablent, infortuné que je suis!

LE MESSAGER. Si tu savais les maux qui s'ajoutent à ceux-là!

CRÉON. Pourrait-il en être de plus tristes?

LE MESSAGER. Ta sœur est morte avec ses deux fils.

LE CHŒUR. Entonnez, entonnez un chant de deuil, et de vos blanches mains frappez-vous la tête.

CRÉON. Malheureuse Jocaste! comme se sont tristement dénoués ton existence et ton hymen, grâce à l'énigme du Sphinx! Dis-moi comment s'est accompli le meurtre des deux frères, et ce combat né des imprécations d'Œdipe?

LE MESSAGER. Tu sais les succès que nous avons obtenus dans la défense de nos remparts : car l'enceinte des murs n'est point assez éloignée pour que tu ne saches pas tout ce qui s'y passe. Lorsque les fils du vieil Œdipe se furent revêtus de leurs armes d'airain, ils s'avancèrent entre les deux armées pour combattre et lutter seul à seul. Polynice, se tournant vers Argos, prononça cette prière : « Auguste Junon, car je t'appartiens depuis que j'ai épousé la fille d'Adraste et que j'habite son pays : donne-moi de tuer mon frère et de tremper dans le sang d'un ennemi ma main victorieuse. » Tuer son frère! c'était prétendre à une honteuse couronne. Cette lutte fratricide faisait couler bien des larmes, et l'on se regardait mutuellement d'un œil inquiet. Étéocle, se tournant vers le temple de Pallas, au bouclier d'or, pria à son tour : « Fille de Jupiter, fais que ma lance, partie de ce bras, s'enfonce dans la poitrine de

mon frère et que je tue celui qui est venu pour ruiner ma patrie. » Quand eut été lancé, comme un flambeau, le son de la trompette tyrrhénienne, signal du sanglant combat, les deux adversaires s'élancèrent avec fureur l'un contre l'autre; et, tels que des sangliers qui aiguisent leurs cruelles défenses, ils engagèrent la lutte, les joues humides d'écume : ils bondissaient, la lance au poing, mais se dérobaient sous leurs boucliers, pour éviter les atteintes du fer. Si l'un des deux voyait l'œil de l'autre dépasser le bouclier, il visait au visage avec sa lance, pour prévenir son ennemi; mais ils appliquaient avec soin leurs yeux aux ouvertures de leurs boucliers, pour parer les coups de lance. Les spectateurs, tremblant pour leurs amis, étaient trempés de sueur plus que les combattants. Cependant Étéocle, en rasant du pied une pierre qui se trouvait sous ses pas, découvrit le bas de sa jambe; Polynice, voyant où frapper avec le fer, poussa en avant sa lance et traversa la jambe de son adversaire : sur quoi, toute l'armée des Argiens cria victoire. Dans cette triste conjoncture, Étéocle blessé, voyant nue l'épaule de Polynice, dirigea son arme avec force contre la poitrine de son frère et rendit la joie aux enfants de Cadmus; mais le bout de sa lance se brisa. Alors, se voyant désarmé, il fit un pas en arrière, et, saisissant une pierre énorme, il la lança et brisa par le milieu la lance de Polynice. Désormais le combat devenait égal, puisque tous les deux n'avaient plus l'usage de la lance. Ils tirèrent alors leurs glaives et s'attaquèrent de près; bouclier contre bouclier, et tournant autour l'un de l'autre, ils se livrèrent de furieux assauts. Cependant Étéocle eut l'idée d'employer un stratagème thessalien qu'il connaissait grâce à son séjour dans ce pays. Renonçant à la lutte actuelle, il ramena le pied gauche en arrière, tout en couvrant du bouclier ses flancs et son ventre;

puis, avançant le pied droit, il plongea son glaive dans le nombril de son adversaire et le poussa jusqu'aux vertèbres. Le malheureux Polynice, s'affaissant sur lui-même, tomba en perdant des flots de sang. L'autre, se croyant maître de la victoire, jeta son épée à terre et s'apprêta à dépouiller son frère : tout entier à ce soin, il ne songeait pas à lui-même ; c'est ce qui le perdit, car Polynice, quoique renversé, respirait encore, et il n'avait point lâché son épée dans sa chute ; il la souleva avec peine, et l'enfonça dans le foie d'Étéocle : tous deux ont mordu la poussière, et gisent étendus près l'un de l'autre, laissant la victoire indécise.

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! combien je te plains, Œdipe, pour tous les maux qui t'accablent ! Un dieu semble avoir accompli tes imprécations.

LE MESSAGER. Écoute maintenant le récit des malheurs qui suivirent. Tandis que ses deux fils gisaient expirants, l'infortunée Jocaste arrive d'un pas empressé avec sa fille : en les voyant blessés et atteints mortellement, elle s'écrie en gémissant : « O mes enfants, je viens trop tard pour vous secourir ! » Puis, se jetant sur eux tour à tour, elle se lamentait, pleurant ses fils qu'elle avait péniblement allaités ; et leur sœur mêlait ses gémissements à ceux de sa mère : « O soutiens de ma vieille mère ! ô frères chéris ! disait-elle, qui avez trahi l'espoir de mon hymen ! » Étéocle, poussant du fond de sa poitrine un pénible soupir, entendit sa mère, et, lui tendant une main défaillante, il ne put lui adresser aucune parole ; ses yeux seuls, par leurs larmes, témoignèrent de sa tendresse. Polynice respirait encore : il regarda sa sœur, sa vieille mère, et leur dit : « Je meurs, ô ma mère ; je te plains, et toi, et ma sœur, et ce mort, qui était mon frère : car, s'il était devenu mon ennemi, c'était mon frère. Ensevelissez-moi, ô ma mère, ô ma sœur, dans la terre

où je suis né; apaisez ma patrie irritée; que j'en obtienne un coin de terre pour tombeau, au lieu de ce trône que j'ai perdu. O ma mère, ferme mes yeux! » Et en disant ces mots, il lui prenait la main et l'approchait de ses paupières : « Adieu ! déjà la nuit m'environne. » Et tous deux exhalèrent en même temps leur vie infortunée. Jocaste, hors d'elle-même à la vue de cette catastrophe, arracha l'épée du corps inanimé de son fils, et, tournant sa fureur contre elle-même, elle plongea le fer dans sa gorge; puis elle tomba entre ces corps chéris, les entourant l'un et l'autre de ses bras. Une dispute s'éleva alors entre les deux peuples; nous soutenons que la victoire appartient à notre roi; eux la réclament pour Polynice; les chefs aussi ne sont pas d'accord : les uns disent que Polynice a frappé le premier son ennemi; les autres que la victoire n'est à personne, puisque les adversaires sont morts. Cependant Antigone s'éloigna de l'armée. On courut aux armes : par une heureuse prévoyance, le peuple de Cadmus était demeuré en ordre de bataille; notre attaque soudaine surprit les Argiens encore sans défense. Pas un ne soutint le choc : ils se débandèrent et s'enfuirent à travers la plaine : ils tombèrent par milliers sous nos lances et arrosèrent la terre de leur sang. Se voyant maîtres de la victoire, les uns élevèrent en trophée une statue de Jupiter; les autres, dépouillant de leurs armes les corps des Argiens, transportèrent dans les remparts ces glorieuses dépouilles. D'autres, accompagnant Antigone, apportent ici ces corps inanimés, pour que leurs amis les pleurent. Les combats qui viennent d'avoir lieu ont eu pour cette ville les uns une issue heureuse, les autres un dénouement fatal.

LE CHŒUR. Ce n'est plus à nos oreilles qu'arrive le bruit des malheurs de nos rois : nos yeux peuvent contempler à cette heure devant le palais les corps de ces

trois infortunés qu'une destinée commune a fait descendre au ténébreux séjour.

ANTIGONE. Sans cacher mes joues délicates sous les boucles de mes cheveux, sans souci de la rougeur virginale qui colore mon visage, je m'élance comme une bacchante des morts, rejetant les liens qui retenaient ma chevelure, laissant flotter cette robe précieuse aux reflets d'or, afin de donner le signal des lamentations funèbres. Hélas! hélas! O Polynice! tu portais un nom de mauvais augure. O Thèbes! ta querelle, mais que dis-je? le meurtre s'ajoutant au meurtre a perdu la maison d'Œdipe noyée dans un sang funeste, un sang déplorable. Quels accents, quelles lamentations ma voix inspirée par les Muses joindra-t-elle à mes larmes, à mes larmes, ô maison! ô maison! J'apporte les corps inanimés de trois êtres unis par le sang, une mère et ses fils, triomphe d'Érinnys, qui a perdu toute la maison d'Œdipe, du jour où la sagacité de ce prince a pénétré le sens obscur de l'énigme du Sphinx, ce chantre sauvage, dont il causa la mort, hélas! Quel Grec, ô mon père, quel barbare, quel homme illustre par sa naissance et issu d'un sang mortel, fut en proie, comme toi, à l'infortune et aux douleurs cruelles que je déplore? Quel oiseau, perché sur les plus hautes branches d'un chêne ou d'un sapin, mêlera sa voix plaintive aux gémissements que m'arrache la perte d'une mère, aux cris douloureux que je pousse à la vue de ces infortunés, condamnée désormais à traîner dans les larmes une vie solitaire? Qui dois-je pleurer? A qui offrirai-je d'abord les prémices de ma chevelure lacérée? Les déposerai-je sur le sein de la mère qui nous allaita ou sur les plaies funestes de mes deux frères? Hélas! hélas! quitte ta demeure, ô mon père, avec tes yeux privés de la lumière; viens nous montrer, Œdipe, ta vieillesse infor-

tunée, toi qui, après avoir répandu sur ta vue d'épaisses ténèbres, traînes une vie languissante. M'entends-tu, soit que tu erres dans le palais, soit que tu réchauffes sur ta couche tes membres glacés par la vieillesse.

ŒDIPE. O ma fille, pourquoi me forces-tu à venir d'un pas tremblant chercher la lumière qui fuit mes yeux, à quitter le lit où je repose, la demeure ténébreuse où je me consume et blanchis dans les larmes, moi qui ne suis plus qu'un vain fantôme, une ombre échappée des enfers, un songe fugitif?

ANTIGONE. Apprends, mon père, une sinistre nouvelle: tes fils ne voient plus la lumière, non plus que ton épouse, dont les soins empressés guidaient tes pas aveugles, ô mon père. Hélas!

ŒDIPE. Ciel! que d'infortunes m'accablent! Oui, j'ai bien le droit de gémir et de crier. Comment, par quel destin ces trois êtres chéris ont-ils quitté la lumière? Dis-le-moi, ma fille.

ANTIGONE. Je le dis avec douleur, et non comme un reproche ou comme un outrage : ton mauvais Génie, armé du glaive, du feu et des cruels combats, a fondu sur tes fils, ô mon père.

ŒDIPE. Hélas!

ANTIGONE. Pourquoi ces gémissements?

ŒDIPE. O mes fils!

ANTIGONE. Tu serais plongé dans la douleur, si, jouissant des rayons que répand le char du Soleil, tu parcourais des yeux ces corps privés de vie.

ŒDIPE. Le malheur de mes enfants est manifeste; mais dis-moi à quel destin a succombé mon épouse infortunée?

ANTIGONE. Ne craignant pas d'exposer à tous les yeux sa douleur et ses larmes, elle découvrait son sein et le présentait en suppliante à ses fils. Arrivée à la porte

d'Électre, dans le pré couvert de lotos, elle les trouva, la lance au poing, qui luttaient comme deux lions nourris dans le même antre, et tombaient mortellement blessés, froides et sanglantes victimes qui sont le partage de Pluton et que Mars lui fournit. Alors arrachant le glaive d'airain, enfoncé dans leur corps, et le plongeant dans le sien, elle tomba auprès de ses fils, expirant de douleur de les avoir perdus. O mon père! tous les maux à la fois ont été accumulés en ce jour sur notre maison par le dieu qui a conduit ces événements.

LE CHŒUR. Ce jour a été pour la maison d'Œdipe fertile en calamités : puisse désormais son existence être plus heureuse!

CRÉON. Faites trêve à vos lamentations; il est temps de songer aux funérailles. Œdipe, écoute-moi. Ton fils Étéocle m'a transmis le gouvernement de ce pays : c'est la dot qu'il a donnée à Hémon en lui accordant la main d'Antigone. Je ne te laisserai donc plus habiter cette terre : car Tirésias a dit expressément que, tant que tu l'habiterais, jamais Thèbes ne serait prospère. Sors donc de ces lieux : ce n'est ni pour t'outrager, ni par haine pour toi, que je tiens ce langage; mais je crains qu'il n'arrive malheur à ce pays à cause du mauvais Génie qui te poursuit.

ŒDIPE. O Destin! tu m'as donc fait naître dès le principe pour l'infortune et la douleur, plus qu'aucun des mortels! Avant même que je fusse sorti du sein maternel et visse la lumière, Apollon annonça à Laïus que je serais le meurtrier de mon père : ô malheureux que je suis! A peine étais-je né, que mon père, l'auteur même de mes jours, me dévoue à la mort, dans la pensée que je suis son ennemi : car le destin voulait qu'il périt de ma main; et, tandis que mes lèvres cherchent le sein maternel, il m'expose pour être la proie des bêtes

sauvages. Ah! plût au ciel que le Cithéron, où j'échappai à la mort, eût été englouti dans les profonds abîmes du Tartare! Car si la fortune sauva mes jours, elle fit de moi un esclave et me soumit aux ordres de Polybe. Devenu le meurtrier de mon père, j'entrai dans le lit de ma malheureuse mère; père et frère de mes enfants, j'ai causé leur mort, en faisant tomber sur eux les imprécations dont Laius avait chargé ma tête. Car je ne suis pas assez dépourvu de sens pour m'être arraché les yeux et avoir attenté à la vie de mes fils, si je n'y avais pas été poussé par quelque dieu. Soit. Que deviendrai-je, infortuné que je suis? Qui conduira les pas du pauvre aveugle? Celle qui est morte? vivante, je sais bien qu'elle l'eût fait. Mes deux fils? je ne les ai plus. Mais je suis encore assez jeune pour suffire à mes besoins? Non, sans doute. Ah! Créon, pourquoi me condamnes-tu ainsi à périr? Car c'est me tuer que de me chasser de cette terre. Ne crois pas toutefois que je me montre lâche en embrassant tes genoux : non, je ne démentirai pas la noblesse de ma naissance, si grande que soit mon infortune.

CRÉON. Tu as raison de ne pas vouloir embrasser mes genoux; je ne te laisserai point habiter sur le sol thébain. Quant à ces deux corps, il faut transporter celui-ci dans le palais; mais le cadavre de Polynice, qui est venu avec d'autres pour détruire sa patrie, jetez-le, sans sépulture, hors des confins de ce pays. Voici ce que le héraut annoncera à tous les Thébains : « Quiconque sera surpris à couronner le cadavre ou à l'inhumer sera puni de mort. » Pour toi, Antigone, cesse de pleurer ces trois morts et rentre dans l'intérieur du palais; comporte-toi comme une vierge, en attendant le jour prochain où l'hymen te liera à mon fils.

ANTIGONE. O mon père! dans quel abîme de maux

sommes-nous plongés ! Combien je pleure sur toi plus que sur les morts ! Car, parmi tes infortunes, celle-ci n'est point pesante, celle-là légère à porter : toutes sont également accablantes. Mais je le demande à notre nouveau roi : pourquoi outrager mon père en le chassant de cette terre ? Pourquoi établir ces lois contre un mort malheureux ?

CRÉON. Ce sont les volontés d'Étéocle, et non les miennes.

ANTIGONE. Volontés insensées ! fou toi-même d'y souscrire !

CRÉON. Comment ? n'est-il pas juste d'exécuter les ordres qu'on a reçus ?

ANTIGONE. Non, quand ils sont pervers et impies.

CRÉON. Quoi ! n'est-ce pas justement que celui-ci sera livré aux chiens !

ANTIGONE. Vous violez les lois en lui infligeant un pareil châtiment.

CRÉON. C'est qu'il fut l'ennemi de la ville, quand il en était le défenseur naturel.

ANTIGONE. Il a fait à la fortune l'abandon de sa vie.

CRÉON. Eh bien ! qu'il en soit puni par la privation du tombeau.

ANTIGONE. Quel crime a-t-il commis en réclamant sa part de royauté ?

CRÉON. Il restera sans sépulture, sache-le bien.

ANTIGONE. Moi, je l'ensevelirai, malgré la défense de la ville.

CRÉON. C'est vouloir t'ensevelir toi-même à côté de ce mort.

ANTIGONE. Il est glorieux pour deux êtres qui s'aiment de reposer l'un près de l'autre.

CRÉON. Qu'on la saisisse et qu'on l'entraîne dans le palais.

ANTIGONE. Non, non, je ne me séparerai pas de ce corps chéri.

CRÉON. Ce que tu désapprouves, jeune fille, un dieu l'a ordonné.

ANTIGONE. Il est ordonné aussi de ne pas outrager les morts.

CRÉON. Que nul ne répande sur lui une poussière humide.

ANTIGONE. Ah! je t'en supplie, Créon, au nom de Jocaste, ma mère....

CRÉON. Inutiles efforts! tu n'obtiendras rien.

ANTIGONE. Permets-moi du moins de laver ce cadavre.

CRÉON. C'est là une des choses interdites à la ville.

ANTIGONE. Souffre que je bande ces cruelles blessures.

CRÉON. Il t'est interdit de rendre aucun honneur à ce mort.

ANTIGONE. Cher Polynice, que du moins j'applique mes lèvres sur les tiennes.

CRÉON. Garde-toi d'attirer le malheur sur ton hymen par ces lamentations.

ANTIGONE. Crois-tu donc que vivante j'épouse jamais ton fils.

CRÉON. Tu y seras bien forcée : comment échapperas-tu à cet hymen?

ANTIGONE. Eh bien! cette nuit-là les Danaïdes auront une sœur de plus.

CRÉON. Voyez de quel crime elle nous menace.

ANTIGONE. J'en jure par le fer, par le glaive témoin de mon serment.

CRÉON. Et pourquoi désires-tu te soustraire à cette alliance?

ANTIGONE. Je fuirai avec mon malheureux père.

CRÉON. Tu as le cœur généreux, mais ta raison est égarée.

ANTIGONE. Et je mourrai avec lui, si tu veux en savoir davantage.

CRÉON. Va, tu ne tueras point mon fils; quitte ce pays.

ŒDIPE. O ma fille, je te loue de ton zèle.

ANTIGONE. Mais si j'épousais Hémon, et que tu partisses seul en exil, mon père....

ŒDIPE. Reste et sois heureuse : je saurai me résigner à mes maux.

ANTIGONE. Et qui prendra soin du pauvre aveugle, ô mon père?

ŒDIPE. Je tomberai et resterai gisant sur le sol aux lieux fixés par le destin.

ANTIGONE. Qu'est devenu Œdipe, et l'énigme qui fit sa gloire?

ŒDIPE. Il n'est plus : un seul et même jour a causé son bonheur et sa perte.

ANTIGONE. Aussi dois-je partager tes maux.

ŒDIPE. Il est honteux pour une fille d'accompagner dans l'exil son père aveugle.

ANTIGONE. Honteux? non, mais honorable, si elle est vertueuse.

ŒDIPE. Conduis-moi donc, que je touche le corps de ta mère.

ANTIGONE. La voilà : porte ta main sur ces restes chéris.

ŒDIPE. O mère! ô épouse infortunée!

ANTIGONE. Bien digne de pitié, accablée de tous les maux à la fois!

ŒDIPE. Où est le corps d'Étéocle? où est celui de Polynice?

ANTIGONE. Tous deux sont étendus sans vie à côté l'un de l'autre.

ŒDIPE. Pose la main de l'aveugle sur leurs visages infortunés.

ANTIGONE. Tiens, touche les corps inanimés de tes fils.

ŒDIPE. O cadavres chéris! malheureux fils d'un père malheureux!

ANTIGONE. O doux nom de Polynice, si cher à mon cœur!

ŒDIPE. Aujourd'hui s'accomplit, ô ma fille, l'oracle d'Apollon.

ANTIGONE. Quel oracle? Vas-tu m'annoncer encore de nouveaux malheurs?

ŒDIPE. Le dieu a déclaré que je mourrais en exil à Athènes.

ANTIGONE. Où? quelle forteresse de l'Attique te recevra?

ŒDIPE. Le bourg sacré de Colone, séjour du dieu équestre[1]. Allons, ma fille, guide les pas de ton père aveugle, puisque tu veux être la compagne de son exil.

ANTIGONE. Pars pour un triste exil : tends-moi ta main chérie, ô mon vieux père, et suis mon impulsion comme le navire que pousse le vent.

ŒDIPE. Je te suis, ma fille : guide mes pas, infortunée!

ANTIGONE. Parmi les vierges thébaines, il n'en est certes pas de plus misérable.

ŒDIPE. Où posé-je mon pied chancelant? Tends-moi mon bâton, ma fille.

ANTIGONE. Ici.... ici.... pose ici ton pied, mon père, toi dont la force est comme un songe.

1. Neptune. « ..... Cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti. »
VIRGILE.

ŒDIPE. Oh! oh! cruel exil! me chasser, chasser un vieillard de sa patrie! Quels maux affreux j'ai souffert!

ANTIGONE. Qu'as-tu souffert, dis-tu? La justice ne voit pas les méchants et ne paye pas aux mortels le prix de leurs sottises.

ŒDIPE. C'est moi qui me suis élevé à une sagesse céleste, victorieuse, en expliquant l'énigme obscure du Sphinx.

ANTIGONE. Tu rappelles la honteuse défaite du Sphinx! Cesse d'évoquer ta prospérité passée. Cette cruelle souffrance t'était réservée, ô mon père, d'être proscrit de ta patrie et d'aller mourir n'importe où. Moi, laissant à mes chères compagnes des regrets et des larmes, je m'en vais loin de ma terre natale, condamnée à une vie errante peu faite pour une jeune fille.

ŒDIPE. O cœur généreux!

ANTIGONE. Du moins cette générosité, dans les malheurs de mon père, fera ma gloire. Mais je souffre de voir mon frère outragé, son corps exclu de la maison paternelle et laissé sans sépulture : l'infortuné! dussé-je périr, mon père, je le cacherai dans le sein ténébreux de la terre.

ŒDIPE. Va trouver tes compagnes.

ANTIGONE. N'ai-je pas assez de mes lamentations?

ŒDIPE. Va du moins prier au pied des autels.

ANTIGONE. Les dieux sont rassasiés de mes maux.

ŒDIPE. Eh bien, rends-toi au temple de Bacchus, interdit aux profanes, sur la montagne des Ménades[1].

ANTIGONE. C'est en son honneur que, revêtue d'une peau de faon, suivant l'usage thébain, j'ai pris part aux danses sacrées sur la montagne chère à Sémélé : ce

1. Le Cithéron.

hommage rendu aux dieux, ils l'ont bien mal récompensé !

ŒDIPE. O citoyens de mon illustre patrie ! voyez, je suis cet Œdipe, qui s'acquit un grand renom en expliquant l'énigme fameuse du Sphinx, et qui mit seul un terme à la tyrannie de ce monstre sanguinaire : aujourd'hui, couvert d'opprobre et digne de pitié, je suis chassé de ma patrie. Mais à quoi bon gémir et pleurer inutilement mon sort ? Il faut qu'un mortel subisse la destinée que les dieux lui envoient.

LE CHŒUR. O très-auguste Victoire, préside toujours à ma vie, et ne cesse pas de la couronner.

RHÉSUS

PERSONNAGES :

LE CHŒUR, composé des gardiens du camp troyen.

HECTOR.

ÉNÉE.

DOLON.

UN MESSAGER.

RHÉSUS.

ULYSSE.

DIOMÈDE.

MINERVE.

PARIS.

LE COCHER DE RHÉSUS.

UNE MUSE.

La scène est dans le camp des Troyens, à l'entrée de la tente d'Hector.

RHÉSUS

LE CHŒUR. Qu'un de vous aille à la tente d'Hector, gardes vigilants du roi, et sache s'il veut que la troupe, chargée de veiller pour toute l'armée pendant la quatrième part de la nuit, lui fasse part d'événements nouveaux. Lève la tête en t'appuyant sur le coude, ouvre tes yeux farouches, quitte ce lit de feuillage étendu à terre : il importe que tu nous entendes, Hector.

HECTOR. Qui va là? Est-ce la voix d'un ami? Qui es-tu? Dis quel est le mot d'ordre. Qui sont ceux qui s'approchent, la nuit, de notre couche? Répondez, il le faut.

LE CHŒUR. Nous sommes la garde de l'armée.

HECTOR. Pourquoi prendre ainsi l'alarme?

LE CHŒUR. Calme-toi.

HECTOR. Je suis calme. S'agit-il de quelque embûche nocturne?

LE CHŒUR. Pas encore.

HECTOR. Pourquoi donc avoir quitté ton poste et répandre le trouble dans l'armée, si tu n'as rien de nouveau à nous annoncer? Ne sais-tu pas que nous dormons tous sous les armes à proximité de l'armée grecque?

LE CHŒUR. Arme ton bras, Hector, cours aux tentes de tes alliés; qu'ils s'éveillent à ta voix et prennent la

lance; invite tes amis à se joindre à ta cohorte, et bridez les chevaux. Qui ira trouver le fils de Panthus[1] et le fils d'Europe[2], qui conduit les guerriers Lyciens? Où sont les devins, chargés de l'inspection des victimes? Où sont les chefs des troupes légères et les archers des Phrygiens? Tendez les cordes de vos arcs de corne.

HECTOR. Les paroles que tu m'apportes sont effrayantes à entendre, et tu m'exhortes à prendre confiance : rien de tout cela n'est clair. Est-ce que Pan[3], fils de Saturne, te poursuit en agitant son fouet, pour que tu aies quitté ton poste et jettes le trouble dans l'armée? Que veux-tu dire? Qu'as-tu de nouveau à nous annoncer? Car, malgré beaucoup de paroles, tu n'as rien énoncé clairement.

LE CHŒUR. Hector, des feux brillent, durant toute la nuit, dans l'armée grecque, et des torches éclairent leur campement naval. Toute l'armée s'est rendue en tumulte à la tente d'Agamemnon, comme pour y chercher des ordres nouveaux. Jamais pareille agitation ne s'est produite jusqu'ici dans la flotte ennemie. Ce qu'ils préparent m'inquiète, et je suis venu te l'annoncer, pour que tu n'aies pas lieu de m'adresser des reproches.

HECTOR. Tu es venu à propos, bien que la nouvelle soit effrayante. Nos ennemis s'apprêtent à quitter ces bords à la faveur de la nuit, et veulent prendre la fuite en échappant à mes regards : j'accueille avec joie ces signaux nocturnes. O dieu, pourquoi m'as-tu arrêté au milieu de ma victoire, comme un lion auquel on arrache sa proie, avant que j'eusse anéanti avec ma lance l'armée des Grecs tout entière? Si les rayons brillants du

1. Euphorbe.
2. Sarpédon.
3. On attribuait à Pan les terreurs subites : d'où le mot *panique*.

soleil ne m'eussent fait défaut, je n'aurais pas donné de répit à ma lance victorieuse, avant d'avoir brûlé les vaisseaux et parcouru les tentes en immolant les Grecs sous mon bras homicide. J'étais prêt à combattre dans les ténèbres et à profiter du cours favorable de la fortune; mais les sages devins, instruits de la volonté des dieux, m'ont persuadé d'attendre le retour de la lumière, et de ne laisser ensuite aucun des Grecs sur le sol troyen. Pour eux, ils n'attendent pas que mes haruspices aient donné leur avis : on gagne beaucoup à fuir dans les ténèbres. Eh bien! il faut ordonner au plus vite à l'armée de secouer le sommeil et de prendre les armes, afin que plus d'un, déjà le pied sur son navire, soit frappé par derrière et teigne l'échelle de son sang, et que les autres, pris et chargés de chaînes, apprennent à labourer les terres des Phrygiens.

LE CHŒUR. Hector, tu te presses, avant de savoir ce qui se passe. Car nous ne savons pas précisément si les Grecs prennent la fuite.

HECTOR. Mais alors pour quelle raison les Grecs auraient-ils allumé ces feux?

LE CHŒUR. Je ne sais : la chose me semble fort suspecte.

HECTOR. Sache que tu t'effrayeras de tout, si tel est le sujet de ta crainte.

LE CHŒUR. Jamais le camp ennemi n'a brillé d'une pareille clarté.

HECTOR. Jamais aussi ils n'ont essuyé en combattant une déroute aussi honteuse.

LE CHŒUR. C'est toi qui en es l'auteur; avise maintenant au reste.

HECTOR. Un mot suffit en présence de l'ennemi : aux armes!

LE CHŒUR. Mais je vois Énée qui s'avance à pas pré-

cipités, comme s'il avait quelque nouvelle à communiquer à ses amis.

ÉNÉE. Hector, pourquoi les gardes de nuit, pris de peur, sont-ils venus à travers le camp jusqu'à ta tente, pour s'entretenir nuitamment avec toi? pourquoi ce trouble qui agite l'armée?

HECTOR. Énée, couvre-toi de tes armes.

ÉNÉE. Qu'y a-t-il? Dit-on que les ennemis nous ont tendu, à la faveur de la nuit, quelque embûche secrète?

HECTOR. Ils fuient et remontent sur leurs vaisseaux.

ÉNÉE. As-tu de ce fait des indices certains?

HECTOR. Toute la nuit ils allument des feux; et je ne crois pas qu'ils attendent jusqu'à demain; quand ils auront éclairé leurs vaisseaux au solide tillac, ils fuiront loin de ces bords et retourneront dans leur patrie.

ÉNÉE. Mais toi, dans quelle intention armes-tu ton bras?

HECTOR. Je veux, au moment où ils s'élanceront sur leurs vaisseaux pour prendre la fuite, les arrêter avec ma lance et peser sur eux de tout mon poids. Il y aurait honte, en effet, il y aurait dommage, outre la honte, quand un dieu nous livre nos ennemis, à les laisser fuir sans combat, après tous les maux dont ils nous ont accablés.

ÉNÉE. Plût au ciel que ta prudence fût égale à ta valeur! Aussi bien le même homme ne peut-il pas tout savoir; la nature a donné aux mortels des talents divers : le tien est de combattre, et d'autres brillent dans les conseils. Quoi! pour avoir entendu parler de feux allumés, ton imagination s'est exaltée, et tu veux emmener l'armée en franchissant le fossé, à l'heure la plus sombre de la nuit? Cependant quand elle aura franchi ces profondes tranchées, si, au lieu de trouver

les Grecs en train de fuir de ce pays, tu les vois le front tourné vers toi, et que tu sois vaincu, tu ne pourras pas rentrer dans la ville. Comment, en effet, franchiras-tu les palissades dans la déroute de ton armée? Comment les conducteurs des chars passeront-ils les ponts, sans que les roues volent en éclats? Vainqueur, tu auras à soutenir un nouvel assaut contre le fils de Pélée qui ne te laissera pas porter la flamme sur ses vaisseaux et anéantir, comme tu le penses, l'armée des Grecs : car c'est un guerrier bouillant et fier de son audace. Laissons donc nos troupes, fatiguées des travaux de la guerre, dormir près de leurs armes; et envoyons un homme de bonne volonté comme espion dans le camp ennemi. Si les Grecs se préparent à la fuite, précipitons-nous sur leurs pas; si ces feux allumés cachent quelque ruse, instruits par l'espion des machinations de l'ennemi, nous aviserons. Prince, voilà mon avis.

LE CHŒUR. C'est le mien également. Renonce à ton projet pour adopter le nôtre. Je n'aime pas les entreprises hasardeuses des généraux. Qu'y a-t-il de meilleur, en effet, que de charger un espion diligent d'observer de près la flotte, et de savoir pourquoi nos ennemis allument ainsi des feux devant leur station navale?

HECTOR. Soyez obéis, puisque tel est l'avis unanime. Pars, Énée, et range les alliés : car l'armée serait peut-être émue à la nouvelle de ces assemblées nocturnes. Moi, j'enverrai un espion chez nos ennemis. Si nous apprenons qu'ils nous tendent quelque embûche, tu sauras tout et tu assisteras aux délibérations; s'ils se disposent à décamper et à prendre la fuite, tiens-toi en éveil et attends le signal de la trompette : car je ne resterai point oisif, et cette nuit même je marcherai contre les Grecs et pousserai jusqu'à leurs vaisseaux.

ÉNÉE. Envoie au plus vite : car maintenant tu penses

sagement. Tu me verras agir en brave, comme toi, quand besoin sera.

HECTOR. Qui donc parmi les Troyens, présents à notre entretien, est disposé à pénétrer en espion jusqu'aux vaisseaux des Grecs? Qui veut bien mériter de ce pays? Parlez : car je ne puis pas tout faire pour le service de ma patrie et des alliés.

DOLON. Moi, je suis prêt à affronter ce péril pour mon pays et à pénétrer en espion jusqu'aux vaisseaux des Grecs. Quand je serai instruit de tous leurs projets, je reviendrai : voilà à quoi je m'engage.

HECTOR. Tu portes bien ton nom[1], et tu es dévoué à ta patrie, Dolon. La maison de ton père était déjà illustre, mais tu viens d'en doubler la gloire.

DOLON. Oui, l'entreprise est pénible; mais il faut que la peine ait sa récompense : car le gain qui accompagne toute espèce de travail en double le plaisir.

HECTOR. Assurément. Rien de plus juste : je n'y contredis point. Fixe ton salaire, je n'excepte que ma royauté.

DOLON. Je n'ambitionne pas ta royauté : trop de soucis l'accompagnent.

HECTOR. Eh bien, épouse une fille de Priam et deviens mon beau-frère.

DOLON. Je ne veux point d'une épouse au-dessus de ma condition.

HECTOR. Demandes-tu de l'or pour récompense? j'en ai à ta disposition.

DOLON. J'ai de l'or dans ma maison; je ne vis pas dans la gêne.

HECTOR. Que souhaites-tu donc parmi tout ce que Troie renferme?

1. Dolon, qui pratique le *dol*, la ruse, δόλος.

DOLON. Promets-moi de me récompenser quand tu auras vaincu les Grecs.

HECTOR. Je le promets : demande ce que tu voudras, sauf les chefs de la flotte.

DOLON. Tue-les : je ne demande pas que tu épargnes les jours de Ménélas.

HECTOR. Tu ne prétends pas cependant prendre le fils d'Oïlée.

DOLON. Des bras habitués au luxe sont mal faits pour cultiver la terre.

HECTOR. Quel est celui des Grecs dont tu veux toucher la rançon?

DOLON. Je te l'ai déjà dit, j'ai de l'or dans ma maison.

HECTOR. Eh bien, tu choisiras toi-même parmi les dépouilles.

DOLON. Offre-les aux dieux et suspends-les dans leurs temples.

HECTOR. Quelle récompense plus grande me demanderas-tu donc?

DOLON. Les chevaux d'Achille : on doit être payé dignement de sa peine, quand on expose sa vie à toutes les chances du hasard.

HECTOR. Le prix que tu ambitionnes, je l'ambitionne moi-même. Ils sont d'une race immortelle et immortels eux-mêmes, les chevaux qui portent le fils belliqueux de Pélée; le dieu des mers, Neptune, les donna, dit-on, jadis à Pélée, après les avoir domptés. Ne crois pas toutefois que je te dérobe un bien que je t'ai fait espérer : je te donnerai le char d'Achille, le trésor le plus beau que tu puisses posséder.

DOLON. Soit. Ce don est la plus belle récompense offerte par les Phrygiens à mon courage. Tu aurais tort d'en être jaloux : assez d'autres biens charmeront le cœur d'Hector, le plus brave guerrier de cette terre.

LE CHŒUR. Grand est le péril, grand est le prix que tu ambitionnes : si tu l'obtiens, tu seras assurément heureux: car la tâche est glorieuse. Entrer dans la famille de nos rois est un honneur aussi. Demande aux dieux que la Justice abaisse ses regards sur toi : car tu n'as rien de plus à demander aux hommes.

DOLON. Je pars. Aussitôt rentré dans mes foyers, je revêtirai un costume approprié à la circonstance, et, de là, je volerai aux vaisseaux des Grecs.

LE CHŒUR. Dis-moi si tu quitteras ces vêtements pour en prendre d'autres.

DOLON. Je prendrai l'équipage qui convient à cette entreprise, à ce voyage mystérieux.

LE CHŒUR. C'est avec les sages qu'il faut prendre des leçons de sagesse. Dis quel sera ton déguisement.

DOLON. Je couvrirai mon corps de la peau d'un loup et cacherai ma tête sous sa gueule béante; en adaptant mes bras aux pattes de devant, mes pieds aux pattes de derrière, j'imiterai la marche du quadrupède; et, devenu méconnaissable, je m'approcherai, à l'insu des ennemis, jusqu'au fossé qui sert de rempart à leurs vaisseaux. Quand j'entrerai dans un lieu désert, je marcherai sur mes deux pieds : voilà le stratagème que j'ai inventé.

LE CHŒUR. Puisse le fils de Maia, Mercure, le dieu de la ruse, te conduire et te ramener heureusement! Ton plan est fait; il ne te reste plus qu'à réussir.

DOLON. Je reviendrai sain et sauf, après avoir tué Ulysse dont je t'apporterai la tête : et à ce signe certain tu reconnaîtras que j'ai exploré les vaisseaux des Gres; ou bien je t'apporterai celle de Diomède; avant que le jour brille, je serai de retour, les mains rouges de sang.

LE CHŒUR. Dieu de Thymbra, de Délos, qui as un temple dans la Lycie, Apollon, ô divin archer! sois le

guide et le protecteur de ce guerrier marchant à travers la nuit; viens prêter ton assistance au fils de Dardanus, ô dieu tout-puissant, fondateur des antiques remparts de Troie. Puisse-t-il arriver jusqu'aux vaisseaux, revenir après avoir épié les mouvements de l'armée grecque, et rentrer dans sa patrie, au sein de ses foyers. Puisse-t-il, le jour où il aura écrasé les guerriers achéens, monter sur le char traîné par ces cavales de Phthie, que le souverain des mers a données à Pélée, fils d'Éaque. Seul, il s'est dévoué pour son pays et ose explorer le campement naval de nos ennemis : j'admire son courage. Certes les gens de cœur sont rares, quand le vaisseau de l'État flotte sur la mer orageuse. Il y a des braves, il y en a parmi les Phrygiens, et l'audace anime parfois la lance des Mysiens, s'il en est qui déshonorent notre alliance. Quel est celui d'entre les Grecs qui sera blessé mortellement dans sa tente par ce guerrier qui rampe sur quatre pieds et imite la démarche d'une bête sauvage? Puisse-t-il égorger Ménélas! Puisse-t-il causer la douleur d'Hélène en lui apportant la tête d'Agamemnon, son misérable beau-frère, qui a conduit contre ma patrie, contre le sol troyen, une armée de mille vaisseaux!

UN MESSAGER. Prince, puissé-je apporter toujours à mes maîtres des nouvelles pareilles à celles que je viens te communiquer!

HECTOR. Ah! que d'idées sottes germent dans le cerveau des gens de la campagne! Tu viens, ce me semble, faire part à ton maître des heureux produits de tes troupeaux : le lieu est mal choisi. Ne connais-tu pas ma maison ou le palais de mon père? c'est là qu'il fallait annoncer l'état prospère de tes troupeaux.

LE MESSAGER. Nous autres bergers avons l'esprit grossier, j'en conviens : il n'en est pas moins vrai que je viens t'apprendre un heureux événement.

HECTOR. Cesse de parler de la prospérité de tes étables; la guerre seule et les combats nous occupent.

LE MESSAGER. Moi aussi je viens t'entretenir de ce sujet. Un guerrier s'avance à la tête d'une nombreuse armée pour t'offrir son amitié et défendre ce pays.

HECTOR. D'où vient-il, et quelle est sa patrie?

LE MESSAGER. La Thrace : on l'appelle le fils du Strymon.

HECTOR. Tu dis que Rhésus a mis le pied sur le sol troyen?

LE MESSAGER. Tu as deviné : me voilà dispensé de le répéter.

HECTOR. Et comment s'avance-t-il vers les bois de l'Ida! Pourquoi s'est-il écarté de la route ouverte aux chars à travers la plaine?

LE MESSAGER. Je ne le sais pas certainement, mais on peut le conjecturer. Ce n'est pas chose facile que de diriger la marche d'une armée pendant la nuit, quand on entend dire que la plaine est remplie d'ennemis. Nous autres bergers qui habitons sur les rochers de l'Ida, antique berceau de ce pays, en le voyant s'approcher à travers la nuit de ces bois pleins de bêtes sauvages (car les flots de l'armée des Thraces se répandaient avec un grand bruit), saisis d'effroi, nous poussâmes nos troupeaux sur les hauteurs, de peur que quelqu'un des Grecs ne vînt pour enlever du butin et saccager les étables; mais bientôt les accents d'une voix étrangère à la Grèce frappèrent nos oreilles, et nous cessâmes de craindre. Je m'avançai alors vers les éclaireurs qui précédaient l'armée, et leur demandai dans la langue des Thraces quel était leur chef, de qui était fils le prince qui marchait au secours de la ville de Priam. Quand j'eus appris tout ce que je voulais savoir, je m'arrêtai. Je vis d'abord Rhésus, pareil à un dieu, debout sur un char de Thrace : un joug doré pressait le cou de ses

coursiers plus blancs que la neige; sur ses épaules brillait un bouclier, avec des figures d'or; une gorgone d'airain, semblable à celle qu'on voit sur l'égide de la déesse, était attachée au front de ses coursiers, et ses mille clochettes répandaient la terreur. Quant au chiffre de ses troupes, on ne saurait le calculer exactement, tant elles sont innombrables : il y a beaucoup de cavaliers, des bataillons nombreux de peltastes, une foule d'archers et une multitude de soldats armés à la légère et vêtus à la manière des Thraces. Tel est le héros qui vient au secours de Troie : qu'il le fuie ou qu'il l'affronte, le fils de Pelée ne pourra échapper à ses coups.

LE CHŒUR. Quand les dieux favorisent un État, la fortune fait tourner les événements à son avantage.

HECTOR. Je ne manquerai pas d'amis du moment que ma lance est victorieuse et que Jupiter est avec nous. Mais nous n'avons nul besoin d'eux, qui n'ont point jadis partagé nos épreuves, alors que le souffle impétueux de Mars exterminateur déchirait les voiles de ma patrie. Rhésus a montré quelle était son amitié pour Troie : il vient s'asseoir au festin; mais il n'était pas là, quand les chasseurs s'emparaient de la proie, et sa lance n'a point travaillé pour eux.

LE CHŒUR. Tu dédaignes et accuses de véritables amis : accueille plutôt ceux qui veulent bien assister notre cité.

HECTOR. C'est assez de nous qui défendons Troie depuis longtemps.

LE CHŒUR. Te flattes-tu donc d'avoir déjà triomphé de nos ennemis?

HECTOR. Je m'en flatte : le retour du soleil justifiera ma confiance.

LE CHŒUR. Songe à l'avenir : les vicissitudes de la fortune sont nombreuses.

HECTOR. Je hais quiconque secourt trop tard ses amis.

LE MESSAGER. Prince, repousser des alliés est chose blâmable. Sa vue seule inspirera de l'effroi aux ennemis.

LE CHŒUR. Eh bien, puisqu'il est venu, qu'il soit pour toi, non pas un allié, mais un hôte admis à la table de ses hôtes : car il a perdu tout droit à la reconnaissance des fils de Priam.

HECTOR. Ton avis est bon, et tu juges la chose comme il faut. Que ce Rhésus, tout resplendissant de ses armes d'or, comme dit le messager, soit reçu au nombre des alliés de Troie.

LE CHŒUR. Puisse Adrastée, fille de Jupiter, écarter de mes lèvres un langage qui déplaît aux dieux ! car je dirai tout ce qui sourit à mon cœur. Te voilà, fils d'un fleuve, te voilà arrivé; sois le bien-venu à la cour de Phrygie, où t'envoient enfin la Piéride, ta mère, et le Strymon, ce fleuve aux beaux ponts, qui, roulant ses eaux dans le chaste sein de la Muse mélodieuse, te donna naissance, ô jeune héros ! Tu m'apparais, tel que Jupiter, le dieu de la lumière, monté sur ton char attelé de rapides coursiers. Maintenant, ô ma patrie, ô Phrygie que le ciel favorise, tu peux chanter Jupiter libérateur. L'antique Troie ne reverra-t-elle pas ces fêtes amoureuses, où les convives buvant à la ronde passent tout le jour dans les chants joyeux, et vident à l'envi les coupes enivrantes? Oui, car les Atrides vont quitter le rivage troyen pour reprendre la mer et retourner à Sparte. O cher prince, puisses-tu rentrer dans tes foyers après avoir accompli cette œuvre avec la lance qui arme ton bras ! Viens, parais, présente aux yeux du fils de Pélée ton bouclier brillant d'or ; lève-le obliquement près de la rampe du char, en animant tes coursiers, en brandissant ton javelot terminé par une double pointe. Incapable de te résister, il ne dansera jamais dans le

temple de Junon argienne; cette terre le verra tomber sous les coups d'un Thrace, et elle portera avec joie le poids de son cadavre. (A Rhésus, qui paraît.) O grand roi! quel beau rejeton tu as nourri, ô Thrace, pour régner sur tes cités! Vois l'armure dorée qui couvre son corps; entends le bruit des clochettes qui s'agitent et résonnent, suspendues à l'anneau de son bouclier. C'est un dieu, oui, un dieu, c'est Mars lui-même : ô Troie, le fils du Strymon et d'une Muse mélodieuse vient te ranimer par sa présence.

RHÉSUS. Salut, valeureux fils d'un père valeureux! Salut, Hector, souverain de ce pays! Je puis donc après un long temps t'adresser la parole. Je me réjouis de te voir prospérer et menacer de près les retranchements de l'ennemi. Je viens pour renverser avec toi les remparts des Grecs et embraser leurs vaisseaux.

HECTOR. Fils d'une mère mélodieuse, l'une des Muses, et du Strymon, fleuve de Thrace! j'ai coutume de dire la vérité, et je ne suis pas né avec un cœur double. Il y a longtemps, bien longtemps que tu aurais dû secourir ce pays et ne point laisser Troie succomber sous les armes des Argiens, ses ennemis : car tu ne diras pas que, si tu n'es point venu à notre aide, si tu ne t'es point inquiété de nous, c'est que tes amis ne t'ont pas appelé. Par combien de hérauts, par combien d'ambassades la Phrygie n'a-t-elle pas imploré ton assistance! Que de riches présents ne t'avons-nous pas envoyés! Et toi, notre parent, Barbare comme nous, tu nous a livrés aux Grecs, autant qu'il dépendait de toi. Tu n'étais qu'un petit prince, et mon bras a fait de toi le souverain puissant de la Thrace, lorsque, près du mont Pangée[1] et de la terre de Péonie[2], j'attaquai de

1. Montagne de Thrace, sur les confins de la Macédoine.
2. Partie septentrionale de la Macédoine.

front l'élite des Thraces, brisai leurs lances, et te soumis ce peuple asservi par mon bras. La reconnaissance que tu me devais, tu l'as foulée aux pieds; et, quand tes amis sont dans la peine, tu tardes à les secourir. Cependant, ceux que les liens du sang n'unissaient point à nous sont depuis longtemps dans nos murs : les uns ont péri, et la terre du tombeau recouvre ces défenseurs dévoués de notre cité; les autres, en armes et près des chars de guerre, endurent avec courage et le souffle glacé des vents et les rayons brûlants du soleil, au lieu de s'étendre, comme toi, sur un lit et de boire à pleine coupe. Voilà, pour que tu apprennes à connaître la franchise d'Hector, les reproches que j'ai à te faire et que je t'adresse face à face.

RHÉSUS. Moi aussi, j'ai coutume de parler sans détour, et je ne suis pas né avec un cœur double. Loin de cette terre, je souffrais plus que toi, et mon cœur était déchiré; mais, comme j'allais me mettre en route pour Ilion, les Scythes, mes voisins, m'ont déclaré la guerre. J'arrivai sur les bords du Pont-Euxin pour embarquer mon armée : c'est là que le sang des Scythes versé par nos lances abreuva la terre, et les Thraces tombèrent pêle-mêle avec leurs ennemis. Voilà l'événement qui m'a empêché de me transporter à Troie et de te prêter le secours de mes armes. Maintenant que j'ai triomphé des Scythes, pris leurs enfants pour ôtages et imposé aux vaincus un tribut annuel, j'arrive, après avoir franchi sur des vaisseaux le Bosphore et fait à pied le reste de la route, non point en buvant à longs traits, comme tu me le reproches, ni couché sous des lambris dorés, mais supportant sous ce manteau militaire les vents glacés qui s'abattent sur la mer de Thrace et sur la Péonie. Si je suis arrivé tard, j'arrive encore à temps. Voilà bientôt dix ans, en effet, que tu combats, mais

sans résultat, et les jours se passent à jouer contre les Grecs le sort de la guerre. Moi, je ne demande qu'un jour pour forcer les retranchements, envahir le camp naval et exterminer les Grecs; le lendemain, je quitterai Ilion pour retourner dans ma patrie, après avoir mis un terme à vos peines. Que nul d'entre vous ne charge son bras du bouclier; moi seul maîtriserai ces Achéens, si fiers de leur vaillance, bien que je sois venu tard pour les combattre.

LE CHŒUR. Oh! oh! que j'aime ton langage! quel ami précieux nous envoie Jupiter! Puisse seulement le souverain des dieux, qui l'entend parler, nous préserver de cette jalousie céleste contre laquelle nul ne peut lutter. Non, jamais la flotte partie d'Argos n'a transporté, ni hier ni aujourd'hui, un héros qui te fût supérieur. Comment Achille, comment Ajax pourraient-ils soutenir l'assaut de ta lance? Plaise au ciel que je voie le jour, ô prince, où ton bras châtiera ces guerriers homicides!

RHÉSUS. Voici ce que je prétends faire pour toi en compensation de ma longue absence. Qu'Adrastée ne s'offense pas de mes paroles : quand nous aurons délivré cette cité de ses ennemis, et que tu auras prélevé sur les dépouilles la part des dieux, je veux conduire avec toi une expédition contre la terre d'Argos et ravager par les armes la Grèce entière, afin qu'ils connaissent à leur tour les maux de la guerre.

HECTOR. Si j'étais délivré du mal présent et que je pusse vivre à Troie en sûreté, certes j'en saurais un gré infini aux dieux. Mais pour ce qui est d'Argos et de la terre grecque, il n'est pas aussi facile que tu le dis de la ravager par les armes.

RHÉSUS. Ne dit-on pas que l'élite des Grecs est venue sur ces bords?

HECTOR. Nous ne les déprécions pas, mais nous les pourchasserons comme il faut.

RHÉSUS. Ainsi, quand nous les aurons tués, notre œuvre sera achevée.

HECTOR. Ne néglige pas le présent pour t'occuper d'un avenir lointain.

RHÉSUS. Content de souffrir, paraît-il, tu ne veux pas rendre le mal pour le mal.

HECTOR. C'est que, sans sortir de Troie, je règne sur un assez vaste empire. Eh bien! à l'aile gauche comme à l'aile droite, ou au centre, tu peux à ton choix darder ta lance et ranger tes guerriers.

RHÉSUS. Hector, je veux combattre seul. Mais si tu trouves honteux de ne pas porter avec moi la flamme sur les vaisseaux ennemis, après avoir fait si longtemps d'inutiles efforts, place-moi en face d'Achille et sur le front de l'armée.

HECTOR. Tu ne peux diriger contre lui ta lance impétueuse.

RHÉSUS. On dit pourtant que ses vaisseaux ont abordé à Ilion.

HECTOR. Il a abordé en effet, il est ici; mais irrité contre les chefs, il ne combat point avec eux.

RHÉSUS. Qui donc, après lui, se distingue dans l'armée?

HECTOR. Ajax et le fils de Tydée ne me paraissent point inférieurs à Achille; il y a encore un parleur artificieux, dont le cœur ne manque pas d'audace, Ulysse, dont ce pays a reçu plus d'un sanglant outrage. C'est lui qui entra de nuit dans le temple de Minerve, enleva le Palladium et le porta sur les vaisseaux. Une autre fois, déguisé en mendiant et couvert de haillons, il s'introduisit dans nos murs, et lança mille invectives contre les Argiens, qui l'avaient envoyé pour espionner

les Troyens ; puis il s'échappa après avoir tué les gardes qui veillaient aux portes. Il se tient près de la ville, non loin de l'autel consacré au dieu de Thymbra : nous luttons là contre un ennemi rusé et malfaisant.

RHÉSUS. Ce n'est pas furtivement, mais au grand jour, qu'un homme de cœur veut frapper son ennemi. Cet Ulysse qui se plaît, dis-tu, à dresser de perfides embûches, à machiner des ruses, je le prendrai vivant, lui percerai l'échine et le clouerai à l'entrée de vos portes, pour être la pâture des vautours : tel est le supplice qu'il convient d'infliger à ce brigand, à ce spoliateur des temples des dieux.

HECTOR. Maintenant, il faut camper tes troupes : car il est nuit. Je te montrerai l'endroit où ton armée doit passer la nuit, en dehors de nos lignes. Notre mot d'ordre est *Phébus :* souviens-t'en pour t'en servir au besoin et communique-le à l'armée thrace. — Quant à vous, allez vous poster en avant du camp, faites bonne garde et recevez l'espion Dolon à son retour des vaisseaux : car, s'il est sain et sauf, il doit être déjà près du camp troyen.

LE CHOEUR. A qui est-ce de monter la garde? qui me remplace? Les astres commencent à décliner, et les sept Pléiades paraissent à l'horizon, et l'aigle plane au milieu du ciel. Éveillez-vous; pourquoi tarder? quittez votre couche pour faire la garde. Ne voyez-vous pas la lune qui pâlit? L'aurore est proche, l'aurore arrive : voici l'étoile qui annonce sa venue.

DEMI-CHŒUR. Qui a été commandé pour la première veille?

DEMI-CHŒUR. Corœbus, dit-on, le fils de Mygdon.

DEMI-CHŒUR. Et qui, après lui?

DEMI-CHŒUR. L'armée de Péonie a éveillé les Ciliciens; les Mysiens nous ont éveillés.

DEMI-CHŒUR. Il est donc temps d'éveiller les Lyciens pour la cinquième veille que le sort leur a assignée.

LE CHOEUR. Écoutez! j'entends l'oiseau mélodieux, le rossignol, meurtrier de ses enfants, qui, sur les rives sanglantes du Simoïs où il a son gîte, chante sa douleur en modulant sa voix à l'infini; déjà les troupeaux paissent sur l'Ida, j'entends résonner dans la nuit les sons du chalumeau. Mes paupières cèdent à l'attrait du sommeil : c'est vers l'aurore que le sommeil a le plus de charmes.

DEMI-CHŒUR. Mais pourquoi ne paraît-il point cet espion envoyé par Hector pour examiner les vaisseaux grecs?

DEMI-CHŒUR. Je tremble : car son absence se prolonge.

DEMI-CHŒUR. A-t-il par hasard donné dans de secrètes embûches et trouvé la mort? Voilà ce que nous avons lieu peut-être de redouter.

DEMI-CHŒUR. Partons et réveillons les Lyciens pour la cinquième veille qui leur est échue par le sort. (Ils sortent.)

ULYSSE. Diomède, as-tu entendu? ou bien un vain son a-t-il frappé mes oreilles? N'est-ce pas un cliquetis d'armes?

DIOMÈDE. Non, c'est le bruit des chaînes de fer qui assujettissent les coursiers au joug; moi aussi, avant d'avoir reconnu que c'est le son produit par les attaches des chevaux, j'ai eu peur comme toi.

ULYSSE. Prends garde dans l'obscurité de tomber sur les sentinelles.

DIOMÈDE. J'y prendrai garde, bien que je marche dans les ténèbres.

ULYSSE. Si tu réveilles quelqu'un, sais-tu le mot d'ordre de l'armée?

DIOMÈDE. C'est Phébus : je l'ai appris de Dolon.

ULYSSE. Ah! voici une tente abandonnée par l'ennemi.

DIOMÈDE. Dolon m'a dit que c'était celle d'Hector, contre qui j'ai dardé ma lance.

ULYSSE. Que veut dire cela? Sa troupe est-elle partie en expédition?

DIOMÈDE. Peut-être pour dresser quelque embûche contre nous?

ULYSSE. Aussi bien Hector est-il hardi, depuis qu'il a le dessus.

DIOMÈDE. Eh bien, que ferons-nous, Ulysse, puisque nous ne l'avons pas trouvé dans sa tente, et que notre espoir est déçu?

ULYSSE. Regagnons au plus vite le campement naval : le dieu qui lui a donné la victoire veille sur ses jours; ne faisons point violence à la fortune.

DIOMÈDE. Allons à la tente d'Énée ou de Pâris, le plus odieux des Phrygiens, et tranchons-lui la tête avec ce glaive.

ULYSSE. Comment, à travers la nuit, les chercher au milieu de l'armée et les égorger sans péril?

DIOMÈDE. Cependant il est honteux de revenir aux vaisseaux, sans avoir accompli contre nos ennemis aucune action d'éclat?

ULYSSE. Et ne l'as-tu pas accomplie? N'avons-nous pas tué l'espion venu pour visiter nos vaisseaux, ce Dolon dont nous gardons les dépouilles? Crois-tu donc anéantir l'armée entière? Crois-moi, retournons sur nos pas, et que la fortune nous favorise.

MINERVE. Où allez-vous ainsi, tournant le dos aux lignes troyennes, le cœur déchiré par le chagrin? Si le ciel s'oppose à ce que vous tuiez Hector ou Pâris, n'avez-vous pas appris l'arrivée à Troie de Rhésus, un allié qui n'est pas à mépriser? Qu'il vive jusqu'au jour de demain,

et ni la lance d'Achille, ni celle d'Ajax ne pourront l'empêcher de détruire entièrement le camp naval des Grecs, en renversant les retranchements, et en se frayant avec l'épée une large voie au travers des portes. Tue-le, et ton triomphe est complet. Laisse la tente d'Hector, et renonce à lui trancher la tête : c'est de la main d'un autre qu'il recevra la mort.

ULYSSE. O Minerve, ma souveraine : car j'ai reconnu les accents de ta voix; puisqu'en tout temps tu m'assistes toujours par ta présence dans tous mes travaux, dis-nous où couche ce guerrier et quelle place il occupe dans le camp des Barbares.

MINERVE. Il est près d'ici; au lieu de le réunir au corps de l'armée, Hector l'a fait camper en dehors des lignes, jusqu'à ce que le jour succède à la nuit. Non loin sont ses chevaux attachés à son char et dont la blancheur s'aperçoit dans la nuit : tel brille le plumage du cygne hôte d'un fleuve. Emmenez-les après avoir tué leur maître : c'est la plus belle dépouille que vous puissiez conquérir : il n'est pas de lieu sur la terre qui renferme un pareil attelage.

ULYSSE. Diomède, tue le roi de Thrace, ou laisse-moi ce soin et occupe-toi des chevaux.

DIOMÈDE. Je tuerai l'homme et tu t'empareras des coursiers. Car tu es rompu à la ruse et tu as l'esprit inventif. Il faut employer un homme à ce qu'il peut faire le plus utilement.

MINERVE. Mais je vois Pâris qui s'avance de notre côté : quelqu'un des gardes lui a fait part de vagues rumeurs sur l'arrivée d'ennemis dans le camp.

DIOMÈDE. Vient-il seul ou accompagné?

MINERVE. Il est seul, et se rend, à ce qu'il semble, à la tente d'Hector, pour l'instruire que des espions sont entrés dans le camp.

DIOMÈDE. Ne faut-il pas commencer par lui donner la mort?

MINERVE. Je ne saurais changer l'arrêt du destin : ce n'est pas de ta main que Pâris doit périr. Mais celui auquel tu es venu donner le coup mortel, joins-le au plus vite; moi, je vais abuser cet odieux Troyen par de vaines paroles, en prenant les traits de Vénus qui l'assiste et le protége dans les dangers. Voilà ce que j'avais à vous dire; mais ce Rhésus, dévoué à la mort, ne sait rien, n'a rien entendu, bien qu'il soit près de nous.

PARIS. C'est à toi que je m'adresse, à toi notre général et mon frère : Hector, dors-tu? ne devrais-tu pas être éveillé? Des ennemis, voleurs ou espions, s'approchent de l'armée.

MINERVE. Rassure-toi : Vénus qui te veut du bien veille sur tes jours. Je m'intéresse à la guerre que tu soutiens, et le souvenir de ton hommage bienveillant vit dans mon cœur reconnaissant. Aujourd'hui, pour assurer le succès des Troyens, je t'amène un ami puissant et dévoué, le roi des Thraces, fils d'une Muse mélodieuse et du fleuve Strymon.

PARIS. De tout temps tu te montres bienveillante pour cette ville et pour moi, et je prétends qu'en te donnant la palme, j'ai acquis à notre cité le bien le plus précieux qui soit au monde. Je viens pour avoir appris vaguement (c'est un bruit répandu parmi les gardes) que des espions grecs sont présents parmi nous. Tel en parle sans les avoir vus; tel autre les a vus sans pouvoir dire où ils ont porté leurs pas. Voilà pourquoi je suis venu à la tente d'Hector.

MINERVE. Ne crains rien : l'armée ne court aucun danger. Hector est sorti pour ranger l'armée thrace.

PARIS. Tu me rassures, et, confiant dans tes paroles, je vais, exempt de crainte, reprendre mon poste.

MINERVE. Va; sois persuadé que je me préoccupe de tout ce qui te concerne, et que je tiens à voir mes amis prospérer. Tu ressentiras, toi aussi, les effets de mon zèle. (Hector part.) O vous qu'emporte une bouillante ardeur, fils de Laerte! Diomède! cachez vos glaives acérés. Le chef des Thraces est mort et ses coursiers sont captifs; les ennemis qui s'en sont aperçus vous poursuivent : fuyez donc au plus vite vers vos vaisseaux. Pourquoi hésiter, quand l'ennemi fond sur vous irrité, à mettre vos jours en sûreté.

LE CHŒUR. Holà! holà! frappe, frappe, frappe! Tue, tue! Qui est cet homme? Regardez : je parle de celui-ci. Ce sont des voleurs qui profitent de la nuit pour jeter le trouble dans notre armée. A moi! à moi! tous, à moi! Je les tiens, je les ai pris. Qu'as-tu à dire? D'où viens-tu? De quel pays es-tu?

ULYSSE. Il ne t'appartient pas de le savoir : tu mourras sur l'heure, si tu me maltraites.

DEMI-CHŒUR. Dis le mot d'ordre, ou je plonge ma lance au travers de ta poitrine.

ULYSSE. Arrête, et sois calme.

DEMI-CHŒUR. Approchez, frappez tous.

DEMI-CHŒUR. Est-ce toi qui as tué Rhésus?

DEMI-CHŒUR. Non pas, mais quelqu'un qui allait le tuer.

DEMI-CHŒUR. Suspendez vos coups.

DEMI-CHŒUR. Point du tout.

DEMI-CHŒUR. Ah! ne tuez pas mon ami.

DEMI-CHŒUR. Eh bien, quel est le mot d'ordre?

ULYSSE. Phébus.

DEMI-CHŒUR. J'entends. Abaissez tous vos lances.

DEMI-CHŒUR. Sais-tu où sont allés ces hommes?

DEMI-CHŒUR. Nous les avons vus de ce côté.

DEMI-CHŒUR. Suivez tous leurs traces; ou faut-il crier à l'aide?

DEMI-CHŒUR. Nous aurions tort de jeter le trouble parmi les alliés au milieu des ombres effrayantes de la nuit.

LE CHŒUR. Quel homme est venu en ces lieux? Quel homme va se vanter de son audace pour avoir échappé à mon bras? Où l'atteindre? A qui le comparer, ce mortel intrépide qui, marchant d'un pas assuré dans les ténèbres, a traversé nos lignes et nos postes militaires? Est-ce un Thessalien ou un habitant de la ville maritime des Locriens? Est-ce un de ces insulaires qui mènent une vie errante? Qui est-il? d'où vient-il? quelle est sa patrie? à quel dieu voue-t-il un culte particulier?

DEMI-CHŒUR. Cet exploit n'est-il pas le fait d'Ulysse?

DEMI-CHŒUR. Pourquoi non, si l'on doit en juger par le passé.

DEMI-CHŒUR. Le crois-tu?

DEMI-CHŒUR. Et pourquoi en douterais-je?

DEMI-CHŒUR. Il a du moins fait preuve d'audace contre nous.

DEMI-CHŒUR. Qui? De qui vantes-tu le courage?

DEMI-CHŒUR. D'Ulysse.

DEMI-CHŒUR. Ne vante pas le courage perfide d'un brigand.

DEMI-CHŒUR. Il vint naguère encore à Troie, les yeux baignés de larmes, vêtu d'habits en lambeaux et cachant un glaive sous sa robe; il rôdait, en demandant l'aumône, tel qu'un esclave vagabond, la tête sale et couverte d'ordures; et il se répandait en injures contre la maison royale des Atrides, comme s'il était l'ennemi des chefs de l'armée. Plût au ciel qu'il eût péri, et il eût péri justement, avant de mettre le pied sur le sol phrygien!

DEMI-CHŒUR. Que ce soit Ulysse ou non, je suis saisi de crainte.

DEMI-CHŒUR. Car Hector s'en prendra à nous autres gardes.

DEMI-CHŒUR. Et que nous reprochera-t-il?

DEMI-CHŒUR. Il soupçonnera...

DEMI-CHŒUR. Quoi? que crains-tu?

DEMI-CHŒUR. Que nous avons donné passage...

DEMI-CHŒUR. A qui?

DEMI-CHŒUR. A ceux qui sont venus cette nuit dans le camp des Phrygiens.

LE COCHER (*de Rhésus*). Oh! oh! funeste coup du sort! Hélas! hélas!

LE CHŒUR. Hein? Faites tous silence; baissez-vous. Peut-être quelqu'un tombe-t-il dans nos filets.

LE COCHER. Hélas! hélas! cruelle destinée des Thraces, alliés de Troie!

LE CHŒUR. Quel est cet homme qui gémit?

LE COCHER. Hélas! hélas! malheureux que je suis! Et toi, malheureux roi des Thraces, devenu l'hôte de cette Troie haïssable, comment as-tu terminé tes jours!

LE CHŒUR. Qui es-tu parmi nos alliés? Dans la nuit la vue s'émousse, et je ne te distingue pas nettement.

LE COCHER. Où trouverai-je quelqu'un des princes troyens? En quel lieu Hector dort-il tout armé? Auquel des chefs de l'armée raconterai-je, ah! ah! les malheurs qui nous accablent, et quel coup nous a porté dans l'ombre un ennemi inconnu qui s'est dérobé après avoir préparé aux Thraces un éclatant sujet de deuil.

LE CHŒUR. Il paraît qu'un malheur a frappé l'armée des Thraces, autant que je puis comprendre en entendant cet homme.

LE COCHER. L'armée a péri, le roi est tombé mort sous la main d'un traître. Je me sens percé jusqu'au fond du cœur par l'atteinte cruelle de la douleur. Que ne puis-je mourir! Fallait-il donc que Rhésus et moi nous

périssions sans gloire, après avoir abordé à Troie pour la secourir!

LE CHŒUR. Les malheurs qu'il annonce ne sont que trop certains : car il dit clairement que nos alliés on péri.

LE COCHER. Le malheur nous accable, et à nos maux vient s'ajouter la honte, et par là notre infortune est doublée. Mourir avec gloire, puisque la mort est une nécessité, est chose triste, à mon sens, pour celui qui meurt (peut-il en être autrement?); mais c'est un sujet d'orgueil pour ceux qui lui survivent, un titre de gloire pour sa maison. Nous, nous avons péri honteusement et victimes de notre imprudence. Lorsqu'Hector nous eut placés lui-même dans le camp, et nous eut donné le mot d'ordre, nous dormions étendus à terre, vaincus par la fatigue; il n'y avait point de garde pour veiller sur l'armée pendant la nuit; les armes n'étaient pas placées dans les rangs; le joug n'était point assujetti sur la tête des chevaux : car notre roi avait appris que vous étiez victorieux, et que vous menaciez les poupes ennemies : aussi dormions-nous sans défiance. Et moi, dans ma sollicitude, j'avais secoué le sommeil, et je mesurais le fourrage aux chevaux d'une main libérale, m'attendant à les atteler pour le combat au retour de l'aurore. J'aperçois deux hommes qui rôdaient autour de notre armée dans la nuit sombre; et, comme je fis un mouvement, ils prirent peur et s'éloignèrent. Je leur criai de ne pas approcher de l'armée, dans la pensée que c'étaient des voleurs venus du camp des alliés. Eux ne répondirent pas. Au reste, je n'en sais pas plus long; je regagnai ma couche et m'endormis. Or, pendant mon sommeil, j'eus la vision suivante : ces chevaux que j'ai nourris et que je conduisais, debout sur le char à côté de Rhésus, je vis ou je crus voir dans mon songe deux

loups, assis sur leur dos, qui les animaient en les frappant de la queue; eux frémissaient, haletaient de colère et se cabraient pleins d'effroi. Pour moi, en cherchant à les débarrasser de ces bêtes féroces, je me réveille, poursuivi par cette horrible vision, et j'entends, en soulevant la tête, les gémissements des mourants; mon jeune maître, égorgé, expirait à mes côtés, et les flots de son sang encore chaud rejaillissaient sur moi. Je me lève et me dresse vivement, le bras désarmé; mais, tandis que je regarde et cherche ma lance, un homme s'approche et me perce le bas du flanc avec l'épée : c'était un homme vigoureux : je le reconnus à la force du coup, au profond sillon creusé par la blessure. Je tombe la tête en avant; pour eux, ils se saisirent de l'attelage et s'enfuirent en pressant la marche des chevaux. Hélas! hélas! la douleur me déchire, et je ne puis plus me soutenir. Je sais notre malheur pour l'avoir vu; mais je ne puis dire de quelle manière ni de quelle main ont péri ceux qui sont morts; et j'ai lieu de supposer que ce sont des amis qui m'ont infligé ce traitement barbare.

LE CHŒUR. Cocher de l'infortuné roi des Thraces, garde-toi d'attribuer ce forfait à d'autres qu'à nos ennemis. Voici Hector lui-même qui s'avance, instruit de cet événement : il compatit, comme de raison, à tes maux.

HECTOR. Comment, auteurs des plus grandes calamités, ces espions envoyés par l'ennemi ont-ils échappé à vos regards? Comment l'armée a-t-elle été égorgée par eux, sans que vous les ayez repoussés à leur entrée ou à leur départ? Qui doit porter la peine de cet attentat, si ce n'est vous? Car c'est à toi qu'est confiée la garde de l'armée. Ils se sont retirés impunément, riant de bon cœur et de la lâcheté des Phrygiens et de la sot-

tise de leur chef. Or, sachez-le, et que Jupiter reçoive mon serment : le fouet ou la mort t'attendent pour prix de ton crime, ou je consens à passer à tes yeux pour un lâche et un homme de rien.

LE CHŒUR. Ah! ah! ô mon maître! ô chef souverain de la cité! ils sont entrés sans doute, lorsque je suis venu t'annoncer que des feux allumés autour des vaisseaux éclairaient l'armée des Grecs : car mes yeux vigilants ne se sont point fermés durant la nuit, et je n'ai point dormi, j'en jure par les sources du Simoïs. Ne t'irrite pas contre moi, prince : car je suis innocent de tout. Si tu as jamais à me reprocher un acte ou une parole déplacée, ensevelis-moi vivant sous la terre : je ne demande point de grâce.

LE COCHER. Pourquoi les menacer et chercher à m'abuser par des discours artificieux, moi, Barbare comme toi? C'est toi qui as tout fait; morts ou blessés, nous ne saurions nous en prendre à un autre que toi. Il te faudrait parler longtemps et habilement pour me persuader que tu n'as pas égorgé tes amis; c'est le désir de posséder ses chevaux qui t'a poussé à tuer ton allié, que tu priais instamment de venir à Troie. Il est venu, il a péri. En violant les droits de l'hospitalité, Pâris fut moins coupable que toi qui as tué des alliés. Ne dis pas qu'un des Grecs, venu dans le camp, nous a massacrés. Qui donc aurait pu pénétrer jusqu'à nous, à travers les postes troyens, sans être aperçu? Nous avions devant nous et toi et l'armée des Phrygiens. Or, qui a été blessé, qui a été tué parmi tes alliés, si ce sont des ennemis qui sont venus, comme tu le prétends? Mais nous avons été blessés, et d'autres, plus maltraités encore, ne voient plus la lumière du jour. En somme, nous n'accusons aucun des Grecs. Qui donc d'entre les ennemis aurait trouvé dans les ténèbres la tente de Rhésus, à moins

qu'un dieu ne l'ait indiquée aux meurtriers? Ils ignoraient même absolument qu'il fût arrivé : ce que tu dis est de pure invention.

HECTOR. Depuis tout le temps que les Grecs sont sur notre sol, nous avons des alliés dans nos rangs; et je ne sache pas avoir encouru de leur part aucun reproche; tu serais le premier qui eût à se plaindre. Puissé-je ne point assez aimer les chevaux pour assassiner des amis! C'est Ulysse qui a tout fait : quel autre, en effet, parmi les Grecs aurait pu exécuter ou concevoir un pareil crime? Je le redoute, et mon esprit se trouble à la pensée qu'il a pu rencontrer et tuer Dolon : car il est parti depuis longtemps et ne reparaît pas.

LE COCHER. Je ne connais pas les Ulysses dont tu parles; ce n'est aucun des ennemis qui nous a frappés.

HECTOR. Eh bien, crois-le, si telle est ton envie.

LE COCHER. O ma patrie! que ne puis-je mourir dans ton sein!

HECTOR. Ne meurs point : la foule des morts est assez grande.

LE COCHER. Que deviendrai-je maintenant que je n'ai plus de maître?

HECTOR. Tu trouveras dans ma maison un asile et la guérison.

LE COCHER. La main des meurtriers peut-elle me donner des soins?

HECTOR. Ne cessera-t-il pas de tenir le même langage?

LE COCHER. Périsse l'auteur du crime! car ce n'est pas toi que visent mes paroles, comme tu le prétends : la justice connaît le coupable.

HECTOR. Prenez-le, conduisez-le dans ma demeure, et que vos soins imposent silence à ses plaintes. Vous,

entrez dans nos murs; annoncez ces événements à Priam et aux anciens, et chargez-les d'ensevelir les morts aux détours des grands chemins.

LE CHŒUR. Pourquoi un dieu jaloux interrompt-il les brillants succès de Troie, pour la plonger de nouveau dans le deuil? que nous prépare-t-il?... Ah! ah! quelle divinité apparaît, ô roi, au-dessus de ma tête, portant dans les bras un corps ensanglanté? Je tremble à la vue de ce prodige.

LA MUSE. Regardez, Troyens ! Vous voyez en moi une Muse honorée des sages, l'une des neuf sœurs, qui voit son fils cruellement égorgé par vos ennemis; l'auteur de sa mort, le perfide Ulysse, subira un jour le juste châtiment de son crime. O mon fils! reçois mes larmes, tribut de notre deuil domestique. O douleur de ta mère! pourquoi as-tu abordé au rivage troyen? Quel fatal et malheureux voyage tu as entrepris, malgré moi et contre la volonté de ton père! ah! que tu me rends malheureuse! ô mon fils! tête chérie de mon enfant! Hélas!

LE CHŒUR. Autant qu'il m'appartient de le faire, à moi qui suis étranger à ta famille, je m'afflige et déplore la mort de ton fils.

LA MUSE. Périsse le petit-fils d'Œnée[1] ! périsse le fils de Laerte, qui m'ont privé d'un si noble rejeton! Périsse aussi cette Hélène, qui a quitté sa maison pour aller chercher à travers les mers la couche d'un Phrygien ! C'est elle, cher enfant, qui t'a fait périr misérablement sous les murs d'Ilion, et a dépeuplé des milliers de villes de leurs vaillants guerriers. O fils de Philammon[2], vivant et descendu aux enfers, tu as cruellement déchiré mon cœur : car, sans ton arrogance, qui t'a perdu, sans ta querelle avec les Muses, je n'aurais pas donné le jour

1. Œnée, grand-père de Diomède, était roi de Calydon.
2. Thamyris.

à ce fils infortuné. En traversant les eaux du Strymon, je m'approchai de la couche féconde du dieu, lorsque, munies d'instruments mélodieux, nous nous rendîmes à la cime rocheuse du Pangée, fertile en mines d'or, pour prendre part à la grande lutte musicale où nous provoquait l'habile musicien de Thrace; et nous crevâmes les yeux à Thamyris, qui avait insulté à notre art. Lorsque je t'eus enfanté, par respect pour mes sœurs et pour les lois de la pudeur, je t'envoyai dans les belles eaux du Strymon, ton père; et lui, ne confia pas ton éducation à des mains mortelles, mais aux nymphes des fontaines. Nourri dans la vertu par ces vierges, tu devins le premier des mortels et roi de la Thrace. Tant que tu armas pour la guerre tes bataillons altérés de sang, mais que tu ne t'éloignas pas de ta patrie, je ne redoutais pas de te voir mourir; mais je m'opposais à ce que tu misses jamais le pied dans Troie où je savais que ton heure était marquée. Cependant les ambassades d'Hector, les messages réitérés du conseil des anciens t'ont décidé à venir et à secourir tes amis. La cause de tout ce désastre est Minerve; Ulysse et le fils de Tydée n'y sont pour rien, bien qu'ils aient agi; ne crois pas que la vérité m'ait échappé. Et pourtant, c'est ta cité, que nous autres Muses honorons le plus; ton pays est notre séjour préféré; les révélations des secrets mystères y ont été enseignées par Orphée, cousin de ce mort infortuné, ta victime; et Musée, ton vénérable citoyen, l'homme qui a poussé le plus loin la science, a été l'élève d'Apollon et le nôtre. Et pour prix de ces bienfaits, je me lamente en portant dans mes bras mon fils inanimé, et je n'irai chercher personne autre pour être l'interprète de ma douleur.

LE CHŒUR. C'est donc à tort que le cocher thrace nous accusait d'être les auteurs de la mort de Rhésus.

HECTOR. Je savais la vérité : il n'était pas besoin d'un devin pour découvrir qu'il avait péri victime des machinations d'Ulysse. Quant à moi, nous voyant assiégés par l'armée des Grecs, ne devais-je point envoyer des hérauts à mes amis, pour leur demander de secourir mon pays? Je les ai envoyés ; et Rhésus est venu, comme il le devait, pour partager mes travaux. Ce n'est pas que je me réjouisse en aucune façon de sa mort; et je suis prêt à lui élever un tombeau, et à brûler sur son bûcher mille vêtements de prix : car il est venu en ami, et un sort funeste nous l'enlève.

LA MUSE. Mon fils ne descendra pas dans les sombres abîmes de la terre : tant je prierai l'épouse de Pluton, la fille de Cérès, qui préside aux moissons, de me rendre son âme : elle me doit de faire voir qu'elle honore les amis d'Orphée. Et lui, sera désormais pour moi comme s'il était mort, comme s'il ne voyait plus la lumière : car il ne pourra jamais être où je serai, ni jouir de la vue de sa mère. Caché dans les grottes souterraines où brille l'argent [1], devenu dieu d'homme qu'il était, il y restera plongé, vivant; tel le prêtre de Bacchus [2] habite les rochers du Pangée et est révéré comme un dieu par les mortels initiés à son culte. Je saurai supporter ma douleur mieux que la déesse de la mer : car il faut qu'il meure aussi le fils qu'elle a fait naître. C'est toi d'abord dont nous chanterons, mes sœurs et moi, l'hymne funèbre; plus tard, nous mènerons le deuil d'Achille, fils de Thétis. Pallas qui t'a tué, mon fils, ne le sauvera pas : tel est le trait que lui garde le carquois d'Apollon. O tourments de la paternité, supplice des mortels ! quiconque vous connaîtra bien passera sa vie sans

1. La Thrace était célèbre par ses mines d'argent.
2. Lycurgue.

enfants pour ne point ensevelir un jour ceux auxquels il aura donné l'être.

LE CHŒUR. La mère de ce guerrier prendra soin de sa sépulture. Pour toi, Hector, si tu veux agir, il est temps : car voici la lumière.

HECTOR. Allez, et ordonnez aux alliés de s'armer en toute hâte et d'atteler les chars : car voici la lumière. Il faut que, des torches dans la main, ils attendent le signal de la trompette tyrrhénienne : car j'ai le ferme espoir qu'après avoir forcé les lignes et franchi les retranchements des Grecs, j'embraserai leurs vaisseaux, et que les rayons du soleil levant apporteront aux Troyens le jour de la délivrance.

LE CHŒUR. Obéis au roi; allons, couverts de nos armes, et portons ces ordres aux alliés; peut-être le dieu qui nous protége nous donnera-t-il la victoire.

LES SUPPLIANTES

PERSONNAGES :

ETHRA, mère de Thésée.

LE CHŒUR, composé d'Argiennes.

THÉSÉE.

ADRASTE.

UN HÉRAUT.

UN MESSAGER.

ÉVADNÉ, veuve de Capanée.

IPHIS, père d'Évadné.

UN ENFANT.

MINERVE.

La scène est à Éleusis, dans le temple de Cérès.

LES SUPPLIANTES

ÉTHRA. O Cérès, divinité tutélaire d'Éleusis, et vous, prêtres, qui habitez le temple de la déesse! je vous demande le bonheur pour moi-même, pour Thésée, mon fils, pour la ville d'Athènes et pour la terre de Pytthée[1], où je fus élevée dans la maison fortunée de mon père, qui, docile aux oracles d'Apollon, donna Éthra pour épouse à Égée, fils de Pandion. Je vous adresse cette prière en tournant les yeux sur ces femmes chargées d'ans, qui ont quitté le sol d'Argos et sont venues, avec le rameau des suppliants, embrasser mes genoux et déplorer leur cruelle infortune. Aux portes de la cité de Cadmus sont tombés morts leurs généreux fils, les sept chefs qu'Adraste, roi des Argiens, conduisit naguère contre Thèbes pour faire rendre à son gendre, à Polynice exilé, sa part de l'héritage paternel. Ces guerriers morts dans le combat, leurs mères veulent les inhumer dans la terre natale; mais ceux qui ont l'autorité en main s'y opposent[2], et, au mépris des lois sanctionnées par les dieux, ils se refusent à ce qu'elles enlèvent les corps de leurs fils. Adraste, s'associant à leur pénible démarche, implore mon intervention, les yeux trempés de larmes, déplorant l'usage qu'il a fait de sa lance et

1. Trézène.
2. Créon, roi de Thèbes.

l'expédition malheureuse qu'il a conduite hors de ses foyers. Il me presse de fléchir mon fils par mes prières pour qu'il obtienne par la persuasion ou par la force des armes que les corps soient rendus et déposés dans le tombeau : tel est l'unique service qu'il réclame de mon fils et de la ville d'Athènes. J'ai quitté ma demeure pour offrir au nom du pays les sacrifices qui précèdent le labourage [1], dans ce temple où le premier épi de blé hérissa la surface de la terre. Ces rameaux [2] sont comme un lien qui m'arrête, sans me contraindre, aux autels sacrés des deux déesses, Proserpine et Cérès : je suis émue de pitié pour ces mères en cheveux blancs, privées de leurs enfants, et je respecte leurs saintes bandelettes. J'ai dépêché un héraut à la ville pour mander ici Thésée, afin qu'il débarrasse Athènes de cette requête importune ou qu'il satisfasse par quelque acte de religion à la nécessité qu'imposent ces supplications : car les femmes, qui sont sages, doivent en toutes choses laisser agir les hommes.

LE CHŒUR. Je te supplie, femme vénérable, d'une voix affaiblie par les ans; je te supplie, en tombant à tes genoux, de racheter mes enfants, ces corps sans vie, dont les membres glacés par la mort sont abandonnés en pâture aux animaux sauvages, hôtes des montagnes. Tu vois ces douloureuses larmes qui baignent mes paupières; tu vois sur ma peau livide les traces sanglantes de mes ongles. Comment en serait-il autrement? Je n'ai point exposé dans ma maison, sur un lit funèbre, les restes de mes enfants; je n'ai point vu s'amasser sur eux la terre du tombeau. Toi aussi tu es mère, auguste reine;

1. De là, le surnom de προηρόσια (*invoquée avant le labourage*) donnée à Cérès.

2. Les rameaux déposés par les mères suppliantes sur l'autel du sacrifice Ethra.

un fils a rendu ta couche chère à ton époux; que ton cœur maternel s'associe au nôtre; sympathise à la douleur que je ressens pour ces morts chéris que j'ai fait naître; persuade à ton fils, que nous implorons, de marcher vers l'Isménus et de remettre en mes mains les corps de ces jeunes guerriers privés de sépulture. Ce n'est point un devoir religieux qui m'amène; mais, contrainte par la nécessité, je tombe à tes genoux, et je viens t'implorer au pied de ces autels où brûle la flamme de l'holocauste. Ma cause est juste; et toi, heureuse mère, tu n'es pas sans pouvoir pour réparer mon infortune. Digne objet de pitié, je te supplie de remettre en mes mains le corps inanimé de mon fils, pour que je puisse presser dans mes bras ses déplorables restes. Des plaintes nouvelles succèdent et répondent à l'envi à nos plaintes : j'entends nos esclaves qui se frappent la poitrine. O vous, qui êtes sensibles à nos maux et qui partagez notre douleur, formez avec nous ce triste concert qui réjouit Pluton : déchirez vos joues, faites jaillir le sang sous vos ongles : les honneurs rendus aux morts sont la gloire des vivants. Je trouve dans mes larmes un plaisir dont je ne puis me rassasier; elles coulent sans relâche, comme l'onde intarissable qui dégoutte de la cime d'un rocher. Les femmes ont pour pleurer la perte de leurs enfants je ne sais quelle puissance de douleur. Ah! puissé-je trouver dans la mort l'oubli de mes douleurs!

THÉSÉE. Quels sont ces gémissements, ces coups frappés sur la poitrine, ces lamentations funèbres dont le bruit, parti de ce temple, a frappé mes oreilles? Je vole sur les pas de ma mère, absente depuis longtemps du palais : car je tremble qu'il ne lui soit arrivé malheur. Mais que vois-je? Voilà qui change le cours de mes pensées : ma vieille mère est assise devant l'autel; avec elle sont des femmes étrangères, chez qui tout annonce l'in-

fortune : de leurs yeux éteints jaillissent sur la terre de douloureuses larmes; leurs cheveux rasés et leurs vêtements ne sont pas de mise dans une cérémonie religieuse. Qu'est-ce à dire, ma mère ? A toi de m'instruire, à moi de t'écouter : je m'attends à quelque chose de nouveau.

ÉTHRA. Mon fils, ce sont les mères des sept chefs qui ont péri sous les murs de Thèbes; tu vois comme elles m'entourent, comme elles me pressent de rameaux suppliants.

THÉSÉE. Et celui qui se tient à la porte du temple et pousse des gémissements lamentables, qui est-il?

ÉTHRA. Adraste, à ce qu'elles disent, le chef des Argiens.

THÉSÉE. Ces enfants qui l'environnent sont-ils à lui?

ÉTHRA. Non, ce sont les fils des guerriers qui sont morts.

THÉSÉE. Pourquoi tendent-ils vers nous des mains suppliantes?

ÉTHRA. Je le sais, mais c'est à eux-mêmes de t'en instruire, ô mon fils.

THÉSÉE. Parle, toi qui t'enveloppes dans ce petit manteau : découvre ta tête et suspends tes gémissements : car tu n'avanceras à rien si tu ne t'expliques pas.

ADRASTE. O chef glorieux des Athéniens, Thésée! je suis venu t'implorer toi et la ville que tu gouvernes.

THÉSÉE. Que demandes-tu, et quel besoin te presse?

ADRASTE. Tu sais quelle expédition funeste j'ai entreprise?

THÉSÉE. Oui, car tu n'as point traversé la Grèce en silence.

ADRASTE. Là, j'ai perdu l'élite des guerriers Argiens.

THÉSÉE. Voilà ce que produit une guerre malheureuse.

ADRASTE. Je suis venu demander leurs corps à Thèbes.

THÉSÉE. Par l'entremise des hérauts consacrés à Mercure, pour donner la sépulture aux morts?

ADRASTE. Mais voilà que les auteurs de leur trépas rejettent ma demande.

THÉSÉE. Et que disent-ils, puisque ta requête est légitime?

ADRASTE. Que pourraient-ils dire? ils ne savent pas supporter la prospérité.

THÉSÉE. Viens-tu pour me demander conseil, ou que veux-tu de moi?

ADRASTE. Je désire, Thésée, que tu rendes à Argos ses enfants.

THÉSÉE. Mais Argos, qu'est-elle devenue? Ses superbes menaces ont-elles été vaines?

ADRASTE. Nous sommes perdus, déçus dans notre espérance. Aussi avons-nous eu recours à toi.

THÉSÉE. As-tu pris cette résolution de ton chef, ou parles-tu au nom de la ville entière?

ADRASTE. Tous les enfants de Danaüs te supplient d'enterrer leurs morts.

THÉSÉE. Mais pourquoi as-tu lancé sept chars contre Thèbes?

ADRASTE. Pour rendre service à mes deux gendres.

THÉSÉE. Auxquels des Argiens as-tu donné tes filles en mariage?

ADRASTE. Ce n'est point dans le pays que j'ai marié mes enfants.

THÉSÉE. Des étrangers ont épousé des vierges natives d'Argos?

ADRASTE. J'ai choisi Tydée et Polynice le thébain.

THÉSÉE. Quelle raison t'a déterminé à conclure cette alliance?

ADRASTE. J'ai obéi à un oracle obscur d'Apollon.

THÉSÉE. En quels termes Apollon ordonnait-il l'hymen de tes filles?

ADRASTE. Il me disait de les marier à un sanglier et à un lion.

THÉSÉE. Et comment interprétas-tu l'oracle du dieu?

ADRASTE. Deux exilés étant venus, la nuit, aux portes de mon palais...

THÉSÉE. Qui et qui? Explique-toi : car tu as parlé de deux à la fois.

ADRASTE. Tydée et Polynice en vinrent aux mains.

THÉSÉE. Et tu leur as donné tes filles comme à des bêtes sauvages?

ADRASTE. J'assimilai leur lutte au combat de deux bêtes sauvages.

THÉSÉE. Quel motif les fit sortir de leur patrie et les amena à Argos?

ADRASTE. Tydée avait fui son pays à cause du meurtre d'un frère.

THÉSÉE. Et le fils d'Œdipe, pourquoi avait-il quitté Thèbes?

ADRASTE. Pour se dérober aux imprécations de son père et ne pas tuer son frère.

THÉSÉE. Cet exil volontaire était assurément un acte de sagesse.

ADRASTE. Mais Étéocle resté à Thèbes faisait tort à Polynice absent.

THÉSÉE. Son frère le dépouilla-t-il par hasard de son patrimoine?

ADRASTE. Je partis pour venger cette injure, et voilà ce qui m'a perdu.

THÉSÉE. As-tu consulté les devins et observé la flamme des victimes?

ADRASTE. Hélas! tu me réduis à faire précisément l'aveu de ma faute.

THÉSÉE. Tu n'es point parti, à ce qu'il semble, accompagné de la faveur des dieux.

ADRASTE. Et qui pis est, je suis parti malgré Amphiaraüs.

THÉSÉE. As-tu donc rejeté si légèrement les avertissements du ciel?

ADRASTE. J'ai été intimidé par une jeunesse en tumulte.

THÉSÉE. Tu as écouté l'audace plutôt que la prudence. C'est là ce qui a perdu déjà bien des chefs d'armées.

ADRASTE. O le plus vaillant des Grecs, ô chef des Athéniens! ce n'est pas sans rougir que je me prosterne dans la poussière et que j'embrasse tes genoux, moi, vieillard, et roi jadis heureux; mais je dois céder à l'excès de mes maux. Protége ces morts qui m'appartiennent; prends pitié de mon infortune; prends pitié de ces mères qui ont perdu leurs fils et dont la vieillesse va s'achever dans la solitude. Elles n'ont pas craint de venir en ces lieux, de fouler une terre étrangère, traînant avec peine leur corps appesanti par l'âge: tristes messagères, qui ne viennent point pour célébrer les mystères de Cérès, mais pour donner la sépulture à ceux qui devaient les ensevelir et leur rendre les derniers devoirs. La sagesse veut que la pauvreté considère l'opulence, que le pauvre porte les yeux sur le riche et l'imite, pour éprouver lui-même le désir de s'enrichir, que l'homme heureux enfin envisage les infortunes d'autrui. Il faut que le poëte, lorsqu'il enfante ses chants, les enfante au sein de la joie. Autrement, en proie lui même au chagrin, pourrait-il charmer les autres; on n'a pas droit de l'exiger. Mais peut-être diras-tu: « Pourquoi, laissant de côté la terre de Pélops, imposes-tu cette tâche aux Athéniens? » Il est juste que je m'explique sur ce point. Sparte est cruelle et d'humeur inconstante; les autres villes sont

petites et faibles; la tienne seule peut se charger de cette tâche : elle a l'œil ouvert sur toutes les misères, et elle obéit à un prince jeune et vaillant : bien des cités ont péri, faute de posséder un pareil chef.

LE CHŒUR. Ce qu'il te dit, Thésée, je te le dis moi-même : aie pitié de mes infortunes.

THÉSÉE. J'ai déjà combattu ailleurs l'opinion de ceux qui prétendent que les maux sont plus nombreux pour les mortels que les biens. Moi, je pense au contraire que les biens l'emportent sur les maux : car, s'il en était autrement, nous ne pourrions vivre. Je rends hommage au dieu qui régla notre existence, auparavant désordonnée et sauvage, d'abord en nous dotant de l'intelligence, ensuite en nous donnant la langue, messagère des paroles, interprète de la pensée, et ces fruits destinés à notre nourriture, sur lesquels il verse du haut du ciel l'humide rosée qui nourrit les productions de la terre et arrose son sein. De plus, nous avons des abris contre le froid de l'hiver et contre les feux ardents du soleil, et la faculté de parcourir les mers pour nous procurer par des échanges ce qui fait défaut à chaque contrée. Les choses qui nous échappent et dont la connaissance reste obscure pour nous, les devins nous les révèlent en observant la flamme et les entrailles des victimes et le vol des oiseaux. N'est-ce point un excès d'orgueil, quand les dieux ont ainsi organisé notre vie, de ne pas nous contenter de ces biens? Mais notre esprit prétend être plus puissant que les dieux; et, animés de sentiments orgueilleux, nous nous croyons plus sages que la divinité. Toi-même tu as fait preuve de ce coupable orgueil, quand tu as commis la faute de marier tes filles, pour obéir à l'oracle d'Apollon, à des étrangers que tu prenais pour des dieux; et par cette alliance impure tu as terni l'éclat de ton illustre famille. Le sage ne doit pas

allier le crime à la vertu, mais ménager à sa maison des amis florissants. Car Dieu, confondant les destinées de l'un et de l'autre, frappe des mêmes calamités et le coupable et l'innocent. En menant au combat tous les Argiens, au mépris des oracles que rendaient les devins et contre la volonté des dieux, tu as perdu ta patrie, docile aux suggestions de jeunes gens qui se complaisent dans les honneurs et poussent à la guerre injustement, en corrompant leurs concitoyens, les uns pour exercer un commandement, les autres pour satisfaire leur orgueil grâce à l'autorité dont il sera revêtu, d'autres enfin pour s'enrichir, sans s'inquiéter du dommage qui en résultera pour la multitude victime de leurs passions. Car il y a trois classes de citoyens : les riches, gens inutiles à l'État et toujours désireux de posséder davantage; les pauvres, manquant du nécessaire, violents, envieux avant tout, et qui, égarés par les discours de chefs pervers, lancent contre les riches des traits injurieux; c'est la classe intermédiaire qui sauve les États en maintenant dans la cité l'ordre établi. Et, après cela, tu veux que je combatte pour toi? Quelle bonne raison donnerai-je à mes concitoyens? Pars et laisse-moi : car si tu n'as pas écouté les conseils de la sagesse, ce n'est pas à nous de remédier à ta mauvaise fortune.

LE CHŒUR. Il a eu tort : c'est le défaut commun aux jeunes gens; il convient donc de l'excuser.

ADRASTE. Je ne t'ai pas pris pour juge de mes fautes, prince : c'est un médecin propre à guérir mes maux que je suis venu chercher ici; et, si j'ai été coupable en quelque chose, ce n'est ni un châtiment ni des réprimandes que j'attends de toi, mais des secours. Si tu me refuses, force est de me soumettre à ta décision. Le moyen de faire autrement? Allez donc, mères vénérables, partez; laissez ici ces verts feuillages entourés de bandelettes;

attestez et le ciel et la terre, et les flambeaux de Cérès, et la lumière du soleil, que vous avez invoqué vainement le nom des dieux.

LE CHŒUR. . . . . [1] lequel était fils de Pélops; et nous, originaires de la terre de Pélops, nous sommes du même sang que toi. Que vas-tu faire? trahir un devoir si saint, et chasser du pays ces vieilles femmes, sans leur accorder rien de ce qu'elles avaient droit d'obtenir? Non certes : la bête sauvage a pour refuge son rocher; l'esclave a les autels des dieux; la cité, battue par l'orage, s'adresse à une autre cité : car rien chez les mortels ne demeure éternellement heureux. Va, infortunée, quitte le sacré parvis de Proserpine; va le supplier, en embrassant ses genoux, de te rendre les corps inanimés de tes enfants, de ces jeunes fils que j'ai perdus, malheureuse! sous les murs de Cadmus. Hélas! hélas! prenez-moi, soutenez-moi, conduisez-moi, dirigez la main débile d'une mère infortunée. Par ton menton, ô prince chéri, le plus renommé dans la Grèce! je te conjure en embrassant tes genoux et ta main; prends pitié d'une mère suppliante, qui, pareille à une mendiante, chante un refrain plaintif et lamentable. Mes enfants sont de ton âge, mon fils; ne les abandonne pas sans sépulture sur la terre de Cadmus où ils seront le jouet des bêtes sauvages. Vois les larmes qui mouillent mes yeux; je te supplie à genoux de donner la sépulture à mes enfants.

THÉSÉE. Ma mère, pourquoi pleures-tu, en couvrant ta tête d'un voile? Est-ce parce que tu entends les gémissements de ces infortunées? Moi aussi, je me sens ému. Relève ta tête chenue et ne verse pas de larmes, assise au foyer sacré de Cérès.

1. Il y a ici une lacune dans le texte.

ÉTHRA. Hélas! hélas!

THÉSÉE. Tu ne dois pas déplorer leurs malheurs

ÉTHRA. O femmes infortunées!

THÉSÉE. Tu n'as rien de commun avec elles.

ÉTHRA. Puis-je ouvrir un avis utile à toi et à ta cité?

THÉSÉE. La sagesse parle souvent par la bouche des femmes.

ÉTHRA. Mais j'hésite à exprimer mes secrètes pensées.

THÉSÉE. Cacher à des amis ce qui leur est utile, c'est faire un acte honteux.

ÉTHRA. Non, je ne me tairai pas, pour me reprocher ensuite d'avoir gardé mal à propos le silence; et, parce que le talent oratoire est chose pernicieuse chez les femmes, la crainte de bien parler ne me fera pas manquer à mon devoir. Je t'exhorterai d'abord, mon fils, à ne point frustrer les dieux des hommages qui leur sont dus; car, sage dans tout le reste, tu as tort uniquement sur ce point. En outre, s'il ne s'agissait pas de combattre pour venger des opprimés, j'aurais gardé le silence assurément; mais cette entreprise sera glorieuse pour toi, et je ne ressens aucune frayeur à te conseiller, mon fils, de faire sentir la force de ton bras à ces hommes violents qui prétendent priver les morts de la sépulture et des honneurs funèbres, et de réprimer les impies qui foulent aux pieds les lois de toute la Grèce : car ce qui fait toujours le salut des États, c'est le respect constant des lois. On dira que tu as renoncé par lâcheté à la couronne brillante que tu pouvais assurer à ta patrie; on dira qu'en combattant un sanglier farouche [1] tu as accompli un exploit peu glorieux, mais que le jour où il

1. Voyez Plutarque, *Vie de Thésée*, ch. XI.

fallait soutenir la vue d'un casque et d'une lance acérée, tu as révélé la pusillanimité de ton cœur. Garde-toi, mon fils, toi mon sang, d'agir ainsi. Vois-tu comme ta patrie qu'on raille et qu'on accuse de témérité lance aux railleurs de terribles regards? Elle grandit dans les travaux, tandis que les villes timides qui se renferment dans l'inaction restent dans l'ombre et baissent humblement les yeux. N'iras-tu pas, mon fils, au secours de ces morts, de ces femmes infortunées qui implorent ton assistance? Je ne crains rien pour toi que la justice pousse en avant; et, quand je vois la prospérité du peuple de Cadmus, je crois fermement que le sort des armes changera un jour pour eux : les dieux se plaisent à ces retours de fortune.

LE CHŒUR. O femme chère à mon cœur, tu as bien parlé dans son intérêt et dans le mien : c'est pour nous un double sujet de joie.

THÉSÉE. Ce que j'ai dit à Adraste, ma mère, j'ai eu raison de le dire, et j'ai déclaré hautement que son imprudence l'avait perdu. Mais je sens à mon tour, ainsi que tu me le représentes, qu'il n'est pas dans mon caractère de fuir les dangers. Après nombre d'exploits brillants, j'ai choisi auprès des Grecs ce rôle glorieux d'être le fléau des méchants. Il ne m'est donc pas possible de reculer devant les périls. Que diront de moi, en effet, mes ennemis, quand ma mère, si prompte à s'alarmer pour moi, est la première à me presser d'entreprendre cette tâche? Je vais donc agir et racheter les corps de ces guerriers; j'essayerai d'abord de la persuasion; si j'échoue, j'aurai recours à la force des armes, et les dieux seront avec moi. Mais je désire que la ville entière approuve ces mesures, et elle les approuvera, si telle est mon envie; mais en soumettant la question aux suffrages du peuple, je le disposerai mieux en ma faveur.

Car c'est lui que j'ai fait maître souverain[1], le jour où j'ai affranchi la cité et lui ai donné l'égalité des suffrages. J'emmènerai Adraste avec moi pour appuyer mes discours devant l'assemblée du peuple; la motion adoptée, je rassemblerai l'élite de la jeunesse athénienne; je viendrai ici, et, tranquille sous les armes, j'enverrai un message à Créon pour lui redemander les morts. Allons, vieilles femmes! débarrassez ma mère de ces rameaux sacrés, afin que je la conduise à la demeure d'Égée, en mettant ma main dans sa main. Malheur au fils qui ne sert pas les auteurs de ses jours! Pour prix de ce généreux hommage, il reçoit à son tour de ses propres enfants ce qu'il a donné à ses parents. (Il sort avec Éthra.)

LE CHŒUR. Argos, nourrice des coursiers[2], ô ma patrie! tu as entendu les religieuses paroles de ce prince; qu'elles retentissent dans la vaste terre des Pélasges[3] et dans Argos. Ah! s'il pouvait mettre un terme à mes maux et faire plus encore! S'il arrachait aux Thébains ce cadavre sanglant, délices d'une mère, et faisait amitié après un tel service avec la terre d'Inachus[4]! Une pieuse entreprise est la gloire et l'honneur des cités et leur assure une reconnaissance éternelle. Que va décider la ville d'Athènes? Fera-t-elle alliance avec moi, et obtiendrons-nous la sépulture pour nos enfants? Viens au secours d'une mère, ô cité de Pallas! Ne laisse pas souiller les lois des mortels. Toi, tu respectes la justice, tu réprimes l'iniquité, et jamais ton appui ne fait défaut au malheureux.

THÉSÉE. Toi qui as toujours eu pour fonction de nous servir, la ville et moi, en portant nos ordres où il est

1. Thésée était simplement *chef du pouvoir exécutif*.
2. Épithète empruntée à Homère.
3. C'est-à-dire le Péloponèse.
4. Le plus ancien roi d'Argos.

besoin, franchis l'Asope et les eaux de l'Isménus[1], et parle ainsi au respectable roi des Thébains : « Thésée demande la permission d'enterrer les morts; habitant d'un pays voisin, sa requête est légitime et t'assurera l'amitié de tout le peuple des Érechthéides. » Si l'on se rend à ma prière, reviens sur tes pas; si on la repousse, tu ajouteras qu'ils se préparent à recevoir ma troupe guerrière; que l'armée est campée, et passée en revue près du puits sacré de Callichore[2], et prête à agir. Le fait est que la ville s'est chargée de cette tâche avec joie et empressement, quand elle a vu que tel était mon désir. — Hein! qui vient m'interrompre? c'est un héraut thébain, si mes yeux ne m'abusent pas. Attends; peut-être est-il venu au-devant de mes vœux, et seras-tu dispensé de remplir ta mission.

LE HÉRAUT. Quel est le tyran de ce pays? A qui dois-je porter les paroles de Créon, qui règne sur la terre de Cadmus, depuis qu'Étéocle est tombé sous les coups de son frère Polynice devant les remparts de la ville aux sept portes?

THÉSÉE. Ton discours, étranger, débute par une erreur, quand tu cherches ici un tyran : cette ville ne dépend point d'un seul homme; elle est libre et le peuple y exerce le pouvoir d'année en année[3]; le riche n'y a point de priviléges et les droits du pauvre sont égaux aux siens.

LE HÉRAUT. Tu nous donnes sur ce point l'avantage, comme au jeu de dés; car la ville qui m'envoie obéit à un seul homme, et non point à la multitude. On n'y voit personne exalter les esprits par de vaines paroles et les

1. Deux fleuves qui arrosent la plaine de Thèbes
2. Puits de l'Attique.
3. Il y a ici un anachronisme; l'établissement des neuf archontes annuels est postérieur à Thésée de près de 800 ans.

tourner en tous sens au gré de son intérêt personnel; tel était d'abord agréable au peuple et en grande faveur auprès de lui, qui l'a mécontenté plus tard; puis, couvrant ses fautes antérieures sous de nouvelles calomnies, il s'est dérobé au châtiment. D'ailleurs, comment le peuple, incapable de contrôler la justesse d'un raisonnement, pourrait-il diriger l'État dans la bonne voie? Car le savoir est le produit du temps et ne s'improvise pas. Un pauvre paysan, ne fût-il pas sans lumière, sera empêché par ses travaux de s'occuper des affaires publiques. C'est un fléau pour les honnêtes gens, quand le pouvoir est aux mains d'un homme pervers, qui n'était rien hier et a captivé le peuple par sa parole.

THÉSÉE. Voilà un héraut plaisant et qui cultive l'éloquence à l'occasion. — Mais, puisque tu as soulevé ce débat, écoute : car c'est toi qui as entamé la discussion. Rien de plus funeste à un État qu'un tyran, quand les lois, et c'est le point capital, ne sont pas communes à tous, quand un seul homme commande, est l'unique dépositaire de la loi, et que l'égalité n'existe pas. Avec des lois écrites, la justice est égale pour le faible et pour le puissant, et il est permis au pauvre insulté par le riche de lui répondre; le petit l'emporte sur le grand, si sa cause est juste. C'est là qu'est en usage cette formule de la liberté : « Qui veut proposer une mesure utile à la République? » Et celui qui veut parler se met en lumière; celui qui n'a rien à dire garde le silence. Quoi de plus conforme à l'égalité? Là où le peuple est souverain, il se réjouit d'avoir à son service de vaillants citoyens; mais le tyran voit là un danger, et met à mort les plus illustres dont les lumières l'offusquent et lui font craindre pour son pouvoir. Or, comment un Etat pourrait-il prospérer, quand le chef fauche l'audace et moissonne la jeunesse, comme autant d'épis coupés dans un champ

verdoyant? A quoi bon amasser des richesses pour ses enfants et se condamner à des labeurs dont le tyran recueillera les fruits? Pourquoi élever ses filles avec soin à l'ombre du foyer domestique pour qu'elles servent aux plaisirs du tyran, au gré de son caprice, et deviennent pour nous une source de larmes? Ah! plutôt mourir que de voir mes enfants condamnées à ces unions violentes! Voilà par quels traits j'ai répondu à ton attaque. Explique-moi maintenant le sujet qui t'amène. Certes tu aurais lieu de te repentir d'être venu, après tant de paroles inutiles, si Thèbes ne t'avait pas envoyé : car le devoir d'un héraut est de s'en retourner au plus vite, quand il s'est acquitté de sa mission. Que Créon, à l'avenir, m'adresse un messager moins bavard que toi.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! Quand la fortune favorise les méchants, ils se montrent insolents, comme s'ils devaient toujours prospérer.

LE HÉRAUT. Je vais parler. Aussi bien, si telle est ton opinion sur le point en discussion, moi, je suis d'un avis opposé. Je te défends avec tout le peuple de Cadmus de recevoir Adraste sur cette terre; s'il y est entré, fais-l'en sortir avant le coucher du soleil, sans t'arrêter à cet auguste appareil de bandelettes sacrées; garde-toi d'enlever les morts par la force, quand aucun lien ne t'attache aux Argiens. Si tu suis mon conseil, tu gouverneras ta patrie à l'abri des orages; sinon, tu déchaîneras le fléau de la guerre sur nous, sur toi et tes alliés. Réfléchis, et, sans t'irriter de mes paroles, comme il sied au chef d'un État libre, ne me fais point une réponse hautaine, trop confiant dans la force de ton bras. Rien de plus funeste aux mortels que cette confiance qui a mis aux prises bien des cités en exaltant les esprits outre mesure. Lorsque dans un État la guerre est proposée au choix des citoyens, nul ne craint la mort pour soi, cha-

cun détourne le malheur sur la tête d'autrui; mais si la mort était présente aux yeux à l'heure du vote, jamais la Grèce n'aurait péri victime de sa fureur guerrière. Et pourtant nous savons tous raisonner, faire la différence du bien et du mal, apprécier les avantages que la paix procure aux mortels : elle est d'abord chère aux muses, ennemies des larmes, elle aime à peupler les États, elle se plaît à les enrichir. Mais nous renonçons à tous ces biens, méchants que nous sommes! et nous entreprenons des guerres, asservissant le faible au fort, une ville à une autre. Cependant tu viens en aide à nos ennemis morts; tu veux enterrer et honorer ceux que leur insolence a perdus. Est-ce donc à tort que le corps de Capanée frappé de la foudre est tombé fumant du haut de ces échelles qu'il dressa contre nos murs, en jurant qu'il détruirait notre ville, que les dieux le voulussent ou non? Est-ce à tort que le devin Amphiaraüs a été englouti avec son char dans la terre entr'ouverte sous les pas de ses coursiers, et que les autres chefs gisent à nos portes, les os brisés par les rochers dont nous les avons accablés? Vante-toi donc d'être plus sage que Jupiter, ou conviens que les dieux perdent justement les méchants. Il faut que le sage aime d'abord ses enfants, puis ses parents et sa patrie que son devoir est d'agrandir et non de morceler. C'est chose dangereuse qu'un général téméraire; sage est le pilote qui se tient tranquille à l'occasion; la véritable valeur n'est autre que la prudence.

LE CHŒUR. C'était assez que Jupiter eût exercé sa vengeance; vous n'auriez pas dû nous accabler de pareils outrages.

ADRASTE. Misérable!

THÉSÉE. Tais-toi, Adraste; reste bouche close, et que ta parole ne se substitue pas à la mienne : ce n'est pas

toi, c'est moi que ce héraut est venu trouver : à moi de lui répondre. — Je répliquerai d'abord à ce que tu as dit en commençant. Je ne sache pas que Créon soit mon maître, ni qu'il ait assez de puissance pour forcer Athènes à faire sa volonté : l'ordre naturel des choses serait troublé, si nous devions lui obéir. Ce n'est pas moi qui engage la guerre; je ne suis point entré avec eux sur la terre de Cadmus; tout ce que je prétends, sans nuire à Thèbes, sans provoquer une lutte homicide, c'est qu'on enterre les morts, pour que la loi commune des Grecs soit maintenue. Qu'y a-t-il là qui ne soit avouable? Si vous avez eu à vous plaindre des Argiens, ils sont morts; votre victoire sur vos ennemis a été honorable pour vous, honteuse pour eux : la justice a fait son œuvre. Souffrez désormais que la terre recouvre leurs cadavres, et que le double élément qui la compose retourne à son origine, l'esprit à l'éther, le corps à la terre. Car ce corps n'est pas un bien qui nous appartienne en propre: vivants, nous l'habitons; morts, il nous le faut rendre à la terre qui l'a nourri. Crois-tu donc faire tort à Argos, en refusant à ses morts la sépulture? Non, la Grèce entière souffre, lorsque, frustrant les morts des honneurs qui leur sont dus, on les laisse sans sépulture; qu'une telle loi s'établisse, et la bravoure se changera en lâcheté. Tu es venu à moi pour me lancer de terribles menaces; et vous avez peur des morts, et vous ne voulez pas qu'on les recouvre de terre! Que craignez-vous? que du fond de leurs tombeaux ils n'ébranlent le sol de Thèbes? ou que dans les entrailles de la terre ils n'engendrent des fils chargés du soin de leur vengeance? C'est faire une vaine dépense de paroles, que d'alléguer ces terreurs vaines et puériles. Insensés que vous êtes! connaissez les maux de l'humanité. Notre vie est une lutte: les uns sont heureux

sur l'heure; les autres, plus tard; d'autres ont cessé de l'être. La fortune se joue des mortels : les malheureux lui rendent hommage pour obtenir ses faveurs; les heureux l'exaltent de peur que son souffle ne vienne à leur manquer. Pénétrés de ces vérités, supportons sans colère, avec modération, les injures qui nous sont faites, et vengeons-nous de manière à ne pas nuire à notre patrie. Comment atteindre ce but? Permets-nous de satisfaire à la piété en donnant la sépulture aux morts; sinon, les suites de ton refus sont faciles à prévoir; j'irai les enterrer de force. Car jamais on ne publiera parmi les Grecs que l'antique loi des Dieux, qui reposait sur moi et sur la ville de Pandion, a été outragée.

LE CHŒUR. Aie confiance : en défendant les intérêts sacrés de la justice, tu échapperas aux propos méchants des hommes.

LE HÉRAUT. Veux-tu que je réponde par un mot à ton discours?

THÉSÉE. Parle, si tu veux, car tu as peine à te taire.

LE HÉRAUT. Tu n'enlèveras jamais de notre sol les fils des Argiens.

THÉSÉE. Ecoute-moi, je te prie, à ton tour.

LE HÉRAUT. J'écoute : car il faut te laisser ton tour de parole.

THÉSÉE. J'enlèverai les morts du sol thébain et leur donnerai la sépulture.

LE HÉRAUT. Il te faudra d'abord t'exposer au hasard des combats.

THÉSÉE. J'ai compté déjà bien d'autres travaux.

LE HÉRAUT. Ton père t'a-t-il créé pour tenir tête à tous?

THÉSÉE. A tous ceux du moins qui sont insolents : nous ne châtions pas la vertu.

LE HÉRAUT. Vous avez l'habitude, toi et ton peuple, de vous mêler de beaucoup d'affaires.

THÉSÉE. A cette grande activité nous devons une grande prospérité.

LE HÉRAUT. Viens, pour que la lance des enfants de la terre te reçoive à nos portes.

THÉSÉE. Quel bouillant guerrier pourrait naître du dragon?

LE HÉRAUT. Tu l'apprendras à tes dépens; tu es encore bien jeune.

THÉSÉE. Tu ne m'émeus point par ta jactance au point d'exciter mon courroux. Mais sors de ce pays et remporte les vains discours que tu as apportés : car nous n'avançons à rien. — Que les fantassins et les conducteurs de chars se mettent en mouvement; que les coursiers, avec leurs harnais brillants, s'élancent, la bouche humide d'écume, sur le sol thébain. Moi-même je vais partir pour la ville de Cadmus, la ville aux sept portes, tenant dans mes mains un glaive acéré, et faisant l'office de héraut. Toi, Adraste, demeure, je le veux; ne mêle point ta fortune à la mienne : assisté de mon bon Génie, je marcherai, chef illustre, à la tête d'une illustre armée. Je ne demande qu'une chose, c'est d'avoir avec moi les dieux qui honorent la justice : car la victoire ne s'obtient qu'avec leur concours. La valeur ne sert à rien aux mortels, s'ils n'ont pas la faveur des dieux.

DEMI-CHŒUR. O malheureuses mères des malheureux chefs! comme la pâle crainte jette le trouble dans mon cœur.

DEMI-CHŒUR. Quelles nouvelles paroles nous apportes-tu là?

DEMI-CHŒUR. Comment le peuple de Pallas va-t-il trancher la question?

DEMI-CHŒUR. Sera-ce par la force des armes ou par un accord verbal?

DEMI-CHŒUR. Mieux vaudrait une transaction; si ces mêmes lieux doivent être encore témoins des fureurs de Mars, du carnage, des combats, du désespoir des mères se frappant la poitrine avec bruit, quel langage tiendrai-je, infortunée! moi qui en aurai été la cause?

DEMI-CHŒUR. Mais le Destin pourrait bien abattre celui qui brille de l'éclat de la prospérité : cette pensée me rend la confiance.

DEMI-CHŒUR. Ainsi tu crois à la justice des dieux?

DEMI-CHŒUR. Ne sont-ils pas, eux seuls, les dispensateurs des événements?

DEMI-CHŒUR. Je vois qu'ils les dispensent inégalement aux mortels.

DEMI-CHŒUR. C'est que tu succombes à tes anciennes frayeurs; la vengeance appelle la vengeance, le meurtre appelle le meurtre. Les dieux accordent aux hommes un soulagement à leurs maux; eux seuls mènent à fin toutes choses.

DEMI-CHŒUR. Puissions-nous quitter l'onde sacrée de Cérès-Callichore, et aller dans la plaine où s'élèvent les remparts élevés de Thèbes!

DEMI-CHŒUR. Si quelqu'un des dieux me donnait des ailes pour approcher de la ville que baignent deux fleuves[1]!

DEMI-CHŒUR. Tu connaîtras le sort de ceux que tu aimes.

DEMI-CHŒUR. Nul ne sait encore quel est le destin réservé au chef vaillant de ce pays.

DEMI-CHŒUR. Invoquons de nouveau les dieux que

1. L'Asope et l'Isménus.

nous avons invoqués tant de fois : c'est là ce qui rend d'abord confiance à l'âme saisie de crainte.

DEMI-CHŒUR. O Jupiter, époux de notre antique mère, la fille d'Inachus[1] !

DEMI-CHŒUR. Sois secourable et propice, je t'en prie, à cette ville.

DEMI-CHŒUR. Rends-moi, pour que je les porte au bûcher, les corps de ceux qui furent ton orgueil et l'appui de ta cité[2], et que Thèbes a outragés.

UN MESSAGER. Femmes, je vous apporte plus d'une heureuse nouvelle : j'ai recouvré ma liberté (car j'avais été pris dans le combat livré sur les bords de Dircé par les bataillons des sept chefs), et je vous annonce la victoire de Thésée. Je vous épargnerai de longues questions en vous disant que j'étais serviteur de Capanée, que Jupiter a consumé du feu de sa foudre.

LE CHŒUR. O cher ami, je suis heureuse d'apprendre ta délivrance et le succès de Thésée ; si l'armée d'Athènes est, de plus, saine et sauve, tu ne m'annonceras rien que d'agréable.

LE MESSAGER. L'armée est saine et sauve, et les choses se sont passées comme elles auraient dû se passer pour Adraste, lorsqu'il emmena les Argiens des bords de l'Inachus, et marcha contre la ville de Cadmus.

LE CHŒUR. Et comment le fils d'Égée et ses compagnons d'armes ont-ils élevé un trophée à Jupiter? Parle : le récit d'un témoin nous consolera de n'avoir point assisté au combat.

LE MESSAGER. Le soleil, règle et mesure de toutes choses, dardait ses rayons sur la terre. Je pris place, pour assister au combat, sur une tour voisine de la porte d'Électre et d'où la vue s'étend au loin. Je vois l'armée

1. Io.
2. Jupiter était l'auteur et le père des Argiens.

distribuée en trois corps : l'infanterie, pesamment armée, étendait ses lignes jusqu'à la colline de l'Isménus, du moins à ce que l'on disait [1]. A l'aile droite se tenait le prince en personne, l'illustre fils d'Égée, et avec lui les habitants de l'antique Cécropie [2]; les Paraliens [3], armés de la lance, occupaient l'aile gauche, près de la source même de Mars [4]; la cavalerie était rangée sur les bords extérieurs de l'armée et également répartie; enfin les chars stationnaient au-dessous du monument sacré d'Amphion. L'armée thébaine se tenait en avant des murs, et derrière elle étaient placés les corps pour lesquels on allait combattre; les cavaliers étaient opposés aux cavaliers, les chars faisaient face aux chars. Le héraut de Thésée prit la parole, et, s'adressant à tous : « Guerriers, dit-il, faites silence! bataillons thébains, écoutez! Nous venons demander les corps, voulant leur donner la sépulture et maintenir la loi commune à tous les Grecs; nous ne tenons nullement à provoquer l'effusion du sang. » Aux paroles du héraut, Créon ne répondit rien; il demeura sous les armes en silence. Alors les conducteurs des chars engagèrent l'action : lançant leur attelage au delà des lignes, ils mettaient les guerriers qui les montaient aux prises avec leurs adversaires : les uns combattaient le fer en main; les autres tournaient bride pour recommencer la lutte avec leurs ennemis; Phœbidas, qui commandait la cavalerie des Athéniens, avait remarqué la confusion des chars; le commandant de la cavalerie thébaine également; ils en vinrent aux mains, tour à tour vainqueurs et vaincus. Tout cela, je l'ai vu, je ne l ai point entendu raconter à d'autres (car j'étais à l'en-

1. De la porte d'Électre le messager ne pouvait apercevoir cette hauteur.
2. Les Athéniens proprement dits.
3. Habitants du littoral de l'Attique.
4. La source de Mars ou de Dircé.

droit où luttaient les conducteurs des chars et les guerriers debout à leurs côtés); et, parmi tant de scènes douloureuses, je ne sais par où commencer : parlerai-je des tourbillons de poussière qui s'élevaient jusqu'au ciel, ou des combattants embarrassés dans les rênes et que leurs chevaux entraînaient en tous sens, et des flots de sang qui arrosaient la terre, les uns tombant la tête la première de leurs chars renversés ou brisés, les autres demeurant sans vie sous les débris des quadriges? Cependant Créon, qui voit la cavalerie d'Athènes victorieuse, saisit son bouclier et s'élance avant que le découragement s'empare des siens. Thésée, sans tergiverser non plus, va droit à l'ennemi, entraînant sur ses pas ses phalanges étincelantes. Alors les deux armées se heurtent et se mêlent : on tue, on est tué, on s'encourage mutuellement avec de grands cris : « Frappe ! » — « Oppose fermement ta lance aux enfants d'Érechtée ! » Les guerriers issus des dents du dragon combattaient vaillamment, car notre aile gauche plia; mais leur gauche vaincue par notre aile droite prit la fuite; et la lutte devenait égale. C'est ici qu'il faut louer le général : loin de s'en tenir à ce demi-succès, il se porta au point où son armée faiblissait, et avec des éclats de voix qui ébranlèrent la terre : « Enfants, s'écria-t-il, si vous ne résistez pas à l'effort des Thébains, c'en est fait de la cité de Pallas. » Ces mots rendirent la confiance à toute l'armée athénienne. Lui-même, saisissant l'arme enlevée au tyran d'Épidaure[1], sa terrible massue, la brandissait à droite et à gauche; et l'on voyait, sous ce bois pesant, cous et têtes surmontés du casque se briser et se détacher du tronc. Enfin, et non sans peine, les Thébains furent mis en fuite. Alors je poussai des cris de

1. Le géant Périphétès, fils de Vulcain et d'Anticlée.

victoire, je sautai de joie et je battis des mains. Les Athéniens s'avançaient aux portes : dans la ville, jeunes gens et vieillards criaient et se lamentaient et se pressaient avec effroi dans les temples. Thésée aurait pu pénétrer au dedans des murs; mais il s'arrêta : il n'était pas venu, disait-il, pour détruire Thèbes, mais pour redemander les morts. Voilà le général qu'il faut choisir : brave dans les dangers, ennemi d'un peuple insolent, qui, enivré de sa prospérité et cherchant à s'élever jusqu'au dernier échelon de la fortune, perd le bonheur dont il pouvait jouir.

LE CHŒUR. En voyant luire ce jour inespéré, je rends hommage aux dieux, et le châtiment infligé à mes ennemis allége le poids de mes malheurs.

ADRASTE. O Jupiter! que parle-t-on de la sagesse des malheureux mortels? Nous sommes dans ta dépendance, et nous n'agissons en toutes choses que d'après ta volonté. Je possédais Argos, une cité qui défiait toutes les attaques; j'avais une jeunesse nombreuse et vaillante; et, lorsque Étéocle m'offrit la paix à des conditions modérées, je ne voulus pas les accepter, et après j'ai péri. Lui aussi, alors favorisé de la fortune, se montrait insolent, comme fait le pauvre nouvellement enrichi; et le peuple insensé de Cadmus a péri à son tour, victime de son insolence. Que vous êtes vains, mortels! vous tendez l'arc outre mesure et souffrez justement bien des maux; vous êtes sourds à la voix de l'amitié, et l'événement seul vous instruit. Et vous, cités, quand vous pourriez échapper au malheur par un échange de paroles, vous videz vos différends par le fer et non par la parole. — Mais, que dis-je là? Je veux savoir d'abord comment tu t'es échappé; je te questionnerai ensuite sur le reste.

LE MESSAGER. A la faveur du trouble que le combat

répandait dans la ville, je franchis la porte par où entrait l'armée.

ADRASTE. Avez-vous repris les corps qui ont donné lieu au combat?

LE MESSAGER. Ceux du moins des chefs qui commandaient les sept fameuses cohortes.

ADRASTE. Que dis-tu? Où donc est le reste des morts?

LE MESSAGER. Ils ont été enterrés dans les vallées du Cithéron.

ADRASTE. Par les Thébains ou par les Athéniens? Qui leur a donné la sépulture?

LE MESSAGER. Thésée, à l'endroit où s'élève le rocher ombragé d'Éleuthères [1].

ADRASTE. Et ceux qu'il n'a pas enterrés, où les a-t-il laissés?

LE MESSAGER, Près d'ici : car le zèle abrége toujours les distances.

ADRASTE. Sont-ce des esclaves, indignes de ce ministère, qui les ont enlevés du lieu qu'ils avaient trempé de leur sang?

LE MESSAGER. Aucun esclave n'a eu part à ce travail.

ADRASTE. . . . . .

LE MESSAGER. Tu aurais dit, si tu avais été là, qu'il aimait ces morts.

ADRASTE. A-t-il lavé lui-même les cadavres sanglants de ces infortunés?

LE MESSAGER. Il a fait plus : il a dressé le lit funèbre et couvert les corps.

ADRASTE. C'était un office à la fois pénible et humiliant.

LE MESSAGER. Qu'y a-t-il d'humiliant pour l'homme à s'associer aux maux de ses semblables?

1. Ville située auprès du Cithéron : elle touchait à Thèbes et à Platée.

ADRASTE. Ah! que j'eusse mieux aimé mourir avec eux!

LE MESSAGER. Plaintes inutiles et qui arrachent des larmes à ces malheureuses!

ADRASTE. Elles-mêmes, il me semble, me provoquent à pleurer. Eh bien! j'irai au-devant des morts, en élevant les mains[1], et j'entonnerai l'hymne des lamentations funèbres, en m'adressant à ces amis dont l'abandon me condamne à pleurer dans la solitude : car la seule perte qu'il ne soit pas permis aux mortels de réparer est celle de la vie mortelle; les richesses se peuvent recouvrer.

LE CHŒUR. D'un côté le bonheur, de l'autre l'infortune. Pour cette ville, pour les chefs de l'armée, c'est un surcroît de gloire et d'honneur; pour moi, c'est le spectacle de mes enfants qui ne sont plus, spectacle douloureux, et néanmoins bien beau, puisque je verrai luire un jour inespéré, et contemplerai ces objets de la plus cruelle douleur. Plût au ciel que le Temps, antique père des jours, m'eût laissée jusqu'ici sans époux! Quel besoin avais-je d'enfants? Je n'aurais point été exposée à un aussi cruel malheur, si je n'avais point été soumise au joug de l'hymen. Aujourd'hui, privée de mes enfants chéris, j'éprouve l'infortune la plus manifeste. — Mais voici que les corps de mes fils trépassés paraissent à mes yeux. Malheureuse! que ne puis-je périr avec ces enfants et descendre avec eux chez Pluton!

ADRASTE. Pleurez, mères, pleurez ces morts que le tombeau attend, et que vos accents plaintifs fassent écho à mes lamentations.

LE CHŒUR. Chers enfants! ô nom plein d'amertume pour de tendres mères! Je t'appelle, ô toi qui n'es plus!

ADRASTE. Ah! ah!

1. A la manière de ceux qui se lamentent ou qui prient les dieux.

LE CHŒUR. Que nous sommes malheureuses!

ADRASTE. Nous avons éprouvé, hélas!...

LE CHŒUR. Les plus dures atteintes du malheur.

ADRASTE. O ville d'Argos! Voyez quel est mon sort!

LE CHŒUR. Ils voient aussi une mère infortunée, privée de ses enfants.

ADRASTE. Approchez les corps sanglants de ces malheureux, indignement immolés par d'indignes vainqueurs, et dont le trépas a mis fin au combat.

LE CHŒUR. Donnez, que je prenne mes enfants entre mes bras et les serre contre mon cœur.

ADRASTE. Les voici, les voici.

LE CHŒUR. Je porte un bien douloureux fardeau

ADRASTE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. C'est pour nous autres mères que tu dis « hélas! »

ADRASTE. Vous m'entendez.

LE CHŒUR. Tu gémis sur mes maux et les tiens.

ADRASTE. Que n'ai-je mordu la poussière au milieu des lignes thébaines!

LE CHŒUR. Plût au ciel que je ne fusse jamais entrée dans le lit d'un époux!

ADRASTE. Vous avez devant vous un abîme de maux, ô mères infortunées!

LE CHŒUR. Nos ongles ont sillonné nos joues; la poussière a ruisselé sur notre tête.

ADRASTE. Hélas! hélas! malheur à moi! que la terre m'engloutisse! que la tempête déchire mes membres! que la foudre de Jupiter tombe sur ma tête!

LE CHŒUR. Tu as vu s'accomplir des noces funestes, un funeste oracle d'Apollon. Une Furie, altérée de larmes, a quitté le palais d'Œdipe pour fondre sur toi.

THÉSÉE (au chœur). J'allais t'interroger, alors que tu te livrais à l'excès de ta douleur, en présence de l'armée;

mais j'y renonce et m'abstiens pour le moment de te questionner. C'est à toi, Adraste, que je m'adresse : apprends-moi de quel sang sont nés ces mortels si distingués par leur bravoure : dis-le à ces jeunes citoyens, puisque tu les surpasses par la sagesse et les lumières. J'ai vu les traces de ces exploits que la parole ne saurait rendre et par lesquels ils espéraient s'emparer de Thèbes. Il est toutefois une chose que je ne te demanderai pas, pour échapper au ridicule : c'est le nom de l'adversaire, que chacun d'eux a rencontré sur le champ de bataille et dont la lance l'a blessé mortellement. Dans l'ardeur de la mêlée, quand les lances se croisent et offusquent la vue, c'est folie de demander qui s'est bravement conduit, c'est folie de le raconter en détail. Non, je ne te ferai pas de telles questions, et je n'en croirais pas ceux qui se vanteraient d'y répondre. En présence de l'ennemi, à peine a-t-on le loisir de distinguer ce qu'il importe le plus de voir.

ADRASTE. Écoute donc : aussi bien suis-je heureux que tu me charges de louer des amis dont je ne veux rien dire que de vrai et de juste. Vois-tu celui qu'a percé le trait enflammé de Jupiter? c'est Capanée : il possédait de grandes richesses et ne tirait point vanité de son opulence; il n'était pas plus fier que s'il eût été pauvre, et il fuyait la société de ceux qui, méprisant la frugalité, mettent leur gloire dans une table somptueuse : la vertu ne consiste pas, disait-il, à satisfaire sa gourmandise, mais à modérer son appétit. C'était un ami véritable, dévoué à ses amis présents et absents, et tel que le nombre en est petit; il avait le cœur sincère, la parole affable, et ne fit jamais de vaine promesse, ni à ses domestiques, ni à ses concitoyens. Je passe au second, à Étéocle qui, lui aussi, pratiqua toujours la vertu ; il était jeune, mal partagé du côté de la fortune,

et n'en obtint pas moins à Argos de nombreux honneurs. Bien que ses amis lui offrissent souvent de l'or, il ne le laissa jamais entrer dans sa maison, pour ne point montrer des mœurs serviles en pliant sa tête sous le joug des richesses. Il haïssait les vrais coupables, et non l'État; car l'État est innocent du mauvais renom que lui vaut un chef pervers. Quant au troisième, Hippomédon, voici son portrait : dès son enfance, il dédaigna les plaisirs que procurent l'étude et une vie molle et délicate; il habitait aux champs, et s'imposait volontiers de rudes exercices pour se former au courage, allant à la chasse, montant à cheval et tirant de l'arc; il voulait mettre au service de sa patrie un corps qui lui fût utile. Cet autre est le fils de la chasseresse Atalante, le jeune Parthénopée, distingué entre tous par sa beauté. Né en Arcadie, il vint sur les bords de l'Inachus et fut élevé dans Argos. Il y grandit sans donner d'ombrage ni se faire haïr de sa patrie d'adoption, comme doivent faire les nouveaux citoyens venus du dehors, et ne montra jamais cette humeur querelleuse qui rend également à charge le citoyen et l'étranger. Dans les rangs de l'armée, il défendit le pays, comme s'il était Argien de naissance, se réjouissant de ses succès, s'affligeant de ses revers. Il eut beaucoup d'amants, fit parmi les femmes plus d'une conquête, mais sut rester toujours à l'abri du reproche. Quant à Tydée, quelques mots suffiront pour le louer dignement : il ne brillait point par son éloquence; mais, sous les armes, c'était un esprit plein de ressources, fertile en ruses de toutes sortes. Inférieur en intelligence à son frère Méléagre, il se fit un renom égal, grâce à son talent militaire, en montrant sous les armes de l'art et de l'invention. Amoureux de gloire, c'était dans les actions, sinon dans les paroles, que se révélait la richesse de sa nature. Après l'éloge

que j'ai fait de ces guerriers, ne t'étonne pas, Thésée, qu'ils aient bravé la mort sous les murs de Thèbes. La bonne éducation rend sensible à l'honneur; tout homme qui s'est exercé à bien faire rougit d'être appelé lâche. La valeur peut s'apprendre, puisqu'on instruit l'enfant à entendre et à répéter les éléments des sciences qu'il ignore. Or, ce que l'on a appris, on en conserve ordinairement le souvenir jusque dans la vieillesse. S'il en est ainsi, élevez bien vos enfants.

LE CHŒUR. O mon fils! c'est pour ton malheur que je t'ai nourri, que je t'ai porté dans mon sein, que j'ai enduré les douleurs de l'enfantement. Et maintenant, Pluton recueille le fruit de mes souffrances ; et moi, mère infortunée, j'ai perdu l'enfant qui devait être le soutien de ma vieillesse.

THÉSÉE. Les dieux ont rendu un témoignage éclatant à la vertu du généreux fils d'Oïclée, le jour où ils l'ont englouti vivant, avec son char, dans les entrailles de la terre. Quant au fils d'Œdipe, à Polynice, je ne mentirai pas en faisant son éloge : car il était mon hôte avant d'avoir quitté la ville de Cadmus et de s'être volontairement exilé à Argos. — Mais sais-tu ce que je veux que tu fasses de ces morts?

ADRASTE. Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis prêt à t'obéir.

THÉSÉE. Capanée, consumé par la foudre de Jupiter...

ADRASTE. Veux-tu brûler son corps à part comme sacré?

THÉSÉE. Assurément; un seul et même bûcher recevra tous les autres.

ADRASTE. Où lui consacreras-tu un monument séparé?

THÉSÉE. On élèvera le tombeau ici même, près de ce palais.

ADRASTE. Ce travail regarde les esclaves.

THÉSÉE. Nous, occupons-nous de ceux-ci. Avancez, vous qui portez les cadavres.

ADRASTE. Allons, malheureuses mères! approchez de vos fils.

THÉSÉE. Non pas, Adraste : ce que tu dis là est déplacé.

ADRASTE. Quoi! ne toucheront-elles pas les corps de ces enfants qu'elles ont mis au monde?

THÉSÉE. Elles mourraient, en les voyant ainsi défigurés. C'est un spectacle cruel, même à l'heure de la mort. Pourquoi donc ajouter encore à leur douleur

ADRASTE. Je cède à ton avis. (Au chœur.) Il faut vous résigner à attendre : car Thésée a raison. Quand le feu du bûcher les aura consumés, vous recueillerez leurs os. Mortels infortunés! pourquoi vous armer de lances et verser le sang les uns des autres ? Calmez cette fureur, suspendez ces travaux, et vivez paisibles au sein de vos cités paisibles. La vie est de courte durée : il faut la passer le plus doucement possible, et non dans
vv les fatigues.

LE CHŒUR (seul). Je n'ai plus de fils, je n'ai plus de postérité, je n'ai plus part avec les Argiennes aux joies de la maternité; Diane, qui préside aux accouchements, ne saluera point en nous d'heureuses mères. Ma vie s'écoulera dans la douleur, et, comme un nuage errant, je suis le jouet des vents et de la tempête. Mères infortunées, nous avions donné le jour à sept jeunes gens illustres entre tous les Argiens; et maintenant sans enfants, sans famille, ne comptant ni parmi les morts, ni parmi les vivants, nous vieillissons misérablement, condamnées à languir dans la solitude. Malheureuse! il ne me reste que les larmes; les seuls monuments que ma demeure garde de mon fils sont mes cheveux rasés en signe de deuil, et les couronnes déposées sur sa tête,

et les libations offertes aux trépassés, et ces chants lugubres que n'accepte point Apollon à la chevelure dorée; l'aurore me retrouvera gémissante, et les larmes tombées de mes yeux mouilleront les plis toujours humides du voile qui descend sur ma poitrine. — Mais j'aperçois déjà le lit funèbre et le tombeau sacré de Capanée; je vois, hors du palais, les offrandes consacrées aux morts par Thésée, et, près de nous, l'illustre épouse du héros que la foudre a consumé, Évadné, à qui le roi Iphis a donné le jour. Pourquoi donc se détourne-t-elle de son chemin pour s'arrêter sur le rocher élevé qui domine cette demeure?

ÉVADNÉ. Pourquoi le soleil versait-il du haut de son char ces flots de lumière? pourquoi la lune brillait-elle dans le ciel à l'heure où les nymphes légères circulent au milieu des ténèbres, alors que la ville d'Argos salua de ses chants d'allégresse mon hymen avec Capanée, ce héros à l'armure d'airain? Je me suis élancée, rapide, éperdue, hors de ma demeure, impatiente de partager le bûcher et la sépulture de mon époux, afin de terminer chez Pluton une vie douloureuse et de trouver le terme de mes souffrances. La mort est bien douce pour qui rejoint en mourant ceux qu'il aime : puisse la fortune exaucer mon vœu!

LE CHŒUR. Tu vois le bûcher, trésor de Jupiter, près duquel tu t'es arrêtée? c'est là qu'est déposé ton époux, consumé par le feu céleste.

ÉVADNÉ. Je vois le terme de mes jours marqué à l'endroit où je me tiens; le hasard, en conduisant ici mes pas, conspire avec moi. Eh bien! je vais, dans l'intérêt de ma gloire, m'élancer du haut de ce rocher dans le feu; j'unirai au sein des flammes ardentes mon corps à celui de mon époux chéri, et, les membres étendus près des siens, je descendrai dans la demeure de Pro-

serpine : puisque tu n'es plus, mon cœur fidèle ne t'abandonnera pas sous la terre. Adieu, lumière! hymen, adieu! Puissent mes enfants contracter dans Argos des alliances bien assorties! puisse l'époux respecter le lit conjugal et rester intimement uni à l'épouse par la tendresse d'un cœur loyal et généreux!

LE CHŒUR. Mais voici ton père, le vieil Iphis en personne, qui s'avance pour apprendre une triste nouvelle; quand il saura ce qu'il ignorait auparavant, il versera des larmes.

IPHIS. Malheureuses mères! et moi, malheureux vieillard! J'arrive, frappé d'un double deuil domestique, pour reporter dans sa patrie le corps de mon fils Étéocle, frappé mortellement par la lance des Thébains, et cherchant ma fille, l'épouse de Capanée, qui est sortie précipitamment de sa demeure dans la pensée de mourir avec son époux. Auparavant on la gardait à vue dans la maison; mais, sous le coup des maux qui m'accablent, je me suis relâché de ma surveillance, et elle est partie. C'est en ces lieux que je la crois retirée : dites-moi si vous le savez.

ÉVADNÉ. A quoi bon les interroger? me voici, mon père, sur le rocher qui domine le bûcher de Capanée, telle qu'un oiseau et prête à m'élancer dans le vide.

IPHIS. Ma fille, quel vent t'a conduite ici? pourquoi ce voyage? dans quel but as-tu quitté ta maison pour venir en ces lieux?

ÉVADNÉ. Tu te fâcheras, si je te fais part de mon dessein. Aussi, je ne veux pas que tu le connaisses, mon père.

IPHIS. Pourquoi? n'est-il pas juste que ton père soit instruit de la vérité?

ÉVADNÉ. Tu ne jugeras pas sagement ma résolution.

IPHIS. Pourquoi t'es-tu parée de ces ornements?

ÉVADNÉ. Cette parure, mon père, annonce quelque chose d'inattendu.

IPHIS. Le fait est qu'à la voir elle s'accorde mal avec ton deuil.

ÉVADNÉ. C'est que je me suis préparée à l'accomplissement d'un acte nouveau.

IPHIS. Et c'est pour cela que tu te montres près de la tombe et du bûcher?

ÉVADNÉ. Je viens ici remporter une brillante victoire.

IPHIS. Qui prétends-tu vaincre? je désire l'apprendre de toi.

ÉVADNÉ. Toutes les femmes que le soleil éclaire.

IPHIS. Dans les travaux de Minerve ou par la sagesse de ton esprit?

ÉVADNÉ. Par ma vertu : car je partagerai le tombeau de mon époux.

IPHIS. Que veux-tu dire? quelle étrange énigme me proposes-tu là?

ÉVADNÉ. Je vais m'élancer dans le bûcher de Capanée.

IPHIS. O ma fille, ne parle pas ainsi devant la foule.

ÉVADNÉ. Au contraire, je veux que tous les Argiens le sachent.

IPHIS. Mais je ne te laisserai point exécuter ton dessein.

ÉVADNÉ. Que tu me laisses ou non, c'est tout un, puisque ton bras ne peut m'atteindre. Vois! je me jette du haut en bas : si ma mort t'afflige, elle est douce pour moi et pour l'époux dont je partage le bûcher.

LE CHŒUR. O femme, ce que tu as fait là est atroce.

IPHIS. Infortuné! ô Argiennes! je succombe.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! que ton sort est cruel, m heureux! d'avoir été témoin de ce trait d'audace!

IPHIS. Vit-on jamais personne plus à plaindre que moi?

LE CHŒUR. Infortuné! vous partagez la fatale destinée d'Œdipe, toi, vieillard, et ma malheureuse patrie.

IPHIS. Hélas! pourquoi n'est-il pas donné aux mortels d'être jeunes deux fois et de vieillir deux fois! Dans nos maisons, si quelque chose va mal, nous revenons sur nos premières idées et le rectifions; mais la vie, impossible de la corriger. Si nous étions deux fois jeunes et vieillards, nous pourrions, grâce à cette existence double, corriger la faute que nous aurions commise. En voyant ceux qui devenaient pères, j'étais amoureux de la paternité, et je mourais du désir d'avoir des enfants. Si j'avais senti alors ce que j'éprouve, et que j'eusse connu la douleur d'un père à qui ses enfants sont ravis, le malheur qui m'accable aujourd'hui m'eût été épargné. J'étais devenu père et j'avais engendré un fils plein de vaillance; et voilà qu'il m'est enlevé! Eh bien! que faut-il que je fasse, infortuné! Retourner dans ma demeure, pour y trouver une vaste solitude, une vie désolée? Irai-je dans la maison de Capanée? J'étais heureux d'y habiter, quand j'avais une fille; mais je n'en ai plus; j'ai perdu celle qui pressait mes joues de ses lèvres et entourait ma tête de ses bras caressants. Or, rien de plus doux pour un père âgé qu'une fille. Les fils ont l'âme plus haute, mais leur affection est moins tendre, a moins de charmes. Hâtez-vous de me ramener dans ma demeure et de me plonger dans les ténèbres, pour que j'achève de consumer par la faim ce corps affaibli par les ans. Que me servira de toucher les cendres de mon enfant? O vieillesse inéluctable, que je te hais! Je hais tous ceux qui cherchent à prolonger la vie par des aliments, une couche moelleuse, des secrets magiques, et qui contrarient la marche du temps pour ne pas mou-

rir. Ils feraient mieux, puisqu'ils ne sont bons à rien sur la terre, de se résigner au trépas et de céder la place aux jeunes gens.

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! voilà qu'on apporte les ossements de nos fils consumés par le feu ; prenez-les, fidèles esclaves : car ma douleur maternelle me laisse sans forces ; venez en aide à votre vieille maîtresse, arrivée au terme d'une longue existence et succombant sous le poids de ses maux. Peut-on imaginer un malheur plus grand pour les mortels que de voir mourir ses enfants ?

UN ENFANT. J'apporte, ô mère infortunée ! j'apporte du bûcher les cendres de mon père : la douleur me rend ce fardeau bien lourd, bien qu'une urne étroite renferme tout ce qui m'est cher.

LE CHŒUR. Ah ! tu fais verser des larmes à la tendre mère de ceux qui ne sont plus en lui apportant une petite quantité de cendres au lieu des corps des guerriers fameux à Mycènes.

L'ENFANT. Et moi, infortuné ! privé de mon malheureux père, je vivrai dans l'abandon et la solitude, et mon père, l'auteur de mes jours, ne sera pas là pour me serrer dans ses bras.

LE CHŒUR. Hélas ! hélas ! quel fruit ai-je recueilli de mes peines ? comment suis-je payée de mes veilles, et des soins de l'éducation maternelle, et des pénibles insomnies, et des tendres baisers prodigués à mon fils ?

ADRASTE. Vos fils ont péri, mères ; vos fils ne sont plus : réduits en cendres et dissipés dans l'éther, ils se sont envolés chez Pluton.

L'ENFANT. Mon père, tu entends les gémissements de tes fils. Ne pourrai-je point un jour, armé du bouclier, venger ta mort ?

LE CHŒUR. Que le ciel t'entende, mon enfant !

L'ENFANT. Puissent les dieux remettre en mes mains la vengeance d'un père ! nos malheurs ne sont point encore assoupis.

LE CHŒUR. Ah ! nous avons assez à nous plaindre de la fortune ; assez de douleurs nous accablent déjà.

L'ENFANT. Traverserai-je un jour les eaux de l'Asope, à la tête des Argiens, couverts de leurs armes d'airain, pour venger le père que j'ai perdu? — O mon père, je crois encore te voir devant mes yeux...

LE CHŒUR. Appliquant sur ta joue un tendre baiser.

L'ENFANT. Les exhortations que ta bouche m'adressait...

LE CHŒUR. Le vent les a emportées et rendues vaines.

L'ENFANT. Sa mort a plongé deux êtres dans le deuil, sa mère...

LE CHŒUR. Et toi, qui ne cesseras jamais de pleurer ton père. Ah ! je succombe sous le fardeau que je porte. Allons ! je veux placer ces cendres sur ma poitrine.

L'ENFANT. Je pleure en entendant ces plaintes douloureuses : elles ont ému mon cœur.

LE CHŒUR. O mon fils ! tu m'as quittée : je ne te verrai plus, toi qui faisais les délices d'une tendre mère.

THÉSÉE. Adraste, et vous, femmes argiennes, vous voyez ces enfants qui tiennent dans leurs mains les restes de leurs valeureux pères que mon bras a recouvrés : Athènes et moi, nous vous les donnons. Que votre cœur reconnaissant garde le souvenir de ce bienfait, en considération de ce que j'ai fait pour vous. J'adresse à ces enfants le même langage : qu'ils honorent cette cité, et transmettent à leur postérité d'âge en âge la mémoire du service qui leur a été rendu. Jupiter et les dieux habitants du ciel sont témoins du généreux traitement que vous avez reçu de nous.

ADRASTE. Thésée, nous savons tout ce que la terre d'Argos, dans sa détresse, doit à ta courageuse assistance : nous en garderons une reconnaissance éternelle : notre gratitude doit être au niveau de la générosité que vous nous avez témoignée.

THÉSÉE. Que faut-il que je fasse encore pour vous ?

ADRASTE. Sois heureux ; tu le mérites, toi et ta patrie.

THÉSÉE. Soit ; je forme pour toi le même vœu.

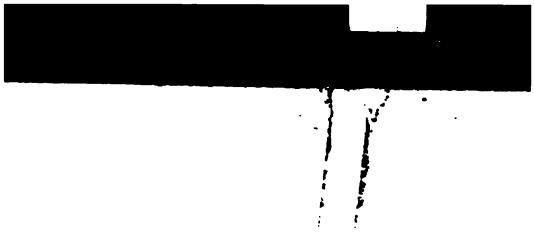
MINERVE. Écoute, Thésée, les paroles de Minerve : apprends ce que tu dois faire dans l'intérêt de cette cité. Ne te dessaisis pas si facilement de ces ossements et ne laisse point ces enfants les emporter en Argos ; mais, pour prix de tes travaux et de ceux que ta patrie a soufferts, exige d'abord un serment. C'est Adraste qui doit le prêter : en qualité de roi, il est maître de s'engager pour tout le peuple de Danaüs. Le serment sera que jamais les Argiens ne porteront la guerre dans ce pays, et que, si d'autres peuples l'attaquent, ils les repousseront par la force des armes. S'ils violent ce serment et marchent contre cette cité, prie les dieux, Adraste, qu'Argos périsse misérablement. Apprends de moi en quel lieu il te faut immoler les victimes. Tu as dans ton palais un trépied d'airain, qu'après avoir ruiné Ilion, Hercule, courant à de nouveaux exploits, te chargea de placer près de l'autel d'Apollon Pythien. Sur ce trépied égorge trois brebis, et grave le serment dans la cavité intérieure ; puis, mets-le sous la garde du dieu qui règne à Delphes, comme un monument de ce serment et un témoignage aux yeux de la Grèce. Le glaive avec lequel tu auras égorgé les victimes et consommé le sacrifice, enfouis-le dans les entrailles de la terre, près du bûcher des sept chefs : à la vue de ce fer, si jamais ils marchent contre ta patrie, ils seront saisis de terreur, et retour-

neront honteusement dans leurs foyers. Ces devoirs accomplis, transporte les morts hors de ce pays. Tu consacreras au dieu [1] l'emplacement où leurs corps ont été purifiés par le feu, près de la route qui conduit à l'Isthme. Voilà ce que j'avais à te dire; à vous, fils des Argiens, je dis ceci : parvenus à l'adolescence, vous saccagerez la ville que baigne l'Isménus, et vengerez la mort de vos pères : à votre tête marcheront Ægialée, émule de son père, et toi, fils de Tydée, venu de l'Étolie, sous le nom de Diomède que t'a donné ton père. A peine un léger duvet ombragera-t-il vos joues, que vous lancerez les enfants de Danaüs, armés de l'airain, contre la ville aux sept portes: tels que deux forts lionceaux, vous viendrez pour la douleur des Thébains et la ruine de leur cité. Tel est l'arrêt du Destin. Connus en Grèce sous le nom d'Épigones, vous inspirerez les poëtes des âges suivants : tant sera glorieuse l'expédition que vous conduirez sous les auspices des dieux.

THÉSÉE. O Minerve, ma souveraine, j'obéirai à tes ordres : car c'est toi qui me diriges et m'empêches de broncher. Je vais lier Adraste par le serment que tu m'as dicté. Daigne seulement me guider dans le droit chemin. Aussi longtemps que tu seras favorable à cette ville, nous la gouvernerons sûrement.

LE CHŒUR. Partons, Adraste; et que ce héros et la ville d'Athènes reçoivent notre serment : après les services qu'ils nous ont rendus, nous devons les honorer.

1. Apollon.



LES TROYENNES

PERSONNAGES :

NEPTUNE.

MINERVE.

HÉCUBE.

CHŒUR DE TROYENNES CAPTIVES.

TALTHYBIUS.

CASSANDRE.

ANDROMAQUE.

MÉNÉLAS.

HÉLÈNE.

La scène est sous les murs de Troie, dans le camp des Grecs, devant la tente d'Agamemnon.

LES TROYENNES

NEPTUNE. Je suis Neptune : j'ai quitté les profondeurs salées de la mer Égée, où les Néréides forment des rondes et meuvent en cadence leurs pieds charmants. Car depuis le jour où Apollon et moi nous élevâmes à la règle et au cordeau autour de Troie ces remparts de pierre qui formèrent son enceinte, jamais mon cœur ne s'est départi de sa bienveillance pour la ville des Phrygiens, qui, maintenant, fume et a péri renversée par la lance des Argiens. Un Phocidien habitant du Parnasse, Épéus, instruit par l'art de Pallas, fabriqua un cheval dont les flancs recélaient des guerriers, et il introduisit dans les murs d'Ilion le monstre fatal : aussi ce cheval gardera-t-il dans la postérité le nom de cheval de bois, à cause des lances[1] qu'il cachait dans son sein. Les bois sacrés sont déserts, les temples des dieux ruissellent de sang, et Priam est tombé mourant au pied de l'autel de Jupiter Hercéon[2]. Une grande quantité d'or et de dépouilles enlevées aux Phrygiens est transportée aux vaisseaux des Grecs; après dix ans passés au siége de cette ville, ils attendent un vent qui souffle de la poupe, pour goûter la joie de revoir leurs femmes et leurs en-

1. Le mot δόρυ signifie à la fois *bois* et *lance*.
2. Jupiter Hercéen, c'est-à-dire adoré dans l'enceinte (ἕρκος) du foyer domestique.

fants. Et moi, qui suis vaincu par Junon, la déesse d'Argos, et par Minerve, liguées pour la perte des Phrygiens, j'abandonne l'illustre Ilion et mes autels : car, lorsque la triste solitude règne dans une ville, les dieux en souffrent et ne peuvent être honorés. Le Scamandre retentit des gémissements répétés des captives auxquelles le sort attribue un maître; les unes sont échues aux guerriers arcadiens, les autres aux Thessaliens et aux fils de Thésée[1], qui commandent les Athéniens. Quant aux Troyennes qui ont été exceptées du partage et réservées aux chefs de l'armée, elles sont renfermées dans cette tente, et avec elles est la fille de Tyndare, Hélène, que l'on a justement traitée en captive. Hécube, la malheureuse Hécube est là également : on peut la voir, gisant devant la porte et versant des flots de larmes sur la perte de tant d'êtres si chers : sa fille Polyxène a été cruellement immolée, à son insu, sur le tombeau d'Achille; Priam a péri, ses fils ne sont plus; Cassandre, qu'Apollon laissa vierge et remplit d'une fureur prophétique, Agamemnon, sans respecter ni le dieu ni la piété, l'a prise de force et en a fait sa concubine. Adieu donc, ville jadis heureuse! superbes tours, adieu! Si la fille de Jupiter, Pallas, ne t'avait point perdue, tu serais encore debout sur tes fondements.

MINERVE. O toi, que les liens du sang unissent de si près à mon père, dieu puissant et honoré parmi les dieux, me permettras-tu d'abjurer une ancienne haine et de t'adresser la parole?

NEPTUNE. J'y consens : aussi bien les liens de la parenté exercent sur les cœurs un charme tout-puissant.

MINERVE. J'applaudis à ces sentiments de bienveil-

1. Acamas et Démophon

lance; or, ce que j'ai à te dire nous intéresse également l'un et l'autre.

NEPTUNE. M'apportes-tu quelque nouveau message de la part de Jupiter ou de l'un des autres dieux?

MINERVE. Non : c'est à cause de cette Troie dont nous foulons le sol que je fais appel à ta puissance, dans le but de l'associer à la mienne.

NEPTUNE. As-tu par hasard renoncé à ta haine d'autrefois et pris en pitié cette ville que les flammes ont consumée?

MINERVE. Commence par répondre à cette question : tomberas-tu d'accord avec moi, et t'associeras-tu au projet que je veux exécuter?

NEPTUNE. Assurément : toutefois je désire savoir si tu es venue dans l'intérêt des Grecs ou dans celui des Phrygiens?

MINERVE. Je veux réjouir le cœur des Troyens, mes anciens ennemis, et préparer un amer retour à l'armée des Grecs.

NEPTUNE. Pourquoi ton cœur passe-t-il si promptement à des sentiments opposés? Pourquoi haïr et aimer avec excès, selon l'occurrence?

MINERVE. Ne sais-tu pas l'outrage fait à Minerve et à son temple?

NEPTUNE. Je sais qu'Ajax en a arraché Cassandre par la force.

MINERVE. Et je n'ai point entendu dire que les Grecs aient puni le sacrilége.

NEPTUNE. Et pourtant c'est avec ton appui qu'ils ont renversé Ilion.

MINERVE. Aussi je veux m'unir à toi pour me venger d'eux.

NEPTUNE. Je suis prêt à te seconder. Que vas-tu faire?

MINERVE. Je veux leur ménager un funeste retour.

NEPTUNE. Lorsqu'ils sont encore sur la terre ferme, ou quand ils navigueront sur l'onde amère?

MINERVE. Quand ils mettront à la voile et quitteront Ilion pour retourner dans leur patrie. Jupiter fera tomber sur eux des torrents de pluie et de grêle, agitera l'air de sombres ouragans, et me prêtera les carreaux de sa foudre pour les lancer sur les Grecs et embraser leurs vaisseaux. Toi, de ton côté, soulève les flots frémissants de la mer Égée; que l'onde amère tourbillonne; remplis de cadavres le détroit de l'Eubée, afin que les Grecs apprennent à respecter désormais mes temples et à rendre hommage aux autres dieux.

NEPTUNE. Soit : point n'est besoin de longs discours pour obtenir de moi ce service. Je troublerai les eaux de la mer Égée; les rivages de Mycone, les rochers de Délos, Scyros, Lemnos et le promontoire de Capharée regorgeront de cadavres. Mais remonte dans l'Olympe; reçois des mains de ton père les traits de sa foudre, et attends que la flotte des Grecs ait coupé les câbles. Insensé le mortel qui détruit les cités! il change en solitude les temples et les tombeaux consacrés aux morts, et lui-même périt bientôt après. (Ils sortent.)

HÉCUBE. Redresse-toi, infortunée; soulève ta tête inclinée vers la terre. Troie n'est plus ici, tu n'es plus la reine de Troie. Supporte les coups du sort; suis le mouvement des flots, abandonne ta voile au destin, et que ta proue, docile au courant qui l'entraîne, ne lutte point contre les vagues. Hélas! hélas! n'ai-je pas sujet de déplorer mon infortune, moi qui ai vu périr ma patrie, mes enfants, mon époux? O faste brillant de mes ancêtres, humiliés aujourd'hui, que tu avais peu de consistance! Que dois-je taire ou ne pas taire? Sur quoi faut-il que je pleure? Infortunée! combien je souffre sur cette dure couche où mon corps est étendu! Où appuyer ma

tête, et mon front et mes flancs? Je tourne et retourne sans cesse d'un côté sur l'autre mon dos et mes reins, pour donner un libre cours à mes lamentations : les malheureux trouvent encore du charme à déplorer leurs infortunes. O vaisseaux rapides, partis à force de rames pour les remparts sacrés d'Ilion, à travers les flots empourprés et les beaux ports de la Grèce, aux sons éclatants du chalumeau, aux accents lugubres de la flûte! Vous attachâtes aux rivages troyens ces câbles que l'Égypte a inventés, réclamant l'épouse odieuse de Ménélas, opprobre de Castor, honte de l'Eurotas, celle qui a égorgé Priam, le père de cinquante enfants, et a précipité la malheureuse Hécube dans cet abîme d'infortunes. Combien m'est odieux le séjour que j'habite, enfermée dans la tente d'Agamemnon! Arrachée de mes foyers, reine chargée d'ans, je suis emmenée en esclavage, la tête impitoyablement rasée en signe de deuil. Allons! épouses infortunées des guerriers troyens, vierges infortunées condamnées au célibat, lamentons-nous à la vue de Troie en cendres. Telle que l'oiseau dont la tendre couvée répète les cris plaintifs, j'entonnerai un chant lugubre, bien différent de celui que je faisais entendre dans les fêtes des dieux, alors qu'appuyée sur le sceptre de Priam je donnais le signal de la danse aux accents du mode phrygien.

DEMI-CHŒUR. Hécube, pourquoi ces cris? pourquoi ces éclats de voix? à quoi tendent ces paroles? Du fond de ma demeure j'ai entendu tes plaintes lamentables, et la frayeur s'est emparée du cœur des Troyennes renfermées dans cette tente où elles déplorent leur esclavage.

HÉCUBE. O mes enfants! voilà que les rameurs se mettent en mouvement et se dirigent vers les vaisseaux des Grecs.

DEMI-CHŒUR. Ah! malheureuse que je suis! Que veu-

lent-ils? Vont-ils déjà m'arracher du sol natal et m'entraîner sur les mers?

HÉCUBE. Je l'ignore; mais j'ai le pressentiment d'un malheur.

DEMI-CHŒUR. Hélas! hélas! Troyennes infortunées, sortez de votre retraite pour apprendre votre triste sort: les Grecs se disposent à partir.

HÉCUBE. Ah! n'appelez pas au dehors cette ménade en délire, Cassandre, vouée par les Grecs au déshonneur : craignez d'ajouter à mes douleurs une douleur nouvelle.

DEMI-CHŒUR. Je sors toute tremblante de la tente d'Agamemnon, pour apprendre de toi, ô reine, si les Grecs ont résolu ma mort, ou si les matelots se préparent déjà à mouvoir les rames.

HÉCUBE. O ma fille! la douleur qui m'oppresse et m'empêche de fermer les yeux a conduit ici mes pas.

DEMI-CHŒUR. Quelque héraut grec est-il venu déjà? Quel est le maître que je suis condamnée à servir?

HÉCUBE. L'heure où l'on prononcera sur ton sort est proche.

DEMI-CHŒUR. Hélas! hélas! Est-ce en Argos, en Phthiotide, ou dans une île que je serai conduite, infortunée! loin de Troie?

HÉCUBE. Hélas! hélas! quel sera le maître de la malheureuse Hécube? En quel lieu de la terre la vieille Hécube, pareille au frelon, vivra-t-elle aux dépens d'autrui? Ombre faible et inanimée, fantôme sans consistance et pareil aux Mânes, serai-je réduite à garder une porte ou à soigner les enfants d'une autre, après avoir tenu le sceptre glorieux de Troie?

LE CHŒUR. Hélas! hélas! quelles lamentations égaleront jamais ton infortune? Je ne promènerai pas la navette dans la toile de l'Ida, pour y tracer des dessins

variés. C'est pour la dernière fois, oui, pour la dernière fois que je vois les corps de mes fils. Je souffrirai des maux plus cruels que les tiens, réduite à partager la couche d'un Grec (Ah! périsse cette nuit et un pareil destin!), ou à puiser, esclave infortunée, l'eau sacrée de Pirène[1]. Puissions-nous du moins être conduites dans la contrée illustre et fortunée où régna Thésée! que je ne voie point les bords de l'Eurotas, ce séjour odieux d'Hélène, pour y devenir l'esclave de Ménélas, le destructeur de Troie! La renommée célèbre la richesse et la fertilité des belles campagnes qu'arrose le Pénée et que domine le mont Olympe : c'est là que je voudrais aller, s'il ne m'est pas donné d'habiter la terre sacrée de Thésée, la divine Athènes. La contrée où s'élève l'Etna, séjour de Vulcain, reine des montagnes de la Sicile, et qui fait face à la Phénicie, est fameuse, m'a-t-on dit, par les vertus de ses habitants; il en est de même du pays[2] que baigne la mer Ionienne, et où le Crathis, fier de sa chevelure dorée, fait jaillir les sources sacrées qui fertilisent cette contrée populeuse. — Mais voici le héraut de l'armée grecque, porteur de nouveaux messages, qui s'avance et presse le pas. Que vient-il nous annoncer? que va-t-il dire? Car nous sommes désormais esclaves de la terre dorienne[3].

TALTHYBIUS. Hécube, tu connais depuis longtemps Talthybius, pour l'avoir vu venir bien souvent à Troie en qualité de héraut de l'armée grecque : les paroles que j'apporte vous concernent toutes également.

HÉCUBE. Voici, chères femmes, ce que je redoutais depuis longtemps.

1. Fontaine voisine de Corinthe.
2. Thurium, dans la Grande-Grèce, entre le Crathis et le Sybaris.
3. C'est à Sparte qu'elles craignent surtout d'être emmenées.

TALTHYBIUS. Sachez, si tel est l'objet de vos craintes, que le sort a prononcé sur vous.

HÉCUBE. Hélas! sera-ce la Thessalie, ou la Phtiotide, ou la terre de Cadmus, qui sera le lieu de notre exil?

TALTHYBIUS. Vous ne porterez pas toutes le même joug; chacune aura son maître.

HÉCUBE. Quel sera celui de chacune de nous? Une chance heureuse est-elle réservée à quelqu'une des femmes troyennes?

TALTHYBIUS. Je le sais; mais procède avec ordre, au lieu de me demander tout à la fois.

HÉCUBE. Dis-moi donc à qui ma fille, l'infortunée Cassandre, est échue en partage.

TALTHYBIUS. Elle a été mise à part et donnée au roi Agamemnon.

HÉCUBE. Pour être l'esclave d'une femme lacédémonienne? ô ciel!

TALTHYBIUS. Non, mais pour partager en secret la couche de son maître.

HÉCUBE. Elle, que Phébus laissa vierge, que le dieu à la chevelure dorée affranchit par faveur des lois de l'hyménée?

TALTHYBIUS. Le héros s'est épris d'amour pour la jeune prophétesse.

HÉCUBE. Jette les clefs sacrées, ma fille; dépouille-toi des saintes guirlandes qui parent ton cou.

TALTHYBIUS. N'est-il donc pas glorieux d'entrer dans le lit d'un roi?

HÉCUBE. Et la fille que vous avez naguère arrachée de mes bras, où est-elle?

TALTHYBIUS. Parles-tu de Polyxène? ou qui veux-tu dire?

HÉCUBE. A qui le sort l'a-t-il attribuée?

TALTHYBIUS. Elle a été consacrée au service du tombeau d'Achille.

HÉCUBE. Hélas! lui ai-je donc donné le jour pour qu'elle fût au service des morts? Mais que signifie cet usage, cette coutume suivie par les Grecs?

TALTHYBIUS. Applaudis au sort de ta fille : elle est heureuse.

HÉCUBE. Que veux-tu dire? Voit-elle la lumière?

TALTHYBIUS. Tel est son destin qu'il la met à l'abri des maux.

HÉCUBE. Et l'épouse d'Hector à la mitre d'airain, l'infortunée Andromaque, quel sort est le sien?

TALTHYBIUS. On l'a mise également à part et donnée au fils d'Achille.

HÉCUBE. Et moi, de qui serai-je l'esclave, vieille femme à la tête chenue, qui ai besoin d'un bâton pour soutenir mes pas chancelants?

TALTHYBIUS. Le sort t'a désignée pour être l'esclave du roi d'Ithaque, Ulysse.

HÉCUBE. Ah! ah! frappe ta tête rasée, déchire tes joues avec tes ongles. Malheur, malheur à moi! Me voilà condamnée à servir cet homme odieux et fourbe, cet ennemi de la justice, ce monstre contempteur des lois, dont la langue perfide sème partout le trouble et divise les cœurs unis par l'amitié. Plaignez-moi, Troyennes : je suis perdue; c'est fait de moi, infortunée; le plus malheureux sort est mon partage.

LE CHŒUR. Tu connais ton destin, ô reine; le mien, je l'ignore : auquel des Achéens, auquel des Grecs dois-je appartenir?

TALTHYBIUS. Allez, esclaves, amenez au plus vite Cassandre en ces lieux, afin que je la remette aux mains du chef de l'armée, et que je conduise ensuite les autres captives à ceux auxquels elles sont échues. Eh bien!

pourquoi vois-je luire l'éclat des torches à l'intérieur de cette tente? Les Troyennes, sur le point d'être arrachées de leur patrie et conduites à Argos, veulent-elles incendier cet asile retiré, pour y trouver la mort au sein des flammes? Dans de telles conjonctures, un cœur libre supporte impatiemment le malheur. Ouvre, ouvre, te dis-je; il y aurait profit pour elles et dommage pour les Grecs, et la faute en retomberait sur moi.

HÉCUBE. Non, les Troyennes ne mettent pas le feu à la tente; c'est ma fille Cassandre, qui, telle qu'une Ménade inspirée, s'avance vers nous d'un pas précipité.

CASSANDRE[1]. Place! au large! porte ce flambeau. Vois, vois! j'honore le dieu, j'embrase ce temple de l'éclat des torches. O Hymen! ô roi Hyménée! Heureux l'époux, heureuse aussi l'épouse qui va s'unir en Argos au sang des rois! Puisque tu pleures et te lamentes, ô ma mère, sur la mort de mon père et la ruine de ma patrie, moi, j'allume ces flambeaux à l'occasion de mes noces, et je fais luire et resplendir la flamme en ton honneur, Hymen! ô Hyménée! Viens, Hécate, éclairer suivant l'usage les noces de la vierge. Que tes pieds se meuvent en cadence, mène la danse, Évan! Évoé[2]! comme aux jours les plus prospères de Priam. Notre chœur est sacré; conduis-le, ô Phébus, en l'honneur de ta prêtresse, dans ton temple entouré de lauriers. Hymen! ô Hyménée! Hymen! Danse, ma mère; lève ton pied; promène çà et là avec moi tes pas cadencés. Par des chants, par des cris joyeux célébrez le bonheur de la jeune épouse. Allez, jeunes Phrygiennes au beau voile, chantez l'époux dont le destin veut que je partage la couche.

LE CHŒUR. Reine, arrête cette jeune fille en délire:

1. Elle se croit dans le temple d'Apollon, où le dieu est censé présider à l'hymen de sa prêtresse.
2. C'est le cri des Bacchantes.

crains qu'elle ne s'élance d'un pas léger jusque dans le camp des Grecs.

HÉCUBE. Vulcain, tu éclaires de tes flambeaux les noces des mortels; mais c'est une torche funeste que tu secoues aujourd'hui, et bien différente de celle que j'espérais. Malheureuse enfant! ce n'est pas au bruit des armes, sous le joug de la lance argienne que je croyais célébrer jamais ton hymen. Passe-moi ce flambeau; le délire qui t'emporte le fait vaciller dans ta main; tes malheurs ne t'ont point rendu la raison, et tu es toujours en proie à la même fureur. Emportez ces torches, et que vos larmes, Troyennes, prennent la place de vos chants d'hyménée.

CASSANDRE. Ma mère, pare ma tête victorieuse, et réjouis-toi de cette royale union : conduis-moi à mon époux, et, si je tarde à t'obéir, emploie la force et la contrainte : car, si Apollon est véridique, l'hymen qui me lie à l'illustre roi des Grecs, Agamemnon, sera plus fatal que celui d'Hélène. Car je le tuerai, et je porterai, à mon tour, le ravage dans sa maison, vengeant ainsi le meurtre de mes frères et de mon père. Mais laissons cela; je ne parlerai ni de la hache qui tombera sur ma tête et sur celle d'un autre[1], ni des luttes parricides[2] que susciteront mes noces, ni de la ruine de la maison d'Atrée; je prouverai que le destin de Troie est plus heureux que celui des Grecs (car, si le dieu m'inspire, je ferai trêve un instant au délire qui m'agite), eux qui, pour la possession d'une seule femme, pour recouvrer Hélène, une prostituée, ont fait périr des milliers d'hommes. Et lui, ce sage général, a immolé dans l'intérêt de ses ennemis ce qu'il avait de plus cher, et a sacrifié à

1. Cassandre périt dans le même festin où fut tué Agamemnon.
2. Le parricide d'Oreste.

son frère une fille, la joie de sa maison, et cela pour une femme enlevée, non de force, mais de son plein gré. Arrivés sur les rives du Scamandre, ils ont péri sans qu'on les eût chassés du sol natal et privés de leur patrie. Ceux que Mars a frappés d'un coup mortel n'ont point revu leurs enfants, n'ont pas été ensevelis par la main d'une épouse, mais gisent abandonnés sur une terre étrangère. Leurs familles n'ont pas eu un sort plus heureux : les femmes y mouraient dans le veuvage; les pères restaient dans la maison solitaire, pleurant ces enfants qu'ils avaient élevés pour d'autres; et il n'est personne qui arrose leur tombeau du sang des victimes. Certes, voilà une expédition digne d'éloge! Mieux vaut se taire sur tout ce qui est honteux, et jamais ma voix ne célébrera ces indignes exploits. Au contraire, les Troyens ont conquis la plus belle gloire en mourant pour leur patrie : ceux que la guerre a moissonnés ont été transportés dans leurs maisons par leurs amis; leurs corps, déposés dans le sein de la terre natale, ont été ensevelis par ceux auxquels incombait ce devoir; ceux des Phrygiens qui n'avaient point succombé dans la lutte vivaient au sein de leurs foyers avec leurs épouses et leurs enfants, plaisir refusé aux Grecs. Quant au sort d'Hector, qui te semble déplorable, apprends ce qu'il faut en penser. Il est mort, emportant la réputation du plus vaillant héros. Ce renom, il le doit à l'arrivée des Grecs : s'ils fussent restés chez eux, sa valeur fût restée inconnue. Pâris a épousé la fille de Jupiter; s'il ne l'avait pas épousée, il aurait contracté dans son pays une alliance obscure. Fuir la guerre, c'est faire acte de sagesse; mais, s'il faut en courir les hasards, on acquiert à sa patrie une glorieuse couronne par une belle mort, on la déshonore par sa lâcheté. Garde-toi donc, ô ma mère, de pleurer sur notre patrie et sur mon hymen;

car cet hymen perdra ceux que toi et moi nous haïssons le plus.

LE CHŒUR. Comme tu te plais à rire de tes malheurs domestiques ! mais peut-être l'événement démontrera-t-il la fausseté de tes oracles.

TALTHYBIUS. Si Apollon n'avait point égaré ton esprit, tu n'aurais pas troublé impunément le départ de nos chefs par ces paroles sinistres. Au reste, les plus grands personnages, les plus renommés pour leur sagesse ne valent pas mieux, je le vois, que les hommes de néant. C'est ainsi que le souverain roi de tous les Grecs, le fils chéri d'Atrée, s'est épris d'un tel amour pour cette Ménade, tandis que moi, qui suis pauvre, je n'aurais pas voulu partager sa couche. Pour toi, qui n'as pas la plénitude de ta raison, j'abandonne au souffle des vents les injures dont tu charges les Grecs et les louanges dont tu combles les Phrygiens. Suis-moi vers les vaisseaux, belle fiancée de notre général. Toi, Hécube, prépare-toi à suivre le fils de Laerte, quand il voudra t'emmener : tu seras l'esclave d'une honnête femme[1], si j'en crois ceux qui sont venus à Ilion.

CASSANDRE. Voyez cet esclave qui fait le beau parleur ! Pourquoi donner le nom de hérauts à ces vils messagers des rois et des États, également odieux à tous les mortels? Tu prétends que ma mère entrera dans la maison d'Ulysse ? Que deviennent alors les oracles d'Apollon, qui m'a déclaré expressément qu'elle mourrait en ces lieux? Ce que j'ajouterai, je ne le dis pas pour insulter Ulysse. L'infortuné ! il ne sait pas les maux qui lui restent à subir, et tels que mes malheurs et ceux de la Phrygie lui paraîtront dignes d'envie. Après dix années d'épreuves, ajoutées à celles qu'il a passées ici, il

1. Pénélope.

causera l'amour d'une seule femme! O ma fille! ô Cassandre, toi qui partages les transports des dieux! quel malheur a flétri ton innocence! Et toi, infortunée Polyxène, où es-tu? Ainsi, de tant de fils et de filles, je n'ai plus personne pour m'assister dans mon malheur! Pourquoi me relevez-vous? dans quelle espérance? guidez les pas de votre maîtresse, nourrie à Troie dans le luxe, aujourd'hui esclave; amassez des feuilles sur le sol, au fond d'un rocher, pour que j'y trouve la mort dans l'affaissement et dans les larmes. Ne donnez à personne, avant sa mort, le nom d'heureux.

LE CHŒUR. Muse, chante au milieu des larmes un hymne nouveau, un hymne funèbre en l'honneur d'Ilion. Ma voix dira comment le monstre à quatre pieds, voituré dans Troie, m'a perdue, infortunée! et soumise au pouvoir des Grecs. Lorsque le cheval caparaçonné d'or, rempli de guerriers en armes et poussant vers le ciel un long frémissement, eut été laissé à nos portes, le peuple debout sur le rocher où Troie est bâtie s'écria : « Allez! suspendez vos travaux et introduisez dans nos murs ce simulacre de bois consacré à la noble fille de Jupiter. » Qui donc alors, jeune homme ou vieillard, ne quitta point sa demeure? C'est au milieu des chants et des cris d'allégresse que fut consommé l'artifice qui devait nous perdre. Toute la multitude des Phrygiens s'élança aux portes, pour offrir à la déesse, à la vierge immortelle, comme un monument de sa reconnaissance, ce colosse perfide, fléau de la Dardanie, fait du bois des pins coupés sur les montagnes. Ils l'entourèrent de cordages, comme la noire carène d'un vaisseau, et le traînèrent jusqu'au temple de Pallas, dans le sanctuaire de la déesse si fatal à ma patrie. Tandis qu'ils s'occupaient à ce travail et se livraient à la joie, la sombre nuit était survenue : on entendait la flûte libyenne et les airs phry-

giens, tandis que les jeunes filles chantaient joyeusement et que leurs pieds foulaient la terre en cadence. Dans les maisons l'éclat brillant du feu pâlissait et éclairait d'une sombre lueur le sommeil des Phrygiens. Et moi, au sein de ma demeure, je célébrais alors par mes danses la vierge, fille de Jupiter, habitante des montagnes[1]. Tout à coup une clameur homicide remplit la ville de Pergame; et les enfants, saisis d'effroi, s'attachaient à la robe de leur tendre mère. Mars[2], aidé de Pallas, sortit de sa perfide retraite; les Phrygiens égorgés au pied des autels, leurs jeunes épouses dévouées à la mort dans leur couche solitaire : voilà comment la Grèce a remporté la victoire, comment la Phrygie a été plongée dans le deuil. — Hécube, vois-tu Andromaque traînée sur un char étranger? Son cher Astyanax, le fils d'Hector l'accompagne, appuyé contre le sein palpitant de sa mère.

HÉCUBE. En quel lieu te transporte-t-on sur ce char, femme infortunée, entourée des armes d'airain enlevées à Hector, et des dépouilles de la Phrygie, que le fils d'Achille emportera de Troie pour en parer les temples de la Phthiotide?

ANDROMAQUE. Les Grecs, nos maîtres, m'entraînent.

HÉCUBE. Hélas! hélas!

ANDROMAQUE. Pourquoi pleures-tu à ma place?

HÉCUBE. Hélas!

ANDROMAQUE. Sur mes douleurs?

HÉCUBE. O Jupiter!

ANDROMAQUE. Sur mon malheur?

HÉCUBE. Mes enfants!

ANDROMAQUE. Nous avons cessé d'être.

1. Diane.
2. Les guerriers cachés dans les flancs du cheval de bois.

HÉCUBE. Notre félicité n'est plus! Troie n'est plus!

ANDROMAQUE. Malheureuse!

HÉCUBE. J'ai perdu mes nobles fils.

ANDROMAQUE. Pleurons, pleurons...

HÉCUBE. Oui, mes maux.

ANDROMAQUE. Les nôtres...

HÉCUBE. Le déplorable sort...

ANDROMAQUE. De la patrie...

HÉCUBE. Qui n'est plus que fumée.

ANDROMAQUE. Viens à moi, cher époux!

HÉCUBE. Tu appelles mon fils? il est chez Pluton, infortunée!

ANDROMAQUE. Viens défendre ton épouse.

HÉCUBE. O toi, fléau des Grecs, Hector, le premier-né de mes enfants, conduis-moi aux enfers pour que j'y repose aux côtés de Priam.

ANDROMAQUE. Cuisants regrets, cruelles douleurs que nous éprouvons dans la ruine de la patrie. Victimes du courroux des dieux, nous avons vu les douleurs s'ajouter aux douleurs, depuis le jour où la mort épargna ton fils, qui pour un hymen odieux a causé la ruine de Pergame. Près de l'image sacrée de Pallas gisent des corps sanglants, proie des vautours, et Troie a subi le joug de la servitude.

HÉCUBE. O patrie, malheureuse patrie! Je déplore ton abandon...

ANDROMAQUE. Tu vois aujourd'hui sa fin déplorable.

HÉCUBE. Et celui de la demeure où je suis devenue mère. O mes enfants! votre mère n'a plus de patrie. Quelles lamentations, quel deuil, que de larmes répandues dans notre maison! Celui qui est mort oublie ses maux et ne pleure pas.

LE CHŒUR. Que les larmes sont chose douce pour les

malheureux! qu'ils trouvent de charmes aux lamentations, aux accents plaintifs!

ANDROMAQUE. O mère du héros, dont la lance abattit jadis tant de Grecs, mère d'Hector, vois-tu où nous en sommes?

HÉCUBE. Je vois comment les dieux élèvent au pinacle ceux qui n'étaient rien et renversent les maisons les plus illustres.

ANDROMAQUE. Nous sommes, mon fils et moi, la proie du vainqueur: nés pour la liberté, nous voilà tombés dans l'esclavage: terrible révolution!

HÉCUBE. Dure est la loi de la nécessité: on vient tout à l'heure d'arracher par la force Cassandre de mes bras.

ANDROMAQUE. Hélas! hélas! ta fille a rencontré, paraît-il, un nouvel Ajax. Mais d'autres malheurs t'accablent encore.

HÉCUBE. Ils sont sans mesure; ils sont sans nombre; ils déchirent à l'envi mon cœur.

ANDROMAQUE. Ta fille Polyxène a péri, égorgée sur le tombeau d'Achille, victime offerte à des mânes insensibles.

HÉCUBE. Malheureuse que je suis! la voilà donc éclaircie cette énigme obscure que Talthybius m'a proposée!

ANDROMAQUE. Je l'ai vue de mes yeux; et, descendant de ce char, j'ai voilé son corps et je me suis meurtri le sein.

HÉCUBE. Ah! ma fille, victime d'un sacrifice impie! Hélas! hélas! que son trépas est déplorable!

ANDROMAQUE. Quelle qu'ait été sa mort, je la trouve plus heureuse d'avoir péri que moi de vivre.

HÉCUBE. Il n'en est pas, ma fille, de la vie comme de la mort: les morts ne sont rien, les vivants ont l'espérance.

ANDROMAQUE. Ma mère (je dis ma mère, quoique tu ne m'aies pas donné la naissance), écoute de belles paroles qui mettront du baume dans ton cœur. Ne pas naître ou mourir, c'est tout un; et mieux vaut mourir que de vivre dans la douleur : car le sentiment du malheur est étranger à ceux qui ne sont plus. Mais quiconque a été heureux et tombe dans l'infortune a l'âme tourmentée par le souvenir des biens dont il a joui. Polyxène morte est comme si elle n'avait point vu la lumière, et n'a pas conscience de son malheur; mais moi, qui avais atteint le but, qui avais obtenu la plus belle part de gloire, me voilà déchue de cette heureuse fortune. Toutes les vertus qui conviennent à une femme modeste, je m'appliquais à les pratiquer dans la maison d'Hector. Et d'abord que la conduite d'une femme soit irréprochable ou non, elle compromet sa réputation en ne gardant pas le foyer domestique. Je restais donc à la maison, sans désirer sortir, sans introduire sous mon toit les aimables entretiens du sexe; mais n'écoutant que les inspirations d'un cœur honnête, je me suffisais à moi-même. J'offrais à mon époux une bouche silencieuse, un œil serein; je savais en quoi je devais le vaincre, en quoi lui céder la victoire. Le bruit de ces vertus est venu jusqu'aux Grecs, et c'est ce qui m'a perdue. Captive, le fils d'Achille m'a voulu pour épouse, et je servirai dans la maison des meurtriers de mon époux. Si je bannis le souvenir de mon cher Hector et que j'ouvre mon cœur à mon nouvel époux, je semblerai criminelle envers celui qui n'est plus; si d'autre part je repousse ce nouvel époux, je me rendrai odieuse à mes maîtres. On a beau dire qu'une nuit triomphe de l'aversion d'une femme; moi, je méprise la femme qui, perdant un époux, contracte un second hymen et s'attache à un autre homme. La cavale elle-même, une fois sé-

parée de sa compagne, se refuse à porter le joug; et pourtant c'est une brute qui n'est douée ni de la parole ni de la raison, et bien inférieure à notre nature. Mais en toi, cher Hector, j'avais un époux accompli, grand par la sagesse, la naissance, la richesse, le courage; tu me reçus des mains d'un père innocente et pure et dénouas ma ceinture virginale. Aujourd'hui tu n'es plus, et moi je vais voguer vers la Grèce, captive, condamnée à l'esclavage! Polyxène, dont tu déplores la perte, n'est-elle pas moins malheureuse que moi? Car j'ai perdu jusqu'à l'espérance, le dernier bien qui reste aux mortels, et je ne me berce pas de l'illusion qu'il puisse rien m'arriver d'heureux : cette illusion a pourtant sa douceur.

LE CHŒUR. Je partage ton infortune, et, en déplorant ton sort, tu me fais sentir l'étendue de ma misère.

HÉCUBE. Je ne suis jamais entrée dans un vaisseau, mais je sais à quoi m'en tenir pour en avoir vu représentés et en avoir entendu parler. Les matelots ont-ils à supporter une tempête ordinaire? ils luttent à l'envi pour se soustraire au danger : l'un prend en main le gouvernail, un autre les voiles, un troisième vide la sentine. Mais, si la mer s'enfle avec fureur, ils cèdent à la destinée et s'abandonnent à la merci des flots. Je suis comme eux : dans l'excès de mon infortune, je demeure sans voix, et la douleur me ferme la bouche : car je suis vaincue par la tempête de maux que les dieux déchaînent contre moi. Mais toi, ma chère fille, ne songe plus au malheur d'Hector : car tes larmes ne lui rendront pas la vie; honore plutôt ton nouveau maître, et tâche de le rendre sensible à l'attrait séduisant de tes vertus. Par là, tu réjouiras le cœur de tes amis; tu élèveras le fils de mon fils pour la plus grande utilité de Troie, afin que les enfants, sortis de ton sein, relèvent un jour les murs d'Ilion et ressuscitent notre patrie. —

Mais, changeons de conversation : pourquoi vois-je le héraut des Grecs venir une seconde fois en ces lieux? quelles résolutions nouvelles vient-il nous annoncer?

TALTHYBIUS. Épouse d'Hector, de celui qui fut naguère le plus vaillant des Troyens, ne me prends pas en haine : car c'est bien malgré moi que je te ferai part des résolutions arrêtées en commun par les Grecs et par les Pélopides[1].

ANDROMAQUE. Qu'y a-t-il? Voilà un sinistre début.

TALTHYBIUS. Il a été décidé que ton fils... Je ne puis achever.

ANDROMAQUE. Ne doit-il pas avoir le même maître que nous?

TALTHYBIUS. Nul parmi les Grecs n'exercera sur lui son empire.

ANDROMAQUE. Mais laissera-t-on ici le dernier reste des Phrygiens?

TALTHYBIUS. Je ne sais en quels termes t'annoncer cette funeste nouvelle.

ANDROMAQUE. J'approuve tes scrupules, bien qu'ils soient de mauvais augure.

TALTHYBIUS. Eh bien! connais l'étendue de ton malheur : on va tuer ton fils.

ANDROMAQUE. O dieux! ô malheur plus déplorable que mon nouvel hymen!

TALTHYBIUS. L'éloquence d'Ulysse l'a emporté dans l'assemblée générale des Grecs.

ANDROMAQUE. Hélas! hélas! nos malheurs dépassent la mesure.

TALTHYBIUS. Il a dit qu'il ne fallait pas élever le fils d'un héros.

1. Agamemnon et Ménélas.

ANDROMAQUE. Puisse une telle victoire lui coûter ses propres enfants!

TALTHYBIUS. Ton fils doit être précipité du haut des tours d'Ilion. Eh bien, laisse faire, et tu paraîtras plus sage; au lieu de le retenir dans tes bras, supporte courageusement ton infortune et abstiens-toi d'une résistance inutile. Où trouverais-tu d'ailleurs un appui? voilà ce qu'il faut considérer. Ta patrie est ruinée, ton époux a péri, tu ne t'appartiens plus, et nous sommes de force à lutter contre une seule femme. Pour toutes ces raisons, je t'engage à ne point provoquer les Grecs, à ne rien faire qui te rende odieuse ou te couvre de honte; garde-toi même de te répandre en imprécations. Car si tu dis un mot qui irrite l'armée, on refusera à ton fils les pleurs et la sépulture; mais si tu te résignes en silence à ton malheur, les Grecs lui rendront les derniers devoirs, et te traiteront toi-même avec plus de bienveillance.

ANDROMAQUE. O cher enfant, si tendrement aimé, tu vas mourir d'une main ennemie, séparé de ta malheureuse mère! C'est la noblesse de ton père qui cause ta perte, après avoir fait le salut de tant d'autres; la vertu paternelle ne t'a point été secourable. Hymen funeste, qui me fit entrer dans la maison et partager le lit d'Hector! Devais-je donc mettre au jour une victime pour les Grecs, et non un roi pour l'opulente Asie? O mon enfant, tu pleures? As-tu le sentiment de tes maux? Pourquoi me saisir avec tes mains et t'attacher à ma robe comme un jeune oiseau réfugié sous mon aile? Hector ne viendra pas, armé de sa glorieuse lance; il ne sortira pas des entrailles de la terre pour te défendre; ses frères ne sont plus, la puissance des Phrygiens n'est plus; et tu vas rendre l'âme en tombant, ô déplorable chute! du haut de ces tours d'où l'on te précipitera sans pitié.

Tendre enfant que je presse entre mes bras, dont je respire la douce haleine! C'est donc en vain que ce sein t'a nourri, en vain que j'ai pris tant de peine, enduré tant de fatigues! Dis adieu à ta mère encore une fois, ce sera la dernière; jette tes bras autour de son cou, applique ta bouche sur sa bouche. O Grecs, cruels à l'égal des Barbares, pourquoi tuez-vous cet enfant? que vous a-t-il fait? Et toi, rejeton de Tyndare[1], non, tu n'es pas issue de Jupiter: le Génie du mal, la Haine, le carnage, la Mort, tous les monstres que nourrit la terre, voilà ta famille, tes parents! Oserai-je jamais soutenir que tu doives le jour à Jupiter, toi, le fléau de tant de Barbares et de Grecs? Meurs! car ce sont tes beaux yeux qui ont perdu honteusement l'illustre empire des Phrygiens. Eh bien! emportez cet enfant, précipitez-le, si telle est votre envie; nourrissez-vous de sa chair : puisque les dieux veulent notre perte, je ne saurais le soustraire au trépas. Cachez ce misérable corps, jetez-le au fond de vos vaisseaux. Le bel hyménée auquel je marche, après l'arrêt de mort rendu contre mon fils! (Elle sort.)

LE CHŒUR. Malheureuse Troie! que de victimes a faites une seule femme et son hymen odieux!

TALTHYBIUS. Allons! enfant, arrache-toi aux embrassements de ta malheureuse mère, et monte au sommet de ces tours qu'ont possédées tes pères, et où l'arrêt des Grecs t'a condamné à mourir. — Saisissons-le. — C'est à un héraut dont le cœur est peu sensible à la pitié et à la honte qu'il convient de porter de pareils ordres. (Il sort et emmène Astyanax.)

HÉCUBE. O mon enfant! ô fils de mon malheureux fils! tu nous es ravi, à ta mère et à moi, par un injuste arrêt. Que devenir? que faire pour toi, infortuné? Je ne puis

1. Hélène.

que frapper ma tête, meurtrir ma poitrine à ton intention : c'est l'unique ressource qui me reste. Je pleure sur ma patrie, je pleure sur toi. La mesure n'est-elle pas comble? Que nous manque-t-il enfin pour avoir épuisé complétement la coupe du malheur?

LE CHŒUR. O Télamon, roi de Salamine, nourrice des abeilles, de cette île baignée de tous côtés par les flots et qui touche aux collines sacrées où Minerve montra pour la première fois les verts rameaux de l'olivier, céleste couronne, ornement de l'opulente Athènes : tu vins jadis, tu vins de la Grèce pour signaler ta valeur avec le fils d'Alcmène armé de son arc, et pour renverser Ilion, ma patrie, alors que ce héros, irrité de la perte de ses coursiers[1], amena sur ces bords la fleur des guerriers grecs. Il arrêta ses rapides navires à l'embouchure du large Simoïs, amarra ses poupes au rivage et tira du vaisseau ses flèches inévitables qui devaient donner la mort à Laomédon; il livra aux flammes les murs construits par Apollon et dévasta le sol troyen. Attaqués deux fois, deux fois les remparts d'Ilion succombèrent à l'effort des lances meurtrières. C'est donc en vain, ô jeune Troyen[2], qui marches avec grâce au milieu des coupes dorées, c'est en vain que tu t'acquittes du glorieux emploi d'échanson de Jupiter : le feu dévore la terre qui t'a vu naître! Les rivages retentissent de cris plaintifs; et, telles que l'oiseau qui déplore la perte de ses petits, les unes pleurent leurs époux, les autres leurs fils ou leurs vieilles mères. Ces bains si frais, ces champs de course, ces gymnases ne sont plus; assis aux côtés de Jupiter, tu gardes sur ton jeune et gracieux visage la même sérénité; et cependant la lance des Grecs a dé-

1. Laomédon refusa à Hercule les chevaux qu'il lui avait promis pour prix de la délivrance d'Hésione.

2. Ganymède.

truit l'empire de Priam! Amour! Amour! qui vins jadis dans le palais de Dardanus, où t'appelaient les Immortels, à quel degré de grandeur tu élevas alors la ville de Troie en lui ménageant de célestes alliances! Loin de moi la pensée d'en faire un reproche à Jupiter; mais l'Aurore aux ailes blanches a éclairé de ses rayons, si chers aux mortels, cette terre désolée; elle a contemplé la ruine de Pergame, bien qu'elle eût choisi parmi nous l'époux[1] qui devait la rendre mère; un char doré, attelé de quatre chevaux, descendit du ciel et enleva cet époux, dont l'hymen fit concevoir à notre patrie les plus grandes espérances; mais les amours des dieux n'ont été d'aucun secours à Troie.

MÉNÉLAS. Combien me paraît brillante la lumière du soleil en ce jour où je dois recouvrer mon épouse Hélène! Vous voyez en moi ce Ménélas qui a supporté tant de travaux; ces guerriers appartiennent à l'armée grecque. Si je suis allé à Troie, c'est moins, comme on le croit, pour reprendre une épouse que pour me venger de l'hôte perfide qui l'avait enlevée de mes foyers. Grâce aux dieux, il a subi sa peine[2]; lui et sa patrie sont tombés sous les coups des Grecs. Je viens pour emmener cette Lacédémonienne (car il m'en coûte de prononcer le nom de celle qui fut mon épouse) : elle est dans cette tente qui renferme les captives, au nombre des autres Troyennes. Les Grecs qui l'ont péniblement reconquise par les armes me laissent libre de la faire mourir ou de lui laisser la vie et de la reconduire en Argos. Moi, j'ai résolu de ne pas lui donner la mort à Troie, mais de l'embarquer pour la Grèce, où elle expiera par son supplice le meurtre de ceux de mes amis qui ont péri

1. Tithon.
2. Pâris fut tué par Philoctète armé des flèches d'Hercule.

sous les murs d'Ilion. — Allez, serviteurs, entrez dans cette tente, amenez ici, en la traînant par les cheveux, cette femme souillée de tant de sang. Quand le souffle des vents sera favorable, nous l'emmènerons en Grèce.

HÉCUBE. O toi, qui portes la terre et as ton siége sur la terre, quelle que soit ton essence, difficile à connaître, nécessité de la nature ou intelligence des mortels! je t'adore, ô Jupiter : car, à travers des voies mystérieuses, tu diriges avec justice toutes les choses humaines.

MÉNÉLAS. Qu'est-ce à dire? pourquoi cet hommage nouveau rendu aux dieux?

HÉCUBE. Je t'approuve, Ménélas, si tu fais périr ton épouse. Mais fuis, de peur qu'à sa vue l'amour ne s'empare de toi : car elle fascine les yeux des hommes, renverse les cités, embrase les maisons : tel est l'empire de ses charmes! Je la connais, vous la connaissez aussi, toi et ceux qui ont souffert avec toi.

HÉLÈNE. Ménélas, voilà un début bien fait pour m'effrayer! c'est par la force et entre les bras de tes serviteurs que je me vois entraînée hors de cette tente. Mais bien que je sois à peu près certaine de t'être odieuse, je veux néanmoins te demander ce que les Grecs et toi vous avez décidé de moi.

MÉNÉLAS. Il n'a rien été spécifié; mais l'armée entière m'a autorisé à faire mourir la femme qui fut coupable envers moi.

HÉLÈNE. M'est-il donc permis de me justifier de ce reproche et d'établir que, si je meurs, ce sera injustement?

MÉNÉLAS. Je ne suis pas venu pour discuter, mais pour te mettre à mort.

HÉCUBE. Écoute-la, Ménélas; ne lui refuse pas, avant qu'elle meure, cette satisfaction, et permets-moi de réfuter ses raisons : car tu ne connais aucun de ses méfaits

à Troie; il suffira de les résumer tous pour que son arrêt de mort soit irrévocable.

MÉNÉLAS. Je lui accorde un simple délai; qu'elle parle, si telle est son envie. Mais elle saura que c'est à toi, et non à elle, que je fais cette concession.

HÉLÈNE. Peut-être, que j'aie l'air d'avoir tort ou raison, ne me répondras-tu pas et me traiteras-tu en ennemie; mais j'irai au-devant des reproches que je prévois que tu m'adresseras, et à tes griefs j'opposerai les miens. La première cause de tous nos maux est celle qui mit Pâris au monde; le vieillard [1] qui n'a pas tué à sa naissance cet enfant, pareil à une torche incendiaire, est responsable, après elle, de la perte de Troie et de la mienne. Apprends quelle a été la suite des événements : Alexandre [2] fut appelé à prononcer entre trois déesses : Pallas lui promit qu'il ruinerait la Grèce à la tête des Phrygiens; Junon lui garantit l'empire de l'Asie et de l'Europe, s'il jugeait en sa faveur; Vénus, exaltant mes charmes, s'engagea à me donner à lui, si elle obtenait sur ses rivales la palme de la beauté. Considère les effets de son choix : Vénus l'emporta, et telle a été pour la Grèce l'heureuse conséquence de mon hymen, que vous n'avez pas été vaincus par les armes ni soumis au joug des Barbares. Mais ce qui a fait le bonheur de la Grèce a causé ma perte : vendue au prix de la beauté, je me vois outrageusement accusée, quand j'aurais mérité d'avoir le front ceint d'une couronne. Tu vas dire que je n'ai point encore abordé le point en litige et expliqué comment j'ai pu quitter furtivement tes foyers. Mon mauvais Génie (appelle-le à ton gré Alexandre ou Pâris) est venu, accompagné d'une déesse toute-puissante; et

1. Priam.
2. Le même que Pâris.

toi, ô le plus lâche des hommes, tu l'as laissé dans ta maison, et, quittant Sparte, tu as fait voile pour la Crète [1]. Eh bien! ce n'est pas toi, c'est moi que j'interrogerai sur ce point : dans quelle pensée ai-je fui la maison pour suivre un étranger, abandonnant ma patrie et mes foyers? Ah! punis une divinité, et montre-toi plus puissant que Jupiter, qui commande souverainement à tous les dieux, mais obéit à Vénus; moi, je suis excusable. Mais voici ce que tu pourrais me reprocher avec une apparence de raison : lorsque Pâris fut mort et descendu sous la terre, j'aurais dû, puisque l'époux que les dieux m'avaient donné n'était plus, quitter sa maison et me rendre aux vaisseaux des Grecs. C'est là précisément ce que je voulais faire : j'en atteste les gardiens des tours et les éclaireurs établis sur les remparts, qui m'ont surprise plus d'une fois à me glisser à l'aide d'une corde du haut des murs jusqu'à terre. Quant à mon nouvel hymen avec le Troyen Déiphobe [2], c'est de force et contre le gré des Phrygiens que je suis devenue son épouse. Comment donc mériterais-je de périr de ta main, ô Ménélas, puisque celui-ci m'a épousée malgré moi, et que ma beauté ne m'a valu, au lieu du prix de la victoire, qu'un amer esclavage? Si tu prétends triompher des dieux, tu fais preuve d'une folle présomption.

LE CHŒUR. Reine, défends tes enfants et ta patrie; confonds ses raisonnements : car elle parle bien, si elle agit mal; c'est là une contradiction funeste.

HÉCUBE. Je commencerai par plaider la cause des déesses, et je prouverai l'injustice de ses paroles. Je ne crois pas, pour mon compte, que Junon et la chaste

1. Il était allé recueillir l'héritage de son aïeul maternel.

2. Quand Pâris eut été tué par Philoctète, Déiphobe sortit vainqueur du combat dont Hélène était le prix et épousa la veuve de son frère.

Pallas aient poussé la démence, l'une jusqu'à vendre Argos aux Barbares, l'autre jusqu'à réduire Athènes sous le joug des Phrygiens, lorsque, cédant à l'attrait du jeu et à la coquetterie, elles vinrent sur le mont Ida se disputer le prix de la beauté. Et pourquoi Junon aurait-elle nourri un si vif désir d'être belle? était-ce pour prendre un époux plus grand que Jupiter? Minerve recherchait-elle l'alliance de quelqu'un des dieux, elle qui, fuyant l'hymen, a demandé à son père de rester vierge? Ne prive point de sens des déesses, pour pallier ton crime; tu ne persuaderas pas les sages. Tu as dit que Vénus, et c'est le comble du ridicule, avait accompagné mon fils dans la maison de Ménélas; ne pouvait-elle, tout en demeurant tranquille dans le ciel, te transporter dans Ilion avec la ville même d'Amycles[1]? La vérité est que mon fils était doué d'une rare beauté, et que ton cœur, en le voyant, s'est substitué à Vénus : car les mortels rapportent à Vénus toutes leurs folies, et le nom d'*Aphrodite* commence justement comme celui d'*Aphrosyne*[2]. En voyant Pâris vêtu avec le luxe des Barbares et resplendissant d'or, ton âme conçut pour lui une violente passion. Tu vivais modestement en Argos, et tu espérais, en quittant Sparte, noyer dans tes profusions la ville des Phrygiens où l'or coulait à flots; le palais de Ménélas ne te suffisait pas pour étaler ton luxe effréné. Mais tu prétends que mon fils t'a emmenée de force; qui donc parmi les Spartiates s'en est aperçu? ou quels cris plaintifs as-tu poussés, alors que Castor et son frère, encore vivants, n'avaient pas pris place parmi les astres? Quand tu fus arrivée à Troie, amenant les Grecs à ta suite, et que la lutte eut commencé, tu

1. Ville de Laconie et résidence de Tyndare, père d'Hélène.
2. Aphrosyne (ἀφροσυνη), la Folie.

vantais Ménélas, si l'on te parlait de ses succès, afin que mon fils s'affligeât d'avoir en amour un rival redoutable; et, si les Troyens obtenaient l'avantage, Ménélas n'était plus rien; les yeux toujours attachés sur la fortune, tu songeais uniquement à en suivre les vicissitudes, sans souci de la vertu. Et tu prétends après cela que tu voulais fuir secrétement en glissant à l'aide d'une corde du haut des remparts, comme si tu restais ici malgré toi! Où t'a-t-on surprise à suspendre ces cordes ou à aiguiser un glaive? Voilà ce qu'aurait fait une noble femme, qui eut regretté son premier époux. Cependant je ne cessais pas de te donner des avis : « Ma fille, éloigne-toi, disais-je; laisse mes fils contracter d'autres alliances : je t'aiderai à rejoindre secrétement les vaisseaux grecs; mets un terme à la lutte des Grecs et des Troyens. » Mais tu accueillais mal ces conseils. Tu étalais ton orgueil dans la maison de Pâris, et tu voulais être adorée par les Barbares : voilà à quoi tu attachais du prix. Et tu oses, après cela, te montrer, parée des plus beaux atours, et tu contemples le même ciel que ton époux, ô femme abominable! quand tu devrais paraître en public, dans une humble contenance, couverte de haillons, tremblante de peur et la tête rasée! car la modestie te sied mieux que l'impudence, après les crimes que tu as commis. — Veux-tu savoir, Ménélas, comment je conclus? Honore la Grèce en tuant cette femme, comme il est digne de toi, et apprends par son exemple aux autres femmes que la mort est le châtiment dû à celle qui a trahi son époux.

LE CHŒUR. Ménélas, montre-toi digne de tes ancêtres et de ta maison, en punissant ton épouse; fais preuve de courage vis-à-vis de tes ennemis, pour que les Grecs ne t'accusent pas de pusillanimité.

MÉNÉLAS. Je pense comme toi qu'elle a quitté volon-

lairement ma maison pour entrer dans le lit d'un étranger, et que Vénus ne figure que pour la montre dans son discours. — Va trouver les bourreaux qui te lapideront; expie par une prompte mort les longues souffrances des Grecs, et apprends à ne plus me déshonorer.

HÉLÈNE. Ah! par tes genoux que j'embrasse, ne me tue pas en m'imputant des maux qui sont l'ouvrage des dieux, mais pardonne-moi.

HÉCUBE. Ne trahis pas tes compagnons dont elle a causé la mort. Je t'implore pour eux et pour mes enfants.

MÉNÉLAS. Cesse, Hécube : elle ne me touche guère. Je charge mes serviteurs de la transporter à la poupe de nos vaisseaux qui la conduiront en Grèce.

HÉCUBE. Qu'elle ne monte pas sur le même vaisseau que toi.

MÉNÉLAS. Et pourquoi? est-elle plus pesante qu'auparavant?

HÉCUBE. L'amour ne s'éteint jamais au cœur de l'amant, quelle que soit l'inconstance de l'objet aimé.

MÉNÉLAS. Il sera fait selon ton désir : elle ne montera pas sur le même vaisseau que moi. Arrivée en Argos, elle périra d'une mort cruelle et digne d'elle, et son exemple apprendra à toutes les femmes à garder les lois de la pudeur. C'est chose difficile; toutefois son supplice mettra un frein à leur folie, fussent-elles pires encore.

LE CHŒUR. Ainsi donc, ô Jupiter, tu as livré aux Grecs le temple où l'on t'adorait à Ilion, et l'autel où brûlait l'encens, et la flamme des gâteaux sacrés, et la fumée de la myrrhe montant dans les airs, et la citadelle sacrée de Pergame[1], et les bois de l'Ida où croît

1. Elle renfermait les temples de Jupiter et de Minerve.

le lierre et qu'arrose une eau glacée[1], et sa cime que frappent les premiers rayons du soleil, foyer d'une clarté divine! Plus de sacrifices pour toi! adieu les chœurs sacrés, dont les accents religieux résonnent dans les ténèbres, et les veilles passées en l'honneur des dieux, et les simulacres d'or, et les fêtes phrygiennes douze fois répétées au retour de la pleine lune! Je me demande si tu songes à tout cela, assis sur le trône céleste, dans la région éthérée, alors que périt ma patrie, consumée par l'ardeur dévorante du feu. O cher époux! tu n'es plus, et ton ombre erre privée de la sépulture et de l'eau lustrale; et moi, je serai transportée à travers les mers, sur un navire aux ailes rapides, dans Argos, nourrice des coursiers, où s'élèvent jusqu'au ciel les remparts de pierre bâtis par les Cyclopes. Nos enfants se pressent en foule aux portes; ils s'attachent à nos vêtements et crient d'une voix faible : « Hélas! ma mère, les Grecs me séparent de toi et m'emportent loin de tes yeux sur un noir vaisseau pour me conduire à force de rames ou dans l'île sacrée de Salamine, ou sur le sommet de l'isthme[2] que baignent deux mers et où s'ouvrent les portes du royaume de Pélops. Puisse, alors que le vaisseau de Ménélas fendra les flots, le feu du ciel, tel qu'il éclate dans la mer Égée, tomber, lancé à deux mains, sur le navire qui m'entraîne toute en larmes loin d'Ilion, ma patrie, pour être l'esclave des Grecs, et qui porte à la fille de Jupiter ces miroirs d'or, délices des jeunes filles! Puisse Ménélas ne revoir jamais le sol lacédémonien, et les foyers paternels, et la ville de Pitane[3], et le temple de Minerve aux portes d'airain, maintenant qu'il est

1. L'eau du Scamandre.
2. L'isthme de Corinthe.
3. Ville de Laconie, sur les bords de l'Eurotas.

rentré en possession de son épouse, opprobre de la Grèce et fléau d'Ilion! — Ah! ah! de nouveaux malheurs ne cessent d'accabler cette terre. Voyez, épouses infortunées des Troyens, voyez le corps d'Astyanax que les Grecs ont cruellement précipité du haut des tours.

TALTHYBIUS. Hécube, un seul vaisseau, resté sur ces bords, va transporter sur les rivages de la Phthiotide le reste des dépouilles du fils d'Achille; quant à Néoptolème, il a mis à la voile, à la nouvelle des malheurs survenus récemment à Pélée, que le fils d'Acaste, Pélias, aurait chassé de sa patrie[1]. Aussi est-il parti plus tôt qu'il ne le souhaitait, emmenant avec lui Andromaque, dont la douleur m'a arraché bien des larmes, quand je l'ai vue quitter le sol troyen en pleurant sa patrie et en saluant le tombeau d'Hector. Elle a demandé à Néoptolème la faveur d'ensevelir le corps de son fils qui a rendu l'âme, précipité du haut de ces murs. Quant à ce bouclier d'airain, l'effroi des Grecs, dont le père de cet enfant couvrait sa poitrine, Andromaque, pour ne pas l'emporter dans la demeure de Pélée et le rendre témoin du déplorable hymen qu'elle va former, a demandé qu'Astyanax y fût déposé: il lui tiendra lieu d'un cercueil de cèdre, d'un monument de pierre. Je remets donc en tes mains le cadavre du fils d'Hector, pour que tu le pares de voiles et de couronnes, autant qu'il dépend de toi et que ta situation le permet: car elle est partie, et l'empressement de son maître ne lui a pas laissé le temps de donner la sépulture à son fils. Quand tu auras paré le corps, et que la terre l'aura recouvert, nous mettrons à la voile. Toutefois, il est un devoir pénible dont je t'ai exemptée : en traversant les

1. Suivant une autre tradition, Acaste et sa femme furent mis à mort par Pélée.

eaux du Scamandre, j'ai baigné le corps et lavé les plaies. Je pars donc pour lui creuser un tombeau, afin que, hâtant l'un et l'autre l'accomplissement de ces soins, nous nous embarquions pour la patrie. (Il sort.)

HÉCUBE. Déposez à terre le bouclier rond d'Hector, triste objet qui ne réjouit point mes yeux. O Grecs, dont la valeur guerrière pèse plus que la sagesse, pourquoi, par crainte d'un enfant, avoir commis ce meurtre inouï? Il aurait peut-être un jour relevé Troie tombée? Vous comptiez donc pour rien, alors que nous succombions malgré les brillants exploits d'Hector, secondé de tant de bras valeureux; et maintenant que Troie est prise, que les Phrygiens sont anéantis, vous avez eu peur d'un faible enfant! Fi d'une frayeur que la raison ne justifie point! Enfant chéri! quelle fin déplorable! Si au moins tu étais mort pour ta patrie, ayant joui de la jeunesse, de l'hymen, de la royauté qui nous égale aux dieux, tu aurais été heureux, si de tels biens donnent le bonheur. Ces biens, tu les as vus, tu les as connus par la pensée, mais sans en avoir conscience, et tu n'as point profité des avantages que ta maison te réservait. Tête infortunée! comme les murs de ta patrie, ouvrage d'Apollon, t'ont misérablement dépouillé de ces cheveux bouclés que ta mère arrangeait avec tant de soin et couvrait de ses baisers! Voyez ces os fracassés, d'où le sang découle... j'écarte de repoussantes images... O mains, qui offriez avec celles d'un père une si aimable ressemblance, je vous retrouve, mais toutes brisées. O bouche chérie, d'où sortaient tant de fières paroles, c'en est fait de tes promesses! Attaché à ma robe, tu me disais : « Mère, je couperai en ton honneur ma flottante chevelure, je mènerai à ta tombe la troupe de mes compagnons, et je t'adresserai de tendres adieux. » Ce n'est pas toi qui me pleures; c'est moi, chargée d'ans, sans pa-

trie, sans postérité, qui ensevelis ton jeune et malheureux corps. Hélas! tant de baisers, de soins, de nuits sans sommeil, tout cela est perdu. Qu'écrira donc le poëte sur ton monument? « Les Grecs ont tué cet enfant qui leur faisait peur. » Inscription honteuse pour la Grèce. Privé de l'héritage de ton père, tu auras du moins son bouclier d'airain pour te servir de cercueil. Et toi, qui protégeais le beau bras d'Hector, tu as perdu ton vaillant possesseur. Que j'aime à voir l'empreinte qu'a gardée ton anneau, et sur ton contour arrondi la trace de la sueur qui ruisselait du front d'Hector, lorsque, dans les travaux de la guerre, il t'approchait de ses joues! Allez, apportez de quoi parer ce malheureux corps, autant que le permet notre fortune présente; le sort ne me laisse pas de quoi te faire de pompeuses funérailles; tu recevras du moins ce que je possède. Insensé le mortel qui, croyant à la durée du bonheur, se livre à la joie! La fortune est d'humeur pareille à l'homme qu'un transport furieux pousse çà et là. Nul n'est toujours heureux.

LE CHŒUR. Voici les captives portant dans leurs mains ces débris des dépouilles phrygiennes, pour que tu en pares le corps d'Astyanax.

HÉCUBE. Cher enfant, tu n'as pu vaincre tes rivaux à ces exercices du cheval et de l'arc que prisent les Phrygiens sans s'y livrer outre mesure[1]. Ta mère t'offre ces ornements, restes de l'héritage paternel : ce qui t'appartenait jadis, l'odieuse Hélène te l'a ravi; c'est elle aussi qui t'a ôté la vie et qui a ruiné toute ta maison.

LE CHŒUR. Ah! ah! tu me perces le cœur! O prince, qui régnas jadis sur ma patrie!

HÉCUBE. Ces ornements que tu devais revêtir le jour

1. Trait de satire dirigé contre les Spartiates.

de ton hymen, en épousant la plus illustre des filles de l'Asie, j'en pare ton corps privé de vie. Et toi qui fus jadis l'instrument de nombreux trophées, bouclier chéri d'Hector, reçois cette couronne : arme immortelle, tu partageras le tombeau du mort; tu mérites plus d'être honoré que les armes de l'astucieux et pervers Ulysse.

LE CHŒUR. Hélas! hélas! la terre, ô mon enfant, recevra ta dépouille arrosée de larmes amères. Pleure, mère infortunée!

HÉCUBE. Hélas! hélas!

LE CHŒUR. Chante l'hymne des morts.

HÉCUBE. Malheur! malheur!

LE CHŒUR. Oui, je gémis sur tes infortunes déplorables.

HÉCUBE. Je vais bander les plaies, médecin de nom, sinon de fait : ton père, chez les morts, achèvera mon œuvre.

LE CHŒUR. Frappe, que ton front résonne sous les coups de ta main. Hélas! hélas!

HÉCUBE. Chères femmes!

LE CHŒUR. Hécube, explique à tes compagnes le sens de tes paroles.

HÉCUBE. Les dieux ne me réservaient donc que des malheurs, et Troie était entre toutes les villes l'objet de leur haine! O inutiles sacrifices! Si une divinité cruelle ne nous avait abattus et renversés sur le sol, nous serions demeurés obscurs, et les Muses n'auraient pas transmis à la postérité le souvenir de nos infortunes. Allez, enfermez ce corps dans la tombe : car il a reçu les honneurs funèbres qui lui étaient dus. Les morts tiennent peu, je crois, à de pompeuses obsèques : cette vaine pompe n'est bonne qu'à flatter l'orgueil des vivants.

LE CHŒUR. Ah! ah! mère infortunée, qui faisait reposer sur toi les plus chères espérances de sa vie! On

LE CHŒUR. Bientôt vous tomberez, sans nom, sur ce sol chéri.

HÉCUBE. La poussière, emportée dans les airs, comme la fumée que le vent dissipe, effacera jusqu'à la trace de ma demeure.

LE CHŒUR. Le nom même de cette terre disparaîtra; chacune de nous pleure la perte d'un bien; et la malheureuse Troie n'est plus.

HÉCUBE. Avez-vous compris? avez-vous entendu?

LE CHŒUR. C'est Pergame qui s'écroule.

HÉCUBE. C'est l'ébranlement d'une ville entière qui va s'abîmer. Ah! soutenez-moi, pieds chancelants; conduisez-moi à cette vie de servitude que je vais commencer.

LE CHŒUR. O ville malheureuse! Il n'en faut pas moins porter tes pas vers les vaisseaux des Grecs.

NOTES DE J. RACINE

SUR

EURIPIDE[1]

L'*État des livres que M. Racine* (Louis Racine) *a remis à la Bibliothèque du Roi* indique un « *Euripide* grec, édition d'Alde, in-8°, où se trouvent quelques-unes de ses notes (*des notes de Jean Racine*) sur deux tragédies. » Outre cette édition aldine, le *Quérard* place dans la bibliothèque de Racine un *Euripide* de l'édition de Paul Estienne (1602), appartenant à la Bibliothèque de Toulouse.

Ces deux exemplaires sont les seuls sur les marges desquels nous ayons pu recueillir des notes de Racine ; mais c'est pour les tragédies d'Euripide surtout que nous aurions peine à croire qu'il n'y ait pas eu d'autres volumes annotés par lui, qui se sont perdus ou dont l'existence nous a échappé. Le tragique grec que Racine a surtout imité, et qu'il avait par conséquent étudié avec tant de soin, a dû, ce nous semble, être lu plusieurs fois par lui, la plume à la main, et lui fournir plus d'observations critiques qu'on n'en trouve dans les exemplaires susdits des éditions d'Alde et de Paul Estienne. Sur les marges du premier de ces exemplaires, qui est conservé à la Bibliothèque nationale, l'auteur d'*Iphigénie* et de *Phèdre* n'a point laissé de notes sur l'*Iphigénie à Aulis*, et s'est contenté d'en souligner au crayon quelques passages peu nombreux ; il s'est un peu plus occupé de l'*Hippolyte porte-couronne ;* mais son annotation de cette pièce est bien courte, et ne va pas au delà du *Prologue*. Sur les marges du second, on trouve une seule observation sur un passage de l'*Iphigénie*, deux sur des vers de l'*Hippolyte*. Remarquons aussi que, dans l'un ni dans l'autre exemplaire, l'*Alceste* ni l'*Iphigénie en Tauride* n'ont laissé trace du travail dont ils auraient été l'objet pour Racine. Il avait cependant, on le sait, entrepris, en un temps de sa vie qu'il n'est pas possible de déterminer, d'emprunter aussi à Euripide ces deux sujets de tragédies. Qui ne pensera que Racine, au moment où il préparait les deux *chefs-d'œuvre* qu'il a transportés de la scène grecque sur la scène française, comme aussi à celui où il esquissait le plan d'une *Iphigénie en Tauride* et d'une *Alceste*, a sans doute fait sur quelque exemplaire, différent de ceux que nous connaissons, une étude bien plus détaillée de son modèle ? Il nous paraît à peu près certain que les notes sur les volumes des deux éditions dont nous avons parlé ont été faites avant ce moment, et lorsque Racine ne songeait encore à traiter aucun de ces sujets. Pour Euripide comme pour Sophocle, nous croyons

1. Cet appendice est extrait du tome VI des œuvres de J. Racine. Édition Paul Mesnard.

vraisemblable que la plus ancienne des deux éditions annotées par Racine (celle d'Alde) l'a été la première. C'est d'elle en conséquence que nous parlerons d'abord. Dans l'édition de Paul Estienne, les développements plus longs donnés aux notes sur les *Phéniciennes* qu'aux notes sur les autres pièces pourraient faire penser que ce travail est du temps où Racine avait déjà formé le projet d'écrire ses *Frères ennemis*. Toutefois aucune de ses remarques sur la tragédie d'Euripide n'est de nature à établir la certitude de cette conjecture.

L'exemplaire de l'édition d'Alde forme deux tomes in-8°, à la fin de chacun desquels on lit : *Venetiis apud Aldum mense februario M.D.III. Le Philologue*, que nous avons déjà deux fois cité, a donné au tome VI (p. 121-129), avec une exactitude à peu près irréprochable, les notes que nous avons nous-mêmes recueillies à notre tour sur cet exemplaire. L'annotation y commence à *Médée*, qui est la quatrième tragédie du tome I; les trois tragédies précédentes, *Hécube*, *Oreste* et *les Phéniciennes*, ne sont pas annotées.

NOTES SUR *MÉDÉE*.

Vers 1-45. La nourrice de Médée fait le Prologue. Elle le fait avec passion et explique l'état des affaires.

Vers 1. (Εἴθ' ὤφελ' Ἀργοῦς....) Cicéron cite souvent ce vers[1] :

Utinam ne in nemore Pelio..., etc.

Vers 20. (Μήδεια δ' ἡ δύστηνος.) Description de la douleur de Médée.

Vers 36. (Στυγεῖ δὲ παῖδας....) Il (*Euripide*) prépare le meurtre de ses enfants.

Vers 44. (Δεινὴ γὰρ....) Il est dangereux d'offenser Médée.

Vers 49. (Παλαιὸν εἰκὼν κτῆμα....) Scène 1. Le gouverneur des enfants de Médée les amène sur la scène. — Ainsi tout le sujet est expliqué par une nourrice qui s'entretient avec un pédagogue. Ils s'en acquittent bien et par de beaux vers; mais je doute que Sophocle eût voulu commencer une tragédie par de tels personnages.

Vers 57. (Ἥσθ' ἱμερός μ' ὑπῆλθε....) Elle rend raison pourquoi elle est venue sur la scène.

Vers 68. (Πεσσοὺς προσελθὼν....) (*Étant venu*) aux lieux où l'on joue aux dés.

Vers 79. (Νέον παλαιῷ, πρὶν τόδ' ἐξηντλημέναι.) Malheur nouveau avant que de s'être fait au premier.

Vers 83. (Ἤλυθε μὲν μή....) Plainte modeste d'un domestique.

Vers 86. (Ὡς πᾶς τις αὐτὸν τοῦ πέλας μᾶλλον φιλεῖ.) Amour-propre.

Vers 91. (Καὶ μὴ πέλαζε μητρὶ....) Cachez ces enfants à leur mère.

1. Voyez *ad Herennium*, II, 22; *de Inventione*, I, 49; *Topica*, 16; *de Finibus*, I, 2; *de Natura Deorum*, III, 30; *de Fato*, 18. La traduction latine citée par Cicéron est celle d'Ennius.

Vers 92. (Ἤδη γὰρ εἶδον ὄμμα....) Préparation de leur mort.

Vers 96. (Δύστανος ἐγώ....) Scène 2. Médée parle derrière la scène. Elle parle en s'écriant dans la douleur.

Vers 105. (Ἴτε νῦν, χωρεῖθ'....) La Nourrice fait rentrer les enfants.

Vers 109. (Μεγαλόσπλαγχνος, δυσκατάπαυστος.) Beaux mots pour décrire une femme implacable.

Vers 112 et 114. (Παῖδες, ὄλοισθε....) Médée souhaite que tout périsse.

Vers 119-121. (Δεινὰ τυράννων λήματα....) Les rois font de grandes fautes, ils savent mal obéir, et peuvent tout. Leurs colères sont affreuses.

Vers 123. (Ἔμοιγ' οὖν, εἰ μὴ μεγάλως....) Louanges de la vie médiocre.

Vers 181. (Ἔκλυον φωνὰν....) Le Chœur est de femmes corinthiennes. Elles viennent plaindre Médée quoique étrangère, parce que son époux lui manque de foi; et sa cause est la cause commune de tout le sexe.

Vers 144. (Αἴ αἴ διά μου κεφαλᾶς....) Médée souhaite la mort.

Vers 160. (Ὦ μεγάλα Θέμι....) Médée invoque Thémis et Diane, qui est la même qu'Hécate.

Vers 173. (Πῶς ἂν ἐς ὄψιν....) Le Chœur demande à voir Médée, pour essayer de la consoler.

Vers 187. (Καίτοι τοκάδος δέργμα λεαίνης....) Chagrin bien exprimé. — Médée est inaccessible à tous ses domestiques dans son chagrin.

Vers 192-197. (Οἵτινες ὕμνους....) On a inventé la musique pour les festins, où il n'y a déjà que trop de joie, et on n'a point songé à en inventer pour calmer les afflictions. — Cette moralité est agréable, mais peu tragique.

Vers 209. (Τὰν Ζηνὸς ὁρκίαν Θέμιν....) Thémis a amené Médée dans la Grèce, parce qu'elle s'est fiée aux serments.

Vers 214. (Κορίνθιαι γυναῖκες....) Scène 1 (*de l'acte II*). Médée sort.

Vers 215-217. (Οἶδα γὰρ πολλοὺς βροτῶν....) Pourquoi cette moralité, au lieu de dire simplement : *Je sors, puisque vous avez souhaité de me voir; et je ne veux pas passer dans votre esprit pour une femme superbe?* — On trouve superbes et ceux qui se cachent, et ceux qui se montrent.

Vers 220. (Ὅστις πρὶν ἀνδρὸς σπλάγχνον....) On hait des hommes sur leur physionomie.

Vers 231. (Γυναῖκές ἐσμεν ἀθλιώτατον φυτόν.) Malheur des femmes.

Vers 233. (Πόσιν πρίασθαι....) Nous achetons un maître bien cher.

Vers 238-251. (Ἐς καινὰ δ' ἔβη....) Tout cela est plus comique que tragique, quoique beau et bien exprimé.

Vers 244-247. (Ἀνὴρ δ' ὅταν τοῖς ἔνδον....) Quand un homme est chagrin chez soi, il n'a qu'à sortir, ce que nous ne pouvons pas.

Vers 251. (Θέλειμ' ἂν μᾶλλον ἢ τεκεῖν ἅπαξ.) Péril de l'accouchement.

Vers 252-259. (Ἀλλ' οὐ γὰρ αὐτὰς....) Médée rentre dans le sujet.

Vers 263. (Σιγᾶν....) Médée prie les Corinthiennes de garder le silence, si elle forme quelques desseins contre la vie de leur roi et de leur princesse. Quelle apparence? Euripide justifie cela le mieux qu'il peut par l'intérêt commun des femmes, qui sont toutes offensées en Médée.

Vers 263-266. (Γυνὴ γάρ τἄλλα μὲν φόβου πλέα.) La femme est craintive, et n'ose souffrir la lueur d'une épée; mais rien n'est plus terrible quand elle se croit offensée dans les droits de sa couche.

Vers 267. (Δράσω τάδε....) Le Chœur lui promet de se taire [1].

NOTES SUR *HIPPOLYTE*.

Vers 1. Vénus fait le Prologue. Elle déclare sa colère contre Hippolyte qui la méprise, et dit qu'elle le va perdre.

Vers 11. (Ἁγνοῦ Πιτθέως παιδεύματα.) Hippolyte avait été élevé chez le sage Pitthée, père d'Æthra, mère de Thésée.

Vers 12. (Τῆς δὲ γῆς Τροιζηνίας....) La scène est à Troëzène.

Vers 15. (Φοίβου δ' ἀδελφὴν....) Hippolyte ne sert que Diane.

Vers 27. (Ἰδοῦσα Φαίδρα....) Phèdre l'a vu à Athènes, aux sacrés mystères.

Vers 28. (Τοῖς ἐμοῖς βουλεύμασι.) Vénus, pour excuser Phèdre, dit qu'elle l'a fait devenir amoureuse.

Vers 34-36. (Ἐπεὶ δὲ Θησεὺς....) Thésée fuit Athènes pour le meurtre des Pallantides. — Il amène avec lui Phèdre à Troëzène.

Vers 42-48. (Δείξω δὲ Θησεῖ....) Vénus prédit le dénouement.

Vers 45. (Ἄναξ Ποσειδῶν....) Promesse de Neptune à Thésée.

Vers 48-50. (Τὸ γὰρ τῆς δ' οὐ πρετμήσω καλὸν....) Vénus sacrifie Phèdre pour se venger de son ennemi.

Vers 58. (Ἕπεσθ' ἀείδοντες....) Hippolyte entre avec un chœur de chasseurs.

Vers 274. (Πῶς δ' οὔ; τριταίαν....) Phèdre se veut laisser mourir de faim.

Vers 284. (Ἔκδημος ὢν γὰρ....) Thésée absent.

Vers 308-312. (Εἰ θανῇ προδοῦσα σοὺς....) Vous laisserez vos enfants esclaves d'Hippolyte [2].

1. Les notes de Racine sur *Médée* ne vont pas au delà de ce vers.

2. Là s'arrêtent les notes sur *Hippolyte*. Dans la scène de Phèdre et de la Nourrice (vers 177-361), que Racine a si admirablement imitée, on remarque,

NOTES SUR *LES BACCHANTES*.

Vers 1 et suivants. Bacchus dit qu'après avoir parcouru toute l'Asie, il vient en Grèce et commence par Thèbes, son pays, pour y faire reconnaître sa divinité, laquelle est niée par Penthée, le neveu de sa mère, et par les deux sœurs de sa mère, Ino et Agave, et presque par tous les Thébains. Il a pris pour cela la figure d'un jeune homme.

Vers 8. (Ἔτι ζῶσαν φλόγα.) Les fondements de la maison de Sémélé brûloient encore.

Vers 14. (Ἡλιοβλήτους πλάκας.) Champs exposés au soleil.

Vers 23 et 24. (Νεβρίδ' ἐξάψας χροὸς, Θύρσον τε δοὺς ἐς χεῖρα....) Peau de faon de cerf. — *Thyrse*, javelot fait de bois de lierre.

Vers 27. (Σεμέλην δὲ νυμφευθεῖσαν....) Calomnies contre Sémélé.

Vers 35 et 36. (Καὶ πᾶν τὸ θῆλυ....) Bacchus a fait autant de Bacchantes de toutes les Thébaines.

Vers 43–45. (Κάδμος μὲν οὖν....) Cadmus a abandonné l'empire à Penthée, fils de sa fille, ennemi de Bacchus.

Vers 50-52. (Ἢν δὲ Θηβαίων πόλις....) Bacchus dit que si les Thébains s'arment contre lui, il leur opposera une armée de Bacchantes.

Vers 64. (Ἀσίας ἀπὸ γᾶς,..) Le Chœur est de Bacchantes de Lydie, qui suivent Bacchus partout où il va.

Vers 72-74. (Ὦ μάκαρ, ὅστις....) Heureux qui est admis aux mystères des Dieux, et qui mène une vie pure.

Vers 101-104. (Ταυρόκερων θεὸν....) Bacchus avait des cornes de taureau, et était couronné de dragons. De là vient que les Bacchantes se couronnent de même.

Vers 109-113. (Καὶ καταβαχιοῦσθε....) Habillement des Bacchantes.

Vers 118. (Ἀφ ἱστῶν παρὰ....) Les femmes quittoient la quenouille.

outre les trois courtes notes que nous venons de donner, beaucoup de vers soulignés par lui; ce sont généralement ceux que, dans la scène correspondante de sa *Phèdre*, il s'est appropriés, et que nous avons eu à citer dans les notes sur cette tragédie.

Les deux tragédies qui suivent dans l'édition d'Alde, *Alceste* et *Andromaque*, n'ont pas été annotées. Dans *les Suppliantes*, beaucoup de vers sont soulignés au crayon rouge; mais il n'y a qu'une note, sur le passage qui est aux vers 861–867 :

Καπανεὺς δ' ἐστιν.... κ. τ. λ.

« Capanée. Idée d'un véritable homme de bien. » — L'*Iphigénie à Aulis*, l'*Iphigénie en Tauride*, *Rhésus* et *les Troyennes* sont sans notes.

Vers 121. (Ζάθεοί τε Κρῆτες....) Divins Crétois.

Vers 126-129. (Ἀνὰ δὲ βάκχια συντόνῳ.....) Instruments des Bacchantes et des hommes pleins de Bacchus. Le tambour de Cybèle, les flûtes et la voix.

Vers 139. (Αἷμα τραγακτόνου....) Bacchus aimoit le sang des boucs.

Vers 143 et 144. (Φέει δὲ γάλακτι πίδον....) Partout où il va, la terre coule de vin, de lait, de miel, et l'encens fume.

Vers 145-150. (Ὁ Βακχεὺς δ' ἔχων....) Bacchus porte un flambeau allumé, et inspire sa fureur par des chants et par des danses, abandonnant ses cheveux au vent.

Vers 149. (Ἰαχαῖς τ' ἀναπάλλων.) Chant de Bacchus pour exciter les Bacchantes.

Vers 156. (Βαρυβρόμων ὑπὸ τυμπάνων.) Tambours de grand bruit.

Vers 160. (Δωτὸς ὅταν εὐκέλαδος....) La flûte donne le signal de la danse.

Vers 170. (Τίς ἐν πύλαισιν....) Acte 1, scène 1. Tirésias vient appeler Cadmus, pour aller de compagnie sur la montagne de Cithéron se mêler aux Bacchantes.

Vers 177. (Στεφανοῦν τε κρᾶτα....) Ils se couronnoient de lierre.

Vers 186. (Γέρων γέροντα....) Vieillard qui en instruit un autre.

Vers 201 et 202. (Πατρὸς παραδοχάς..., οὐδεὶς αὐτὰ καταβάλλει λόγος.) Il s'en faut tenir à la religion de ses pères.

Vers 206-209. (Οὐ γὰρ διῄρηχ' ὁ Θεὸς....) Dieu n'accepte point les personnes[1].

Vers 215. (Ἔκδημος ὢν....) Scène 2. Penthée sort. Il est superbe et impie, sous prétexte de défendre les bonnes mœurs.

Vers 217-228. Penthée se plaint que toutes les femmes ont abandonné leurs maisons. Il dit que sous prétexte de célébrer les mystères de Bacchus, elles s'abandonnent à Vénus. Il en a fait enfermer une partie, et veut faire arrêter le reste.

Vers 234-236. (Il dit qu'il est arrivé un jeune homme enchanteur, beau, et ayant toutes les grâces de Vénus (*dans les yeux*, ὄσσοις) *i.* (*c'est-à-dire*) les yeux noirs.

Vers 237. (Ὃς ἡμέρας τε καὐφρόνας...) Il croit que Bacchus débauche les femmes.

Vers 240. (Παύσω....) Il menace de le faire mourir.

Vers 242. (Ἐκεῖνος εἶναί φησι....) Il ne croit point qu'il soit fils de Jupiter.

Vers 249 et 250. (Τιφισίαν ὁρῶ Πατέρα τε μητρὸς τῆς ἐμῆς....) Il se moque de Cadmus, son grand-père, et de Tirésias.

1. Racine a voulu rapprocher des vers d'Euripide le *Non est personarum acceptor Deus* de l'Écriture : voyez les *Actes des Apôtres*, chapitre x, verset 34, et beaucoup d'autres passages de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, où, avec quelque différence dans l'expression, se trouve la même pensée.

Vers 268. (Σὺ δ' εὔτροχον μὲν γλῶσσαν....) Grand parleur.

Vers 288-295. (Ἐπεί νιν ἥρπασ' ....) Tirésias justifie Bacchus et sa naissance. — Explication de la naissance de Bacchus, et de la cuisse de Jupiter, qui n'est autre chose qu'un endroit de l'air où Jupiter le fit nourrir.

Vers 296 et 297. (Ὄνομα μεταστήσαντες....) Cela est bien tiré par les cheveux [1].

Vers 298 et 299. (Ὁ δαίμων ὅδε · τὸ γὰρ βακχεύσιμον Καὶ τὸ μανιῶδες....) *N*ᵒⁱ. Façons de parler platoniciennes [2].

Vers 301-305. (Λέγειν τὸ μέλλον....) Qualités de Bacchus. Devin. Guerrier. Furieux.

Vers 311 et 312. (Μηδ', ἣν δοκῇς μὲν....) Mauvaises opinions d'un savant.

Vers 313. (Καὶ σπένδε καὶ βάκχευε....) Tirésias veut persuader Penthée d'honorer Bacchus.

Vers 314-318. (Οὐχ ὁ Διόνυσος....) Il justifie la chasteté des Bacchantes.

Vers 331. (Οἶκει μεθ' ἡμῶν....) Cadmus prie Penthée de se rendre.

Vers 337. (Ὁρᾷς τὸν Ἀκταίωνος ἄθλιον μόρον;) Actéon étoit cousin germain de Penthée.

Vers 341. (Δεῦρό σου στέψω κάρα....) Il veut couronner Penthée, qui le repousse.

Vers 350. (Καὶ στέμματ' ἀνέμοις....) Il (*Penthée*) fait renverser les couronnes et la chaire de Tirésias.

Vers 355. (Κἄνπερ λάθητε....) Penthée donne ordre qu'on arrête Bacchus.

Vers 360. (Κἀξαιτώμεθα....) Tirésias exhorte Cadmus à prier Bacchus pour son petit-fils.

Vers 365. (Γέροντε δ' αἰσχρὸν δύο πεσεῖν....) Deux vieillards qui tombent.

Vers 370-372. (Ὁσία πότνα Θεῶν....) O sainte et vénérable Thémis qui voles sur la terre avec des ailes d'or. — Le Chœur demande justice à Thémis des paroles injurieuses de Penthée contre Bacchus.

Vers 376. (Τὸν παρὰ καλλιστεφάνοις εὐφροσύναις....) Louanges de Bacchus, le père de la joie.

Vers 385. (Ἀχαλίνων στομάτων....) Bouches sans frein.

Vers 388-391. (Ὁ δὲ τᾶς ἡσυχίας....) *Beati mites* [3].

Vers 393. (Τὸ σοφὸν δ' οὐ σοφία....) *N*ᵒ. Ce n'est pas être sage que d'être si fin [4].

1. Cette remarque s'applique au rapprochement de μηρῷ et de ἁμάρτωσι.

2. Racine a souligné les mots δαίμων, βακχεύσιμον et μανιῶδες.

3. Racine cite les paroles de l'*Évangile de saint Matthieu*, chapitre v, verset 4.

4. Dans les dernières pièces de cette édition, qui sont *le Cyclope*, *les Héra-*

L'*Euripide*, de la Bibliothèque de Toulouse, annoté par Racine, a pour titre : ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ΤΡΑΓΩΔΙΩΝ ὅσαι σώζονται. *Euripidis tragœdiæ quæ extant. Cum latina Gulielmi Canteri interpretatione.... Excudebat Paulus Stephanus. Anno M.D.C.II. Coloniæ Allobrogum* (2 tomes in-4° en un volume). Sur le feuillet de titre est la signature de Racine. Il n'y a, dans cet exemplaire, de notes marginales que sur *les Phéniciennes*, l'*Hippolyte*, l'*Iphigénie en Aulide*, l'*Ion* et l'*Électre*, mais elles ne sont un peu nombreuses que sur la première de ces pièces. La *Nouvelle Revue encyclopédique* avait donné ces notes, en 1846, d'après la transcription de M. Félix Ravaisson. On les trouve dans la même livraison d'octobre où sont, comme nous l'avons dit, les notes sur l'*Électre* d'Eschyle. Nous avons, pour l'*Euripide*, comparé la transcription de M. Dulaurier, comme nous l'avions fait pour l'*Eschyle*.

NOTES SUR *LES PHÉNICIENNES*.

Vers 88. (Ὦ κλεινὸν οἴκοις....) Il (*le Pédagogue*) rend raison de sa sortie (*de la sortie d'Antigone*) sur la scène.

Vers 96 et 95. (Πάντα δ' ἐξειδὼς, φράσω Ἅ τ' εἶδον....) Il rend raison pourquoi il connoît tout dans l'armée.

Vers 120. (Τίς οὗτος ὁ λευκολόφας....) Tout ceci n'est point de l'action; mais le poëte a voulu imiter une chose qui est belle dans Homère, l'entretien d'Hélène et de Priam sur les murs de Troie[1].

Vers 179 et 180. (ὦ λιπαροζώνου θύγατερ Ἀελίου, Σελαναία....) La Lune fille du Soleil.

Vers 199. (ὦ Διὸς ἔρνος, Ἄρτεμι.) Diane fille de Jupiter[2].

Vers 201-205. (ὦ τέκνον....) Raison pourquoi Antigone rentre.

Vers 206-208. (Φιλόψογον γὰρ χρῆμα....) Les femmes aiment à parler.

Vers 210 et suivants. (Τύριον οἶδμα λιποῦσ', ἕβαν....) Le Chœur explique qui il est, et pourquoi il est encore à Thèbes[3].

Vers 218 et 219. (Ἀκαρπίστων Πεδίων Σικελίας....) Petite île qu'il appelle stérile, pour la distinguer de la grande.

clides, *Hélène*, *Ion*, *Hercule furieux*, on ne trouve pas de notes de Racine, si ce n'est une seule sur le vers 575 des *Héraclides* :

Ὥσπερ σύ · μηδὲν μᾶλλον ἀρκέσουσι γάρ.

« *I.* (*c'est-à-dire*) rien ne les fera plus longtemps durer. » Le sens donné par Racine, d'après un texte mal ponctué, n'est pas le véritable ; il paraît avoir vu dans ce passage une idée analogue à cette promesse qui accompagne, dans le *Décalogue*, le quatrième commandement : *Ut longo vivas tempore*. (*Deutéronome*, chapitre v, verset 16.)

1. Voyez l'*Iliade*, livre III, vers 161-242.

2. Racine a sans doute fait cette note et celle qui précède, parce que cette diversité de filiation de la Lune et de Diane lui a paru digne de remarque.

3. A la marge de la scolie sur le vers 210, Racine a écrit : « Raison pourquoi le Chœur est de femmes étrangères. »

Vers 268. (Τὰ μὲν πυλωρῶν κλεῖθρά μ' εἰσίδεξατο.) Polynice vient tout seul, s'assurant sur la parole qu'on lui a donnée.

Vers 272. (Ὧν οὕνεκ' ὄμμα πανταχῆ διοιστέον.) Il exprime son inquiétude.

Vers 311 et 312. (Ἰὼ, τέκνον, χρόνῳ Σὸν ὄμμα μυρίαις τ' ἐν ἁμέραις Προσεῖδεν.) Affection d'Iocaste en voyant son fils.

Vers 328. (Ἄπεπλος φαρέων λευκῶν....) Elle est habillée de deuil.

Vers 334. (Ἐπ' αὐτόχειρά τε σφαγάν.) Elle lui apprend l'état où est Œdipe.

Vers 346. (Ἐγὼ δ' οὔτι σοι πυρὸς ἀνῆψα φῶς.) Elle se plaint qu'elle n'a point été présente à ses noces.

Vers 358. (Δεινὸν γυναιξὶν αἱ δι' ὠδίνων γοναί.) *I.* (*c'est-à-dire*) que les douleurs de l'enfantement redoublent l'amour pour les enfants.

Vers 360. (Μᾶτερ, φρονῶν εὖ κοὐ φρονῶν ἀφικόμαν.) Polynice confesse lui-même son imprudence de venir parmi ses ennemis.

Vers 369 et 370. (Πολύδακρυς δ' ἀφικόμην Χρόνιος ἰδὼν μέλαθρα....) Tendresse pour les lieux où l'on est né.

Vers 377. (Ὡς δεινὸν ἐχθρὰ, μᾶτερ, εἰκείων φίλων.) Haine de parents.

Vers 380 et 381. (Τί δὲ κασίγνητοι δύο; Ἢ που στένουσι...;) Il demande des nouvelles de ses deux sœurs. M'ont-elles pleuré?

Vers 390 et 391. (Καὶ δή σ' ἐρωτῶ πρῶτον....) Ces interrogations ne sont point nécessaires au sujet; mais elles sont tendres et du caractère d'une mère.

Vers 394. (Ἓν μὲν μέγιστον, οὐκ ἔχει παῤῥησίαν.) Misères de l'exil.

Vers 402. (Ἔχουσιν Ἀφροδίτην τιν' ἡδεῖαν θεόν.) Les espérances ont une Vénus.

Vers 406. (Τὰ φίλων δ' οὐδὲν, ἤν τις δυστυχῇ.) Amis inutiles aux malheureux.

Vers 408. (Τὸ γένος οὐκ ἔδεσέ με....) Noblesse inutile.

Vers 411. (Πῶς δ' ἦλθες Ἄργος;...) Ceci est un peu plus du sujet.

Vers 418 et suivants. (Νὺξ ἦν....) Mariages de Polynice et de Tydée.

Vers 434. (Πάρεισι, λυπρὰν χάριν....) Il donne de l'honnêteté à Polynice, en exprimant sa douleur.

Vers 446. (Καὶ μὴν Ἐτεοκλῆς....) Il donne plus de violence à Étéocle.

Vers 450. (Τί χρὴ δρᾶν; ἀρχέτω δή τις λέγου.) Il ne veut pas nommer son frère.

Vers 451 et 452. (Ὡς ἀμφὶ τείχη....) Il marque qu'il a donné ses ordres pour cette entrevue.

Vers 455. (Ἐπίσχες· οὔτι τὸ ταχὺ τὴν δίκην ἔχει.) Les discours si prompts ne produisent rien de bon.

Vers 458. (Οὐ γὰρ τὸ λαμπρότατον εἰσορᾷς κέρδος.) Aversion d'É-

téocle contre son frère très-bien marquée. Ils ne veulent point [se] regarder.

Vers 467. (Κακῶν δὲ τῶν πρὶν μηδενὸς μνείαν ἔχειν.) Moyen de se réconcilier : c'est d'oublier le passé.

Vers 472 et 473. (Ἁπλοῦς ὁ μῦθος τῆς ἀληθείας ἔφυ, Κοὐ ποικίλων δεῖτ'....) La raison n'a pas besoin de longs discours.

Vers 480. (Δοὺς τῷδ' ἀνάσσειν πατρίδος ἐναυτοῦ κύκλον.) Il ne veut point non plus nommer son frère..

Vers 502 et 503. (Εἰ πᾶσι ταὐτὸ καλὸν ἦφυ....) Si tout le monde pensoit les mêmes choses, il n'y auroit point de disputes.

Vers 507. (Ἄστρων ἀνιδέσθαι' ἡλίου πρὸς ἀνατολὰς....) Envie de régner.

Vers 524. (Πρὸς ταῦτ' ἴτω μοι πῦρ, ἴτω δὲ φάσγανα....) Fureur de régner.

Vers 531. (Ὦ τέκνον, οὐχ ἅπαντα τῷ γήρᾳ καλά....) Discours d'Iocaste bien convenable à une mère.

Vers 534. (Τί τῆς κακίστης δαιμόνων...;) A Étéocle[1]. — Contre l'ambition.

Vers 546 et 547. (Νυκτός τ' ἀφεγγὲς βλέφαρον, ἡλίου τε φῶς Ἴσον βαδίζειν....) Égalité.

Vers 558 et 559. (Οὔ τοι τὰ χρήματ' ἴδια....) Les biens sont des dépôts que les Dieux retirent quand ils veulent.

Vers 575. (Τροπαῖα πῶς ἀναστήσεις δορός;) Où dresseras vous vos trophées?

Vers 591. (Μᾶτερ, οὐ λόγων ἔστ' ἀγὼν....) Violence d'Étéocle.

Vers 599. (Ἔγχυς, οὐ πρόσω βέβηκας. Εἰς χέρας λύσεις ἁμάς;) Ceci est extrêmement vif.

Vers 618–620. (Πατέρα δέ μοι δὸς ἰδεῖν.... Ἢ πασίγνητα....) Ceci est fort tendre.

Vers 624. (Ποῦ ποτε στήσῃ πρὸ πύργων;...) Haine, appel.

Vers 697. (Χώρει σύ....) Cette scène est languissante, et n'est point nécessaire au sujet.

Vers 841. (Ἡγοῦ προπάροιθε....) Cette scène de Tirésias n'est point assez nécessaire pour intéresser.

Vers 949–955. (Σὺ δ' ἐνθάδ' ἡμῖν λοιπὸς εἶ....) Causes trop recherchées pour faire mourir Ménécée. Ce peu de nécessité rend froide une action très-belle.

Vers 965 et 966. (Φεῖδον ἀνθρώπους μόνον Χρὴν θεσπιῳδεῖν....) Il n'appartient qu'aux Dieux de dire la vérité.

Vers 999 et 1000. (Γυναῖκες, ὡς εὖ πατρὸς ἐξεῖλον φόβον Κλίψας λόγοισιν....) Cette action de Ménécée est trop grande pour être faite comme en passant. Cela devroit être préparé avec bien plus d'éclat. — Κλίψας λόγοισιν, cette feinte est belle.

1. Un peu plus bas Racine a aussi marqué que le vers 571 : Καὶ μὴν τόδ' εἶδε...., est adressé à Polynice.

Vers 1026. (Ἕδας, ἕδας....) Le Commentaire marque fort bien[1] que le Chœur s'amuse mal à propos à parler de la Sphinx, lorsqu'il devoit parler de Ménécée.

Vers 1097. (Ἐπεὶ Κρέοντος παῖς....) Cette mort méritoit d'être racontée plus au long, au lieu de décrire des boucliers.

Vers 1188. (Βάλλει κεραυνῷ Ζεὺς νιν....) Description de Capanée foudroyé.

Vers 1215. (Ἔα τὰ λοιπά· δεῦρ' ἀεὶ γὰρ εὐτυχεῖς.) Ceci rentre dans le sujet.

Vers 1265. (Ἀλλ' εἴ τιν' ἀλκὴν....) Pourquoi donc avoir fait un si long récit dans un péril si pressant?

Vers 1270. (Ὦ τέκνον, ἔξελθ', Ἀντιγόνη, δόμων πάρος.) Cette petite scène est du sujet, et elle est tendre.

Vers 1290. (Αἴ, αἴ, αἴ· τρομερὰν φρίκαν....) Ce Chœur est plus du sujet que les autres.

Vers 1323. (Ἐμός τε γὰρ παῖς γῆς ὅλωλ' ὑπερθανών....) Fils qui meurt généreusement.

Vers 1365. (Τὰ μὲν πρὸ πύργων εὐτυχήματα χθονὸς....) Ce récit est fort beau.

Vers 1378. (Αἴσχιστον αἰτῶ στέφανον, ὁμογενῆ κτανεῖν.) Polynice est toujours honnête.

Vers 1437 et suivants. (Ἐπεὶ τάκνω πεσόντ' ἐλειπέτην βίον....) Ceci est pathétique.

Vers 1460. (Ξυνάρμοσον δὲ βλέφαρά μου τῇ σῇ χερὶ....) Cela est fort tendre.

Vers 1493. (Οὐ προκαλυπτομένα βοστρυχώδης....) Le reste de la pièce est inutile et même languissant.

Vers 1583. (Οὔκουν σ' ἐάσω τήνδε γῆν οἰκεῖν ἔτι.) Créon est méchant inutilement, lui qui ne l'est point dans le reste de la pièce.

NOTES SUR *HIPPOLYTE*.

Vers 307. (Μὰ τὴν ἄνασσαν ἱππείαν Ἀμαζόνα....) On jure quelquefois par ses ennemis pour leur insulter. *J'en jure par sa poltronnerie, etc.*

Vers 634 et 635. (Ἔχει δ' ἀνάγκην, ὥστε κηδεύσας καλοῖς Γαμβροῖσι χαίρων σώζεται σμικρὸν λέχος.) Comique.

NOTE UNIQUE SUR *IPHIGÉNIE A AULIS*.

Vers 1532 et 1583. (Ὦ Τυνδαρείκ παῖ, Κλυταιμνήστρα, δόμων Ἔξω πόρασον....) Cela est bien brusque.

1. Voyez en effet, à la page 352 de cette édition de Paul Estienne, la scolie qui commence par ces mots : Πρὸς οὐδὲν τοῦτο.

NOTES SUR *ION*.

Vers 758. (Εἴπωμεν ἢ σιγῶμεν;...) Le Chœur trahit le secret qu'on lui a confié.

Vers 989-995. (Ἐνταῦθα Γοργὼν' ἔτεκε Γῆ....) L'Égide; sa description.

Vers 1125. (Ἐοῦθος μὲν ᾠχετ', ἔνθα πῦρ πηδᾷ Θεοῦ....) Quelle apparence que Xuthus ne soit pas du festin où il a dit lui-même qu'il vouloit assister avec son fils?

Vers 1146-1158. (Ἐνῆν δ' ὑφανταὶ γράμμασιν τοιαίδ' ὑφαί.) Belle tapisserie.

Vers 1175. (Σμύρνης ἱδρῶτα....) La sueur de la myrrhe.

Vers 1257 et 1258. (Καὶ μὴν οἵδ' ἀγωνισταὶ πικροὶ Διῒ' ἐπαίγοντα ξιφήρεις....) Que deviennent ces satellites dans la suite? Entendent-ils tout ce qui se dit?

NOTES SUR *ÉLECTRE*.

Vers 921-924. (Ἴστω δ', ὅταν τις διολίσας δάμαρτά του.) Beaux vers à contre-temps.

Vers 1177-1180. (Ἰὼ Γᾶ καὶ Ζεῦ.) Repentir trop prompt.

Vers 1213-1215. (Βοᾶν δ' ἔλασκε τάνδε πρὸς γένυν ἐμὰν Τιθεῖσα χέρας · τέκες ἐμὸν, λιταίνω.) Horrible.

Vers 1283. (Εἴδωλον Ἑλένης ἐξέπεμψ' εἰς Ἴλιον.) Simulacre d'Hélène.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

Ion..... 1
Iphigénie à Aulis..... 59
Iphigénie en Tauride..... 115
Médée..... 167
Oreste..... 213
Les Phéniciennes..... 275
Rhésus..... 335
Les Suppliantes..... 369
Les Troyennes..... 411
Notes de J. Racine sur Euripide..... 453

Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

882.3 .KP47
Theatre d'Euripide C.1
ANN3072
Stanford University Libraries
3 6105 045 056 715

382.3
KP47

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE